



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

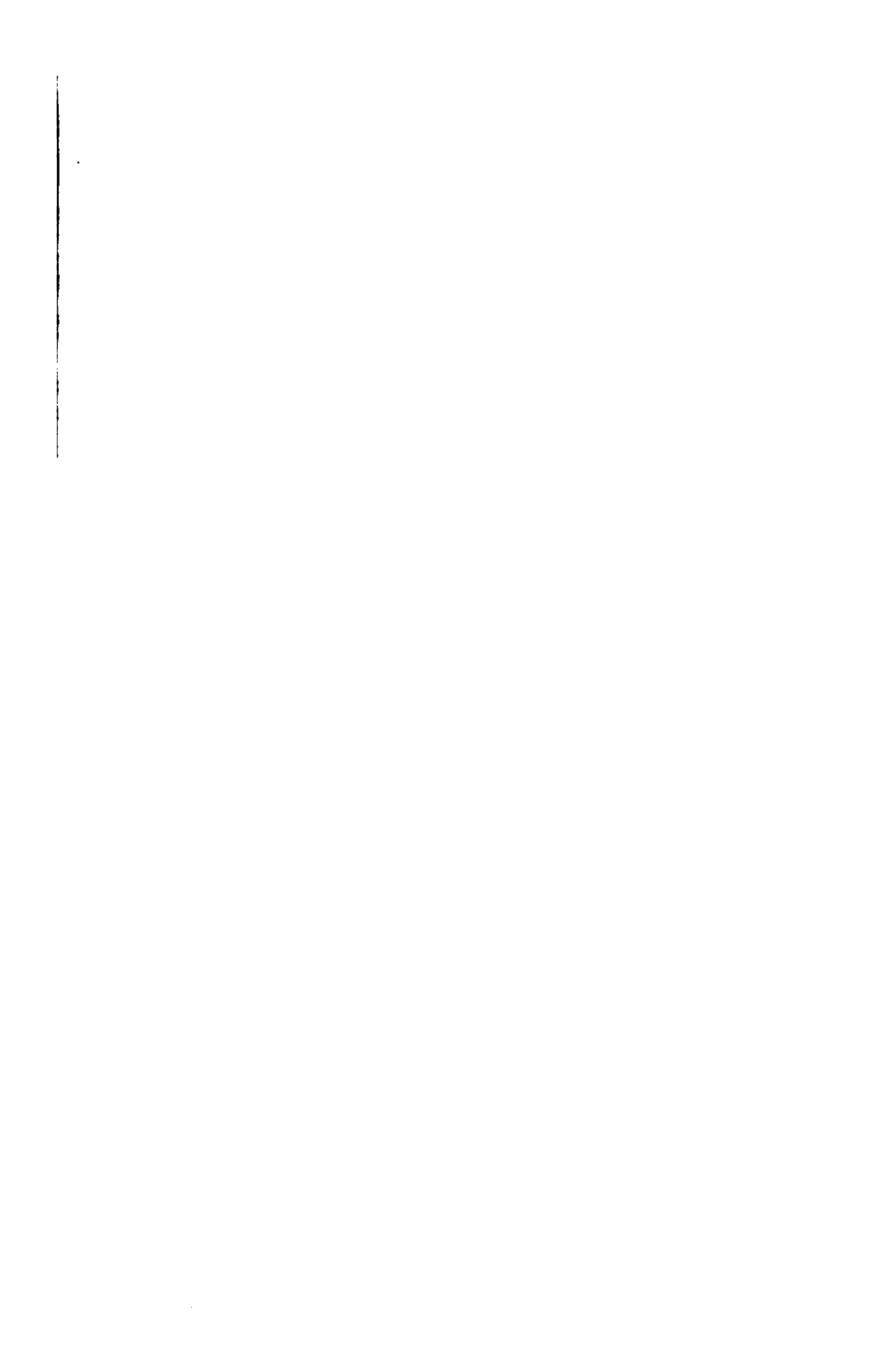
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

11004
EROX LIBRARY



stoin Collection.
resented in 1884.





OEUVRES
DE
GEORGE SAND

ASTOIN NEW-YORK

OEUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

NOUV. ÉDITION FORMAT SR. IN-18

LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR.....	1 vol.	JEAN DE LA ROCHE.....	1 vol.
ADRIANI.....	1 —	JEAN ZISKA — GABRIEL..	1 —
ANDRÉ.....	1 —	JEANNE.....	1 —
ANONI.....	1 —	LAURA.....	1 —
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.....	2 —	LÉLIA—Métella—Cora.	2 —
CADIO.....	1 —	LETTRÉS D'UN VOYAGEUR	1 —
LE CHATEAU DES DÉSERTS.....	1 —	LUCREZIA FLORIANI—La- vinia.....	1 —
LE COMPAGNON DU OUR DE FRANCE.....	2 —	MADemoisELLE LA QUIN- TINIE.....	1 —
LA COMTESSE DE RUDOL- STAD.....	2 —	MADemoisELLE MERQUEM	1 —
LA CONFESION D'UNE JEUNE FILLE.....	2 —	LES MAÎTRES MOSAISTES	1 —
CONSTANCE VERRIER... 1 —		LES MAÎTRES SONNEURS.	1 —
CONSUELO.....	3 —	LA MARE AU DIABLE... 1 —	
LES DAMES VERTES.....	1 —	LE MARQUIS DE VILLEMER	1 —
LA DANIELLA.....	2 —	MAUPRAT.....	1 —
LE DERNIER AMOUR... 1 —		LE MEUNIER D'ANGRAULT	1 —
LA DERNIÈRE ALDINI.. 1 —		MONSIEUR SYLVESTRE... 1 —	
LE DIABLE AUX CHAMPS	1 —	MONT-REVÊCHE.....	1 —
ELLE ET LUI.....	1 —	NARCISSE.....	1 —
LA FAMILLE DE GERMAN- DRE.....	1 —	NOUVELLES.....	1 —
LA FILLEULE.....	1 —	LA PETITE FADETTE... 1 —	
FLAVIE.....	1 —	LE PÉCHÉ DE M. AN- TOINE.....	2 —
FRANÇOIS LE CHAMPI... 1 —		LE PICCININO.....	2 —
HISTOIRE DE MA VIE... 10 —		PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE.....	1 —
UN HIVER A MAJORQUE— SPIRIDION.....	1 —	LE SECRÉTAIRE INTIME.	1 —
L'HOMME DE NEIGE... 3 —		SIMON.....	1 —
HORACE.....	1 —	TAMARIS.....	1 —
INDIANA.....	1 —	TEVÉRINO—Léon L'ORÉ	1 —
ISIDORA.....	1 —	THÉÂTRE COMPLET.... 4 —	
JACQUES.....	1 —	THÉÂTRE DE NOHANT... 1 —	
		L'USCOQUE.....	1 —
		VALENTINE.....	1 —
		VALVÈDRE.....	1 —
		LA VILLE NOIRE.....	1 —

CADIO

11004

PAR

GEORGE SAND.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 42.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

4868

Droits de reproduction et de traduction réservés

✓ 7

24

1

54

121

五

⌘



A M. HENRI HARRISSE

1

1

1

1

1

1

1

1

1

Je n'ai pas voulu faire l'histoire de la Vendée; elle est faite autant que possible, et ce n'est guère, car il y a toujours une partie de l'histoire qui échappe aux plus consciencieuses investigations. Les guerres civiles, comme les grandes épidémies, étouffent sous leurs flots exterminateurs mille détails affreux ou sublimes, des vertus ignorées, des crimes impunis. De ceux-ci, je veux citer un exemple en passant.

Aux journées de juin de notre dernière révolution, la garde nationale d'une petite ville que je pourrais nommer, commandée par des chefs que je ne nommerai pas, partit pour Paris sans autre projet arrêté que celui de rétablir l'ordre, maxime élastique à l'usage de toutes les gardes nationales, quelle que soit la passion qui les domine. Celle-ci était composée de bourgeois et d'artisans de toutes les opinions et de toutes les nuances, la plupart honnêtes gens, d'humeur douce, et pères de famille. En arrivant à Paris au mi-

lieu de la lutte, il ne surent que faire, à qui se rallier et comment passer à travers les partis sans être suspects aux uns, écrasés par les autres. Enfin, vers le soir, rassemblés dans un poste qui leur était confié et honteux de n'avoir pu servir à rien, ils arrêtaient un passant qui, pour son malheur, portait une blouse; ils étaient deux cents contre un. Sans interrogatoire, sans jugement, ils le fusillèrent. Il fallait bien faire quelque chose pour charmer les ennuis de la veillée. Ils étaient si peu militaires, qu'ils ne surent même pas le tuer; étendu sur le pavé, il râla jusqu'au jour, implorant le coup de grâce.

Quand ils rentrèrent triomphants dans leur petite cité, ils avouèrent qu'ils n'avaient fait autre chose que d'assassiner un homme qui *avait l'air* d'un insurgé. Celui qui me raconta le fait me nomma l'assassin principal, et ajouta : « Nous n'avons pas osé empêcher cela. »

Voilà pourtant un fait historique des mieux caractérisés, il résume et dénonce une époque : aucun journal n'en a parlé, aucune plainte, aucune réflexion n'eût été admise. La victime n'a jamais eu de nom; le crime n'a pas été recherché; l'assassin a vécu tranquille, les bons bourgeois et les bons artisans qui l'ont laissé déshonorer leur campagne à Paris se portent bien, vont tous les jours au café, lisent leurs journaux, prennent de l'embonpoint et n'ont pas de remords.

Ceci est une goutte d'eau dans l'océan d'atrocités que soulèvent les guerres civiles. Je pourrais en remplir une coupe d'amertume ; mais ces choses sont encore trop près de nous pour être rappelées sans faire appel aux passions et aux ressentiments ; tel n'est pas le but du travail d'un artiste.

L'art est fatalement impartial ; il doit tout juger, mais aussi tout comprendre, et rechercher dans l'enchaînement des faits celui des crises qui s'opèrent dans les esprits. Le roman, placé dans le cadre d'une lutte sociale aussi intense et aussi diffuse que celle de la Vendée, peut résumer dans l'esquisse de peu d'années les transformations intellectuelles et morales les plus inattendues. C'est à cette étude de psychologie révolutionnaire que nous nous sommes attaché, peu soucieux de montrer des personnages historiques diversement appréciés par tous les partis et de raconter des événements mille fois racontés à tous les points de vue, mais curieux de chercher dans quelques types probables le contre-coup interne du mouvement extérieur. En rentrant dans ce mouvement historique d'une manière générale, nous avons pu nous dispenser de faire comparaître les morts célèbres devant nous et de leur attribuer des sentiments et des idées complaisamment adaptés à notre fantaisie. Nous avons tâché de reconstituer par la logique les émotions que durent subir certaines natures placées dans des situations inévitables, aux prises avec l'effroyable tour-

mente du moment et le continuel déplacement de toutes les vraisemblances relatives. En fait, d'aventures romanesques, tout est possible à supposer, car tout ce qui était en apparence impossible s'est produit durant cette période extraordinaire; donc, pour tous les vices et pour toutes les vertus, pour tous les crimes et pour tous les actes de dévouement, il y a eu des motifs où la conscience humaine a puisé, non pas toujours selon la lumière qu'elle avait reçue auparavant, mais selon les forces bonnes ou mauvaises que l'électricité répandue dans l'atmosphère intellectuelle développait en elle à son insu. A aucune autre époque, il n'y a eu moins de libre arbitre, et il semble que tous les efforts de l'individu pour satisfaire ses penchants naturels l'aient replongé plus fatalement dans les courants impétueux de la vie collective.

GEORGE SAND

1^{er} juin 1867.

CADIO

PERSONNAGES

CADIO.

LE MARQUIS SAINT-GUELTAS DE LA ROCHE-BRULÉ.

HENRI DE SAUVIÈRES.

LE COMTE DE SAUVIÈRES, son oncle.

REBEC, petit bourgeois.

LE MOREAU, municipal.

MOUCHON, bourgeois.

CHAILLAC, commandant de la garde nationale.

LE CAPITAINE RAVAUD.

LE BARON DE RABONSON.

M. DE LA TESSONNIÈRE.

LE CHEVALIER DE PRÉNOUILLARD.

NACHEBALLÉ, brasseur, chef de partisans.

STOCK, ancien sous-officier des Suisses.

SAPIENCE, curé.

TIREFEUILLE, { bandits.

LA MOUCHE, {

MÉZIÈRES, valet de chambre du comte de Sauvières.

MOTUS, trompette républicain.

CORNY, fermier breton; SES FILS, SES DOMESTIQUES.

LE DÉLÉGUÉ DE LA CONVENTION.

PREMIER SECRÉTAIRE. { du délégué.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE. {

UN CAPORAL DE GARNISAIRES, SOLDATS.

LOUISE DE SAUVIÈRES, fille du comte.

MARIE HOCHÉ.

ROXANE DE SAUVIÈRES, sœur du comte; vieille fille.

LA KORIGANE.

JAVOTTE, { servantes de Rebec.

MADELON, {

LA MÈRE CORNY et ses BRUS.

LA FOLLE ET SON FILS.

DEUX ENFANTS.

UN CHARPENTIER.

UN NOTAIRE et SON CLERC.

DEUX AVOCATS.

UN PERRUQUIN.

PAYSAN, PAYSANNES, ETC.

PREMIÈRE PARTIE

Au printemps, 1793. — Au château de Sauvières, en Vendée.¹ —

Un grand salon riche. — Une grande salle avec escalier au fond.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE COMTE DE SAUVIÈRES, ROXANE, LOUISE, M. DE LA TESSONNIÈRE, MARIE HOCHE. La Tessonnière joue aux cartes avec Louise, le comte lit un journal, Roxane parle, Marie brode.

LE COMTE. Non, ma sœur, non ! on ne rétablira pas la monarchie avec une poignée de paysans.

ROXANE. Une poignée ! ils sont déjà plus de vingt mille sous les armes.

LE COMTE. Fussent-ils cent mille, ils n'y pourront rien. Le roi n'est plus ! — Louis XVI emporte notre dernier espoir dans sa tombe.

LOUISE. Il n'a pas même une tombe !

ROXANE. La royauté est immortelle. Le dauphin règne !

LE COMTE. Dans un cachot !

1. Les localités indiquées sont de pure convention.

ROXANE. Délivrons-le ! (Louise, émue, semble approuver sa tante. La Tessonnière donne des signes d'impatience quand elle se distrait de son jeu.)

LE COMTE. Le délivrer, pauvre enfant ! Tenter cela serait le sûr moyen de hâter sa mort. Ah ! les émigrés auront éternellement celle du roi sur la conscience !

ROXANE. Alors, vous ne voulez rien faire ? C'est plus commode, mais c'est lâche ! Ah ! ma nièce, si nous étions des hommes, souffririons-nous ce qui se passe ?

LE COMTE. Louise, réponds, mon enfant : que ferais-tu ? (Louise baisse la tête et ne répond pas.) Ton silence semble me condamner... Pourtant... tu sais que j'ai pris des engagements...

LOUISE, soupirant. Je sais, mon père !

LA TESSONNIÈRE, avec humeur. Eh ! vous mettez un valet sur un *neuf*, ça ne va pas. (Marie prend la place de Louise et continue la partie avec la Tessonnière.)

ROXANE, à son frère. Vos engagements, vos engagements ! Il ne fallait pas les prendre.

LE COMTE. Je les ai pris ; donc, ils existent. Vous-même m'avez approuvé quand j'ai juré de défendre notre district envers et contre tous, en acceptant le commandement de la garde nationale. (S'adressant à Louise.) Suis-je le seul qui ait agit de la sorte ? n'était-ce pas le mot d'ordre de notre parti ?

ROXANE. Le mot d'ordre, oui, à la condition de s'en moquer plus tard.

LE COMTE. Je n'ai pas accepté, moi, le sous-entendu de ce mot d'ordre.

ROXANE. Ah ! tenez ! si vous n'aviez pas fait vos preuves à l'armée du roi, du temps qu'il y avait un roi et une armée, je croirais que vous êtes un poltron !

Oui, prenez-la comme vous voudrez... je dis un...

LOUISE. Ma tante!...

LE COMTE. Cela ne m'offense pas, mon enfant! Devant les arrêts de sa propre conscience, un homme peut trembler et reculer.

ROXANE. Ainsi vous reculez? c'est décidé? Heureusement, notre neveu Henri... Ah! celui-là, ... ton fiancé, Louise, c'est l'espoir de la famille!

LOUISE. Vous croyez que Henri...?

MARIE. Oui, certes, M. Henri vous reviendra!

LE COMTE. Il le peut, lui! Enrôlé par force; pour échapper à la terrible liste des suspects, il a le droit de désertier.

LOUISE. Ah! vous l'approuveriez? En effet, ce serait son devoir! Espérons qu'il le comprendra: Quand il saura dans quelle situation vous vous trouvez; entre la bourgeoisie que vous êtes forcé de protéger; et les paysans qui menacent de se tourner contre vous; il accourra pour prendre un commandement dans l'armée vendéenne, et il vous fera respecter de tous les partis.

LE COMTE. Ma pauvre Louise, tu crois donc aussi, toi, au succès de l'insurrection?

LOUISE. Comment en douter quand on voit tout marcher à la guerre sainte, jusqu'aux prêtres, aux femmes et aux enfants? Que cet élan est beau, et comme le cœur s'élance vers cette croisade!...

ROXANE. Vive-Dieu, Louise! tu as raison: cela transporte, cela enivre! Il y a des moments où j'ai envie de prendre des pistolets, de chausser des éperons, de sauter sur un cheval, et de donner la chasse aux vilains de la province!

LE COMTE. Vous?

ROXANE. Oui, moi! moi! qui vous parle, je sens bouillir dans mes veines le sang de ma race!

LE COMTE. Pauvre Roxane! Gardez un peu de cette vaillance pour les événements qui menacent, car je crains bien qu'au premier coup de fusil...

ROXANE. Vous ne me connaissez pas! je suis capable... (À Marie, lui mettant familièrement les mains sur les épaules.) N'est-ce pas, Marie? dites; mais j'oublie toujours que vous ne pensez pas comme nous!

MARIE. Oubliez-le, si cela vous fâche; je ne vous le rappellerai jamais!

LOUISE. On sait cela, bonne Marie! mais, au fond... (bas) tu approuves mon père?

MARIE, aussi à voix basse. Ce qu'il dit est si noble, ce qu'il pense si respectable!... (Louise rêve.)

MÉZIÈRES, entrant. Une lettre pour M. le comte.

LOUISE. D'Henri peut-être! Oui! (Donnant la lettre au comte.) Lisez vite, mon père!

MÉZIÈRES. Je voyais bien ça... au timbre!... Puis-je rester pour savoir...? (Louise fait un signe affirmatif.)

ROXANE, au comte. Il arrive, n'est-ce pas? Dites donc!

LE COMTE, qui parcourt des yeux. Il va bien, il va bien!...

MÉZIÈRES, sortant. Dieu soit béni! Ce cher enfant! il va bien! (Il sort.)

ROXANE, au comte. Mais vous avez l'air étonné?

LE COMTE, donnant la lettre à Louise. Oui. Il ne paraît pas avoir reçu nos lettres. Elles ont dû être saisies.

ROXANE. Ou la prudence l'empêche de répondre clairement. Voyons! il faut deviner!...

LE COMTE, à Louise. Il se montre enivré de joie d'avoir battu...

ROXANE. Battu!... Qu'est-ce qu'il a donc battu?...

LOUISE. Les Prussiens.

ROXANE. Les émigrés, par conséquent?... Eh bien, alors... Mais non, mais non! Il fait semblant! c'est très-adroit de sa part!...

LE COMTE, qui lit avec Louise. Il est officier.

LOUISE. Et il en est fier.

ROXANE. Il en est humilié, au contraire. Il faut prendre le contre-pied de tout ce qu'il dit. Il est très-fin, il est plein d'esprit, ce garçon-là!

LOUISE, lui donnant la lettre. Ma tante..., prenons-en notre parti, et ne nous faisons plus d'illusions: Henri nous abandonne... Cela ne m'étonne pas autant que vous. Il a toujours eu le caractère léger.

MARIE. Léger?... Mais non, chère Louise!

ROXANE, lisant. Ah! grand Dieu! comme il traite nos amis les étrangers! il est donc fou?... et quel ton! « Nous leur avons flanqué une frottée! » *Frottée!* ça y est! C'est donc un soudard, à présent? un enfant si bien élevé! « J'espère que ma tante Roxane sera fière de moi... » Compte là-dessus, vaurien! « Et que, pour fêter mon épaulette, elle mettra sa plus belle robe, sans oublier d'ajouter aux roses de son teint... »
(Jetant la lettre.) Polisson!

LOUISE, ramassant la lettre. Consolez-vous, ma tante, je ne suis guère mieux traitée. (Lisant.) « Je compte aussi que ma petite Louise se redressera de toute sa hauteur, et qu'elle attachera un noeud d'argent aux cheveux de sa poupée! » Il me fait l'honneur de croire que je joue encore à la poupée, c'est flatteur!

LE COMTE. Il oublie que deux ans se sont déjà écoulés depuis son départ.

LOUISE. Il oublie les malheurs de notre parti, il ne se dit pas que, chez nous, il n'y a plus d'enfants!

LE COMTE. Il est enfant lui-même : à vingt-deux ans!

ROXANE. Tant pis pour lui ! Louise, j'espère que vous n'épouserez jamais ce monsieur-là ?

LOUISE. Je n'ai jamais désiré l'épouser, ma tante, et, si mon père me laisse libre...

LE COMTE. Je ne te contraindrai jamais ; mais tu avais de l'amitié pour lui malgré vos petites querelles. Il était si bon pour toi... et pour tout le monde !

LOUISE. De l'amitié..., c'est fort bien. Je lui rendrai la mienne, s'il revient de ses erreurs ; mais faut-il se marier par amitié ?

MARIE. Vous ne dites pas ce que vous pensez !

LOUISE. Si fait ! A ce compte-là, pourquoi n'épouserais-je pas aussi bien M. de la Tessonnière ?

LA TESSONNIÈRE. Hein ? quoi ?

ROXANE. Rien ; continuez votre petit somme.

LA TESSONNIÈRE, montrant les cartes. Alors, la partie... ?

LOUISE. Un peu plus tard, mon ami.

LA TESSONNIÈRE, à Roxane. Et vous..., vous ne voulez pas... ?

ROXANE. Un peu plus tard, un peu plus tard ; c'est l'heure de votre promenade.

LA TESSONNIÈRE. Vous croyez ? Je n'aime guère à me promener seul ; les paysans ont des figures si singulières à présent...

LE COMTE. Singulières ? Pourquoi ?

LA TESSONNIÈRE. Oui, oui... ils deviennent très-méchants !

ROXANE. Allons donc, allons donc ! Allez-vous avoir peur, ici à présent ? Vous irez dans le jardin, là, près des fenêtres.

MARIE. J'irai avec vous !

LA. TESSONNIÈRE. Bien, bien! (Il sort avec Maria.)

LE COMTE. Qu'est-ce qu'il veut dire? De quoi a-t-il peur?

ROXANE. De tout! c'est son habitude, vous le savez bien; mais qu'il est venu s'installer chez nous à cause de ça.

LE COMTE. Il avait peur de ses paysans; qui lui en voulaient d'être patron; mais les nôtres sont si doux, si tranquilles...

ROXANE. Ne vous y fiez pas, mon cher! Ils espèrent toujours que vous vous montrerez!... Mais voici les autres hôtes du château.

SCÈNE II. — LES MÊMES, LE BARON DE RABOISSON,
LE CHEVALIER DE PRÉMOUILLARD

RABOISSON. Mesdames, je vous apporte des nouvelles.

ROXANE. — Ah! baron, ce mot-là me fait toujours trembler! Bonnes ou mauvaises, vos nouvelles?

RABOISSON. Bah! pourvu qu'elles soient nouvelles! ça désennuie toujours. L'insurrection vient nous trouver.

LOUISE. Enfin!

LE COMTE. Est-ce sérieux, Raboissou; ce que vous dites là? Comment savez-vous...?

RABOISSON. Mon valet de chambre arrive de la ville. Il n'y est bruit que de la marche de l'armée royale.

LE CHEVALIER. Malheureusement, c'est la douzième fois au moins que Puy-la-Guerche est en émoi pour rien.

LE COMTE. Vous dites *malheureusement*?

LE CHEVALIER. Oui, monsieur le comte. L'inaction à laquelle, par égard pour vous, nous nous sommes condamnés, commence à me peser plus que je ne puis dire. J'espère qu'en présence d'une force considérable telle qu'on l'annonce, vous ne conseillerez point à la garde nationale du district une résistance inutile... et désastreuse!

LE COMTE. Je prendrai conseil des circonstances; chevalier. Il faut d'abord savoir s'il s'agit ici d'une véritable armée commandée par des chefs raisonnables, auquel cas j'engagerai les gens de la ville à se soumettre; mais, si c'est un ramassis de bandits sans ordre et sans mandat...

RABOISSON. J'ai envoyé à la découverte, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Le bruit du moment est que cette troupe est commandée par Saint-Gueltas.

LE COMTE. Qui appelez-vous ainsi? Je ne me souviens pas...

RABOISSON. Eh! c'est le petit nom du fameux marquis!

LOUISE. Le marquis de la Roche-Brédée? Ah! mon père, on le dit si cruel!... Soyez prudent!

ROXANE. Et on le dit invincible! Mon frère, ne vous y risquez pas,

LE COMTE. Je ferai mon devoir; si cet homme agit de son chef et sans ordre de la cour, je conseillerai et j'organiserai la résistance.

RABOISSON. Mais s'il est en règle?... et il y est, je vous en réponds... Saint-Gueltas est aussi prudent que hardi.

LOUISE. Vous le connaissez, monsieur de Raboisson?

RABOISSON. Je l'ai connu beaucoup dans sa jeunesse.

ROXANE. Il n'est donc plus jeune?

RABOISSON, souriant. Si fait ! une quarantaine d'années, comme nous !

ROXANE. On le dit charmant !

RABOISSON. Au contraire, il est laid, mais il plaît aux femmes.

LOUISE, ingénument. Pourquoi ?

RABOISSON, embarrassé. Parce que... parce qu'il est laid, je ne vois pas d'autre raison.

ROXANE, bas, à Raboisson. Et parce qu'il les aime, n'est-ce pas ?

RABOISSON, de même. Chut ! il les adore !

ROXANE. Alors, c'est un héros ! comme César, comme le maréchal de Saxe !

LE COMTE, qui a parlé avec le chevalier. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas courir au-devant de l'insurrection. Ce serait m'exposer à des soupçons... Si elle vous entraîne et vous emporte en passant, je n'aurai de comptes à rendre à personne ; mais n'oubliez pas qu'en vous donnant asile chez moi dans ces jours de persécution, j'ai répondu de vous sur mon propre honneur.

LE CHEVALIER. Je ne l'oublierai pas, monsieur.

RABOISSON. Quant à moi, mon cher comte, il y a une circonstance qui me rendra aussi sage que vous pouvez le désirer : c'est que l'insurrection est fomentée par les prêtres ; or, je ne suis pas de ce côté-là : voltairien j'ai vécu, voltairien je mourrai.

LE CHEVALIER. Il n'y a pas de quoi se vanter, monsieur !

RABOISSON. Pardonnez-moi, jeune homme ! Libre

à vous de donner dans les idées contraires. Élevé pour l'Église, vous étiez abbé l'an passé. La mort de vos aînés vous remet l'épée au flanc, et vous êtes impatient de la tirer pour la cause que vous croyez sainte; mais, moi, j'aime la ligne droite et ne veux pas faire les affaires du fanatisme sous prétexte de faire celles de la monarchie.

LE CHEVALIER. Pourtant, monsieur...

ROXANE. Ah! mon Dieu! allez-vous encore vous quereller? C'est bien le moment! Parlez-nous plutôt du charmant Saint-Gueltas...

MÉZIÈRES, entrant. Monsieur le comte, il y a là M. Le Moreau, municipal de Puy-la-Guerche, avec M. Rebec, son adjoint..., celui qui est aubergiste à présent, votre ancien marchand de laines.

ROXANE. Fripon sous toutes les formes! (Au comte.) Est-ce que vous allez recevoir ces gens-là?

LE COMTE, à Mézières. Faites entrer. (Mézières sort. A sa sœur.) Le Moreau est un très-galant homme.

ROXANE. Ça? un abominable suppôt de la gironde, qui a approuvé le meurtre du roi?

LE COMTE. Ma sœur, soyez calme.

ROXANE. Non! je suis indignée!

LOUISE. Alors, ne restez pas ici. — Venez, ma tante.

ROXANE. Oui, oui, sortons! J'étouffe de rage! Mon frère, vous êtes un tiède, un... (Louise lui ferme la bouche par un baiser.) Tiens, sans toi, je crois que je deviendrais fraticide! (Elles sortent.)

RABOISSON. Devons-nous rester?

LE COMTE. Vous, certes; mais le chevalier est vif...

RABOISSON. Et jeune!

LE CHEVALIER, au comte. Je me retire, monsieur.
(Il sort.)

SCÈNE III. — LE COMTE, RABOISSON, LE MOREAU
REBEC.

REBEC, obséquieux, avec de grands saluts. Nous nous sommes permis...

LE COMTE. Soyez les bienvenus, messieurs. Qu'y a-t-il pour votre service?

REBEC, ému. Voilà ce que c'est, citoyen comte. Les brigands sont à nos portes.

LE COMTE, incrédule. A nos portes?

REBEC. On a signalé l'apparition de plusieurs bandes éparées dans les bois, et même très-près d'ici on a trouvé des traces de bivouac.

RABOISSON. On est sûr que c'étaient des brigands?

REBEC. Oui, citoyen baron, des paysans révoltés contre le tirage.

LE COMTE. Ont-ils fait quelque dégât?

REBEC. Aucun encore; mais...

LE COMTE. Vous vous pressez peut-être beaucoup de les traiter de brigands!

REBEC. Ah! dame! si M. le comte croit qu'ils n'en veulent pas à nos personnes et à nos biens..., c'est possible! moi, j'ignore... (Bas, à La Moreau, qui se tient digne et froid, observant avec sévérité le comte et Raboisson.) Il ne faudrait pas le fâcher! (Haut.) Moi, j'ai des opinions modérées... J'ai toujours été dévoué à la famille de Sauvères.

LE COMTE, avec un peu de hantise. — Il est blessé de l'examen que lui fait subir Le Moreau. Ma famille a toujours su reconnaître les preuves de respect et de fidélité; mais je vous sais alarmiste, monsieur Rebec, et je voudrais

être sérieusement renseigné. Pourquoi M. Le Moreau garde-t-il le silence ?

LE MOREAU, prenant un siège et faisant sentir, qu'on ne lui a pas encore dit de s'asseoir. Monsieur le comte ne m'a pas encore fait l'honneur de m'interroger.

LE COMTE, lui faisant signe de s'asseoir. Veuillez parler, monsieur.

LE MOREAU. Je ne suis pas aussi persuadé que M. Rebec de l'approche de ces bandes ; mais la population s'en émeut, et il faut la rassurer. Les paysans, des districts voisins, gagnés par l'exemple des districts plus éloignés, commencent eux-mêmes à commettre des actes de brigandage, on n'en peut plus douter. La loi du recrutement est dure pour eux, j'en conviens, et ils n'en comprennent pas la nécessité ; des suggestions coupables, des intrigues perverses que je n'ai pas besoin de vous signaler...

RABOISSON. Quant à cela, je ne vous dirai pas le contraire. Le clergé des campagnes...

LE COMTE. Ne parlons pas du clergé, je le respecte.

LE MOREAU. Je le respecte aussi, quand il ne prêche pas la guerre civile.

LE COMTE. La guerre civile ! en sommes-nous là, honr-Dieu ?

LE MOREAU. Oui, monsieur, nous en sommes là, et, si vous l'ignorez, vous vous faites d'étranges illusions.

LE COMTE. Le peuple n'en veut qu'aux jacobins, messieurs, et Dieu merci, il n'y en a pas dans notre district.

LE MOREAU. Du moins, il y en a peu ; mais, en revanche, il y a beaucoup d'hommes qui pensent comme moi.

LE COMTE. Nous pensons tous de même ; nous voulons tous la fin des fureurs démagogiques.

LE MOREAU. C'est pour cela, monsieur le comte, que nous devons réprimer toutes les démagogies, de quelque titre qu'elles se parent. Venez commander nos gardes nationaux, et, s'il est vrai que le torrent se dirige de notre côté, il passera auprès de notre ville sans oser la traverser.

REBEC. Autrement, ils feront ce qu'ils ont fait à Bois-Berthaud ; ils dévasteront tout. Ils pilleront les auberges, ils gaspilleront les provisions de bouche...

LE MOREAU. Et, chose plus grave, ils insulteront nos femmes et menaceront nos enfants ! Hâtez-vous, monsieur. Si les nouvelles sont exactes, ils ont fait ce matin le ravage au hameau du Jardier, à six lieues d'ici ; ils peuvent être chez nous ce soir !

LE COMTE. Mais ce ne sont pas des gens de nos environs. Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ?

LE MOREAU, méfiant. Vous l'ignorez, monsieur le comte ?

LE COMTE, blessé. Apparemment, puisque je le demande.

LE MOREAU. Ils viennent du bas Poitou.

RABOISSON. Et ils sont commandés... ?

LE MOREAU. Par le ci-devant marquis de la Roche-Brûlée, un homme perdu de dettes et de débauches.

RABOISSON. Vous êtes sévère pour lui... Il vaut peut-être mieux que sa réputation.

LE MOREAU. Si vous le connaissez, monsieur, et que nous soyons réduits à capituler, vous nous viendrez en aide, et, en nous servant d'intermédiaire, vous n'oublierez pas la confiance que les autorités de Puy-la-Guerche ont cru pouvoir vous témoigner ; mais

nous commencerons par nous bien défendre, je vous en avertis, et j'imagine que M. le commandant de notre garde civique ne nous abandonnera pas dans le danger.

LE COMTE. Ce doute m'offense, monsieur. Laissez-moi le temps de donner chez moi quelques ordres, et je vous suis. (A Raboisson.) Venez, baron, c'est à vous que je veux confier la garde du château en mon absence. (Ils sortent.)

SCÈNE IV. — LE MOREAU, REBEC.

REBEC. Eh bien, il a tout de même l'air de vouloir faire son devoir, le grand gentilhomme ! Avez-vous vu comme il hésitait au commencement ? Sans moi, qui lui ai dit son fait...

LE MOREAU. Il hésitera encore, il faut le surveiller. Honnête homme, timoré et humain, mais irrésolu et royaliste. Ces gens-là sont bien embarrassés, croyez-moi, quand ils essayent de faire alliance avec nous. Nous nous flattons quelquefois de les avoir assez compromis pour qu'ils soient forcés de rompre avec leur parti ; mais, le jour où ils peuvent nous fausser compagnie, ils s'en tirent en disant que nous leur avons mis le couteau sur la gorge.

REBEC. Bah ! bah ! celui-ci, nous le tiendrons, c'est-à-dire... (regardant par une fenêtre) vous le tiendrez ! Moi, je...

LE MOREAU. Où allez-vous ?

REBEC. Je vais sur le chemin surveiller l'arrivée de mes denrées.

LE MOREAU. Quelles denrées ?

REBEC. Eh bien, mes approvisionnements, mes bestiaux, mes liti, mon linge, et mes deux servantes que je ne suis pas d'avis d'abandonner aux hasards d'une jacquerie !

LE MOREAU. Vous prenez vos précautions ; mais où menez-vous tout cela ?

REBEC. Tiens ! ici, pardieu !

LE MOREAU. Ici ?

REBEC. Et où donc mieux ? Je ne suis pas le seul qui vienne se mettre à l'abri du pillage derrière les machicoulis du ci-devant seigneur de la province. Mes voisins de la grand'rue et ceux du Vieux-Marché aussi, enfin tous ceux qui ont quelque chose à perdre, nous sommes une douzaine, avec nos charrettes, nos bêtes et nos gens, qui avons résolu de nous retrancher céans, que la chose plaise ou non à M. le comte. Nous avons fait la part du feu, et nous sauvons le meilleur dans les caves et greniers de la féodalité. Il faut bien que ça nous serve à quelque chose, les châteaux que nous avons laissés debout !

LE MOREAU. Vous êtes fous ! Si M. de Sauvnières nous rahissait...

REBEC. Raison de plus, c'est prévu, ça ! S'il ne se conduit pas bien à la ville, s'il tourne casaque, comme on dit, nous lui fermons au nez les portes de son manoir, nous gardons ses dames et ses hôtes comme otages. Les murs sont bons, ici, beaucoup meilleurs que l'enceinte délabrée de Ruy-la-Guerche, et, quand il s'agit de soutenir un siège, vive une petite forteresse bien située comme celle-ci ! Ah ! voilà mon convoi ! Je cours...

SCÈNE V. — LES MÊMES, ROXANE, LOUISE, MARIE.

ROXANE, sans répondre aux courbettes de Rebec. Qu'est-ce qui se passe ? La cour du donjon est encombrée, la population de la ville reflue ici, et c'est vous, messieurs, qui nous valez cet embarras et ce danger ? Croyez-vous que nous n'ayons d'autre affaire que de défendre vos ânes crottés, vos charretées de fromage et vos vieilles hardes ?

REBEC, à Le Moreau, bas. Diable ! elle n'est pas polie, la vieille !

LE MOREAU, à Roxane. Madame, je n'ai pas encouragé cette panique ridicule. Je ne l'approuve pas. Je vais essayer de la faire cesser. (Il salue et sort avec dignité.)

ROXANE, à Rebec. Celui-ci, à la bonne heure ! mais vous, monsieur l'aubergiste, ... c'est à dire toi, l'ancien brocanteur, si heureux autrefois de te chauffer au feu de nos cuisines...

REBEC. Madame, je suis citoyen et adjoint à la municipalité... Parvenu par mon mérite, je ne rougis pas de mes antécédents.

ROXANE. En attendant, monsieur l'adjoint, vous allez déguerpir de céans et remporter vos guenilles.

LOUISE, bas, à Rebec. Laissez dire ma tante. Elle est vive, mais très-bonne. D'ailleurs, mon père, qui n'a jamais refusé l'hospitalité à personne, vient d'ordonner que la cour fortifiée et le donjon fussent ouverts à quiconque voudrait s'y réfugier, et tant qu'il y aura de la place...

REBEC. Merci, aimable citoyenne et noble châtelaine ; vous avez bien mérité de la patrie, et le donjon

est bon ! Merci pour le donjon ! Je vais, avec votre permission, y installer mon petit avoir.

LOUISE. Allez, monsieur Rebec. (il sort.)

ROXANE. Ah ! Louise, toi aussi, tu ménages ces animaux-là ?

LOUISE. Il le faut, ma tante ; je ne vois pas sans crainte mon pauvre père s'en aller à la ville avec eux. Pour un soupçon, ils peuvent le garder prisonnier, le dénoncer à leur affreux tribunal révolutionnaire...

ROXANE. Il n'aurait que ce qu'il mérite !

LOUISE et MARIE. Ah ! que dites-vous là !

ROXANE. C'est vrai, j'ai tort ! Je ne sais ce que je dis, j'ai la tête perdue !

MARIE. Il faut pourtant montrer un peu de courage ! Vous aviez tant promis d'en avoir !

ROXANE. J'en ai ; oui, je me sens un courage de lion, si vraiment le marquis Saint-Gueltas est à la tête de ces bandes ! Un homme du monde, galant, à ce qu'on dit ! — Mais, si ce sont des paysans sans chef, des enfants perdus, des désespérés, ... s'ils mettent le feu partout, ... s'ils outragent les femmes... Et mon frère qui nous quitte !

MARIE. Pour quelques heures peut-être ; s'il apprend à la ville que c'est encore une panique....

ROXANE. Qui sait ce que c'est ? Ah ! je me sens toute défaite. Je n'ai pas pris ma crème aujourd'hui. — L'ai-je prise ? Je ne sais où j'en suis !

MARIE. Vous ne l'avez pas prise, et c'est l'heure. (Elle va pour sonner.) Mais voici la petite Bretonne qui vous l'apporte. Elle est exacte.

SCÈNE VI. — LES MÊMES, LA KORIGANE.

LA KORIGANE. Est-ce que vous vous impatientez?
(Elle présente un bol de crème à Roxane.)

ROXANE. Non, non, petite, c'est fort bien. (Elle boit.)
Elle est délicieuse, ta crème. Ah! ma pauvre enfant,
nous voilà bien en peine! Tu n'as pas peur, toi?

LA KORIGANE. Moi, peur? Et de quoi donc, mam-
selle?

LOUISE. Des brigands!

LA KORIGANE. Oh! ça me connaît, moi, les bri-
gands! c'est tout du monde comme moi!

ROXANE. Comme toi? Ah ça! où donc les as-tu con-
nus?

LA KORIGANE. Oh! dame! dans tout le bas pays.
Vous savez bien que j'ai pas mal roulé de ferme en
ferme et de château en château avant que d'entrer
chez vous. Vous m'avez prise parce que votre cousine,
chez qui j'étais en dernier, vous a envoyé des vaches
brettes et moi par-dessus le marché, comme le chien
qu'on vend avec le troupeau. Elle ne tenait pas à
moi, — pas plus que moi à elle! — Elle m'a dit
comme ça : « Tu es mauvaise tête, tu ne souffres pas les
reproches; mais tu sais soigner les bêtes, et je vais
t'envoyer avec les tiennes chez des dames très-riches
et très-douces. » Moi, j'ai dit : « Ça me va, de m'en aller.
J'aime à changer d'endroit, je ne restais chez vous
qu'à cause des vaches. » Et pour lors...

ROXANE. C'est bon, c'est bon, caquet bon bec! tu
nous raconteras tes histoires un autre jour. Remporte
ta tasse.

LOUISE. Permettez, ma tante, elle a peut-être vu chez notre cousine du Rozéray...

ROXANE. Eh! au fait!... elle recevait tous les chefs, la cousine!... Oui, oui. Dis-nous, Korigane..., est-ce que tu as entendu parler là-bas d'un personnage, ... un certain marquis?...

LA KORIGANE. 'Un marquis! c'est Saint-Gueltas que vous voulez dire?

ROXANE. Jastement! M. de la Roche-Brulée. Tu l'as vu?

LA KORIGANE. Si je l'ai vu! vous me demandez si je l'ai vu?

ROXANE. 'Eh bien, sans doute; est-ce que tu ne te souviens pas?

LOUISE. Tu ne réponds pas, toi qui n'as pas l'habitude de rester court! (A Roxane.) Elle a oublié.

LA KORIGANE, exaltée. Oublier Saint-Gueltas, moi! Mamselle Louise, si vous voyez jamais cet homme-là quand ça ne serait qu'une petite fois et pour un moment, vous saurez qu'on ne l'oublie plus, quand même on vivrait cent ans après.

ROXANE. Ah! oui-da! tu me donnes envie de le voir.

LA KORIGANE, à Louise, la regardant fixement. Et vous, vous êtes curieuse de le voir aussi?

LOUISE, embarrassée. De le voir?... 'Peu m'importe; mais on nous menace de son arrivée dans 'le pays, et je voudrais savoir si nous devons nous en réjouir ou... ou nous cacher?

LA KORIGANE, emphatiquement, nativement. Pour la cause du bon Dieu et des bons prêtres, réjouissez-vous, mesdames! Si Saint-Gueltas vient ici avec ses bons gars du Poitou, de la Bretagne et de la Loire, car il y en a

de tous les pays qui le suivent, comptez que la sainte Vierge est à leur tête, et que pas un républicain, pas un trahisseur, pas même un tiède, ne restera sur terre. Quand Saint-Gueutas passe quelque part, c'est rasé ! c'est comme le feu du ciel ! — Mais, pour votre sûreté à vous, mes petites femmes, cachez-vous ; cachez vos jupons roses et vos cheveux poudrés, et cachez-les bien, car il sait dépister les jeunes comme les mûres, les villageoises en sabots comme les bourgeoises en souliers et les princesses en mules de satin ! Oui, oui, cachez-moi tout ça, ou malheur à vous !

LOUISE, à sa tante. Elle parle comme une folle ! elle me fait peur !

ROXANE. Et moi, elle m'amuse. (A la Korigane.) C'est très-drôle, tout ce que tu nous chantes là ; mais explique-toi mieux. Il ne respecte donc rien, ton fameux marquis ?

LA KORIGANE. Il n'a pas besoin de respecter, ni de pourchasser ; il regarde !... Oh ! il vous regarde avec des yeux... C'est comme le serpent qui charme sa proie. Alors, qu'on veuille ou ne veuille pas, il faut penser à lui le restant de ses jours. Voilà ce que je vous dis, est-ce clair, mamselle Louise ? (Louise tremblée, s'éloigne avec un air de dédain.)

MARIE, calme, souriant, à la Korigane. Parlez pour vous, ma chère enfant !

LA KORIGANE. Pour moi ?

ROXANE. Pardine ! on voit bien que tu es amoureuse de lui.

LA KORIGANE. Amoureuse ? Je ne sais pas, demoiselle ! Je n'ai que seize ans, moi, et j'ai déjà couru de pays en pays pour gagner ma pauvre vie. J'aurais dû en apprendre long. Eh bien, je n'en sais guère plus.

que ces demoiselles, puisque je ne sais pas si j'ai été amoureuse et si je le suis.

ROXANE. A la bonne heure ! On t'a prise comme une fille innocente, et j'aime à voir que...

LA KORIGANE. Vous ne voyez rien ! A l'âge de six ans, j'avais déjà un ami que je suivais partout : c'était un champi comme moi. Je l'appelais mon petit mari, et lui, il m'appelait sa petite sœur. Quand il a eu dix-huit ans et moi quatorze, on s'est fâché, parce que je lui disais : « Il faudra nous marier ensemble, » et que lui, il ne voulait ni amitié ni mariage. Il était devenu comme fou ; son idée, qu'il disait, c'était d'être moine. Alors, la colère m'est montée aux yeux. Je lui ai jeté mes sabots à la tête, et je me suis sauvée du pays, pieds nus, toujours courant. Je n'avais ni amis ni parents ; personne n'a couru après moi, et j'ai été ici et là, n'aimant personne et toujours en colère, toujours pensant à cet imbécile qui n'avait pas voulu m'aimer ! J'y ai pensé jusqu'au jour où j'ai vu Saint-Gueltas. Alors, j'ai toujours pensé à Saint-Gueltas, et j'ai oublié l'autre.

ROXANE. Et Saint-Gueltas... a-t-il fait attention à toi ?

LA KORIGANE. Je ne sais pas ! Un jour, votre cousine du Rozeray m'a dit des sottises et des injustices ; j'ai bien vu qu'elle était jalouse...

ROXANE. Allons donc, impertinente ! tu voudrais nous faire croire que la comtesse...

LA KORIGANE. Oh ! si vous vous fâchez, je ne dirai plus rien.

ROXANE. Si fait, parle encore ; tu nous amuses, tu nous distrais. — Que regardes-tu, Marie ? est-ce que mon frère ?... Il a promis de ne pas partir sans nous voir.

MARIE, à la fenêtre. Il est là, mademoiselle. Je ne comprends pas... il donne des ordres... La cour du donjon est pleine de gens de la ville...

LOUISE. Et mon père fait fermer les grilles. Veut-il les retenir prisonniers ?

ROXANE. Il fait bien, s'il fait cela. Ces drôles l'auront menacé ! (A la Korigane.) Va voir ce qui se passe et reviens nous le dire.

LA KORIGANE, à la fenêtre, sur laquelle elle grimpe. Oh ! je vas vous le dire tout de suite. Voilà d'un côté les républicains de la ville qui se cachent, et... dans l'autre cour, mon doux Jésus ! c'est les gens du roi qui entrent ! Je reconnais bien le drapeau.

ROXANE, effrayée. Les brigands ! On va se battre, là, sous nos fenêtres !

LOUISE. Non, non, ils ne se verront même pas ! Mon père vient ici avec un chef.

ROXANE. Ah ! qui est-ce ? le marquis ?...

LA KORIGANE, regardant. Ça ? c'est Mâcheballe, le général des braconniers du bas pays. Je n'en vois pas d'autre !

ROXANE. Mâcheballe, l'assassin, comme on l'appelle ? Nous sommes perdus !

LA KORIGANE. Dame, s'il sait comment vous le traitez ! Il vous croira tournée au bleu, et il n'est pas tendre, je ne vous dis que ça !

LOUISE. Taisez-vous, taisez-vous, le voici !

SCÈNE VII. — LES MÊMES, LE COMTE, MACHEBALLE et UNE DOUZAINE DE PAYSANS ARMÉS, dont le nombre augmente insensiblement et envahit le salon. Ce sont gens de diverses provinces et quelques Vendéens nouvellement recrutés par eux. LE CHEVALIER, LE BARON, LA TESSONNIÈRE, MÉZIÈRES, STOCK. Plusieurs Vendéens, un peu mieux habillés ou mieux armés que les autres et simulant une sorte d'état-major, entourent Macheballe. Ils ont le chapeau ou le mouchoir sur la figure.

LE COMTE, à Macheballe, qu'il introduit. Entrez ici, et parlez, monsieur, puisque vous vous présentez au nom du roi, et que vos pouvoirs sont en règle. J'écoute les paroles que vous m'apportez et que vous voulez me dire en présence de mes hôtes et de ma famille.

MACHEBALLE. Eh bien, monsieur le comte, voilà. Je ne suis pas grand parolier, moi, et la chose que j'ai à vous dire ne prendra pas le temps de réciter un chapelet. Je suis devant vous, moi, Pierre-Clément Coutureau, dit Macheballe, capitaine, commandant ou général, comme ça vous fera plaisir, je n'y tiens pas; j'ai ma bande de bons enfants, je la mène du mieux que je peux; si elle est contente de moi, ça suffit!

LES INSURGÉS. Oui, oui, vive le général!

MACHEBALLE. Vous voyez, ils veulent que je le sois! On verra ça plus tard, quand on sera organisé; pour le quart d'heure, faut se réunir et se compter. Et, depuis trois mois qu'on avance dans le pays, on a emmené, chemin faisant, tous les bons serviteurs de Dieu et de l'Église. On est donc déjà vingt-cinq mille, chaque corps marchant dans son chemin. On n'est chez

vous qu'une cinquantaine; mais, autour de vous, dans les bois, il y a autant d'hommes que d'arbres, monsieur le comte! et faudrait pas nous mépriser parce qu'on vous paraît une poignée. On est venu ici en confiance...

LE COMTE. Il est inutile de menacer, monsieur; fussiez-vous seul, vous seriez en sûreté chez moi!

MACHEBALLE. Alors, monsieur le comte, vous allez, je pense, rassembler vos métayers, vos domestiques et tout le monde de votre paroisse, et vous viendrez avec nous, pas plus tard que tout à l'heure, donner l'assaut à la ville de Puy-la-Guerche?

LE COMTE. Non, monsieur, je ne le ferai pas, et je vous prie, je vous somme au besoin, de vous retirer du district où j'ai le devoir de commander la garde nationale.

MACHEBALLE, riant. Vous me sommez, au nom de quoi?

LE COMTE. Au nom du roi, monsieur.

MACHEBALLE. Comment donc que vous arrangez ça dans le pays d'ici?

LE COMTE. Dans le pays, on procède comme ailleurs au nom de la République; mais avec vous j'invoque la seule autorité légitime que je reconnaisse.

MACHEBALLE. Alors, comment que vous arrangez ça dans votre cervelle? (*Les Vendéens, riant.*) Comment donc prétendez-vous, au nom du roi, m'empêcher de servir le roi?

LE COMTE. Chacun entend le service du roi à sa manière. Vous avez méconnu la sainteté de sa cause en commettant des excès, des cruautés sans exemple. J'ai fait honneur à ceux qui ont signé votre mandat en écoutant vos ouvertures, et, maintenant, que je les ai

entendus, je les repousse. La guerre que vous faites est un prétexte au pillage et aux vengeances personnelles. (Murmures des insurgés. Le comte élève la voix.) Elle me répugne, et je la condamne. Passez votre chemin. Quand un chef royaliste digne de ce nom paraîtra devant moi, je verrai à m'entendre avec lui, si je le puis sans trahir le mandat qui m'est confié. (Murmures des insurgés.)

MACHEBALLE, irrité. Par le saint ciboire! je ne sais pas comment je vous laisse dire tant de sacrilèges! (Il met la main sur ses pistolets. Un de ses hommes passe devant lui, et le repousse en arrière en lui disant tout bas : « Assez ! tais-toi. Laisse-moi faire ! » Cet homme ôte son chapeau. La Korigane s'écrie : « Saint-Gueltas ! » Louise, qui s'est élancée vers son père menacé, recule avec effroi. Roxane laisse aussi échapper une exclamation.)

SAINT-GUELTAS. Saint-Gueltas, marquis de la Roche-Brulée. Il paraît que mon nom effraye les dames; mais vous, monsieur le comte, peut-être me ferez-vous l'honneur de m'agréer comme le chef sérieux d'une force considérable,... à moins que vous ne me jugiez indigne aussi de servir le roi ? C'est possible, si vous proscrivez la peine de mort ! Moi, j'avoue que je n'ai pas encore découvert le moyen de faire la guerre sans exposer sa vie et sans compromettre celle des autres.

MACHEBALLE. Bien parlé ! (Il explique tout bas les paroles de Saint-Gueltas à quelques paysans bretons qui approchent.)

LE COMTE. Je sais, monsieur le marquis, le respect qui est dû à votre bravoure, à votre dévouement et à votre habileté; mais vos sarcasmes ne m'empêcheront pas de réprover les atrocités de vos triomphes, Vous avez pu être débordé...

SAINT-GUELTAS, baissant la voix et s'approchant de lui et des

tennes. Débordé ! comment ne pas l'être dans une guerre de partisans comme celle que nous faisons ? Nous manquons de chefs, monsieur le comte, et je ne puis être partout ; mais nous commençons à nous organiser. Suivez le bon exemple, donnez-le à ceux qui hésitent encore, et nos paysans deviendront des soldats soumis à une discipline ; c'est le devoir de tout bon royaliste et de tout brave gentilhomme.

LE COMTE. Devant de si sages paroles, je ne puis que regretter vivement les engagements que j'ai pris...

MACHEBALLE, bas, à Saint-Gueltas. Il vous refuse aussi ?

SAINT-GUELTAS, bas, à Macheballe. Prenez patience. Je vous réponds de l'emmener ! (Haut, au comte.) Puis-je au moins adresser mes offres aux personnes libres qui vous entourent ? (Allant à Raboisson.) Voici un ami qui ne me reniera peut-être pas ?

RABOISSON, lui serrant la main. Non certes ; mais tu sers les prêtres, marquis, et, moi...

SAINT-GUELTAS. Je sais, je sais ! (Il fait un signe à Macheballe, qui se retire au fond du salon et jusque dans la pièce du fond avec les Vendéens.) Mon cher baron, tu peux être tranquille. Je ne suis pas plus bigot que toi. Je n'ai pas changé ! Nous nous servons du mysticisme des paysans ; mais que les gens sages nous secondent, et nous remettrons à leur place MM. les ambitieux et les démagogues de la soutane.

RABOISSON, bas. Bien... Alors, je grille de te suivre, car je m'ennuie ici considérablement ; mais comment faire ?

LE CHEVALIER, bas, à Saint-Gueltas. Moi aussi, monsieur le marquis, je brûle de vous suivre ; mais nous sommes ici en quelque sorte prisonniers sur parole.

SAINT-GUELTAS. C'est bien simple. Allez ce soir à

Puy la-Guerche, et laissez-vous faire prisonniers par moi.

LE CHEVALIER. Il voudrait mieux vaincre les scrupules de M. de Sauvières et nous emmener tous ensemble.

RABOISSON. Oh ! vous ne les vaincrez pas, ses scrupules !

LE CHEVALIER. A moins que sa fille ne nous aide ! Elle pense bien, et elle a de l'ascendant sur lui.

SAINT-GUELTAS. Sa fille ?... (Regardant Marie, qui est plus près de lui que Louise.) Est-ce cette aimable et douce figure, qui ressemble à un sourire de soleil dans la tempête ?

RABOISSON. Non. Celle-ci est mademoiselle Hoche, une orpheline sans nom et sans avoir, recueillie par la famille. Elle pense mal, mais elle agit bien.

SAINT-GUELTAS. Qui est celui-ci ? (Il montre Stock, qui s'est approché de lui avec hésitation.)

RABOISSON. Un sous-officier des gardes suisses échappé au massacre, ... M. Stock !

SAINT-GUELTAS, à Stock. Ah !... Et comment avez-vous fait, monsieur Stock, pour survivre à la journée du 10 août ?

STOCK, accent étranger prononcé. J'étais en garnison avec mon bataillon sur la Loire.

SAINT-GUELTAS. Je veux le croire, mais que faites-vous ici quand votre place est marquée depuis longtemps dans les rangs de ceux qui vengent la mort de vos frères ?

STOCK, avec dignité. Je vous attendais, monsieur.

SAINT-GUELTAS lui tendant la main. Voilà une belle et bonne réponse, monsieur Stock. Je vous enrôle, vous

commanderez un détachement. (A Rabolsson montrant la Tessonnière.) Et celui-ci ?

RABOLSSON, bas. Le plus grand poltron de la terre. Je te défie de le faire marcher.

SAINT-GUeltas. Nous allons bien voir. (A la Tessonnière.) Monsieur est certainement des nôtres ?

LA TESSONNIÈRE. Oh ! moi, je suis trop vieux pour guerroyer.

SAINT-GUeltas. Pas plus âgé que M. Stock ?

LA TESSONNIÈRE. Ma religion me défend de verser le sang.

SAINT-GUeltas. Eh bien, monsieur, vous êtes un serviteur inutile ici. Je vais vous employer, moi !

LA TESSONNIÈRE. A quoi donc, s'il vous plaît ?

SAINT-GUeltas. J'ai promis, en échange de plusieurs de mes braves tombés dans les mains des bleus, de rendre un nombre égal de transfuges de la République. Le nombre n'y est pas, vous le complétez.

LA TESSONNIÈRE. Vous voulez me faire passer... ? C'est m'envoyer à la guillotine !

SAINT-GUeltas. C'est vous envoyer au ciel. Choisissez, ou de verser le sang des scélérats, ou de donner le vôtre à la bonne cause.

LA TESSONNIÈRE, éperdu. Je me battraï, monsieur, j'aime mieux me battre ! (Rabolsson rit.)

LE COMTE. Je ne sais si la chose est plaisante, mais je la trouve arbitraire et cruelle. Quels que soient les pouvoirs de M. le marquis, je proteste contre toute contrainte exercée dans ma maison.

LOUISE, animée. Je m'y oppose aussi ! Monsieur est notre parent, le plus ancien de nos amis. Il est âgé, infirme. Brave ou non, je le respecte et je l'aime.

Personne ne lui fera violence ou injure tant qu'il me restera un souffle de vie !

ROXANE, bas, à Louise. Le fait est qu'il agit ici un peu cavalièrement, le héros !

SAINT-GUELTAS. allant à Louise, la regarde avec insolence et menace ; tout à coup il se radoucit, et, avec une émotion toute sensuelle, il lui prend et lui baise la main. La beauté d'un ange et la fierté d'une reine ! Je vous rends les armes, mademoiselle de Sauvières ! Attachez votre mouchoir à mon bras en guise d'écharpe, je me regarderai comme votre chevalier, et je sortirai d'ici sans emmener ceux que vous voulez garder.

LOUISE. Vous me faites des conditions, monsieur ? J'ai ouï dire que les chevaliers n'en faisaient point aux dames.

SAINT-GUELTAS. Eh bien, exaucez une prière, ne refusez pas de me donner un brassard ; c'est un encouragement dû à un homme qui sera peut-être mort dans deux heures ; car je me bats, moi, de ma personne et corps à corps, tous les jours et deux fois plutôt qu'une. Voyons, un bon regard, une douce parole, un gage fraternel que j'emporterais au combat et qui serait sans doute bientôt rougi de mon sang... Que craignez-vous donc en me l'accordant ? Ce n'est ni votre cœur ni votre main que je vous demande. Est-ce qu'un homme dans ma position peut songer à enchaîner le sort d'une femme ? Nous ne nous marions plus, nous autres ! nous n'avons plus ni intérêts domestiques, ni joies de famille ; nous sommes des martyrs. Une femme de cœur comme vous doit nous comprendre, nous estimer et nous plaindre, et, quand nous ne lui demandons qu'une larme ou un sourire

a-t-elle le droit de détourner les yeux avec terreur... ou dédain ?

LOUISE, émue. Eh bien, monsieur, voici mon gage ! (Saint-Gueltras s'agenouille pendant qu'elle le lui attache au bras.) Voyez-y la preuve de mon enthousiasme pour la foi de mes pères, dont vous êtes le champion. Il faut que cet enthousiasme soit immense pour me faire oublier que vos victoires ont été souillées par des crimes !

SAINT-GUELTAS, bas, en se relevant. Aimez-moi, adorable enfant, et je deviendrai miséricordieux ! (Il s'éloigne.)

LA KORIGANE, bas, à Louise stupéfaite et comme éperdue. Ah ! il vous a regardée... il vous a parlé bas... Et voilà que vous l'aimez ?

LOUISE. Taisez-vous, laissez-moi !

LA KORIGANE, jalouse. Je vous dis que vous l'aimez, demoiselle. Ce sera tant pis pour vous, ça ! (Louise se réfugie auprès de sa tante.)

RABOISSON, à Saint-Gueltras. La belle Louise n'a pas demandé grâce pour nous ; j'espère que tu ne renonces pas à nous tirer d'ici ?

SAINT-GUELTAS, bas. La belle Louise vient de condamner son père à nous suivre sur l'heure.

RABOISSON. Comment ça ?

SAINT-GUELTAS. Parce que, pour emmener l'une, il me faut emmener l'autre. Comprends-tu ?

RABOISSON. J'ai peur de comprendre ! Es tu déjà épris de mademoiselle de Sauvières ?

SAINT-GUELTAS. Comme un fou !

RABOISSON. Allons donc !

SAINT-GUELTAS. Quoi d'étonnant ? L'amour naît d'un regard, et un regard, c'est la durée d'un éclair.

RABOISSON. Diable ! tu as dit que tu ne te mariais pas, et pour cause ! Mais cette fille est pure, son père

est mon ami, et elle est fiancée à un jeune cousin...

SAINT-GUELTAS. Un cousin, c'est de rigueur. On le fera oublier !

RABOISSON. Il défendra ses droits.

SAINT-GUELTAS. Les armes à la main ? Eh bien, on le tuera. Allons au plus pressé ! (Il va au comte.) Monsieur de Sauvières, votre adorable fille m'a donné une bonne leçon. Je suis devenu un sauvage dans cette guerre sauvage ; il faut pardonner à la rudesse de mes manières. Ces messieurs (montrant Stock, le chevalier et Raboisson) m'ont déjà fait grâce ; ils viennent avec moi de leur plein gré.

LE COMTE. Alors, c'est de leur plein gré qu'ils me rangent sur la liste des traîtres et m'envoient à la mort ?

RABOISSON. Nous prendrons de telles précautions, que vous ne serez pas compromis.

LE CHEVALIER. Moi, je rougis de ce que vient de dire M. de Sauvières !

LE COMTE. Monsieur...

LE CHEVALIER. Oui, monsieur, je ne comprends pas que vous persistiez dans votre fidélité à l'infâme République !

LE COMTE. L'infâme République ?... Elle a guillotiné vos frères, je le sais ; mais des hommes plus humains vous ont permis de trouver chez moi un refuge ; c'est donc à des républicains que vous devez la vie. Il ne fallait pas accepter cela, car à présent vous ne pouvez pas l'oublier.

SAINT-GUELTAS, bas, à Raboisson, pendant que le comte et le chevalier discutent vivement. Trop de principes ! cet homme-là n'est bon à rien.

RABOISSON. Laissons-le, emmène-nous de force.

SAINT-GUELTAS. Je ne veux ni ne peux le laisser ! mes gens s'impatientent...

MACHEBALLE, qui s'est approché, à Saint-Gueltas. Eh bien, mille tonnerres du diable ! ça va-t-il bientôt finir, tout ça ?

SAINT-GUELTAS. Il faut employer les grands moyens. Nos camarades arrivent-ils ?

MACHEBALLE. Ils sont là, dans la cour.

SAINT-GUELTAS. Qu'ils montent l'escalier ! et n'oublie pas l'homme habillé de toile.

MACHEBALLE. N'ayez peur ! (Il sort.)

ROXANE, approchant de Saint-Gueltas. Mon frère est un trembleur, ma nièce une enfant qui s'est fait prier pour un simple mouchoir ! Moi, je vous broderai une écharpe de satin blanc avec des fleurs de lis en or.

SAINT-GUELTAS. De l'or sur nos vêtements ? Il en faudrait bien plutôt dans nos caisses, madame !

ROXANE. Je suis demoiselle, monsieur !

SAINT-GUELTAS. Alors, pardon ! Vous ne pouvez rien pour nous.

ROXANE. Si fait ! je suis majeure !

SAINT-GUELTAS, ironique. Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru !

ROXANE, à part. Allons, il est charmant ! (Haut.) J'ai dans une petite bourse deux mille écus en or au service du roi.

SAINT-GUELTAS. Ce serait de quoi donner des sabots à nos gens qui vont pieds nus dans les épines.

ROXANE. Pauvres gens ! je cours vous chercher mon offrande. (Elle sort en faisant signe à Marie, qui la suit.)

SAINT-GUELTAS, à Raboisson, qui a entendu leur colloque. Elle a des économies ?...

RABOISSON. Et le cœur sensible !

SAINT-GUELTAS. Bien, ma bonne femme ! tu viendras avec nous, alors !

MÉZIÈRES, bas, au comte. Ils arrivent par centaines, monsieur ! Il en vient de tous les côtés sans qu'on les ait vus approcher ; c'est comme s'ils sortaient de dessous terre.

LE COMTE. Pourvu qu'ils ne pénètrent pas dans la cour du donjon !

MÉZIÈRES. Il n'y a pas de risque. J'ai mis ces pauvres bourgeois sous clef, et ils se tiennent cois. Ils ont grand'peur.

LE COMTE, regardant vers la salle du fond et voyant entrer de nouveaux groupes. Les insurgés entrent jusqu'ici ?

MÉZIÈRES. Ils n'ont pas l'air de menacer, mais ils ne demandent pas la permission. Et puis il y a les gens de la paroisse qui se rassemblent autour des murailles et qui ont l'air de vouloir s'insurger aussi.

LE COMTE, allant à Saint-Gueltas et lui montrant la salle du fond, d'un ton de reproche. Ceci a l'air d'une invasion, monsieur le marquis ; je n'ai pas coutume de recevoir si nombreuse compagnie dans les appartements réservés aux dames.

SAINT-GUELTAS, qui a été vers l'autre salle. Ce sont des amis, de chauds amis, monsieur le comte. Ils viennent d'emporter le bourg du Jardier, et ils rejoignent ici leurs chefs afin de prendre les ordres pour ce soir.

LE COMTE. Les ordres... c'est d'attaquer ce soir Puy-la-Guerche ?

SAINT-GUELTAS. Que vous comptez défendre ? Libre à vous, monsieur le comte ! Si vous voulez rejoindre votre poste, un mot de moi va vous ouvrir loyalement les rangs de ceux que vous acceptez pour ennemis ;

mais, avant de prendre une détermination aussi grave, réfléchissez encore un instant, je vous en supplie !

LE COMTE, haut. Et vous attendiez, l'arrivée de ces nombreux témoins pour donner plus d'importance à ma réponse ?

SAINT-GUELTAS. Je ne le nie pas, monsieur le comte ; le temps des ambiguïtés de langage et de conduite est passé. Il y a un an et plus que nous préparons tout pour une guerre en règle, à laquelle la guerre de partisans a servi jusqu'ici de préambule. Elle éclate maintenant sur tous les points de la Vendée. Jusqu'ici l'argent nous a suffi pour nous organiser. Ceux qui combattent comme moi y ont jeté leur fortune entière avec leur vie. Ceux des gentilshommes qui n'ont pas voulu payer de leur personne nous ont donné une année de leur revenu.

LE COMTE, élevant la voix. Moi, monsieur, j'en ai donné deux, et je l'ai fait volontairement.

SAINT-GUELTAS. Personne ne l'ignore, et c'est cette noble libéralité qui rend votre position fausse et impossible à soutenir. Vous ne pouvez payer les frais de la guerre contre vous-même. D'ailleurs, ces généreux sacrifices, ces utiles secours, ne suffisent plus. Il faut des bras à la sainte cause, des bras nouveaux et des cœurs éprouvés. Il faut des soldats, il faut des officiers surtout. Vous avez servi, vous avez des talents militaires ; vous êtes encore jeune et robuste, vous disposez d'anciens vassaux aujourd'hui vos métayers et vos serviteurs dévoués, lesquels, nous le savons, ne demandent qu'à marcher sous vos ordres. Écoutez ! écoutez-les qui vous réclament. On entend au dehors des clameurs et des cris de « Vive le roi ! » Le moment est donc venu.

Nous voici sur vos terres avec une apparence *d'invasion* qui vous délie de vos promesses à la bourgeoisie. Nous ouvrons nos rangs avec respect pour vous faire place. Entrez-y, c'est aujourd'hui qu'il le faut ou jamais !

LE COMTE, entraîné, faisant un pas. Eh bien... (Il s'arrête en trouvant Macheballe devant lui.)

MACHEBALLE, faisant assaut de popularité avec Saint-Gueltas et voulant se targuer d'avoir décidé le comte. Oui, sacrebleu ! c'est aujourd'hui ! ça n'est pas demain ! Il y a assez longtemps que les nobles font trimer nos sabots pour ménager leurs escarpins, et le sang que nous avons perdu l'an passé, il l'ont regardé benoîtement couler sans se déranger de leurs chasses, galanteries et ripailles ! On a assez de ça ! Croyez-vous qu'on va se battre toute la vie comme des chiens pour rétablir vos privilèges ? Non, par la peau du diable ! on n'a plus qu'un intérêt, qui est aussi bien le vôtre que celui du paysan. C'est que la monarchie soit rétablie avec l'abolition des dîmes, de la milice, des tailles, et qu'on nous rende nos couvents, nos bons prêtres et nos fêtes. On s'était tous réconciliés en 89. Faut y revenir ! Faut que le seigneur fasse ce qui est le bien du paysan, et, puisque le paysan veut venger son roi et son Dieu, faut que le noble se batte comme nous autres, que ceux qui sont en retard se dépêchent et fassent sonner le tocsin de leurs paroisses, ou bien on le sonnera nous-mêmes, et on mettra le feu aux maisons des feugnans ; ça y est-il, vous autres ! (Cris et clameurs des insurgés qui envahissent le salon. Saint-Gueltas va vers eux avec une autorité irrésistible et les fait reculer.)

LE COMTE, avec énergie. Devant les menaces, vous comprenez, monsieur le marquis, que je dis non,

non, trois fois non ! Je mets les femmes de ma maison sous la sauvegarde de votre honneur, et je vais à Puy-la-Guerche ! (Aux insurgés.) Arrêtez-moi, si vous osez !

SAINT-GUeltas. Personne ne l'osera... Mais un moment encore... Quelqu'un veut vous parler. (Aux insurgés.) Silence ! (Bas, à Macheballe.) L'homme en toile !

MACHEBALLE. Le voilà ! (Il fait sortir du groupe derrière lui un jeune paysan breton habillé de toile bleue de la tête aux pieds, les cheveux longs, l'air doux, étonné.)

LA Korigane, s'écriant. Tiens, Cadio ! (Cadio jette un regard indifférent sur elle et présente au comte une quenouille ornée de rubans roses.)

LE COMTE, surpris. Que me voulez-vous ?

CADIO, simplement. Moi, monsieur ? Rien ! on m'a dit de vous donner cette chose-là, je vous la donne.

RABOISSON, voulant prendre la quenouille. Tu t'es trompé, mon ami, c'est pour ces dames !

CADIO, défendant la quenouille. Non pas, non pas ! On m'a dit : « Donne la quenouille à ce monsieur ; » je fais ce qu'on m'a commandé.

LE COMTE, prenant la quenouille. Qui vous a commandé cela ?

CADIO, montrant Sapience, qui s'est mis à la tête du groupe. Il est habillé en paysan. Dame, c'est lui ! je ne le connais pas plus que les autres.

LE COMTE, à Sapience. Approche donc, misérable, que je te brise ton présent sur la figure !

SAINT-GUeltas, le retenant et riant sous cape. Arrêtez, monsieur, c'est notre...

SAPIENCE, l'air inspiré et emphatique. Inutile de le dire, M. le comte voit bien que je tends la joue !

LE COMTE, le regardant avec surprise. Un paysan... le fouet en bandoulière, le sac à farine sur l'épaule... J'y suis ! c'est le signe de ralliement adopté par des hommes dont le ministère de paix et de charité s'accorde mal avec de pareilles provocations ! Je respecte votre caractère, monsieur, et c'est à ceux qui emploient un personnage inviolable pour m'adresser le plus sanglant outrage que je renvoie le reproche de lâcheté. Est-ce vous, monsieur le marquis de la Roche-Brûlée ?

SAINT-GUELTAS. Non, monsieur, je vous aurais présenté le défi moi-même. C'est le conseil de l'armée catholique qui, malgré moi, a chargé M. le... M. Sapience, nous l'appelons ainsi, de vous offrir, en cas de refus...

LE COMTE montrant Cadio. Et celui-ci... est-ce aussi un ministre ?...

SAPIENCE. Non ; c'est un pauvre idiot que nous avons ramassé sur les chemins et qui ne sait ce qu'il fait. Ne lui en veuillez pas. Aucun de nous ne se fût senti le courage d'infliger en personne un châtiment aussi cruel à un homme jusqu'ici respectable et pur ; mais les ordres étaient formels, et je devais obéir à mon évêque.

LE COMTE. Quel évêque ? Son nom !

SAPIENCE. Monseigneur l'évêque d'Agra.

RABOISSON, bas, à Saint-Gueltas. Qu'est-ce que c'est que ça ? un évêque de ta façon ?

SAINT-GUELTAS, bas. Ça fait très-bien. Silence ! (Au comte qui tient toujours la quenouille.) Eh bien, vous la gardez, monsieur le comte ? C'est trop d'héroïsme et de fierté !

LOUISE, tremblant de colère. Oh ! oui, mon père, c'est trop !

LE COMTE, vaincu par l'élan de sa fille. Je devrais pousser jusque-là le respect de ma parole; mais ce serait rompre avec ma religion, et Dieu me délie! (Il place la quenouille dans une panoplie au-dessus de la cheminée et s'adresse à Louise.) Nous laisserons cela ici, ma fille, et, si Henri revient, il verra l'humiliation que j'ai subie avant de me décider à rompre vos fiançailles. Il sert la République, lui, et il la sert de bonne foi. Il apprendra qu'il n'y a plus d'accord possible entre les partis; on l'a dit ici tout à l'heure, il n'y a plus d'avenir, plus de repos, plus de liens de cœur, plus de famille! Ah! Louise! que vas-tu devenir, mon enfant!

LOUISE. Vous partez, mon père? (Montrant les insurgés.) Avec eux?

LE COMTE, à Saint-Gueltas. Oui, me voilà. Laissez-moi m'occuper d'un refuge pour ma famille.

LOUISE. Je vous suivrai, ma place est auprès de vous!

SAINT-GUeltas, avec un cri de joie. Vive mademoiselle de Sauvières! (Tous crient en agitant leurs chapeaux. Cadio reste isolé et regarde Louise sans crier.)

MACHEBALLE, le secourant. Crie donc aussi, sauvage!

SAPIENCE, à Macheballe. Laissez-le donc, c'est un fou! (Ils vont au fond et parlent avec les autres.)

LA KORIGANE, à Cadio, qui regarde toujours Louise. Eh bien, Cadio? Cadio! est-ce que tu ne me reconnais pas?

CADIO. Toi? Si bien!

LA KORIGANE. Et voilà tout ce que tu me dis? Tu ne t'es donc pas fait prêtre?

CADIO, sortant comme d'un rêve. Ah! oui, bonjour! (Il s'en va.)

LA KORIGANE. Il a l'esprit tout à fait dérangé! Pauvre Cadio!

SAINT-GUeltas, aux fond, aux insurgés. Allons, mes gars, gagnez les bois, je vous suis. (Montrant le comte et ses amis.) Nous vous suivons tous ! Je vous l'avais bien dit, que personne ne resterait céans ! Non, personne en Vendée ne se croisera plus les bras quand Dieu et le roi commandent.

TOUS, criant. Vive le roi et Saint-Gueltas !

SAINT-GUeltas. Non, non : vive le roi et Sauvières !

TOUS, sortent en criant. Vive Sauvières et Saint-Gueltas !
(Le chevalier, électrisé, sort avec eux. Stock fait de même.)

SAINT-GUeltas, à Mâcheballe resté le dernier. Monte la tête aux gens de la paroisse ! Il ne faut pas que Sauvières se ravise !

MACHEBALLE. N'ayez peur ! on leur z'y chauffera le sang ! (il sort.)

SCÈNE VIII. — SAINT-GUeltas, LE COMTE, LA TESSONNIÈRE, RABOISSON. (On entend encore au dehors les cris de « Vive Sauvières et Saint-Gueltas ! »)

SAINT GUeltas, à Louise. Vous l'entendez, nos deux noms ne font plus qu'un seul cri de guerre. (Au comte.) Vous feriez bien, monsieur le comte, de vous montrer à notre campement. Vos cheveux blancs et la présence de mademoiselle de Sauvières enflammeraient l'ardeur de nos gens. C'est de l'enthousiasme, c'est du prestige qu'il faut à ces âmes simples !

LE COMTE. Monsieur le marquis, vous n'obtiendrez pas que je me porte avec vous à l'attaque de Puy-la-Guerche. C'est assez d'abandonner cette malheureuse ville, je ne vous la livrerai pas. Vous avez ma parole. Dites-moi en quel lieu et quel jour j'aurai à vous rejoindre après que vous aurez fait ce coup de main.

SAINT-GUeltas. Ce ne sera pas long, nous ne gar-

dons pas les pays conquis; nous portons la terreur et le châtimement de ville en ville. Ce soir, nous surprenons Puy-la-Guerche; demain, nous serons à Buzanays.

LE COMTE. J'y serai aussi.

SAINT-GUELTAS. Il faudrait vous mettre en route sur-le-champ... autrement, les républicains viendront s'opposer à votre départ.

LE COMTE, tristement. C'est-à-dire à ma fuite! Je fuirai, monsieur, et sans tarder!

SAINT-GUELTAS, bas, à Louise. Vous ne craignez pas que votre père ne revienne sur sa décision? Elle lui coûte beaucoup!

LOUISE. Vous avez sa parole... et la mienne! A demain, monsieur!

SAINT-GUELTAS, tendrement. A demain! (à part) ou à tout à l'heure!

LE COMTE, le saluant. Au revoir, monsieur le marquis!

SAINT-GUELTAS. Au revoir, monsieur le comte! (Il le salue profondément, regarde Louise avec passion, baise le brassard et se retire en faisant signe à Raboisson, qui le suit.)

LE COMTE, à Mézières. Fais tout préparer pour le départ. Il faut que nous soyons hors d'ici dans une heure. (Mézières sort.)

LA TESSONNIÈRE. Dans une heure! vous n'aurez pas le temps d'emporter vos meubles. Songez donc que les républicains viendront piller ici dès qu'ils sauront la folie que nous faisons!

LE COMTE. Ils feront peut-être pis! — Ah! ma fille! dis adieu à ton berceau!

LOUISE. Je suis résignée à tout, mon père! J'ai tout prévu; et pardonnez-moi la fièvre de joie que je ressens. Enfin vous voilà rendu à vous-même! (Elle l'embrasse.) Nous ne ferons plus qu'une âme et un cœur...

LE COMTE. Et Henri!... tu ne songes pas à lui?

LOUISE. Votre exemple le décidera. En apprenant vos dangers, il accourra pour vous couvrir de son corps... S'il ne le faisait pas, je le mépriserais!... Ah! c'est Dieu qui le veut, allez! Partons, partons! je vais donner des ordres.

LA TESSONNIÈRE. Songez à une voiture... On me permettra bien de marcher avec les femmes... pour les défendre?

LOUISE. Je monterai à cheval, mon ami; vous, vous irez en voiture avec ma tante.

ROXANE, entrant. Où donc?

LOUISE. A la guerre! Réjouissez-vous, nous servons le roi! nous nous sommes déclarés, nous partons!

ROXANE. Ah! vive-Dieu! embrassez-moi, mon frère! Oui, oui! la guerre, le mouvement, la poudre, le danger, le triomphe! Vous serez généralissime en Vendée, et maréchal de France quand le roi sera proclamé.

LE COMTE. Tâchez de garder vos illusions, ma sœur, et de ne pas perdre la tête au premier revers!

ROXANE. Bah! le courage n'est pas nécessaire quand tant de braves gens en ont à notre place! La France entière va se lever. Toute l'Europe est avec nous. Dans un mois, dans six semaines peut-être, le jeune roi sera aux Tuileries, — et nous aussi. — Quand partons-nous?

LE COMTE. Sachons d'abord où vous irez. En Bretagne, on est redevenu tranquille...

LA TESSONNIÈRE. Ah! on est tranquille par là?

ROXANE. Mais je ne veux pas être tranquille, moi! Je veux me battre, je serai Jeanne d'Arc, et Saint-Gueltas sera mon Dunois, mon aide de camp.

LE COMTE. Prenez garde que Saint-Gueltas ne devienne trop votre général, ma sœur, et songez à gagner Guérande, où nous avons des parents.

ROXANE, Mézières rentre. Guérande? Soit! C'est une bonne ville, une place de guerre imprenable, où tout le monde pense bien. On se voit beaucoup; Louise, il faudra emporter de la toilette.

LE COMTE. N'emportez rien. Vos femmes vous rejoindront avec vos effets. Vous partez sans bruit dans cinq minutes.

ROXANE. Dans cinq minutes! faite comme me voilà!

LE COMTE. Croyez-vous aller à une partie de plaisir?

ROXANE. Mais...

LE COMTE. Il le faut, et je le veux!

ROXANE. Allons! pour le roi, je suis prête à tous les sacrifices. Je sortirai en robe d'indienne!

LE COMTE, bas. Prenez de l'argent. (A la Tessonnière, qui reste comme hébété.) Allons, préparez-vous, mon ami! (Roxane sort.)

LA TESSONNIÈRE. Oui, oui, certainement! mais... où coucherons-nous ce soir?

LE COMTE. Où vous pourrez. Vous gagnerez vite le pays insurgé. Mézières saura vous diriger.

LA TESSONNIÈRE. Mais souper! où soupera-t-on?

LE COMTE. Nulle part; vous achèterez du pain en courant.

LA TESSONNIÈRE. Oh! mon Dieu, c'est le martyr, je le vois bien!

LOUISE. Allons, allons, du courage, mon ami!

LA TESSONNIÈRE, sortant. C'est le martyr; je vous dis que c'est le martyr! (Il sort.)

LE COMTE. Toi, Louise...

LOUISE. Moi, je ne vous quitte pas.

LE COMTE. Tu le veux ! Aurais-je du courage en te voyant partager mes souffrances ?

LOUISE. Je ne souffrirai de rien, pourvu que je ne vous quitte pas.

LE COMTE. Ah ! si Henri était là !... Mais je ne puis te confier à ma sœur et à la Tessonnière ; ce sont deux enfants !... (A Mézières, qui entre.) Tout est prêt ?

MÉZIÈRES. Oui, monsieur le comte, mais je crains qu'aucun de nous ne soit libre d'aller où vous le souhaitez.

LE COMTE. Comment cela ?

MÉZIÈRES. Vos paysans sont comme des septembriseurs ! Ils veulent marcher à Puy-la-Guerche ; ils disent que vous n'irez pas ailleurs aujourd'hui.

LE COMTE. En vérité ? Ils sont fous ! Mais qui vient là ? (Il fait signe à Louise, qui rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX. — LES MÊMES, LE MOREAU, entrant ;
MÉZIÈRES, sortant.

LE MOREAU. C'est moi, monsieur ! D'où vient que, depuis une heure, nous sommes retenus prisonniers dans la cour de votre donjon ?

LE COMTE. C'était pour votre sûreté, messieurs. Ignorez-vous ce qui se passe ?

LE MOREAU. J'ignore ce qui s'est passé entre les brigands et vous ; mais je sais que, quand ils sont entrés ils n'étaient qu'une vingtaine, et qu'avec vos gens vous pouviez les écraser. Vous les avez laissés se réunir chez vous, et ils en sont sortis en criant : « Vive Sauvières et Saint-Gueltas ! »

LE COMTE, blessé. Que ne leur imposiez-vous silence, vous ?

LE MOREAU. Entouré de gens à demi morts de peur, certain d'être trahi par vous, que pouvais-je faire ?

LE COMTE. Trahi ? Vous ai-je livré ?

LE MOREAU. Alors, expliquez-vous, monsieur ; je ne me contenterai pas de réponses évasives.

LE COMTE. Vous le prenez bien haut, monsieur ; vous oubliez...

LE MOREAU. Je n'oublie pas que je suis chez vous, et que vous pouvez me faire jeter par les fenêtres comme faisaient vos bons aïeux quand les petites gens de ma sorte se permettaient de raisonner. Ce n'est pas Rebec et ses pareils qui me défendraient, ils sont cachés sous les bottes de paille de vos greniers ; mais, quoi qu'il arrive, je ferai mon devoir ; il me faut la vérité, et je vous somme de me la dire.

LE COMTE, irrité. Vous me sommeriez... (Devant la courageuse attitude de Le Moreau, il se trouble et il se tord les mains en silence.)

LE MOREAU. Eh bien, monsieur ?

LE COMTE. Eh bien !... il est vrai, je me sépare de vous.

LE MOREAU. Au moment du danger ?

LE COMTE. Le danger est égal de part et d'autre, et, d'ailleurs...

LE MOREAU. Ne répliquez pas, monsieur, la vérité vous écrase. Ah ! la noblesse ! voilà comme toujours la récompense de nos alliances avec elle, de notre confiance dans ses protestations de civisme, de notre engouement imbécile pour ses détestables séductions ! C'est ainsi que, spéculant sur notre candeur, elle nous berne et nous crache au visage ! Ah ! bourgeois,

pauvres dupes, pauvres sots que nous sommes ! nous méritons bien ce qui nous arrive. Ceci servira de leçon à quelques-uns, j'espère ; mais ceux de nous qui vous eussent épargnés vont devenir atroces d'indignation et de vengeance : ce sera vous qui l'aurez voulu, messieurs les traîtres ! Malheur à vous ! nous accepterons le règne de la terreur plutôt que votre amitié perfide. Pour ma part, je sors d'ici en secouant la poussière de mes pieds, comme d'un lieu maudit où le canon républicain fera bien de ne pas laisser pierre sur pierre. (Il sort.)

LE COMTE. Insolent !... non, honnête homme ! O mon Dieu ! qu'ai-je fait ? et où m'entraîne le point d'honneur ? (On entend des cris et le tocsin.) Que se passe-t-il ? le tocsin, sans mon ordre ? (Un coup de fusil très-près. Louise entre, venant de l'intérieur. Elle est en costume d'amazone.) Louise, qu'est-ce que cela ?

LOUISE. Je ne sais pas. (Elle va à la fenêtre.)

LE COMTE, l'en retirant convulsivement. Ne reste pas là, va-t'en ! (Il va pour sortir. — Le Moreau, sanglant, blessé à la figure, paraît au fond de la seconde salle ; il élève son chapeau en l'air et crie : « Vive la nation ! » et « Vive la République ! » Un second coup de fusil, partant de l'escalier, l'atteint en pleine poitrine. Il tombe mort sur le seuil. On entend crier sur l'escalier : « A bas le municipal ! »

LE COMTE. Ah ! les misérables ! (Il s'élançe, l'épée à la main, sur ses paysans qui paraissent au fond, armés de fusils et de faux. Mézières se précipite à sa rencontre et le force à reculer en le couvrant de son corps.)

MÉZIÈRES. Arrêtez ! ils sont furieux, ils ne se connaissent plus ! (Louise aussi s'est élancée au-devant des paysans, qui s'arrêtent devant elle.)

LOUISE, aux paysans, montrant le cadavre de Le Moreau. Mal-

heureux que vous êtes ! Cent contre un ! c'est odieux ! c'est lâche !

LE COMTE, exaspéré. Assassins ! vous êtes des assassins ! (Les paysans s'arrêtent consternés, quelques-uns emportent Le Moreau.) Ah ! ma fille , voilà ce que c'est que la guerre civile ! et tu la désirais ! (Il tombe sur un siège, suffoqué.)

LOUISE. Mon père, il faut s'y jeter pour contenir ceux qui déshonorent la cause ! C'est le devoir, vous le voyez bien !

LE COMTE, se relevant avec énergie. Oui, contenir et châtier ! (Aux paysans.) Qui a fait cela ? qui a assassiné chez moi ?

PLUSIEURS PAYSANS. C'est pas moi ! — Ni moi ! — Ni moi !

LE COMTE, à Tirefeuille qui paraît, le fusil à la main. Est-ce toi, coquin ?

TIREFEUILLE, farouche. Oui, c'est moi ! Après ?

LE COMTE. Et qui encore ?

TIREFEUILLE, montrant un camarade. Y a lui, La Mouche ; on a tiré chacun son fusil. On n'est pas dans les maladroits.

LE COMTE, le prenant au collet avec vigueur. A moi, vous autres ! Honnêtes gens, qui n'avez pu empêcher cette infamie, prenez-moi ces deux brutes et jetez-les au cachot. Je les abandonne à la vengeance de nos ennemis ! (Les paysans font un mouvement pour obéir et s'arrêtent. Mézières tient Tirefeuille en respect.)

UN PAYSAN. Oui... mais... dites donc, monsieur le comte, faut pourtant savoir si vous êtes pour ou contre nous !

LE COMTE. Je suis votre capitaine et je vous mène à la guerre pour le roi et la religion.

TOUS. Vive notre capitaine, et en route !

TIREFEUILLE et **LA MOUCHE.** Oui, oui, en route, et tout de suite !

LE COMTE, les montrant aux autres paysans. Ces deux hommes au cachot d'abord, ou, devant vous, je me brûle la cervelle !

LES PAYSANS. Oh !... pourquoi ça ?

UN PAYSAN. Oui, pourquoi, monsieur le comte ?

LE COMTE, exalté. Parce que, si je ne suis pas obéi, je vais faire avec vous une guerre de démons, et non une guerre de chrétiens ! J'aime mieux mourir que de vous conduire à la damnation éternelle !

LE PAYSAN. Il a raison... oui, oui... c'est vrai, ça !

TOUS. Oui, oui, vive Sauvières !

LE PAYSAN. Vive la religion ! au cachot les assassins !

TOUS, s'emparant de Tirefeuille et de La Mouche. Au cachot ! Vive Sauvières et la religion ! (Ils sortent.)

MÉZIÈRES. Tout est prêt, monsieur le comte ; il faut monter à cheval. Je vais vous habiller.

LE COMTE, à Louise, qui s'est jetée dans ses bras. Ah ! Louise, quel commencement et quel présage ! Le seuil de ma maison est souillé du sang innocent ; j'ai mérité de le franchir pour la dernière fois ! (Il sort par l'intérieur, Mézière le suit.)

SCÈNE X. — LOUISE, MARIE, entrant.

LOUISE, se jetant dans ses bras. Ah ! où étais-tu ? Chère Marie, je suis brisée !

MARIE. Je sais tout, je me suis hâtée de faire vos préparatifs et les miens.

LOUISE. Les tiens ? Tu retournes dans ta famille ?

MARIE. Quand vous avez besoin de moi ? A quoi songez-vous, Louise ?

LOUISE. Vraiment ? Ah ! brave fille !... Mais c'est impossible, tu n'es royaliste ni par situation ni par croyance. Tu ne peux pas renier tes parents, ton milieu, ton opinion pour venir partager nos périls, nos revers peut-être !

MARIE. Ma famille, qui se réduit à une vieille tante et à un frère infirme, a vécu du travail que votre amitié m'a procuré chez vous. Une petite pension vient de leur être accordée à la considération d'un cousin que nous avons sous les drapeaux et qui sert bien la République. Moi, je suis libre, je n'ai besoin de rien, et je vous servirai mieux qu'une femme de chambre, si dévouée qu'elle soit.

LOUISE. Toi, me servir?... ,

MARIE. Oui, moi, car ce ne sont plus seulement des soins matériels qu'il vous faut ; c'est une amitié à l'épreuve de tout, c'est du courage pour soutenir le vôtre, c'est en un mot ce que l'on ne peut ni exiger ni obtenir pour de l'argent, mais ce qu'on doit accepter d'un cœur reconnaissant, sous peine de l'offenser en doutant de lui !

LOUISE. Ah ! chère amie, viens, alors ! oui, avec toi je serai capable de tout supporter ! Ah ! que j'ai besoin de toi ! Mon âme est déjà éperdue, je tremble d'avoir mal conseillé mon père ;... mais il est trop tard, il faut partir ou l'abandonner à la vengeance des républicains. (A la Korigane, qui entre.) Eh bien, ma tante ? est-elle prête ?

LA KORIGANE. Elle est déjà en voiture avec le vieux monsieur, et votre cheval est en bas, qui s'impatiente.

LOUISE, regardant à la fenêtre. Mais ce n'est pas là mon cheval.

LA KORIGANE. Celui qui le tient vous en a trouvé un meilleur.

LOUISE. Celui qui le tient? qui donc?

LA KORIGANE. C'est Saint-Gueltas, pardi! ne faites donc pas semblant ..

MARIE, à Louise, bas. Ne répondez pas à cette folle. Je monterai votre cheval. Acceptez celui qu'on vous offre, puisqu'il est meilleur,

LOUISE, à la Korigane. Dites à mon père que je l'attends en bas. (Elle sort avec Marie.)

LA KORIGANE. Oui, oui, marche! Où le cheval ira, il faudra que tu ailles, et où Saint-Gueltas te conduit, il faudra bien que ton père te suive! Il a gagné son pari, Saint-Gueltas! La fille lui plaît. Et moi... il ne m'a pas seulement regardée!... Qu'est-ce que je vais devenir à présent? Voyons, si je peux retrouver Cadio! (Elle sort.)

DEUXIÈME PARTIE

Fin de l'été, 1793. — La salle à manger du château de Sauvières.

La grande porte du fond est ouverte sur le parc, dont la grille porte cette inscription : PROPRIÉTÉ NATIONALE.

SCÈNE PREMIÈRE. — REBEC est attablé avec **MOUCHON** et **CHAILLAC**; **MADOLON** et **JAVOTTE**, servante de Rebec les servent. Flambeaux allumés, il fait nuit dehors. La table est richement servie.

MOUCHON. Brrr!... La nuit est noire... et pas chaude, savez-vous?

REBEC, avec dignité. Javotte, allumez la cheminée! Madelon, fermez les portes.

CHAILLAC, d'un ton impératif et militaire. Allumez ce que vous voudrez, mais ne fermez rien. Dans ma position, la surveillance est de rigueur,

REBEC. Vous avez raison, commandant! Buons pour nous réchauffer. Avec ce bon vin-là, on ne craint pas les surprises. Ça vous enflamme le cœur... J'ai envie de chanter!

CHAILLAC. Chantez, monsieur le gardien du séquestre, chantez ! Chantez-nous la prise de la Bastille.

REBEC. Justement, c'était mon idée ! (Il chante sur l'air *O ma tendre musette.*)

O jour immémorable ¹
Où nous devons périr,
Sans un trait admirable
Fait pour nous secourir !
Des fastes de l'histoire
Tu seras l'ornement.
France, chante victoire.
En cet heureux moment.

(Les deux autres reprennent le refrain.)

Éli, rempli de zèle,
Brave officier français !
~~La couronne~~ immortelle
Est due à ton succès.
Au bout de ton épée
Conserve cet écrit
Qui fait ta renommée
Que chacun applaudit.

Cette affreuse Bastille
N'existe déjà plus.
D'ardeur chacun petille...

Permettez, ... j'oublie !

Fuis, honteux esclavage...

MOUCHON, baillant. Ah bah ! compère, tu t'embronilles et tu chantes faux ! Et puis la prise de la Bastille, c'est vieux ! On a dépassé tout ça !

CHAILLAC. Permettez, permettez, citoyen Mouchon. Dépasser la prise de la Bastille n'est pas aisé. Il n'y a rien de si grand dans l'histoire !

MOUCHON. Je ne veux pas vous dire non, vous en étiez.

REBEC. Oui, il en était, lui, et je porte la santé

1. Chanson textuelle, historique.

d'Harmodius Chaillac, ci-devant vainqueur de la Bastille !

CHAILLAC. Comment ci-devant ? ci-devant vous-même !

REBEC. Pardonnez, j'ai la langue un peu épaisse. Je dis le brave Chaillac, vainqueur de la ci-devant Bastille et commandant actuel de l'héroïque garde nationale de Puy-la-Guerche, élu sur le champ de bataille, il y a quatre mois, en remplacement du traître Sauvières, passé à l'ennemi. En voilà, des titres de gloire !

CHAILLAC, trinquant. Merci ; à la vôtre ! Mais la modestie me force à dire que la défense de Puy-la-Guerche n'est pas un fait d'armes comparable à la prise de la Bastille, et que, si M. Sauvières, le ci-devant comte, ne se fût interposé entre nous et les royalistes...

MOUCHON, aviné. Et moi, je vous dis... je vous dis que si ! La Bastille, c'était la Bastille. Y avait du monde, y avait tout Paris pour prendre ça, tandis que notre ville, nous n'étions pas seulement deux cents hommes armés contre des mille et des mille brigands !

CHAILLAC. Vous n'en savez rien. Vous n'y étiez pas !

MOUCHON. Je n'y étais pas, je n'y étais pas... Ça vous plaît à dire !

REBEC. Allons, compère Mouchon, faut pas tergiverser ; nous n'y étions pas !

CHAILLAC. Vous étiez ici avec bien d'autres, et vous vous cachiez !

REBEC. Comme des imbéciles que nous sommes, — que nous étions ! pensant que le Sauvières était pour nous, tandis que l'opresseur nous tenait dans les fers et nous livrait aux sicaires royalistes.

CHAILLAC. Il ne faut rien exagérer, c'est inutile. Le citoyen Sauvières n'était pas oppresseur, et il ne vous a pas livrés, puisqu'on vous a retrouvés ici sains et saufs le lendemain de la chasse que nous avons donnée à l'avant garde de Saint-Gueltas !

MOUCHON. Grande action, action sublime, commandant Chaillac, et qui burine votre nom au frontispice de la renommée !

CHAILLAC. Oui, oui, vous me flattez pour que je ne vous reproche pas votre couardise ! Si vous aviez eu un peu de cœur au ventre, ce jour-là, on n'aurait pas massacré sous vos yeux ce malheureux Le Moreau.

REBEC. Commandant, les portes étaient fermées entre nous et ce forfait exécrable.

CHAILLAC. Il fallait les enfoncer ! Celles de la Bastille étaient plus solides ! Pauvre municipal ! un homme de cœur, celui-là, et qui parlait bien !

REBEC. Un peu emphatique.

MOUCHON. Ah ! il était empha... Comment dites-vous ?

REBEC. Je maintiens le mot, il s'écoutait parler, c'était son défaut ! Il aura fait des phrases au vieux Sauvières, — ça l'aura ennuyé...

CHAILLAC. Qu'est-ce que vous dites donc ? Vous donneriez à penser que Sauvières a ordonné sa mort ?

REBEC. Dame ! est-ce que les aristocrates ne sont pas capables de tout ?

CHAILLAC. Vous ne savez pas ce que vous dites ! On a trouvé les deux assassins enchaînés dans le cachot de la tour neuve avec cet écriteau : « Sauvières abandonne ces deux criminels au châtimement qu'ils méritent. »

REBEC. Très-bien ! mais vous n'en avez fait fusiller

qu'un ; l'autre, un certain Tirefeuille, un coquin fini, a réussi à s'évader... Et quand on pense qu'un scélérat comme ça rôde peut-être encore dans les environs ! Vous m'avouerez que ce n'est pas rassurant, la vie que nous menons ici, Mouchon et moi.

CHAILLAC. Vous voilà bien malades d'être préposés à la garde de ce château ! Vous y faites chère lie, car on n'a pas mis les scellés sur la cave, à ce que je vois.

REBEC. Ni sur la volaille, heureusement ! Encore un peu de ce tokay ? il est gentil !

CHAILLAC. Non, j'en ai assez. Je suis triste. Il me semble que je vois le sang de Le Moreau sur le pavé... et jusque sur la nappe !

REBEC. Sacredieu ! taisez-vous donc, commandant ! Ça fait frémir, des paroles comme ça ! Ah ! oui, vous avez le vin triste, vous ! (Il se lève.)

MOUCHON, qui écoute. Chut !

CHAILLAC. Quoi donc ?

MOUCHON. Vous n'avez rien entendu ?

REBEC. Si fait, j'entends !

CHAILLAC. Qu'est-ce que vous entendez ?

MADOLON, qui est au fond. C'est comme des cris et des gémissements !

JAVOTTE. Eh non ! c'est comme des cris de joie au loin.

CHAILLAC, au fond. Êtes-vous bêtes ! C'est une trompette à la porte du donjon. (Aux servantes.) Courez ouvrir ! m'entendez-vous ?

REBEC. Mais un instant, un instant ! Si c'est les brigands de Saint-Gueltas qui reviennent se venger ! Vous n'avez pas avec vous la moindre escorte, et ici nous ne pouvons pas compter sur les habitants.

CHAILLAC, écoutant. Sovez donc tranquille ! C'est une

sommission militaire en règle, et les brigands ne procèdent pas comme ça. Allons ! c'est de la troupe, recevons-la fraternellement. Suivez-moi. (Aux servantes.) Éclairez-nous ! (Il sort avec Monchon et Madeion.)

SCÈNE II. — REBEC et JAVOTTE.

REBEC. Moi, je ne suis pas un héros du 14 juillet, ce n'est pas mon état. Ma mie Javotte, donne-moi la clef.

JAVOTTE. La clef de la cache ? Je ne l'ai pas.

REBEC. Si fait, je te l'ai confiée ce matin pour balayer. Donne donc ! (Javotte cherche dans ses poches.) Voyons, tu n'as pas balayé ?

JAVOTTE. Si fait, si fait ; mais je vous ai rendu la clef, vrai, d'honneur !

REBEC, se frottant. Tu as raison, la voilà ! Elle est si petite... Javotte, fais le guet par là, et, si c'est des amis qui arrivent, avertis-moi.

JAVOTTE. Vous allez encore vous enfermer pour rien, je parie ! Depuis que je vous ai découvert cette grande cache dans le mur, vous y entrez pour une mouche qui vole.

REBEC, qui a essayé la clef. Eh bien, mais dis donc ! je ne peux pas ouvrir !

JAVOTTE. Vous avez emmêlé la serrure à force de l'essayer.

REBEC. Mais non ! Vois ! C'est comme si on l'avait fermée en dedans !

JAVOTTE, riant. Dame ! c'est peut-être quelqu'un du dehors qui la connaissait avant vous et qui s'en sert contre vous... Quelque brigand !

REBEC, effrayé, reculant. Tirez-le ! peut-être ! l'assassin de...

JAVOTTE, qui a été au fond. Allons, cachez vos peurs ! C'est des beaux soldats républicains qui arrivent. Tenez ! quand je vous dis ! en voilà un superbe.

REBEC. Un officier ? Il veut prendre mes ordres sans doute. Retire-toi, Javotte, c'est des affaires d'État.

SCÈNE III. — HENRI DE SAUVIÈRES, REBEC.

REBEC, à part. Joli garçon, tout jeune ! Qu'est-ce qu'il a à regarder comme ça partout ? Il a l'air timide, rassurons-le. (Haut.) Salut et fraternité, général !

HENRI, d'un ton résolu. Lieutenant, s'il vous plaît ! c'est assez pour deux ans de service.

REBEC. Ah ! mon Dieu ! M. Henri !

HENRI. Tiens, Rebec ! Comment cela va-t-il, mon vieux ?

REBEC. Bien, monsieur le comte ; et vous-même ?

HENRI. Pourquoi m'appelles-tu comme ça ? Mon oncle est vivant, Dieu merci ! As-tu de ses nouvelles, toi ?

REBEC. Oh ! vous en avez bien aussi ? On a dû vous dire à la ville qu'il était vainqueur sur toute la ligne, au bord de la Loire.

HENRI. Vainqueur ? C'est comme ça que vous êtes renseignés ? L'armée vendéenne est en pleine déroute...

REBEC. Pourtant elle avance toujours !

HENRI. Parce qu'elle ne peut pas reculer.

REBEC. Ah ! dame ! c'est possible. Moi, je ne sais rien de ce qui se passe. Je reste ici pour...

HENRI. Au fait, pour quoi es-tu ici ?

REBEC. Hélas ! monsieur Henri, vous savez, le séquestre !

HENRI. Ah oui ! tu es préposé...

REBEC. On m'a forcé d'accepter cet emploi-là. Ça fait grand tort à mon établissement dans la ville, et ça me dérange fort de mes petites affaires.

HENRI. Je te croyais adjoint à la municipalité.

REBEC. J'ai donné ma démission, le poste était périlleux.

HENRI. Et tu n'es pas précisément un foudre de guerre, toi, je me souviens...

REBEC. Et puis le dévouement me commandait de rester ici.

HENRI. Le dévouement à la République ?

REBEC. A votre famille surtout. Un gardien fidèle...

HENRI. *Surtout* est de trop. On ne t'en demande pas tant. Fais ton devoir et ne t'occupe pas du reste.

REBEC. Ah ! alors... vous, vous êtes avec nous ? tout à fait ? sans arrière-pensée ?

HENRI. Comment sans arrière-pensée ? Tu demandes ça à un officier de cavalerie de l'armée républicaine ?

REBEC. Ah ! vous êtes dans la cavalerie ? Et votre régiment ?

HENRI. Partie ici, partie à Puy-la-Guerche.

REBEC. Enfin ! enfin ! vous voilà arrivés pour nous défendre et nous protéger ? Dieu soit loué ! Et c'est ça l'uniforme ?

HENRI. Dame, il n'est pas cossu. Nous ne sommes pas des gens de cour, la République n'est pas riche, nous nous contentons de ce qu'elle donne.

REBEC. Oh ! vous êtes un vrai patriote, vous, un bon ! Ça réjouit le cœur de vous entendre parler

comme ça. — Alors... vous avez rompu avec votre ci-devant famille ?

HENRI, riant. Ma ci-devant... Es-tu fou ? ma famille est toujours ma famille.

REBEC. Pardon ! j'allais trop loin... Il y a comme ça des idées... et des intérêts qu'on ne peut pas oublier, n'est-ce pas ? C'est trop juste, c'est trop juste.

HENRI. Dis donc, toi ! tu as l'air de me soumettre à un interrogatoire ? Es-tu chargé de ça ?

REBEC. Oh ! par exemple ! moi, vous trahir ? moi qui vous aime tant ! moi qui vous ai vu tout petit et qui vous mettais sur mon bidet, du temps que je venais ici acheter vos laines ? Étiez-vous content de taper ma bête avec vos petits talons ! Et mademoiselle Louise que vous vouliez prendre en croupe... et qui avait peur !

HENRI. Pauvre Louise ! elle a bien d'autres sujets de frayeur à présent !

REBEC. Mais... vous savez qu'elle est devenue intrépide ! Elle ne quitte pas son père, c'est une des héroïnes de l'armée catholique.

HENRI, soupirant. On me l'a dit.

REBEC. Ça n'avance pas vos affaires pour le mariage ?

HENRI. Ça les met à néant, comme tu penses.

REBEC. Ça ne vous chagrine pas plus que ça ?

HENRI, brusquement. Eh bien, à quoi cela m'avancerait-il, de m'en chagriner ?

REBEC. C'était pourtant un beau parti ! fille unique ! et vous qui n'avez rien !

HENRI. Justement, c'est là ce qui me console un peu.

REBEC. Ah bah ?

HENRI. Tout ça n'empêche pas que je voudrais avoir de leurs nouvelles, à mes pauvres parents. Voyons, comment ne sais-tu rien, toi qui te prétends si dévoué à la famille ?

REBEC. C'est que... on n'ose pas trop faire de questions dans ce temps de suspicion et de crainte; on risque d'avoir l'air de s'intéresser...

HENRI. Qu'est devenue mademoiselle Hoche ?

REBEC. Partie avec ces dames,

HENRI. Pour l'armée catholique ? elle ?

REBEC. C'est comme je vous le dis.

HENRI. Par dévouement, alors ? Généreuse fille ! Est-elle toujours jolie ?

REBEC. Ah ! du présent je ne peux rien vous dire. Elle était plus jolie que jamais quand elle a suivi mademoiselle Louise. Savez-vous qu'à elles deux, elles auraient été la fleur du pays sans ces maudites guerres ? Est-ce que vous n'étiez pas un peu amoureux de l'une et de l'autre ?

HENRI. Quelles sottes questions me fais-tu, au lieu de me donner des renseignements sérieux ?

REBEC. Dame ! quand on ne sait pas ! Mais il y a l'ancien homme d'affaires de votre oncle, il est resté au pays, et, si vous voulez le voir...

HENRI. Oui ! cours m'en le chercher... Non, n'y va pas. Je le verrai comme par hasard. Il ne faut pas le compromettre.

REBEC. Ah ! tenez, avouez, monsieur Henri, que la République est bien soupçonneuse, et qu'il est bien difficile d'oublier... — Mais qui sait ? tout va si drôlement aujourd'hui !... Et, après tout, des fils de famille enrôlés malgré eux, comme vous par exemple, pourraient bien, s'ils le voulaient, ramener l'ancien temps,

qui n'était pas si mauvais qu'on veut bien le dire !
Hein , ai-je tort ?

HENRI. Mon ami Rebec, je vois que tu n'as pas changé.

REBEC. Il faut bien plier sous les circonstances ; mais, au fond, monsieur Henri, je suis toujours aussi bien pensant... et aussi...

HENRI. Et aussi bête que par le passé.

REBEC. Plait-il ?

HENRI. Tu as très-bien entendu, mon cher, et tu es stupide de croire qu'un ci-devant noble ne peut pas servir fidèlement son pays.

REBEC. Je ne dis pas ça ! au contraire ! Je vois bien que vous détestez le mensonge, et, entre nous, monsieur votre oncle a manqué à son devoir en trahissant lâchement...

HENRI. Tais-toi ! Ne répète jamais ce mot-là devant moi, si tu tiens à tes deux oreilles. Mon oncle a cru obéir à sa conscience. Il s'est trompé, mais comme se trompe un galant homme, en se sacrifiant. Il savait que la Vendée n'aboutirait qu'à un gâchis et à un désastre. Il s'y fera tuer et laissera quand même une mémoire pure. Moi, je me ferai éventrer aussi pour dompter la révolte, et peut-être recevrai-je mon affaire de la main d'un de mes paysans ou d'un des vieux domestiques qui m'ont porté dans leurs bras et fait manger la bouillie ! ou bien ce sera le prêtre qui m'a fait faire ma première communion, qui me cassera la mâchoire, ou encore... mon oncle lui-même, le plus doux, le plus tendre, le meilleur des hommes ! C'est comme ça, à ce qu'il paraît, la guerre civile. C'est très-gentil ! mais, quand on y est, on y est, et, quand on va au feu, ce n'est pas pour recevoir des

pommes cuites. Là-dessus, va te coucher, Rebec, car je perds mon temps à te faire comprendre ce que tu ne comprendras jamais.

REBEC. Me coucher, non ! Je vais vous reconduire.

HENRI. Nous couchons ici, nous, le capitaine et le détachement, si ça ne te contrarie pas.

REBEC. Ah ! mon Dieu, vous ne me disiez pas ça ! Je cours donner des ordres...

HENRI. C'est fait, nos fourriers n'ont pas besoin de toi pour installer leur monde.

REBEC. Mais... votre capitaine, où couchera-t-il ? Toutes les chambres sont sous le scellé, excepté...

HENRI. Excepté celle que tu t'es réservée ? Le capitaine la prendra ; où est-elle ?

REBEC. Celle-ci... à côté.

HENRI. L'appartement de ma tante Roxane ? C'était le meilleur. Tu n'as pas mal choisi, camarade !

REBEC. Monsieur Henri, c'est à cause des odeurs ! Cette chambre embaume et je suis fou des odeurs.

HENRI. Pauvre tante ! elle couche peut-être maintenant dans une étable.

REBEC. Vous ferai-je apporter à souper ?

HENRI. Non, nous avons mangé à Puy-la-Guerche.

REBEC, allant à la table. Vous prendrez bien au moins un verre de tokay ? Voyons, sans cérémonie ?

HENRI. Tu es trop bon ! tu fais les honneurs de chez nous avec une grâce...

REBEC. Et, sans être trop curieux, qu'est-ce que vous venez donc faire ici ?

HENRI. Ça ne me regarde pas. On commande, j'obéis ; mais je suppose qu'on veut mettre garnison dans un château qui pourrait servir de point de ralliement et de refuge aux rebelles.

REBEC. Il y a trois mois qu'on aurait dû le faire ! On vit ici dans les transes, et, si les brigands avaient voulu... Ah ! la République est bien négligente !

HENRI. Oui ! elle te loge dans un château fortifié, elle t'y donne les clefs d'une cave exquise, un lit de dentelle et de duvet, et elle oublie de t'attribuer une garde d'honneur pour que tu puisses y dormir tranquille ; c'est impardonnable !

REBEC. Vous vous moquez de moi ?

HENRI. Ça se pourrait bien. Allons, va préparer cette chambre parfumée pour mon capitaine. Il n'a pas volé un bon gîte et une bonne nuit, celui-là !

REBEC. Eh bien, et vous ?

HENRI. Je dormirai sur une chaise. Je suis ici en pays conquis ; mais je respecte le passé, moi, et je ne l'oublierai pas en me gobergeant dans le lit de mon oncle...

REBEC. Mais votre ancienne chambre !

HENRI. Assez de politesses, tu m'ennuies. Va enlever tes draps et tes nippes. Dépêchons-nous !

REBEC. On y va, on y va, lieutenant ; ne vous impatientez pas.

HENRI, à un cavalier qui entre avec la valise du capitaine. Va faire le lit, camarade. Par ici. Tu sortiras de l'autre côté. (Rebec sort, suivi du soldat.)

SCÈNE IV. — HENRI, LE CAPITAINE RAVAUD.

LE CAPITAINE, homme distingué, à la figure douce. Eh bien, mon jeune lieutenant, comment va ce pauvre cœur ému ?

HENRI. Bien, mon capitaine. Je n'ai reçu ici aucune

mauvaisè nouvelle de ma famille. Espérons que mon oncle mettra en temps utile les femmes en sûreté; quant à lui et à ses amis, ils font comme nous, ils courent les chances de la guerre.

LE CAPITAINE. Sommes-nous seuls? J'ai quelque chose à vous dire.

HENRI, allant fermer la porte de côté. Oui, capitaine; à présent, vous pouvez parler.

LE CAPITAINE, s'asseyant. Voyons, Henri, nous allons entrer en campagne et faire des choses terribles, je le crains!

HENRI. Vous plaisantez, capitaine, les choses terribles ne vous font pas peur.

LE CAPITAINE. Je vous demande pardon. La guerre civile entraîne des rigueurs que vous ne prévoyez pas, et, d'après les ordres que nos généraux reçoivent, je m'attends à tout. On veut en finir brusquement et sans retour avec la Vendée, et, pour les exaltés qui nous gouvernent à présent, tous les moyens sont bons. La Convention trouve les procès trop longs à instruire. Elle nous défendra peut-être de faire des prisonniers. Si elle entre dans cette voie, Dieu sait où elle s'arrêtera. Vous sentirez-vous la force d'aller jusqu'au bout?

HENRI. Est-ce une épreuve, mon capitaine? M'avez-vous amené ici, de préférence aux jeunes officiers mes camarades, pour voir si, en présence du manoir où j'ai passé mon enfance et où tout me rappelle les plus chers souvenirs de ma vie, je sentirai faiblir mon patriotisme?

LE CAPITAINE. Oui, mon cher enfant, je l'ai fait à dessein, non pour surprendre les secrets tourments de votre conscience, mais pour vous dire : Jamais

homme de cœur n'a été mis à une épreuve plus cruelle. Certains devoirs dépassent les forces morales les mieux trempées, et ceux qu'on va vous imposer répugnent à la nature autant qu'à l'humanité. Vous allez peut-être vous trouver en face de vos parents, de vos amis...

HENRI. C'est possible, c'est prévu !

LE CAPITAINE. Avez-vous prévu la malédiction de votre famille, l'indignation de votre caste... et celle d'une personne... Vous étiez fiancé, m'avez-vous dit, à une parente...

HENRI. Ne parlons pas de ça, mon capitaine; ce serait le côté faible de la place. J'avais pour la petite cousine une amitié... c'était peut-être déjà de l'amour; mais elle n'en pouvait avoir pour moi : c'était une enfant, et Dieu sait que, depuis l'insurrection elle, doit me mépriser de tout son cœur !

LE CAPITAINE. Elle vous pardonnerait si... Voyons ! admettons toutes les probabilités : que diriez-vous si j'avais sur moi, en ce moment, l'ordre de brûler le château de Sauvières ?

HENRI, se levant. Cet ordre... l'avez-vous, capitaine ? Oui, je le vois ! vous l'avez.

LE CAPITAINE. Et vous devez commander l'exécution du mandat. On le veut ainsi.

HENRI. Diable ! c'est dur.

LE CAPITAINE. Et cruel ! j'en suis révolté. Écoutez, Henri, écoutez-moi bien. Je crois être un brave soldat et un honnête homme. Vous m'avez vu souriant en face de la mort. Eh bien, il y a un courage que je n'ai pas, c'est celui de faire des choses atroces. On l'exige de moi, — je suis résolu à désobéir.

HENRI. Vous ?

LE CAPITAINE. Oui, car j'ai l'ordre aussi de brûler les chaumières et les forêts, de détruire les récoltes, de dévaster les champs, d'affamer le pays, de réduire les habitants au désespoir, et cela, dans tout le pays insurgé, sans pitié pour les enfants, les vieillards et les femmes. — Oui, c'est ainsi ! On nous donne des généraux ineptes qui n'ont jamais vu le feu. Le civil s'arroge le droit de contrôler le civisme du militaire. Un démagogue ceint d'une écharpe renverse les plans d'un officier expérimenté. Le premier venu parmi ces brutes féroces a le pouvoir de mener de braves soldats à la boucherie, et, faisant le vil métier d'espion, il dénonce comme traître quiconque ose le contredire. Votre nom vous rend suspect à un de ces lâches, et c'est lui qui, à Puy-la-Guerche, m'a donné l'ordre exécrable de vous amener ici. — Et nous nous soumettrions à de pareils ordres ? nous, des soldats français, des hommes, des philosophes ! Non, quant à moi, jamais ! Le jour où un commissaire du gouvernement viendra me dire que je suis suspect d'indulgence, je briserai mon épée et lui en jeterai les morceaux à la figure ! (Henri est absorbé, la tête dans ses mains.

Un silence.)

HENRI, se levant. Et après ça ?

LE CAPITAINE. C'est la proscription ou la guillotine. J'en prendrai mon parti comme tant d'autres.

HENRI. La guillotine tranche les têtes, elle ne tranche pas les questions.

LE CAPITAINE. Elle délivre de la vie celui que l'on veut forcer à faire le mal.

HENRI. En le prenant comme ça, c'est un suicide, alors ?

LE CAPITAINE. Je l'accepte.

HENRI. Un suicide est une lâcheté.

LE CAPITAINE, tressaillant. Une lâcheté?

HENRI. Oui, mon capitaine, toujours! Je ne suis pas un grand raisonneur, moi; mais on m'a appris ça ici dès mon enfance. L'homme qui se tue donne sa démission et se déclare inutile. On m'a dit aussi qu'un homme représentait toujours une force quelconque, et qu'il n'avait pas le droit de la supprimer, parce qu'il ne la tient pas de lui-même : c'est Dieu qui la lui a confiée. Il faut donc choisir entre ce qui est bien et ce qui est mal. Si la Révolution est un mal, il faut l'abandonner et se jeter résolument dans le parti contraire.

LE CAPITAINE. Le parti royaliste? Jamais quant à moi! Il m'inspire des répugnances invincibles.

HENRI. Concluez, alors.

LE CAPITAINE. Je ne puis... Aucun parti ne représente plus pour moi la France. Elle est perdue, souillée. La vie me fait horreur à présent!

HENRI. La vie est rude, mon capitaine, c'est vrai; mais, moi, à vingt-deux ans, je ne peux pas dire comme vous que tout est perdu. Ça ne m'entre pas dans la tête, une idée pareille! Si la France est égarée et souillée, nous serions bien fous ou bien paresseux d'aller demander au bourreau la fin de nos incertitudes, et de donner à cette France criminelle le plaisir de commettre un crime de plus. S'il n'y a plus d'honneur en France, c'est donc que personne ne croit plus en soi-même? Eh bien, mordieu! voilà une parole que je ne puis pas dire pour mon compte, et un exemple que je ne veux pas donner.

LE CAPITAINE. Henri, tu as raison. Servir son pays ou le trahir... Dans cette extrémité, il n'y a plus de

milieu possible. Eh bien, je me soumetts, mon cœur saignera... j'obéirai! Mais toi, tu n'as pas été libre de choisir; le jour où la République t'a enrôlé, et tu peux... Va, je fermerai les yeux. Quitte-nous, quitte-moi, et va rejoindre ta famille; nul n'est forcé de devenir parricide.

HENRI; ému. Merci, mon capitaine, merci!

LE CAPITAINE. Tu acceptes, mon enfant?

HENRI. Non, je refuse... Ce qui est vrai pour vous l'est aussi pour moi. Il n'y a pas deux vérités. Le jour où j'ai été enrôlé, j'étais royaliste. Je pensais comme ceux qui m'avaient élevé, comme la jeune fiancée qui m'était promise : c'est tout simple. C'est par dévouement pour eux; c'est pour leur laisser garder une apparence de civisme qui préservait leurs personnes et leurs biens que je les ai quittés avec une sorte de joie, tout en leur promettant de passer à l'ennemi aussitôt qu'ils auraient pu émigrer. Ils n'ont pas émigré. Eux aussi, ils ont manqué de logique; eux aussi, ils aimaient la France! Que voulez-vous! c'est dans le sang des Sauvières! Et moi, enfant, j'ai senti ça le jour où j'ai entendu résonner sur le pavé des villes le talon de mes premières bottes. Je me suis mis à aimer la patrie comme un fou en me voyant chargé de défendre le drapeau qui représentait son honneur et le mien à la frontière. Je n'ai pas raisonné ça, je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. J'ai senti mon cœur battre jusqu'à m'étouffer! Mon oncle aurait dû prévoir que ça m'arriverait, lui qui a porté les armes pour la France. Est-ce que le premier roulement du tambour qui bat la charge, est-ce que le premier coup de canon qui ébranle l'air autour de nous n'enivre pas un homme de mon âge jusqu'au délire? Allons donc! si mes pa-

rents eussent été là, ils m'eussent crié : « Marche et ne recule pas ! » Eh bien, j'y suis à présent, dans la grande mêlée ! Je suis patriote, j'appartiens à la Révolution, puisque j'ai donné mon sang pour elle. Elle est ma religion et mon dieu, comme mon régiment est ma famille et comme vous êtes mon confesseur. La République nous surmène ? C'est possible. Égarée ou sage, ivre ou méchante, malade ou folle, elle est notre mère, et une mère n'a jamais tort quand il s'agit de la défendre. Plus tard, quand je serai vieux ou infirme, je jugerai peut-être ses actes ; mais, tant que mon bras pourra soutenir un sabre, je me battrai pour elle, fallût-il écraser mon propre cœur sous les sabots de mon cheval !

LE CAPITAINE, à part. Henri, embrasse-moi, généreux enfant ! ta foi transporterait des montagnes ! Oui, des hommes comme toi, des hommes qui croient doivent sauver la patrie. Vive la République ! (À haute voix.) Nous brûlerons donc...

HENRI. A quand l'exécution de votre mandat ?

LE CAPITAINE. C'est pour cette nuit. Je compte procéder avec prudence. J'ai donné des ordres pour qu'il n'y eût pas une âme vivante autour de l'enceinte. Il ne faut pas exaspérer les habitants et les exposer à faire résistance. Ils succumbraient misérablement.

HENRI. Mon capitaine, je crois qu'ils nous aideraient plutôt. Tous les paysans ne sont pas royalistes, et ceux qui sont restés chez eux ne le sont peut-être pas du tout. N'importe, j'irai faire une ronde.

LE CAPITAINE. Attendez, on vient.

SCÈNE V. — LE CAPITAINE, HENRI, MOTUS.

MOTUS, trompette de cavalerie, républicain à tous crins, très-aimé dans le régiment. Mon capitaine, sans te commander, je t'annonce qu'on vient de prendre un espion qui essayait de se faufiler subrepticement. Faut-il lui faire son affaire?

LE CAPITAINE. Il faut d'abord savoir si c'est réellement un espion. Amène-le.

MOTUS. C'est que, sans t'offenser, mon capitaine, je ne crois pas que tu puisses lui tirer une parole du ventre. Il n'a pas l'air de comprendre ce qu'on lui dit, ou il fait semblant d'être Breton.

LE CAPITAINE, à Henri. Savez-vous la langue?

HENRI. Ma foi, non, pas un mot.

LE CAPITAINE, à Motus. Où est-il?

MOTUS. Il est là, mon capitaine. (Allant à la porte.) Allons, avance à l'ordre, l'homme à la tignasse jaune! (Cadio paraît, amené par deux cavaliers. Son habit de toile est en lambeaux. Il a une peau de chèvre sur les épaules.)

LE CAPITAINE, bas, à Henri, après avoir fait signe à Motus et aux deux autres cavaliers de sortir. Interrogez-le. Vous savez mieux que moi parler aux paysans.

HENRI, à Cadio. Est-ce que tu ne parles pas français?

CADIO, triste et abattu. Je parle français, latin au besoin. Du moins, j'en sais quelque peu.

HENRI. Alors, tu es prêtre ou moine?

CADIO. Non, je suis sonneur de binion.

HENRI. Sorcier, par conséquent?

CADIO. Sorcier? Oh! Jésus, non! Je renie le diable!

HENRI. Mais tu as beau le renier, il court après toi, la nuit, dans les bois ou sur les bruyères. Il t'arrache

ton chapeau et te bat avec le hautbois de ta cornemuse. Et, quand tu as prononcé certaine formule d'exorcisme, un ange t'apparaît et te dit : « Va tuer un bleu, et Satan te laissera tranquille. »

CADIO. O bon saint Cornéli ! d'où savez-vous ces choses ?

HENRI. Je suis sorcier aussi. Je connais les pratiques des maîtres sonneurs de tous pays. (Bas, au capitaine.) Regardez les yeux fixes et brillants de ce garçon-là ; c'est un extatique.

LE CAPITAINE. Inoffensif peut-être ?

HENRI. Ou des plus dangereux.

LE CAPITAINE. Tâchez de le confesser.

HENRI, à Cadio. Combien as-tu déjà tué de bleus pour contenter Dieu ou le diable ?

CADIO. Tuer ? moi ? Jamais ! je ne saurais pas.

HENRI. Tu avoues pourtant que ta croyance te le commande.

CADIO. Oui ; mais je suis mauvais chrétien, et je n'ai pu obéir.

HENRI. Pourquoi ?

CADIO. Je suis poltron.

HENRI. Tu t'en vantes ? Je ne te crois pas. Ton nom ?

CADIO. Cadio.

HENRI. C'est ton nom de famille ?

CADIO. De famille ? Je n'en ai pas.

HENRI. Tu es un champi ?

CADIO. Il faut croire.

HENRI. Tu as un sobriquet ?

CADIO. Carnac.

HENRI. Tu es de ce pays-là ?

CADIO. Je ne sais pas. On m'a trouvé dans les géantes.

LE CAPITAINE. Qu'est-ce que ça veut dire ?

CADIO. Ça veut dire les grandes pierres, pas loin de la baie de Quiberon, au pays des anciens hommes qui dressaient sur tranche des pierres plus grosses que des tours.

HENRI. Qui t'a élevé ?

CADIO. Personne et tout le monde.

HENRI. Mais qui t'a enseigné le français et le latin ?

CADIO. Les moines du couvent. J'allais chez eux chanter au lutrin. J'aurais voulu savoir la musique. Ils ne la savaient pas et voulaient me faire moine. Ils m'avaient déjà coupé les cheveux, et, comme je m'en allais souvent seul dans la lande pour jouer d'un méchant pipeau que je m'étais fabriqué, ils ont prétendu que je me donnais au diable. Ce n'était pas vrai ; mais, à force de me le dire, ils me l'ont mis dans la tête, et le diable s'est mis à me tourmenter ; je m'en suis confessé. Alors, ils m'ont fait jeûner et souffrir dans le caveau des morts. C'est pourquoi je me suis sauvé du couvent et du pays.

LE CAPITAINE. Qu'es-tu devenu, alors ?

CADIO. J'ai tâché de gagner ma vie en faisant danser le monde avec mon pipeau, et j'ai passé bien des journées sans manger, afin de pouvoir m'acheter un biniou !

HENRI. Qu'as-tu à pleurer ?

CADIO. Vos soldats me l'ont pris.

LE CAPITAINE, bas, à Henri. Il ne paraît pas se douter qu'il puisse lui arriver pire. Continuez à le questionner.

HENRI. Pourquoi as-tu quitté la Bretagne ?

CADIO. Je ne pouvais plus y rester. Comme j'avais la tête rasée, on courait après moi dans les villages

en m'appelant renégat. Alors, j'ai été devant moi au hasard, et, un jour, les brigands m'ont pris — du côté d'ici. Ils m'ont mis dans la main une quenouille, et ils m'ont amené dans ce château où nous voilà, en me disant : « Donne ça au vieux seigneur qui est là, devant toi. »

HENRI. A M. de Sauvières, une quenouille?

CADIO. Oui. Ça l'a fâché! Moi, je ne savais pas pourquoi; on me l'a expliqué ensuite.

HENRI. Il y a de cela trois mois?

CADIO. A peu près quatre,

HENRI. Et, comme cette offense a décidé M. de Sauvières à suivre les brigands, tu les as suivis aussi?

CADIO. Ils m'y ont obligé.

HENRI. Malgré toi?

CADIO. Malgré moi d'abord, et puis elle m'a dit : « On ne danse plus, Cadio. Tu vas mourir de faim, reste avec nous; tu sonneras ta cornemuse à l'élévation, quand nos bons prêtres nous diront la vraie messe dans les champs. »

HENRI. Qui t'a dit cela?

CADIO. Elle!

HENRI. La demoiselle de Sauvières? (Cadio fait signe que oui.) Tu la connais? Parle-moi d'elle! Où est-elle à présent? (Cadio secoue la tête.) Tu ne sais pas, ou tu ne veux pas dire?

CADIO. Je ne veux pas.

HENRI. Je suis son parent et son ami.

CADIO. Ça ne se peut pas.

HENRI. Tu peux me dire au moins si elle est en lieu sûr; c'est tout ce que je désire.

CADIO. Je ne dirai rien.

HENRI. Nous diras-tu depuis combien de temps tu l'as quittée ?

CADIO. Non.

HENRI. Eh bien, ne le dis pas ; mais apprends-moi si son amie, mademoiselle Hoche, est toujours auprès d'elle...

CADIO. Cela ne vous regarde pas.

HENRI. Que viens-tu faire ici ?

CADIO. Je ne veux pas le dire.

HENRI. Avec qui es-tu venu de l'armée catholique ?

CADIO. Je ne dirai plus rien.

HENRI. Alors, tu es un espion.

CADIO. Moi ? Jamais !

LE CAPITAINE. Il faut pourtant nous expliquer votre présence, ou vous allez être fusillé dans cinq minutes.

CADIO, tombant sur ses genoux. Fusillé, moi ? Ah ! bon saint Cornéli, bon saint Maxire et bon saint Loup, sauvez-moi de la mort ! Me fusiller ! Un prêtre au moins, un prêtre ! Laissez-moi racheter ma pauvre âme !

HENRI. Tu tiens donc bien à vive ?

CADIO. Hélas ! ma vie est bien mauvaise. Je suis un maudit, un rebut, une famine, une guenille, vous voyez ! Dieu et les saints ne veulent plus de moi ; mais je ferai pénitence. Laissez-moi vivre pour me repentir !

HENRI. Parle, et on te laissera vivre.

CADIO, se relevant. Tuez-moi, je ne parlerai pas.

LE CAPITAINE, qui a été appeler Motus. Prends-moi ce gaillard-là, et quinze balles dans la poitrine. (L'arrêtant et lui parlant bas.) N'y touche pas, c'est pour voir.

MOTUS, affectant un air terrible. On est prêt, mon capitaine !

CADIO. Une grâce, messieurs les bleus ! Laissez-moi jouer un air de biniou avant de mourir ! C'est ma prière, à moi !

MOTUS. Ou ton signal pour appeler les autres brigands ? Dis donc, blanc-bec, on n'est pas dupe comme ça dans les bleus !

CADIO. Vous me refusez ça ? Allons ! la volonté de Dieu soit faite ! Bandez-moi les yeux que je ne voie pas les fusils ! Oh ! les fusils !... Bandez-moi les yeux !

LE CAPITAINE, à Henri. Singulier mélange de peur et de couargue ! (À Motus.) Bande-lui les yeux.

CADIO, les yeux bandés, à genoux. O mon bon Dieu du ciel, me ferez-vous grâce ? Je n'ai ni trahi ni menti ! Je n'ai pas voulu tuer, on me tue ! Prenez ma vie en expiation de ma peur ! Adieu, mon biniou et les beaux airs de ma musique ! adieu, les grands bois et les grandes bruyères ! adieu, les étoiles de la nuit, le bruit des ruisseaux et du vent dans les feuilles ! Je ne verrai plus la belle plage et les grosses pierres de Carnac, où je cueillais des gentianes bleues comme la mer !

HENRI, au capitaine. Artiste et poète !

LE CAPITAINE. Hélas ! oui, mais fanatique et espion !

HENRI, à part, triste. Au service de mon oncle probablement !

LE CAPITAINE. Voyons, essayons encore. (À Motus un signe d'intelligence. Motus arme sa carabine. Cadio frissonne et tombe la face contre terre.)

HENRI, s'approchant de lui. Parleras-tu ? Il est temps encore.

CADIO. Parler ? Jamais ! Tuez-moi... Dieu m'a pardonné, je sens ça dans mon cœur, me voilà en état de grâce. Tuez-moi vite !

LE CAPITAINE, fait signe à Motus qui se retire, et il ôte le ban-

deau à Cadio. Si on te pardonnait, parlerais-tu par reconnaissance ?

CADIO. Non, je ne pourrais pas ; j'aime mieux mourir !

LE CAPITAINE, bas, à Henri. C'est un croyant, c'est un homme sous les dehors d'un enfant poltron. Je suis fâché de l'avoir vu ; mais le cas est grave, et la règle est impitoyable. Faire grâce à un espion, c'est trahir son devoir.

HENRI. Certes ! mais si ce n'était pas un espion ? Il refuse de parler, il n'essaye pas de mentir. S'il avait été chargé par mon oncle de quelque commission étrangère à la politique ?... Il a un air de sincérité qui m'épouvante !

LE CAPITAINE. Sachez la vérité, si cela est possible, et que votre conscience prononce. Dites-lui bien qui vous êtes, donnez-lui confiance, et, s'il vous en inspire, faites-le évader. Le pouvez-vous ?

HENRI, montrant la cachette. Oui, je connais les êtres.

LE CAPITAINE. Hâtez-vous, l'heure approche...

HENRI. J'entends, capitaine.

LE CAPITAINE sort et revient sur ses pas en tenant le binlou de Cadio, qu'il pose sur un meuble. Une idée ! pour ravoir cela, il parlera peut-être. (Il sort.)

SCÈNE VI. — HENRI, CADIO, LOUISE, qui sort de la cachette pendant qu'Henri reconduit le capitaine ; elle est déguisée en paysanne.

HENRI, se retournant. Une femme ? qui êtes-vous ? d'où sortez-vous ?

LOUISE. Vous ne me reconnaissez pas ?

HENRI. Louise ! c'est toi ?... c'est vous ? Quelle imprudence ! comment ?... Ah ! que tu es grande ! que tu es belle ! que je suis heureux !... Qu'est-ce que je dis ? Je suis désespéré de te voir ici ! Mon oncle,... il n'y est pas, lui, au moins ? Réponds-moi donc !... N'aie pas peur, je me ferais tuer... Ah ! que je suis content... et malheureux !

LOUISE. Avant tout, faites sauver ce pauvre garçon. Ce n'est pas un espion, il m'accompagnait, il m'a servi de guide.

HENRI, le conduisant à la cachette. Passe par là ; tu sais le chemin ?

LOUISE. Je le lui ai montré tantôt.

CADIO. M'en aller ? sans vous, demoiselle ?

LOUISE. Va m'attendre où nous étions ce matin.

CADIO, à Henri, montrant son binion. Et vous me rendrez... ?

HENRI. Qui, prends, sauve-toi ! (Bas, lui donnant sa bourse.) Prends ça aussi, et sers bien la demoiselle...

CADIO. Vous étiez donc un ami ? Ah ! si j'avais su !

HENRI, le poussant dans la cachette et revenant. Louise, ma pauvre Louise ! explique-moi...

LOUISE. Je suis venue ici déguisée et à travers mille dangers pour toucher l'argent de nos fermages ; c'était pour nous une question de vie ou de mort dans notre situation...

HENRI. Je la connais, elle m'épouvante et me déssole ; mais comment ferez-vous ?...

LOUISE. Je n'en sais rien. J'ai vu aujourd'hui nos fermiers, ils promettent d'envoyer des fonds, s'ils le peuvent.

HENRI. Vous avez osé les voir ?

LOUISE. Je ne risquais rien sur nos terres avant votre

arrivée. Personne ici n'est capable de me trahir, et je comptais sur Rebec, à qui je me serais confiée ce soir, pour me laisser cachée un jour ou deux dans la maison ; mais je suis perdue, puisque vous voilà !

HENRI. Perdue ? à cause de moi ? Non certes !

LOUISE. Henri, tout ce que vous avez dit à votre chef ici, tout à l'heure, je l'ai entendu ! Dites-moi que vous n'en pensiez pas un mot, que vous vous êtes méfié de lui... Vous auriez eu tort. Il était sincère, j'en suis persuadée...

HENRI. Louise, je suis sincère aussi, moi ! je n'ai pas deux paroles.

LOUISE. C'est impossible. Voyons, le temps presse : la vérité, Henri, il me la faut ! Je sais bien qu'autrefois tu avais des idées qui n'étaient pas les miennes, mais tu te laissais ramener, et, cette fois encore, cette fois surtout, en apprenant que mon père, ton ami, ton bienfaiteur, est dans le plus grand danger, en me voyant, moi, sous ces habits, dans la dernière détresse, réduite à me cacher dans ma propre maison, où tout me menace et me révolte... Non, non, tu ne vas pas rester avec nos ennemis, tu ne vas pas m'abandonner ! Tu feras comme Marie, cette simple et digne amie qui sacrifie la politique à l'amitié. Tu me reconduiras auprès de mon père, et, quand nous aurons franchi la Loire, puisqu'il faut la franchir bientôt, tu nous aideras à tenter un dernier effort. Si nous succombons dans cette lutte suprême, eh bien, nous périrons ou nous fuirons ensemble. Une famille unie et respectable comme la nôtre peut-elle se séparer dans la mort ou dans l'exil ? Allons, viens ; ce brave officier qui était là te l'a permis, il te l'a conseillé. Il voyait mieux que toi ton vrai, ton seul devoir. Tu as

répondu par des sophismes, tu as dit des folies, mais tu ne me savais pas, tu ne me sentais pas là ! Me voilà, c'est moi ! Est-ce que tu ne me vois pas ? est-ce que tu ne comprends pas ? Tu as l'air égaré ! Voyons, vite, fuyons, rejoignons ce guide qui nous attend. Une minute d'hésitation peut m'envoyer à la guillotine. Est-ce là ce que tu veux ? Te suis-je devenue odieuse parce que je suis restée fidèle à mon roi, à mon Dieu et à mon père ? N'as-tu donc plus d'amitié pour moi ? Henri, n'es-tu plus mon frère et mon ami ?

HENRI. Tais-toi, Louise, tais-toi ! tu me fais trop de mal, vrai ! Tiens, vois, je pleure, moi, un soldat... un républicain !... Je ne me croyais pas si lâche... Laisse-moi, ne me dis plus rien.

LOUISE. Tu faiblis, tu cèdes ! Allons ! pleure, pleure, n'aie pas honte de pleurer ! C'est ton cœur qui guérit et ton honneur qui se réveille. Viens !

HENRI. Mon honneur ? Non, Louise, non ! de ce côté-là, je vois clair. Mon honneur me condamne à rester sous mon drapeau.

LOUISE. Ce n'est pas votre dernier mot, Henri ?

HENRI. Si fait ! c'est le dernier, ma pauvre Louise ! Tu ne comprends pas cela, toi qui me pries de me déshonorer ! Mais si ! tu le comprends au fond du cœur. Tu me mépriserais, si, après tout ce que tu as entendu...

LOUISE. Je vous méprisais en l'écoutant. Si vous voulez retrouver mon estime, partons !

HENRI. Voyons, cruelle enfant que tu es ! ne nous quittons pas avec des malédictions et des injures, c'est odieux, cela. Ah ! je ne croyais pas le devoir si difficile... N'importe, nous ne sommes pas dans l'âge d'or, il faut apprendre à souffrir ! Va-t'en, Louise ! adieu !

LOUISE. Vous l'aurez voulu, Henri! Apprenez donc que, dès ce jour, nos fiançailles sont rompues.

HENRI. Nos fiançailles? Ah! Louise!... Mais tu ne m'as jamais aimé, tu ne m'aimes pas?

LOUISE. Si je vous aimais, que feriez-vous?

HENRI. éperdu. Si vous m'aimiez, je me brûlerais la cervelle!

LOUISE. Le suicide est une lâcheté. Vous l'avez dit, il faut choisir entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine.

HENRI. Laissez-moi donc! Je boirai le calice jusqu'à la lie!

LOUISE. Alors, sachez tout, je me serais sacrifiée pour vous ramener...

HENRI, avec amertume. Sacrifiée? Vous en aimez un autre? — Eh bien, vive la République! J'aurais fait votre malheur. C'eût été ma honte et mon châtiment! Ah! ma chère épauvette, j'ai bien fait de ne pas te déshonorer!

LOUISE. Adieu donc pour toujours!

HENRI. Dieu! on vient! Rentrez, rentrez ici! (Il la conduit vers la cachette.) Non! trop tard! (Il la pousse derrière le rideau, dans l'embrasure de la fenêtre.)

SCÈNE VII. — LE CAPITAINE, suivi de MOTUS, HENRI, LOUISE, cachée.

LE CAPITAINE, bas à Henri. Eh bien, le Breton?

HENRI, de même. Innocent! parti!

MOTUS, se retournant vers deux soldats qui le suivent et qui portent des bottes de paille. Ici, camarades!

LE CAPITAINE. Au milieu de la chambre, sur la table et dessous.

MOTUS. Mon capitaine, sans te molester, je pense que ça vaudrait mieux de répandre le combustible autour des boiseries, en commençant par les rideaux de fenêtre.

HENRI, vivement. Fais ce que te dit le capitaine ! (Bas, au capitaine.) J'ai quelque chose à vous dire, c'est très-pressé.

MOTUS, qui a mis de la paille dessus et dessous la table. Voilà : quand le capitaine commandera l'illumination...

LE CAPITAINE. Tout à l'heure, attendez !

HENRI, bas. Éloignez-les.

LE CAPITAINE. Retourne aux greniers, l'ancien ; il me faut dix fois plus de paille que ça ! Et des fagots, beaucoup de fagots ! Croyez-vous incendier ce château avec une allumette ? Allez-y tous.

HENRI. Vous trouverez les fagots dans le donjon. (Ils sortent.) Mon capitaine, il y a là une femme... (Louise se montre.)

LE CAPITAINE, souriant. Qui venait vous voir ? Très-jolie ! Je vous en fais mon compliment. Ne la brûlons pas, ce serait dommage !

HENRI. C'est ma sœur de lait.

LOUISE. Non, monsieur l'officier. Je ne veux pas vous tromper, moi ! je suis Louise de Sauvières.

LE CAPITAINE. Vous !... la fiancée d'Henri !

HENRI. Elle ne l'est plus, mais...

LOUISE, à Henri. Mais vous daignez vouloir me sauver ? Je refuse votre protection, à vous ! Je périrais ici avec joie, tant je suis malheureuse, si je ne me devais à mon père.

HENRI. Vous êtes malheureuse, Louise! (bas.) Vous n'êtes donc pas aimée?

LOUISE, sans lui répondre. Monsieur le capitaine, je compte sur votre clémence, je ne rougis pas de l'implorer.

LE CAPITAINE. Comptez sur mon dévouement, mademoiselle, et calmez-vous. Vous veniez chercher Henri?

LOUISE. Non; mais, en le trouvant ici, j'espérais l'emmener.

LE CAPITAINE. Et vous n'avez pas réussi? Vous le maudissez! — Moi, je le plains et je l'admire! Dites à M. le comte de Sauvières que nous accomplissons avec douleur l'acte brutal qui vous dépouille et vous exile à jamais de vos foyers. Il est militaire; s'il était à ma place, il souffrirait comme moi; mais, comme moi, il obéirait.

LOUISE. Vos paroles lui seront transmises fidèlement, monsieur. Je pars avec l'espérance de vous revoir parmi nous. Nous aurons de meilleurs jours! La bonne cause est impérissable. Vous ne vous habituez pas à ces violences que votre cœur désavoue, et M. Henri de Sauvières ne conservera pas longtemps sa funeste influence sur vos décisions. Allons! pour cette fois, ne regrettez pas l'acte de vandalisme qu'il vous oblige à faire, et comptez sur le pardon de mon père quand il vous plaira de l'invoquer. En abandonnant nos demeures, nous en avons fait le sacrifice à la cause de Dieu et du roi, et nous ne sommes pas si petites gens que de pleurer sur nos ruines! (Prenant un flambeau.) Tenez, mon cousin! faites gaiement ce que vous appelez votre devoir! Détruisez la maison où, orphelin, vous avez été recueilli et élevé! Vous hésitez-

tez? Ne le faites-vous pas avec enthousiasme? (Approchant le flambeau de la paille qui est sur la table, d'un air de défi.) Dois-je vous donner l'exemple? (Le capitaine lui ôte le flambeau.)

LE CAPITAINE. Vous êtes une héroïne! On nous l'avait dit.

HENRI. Une héroïne cruelle, cruelle comme la guerre civile! Emmenez-la, capitaine! Par ici, personne ne peut vous voir.

LE CAPITAINE, à Louise, qui a ouvert la cachette. Venez, je réponds de vous! Allons, mon pauvre Henri, du courage! (Il sort avec Louise.)

SCÈNE VIII. — HENRI, puis REBEC.

HENRI. Du courage! il en faut! (Il met sa tête dans ses mains et sanglote.)

REBEC, sur la pointe du pied. Ah! le voilà qui pleure! Je comprends ça, moi! un si beau château! Monsieur Henri!... voyons, consolez-vous! le mal ne sera pas grand!

HENRI, se levant. Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu dis?

REBEC. Vous ne savez donc pas? Votre capitaine... ah! le brave homme! il m'a dit de rassembler sous main, à peu de distance, les gens de l'endroit. Dès que le feu flambra un peu, pour la forme, il lèvera le camp avec ses soldats, et nous viendrons éteindre

HENRI. Tu en seras?

REBEC. Dame! comme gardien du séquestre! La République donne comme ça des ordres contradictoires... « Garde bien ce château! Brûle vite ce château!... »

A chacun sa consigne ! celle des autres ne me regarde pas.

CHAILLAC, au fond, qui l'écoute Ah ! c'est comme ça ?
Eh bien, nous verrons s'il flambera, le château !
Quand on prend les bastilles, on les rase ! ça les empêche de repousser.

TROISIÈME PARTIE

Automne, 1793. — Dans la campagne, près d'une petite ville conquise, par les Vendéens; on est en plein Bocage. — Pays convert, vallonné, riche végétation. — Marie Hoche s'avance seule dans un chemin creux. — Saint-Gueltas sort des buissons et se trouve tout à coup près d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE. — SAINT-GUELTAS, MARIE.

SAINT-GUELTAS. Je vous ai fait peur ?

MARIE. Non, monsieur. Vous m'avez surprise,

SAINT-GUELTAS. Pardon ! vous n'avez jamais peur, vous !

MARIE. A présent ? Non, jamais. Quand le danger est de tous les instants et commun à tout le monde, on s'habitue à ne plus songer à soi-même. On en rougirait presque.

SAINT-GUELTAS. Cette bravoure vient d'un sentiment de générosité admirable... Mais où allez-vous donc ainsi toute seule ? C'est une imprudence gratuite.

MARIE. Ce n'est pas pour le plaisir de m'exposer, croyez-le bien ; je suis inquiète de mademoiselle de Sauvières, qui devrait être de retour.

SAINT-GUELTAS. J'ai envoyé des gens sûrs à sa rencontre sur le chemin de gauche.

MARIE. Et son père la cherche par le chemin de droite. Moi, je vais par ici. Je crains qu'elle n'ait pas reçu l'avis que nous lui avons fait donner, et qu'elle ne tombe dans quelque embuscade en voulant nous rejoindre à Pellevaux ¹.

SAINT-GUELTAS. Un exprès a couru au Pont-Vieux pour lui dire que nous avons pris Saint-Christophe et que nous l'attendons là.

MARIE. Vous eussiez dû courir vous-même pour l'avertir.

SAINT-GUELTAS. Depuis quarante-huit heures, je n'ai ni mangé ni dormi, et pourtant me voilà. Mes soldats ont été scandalisés de me voir quitter la ville au moment où l'on se rassemblait à l'église pour le *Te Deum*. Ils prétendent que cela porte malheur, de ne pas remercier le ciel au son des cloches après chaque victoire. J'ai bravé leur mécontentement..., bien que je m'attende à ce que votre belle amie ne m'en sache aucun gré.

MARIE. Il ne s'agit pas de sa reconnaissance pour le moment, il faut assurer son retour.

SAINT-GUELTAS. Certes ! allons au-devant d'elle. Donnez-moi donc le bras, nous irons plus vite.

MARIE. Non, non ; passez devant. Je vous retarderais.

1. Inutile de dire que les localités sont de convention.

SAINT-GUELTAS. Vous craignez d'être seule avec moi?

MARIE. Pas le moins du monde.

SAINT-GUELTAS. Alors, vous êtes plus brave que moi. Je me sens tout ému à côté de vous.

-MARIE. Pourquoi?

SAINT-GUELTAS. Parce que vos petits pieds effleurent l'herbe avec une grâce... Vous me croyez aveugle?

MARIE, marchant toujours. Où trouvez-vous le loisir de dire des riens au milieu des fatigues et des épouvantes de la vie que nous menons?

SAINT-GUELTAS. Où trouvez-vous le secret d'être belle et séduisante en dépit d'une pareille vie? Mon esprit reste frais comme votre visage et mon cœur éveillé comme vos yeux.

MARIE. C'est-à-dire que vous voulez me montrer comme vous avez l'esprit libre et le cœur léger au lendemain d'une victoire terrible et peut-être à la veille d'une défaite cruelle? Je n'admire pas cela tant que vous croyez, monsieur le marquis!

SAINT-GUELTAS. Vous me voudriez plus sérieux avec vous?

MARIE. Avec moi? Peu m'importe, mais vis-à-vis *Ça* vous-même... Cela ne vous fait rien, tous ces pauvres paysans que vous menez à la mort et qui tombent par centaines autour de vous?

SAINT-GUELTAS. Vous trouvez que je ménage ma vie plus que la leur?

MARIE. Elle vous appartient, la vôtre, vous pouvez la mépriser; mais faire si bon marché du sang de tant de malheureux et des larmes de tant de familles, voilà le courage que je n'ai pas et que je ne voudrais pas avoir

SAINT-GUELTAS. Toutes les femmes sont comme cela pleines de pitié pour les indifférents, indifférentes elles-mêmes, cruelles au besoin pour leurs amis.

MARIE. Je ne comprends pas l'allusion.

SAINT-GUELTAS. Si fait, vous me comprenez de reste.

MARIE. Est-ce une manière de vous plaindre de Louise?

SAINT-GUELTAS. En ce moment, je ne pensais qu'à vous.

MARIE. Alors, c'est encore une plaisanterie déplacée que vous me forcez d'entendre? C'est désobligeant.

SAINT-GUELTAS. Voyons, mademoiselle Marie, tenez-vous réellement à ce que je n'aie d'yeux que pour mademoiselle Louise?

MARIE. Je ne tiens pas à ce que Louise devienne votre femme, je crois que ce sera pour elle un grand malheur; mais vous affichez d'être son chevalier, vous lui faites la cour, son père vous autorise, et tout le monde croit que vous devez l'épouser. Ne laissez pas son avenir s'engager ou se compromettre ainsi, ou aimez-la uniquement et sérieusement.

SAINT-GUELTAS. Vous parlez comme une charmante petite bourgeoise que vous êtes, mademoiselle Hochel et vous avez appris à Louise à raisonner comme vous. Toutes deux, vous vous croyez encore au temps où l'on filait la soie et le sentiment dans les grands salons silencieux des châteaux ou sous les ombrages immobiles des vieux parcs. Un été de guerre civile, qui résume cent ans d'expérience; vous sépare déjà de cette saison des amours à jamais disparue. Si nos manoirs sortent de leurs cendres, si nos chênes abattus reverdissent, nous rentrerons chez nous bien différents de ce que

nous étions avant cette tourmente. Dans ce temps-là, l'homme, sûr du lendemain, attendait sans fièvre et sans amertume l'heure du berger, et la femme, sûre d'elle-même, s'occupait à résoudre le mignon problème d'inspirer l'amour sans risquer une plume de son aile coquette; mais le vautour de la guerre a passé sur vos pigeonniers, mes belles colombes, et il s'agit d'airnier avec tous les risques attachés à l'ivresse, ou de mourir dans la solitude. Aussi vous avez quitté vos foyers pour nous suivre, préférant l'horreur de cette lutte à celle de l'isolement et de l'inaction. N'exigez donc pas de nous, qui sommes rouges de sang et noirs de poudre, les vertus des héros du pays du Tendre. Prenez-nous comme nous sommes, ivres de carnage et de désir, enfiévrés par la fatigue, la colère, l'enthousiasme et le danger. Tous nos instincts sont devenus terribles; toutes nos passions se sont déchainées... Saisissez-les au vol, et n'espérez pas en rencontrer ailleurs de plus pures et de plus désintéressées. Tout ce qui, en France, mérite le nom d'homme est emporté par ce fluide dans la région des tempêtes; ne comptez pas vous y soustraire, hâtez-vous d'airnier! Demain, vous serez peut-être couchées pêle-mêle avec nous, la tête fracassée et le sein percé de balles, sur cette bruyère rose qui rit au soleil! Celles qui auront aimé auront vécu. Les autres se seront flétries comme l'herbe stérile, et, en exhalant leur dernier souffle, elles reconnaîtront que la prudence et l'orgueil ne leur ont donné ni gloire ni bonheur.

MARIE. Vous vous trompez : celles qui auront vécu chastes, dignes et loyales, mourront calmes comme je le suis devant les terreurs que vous évoquez. Je

souhaite une telle mort à ceux que j'aime, plutôt qu'une vie d'orages et de remords.

SAINT-GUELTAS. Ainsi, vous conseillez à Louise de me tenir à distance, comme si ce n'était pas assez des marches et contre-marches de la guerre pour nous séparer chaque jour et pour retarder indéfiniment l'expansion de nos cœurs? Tenez, ma belle enfant, c'est puéril, cela, car je pourrais repousser le frêle obstacle de votre surveillance, prendre ma fiancée dans mes bras et l'emporter au fond des bois... Mais... savez-vous ce qui m'arrête?

MARIE. Un reste d'honneur, j'imagine?

SAINT-GUELTAS. Quelque chose de plus : la crainte de vous affliger.

MARIE. C'est toujours cela.

SAINT-GUELTAS. N'essayez pas de le prendre sur ce ton dégagé. Je ne suis pas un novice!

MARIE. Que voulez-vous dire?

SAINT-GUELTAS. Vous me comprenez très-bien. Allons, charmante enfant, mon penchant répond au vôtre, ne soyez plus jalouse de Louise, aimons-nous! Ah! vous restez stupéfaite? C'est bien joué; mais à quoi bon ces attitudes convenues? C'est du temps perdu. Voulez-vous être sincère? Quittez l'armée, je vous ferai conduire à mon château de la Roche-Brûlée, et je vous y rejoindrai avant huit jours, car le conseil des chefs s'obstine à passer la Loire et à déplacer le siège de la guerre. Ce sera la perte de la Vendée, et je me séparerai de cette déroute pour rallier les forces de mon parti dans de nouvelles conditions.

MARIE. Et Louise... que deviendra-t-elle?

SAINT-GUELTAS. Elle épousera son cousin Sauvières,

qu'elle est allée trouver sous prétexte d'affaires de famille. Je ne suis pas dupe ! Elle ne l'aime pas, mais elle manque de courage, elle n'a pas eu confiance en moi. — Dites un mot, et je renonce à elle.

MARIE. Vous voulez un mot ?

SAINT-GUELTAS. Oui, un seul.

MARIE. Eh bien, le voilà, je vous méprise !

SAINT-GUELTAS. Pour oser me dire un pareil mot, il faut que vous n'ayez pas compris mon projet. Vous vous imaginez que je veux désertier ma cause, quand, pour la mieux servir, je me sépare de ceux qui la perdent ?

MARIE. Je ne juge pas votre politique, ce n'est pas la mienne, je ne m'intéresse pas à votre cause.

SAINT-GUELTAS. Que dites-vous là ? Vous devenez folle !

MARIE. Non, monsieur, je suis patriote, je n'ai jamais cessé de l'être. J'ai suivi mademoiselle de Sauvières par affection, et, si je vous témoigne du mépris c'est parce que vous parlez de l'abandonner dans une situation affreuse, après avoir forcé son père à vous suivre. Cela est indigne de quelqu'un qui se pique d'être gentilhomme, et l'offre que vous me faites de trahir mon amie est une insulte gratuite dont la honte retombe sur vous seul.

SAINT-GUELTAS. Je m'attendais à votre réponse, elle est d'un esprit imbu de préjugés, mais généreux et fier. Je vous en aime davantage, et votre conquête, pour être difficile, ne me semble que plus désirable. Je vous ramènerai, mademoiselle Marie, et vous m'aimerez passionnément, si je vis assez pour cela. Sinon vous me pardonneriez comme on pardonne aux morts, et vous me regretterez un peu ! Voici votre amie, vous

allez lui dire que je vous ai fait une déclaration dans les formes? C'est ce que je souhaite. Toutes deux vous allez dire du mal de moi, mais vous allez vous haïr l'une l'autre,... parce que vous voudrez triompher l'une de l'autre. Moi, je vous conseille de me tirer au sort.

MARIE. Ah! taisez-vous! Je rougis pour Louise de ce que vous pensez et de ce que vous dites!

SAINT-GUELTAS. Voulez-vous faire un pari avec moi? C'est qu'avant dix minutes vous serez brouillées. Tenez, je vais vous attendre là-bas, sous ce gros arbre, pour offrir mon bras à celle de vous qui aura la franchise de l'accepter. (Il s'écarter. Louise approche, suivie de Cadio.)

SCÈNE II. — LOUISE, MARIE, CADIO.

MARIE, courant à la rencontre de Louise et l'embrassant. Enfin!

LOUISE. Comme tu es émue! Qu'est-ce qu'il y a?

MARIE. Rien; j'étais impatiente de te revoir et inquiète de toi. — Bonjour, Cadio. — Il te ramène saine et sauve, ce brave enfant?

LOUISE. Oui; mais comme tu es troublée! A ton tour, tu m'inquiètes. Il n'est rien arrivé à mon père, à ma tante?

MARIE. Rien, ils te cherchent. Rejoignons le grand chemin, ils doivent y être.

LOUISE. Mais avec qui donc étais-tu ici à m'attendre?

MARIE. Avec le marquis.

LOUISE. Je l'ai bien reconnu.

MARIE. Alors, pourquoi me demandes-tu...?

LOUISE. Pourquoi s'enfuit-il à mon approche?

MARIE. Je te le dirai (bas, montrant Cadio qui les suit) quand nous seront seules.

LOUISE, de même. Ce garçon-là ne compte pas. Il n'entend ou ne comprend rien en dehors d'un petit cercle d'idées fixes. C'est un brave cœur, mais c'est un fou. Voyons, parle; je te jure qu'il comprend mieux le langage des oiseaux que le nôtre.

MARIE. De quoi veux-tu que je te parle? du marquis? Il y a encore un brillant fait d'armes à inscrire sur sa liste. Pendant ton absence, il a pris la ville que tu vois d'ici. Depuis deux jours, il la garde, il veut s'y maintenir deux jours encore pour mettre de l'ordre dans l'armée et lui donner du repos. Tu en profiteras, tu dois en avoir besoin.

LOUISE. Je sais tout cela; j'ai rencontré le courrier. Nos affaires vont mieux. On espère n'être pas forcé de passer la Loire.

MARIE. Rapportes-tu de l'argent? C'est ce qui manque le plus, à ce qu'il paraît.

LOUISE. Je n'ai rien trouvé à Sauvières, nos fermiers avaient été forcés de payer à la République; mais je rapporte les diamants de ma mère, que j'avais confiés à ma nourrice et qu'elle avait enterrés dans son jardin. A présent, me diras-tu...? Voyons, n'élude pas mes questions. Tu es agitée, soucieuse. Asseyons-nous un instant, je suis lasse. Regarde-moi et réponds-moi. Tu me caches quelque chose. Saint-Gueftas est blessé, il aura craint de me surprendre...

MARIE. Il n'a rien, je te jure.

LOUISE. Alors, il m'évite?

MARIE. Je pense qu'il a quelque dépit. Est-il vrai que ton cousin soit en Vendée?

LOUISE. Oui; je l'ai revu à Sauvières.

MARIE. Ah ! Eh bien ?

LOUISE. Eh bien, quoi ?

MARIE. Il est toujours républicain ?

LOUISE. Tu en doutes ?

MARIE. Non ! mais il est toujours ton meilleur ami ?

LOUISE. Il m'abandonne. Rien n'a pu le ramener, et Dieu sait pourtant que je lui aurais sacrifié...

MARIE. Ton inclination pour...

LOUISE. Oui, loyalement et courageusement. Mon père n'aime pas Saint-Gueltas, il regrette son neveu. Moi, je n'ai pas de confiance dans le marquis, je le crains... Qui sait si je l'aime ? Tu vois que tu peux me parler de lui. Que te disait-il de moi, là, tout à l'heure ?

MARIE. Ne me le demande pas, ma Louise. Cet homme est indigne de toi. Il faut l'oublier.

LOUISE. Ah ! Et toi, l'oublieras-tu ?

MARIE. Moi ? Tu sais fort bien que j'ai pour lui un éloignement, un dégoût invincibles !

LOUISE. Avec quelle énergie tu dis cela aujourd'hui ! Marie, il te fait la cour ! Il me trompe, et, toi, tu ne m'as jamais dit la vérité !

MARIE. Il ne m'avait jamais fait cette injure.

LOUISE. Mais aujourd'hui, tout à l'heure, il t'a dit... Oui, tes joues sont enflammées de colère... ou d'orgueil !

MARIE. Louise !... tu sembles croire... Faut-il te dire que cet homme ne nous aime ni l'une ni l'autre, qu'il n'estime et ne respecte aucune femme, ... que son hommage me fait l'effet d'une flétrissure ?...

LOUISE. Tu mens !

MARIE. Et toi, tu m'affliges et tu m'offenses !

LOUISE. Ah ! c'est que mon courage est à bout. Il y

a trois mois que je me débats contre un soupçon qui me torture... Cruelle! tu ne vois donc pas que j'en meurs?

MARIE. Cruelle, moi? Qu'ai-je donc fait?... Mais tu es folle, je le vois; je te plains. Pauvre enfant, que faut-il faire pour te guérir?

LOUISE. Tu ne peux rien si tu ne peux pas me dire qu'il n'aime que moi.

MARIE. Je ne peux pas mentir pour t'égarer davantage. Tu l'aimes passionnément, je le vois, et lui, il vient de m'offrir, par dépit de ta pudeur, qu'il appelle méfiance et lâcheté, son insultant et banal hommage. A-t-il agi ainsi pour éveiller ta jalousie? Je le crois, car il m'a engagée à te dire sa trahison, et il se vante de nous brouiller ensemble.

LOUISE. Ah! alors... oui, j'ai déjà l'expérience de ses ruses affreuses!... Il veut me vaincre par le dépit!

MARIE. Est-ce là de l'affection, et te laisseras-tu prendre à ce jeu grossier, toi qu'Henri eût si loyalement aimée? M. Saint-Gueltas n'a aucun principe, tu le sais. Il ne voit dans l'amour que le plaisir et la vanité de troubler la conscience et de vaincre la pudeur. Au lendemain d'une conquête, il l'abandonne pour en essayer une autre. C'est comme sa méchante guerre de partisan, va! Il ruine et profane sans pitié ce qu'il terrasse, et il le laisse là sans remords et sans regret.

LOUISE. Ah! tu le hais trop pour ne pas l'aimer!

MARIE. Je ne le hais pas, je le dédaigne, comme ce qu'il y a de plus vain, de plus inconsistent et de moins héroïque au monde.

LOUISE. Tu nies jusqu'à sa bravoure?

MARIE. Non, mais j'en fais peu de cas. Le dernier de vos paysans qui se bat par fanatisme religieux est

CADIO

plus preux que lui, qui n'a que de l'ambition et que mène la fièvre d'une énergie brutale, maladie particulière à ces gentilshommes illettrés, espèces de fous à instincts sauvages qui noient dans le carnage et la débauche le tourment de leur oisiveté et le vide de leur intelligence. Ah! pardonne-moi, Louise! Ton père est un saint, et il y en a plusieurs comme lui dans votre armée; mais, puisque tu m'accuses de te disputer les regards du moins méritant, du plus souillé de vos prétendus héros, il faut que tu saches quelle indignation s'est amassée en moi contre l'abominable guerre que vous faites avec eux et les crimes dont, grâce à eux, vous semez la contagion... Oh! les cruautés sont égales de part et d'autre, je le vois, je le sais, je les déteste toutes; mais vous qui avez allumé l'incendie, vous êtes les vrais coupables, et j'ai horreur, à présent que je vous connais, de la sanglante et cynique autorité que vous vous flattez d'établir en France avec de pareils hommes!

LOUISE. Tu nous maudis, tu nous détestes? Je m'en doutais bien...

MARIE. Ton père déteste et maudit bien plus que moi l'entreprise où vous l'avez jeté!

LOUISE. Tais-toi! tu me déchires le cœur! C'est moi qui l'ai entraîné, perdu, je sais cela! J'ai été romanesque, exaltée... J'étais dévorée d'ennui à Sauvières, je voyais Henri abandonner notre cause... Saint-Gueltas est venu... Mon père résistait... Je sentais que l'on faisait violence à sa loyauté... et pourtant j'ai dit un mot cruel, ... un mot fatal qui a étouffé le cri de sa conscience et qui l'a précipité dans un abîme de chagrins et de malheurs. — Ah! que veux-tu! nous ne pouvons pas voir bien clair dans tout cela, nous autres

femmes; nous ne jugeons les événements qu'à travers nos instincts ou nos passions. La vérité, c'est le fantôme qui nous fascine; le devoir, c'est l'homme qui nous charme; la justice, c'est le désir qui nous aveugle. Nous nous croyons intrépides et dévouées quand nous ne sommes que folles d'amour et de jalousie. Eh bien, oui! voilà ce que c'est! Mon courage, c'est de la fièvre; mon royalisme, c'est du désespoir: cela est misérable et je me condamne;... mais il est trop tard pour reculer, je ne peux ni ne veux guérir! J'ai tout immolé à l'amour, et je veux recueillir le fruit de mes sacrifices. Saint-Gueulas m'aimera ou je me ferai tuer. Je me jetterai sous les pieds des chevaux, devant la gueule des canons...

MARIE. Il ne t'en demande pas tant! Sois sa maîtresse, et il t'aimera vingt-quatre heures.

LOUISE. Sa maîtresse? Jamais! Pourquoi donc ne serais-je pas sa femme? Il ne tient qu'à moi de l'être.

MARIE. Alors, pourquoi ne l'es-tu pas?

LOUISE. Oh! malheureuse que je suis! Je crains d'être haïe quand il se sera engagé à moi; il raille à tout propos le mariage; trahi par sa femme, il a conservé de ses premiers liens un souvenir odieux!

MARIE. Sa femme! Es-tu sûre qu'elle soit morte?

LOUISE. Ah! tu crois à cette légende de paysans, à la dame blanche qui revient au château de la Roche-Brulée?

MARIE. Il y a deux versions: selon l'une, il a enterré cette femme coupable; selon l'autre, il l'a assassinée. Et tu admires l'homme qui n'a pas su sauver sa dignité par une conduite claire et loyale! Supposons qu'il ait subi l'empire d'une fatalité, comment peux-tu croire qu'il oubliera la blessure de son

âme? N' vois-tu pas que tous ses entraînements portent l'empreinte de la haine et de la vengeance? Cet homme épris de pillage et de massacre me fait, au milieu de son odieuse gaieté, l'effet d'un fléau qui n'a plus conscience de lui-même.

LOUISE. Tu en dis trop de mal pour qu'il te soit indifférent.

MARIE. Je voudrais t'arracher à son influence. Je te vois perdue, si je n'y parviens pas. Ton père, toujours irrésolu, n'a pas le courage de contrarier ton penchant; ta tante...

LOUISE. Est une vieille enfant, je le sais : elle subit le prestige encore plus que moi; mais, toi qui te vantes d'y échapper... Non, c'est impossible! Je ne te crois pas. Tiens, donne-moi une dernière, une suprême marque d'affection. Quitte l'armée, quitte-nous; retourne à ton parti, à ta famille, à ton milieu. Fais en sorte que le marquis ne te revoie jamais...

MARIE. C'est sérieux, ce que tu me dis là?

LOUISE. Oui, quitte-moi pendant que je t'admire et te chéris encore. Demain, je te verrais troublée, il me semblerait que Saint-Gueltas te cherche ou te regarde... Cette jalousie qu'il veut exciter en moi me rendrait folle, injuste envers toi, odieuse à moi même. Va-t'en, Marie, ma chère Marie! pardonne-moi, va-t'en, je te le demande à genoux.

MARIE. Adieu, Louise, ma pauvre amie! Hélas! que vas-tu devenir? (Elle l'embrasse.) Adieu!

LOUISE. Disons-nous adieu ici, et pleurons sans qu'on nous voie; mais tu vas venir avec moi à la ville. Il faudra nous entendre sur le voyage que tu vas faire et sur le prétexte à donner...

MARIE. A notre séparation? Je t'en laisse le soin,

Tu diras que je suis lasse de partager tes fatigues et tes dangers.

LOUISE. Non, je ne mentirai pas. On ne me croirait pas d'ailleurs; on sait qui tu es !

MARIE. Eh bien, dis que ma vieille tante est malade et me rappelle à Paris.

LOUISE. C'est là que tu iras ?

MARIE. Je n'en sais rien.

LOUISE, soupçonneuse. Tu n'en sais rien ? Où iras-tu ?

MARIE. Sois tranquille, je n'irai pas à la Roche-Brulée. Adieu, je te quitte ici.

LOUISE. Ici ? Mais tes effets ?

MARIE. C'est si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'être emporté.

LOUISE. Mais tu n'as pas d'argent ?

MARIE. J'en ai assez.

LOUISE. Non, tu n'as rien ! Et moi, je n'en ai plus... Ah ! attends ! mes diamants, partageons...

MARIE. Louise, ne m'humilie pas. Je ne veux rien... Regarde ce gros arbre, le marquis est là qui t'attend. Tu n'as plus besoin de Cadio, il me conduira à la ville républicaine la plus proche. Je ne veux pas subir l'outrage de te voir jalouse de moi en présence de M. Saint-Gueltas. Adieu !

LOUISE. Oh ! je t'ai cruellement blessée, je le vois... Ne veux-tu pas me pardonner ? Reste avec moi, je souffrirai, mais je saurai me vaincre... Marie, pardonne-moi !

MARIE. Je te pardonne de toute mon âme, mais je ne puis plus te servir, ni te protéger. Voilà ton père qui rejoint le marquis. Je ne te laisse pas seule.

LOUISE. Mais toi ?...

MARIE. Cadio, voulez-vous me conduire à Pont-Vieux ?

CADIO, qui, assis à l'écart, s'est occupé à sculpter un morceau de bois. Oui bien, c'est par là que je voulais aller.

LOUISE. Tu reviendras à Saint-Christophe ce soir, j'ai à te payer...

CADIO. Oui, oui, c'est bon, demoiselle. (A Marie.) Le jour baisse, partons !

MARIE, à Louise, qui veut le retenir. Ton père et le marquis t'ont vue, ils viennent. Quand tu auras besoin de moi, appelle-moi, j'accourrai. (Elle s'enfonce dans les massifs avec Cadio.)

LOUISE, la suivant des yeux. O Marie, Marie ! je suis bien coupable d'avoir froissé une âme comme la tienne ! Je mérite le désespoir où je me précipite.

SCÈNE III. — Un peu plus loin dans la campagne. MARIE, CADIO.

MARIE. Je peux marcher plus vite, Cadio.

CADIO. Nous avons le temps, demoiselle.

MARIE. Mais si vous voulez retourner ce soir à Saint-Christophe ?

CADIO. Je n'y veux pas retourner. J'ai assez d'argent. Tenez, voilà ce que M. Henri m'a donné. Prenez-en, puisque vous n'avez rien. Oh ! c'est de l'argent bien honnête ! Ça vient d'un homme qui est bon et doux !

MARIE. Vous avez raison, Cadio, je pourrais l'accepter de lui sans rougir.

CADIO. Mais vous auriez honte de partager avec moi ?

MARIE. Non, mon ami, non certes ! mais je vous jure que j'ai quelque chose, et que cela me suffit.

CADIO. C'est comme vous voudrez; mais qu'est-ce qu'une jeunesse comme vous va faire pour vivre à présent?

MARIE. Je trouverai quelque part du travail, n'importe lequel. Je ne suis pas difficile.

CADIO. Est-ce que vous avez eu raison de quitter comme ça votre camarade?

MARIE. Vous avez donc écouté ce que nous disions?

CADIO. Sans écouter, j'ai entendu.

MARIE. Et vous avez compris que...?

CADIO. J'ai tout compris.

MARIE. Pourtant vous me blâmez...

CADIO. Dame! la voilà bien abandonnée, puisque son père est faible, sa tante folle et Saint-Gueltas méchant...

MARIE. Vous croyez que j'aurais dû me laisser avilir?...

CADIO. On aime les gens, ou on ne les aime pas.

MARIE. Cadio, attendez! Ce que vous dites là me frappe... Il me semble que la vérité est en vous, pure comme dans l'âme d'un enfant. — Retournons, voulez-vous? Je serai humiliée, flétrie peut-être par des soupçons et des prétentions... N'importe, si je sauve Louise... J'essayerai du moins, je n'aurai rien à me reprocher.

CADIO. A la bonne heure! Allez, demoiselle.

MARIE. Ne venez-vous pas avec moi?

CADIO. Oh! moi, je ne suis rien, je ne peux rien. Je déteste la guerre, et je veux me sortir de ces vilaines choses. Vous n'avez pas peur pour vous en retourner? C'est à deux pas.

MARIE. Je n'ai pas peur. Adieu, merci!

CADIO. Merci de quoi?

MARIE. Du bon conseil que vous m'avez donné. (ils se séparent.)

SCÈNE IV. MARIE, sur le sentier, plus près de la ville ;
TIREFEUILLE, LA MOUCHE, sortant des buissons.

TIREFEUILLE. Demoiselle, on vous cherche par ici ; venez avec nous.

MARIE. Pourquoi ? Qui me cherche ?

TIREFEUILLE. La demoiselle de Sauvières. Allons, venez !

MARIE. Vous vous trompez. Je connais le chemin, et personne ne m'attend.

TIREFEUILLE. Ça ne fait rien, on vous cherchait, nous autres ! on a des ordres pour ça. Marchez par ici.

MARIE. Moi, je ne reçois d'ordres de personne, je ne vous suivrai pas.

TIREFEUILLE. Pas tant de paroles ! Voyons, vous voulez passer à l'ennemi ; le grand chef ne veut pas de ça.

MARIE. C'est M. Saint-Gueltas que vous appelez le grand chef ?

TIREFEUILLE. Faut pas avoir l'air d'en rire. Marchez, ou vous êtes morte. (Il la couche en joue.)

MARIE, dédaigneuse. Ah ça ! vous êtes fous ! Vous m'accusez de passer à l'ennemi quand vous me voyez retourner au camp royaliste ?

LA MOUCHE, à Tirefeuille. En v'là assez. Faut qu'elle marche, puisqu'il le veut.

TIREFEUILLE, bas. Comment donc faire ? Il a défendu qu'on y touche, et elle n'a point peur des menaces. Tiens, la v'là qui s'échappe !

LA MOUCHE. Une balle aux oreilles, ça l'arrêtera.
(Il tire un coup de fusil. Marie court plus vite.)

TINEFEUILLE. Allons, faut l'attraper et l'emmener de force, tant pis ! (s'arrêtant.) Diable ! qu'est-ce que c'est que ça ?

LA MOUCHE. Les bleus ! les bleus ! Cachons-nous et tirons dessus quand ils passeront.

MARIE, rejoint un groupe de gardes nationaux républicains qui s'avance au galop.. Sauvez-moi, je suis poursuivie !

CHAILLAC. Viens au milieu de nous, jeune citoyenne, et ne crains rien... Tiens, c'est la citoyenne Hoche ! une vraie patriote, mes amis ; elle va nous dire où sont les brigands... Quoi ! qu'est-ce que c'est ? elle est évanouie ?

MARIE, se ranimant. Non ! j'ai couru si vite... ce n'est rien.

CHAILLAC. Alors, réponds, citoyenne ! L'ennemi occupe Saint-Christophe ?

MARIE. Vous voyez bien le drapeau blanc sur l'église.

CHAILLAC. Tu étais prisonnière, et tu t'évadais ?

MARIE. Non.

CHAILLAC. Comment, non ?... Pourquoi courait-on après toi ?

MARIE. Je ne sais pas, un guet-apens, des bandits qui n'appartiennent à aucun parti que je sache.

CHAILLAC. Allons, fouillez ces broussailles. Eh bien, les enfants de la patrie hésitent ?

MOUCHON. Dame ! ils peuvent être plus nombreux que nous. (A Marie.) Combien sont-ils ?

MARIE. Je n'en ai vu que deux ; mais ne vous jetez pas dans ces buissons. C'est là que vos ennemis sont invincibles parce qu'ils sont insaisissables.

CHAILLAC. Alors, marchons sur la ville.

MARIE. Non, vous n'êtes pas en force. N'essayez pas cela.

CHAILLAC. Citoyenne, tu jettes l'alarme dans le conseil. Tu protèges l'ennemi, tu étais avec lui, puisque tu n'étais pas prisonnière. On connaît ton attachement pour certaine famille...

MARIE. Je ne le nie pas, mais je vous dis la vérité. Les insurgés sont ici en force et sur leurs gardes.

MOUCHON, aux gardes nationaux. Elle a raison, je la connais, vous la connaissez bien aussi; c'est la cousine de Hoche, elle ne voudrait pas nous tromper; replions-nous sur Pont-Vieux et attendons-y du renfort. La troupe doit arriver...

CHAILLAC. Citoyen Mouchon, je te retire la parole et je te défends de démoraliser la garde civique que j'ai l'honneur de commander. — Toi, citoyenne, tu es suspecte, et je te retiens prisonnière jusqu'à nouvel ordre. Quant à nous, enfants de la patrie, nous n'avons pas à compter l'ennemi, nous avons à le vaincre. En avant, et vive la République ! (Les gardes nationaux s'élancent en avant en chantant la *Marseillaise*.)

SCÈNE V. — Minuit. Dans la ville de Saint-Christophe, reprise par les républicains. — Au milieu de la place, un feu de joie est allumé; les gardes nationaux de Chaillac font brûler les meubles des citoyens réputés royalistes. — La porte de l'église est ouverte. Des factionnaires y surveillent les prisonniers. — Des volontaires et des réquisitionnaires des localités environnantes, de toute condition, équipés militairement de toute manière, s'agitent autour du feu ou devant les maisons, demandant, achetant ou pillant des vivres, selon les ressources ou le bon vouloir des habitants. — Les gens de la ville qui ne se sont pas enfuis ou cachés montrent en général beaucoup d'empressement à fêter les patriotes, qu'ils remercient de les avoir délivrés des brigands.

— On fait beaucoup de bruit, en cris, en jure, on chante, on menace, on rit; on s'agit avec peine les dialogues confus, croisés, interrompus.

UNE VOIX. Tiens, v'là Mouchon ! Ohé ! les autres ! voyez donc, c'est Mouchon de Puy-la-Guerche ! Dans les volontaires ! qu'est-ce qui aurait jamais dit ça ?

UNE AUTRE VOIX. La République fait des miracles, vous le voyez bien.

UN VOLONTAIRE DE PUY-LA-GUERCHE. Mouchon ? vous ne le connaissez pas ! Il a chargé trois fois l'ennemi... à reculons !

MOUCHON. J'ai chargé en avant et en arrière, c'est la vérité ; mais j'en est habitué à tourner le pressoir à cidre, il faut qu'elle aille en rond. On croit qu'elle tourne le dos à l'ennemi ? Pas du tout, la pauvre bête, elle revient lui faire face.

LE VOLONTAIRE. Qu'on le veuille ou non, pas vrai ?

MOUCHON, bas. Tu as tort de te moquer de moi, Pasca ! Les volontaires de Chaumonton vont nous mépriser. Ils font déjà assez d'embarras, parce qu'ils sont mieux montés que nous !

PASCAL. Se moquer ? Qu'ils y viennent ! on leur répondra !

UN GARÇON GENSSEUR, avec émotion. Bas de rivalité, citoyens ! Que toutes les villes du Bocage fraternisent et s'embrassent ! (Un blessé passe sur un brancard.)

UN CLERC DE NOTAIRE. Tiens, mon patron ! Qu'est-ce qu'il y a ?

LE BLESSÉ. Il y a qu'on va me couper le bras, mon pauvre enfant ! Viens-tu voir ça ?

LE CLERC. Sacredieu, non !... Si fait ! je ne vous

quitte pas dans la peine, mais, sacredieu, c'est dur.
Il faut que je vous aime bien !

LE BLESSÉ. Tu me tiendras et tu m'encourageras.
As-tu ton fifre ?

LE CLERC. Pardié, toujours !

LE BLESSÉ. Eh bien, tu m'en joueras un air pendant l'opération.

LE CLERC. Ça va !

MOUCHON. C'est tout de même avoir du cœur, de demander de la musique.

LE BLESSÉ. Et de donner son bras droit à la patrie ? C'est assez gentil, ça, pour un notaire !

LES ASSISTANTS. Vive le notaire ! honneur au notaire !

DANS UN AUTRE GROUPE, composé de jeunes gens artisans et bourgeois. Les hussards ne reviennent pas vite.

— Ils donnent toujours la chasse aux brigands ?

— Ils reviennent. J'entends le galop de la cavalerie légère.

— S'ils amènent encore des prisonniers, où les mettra-t-on ? L'église est pleine.

— On fusillera tout ce qui a été pris les armes à la main, ça fera de la place.

— Eh bien, et les royalistes de la ville ?

— Ça ne nous regarde pas. Les républicains de la ville s'en chargeront.

— Faut pas se fier à ça ! Dans les villes, on est tous parents ou camarades. On ne se fait pas bonne justice soi-même.

— Qu'ils s'arrangent. Moi, j'aime pas les exécutions.

— Laisse-moi donc, toi ! tu es encore un tiède, un modéré !

— Fiche-moi la paix et tâche, quand tu vas au feu, de n'être pas plus modéré que moi.

LE GARÇON COIFFEUR. Citoyens, citoyens, pas de rivalité ! que toutes les villes fraternisent et s'embrassent !

D'AUTRES VOLONTAIRES, mêlés à des bourgeois de la ville. Quand je vous dis que, sans la troupe, nous étions aplatis comme un tas de galettes ?

— Peut-être bien ; mais, quand on a vu paraître les plumets, quelle charge à la baïonnette, hein ? c'était comme la foudre !

— Jamais les brigands ne tiendront contre la troupe.

— Ils n'auraient pas tenu contre nous, si nous avions voulu ; mais on a des paniques, c'est ça qui gâte tout !

— Tiens, les Mayençais eux-mêmes en ont, des paniques. Les brigands, c'est pas des ennemis comme les autres. A présent surtout, c'est à faire trembler ! Ils se battent en désespérés. Et puis ils sont devenus si laids avec leurs habits en guenilles, avec leurs figures noires, leurs grandes barbes, leurs yeux qui jettent du feu... On va dessus tout de même ; mais, quand on y pense après, on en rêve la nuit. C'est des cauchemars !

— Y a Saint-Gueltas, le grand chef, c'est comme un sanglier !

— Tu l'as vu, toi ? Tu es bien malin ! Personne ne peut dire qu'il connaît sa figure. Il est toujours habillé en malheureux, et il se bat dans les buissons en simple brigand.

— Je l'ai vu, à preuve que je l'ai tenu au bout de mon fusil.

— Et tu l'as manqué, imbécile ?

— Il avait les deux mains embarrassées. Il tenait deux recrues qu'il étranglait. Il a pris le canon de mon fusil avec ses dents...

— Et il a avalé les balles ? En voilà des bourdes que je n'ave pas, moi !

LE GARGON COLFÈRE, attendri. Citoyens, pas de rivalité...

— Oh ! en voilà un qui m'ennuie : il dit toujours la même chose.

— Il est soûl comme un Polonais !

— Où diable ce matin-là a-t-il trouvé de quoi se souler ? Je n'ai pas pu mettre la main sur un verre de cidre !

— Et moi donc ! je n'ai même pas pu trouver de verre. J'ai bu à la fontaine comme un veau.

— Savez-vous que Perrichon est tué, dans tout ça ?

— Quel Perrichon ? le bègue ?

— Non, le tanneur, celui qui demeure aux Viviers.

— Tant pis ! c'était un bon ; il laisse une femme et quatre enfants !

— Damnés brigands ! j'en veux tuer cinq à la première affaire !

— Qu'est-ce qui crie comme ça ?

— Des blessés qu'on ampute ; ils n'ont pas l'habitude.

— Tiens ! voilà Duchêne avec des vivres.

— Un chaudron de pommes de terre qu'on allait donner aux cochons : qui en veut ?

— Tout le monde ! on est mort de faim !

UN BOURGEOIS DE LA VILLE, apportant un grand panier.

Non, mes enfants, ne mangez pas ça. La pomme de terre, c'est bon pour les animaux, c'est malsain pour l'homme. Voilà du pain et de la viande.

— Vive le bon patriote !

— Patriote, moi ? Je n'en sais rien... Je ne m'étais jamais occupé des affaires publiques. Hier, les brigands ont maltraité et frappé ma pauvre femme qui était en couches, et qui ne pouvait pas se lever pour les servir. Elle est morte sur le tantôt. Tuez-les tous, ces chiens-là, et mangez, mes bons amis, prenez des forces ! Je vous apporte tout ce que j'ai. Si vous vouliez de mon sang, je vous en donnerais.

D'AUTRES BOURGEOIS, apportant aussi des vivres. CITOYENS, buvez et mangez, et puis entrez dans l'église, et tuez tous les prisonniers, ceux de la ville surtout ! Si vous les laissez échapper, dès que vous aurez tourné les talons, les aristocrates nous mettront à feu et à sang.

LE GARÇON COIFFEUR, buvant. C'est ça, que le Bocage fraternise et s'embrasse !

UN VOLONTAIRE, à un autre volontaire. Diantre ! tu as une belle montre, toi ! Où as-tu cueilli ça ?

— Tiens, sur le champ de bataille. C'est la toquante à quelque aristocrate, ça sonne, et il y a des armoiries dedans.

— Dis donc, faudra les gratter, c'est des signes prohibés.

— Eh bien, toi, qui as ramassé un reliquaire en or avec un bon Dieu dessus, c'est prohibé aussi !

— Non, le sans-culotte Jésus est à l'ordre du jour.

— Ah ! voilà qu'on fusille derrière l'église. Entendez-vous ?

— Qui est-ce qui fait la besogne ?

— C'est des paysans patriotes qui ont demandé à s'en charger.

— Diables de paysans ! aussi enragés les uns que les autres !

— Dame ! les brigands coupent par morceaux les femmes et les enfants de ceux qui ne veulent pas s'insurger. Tout ça, c'est des dettes qu'ils se payent entre eux !

— Qu'est-ce qui passe là avec Chaillac ? Un beau jeune homme !

— Un lieutenant de hussards ? C'est peut-être le jeune Sauvières.

— Oui, c'est lui. On me l'a montré tantôt. Un rude troupier, à ce qu'il paraît !

— Eh bien, et son oncle qui commande une colonne de brigands ? comment ça s'arrange-t-il ?

— Ça ne s'arrange pas.

DEUX AVOCATS, officiers de volontaires. Horrible guerre ! voilà du sang français qui coule sur le pavé.

— Cela vient de derrière l'église, oui ! un ruisseau de sang froidement répandu ! *Væ victis !*

— Vous n'êtes pas navré de ces vengeances personnelles ?...

— Si fait, mais ne parlez pas si haut. Il ne faudrait qu'un mot pour nous envoyer derrière l'église aussi, nous autres ! Regardez ces figures pâles, ces yeux ardents... C'étaient des gens paisibles naguère, une population douce, économe, honnête et laborieuse. A présent, tous sont ivres, ils ont perdu la conscience du droit et le sens de la logique... Prêts à pleurer de tendresse ou à égorger sans savoir pourquoi... Très-bons au fond, qui le croirait ? Très-enfants, aisément héroïques... mais exaltés ou abrutis par des émotions

trop fortes. La nature humaine ne comporte pas ce degré d'excitation.

— La République en a trop appelé aux passions, je vous le disais bien !

— Que vouliez-vous qu'elle fit ? *qu'elle mourût ?*

— Non pas, mourons pour elle !

— Ce n'est pas difficile, allez ! La vie est si triste à présent ! Nos enfants meurent de frayeur dans le ventre de nos femmes.

SCÈNE VI. — HENRI, CHAILLAC, à la porte de l'église.

HENRI. Cette jeune fille assise là-bas, près du mur..

CHAILLAC. Vous la connaissez-bien, c'est la citoyenne Hoche, votre amie d'enfance.

HENRI. C'est pour cela que je la réclame. Elle porte un nom déjà glorieux et qui donne d'assez belles garanties à la République. Comment se trouve-t-elle au nombre des prisonniers ?

CHAILLAC. Vous ne saviez donc pas qu'elle a suivi les insurgés ?

HENRI. Si fait. Elle a agi ainsi contrairement à ses opinions.

CHAILLAC. Agir contrairement à ses opinions, c'est mal agir. J'aime mieux les fanatiques que les traîtres.

HENRI. Ce n'est pas agir contre la République que de se sacrifier à l'amitié.

CHAILLAC. Subtilités, citoyen Sauvières ! Vous aussi, vous suivez vos anciens amis, mais en les chargeant à

coups de sabre. Je vous ai vu travailler la bande de Saint-Gueltas tantôt. Vous alliez bien !

HENRI. Moi, je suis un homme. Les femmes ont d'autres devoirs.

CHAILLAC. Des devoirs contraires au salut de la patrie ? Diable, non ! Je ne veux pas vous accorder ça, jeune homme !

HENRI. Si la générosité du cœur est un crime, accordez-moi la grâce de cette jeune fille.

CHAILLAC. Je serais heureux de rendre hommage à un militaire tel que vous, mais cela m'est impossible. La mauvaise herbe repousse sous la faux révolutionnaire. Il faut l'arracher, tiges et fleurs ; tant pis pour la jolie fille ! Je ne suis plus jeune, moi, Cupidon ne me chatouille plus les yeux. Mademoiselle Flache ira rendre compte de ses faits et gestes au tribunal d'Angers.

HENRI. Mon capitaine va venir vous dire...

CHAILLAC. Je ne reconnais pas l'autorité de votre capitaine. Le militaire n'a rien à voir dans nos affaires civiles. J'ai des pouvoirs extraordinaires des délégués de la Convention. Mon mandat est d'envoyer les suspects devant leurs juges naturels.

HENRI. Mais c'est de votre propre autorité que vous qualifiez de suspects et traitez comme telles les personnes qui vous inspirent de la méfiance. Si vous vous trompez...

CHAILLAC. Je peux me tromper : *errare humanum est* ! Le tribunal examinera, je m'en lave les mains. Il s'est passé au château de Sauvières, en votre absence, des choses que j'ai sur le cœur. On y a lâchement assassiné un magistrat, un homme de bien que j'ai juré de venger !

HENRI. De venger sur la personne d'une pauvre en-

fant qui certes a eu, comme mes parents, un tel crime en horreur?

CHAILLAC. Je suis un homme impartial. J'ai toujours rendu justice aux vertus privées de votre oncle, et il fallait du courage pour ça, je vous en réponds; mais sa conduite politique est impardonnable. Pardon, je vous afflige, vous savez ça aussi bien que moi. Ceux qui, à partir de sa défection, lui sont restés attachés sont gravement coupables à mes yeux. Je ne leur ferai pas de grâce. N'essayez pas de m'attendrir.

HENRI. Au moins, vous interrogerez mademoiselle Hoche avant de l'envoyer dans les prisons d'Angers?

CHAILLAC. Je l'ai interrogée. Elle protège les insurgés par son silence.

HENRI. Puis-je lui parler, moi?

CHAILLAC. Oui, moyennant votre parole de ne pas chercher à favoriser son évasion.

HENRI. Vous ne la connaissez pas. Elle refuserait...

CHAILLAC. N'importe, vous jurez?

HENRI. Oui, monsieur.

CHAILLAC. Tenez! on l'amène justement par ici, car voilà le convoi qui va emmener les prisonniers.

SCÈNE VII. — HENRI, MARIE, à la porte de l'église, des factionnaires les surveillent, des volontaires font monter les autres prisonniers sur des voitures de transport et des charrettes.

MARIE, à voix basse. Ah! Je suis heureuse de vous revoir, monsieur Henri! Vous allez me dire si Louise et son père ont pu s'échapper. Je suis dévorée d'inquiétude!

HENRI. Ils sont en fuite.

MARIE. On ne les poursuit pas?

HENRI. Nous avons fait notre devoir. La nuit nous a empêchés d'aller plus loin.

MARIE. Mais, demain, vous les poursuivrez encore... Ah! que vous devez souffrir, vous!

HENRI. Demain, mon détachement se porte sur un autre point. Je n'aurai pas la douleur de frapper moi-même... Mais il s'agit de vous... Vous savez qu'on va vous envoyer...

MARIE. Je sais, je vois, je suis perdue, moi!

HENRI. Non, vous invoquerez l'appui de votre cousin.

MARIE. Quand même on m'en laisserait le temps, je n'aurais pas recours à lui. Si je suis gravement compromise, comme je le pense, je ne veux pas le compromettre. Il est l'unique appui de ma pauvre famille, il est une des gloires, une des forces de la patrie. Au besoin, je nierais notre parenté pour le préserver du soupçon.

HENRI. Appelez-moi en témoignage, au moins.

MARIE. Pas plus que lui vous ne devez avoir à vous disculper, monsieur de Sauvières! Votre nom est déjà assez difficile à porter sous les drapeaux de la République. Ne me parlez pas davantage; je sais que vous voudriez me sauver, je vous en remercie. Vous n'y pouvez rien, ne vous exposez pas davantage.

HENRI. Marie, laissez-moi vous parler comme autrefois et vous serrer la main.

MARIE. Non, nous sommes observés; mais sachez que j'ai pour vous autant d'amitié que d'estime.

HENRI. Je ne peux pas vous laisser partir... Voyons, demandez à parler encore à Chaillac. C'est un esprit étroit, rigide, mais c'est un honnête homme.

MARIE. Son esprit n'est pas assez délicat pour comprendre ma situation. Il veut des renseignements sur l'armée royaliste. Je ne puis m'abaisser à la délation pour sauver ma tête; jamais Chaillac n'admettra que la reconnaissance personnelle puisse l'emporter sur le patriotisme, et j'avoue que je suis ici la victime de mon propre cœur. J'ai servi en quelque sorte la cause des insurgés, j'ai partagé leur bonne et leur mauvaise fortune. Si j'ai eu horreur de leurs excès, j'ai eu pitié de leurs misères. J'ai soigné leurs blessés; j'ai soutenu leurs femmes, j'ai quelquefois sauvé leurs pauvres enfants dans mes bras au milieu de la déroute. Que voulez-vous! j'ai aimé Louise par-dessus tout, j'ai servi avec zèle son vertueux père, votre bienfaiteur et le mien! Qui comprendrait une pareille inconséquence, à moins d'être femme? Et encore! Y a-t-il encore des femmes dans le temps où nous vivons? Je suis peut-être la dernière qui osera faire violence à ses croyances pour remplir un devoir et payer une dette.

HENRI. Eh bien, oui, Marie, vous êtes la seule femme, le dernier ange de bonté... (Il lui baise la main.)

MARIE. On m'appelle; adieu! Si je suis condamnée pour avoir été sensible au malheur de mes amis, ne me plaignez pas. Ma vie a été pure, et je crois à une vie meilleure. Servez bien la France et soyez heureux...

CHAILLAC, s'approchant. Eh bien, citoyenne, es-tu décidée à me dire...?

MARIE. Je ne vous dirai rien, monsieur, cela m'est impossible.

CHAILLAC. En route, alors! Monte dans ce fourgon, tu seras mieux que sur la charrette.

MARIE. Je vous remercie, monsieur.

CHAILLAC. As-tu pris quelque chose ce soir?

MARIE. Non, on n'a pas eu le temps, ou on a oublié; c'est inutile! Adieu, merci. (Elle part.)

CHAILLAC, à HENRI. Une fille très-douce, très-polie! c'est dommage! mais que voulez-vous!...

QUATRIÈME PARTIE

Commencement de l'hiver, 1793. — En pays berron, de l'autre côté de la Loire ¹. — Un chemin creux entre deux buttes couvertes de buissons. — Au loin, une lande coupée de zones boisées. — Clair de lune. — Cadio, seul, sur la butte la plus élevée, au pied d'une croix de pierre, joue de la cornemuse.)

SCÈNE PREMIÈRE. — CADIO.

Je ne sais pas ce que je viens de jouer, pas moins ! c'était comme une prière, et ça m'a contenté le cœur. « Grand Dieu du ciel et de la terre, tu m'as parlé dans la solitude ! Tu n'es pas fier, toi ! tu parles au dernier des hommes, à celui que les autres hommes ne regardent seulement pas. Ah ! que tu m'as enseigné de choses, et comme je me soucie peu à présent des poines que le diable peut me faire ! Il ne

1. Ce peut être aux environs de Savenay.

peut rien contre moi, non, rien. Celui qui croit en toi, Dieu bon, ne croit plus au pouvoir du mal. » — Voilà pour sûr ce que mon biniou disait tout à l'heure. Oh ! c'est qu'il joue tout seul, lui, quand je suis en état de grâce, et j'y suis depuis le jour où j'ai entendu armer le fusil pour me tuer. — Drôle de chose, la mort ! Dire qu'elle est bonne, puisqu'elle nous rend meilleurs,... et nous la craignons pourtant ! On ne sait pas pourquoi on la craint ;... mais on la craint, il n'y a pas à dire. (Descendant la butte.) Voilà enfin tout de même une nuit sans danger. J'ai fait tantôt un bon somme sur la fougère, avec la grosse lune toute blanche au-dessus de ma tête. Il ne fait pas chaud, comme ça, aux approches du matin ; mais de souffler dans ce pauvre biniou, ça m'a réchauffé l'esprit. — Où est-ce que je peux bien être ? Je ne sais plus. La Loire par là ? — ou par là ? — Qu'est-ce que ça me fait ? Je l'ai passée ; les Vendéens l'ont bien passée aussi, mais ils ne me reprendront pas ! Ils ont monté du côté de la Manche, et, moi, j'ai tourné face à l'Océan. Le vent qui en vient me conduit. Il faut que je retourne au pays des grosses pierres. On dit qu'il n'y a plus nulle part ni moines ni couvents. On m'y laissera en paix. Ça n'est pas qu'on soit mal par ici, c'est tout désert. Le pays me plaît ; il paraît bien tranquille... (On entend deux coups de fusil au loin. Il tressaille et écoute.) Plus rien ! C'est quelque braconnier ! Où donc trouver un coin du monde où on n'entendra plus jamais ces maudits coups de fusil ? Il faudra pourtant bien que je le retrouve, car voilà l'hiver qui pique, et Dieu sait si je pourrai continuer à coucher dans les bois ! — Et puis ça m'ennuie quelquefois, de me cacher, de ne rien savoir

et de ne rien faire. — Quoi faire à présent en ce bas monde, quand on ne veut pas tuer les autres ?

UNE VOIX, derrière la butte. Cadio ! oh ! Cadio !

CADIO, effrayé. Qu'est-ce qui m'appelle ? Est-ce moi qu'on cherche ?

LA VOIX, plus près. Hé ! Cadio ! es-tu par là ?

CADIO. On dirait... Non ! c'est un gars.

SCÈNE II. — CADIO, LA KORIGANE, en garçon.

LA KORIGANE. Ah ! j'en étais bien sûre ! J'ai reconnu l'air de ton binou. Il n'y a que toi dans le monde pour en jouer si bien que ça !

CADIO, incertain et méfiant. Je ne te connais pas, petit ; qu'est-ce que tu me veux ?

LA KORIGANE. Tu ne connais pas le follet ?

CADIO. En garçon, toi ? Est-ce bien vrai, que c'est toi ? Ta figure me paraît toute changée, et ta voix aussi.

LA KORIGANE. M'aimes-tu mieux comme ça ?

CADIO. Non ! je te trouve encore plus laide et plus rauque ; mais tu as donc quitté les brigands ?

LA KORIGANE. Et toi, tu as déserté, pas moins ?

CADIO. Dame ! je n'allais pas avec eux de plein cœur, tu le sais bien !

LA KORIGANE. Mais tu les suivais tout de même à cause de la demoiselle ?

CADIO. La demoiselle ? Qu'est-ce que ça me fait, la demoiselle ?

LA KORIGANE. Tu as été amoureux d'elle, Cadio !

CADIO. Voilà une bêtise par exemple ! Amoureux, moi ? Je ne le serai jamais.

LA KORIGANE. Pourquoi ?

CADIO. Parce que je ne serai jamais ni ça ni autre chose. Je ne peux rien être, et j'aime autant ça.

LA KORIGANE. Ce que tu es, je vais te le dire : tu es fou !

CADIO. On me l'a toujours dit, mais peut-être bien qu'il n'y a que moi de sage sur la terre.

LA KORIGANE. Ah ! et pourquoi donc ça ?

CADIO. Parce qu'il n'y a que moi qui n'aie rien à réclamer et rien à défendre, par conséquent aucun mal à faire à personne.

LA KORIGANE. Imbécile ! tu as ta peau à défendre !

CADIO. Je la cache ! il ne faut pas beaucoup de place pour ça. Et qu'est-ce qu'elle est devenue, la demoiselle ?

LA KORIGANE. Elle est devenue pâle, et maigre, et mal habillée, et pauvre, et misérable !

CADIO. Et l'armée qu'elle suivait ?

LA KORIGANE. Elle la suit toujours.

CADIO. Et Saint-Gueltas ?

LA KORIGANE. Il voulait quitter. La demoiselle l'a retenu, pour son malheur et celui de tout le monde.

CADIO. Elle aurait mieux fait d'aimer son cousin Henri.

LA KORIGANE. Un bien enragé ?

CADIO. Un beau garçon qui m'a donné la vie et rendu ma musique !

LA KORIGANE. Toujours ta musique ! ça passe avant tout.

CADIO. Puisque je n'ai que ça.

LA KORIGANE. Tu m'avais, moi ! Je t'aimais, et, si tu avais voulu mon cœur et ma vie...

CADIO. Je n'ai rien voulu de toi ; tu étais trop mau-

naise. Toute petite, tu écorchais les bêtes vivantes, et depuis tu es devenue pire. Je t'ai vue au camp du roi ! tu étais plus méchante que les plus méchants !

LA KORIGANE. Eh ! tu n'as rien vu. Depuis que tu nous as quittés, et depuis que le marquis est fou de la Sauvières, j'ai dit : « C'est comme ça ? il faut que je me venge sur ces chiens de patriotes ! » J'ai pris des habits de garçon, j'ai mis des cartouches sous ma blouse, et c'est moi qui recharge lestement les fusils quand nos gens tirent de derrière les buissons. Et, quand le vieux Sauvières et les doux chefs veulent épargner les prisonniers, c'est moi qui crie à nos hommes : « Tuez tout ! » Et, quand on massacre, c'est moi qui chante ! Et, quand on a oublié, c'est moi qui les montre et qui dis comme ça : « Allez ! allez ! saignez encore, le compte n'y est pas ! »

CADIO. Tu me fais peur... et tu me dégoûtes ! Adieu ! passe ton chemin !

LA KORIGANE. Voyons, Cadio, tu vas au pays ? Je suis capable de m'en aller avec toi.

CADIO. Alors, je n'y vais plus. Merci pour ta compagnie !

LA KORIGANE. Tu me méprises ? tu me détestes ?

CADIO. Non, je te plains.

LA KORIGANE. Si tu me plains, aime-moi, et je serai douce. Voyons, Cadio, je pourrais peut-être t'aimer encore. Tu n'es ni beau ni brave ;... mais ta musique, — et puis l'habitude que j'avais de te suivre... Tu étais bon pour moi, tu me grondais...

CADIO. Ça ne te changeait pas.

LA KORIGANE. C'est ta faute, il fallait m'aimer. Quand j'ai senti parler mon cœur, si tu avais eu l'es-

prit de le comprendre, je ne serais pas où j'en suis.

CADIO. Où en es-tu donc ?

LA KORIGANE. J'aime à présent quelqu'un qui ne me regarderait pas, si j'étais peureuse et pitoyable. C'est quelqu'un qui n'aime que le courage, et c'est pour lui que j'en ai. Il est méchant, lui, et je suis méchante. Il veut qu'on fasse le mal, et je le fais. S'il me commandait le bien, je ferais le bien. Quand il me dit une parole, si j'avais trois âmes, je les lui donnerais.

CADIO. C'est Saint-Gueltas, pas vrai ? Eh bien, pourquoi est-ce que tu le quittes ?

LA KORIGANE. Je le quitterais bien par dépit ! mais je suis avec lui encore.

CADIO, effrayé et près de fuir. Il est donc par ici ?

LA KORIGANE. A deux pas ; il donne un moment de repos à sa troupe. Ça ne sera pas long, on veut attaquer avant le jour la ville qui est là-bas, derrière la colline. Oh ! on va se cogner, c'est notre dernier enjeu. Où vas-tu ?

CADIO. Je vais plus loin. Je ne sais point cogner.

LA KORIGANE, le retenant. Tu ne veux pas m'emmener, et tu te sauves ? Eh bien, tu resteras, ça me venge... et ça m'amuse. Tu resteras, je te dis !

CADIO. Mais non !

LA KORIGANE, prenant un de ses pistolets. Mais si ! Ne bouge pas, ou je te brûle la cervelle ! (Cadio se débat et s'échappe.)

SCÈNE III. — LA KORIGANE, SAINT-GUELTAS, *sortant
des buissons.*

SAINT-GUELTAS. Eh bien, la farfadette, qu'est-ce qu'il y a donc ?

LA KORIGANE. C'est rien, mon maître. Un des nôtres avec qui je plaisantais.

SAINT-GUELTAS. Quelque amoureux ? Ah ! les femmes, ça trouve toujours le temps de penser à ça !

LA KORIGANE. Je n'ai pas d'amoureux, mon maître.

SAINT-GUELTAS. Tu as tort... Mais où sont nos éclaireurs ? Tu étais avec eux ?

LA KORIGANE. Ils avancent bien doucement ; le pays est tout défoncé.

SAINT-GUELTAS. Vous n'avez rencontré personne ?

LA KORIGANE. Pas seulement un lapin. Le gibier est épeuré à c't'heure.

SAINT-GUELTAS. Tant mieux ! vous vous amuseriez à le chasser, et il ne s'agit pas de ça.

LA KORIGANE. Dame ! on est mort de faim ! Je crois qu'on le mangerait tout cru.

SAINT-GUELTAS. La poudre est pour tirer sur les bleus, et elle est rare. Le premier qui perd un coup de fusil aura de mes nouvelles. Dis-leur ça, rejoins-les ; cours !

LA KORIGANE. Courir ? J'ai les pieds en sang.

SAINT-GUELTAS. Pas de réflexion. Dis-leur de gagner toujours sur la droite ; l'armée arrive.

LA KORIGANE. L'armée ?

SAINT-GUELTAS. Ah ça ! m'entends-tu ?

LA KORIGANE. Elle n'est pas grosse à présent, l'ar-

mée! Si vous en ôtiez les blessés, les vieux, les femmes et les marmots... C'est avec ça que vous voulez prendre une ville? Vous feriez mieux de vous retirer sur vos terres, où personne n'oserait vous attaquer.

SAINT-GUELTAS. Oh! oh! tu raisones, toi? Tu donnes des conseils? Va au diable! Je te chasse.

LA KORIGANE. Mon maître, un mot d'amitié, et je me fais tuer cette nuit.

SAINT-GUELTAS. Va, ma bonne fille, va!

LA KORIGANE. Un mot de tendresse!

SAINT-GUELTAS. Ah! tu m'ennuies! Fille d'un côté ou de l'autre, que je ne te voie plus!

LA KORIGANE. Adieu, mon maître. (A part.) Je me vengerai sur les Sauvières. (Elle sort.)

SAINT-GUELTAS. Si celle-là me quitte, je n'aurai bientôt plus personne... Mais qu'est-ce que c'est que ça? (Une calèche toute crottée et toute déchirée s'engage dans le chemin creux. — Un paysan la conduit en postillon. — La voiture enfonce jusqu'au moyen dans une ornière; un des chevaux s'abat. L'homme jure, des cris de femme partent de la voiture.)

SCÈNE IV. — SAINT-GUELTAS, LA TESSONNIÈRE, ROXANE, UN POSTILLON.

SAINT-GUELTAS. Taisez-vous, sacrebleu! taisez-vous! (Au postillon.) Tais-toi, butor! Et vous, imbéciles, qui allez en calèche dans de pareils chemins, descendez, et que le diable vous emporte!

ROXANE, dans la calèche. Oui, oui, arrêtez, j'aime mieux descendre.

LA TESSONNIÈRE, dans la calèche. Ouvrez la portière, ouvrez!

LE POSTILION, relevant son cheval. **Ouvrez vous-mêmes, mille noms de nom d'un tonnerre !**

SAINT-GUELTAS, faisant descendre Roxane et la Tessonnière. **Allons donc et flanquez-nous la paix. Silence !** (Roxane est dans un costume impossible, bonnet de coton, chapeau d'homme, robe de soie en lambeaux, cape de paysanne. La Tessonnière a un chapeau de femme, une couverture liée autour du corps avec des cordes et des rubans fanés ; des pantoufles dans des sabots.)

ROXANE, que Saint-Gueltas attire brusquement sur le marchepied de la voiture. **Ah ! brutal, vous m'avez meurtri les bras ! Ah ciel ! pardon ! c'est vous, cher marquis ? Dieu nous vient en aide ! mais vous m'avez fait bien mal...**

SAINT-GUELTAS. **Ah ! tant pis pour vous, mademoiselle de Sauvières. Il fallait aller à Guérande, au lieu de vous obstiner à suivre une armée en déroute ! Pourquoi diable à présent n'êtes-vous pas au centre de la marche avec les autres personnes gênantes ?**

LA TESSONNIÈRE, bas, à Roxane. *Génantes* n'est pas poli !

ROXANE, à Saint-Gueltas. Vous nous faites des reproches !... Les bleus étaient derrière nous, la peur nous a saisis ; j'ai donné deux louis à cet homme pour qu'il prit la tête. Il prétendait connaître la traverse... Enfin nous voilà !

SAINT-GUELTAS. Belle idée ! vous n'aviez personne derrière vous. N'êtes-vous pas encore habituée aux paniques des trainards depuis un mois que ça dure ? Et croyez-vous n'avoir personne en face ?

ROXANE. Vous y êtes, marquis, je ne crains plus rien. Je m'attache à vous, je ne vous quitte pas !

SAINT-GUELTAS, haussant les épaules. Comptez là-dessus ! Vous avez fait la sottise, vous la boirez. (Au

paysan postillon.) Dételle tes chevaux, toi ! flanque-moi cette voiture dans les genêts, débarrasse la voie et viens t'atteler à nos caissons. Plus vite que ça !

ROXANE. Eh bien, et nous ? Va-t-on nous jeter dans les genêts aussi ?

SAINT-GUELTAS. Restez à découvert, si bon vous semble. L'avant-garde va vous bousculer tout à l'heure.

ROXANE. Vous nous quittez ?

SAINT-GUELTAS. Parfaitement. J'ai à conduire mes gens à l'assaut d'une ville, c'est un peu plus pressé que de bavarder avec vous ! (Il s'en va par où il est venu.)

ROXANE. Mais qu'a donc le marquis ? Lui autrefois si galant, si aimable, je ne le reconnais plus depuis quelques jours.

LA TESSONNIÈRE. C'est que ça va mal, ma chère amie, ça va très-mal !

ROXANE. Bast ! encore une affaire, et ce sera la fin.

LA TESSONNIÈRE. J'ai grand'peur que ce ne soit le commencement.

ROXANE. Le commencement de quoi ? Vous radotez !

LA TESSONNIÈRE. Non pas ! le commencement de misères dont vous n'avez pas l'idée.

ROXANE. Nous en avons plus que nous n'en pouvons porter. Quand on est fait comme nous voilà !... non, nous ne pouvons pas être plus malheureux !

LA TESSONNIÈRE. Si fait ! car jusqu'à présent nous avons, vous et moi, toujours trouvé quelque gîte, et nous allons, je pense, coucher en pleins champs.

ROXANE. J'aime mieux ça que les lits bretons. C'est une saleté horrible !

LE PAYSAN, qui a détélé ses chevaux. Ah ça, dites donc, les bourgeois ! au lieu d'insulter le pays, venez donc

un peu m'aider à verser la calèche. Je ne peux pas tout seul !

ROXANE. Verser la calèche ? Et qu'est-ce qui nous garantira du froid, s'il nous faut attendre ici que la ville soit prise ?

LE PAYSAN. Oh ! vous aurez assez chaud tout à l'heure à vous sauver, quand on chargera l'ennemi. Allons, vous, le vieux ! un coup de main !

LA TESSONNIÈRE. Vous plaisantez, mon ami !

LE PAYSAN. Vous ne voulez pas ? Eh bien, aux cinq cents diables le berlingot ! (Il casse les vitres avec le manche de son fouet et brise les châssis de la calèche.)

ROXANE. Ah ! le misérable ! il détruit notre dernier asile ! Empêchez-le donc, la Tessonnière !

LA TESSONNIÈRE. Merci ! vous voyez bien qu'il est furieux !

LE PAYSAN, cassant toujours. Damnée guimbarde, va ! Pas possible de l'ôter de là ! Ah ! v'là du renfort !

SCÈNE V. — LES MÊMES, MACHEBALLE et QUATRE VENDÉENS, maigres, déchirés, barbus, hâves.

MACHEBALLE, au postillon. T'es-t-encore là, feignant ? Laisse ça, et cours aux canons ; y en a un d'embourbé. Dépêche, ou gare à toi !

LE POSTILLON. On y va, quoi, on y va ! (Il remonte à cheval et part au trot.)

ROXANE, à la Tessonnière. C'est cet affreux Macheballe, si grossier ! Ne lui parlons pas, venez !

LA TESSONNIÈRE. Où donc aller ? On enfonce à mi-jambes dans les prés !

ROXANE. Non, par là, sur la fougère. Ah ! grand

Dieu ! on parlait de ça jadis, quand on chantait des bergeries : *Colin sur la fougère*... Et à présent !... (Ils s'éloignent.)

MACHEBALLE. qui a fait enlever la calèche par ses hommes ; ils la renversent sur la berge du chemin. Boutez-moi ça le ventre en l'air, et cassez les roues, que ces clampins de nobles ne s'en servent pas pour fuir la bataille. Ah ! si je repince ceux qui nous ont lâchés ! C'est bon, c'est bien, mes gars ! A présent *égaillez-vous*¹. Je vas tenir conseil un moment avec les autres chefs.

UN VENDÉEN. Encore ! on ne fait que ça ! On perd le temps à se demander ce qu'on veut faire.

UN AUTRE. Hormis toi, général, c'est tous des messieurs qui n'y connaissent rien, et qui ne peuvent pas s'accorder :

UN AUTRE. Y a Saint-Gueltas qu'est bon. Il en vaut quarante :

L'AUTRE. Je ne dis pas, mais il en demande plus qu'on n'en peut faire. On est sur les dents !

MACHEBALLE. Allons, allons, les enfants du bon Dieu ! faut pas parler de ça. Faut aller de l'avant. Là-bas, on se reposera dans la ville.

L'AUTRE. Oui, en attrapant des coups de fusil ! Les bleus sont partout à c't'heure, et y a pus de villes sans défense !

UN AUTRE. Tout ça, c'est la faute au vieux Sauvêtres, qui veut la discipline et la mode de se battre à découvert. C'est des histoires de l'ancien temps. On ne veut pus de ça, nous autres !

MACHEBALLE. Ah damel ! vous l'avez nommé général ! Fallait pas !

1. C'était le mot technique : *dispersion*.

UN AUTRE. Des généraux, on en a ben trop nommé! Il n'en faudrait qu'un.

MACHEBALLE. Et que ça soit toi, pas vrai?

L'AUTRE. Non! toi, Macheballe! général en chef!

MACHEBALLE. Ça pourra venir, mes enfants! Laissez partir les nobles : ils en crèvent d'envie!

LE PREMIER VENDÉEN. Qu'ils s'en aillent! C'est tous des trahisseurs.

UN AUTRE. Quand ils s'en iront, on leur z'y lâchera du plomb dans le dos. Ça les fera filer plus vite.

MACHEBALLE. V'là Saint-Gueltas, un bon, je ne dis pas; mais la belle Louise lui a mis la tête à l'envers depuis un bout de temps.

UN VENDÉEN. Faut la renvoyer. On n'a pas besoin de femmes à la guerre. C'est des bêtises, tout ça!

MACHEBALLE. On fera de son mieux. Égaillez-vous, et faites bonne garde.

LE VENDÉEN. Oui, si on peut! on tombe de fatigue. (Ils se dispersent et s'éloignent.)

SCÈNE VI. — MACHEBALLE, LE COMTE DE SAUVTERES, LE BARON DE RABOISSON, SAINT-GUeltas, LE CHEVALIER DE PRÉMOUILLARD.

MACHEBALLE, à Raboisson et au chevalier. Me v'là, arrêtez-vous! c'est ici qu'on se consulte.

LE CHEVALIER sans lui répondre, à Saint-Gueltas. Est-ce ici réellement? Nous ne sommes pas en nombre, et, s'il nous faut attendre les autres chefs, nous allons perdre un temps précieux; nous n'arriverons pas de nuit sous les murs de la ville.

SAINT-GUeltas. Une de nos colonnes doit y être.

LE COMTE. Raison de plus pour se hâter de la rejoindre. Écoutez ! Vous n'entendez pas de bruit ?

MACHEBALLE. Eh non ! la fusillade n'est pas commencée. Les oreilles vous cornent !

LE COMTE. Plait-il ?

RABOISSON, bas. Ne répondez pas à ce manant.

SAINT-GUELTAS. Attendez ! voici deux de mes éclaireurs !... (Entrent deux Vendéens.) Eh bien ?

UN ÉCLAIREUR. On a poussé, Jean et moi, jusqu'à la ville. Elle n'est pas gardée et ne se méfie pas ; avec quatre hommes de plus, on aurait pris le faubourg.

SAINT-GUELTAS. En avant, alors !

RABOISSON. Un moment ! c'est bien grave, de se lancer sans avoir pu se réunir.

SAINT-GUELTAS. Oh ! si on s'attend les uns les autres, ce sera comme sur la route du Mans. N'espérons plus rien que de nous-mêmes.

LE CHEVALIER. Eh oui ! En avant, mordieu ! allons donc !

LE COMTE. Vous avez raison cette fois, chevalier. Le malheur doit avoir dissipé toutes nos illusions. Ayons l'audace du désespoir.

SAINT-GUELTAS. Oui, oui, faites avancer vos colonnes, monsieur le comte.

LE COMTE. Mes colonnes ? Ignorez-vous que je n'ai plus que cent vingt hommes, de neufs cents que je commandais encore hier ?

MACHEBALLE. Ah ! vous, tous vos gens désertent ! c'est la honte de l'armée !

LE COMTE, méprisant. Vous dites ?

SAINT-GUELTAS, à Macheballe. Tais-toi, brutal ! ce n'est pas le moment.

MACHEBALLE. Je me tairai, si je veux.

SAINT-GUELTAS. Je te dis que tu vas te taire, et rester ici pour que nous ne soyons pas surpris et attaqués en flanc. Là est le grand danger. Ne l'oublie pas (bas), toi, le plus solide au poste !

MACHEBALLE. On restera, marchez !

SAINT-GUELTAS, aux autres. Je gagne la tête. J'enlève le faubourg. Suivez-moi de près avec vos hommes.

LE COMTE. Les voici, avec Stock.

UN GROUPE, qui traverse en fuyant. Les bleus, les bleus !... Nous sommes coupés !...

LE COMTE. Faites face alors, ralliez-vous !

STOCK. Oui, sacrement ! ralliez-vous...

UNE VOIX. Oui, oui, à la République ! elle fait grâce à ceux qui se rendent. Nous allons à Nantes !

D'AUTRES VOIX. A Nantes ! à Nantes !

LE COMTE. leur barrant le chemin. Malheureux ! vous allez à la mort !

QUELQUES FUYARDS, le repoussant et passant outre. Tant pis ! finir comme ça ou autrement...

SAINT-GUELTAS, saisissant deux hommes. Lâches ! je vous brûle la cervelle, si vous ne vous arrêtez pas !

SAPIENCE, paraissant au pied de la croix. Mes frères, mes enfants, au nom du Dieu des armées, je vous promets la victoire !

UNE VOIX. Tu mens, il nous abandonne ! Tu l'as mal prié, toi ! Laisse-nous tranquilles !

TOUS. A Nantes ! à Nantes ! (Ils fuient.)

SAINT-GUELTAS, essoufflé d'avoir lutté corps à corps en vain avec les fuyards. Bah ! c'est encore une panique, j'en suis sûr ! Messieurs, retournez sur vos pas, et empêchez que ça ne gagne plus avant. Moi, j'ai encore des gens sûrs, et nous tiendrons ici, Macheballe et moi.

LA KORIGANE, accourant. Mon maître, tes gars se sauvent aussi avec leurs officiers!

SAINT-GUELTAS. De quel côté?

LA KORIGANE. Ils courent droit sur la ville, comme des fous, croyant lui tourner le dos.

SAINT-GUELTAS. Alors, c'est bon ! Ils la prendront malgré eux. Je les rejoins. (Au chevalier.) Courez dire aux autres que la ville est prise ! (Il s'éloigne rapidement.)

LE CHEVALIER, le suivant. Au diable les autres ! je vous suis !

LA KORIGANE. Et moi, je vais me faire tuer avec eux ! (Elle part.)

MACHEBALLE, au comte et à Rabouison. Allons, mordieu ! retournez, vous autres ! empêchez la déroute !

LE COMTE, hautain. Nous savons ce que nous avons à faire. (Il s'en va du côté de l'armée vendéenne.)

MACHEBALLE, à Stock. Et vous, qu'est-ce que vous faites-là ? Allez à votre détachement.

STOCK. Mon détachement ? Le voilà ! c'est moi.

MACHEBALLE. Parti ?

RABOISSON, à Stock. Comme le mien, depuis le coucher du soleil.

MACHEBALLE. Mille noms de nom du diable ! Eh bien, alors...

RABOISSON, à Stock, sans vouloir répondre à Macheballe. C'est assez se démener pour rien. Nos malheureux hommes sont ivres de terreur, de faim, de fatigue et de désespoir. Ils ont fait tout ce que des hommes peuvent faire, ils ont fait plus : ils ont tenu jusqu'au bout comme des héros, tantôt comme des saints, tantôt comme des diables...

STOCK. Ou comme des Suisses ! oui !

RABOISSON. Ils sont à bout d'énergie. Ce ne sont

plus des hommes, ce sont des spectres. Je suis à bout de courage et de volonté, moi, pour les menacer, les injurier et les battre. Je ne sais ni mentir ni prêcher, M. Sapience lui-même y perd son latin : mais je sais me faire tuer, je ne sais que ça ! allons avec Saint-Gaelles tenter le dernier effort.

STOCK. Allons !

MACHEBALLE. Attendez, attendez ! Voilà des nouvelles (à Tirefeuille, qui arrive en se traînant.) C'est toi, mon garçon ? Qu'est-ce qui est arrivé là-bas ?

TIREFEUILLE. Rien ! une fausse peur. Un bleu, un seul, qui portait un ordre ou faisait une reconnaissance, je ne sais pas ! Je crois que c'est un officier. On a tiré sur lui, son cheval est tombé. On a sauté sur l'homme, on l'a houlé, on le l'amène. Nos gars ont coupé à travers champs, ils vont sur la ville.

MACHEBALLE. C'est bon, ça ; mais les canons, comment qu'ils passeront les haies ?

TIREFEUILLE. Ah bah ! pour deux méchants canons !...

MACHEBALLE. Deux ? et les autres ?

TIREFEUILLE. On les a laissés en route. Jeannette s'est embourbée jusqu'à la gueule.

MACHEBALLE. Jeannette ? notre grand canon du bon Dieu, notre relique, le porte-bonheur de l'armée ? Pas possible ! tout est perdu, si on sait ça dans les rangs ! Messieurs, sauvez les canons, sauvez Jeannette ! c'est le plus pressé.

RABOISSON. Au fait, si les bleus nous suivent, eux qui n'ont peut-être pas d'artillerie... Venez, Stock, sauvons Jeannette ! (Ils partent.)

MACHEBALLE, à Tirefeuille. Eh bien, ce prisonnier, où ce qu'il est ?

TIREFEUILLE. Je voulais l'expédier, les autres ont pas voulu.

MACHEBALLE. Ils ont bien fait ! Faut qu'il dise où sont les bleus.

TIREFEUILLE. Tâchez ! Moi, j'ai pas de patience.

MACHEBALLE. Où vas-tu ? Faut m'aider à le confesser.

TIREFEUILLE. Non, je suis trop las.

MACHEBALLE. Tu le feras souffrir, ça te remettra.

TIREFEUILLE. Quand vous me le donneriez à écorcher vif, faut que je dorme !

MACHEBALLE. Tu le prends comme ça ? veux-tu que je t'envoie dormir dans l'autre monde ?

TIREFEUILLE. Oh ! à c't'heure, chacun le prend comme il peut. Faut que je dorme ou que je crève.
(Il se jette sur la bruyère.)

MACHEBALLE. Personne n'obéit plus. Ça ne peut pas aller plus mal. Ah ! le v'là, ce prisonnier.

SCÈNE VII. — **MACHEBALLE**, **TIREFEUILLE**, endormi ;

HENRI, lié et désarmé, amené par **CINQ** OU **SIX VENDÉENS**.

MACHEBALLE. Ses papiers, vite ?

UN VENDÉEN. On l'a fouillé, il n'avait rien !

MACHEBALLE. Son habit, ôtez-lui son habit ! Y a de l'or ou des papiers cousus dans la doublure.

HENRI. Comment me l'ôterez-vous sans me délier les mains ?

MACHEBALLE. Coupez, coupez les manches aux épaules !

UN VENDÉEN. Non, non, coupez pas ! C'est moi qu'ai pris l'homme, l'habit est à moi.

UN AUTRE. On l'a pris tous les cinq. Faudra partager.

LE PREMIER. C'est pas vrai, c'est moi le premier qui ai mis la main dessus.

MACHEBALLE, à Henri, pendant qu'ils se querellent sans ôter l'habit. Qui es-tu ?

HENRI. Vous voyez mon uniforme. .

MACHEBALLE. Ton nom ?

HENRI. Vous ne le saurez pas.

MACHEBALLE. Où allais-tu ?

HENRI. Je ne compte pas vous le dire.

MACHEBALLE, aux Vendéens. Montez-le sur la butte. (A Henri que l'on attache à la croix.) On va te fusiller là.

HENRI. Je m'y attends bien.

MACHEBALLE. Mais avant on te coupera la langue et les poings.

HENRI. Vous n'en aurez peut-être pas le temps !

MACHEBALLE. V'là une parole malheureuse pour ta peau ! Les bleus te suivent ?

HENRI. Ils sont derrière moi.

LES VENDÉENS. Les bleus arrivent ? Égaillons-nous !

MACHEBALLE. Tuez d'abord ce chien-là !

UN VENDÉEN. Tue toi-même ; on n'a pas le temps (Ils se sauvent.)

MACHEBALLE, à Henri. Alors, toi, à moins que tu ne parles vite... Voyons ! veux-tu sauver ta chienne de vie ?

HENRI. Non !

MACHEBALLE. C'est tant pis pour toi ! (Il a armé son pistolet et lève le bras pour tuer Henri à bout portant. — Un coup de feu part de derrière la calèche et lui casse le bras.) Ah ! malheur !... (Il tourne sur lui-même, égaré. Un second coup de feu part.)

il pousse un hurlement et va rouler près de la calèche, d'où Cadio s'est relevé, le fusil de Tirefeuille encore fumant à la main. — Tirefeuille, qui dort à deux pas de là, s'est redressé au bruit.

TIREFEUILLE. C'est rien... C'est le prisonnier qu'on achève. (Il retombe endormi.)

HENRI, soufflant à travers la fumée de la pendue qui s'enveloppe. Bien visé ! A moi, l'ami ! délie-moi, et nous allons travailler tous les deux.

CADIO, fait un pas et laisse tomber le fusil, il est près de tomber lui-même. J'ai tué, moi, moi ! j'ai tué un homme !

HENRI. Mais viens donc ! nous en tuerons dix !

CADIO, égaré, montant vers lui. Qui m'appelle ? où est-ce que je suis ?

HENRI. Ah ! je te reconnais, toi ! tu t'appelles Cadio !

CADIO, essayant de le délier. Je vous avais reconnu aussi... Ah ! voyez, voyez ce que j'ai fait pour vous ! J'ai tué !

HENRI. Tu as sacrifié un bandit à un honnête homme... Mais coupe donc ces cordes ! as-tu un couteau ?

CADIO. Oui, je crois que oui... Vous pensez qu'il est mort, lui ?

HENRI. Oui, oui, bien mort. N'aie par peur ! rends-moi les mains, les mains d'abord !

CADIO. Vous voilà libre. Sauvez-vous !

HENRI, l'embrassant. Merci, mon garçon. Par où fuir ?

CADIO. Je ne sais plus... ils sont partout ! (Il voit Tirefeuille endormi.) Ah ! tenez ! un autre là ! mort aussi ! J'en ai donc tué deux ?

HENRI, regardant Tirefeuille tout en cherchant les pistolets de Macheville qu'il ramasse. Non, c'est un homme mort de fa-

tigue ou de faim. Ils en laissent comme ça partout. Allons, reprends son fusil, charge-le.

CADIO. Je ne sais pas.

HENRI. Prends-le toujours et viens avec moi, il ne va pas faire bon ici pour toi tout à l'heure

CADIO. Aller avec vous ? Non, j'en ai assez fait, j'ai donné la mort !

HENRI. Ami Cadio, tu as fait une grande chose. Tu as vaincu la peur pour payer la dette de l'amitié. Tu n'es plus un idiot et un fou, tu es un homme à présent !

CADIO. Un homme, moi ? l'amitié... vous dites ? — et vous m'avez embrassé, vous ! C'est la première fois qu'on a embrassé Cadio !...

HENRI. Allons, allons, viens-tu ?

CADIO. Avec les bleus ? contre les blancs ?

HENRI. Oui, nous allons enfoncer leur centre ; ma pauvre cousine doit être là avec les autres femmes : il faut tâcher de la sauver. Tu peux faire encore une bonne action. Viens !

CADIO. Allons ! qui sait ? (Ils s'éloignent.)

TIREFEUILLE, s'éveillant. J'ai froid ! Ah ! chien de sort ! ne pouvoir pas dormir une heure ! Voilà le jour, pas moins ! Est-ce qu'ils prennent la ville ? Je n'entends rien. Eh bien !... et mon fusil ? On me l'a donc volé ? Ah ! les jambes ! les pieds ! ça n'est plus qu'une plaie. — Un cavalier ? Blanc ou bleu, il me faut son cheval et je l'aurai !

SCÈNE VIII. - TIREFEUILLE, LOUISE, en amazone, sur un
petit cheval couvert de sueur.

TIREFEUILLE, le couteau à la main. Descendez, ou je vous saigne!

LOUISE. Toi dont j'ai obtenu la grâce? Est-ce que tu ne me reconnais pas, malheureux?

TIREFEUILLE. Ah! si fait, demoiselle! D'où sortez-vous?

LOUISE. D'une mêlée effroyable, la déroute du centre. Je cherche, je cours... Où est Saint-Guelas?

TIREFEUILLE. Par ici ou par là; pas loin, bien sûr.

LOUISE. Eh bien, je vais par là; toi, va par ici, et, si tu le rencontres...

TIREFEUILLE. Mes pieds sont morts. Je ne peux plus faire un pas.

LOUISE, sautant à terre. Prends mon cheval, j'ai encore la force de courir.

TIREFEUILLE, sur le cheval, partant. Merci, ma bonne demoiselle!

LOUISE. Attends donc! écoute! tu diras au marquis...

TIREFEUILLE. Bonjour! bonjour! courez après moi si vous pouvez! (Il fuit.)

LOUISE. Oh! le lâche! il me vole mon cheval!

SCÈNE IX. — LOUISE, SAINT-GUELTAS.

SAINT-GUELTAS. Vous ici, seule! Où allez-vous?

LOUISE. Et vous? Je vous cherche, venez!

SAINT-GUELTAS. La ville est défendue. Il me faut du renfort pour l'attaquer.

LOUISE. Vous n'en aurez pas ; les bleus sont derrière nous !

SAINT-GUELTAS. Vous êtes sûr ?...

LOUISE. Oui ! mon père est là, dans le bois où vous voyez pointer ce grand chêne. Il a pu rassembler et retenir quelques-uns des siens, les meilleurs ; il veut tenir là jusqu'à la mort pour empêcher les bleus de se rejoindre. Il y a un corps qui s'avance sur la gauche.

SAINT-GUELTAS, qui a monté en courant sur la butte. Je le vois ! Votre père va se faire prendre entre deux feux avec une poignée d'hommes... C'est impossible ! Qu'il vienne vite ici ! j'ai encore un détachement qui le soutiendra.

LOUISE. Il l'a tenté en vain. Ses hommes ne veulent plus faire un pas en plaine.

SAINT-GUELTAS. Ah ! c'est comme les miens ! N'importe, tentons ici l'impossible ! Voici le reste de mon armée ; ne la regardez pas, Louise, vous seriez épouvantée du petit nombre... (On voit approcher le chevalier et un petit officier de quatorze ans, suivis d'un corps de Vendéens.) Moi, je n'ose plus les compter ! Tenez, voilà tout ce qui me reste d'officiers, un petit abbé enthousiaste et un enfant intrépide !

LE CHEVALIER, à ceux qui le suivent. Courage, courage ! voilà Saint-Gueltas !

LES VENDÉENS. Vive Saint-Gueltas ! On n'est pas encore perdu.

SAINT-GUELTAS. Non, mes bons gars, mes derniers, mes fidèles ! Rien n'est jamais perdu pour les braves ; Dieu combat pour eux. Encore dix minutes de course,

et nous gagnons le bois du Grand-Chêne; c'est là que nous exterminerons l'ennemi en détail.

UN VENDÉEN. Mâcheballe y est ?

UN AUTRE, qui rôde autour de la calèche. Mâcheballe ? Il est là, mort !

UN AUTRE. Mort ? Tout est perdu !

UN AUTRE. Et *Jeannette* ?

UN AUTRE. Prise !

UN AUTRE. Alors, y a plus rien à faire.

SAINT-GUELTAS. Vous voulez donc abandonner le centre, c'est-à-dire vos femmes et vos enfants, à l'ennemi ?

D'AUTRES VENDÉENS. Non, non ! ça ne se peut pas !
TOUS. Non !

UN VENDÉEN. Nous périrons jusqu'au dernier, si ça peut servir à quelque chose.

SAINT-GUELTAS. Avez-vous confiance en moi ?

TOUS. Oui, oui !

SAINT-GUELTAS. Eh bien, marchons !... Vous avez encore des cartouches ?

UN VENDÉEN. Chacun deux ou trois.

UN AUTRE. Excepté ceux qui n'en ont qu'une.

UN AUTRE. Et ceux qui n'en ont point.

SAINT-GUELTAS. Mais vous avez tous des baïonnettes ?

UN VIEILLARD. Alors, c'est le combat d'où l'on ne revient pas ! Mes amis, voilà un calvaire. Recommandons nos âmes à Dieu, et pardonnons-nous nos manquements les uns aux autres en guise d'extrême-onction ! (Ils s'agenouillent. Le chevalier s'agenouille aussi.)

SAINT-GUELTAS, à Louise. Laissons-les prier, ils se battront mieux après !

LOUISE. Prions avec eux !

SAINT-GUELTAS, *bas, la relevant.* Louise, accordez-moi aussi le viatique de l'amour...

LOUISE. Non, mais celui de la reconnaissance et de l'admiration !

SAINT-GUELTAS. La mort ne va-t-elle pas m'absoudre de ce passé qui t'épouvante ? Dis un seul mot...

LOUISE. Sauvez mon père !

SAINT-GUELTAS. Je le sauverai ou je mourrai avec lui. Accorderez-vous un baiser à mon cadavre ?

LOUISE. Oui, je le promets.

SAINT-GUELTAS. Et si par miracle nous survivons à ce désastre...

LOUISE. Sauvez mon père, et je suis à vous.

SAINT-GUELTAS, *enthousiaste.* Alors, en avant ! Je vais à ce combat comme à une fête ! — Êtes-vous prêts, les amis ?

LES VENDÉENS, *qui se sont tous embrassés à la ronde, autour de la croix.* Oui, notre maître.

SAINT-GUELTAS. Mettez cette jeune fille au milieu de vous, mes braves ! C'est une sainte à qui Dieu confère le don des miracles !

LOUISE, *à Saint-Gueltas.* Un serment en échange du mien. Tuez-moi plutôt que de me laisser tomber entre les mains des bleus !

SAINT-GUELTAS. Je le jure ! *(Ils partent pour le Grand-Chêne.)*

SCÈNE X. — LA KORIGANE, puis **ROXANE**, **LA TESSONNIÈRE**, **SAINT-GUELTAS**, **RABOISSON**.

LA KORIGANE, *qui sort des buissons.* Alors, elle va au milieu de la bataille, elle aussi ? Elle est brave ! Je ne le croyais pas... Va-t-elle se battre ? est-ce elle qui

mourra à ses côtés, pour lui et avec lui ? Ah ! maudite ! tu m'as pris ma vie en lui prenant son cœur, et, à présent, tu me voles ma mort, que je voulais lui donner !

ROXANE, arrivant avec la Tessonnière. Par ici, tenez ! un de nos petits Vendéens ; il va nous dire où nous sommes.

LA TESSONNIÈRE. Ce n'est pas la peine : voilà le calvaire, et notre pauvre calèche brisée !

ROXANE. Ah ! mon Dieu ! voilà une grande heure que nous marchons pour nous retrouver au même endroit, et pour nous rapprocher peut-être du lieu du combat ! Écoutez ! il me semble que j'entends... Non, rien ! Mais nous sommes ensorcelés ! (A la Korigane.) Petit ! petit !

LA KORIGANE. Tiens, c'est la vieille folle !

ROXANE. Deux louis si tu veux nous conduire en lieu sûr, dans quelque maison... (La Korigane ne bouge pas.) Sais-tu si la ville est prise ? Réponds donc ! (A la Tessonnière.) C'est quelque Breton des côtes ; il ne comprend pas.

LA TESSONNIÈRE, bas. Non, c'est la Korigane ; elle s'habille en homme, à présent ; c'est l'héroïne sanglante, la maîtresse de Saint-Gueltas !

ROXANE. Fi ! la Tessonnière, vous avez les idées d'un vieux libertin !

LA TESSONNIÈRE. Moi ? Ah ! par exemple !...

ROXANE. Ma petite Korigane, puisque c'est toi, tu vas nous conduire et nous protéger !

LA KORIGANE. Vous ? Allez au feu d'enfer avec vos pareilles !

ROXANE. Ah çà ! tu ne me reconnais donc pas ? moi, ta maîtresse, qui te gâtai !...

LA KORIGANE, farouche. Je n'ai plus ni maîtresse ni maître; je ne sers plus personne, et, les dames, je les voudrais voir toutes au fond de l'eau. C'est vous autres qui avez tout gâté, tout perdu avec vos bêtises, vos peurs, vos bravades, vos embarras, vos voitures et votre argent! Ah! vous voilà bien! « Veux-tu deux louis pour me sauver la vie? » Il paraît qu'elle ne vaut pas cher, votre vie de fainéantes!

ROXANE. En veux-tu dix? en veux-tu vingt?

LA KORIGANE. Je ne veux rien de vous! et votre argent, je le méprise. Tout le monde le maudit, allez! C'est avec ça que vous trouvez partout vos aises quand il n'y a plus rien pour le pauvre monde. S'il y a une voiture ou seulement une charrette, c'est vos amis ou vos amants qui la retiennent pour vous, et nos blessés, à nous, crèvent dans les fossés comme des chiens. S'il y a un morceau de pain dans une chaumière, c'est pour vous ou pour vos filles de chambre. S'il y a un mot de consolation du prêtre, c'est pour vous autres; un bon regard des chefs, c'est encore pour vous, et, si à deux doigts de la mort on pense encore à l'amour, c'est vous autres qui en avez l'honneur!

ROXANE, bas, à la Tessonnière. Cette furie est jalouse de moi parce que le marquis me fait la cour! Sauvons-nous, mon cher! Elle est capable de nous égorger!

LA TESSONNIÈRE. Et on se bat tout près d'ici! Écoutez! oui! Courons, courons!

ROXANE, courant. Eh bien, vous vous arrêtez?

LA TESSONNIÈRE. J'ôte mes sabots. Tant pis! j'attraperai un rhume! (Ils fuient.)

LA KORIGANE, qui a monté sur la butte. Ils se battent déjà? Ils n'ont donc pas pu gagner le Grand-Chêne? J'ai peur! Non, il ne peut pas mourir, lui! j'ai cousu, sans

qu'il le sache, une relique dans la doublure de sa veste! (Deux Vendéens passent, emportant Saint-Gueltas.) Mon maître couvert de sang!...

SAINT-GUeltas, d'une voix éteinte. Laissez-moi, je peux me battre encore! (Il s'évanouit.)

LA KORIGANE, aux Vendéens. Courez, courez! suivez-moi, je connais le pays; je le cacheraï... (A elle-même avec exaltation.) J'aurai sa dernière parole au moins!... J'aurai sa mort, moi! (Ils fuient, emportant Saint-Gueltas sur les traces de la Korigane. D'autres fuyards passent, entraînant Raboisson malgré lui.)

RABOISSON. A la baïonnette! allons, retournez-vous! (Les Vendéens jettent leurs fusils et l'entraînent.)

SCÈNE XI. — HENRI, MOTUS, avec QUELQUES SOLDATS RÉPUBLICAINS.

HENRI. Halte! Le colonel est en avant, nos feux se croiseraient de trop près; laissons-le rabattre sur nous les fuyards, et attendons-les le sabre en main. (Se parlant à lui-même en descendant de cheval.) Pauvres malheureux! il y avait là des gens de cœur!

MOTUS. Sans te contredire, mon lieutenant, nous devrions entrer dans le bois du Grand-Chêne. Ils sont capables de s'y tenir cachés comme des lièvres et de nous échapper.

HENRI. Est-ce que nos chevaux peuvent percer ces remparts d'épines? Attendons-les, grenadiers. (A Cadlo, qui arrive en courant, bas.) Eh bien, est-ce là qu'ils sont? mon oncle... Louise?...

CADLO. Non, partis, sauvés avec Saint-Gueltas. J'ai parlé à un blessé qui les a tous vu passer.

HENRI. Bien ! je respire. Merci, mon Cadio ! (il se touche le bras.)

MORTS. Mon lieutenant, tu es blessé ?

HENRI. Je crois que oui. Tiens, en deux endroits du même bras ! J'ai donné mon mouchoir à un cavalier qui avait la tête fendue. En as-tu un, toi ?

MORTS. Un mouchoir ? Non, mon lieutenant, je ne connais pas ça.

CADIO. Voilà le ruban de ma cornemuse avec une poignée d'herbe machée ; ça arrête le sang. (il passe Henri adroitement.)

HENRI. C'est parfait ! Sers plus fort ! Tu vois bien que tu n'as plus peur. Tu ne perds pas la tête, tu assistes les amis.

CADIO. Oui, mais j'ai peur tout de même. Ça ne passe pas comme ça !

HENRI. A cheval ! à cheval ! voilà le colonel.

SCÈNE XII. — LES MÊMES, LE CAPITAINE RAVAUD, devenu colonel, suivi d'un détachement.

LE COLONEL, descendant de cheval. Non, halte ! sonnez le ralliement. (Morts sonne le ralliement.)

CADIO, quand il a fini. Voilà qui est beau ! Je voudrais connaître cet instrument-là !

MORTS. Citoyen la Tignasse, on peut te l'apprendre ; mais ça n'est pas dans un jour qu'on peut en détacher comme ça. Et d'abord, vois-tu, il faut avoir les cheveux en tresses et en queue ! Tant que tu auras la tête couverte en chaume, tu n'apprendras rien qu'à souffler dans la peau de vache.

LE COLONEL, qui a donné des ordres à des officiers. C'est en-

tendu, cinq minutes pour faire souffler les chevaux, et nous allons plus loin couper la retraite aux vaincus. (Bas, à Henri.) Donnons-leur le temps de fuir. Quand il s'en sauverait quelques-uns ! Les malheureux ne peuvent plus rien.

HENRI. Non, rien ! c'est ici le dernier soupir de la Vendée. Tout a fui devant nous, et derrière nous rien n'est épargné. Le général l'a juré, et vous savez qu'il tient parole.

LE COLONEL. Votre oncle a dû pouvoir s'échapper ; mais Louise ?

HENRI. Un autre que moi la protège.

SCÈNE XIII. — LES MÊMES, LE COMTE DE SAUVIÈRES,
amené par DES FANTASSINS.

HENRI, bas. Dieu ! lui, mon oncle ! Grâce pour lui, mon colonel !

LE COLONEL, aux fantassins. Laissez ce malheureux.

UN FANTASSIN. Colonel, on l'a pris les armes à la main. Il ne s'est pas rendu.

LE COLONEL. Il est criblé de blessures. Laissez-le respirer. (Les fantassins quittent les bras du comte, qui tombe aussitôt épuisé.) Voyez, mes enfants, il se meurt ! vous n'achevez pas les agonisants ?

LES FANTASSINS. Non, non ! pas nous ! (Ils s'éloignent et vont se joindre aux cavaliers, qui essuient leurs chevaux couverts de sueur, de sang et de boue.)

LE COMTE. Adieu, chère France ! c'est ma fin et celle de la guerre ! (Voyant Henri, qui, à genoux près de lui, le soutient dans ses bras.) Qui donc est là ?

HENRI. Moi, ne me maudissez pas !

LE COMTE. Henri !... tu as fait ton devoir ; moi, j'ai cru faire le mien. J'ai hâté l'agonie de mon parti... Je le savais ; on réclamait mon sang... je l'ai donné. La France ne veut plus de nous. Que sera l'avenir ? Henri, où est ma fille ?

HENRI. Sauvée... avec Saint-Gueltas.

LE COMTE. Sois généreux, elle l'aime.

HENRI. Je le sais.

LE COMTE. Moi, je crains... Saint-Gueltas est... c'est un héros... oui, mais... — avant qu'ils passent en Angleterre — dis-leur... Mais tu ne les verras pas...

HENRI. Si je les voyais, que leur dirais-je ?

LE COMTE. Je veux... Non, je ne sais plus... Je ne sais rien... rien... Tout s'efface... Dieu m'appelle. Tout est perdu !... perdu... Vive le roi ! (Il expire. Coups de fusil très-près.)

UN FACTIONNAIRE, sur la butte. Un engagement par là !

LE COLONEL. A cheval ! à cheval ! Henri, courage ! à ton poste !

HENRI, à Cadio, tout en montant à cheval. Garde ce pauvre corps. Je viendrai le chercher. (Tous parlent, excepté Cadio.)

SCÈNE XIV. — CADIO occupé du cadavre ; puis LOUISE.

CADIO. Pauvre mort ! Je t'ai vu debout et fier, et fâché contre moi, dans ton château, et, à présent... c'est ma faute si tu es là couché... Ah ! la quenouille ! Je ne savais pas, moi ! Je vais le couvrir de feuilles sèches, je n'ai pas d'autre linceul à lui donner. (Au moment de lui couvrir le visage, il le regarde.) Il est beau tout de même, ce vieux homme, avec son sang dans ses cheveux blancs et son

air tranquille ! Ils sont peut-être heureux, les morts !
(Louise accourt éperdue.) La demoiselle ? Cachons-lui... (Il couvre entièrement de feuilles le corps de M. de Sauvières.)

LOUISE. Mon père ! Avez-vous vu ?... Ah ! Cadio, c'est toi ! où est mon père ?

CADIO. Il est parti.

LOUISE. Sauvé ?

CADIO. Oui, bien sûr... Mais vous, je vous croyais...

LOUISE. Je ne l'ai pas quitté ; mais, dans un moment de confusion, j'ai été renversée, on a marché sur moi, je ne l'ai pas senti, je me suis levée, mais j'ai perdu de vue mon pauvre père et Saint-Gueltas... Où sont-ils ? Dis.

CADIO. Je ne sais pas... par là peut-être. Vous ne voulez pas aller du côté de votre cousin ? Vous feriez mieux...

LOUISE. Henri est là ?

CADIO. Oui, il est bon, lui, il est doux, il fait grâce...

LOUISE. Il ne pourrait rien faire pour les miens, et, moi, je ne veux pas de grâce. Je veux rejoindre mon père... Cadio, je le veux...

CADIO. Oui, et Saint-Gueltas !

LOUISE. C'est mon devoir.

CADIO. Allons, venez, nous les retrouverons... (À part.) Je ne veux pas la laisser ici, il faut la sauver ! (Ils s'éloignent.)

CINQUIÈME PARTIE

PREMIER TABLEAU

Février, 1794. — Une ferme en Bretagne ¹. — Intérieur d'une cour négligée et encombrée, fermée en avant par des palissades et une barrière de bois brut; un chemin passe le long de cette clôture. — Au delà du chemin s'étendent des prairies pâles, maigres et absolument plates jusqu'à la Loire, qu'on aperçoit à l'horizon comme un bras de mer, et dont un méandre se rapproche de la ferme. — Quelques buissons de tamaris nains coupent çà et là ces prairies, où l'on voit des bandes de goëlands se mêler aux troupeaux d'oies domestiques. — Un menhir en pierre levée, assez près de la ferme, sert à ancrer les barques. C'est le seul accident notable d'un paysage sans arbres et tout nu. — À l'entrée, la maison principale; à droite et à gauche, un côté irrégulier de constructions rustiques dont les toits sont couverts d'une mousse épaisse, séculaire. — Un hangar de branches et de paille occupe un coin. — Le soleil brille, la terre humide fume. — Au delà de la ferme, du côté opposé à la Loire, le pays est cultivé. — Quelques mouvements de terrain sont couverts de taillis et de genêts épineux; un moulin à vent tourne à quelque distance de la ferme.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE PÈRE CORNY, fermier; REBEC.

REBEC. Bonjour, père Corny! comment vont les semences?

CORNY. Serviteur, monsieur Rebec. Ça ne lève pas

¹. Peut-être sur la route de Savenay à Saint-Nazaire.

trop mal. Voilà un beau temps aujourd'hui, pas vrai, monsieur Rebec ?

REBEC. Appelez-moi donc « citoyen Lycurgue », ça ne fait pas bon effet devant les passants, de dire *monsieur*, c'est passé de mode, et puis j'aime autant qu'on oublie mon vrai nom, dans votre pays du bon Dieu.

CORNY. Dame ! je ne peux pas le retenir, votre sobriquet révolutionnaire. C'est des saints qu'on ne connaît point, nous autres ! et tant qu'à votre nom de famille, on ne s'en inquiète point chez nous. On n'est point pour trahir, si vous avez des secrets à cacher.

REBEC. Des secrets, des secrets ! Mon Dieu, je suis comme les gens d'ici. Je plains les malheureux, et, puisque c'est un crime d'État pour le moment...

CORNY. Enfin vous êtes un ancien suspect, je le sais bien : ça vous fait plus d'honneur que de tort en pays breton.

REBEC. Oh ! ça ! vous êtes tous des braves gens, et je peux dire que j'ai eu une fameuse idée de m'arrêter ici, au lieu d'aller à Nantes, où j'avais eu l'idée de m'établir.

CORNY. A Nantes ! il paraît qu'il n'y fait pas bon pour ceux qu'on soupçonne, car vous étiez soupçonné dans votre pays de Vendée...

REBEC. Je peux vous dire pourquoi, vous êtes un homme discret. J'avais été jeté en prison à Puy-la-Guerche pour avoir sauvé des flammes certains châteaux incendiés par les bleus ; je crois bien que j'en ai sauvé une douzaine. Alors, les jacobins de l'endroit m'ont accusé d'avoir spéculé sur le séquestre : des calomnies ! J'ai réussi à m'évader avec l'aide de quelques amis vertueux, que j'avais parmi les sans-cu-

lottes, et je suis venu essayer de faire un peu de commerce en Bretagne.

CORNY. Et comme vous êtes savant et entendu à toute sorte d'affaires, on vous a nommé municipal de la paroisse. On a bien fait; ça vous retient chez nous (avec un signe d'intelligence), où ce que la Loire porte bateaux... et autres ! Il n'y a point de mal à ça. Vous êtes un homme sage, qui sait fermer les yeux quand il ne faut pas trop les ouvrir. (Lui poussant le coude en voyant approcher la Tessonnière.) Hein ! vous n'y regardez point de trop près ?

REBEC, riant. Non, j'ai la vue basse, et puis je n'ai pas un brin de mémoire. Il y a comme ça un tas de figures que je rencontre dans les prés, dans les champs, jusque dans votre cour, et je ne pourrais pas mettre leur nom dessus.

SCÈNE II. — LES MÊMES, LA TESSONNIÈRE, en payan.

LA TESSONNIÈRE. Tiens ! te voilà, Rebec ?

REBEC, avec affectation. Bonjour, père Jacques, bonjour ! Ça va bien, mon brave homme ? (A Corny.) Vous voyez, je ne le reconnais pas du tout, celui-là.

CORNY, bas. Et puis vous ne voudriez pas faire de tort à un pauvre homme comme moi. C'est notre profit, à nous autres, d'en cacher tant qu'on peut.

REBEC, de même. Ça ne paye pourtant guère ; ça n'a plus rien.

CORNY. Bah ! ça payera plus tard ; on a confiance. Et puis il y en a qui ont encore des vieux louis cousus dans leurs vieux habits, et ceux-là payent pour les autres. Faut dire qu'ils se soutiennent bien entre eux, et point chichement...

LA TESSONNIÈRE, qui fait semblant de travailler et qui gratte la terre au hasard avec une pioche, se rapprochant d'eux. Dis donc, Rebec?

REBEC, bas. N'ayez pas l'air de si bien me connaître, et surtout ne me tutoyez pas, puisque vous ne tutoyez pas les autres.

LA TESSONNIÈRE. Tu as raison, mon ami, tu as raison ! Et, dis-moi, as-tu des nouvelles ?

REBEC. Ah ! dame ! la terreur va son train, et c'est à qui en prendra la gouverne.

LA TESSONNIÈRE. Comment ! la gouverne de la terreur ?... On nous disait que ça allait bientôt finir ?

REBEC. Ça finira. Vous pensez bien que ça ne peut pas durer toujours ; mais pour l'instant ça redouble. Ceux qui la font la craignent tant eux-mêmes, que c'est à qui en fera plus que les autres. C'est ce qui les perdra. Ils se dénoncent, ils s'injurient, ils s'envoient à la guillotine. Soyez tranquille, ça finira mal pour eux ; chacun son tour !

LA TESSONNIÈRE, prenant du tabac. Et alors, naturellement, le roi...

REBEC. Faut pas parler de ça, ça viendra tout seul ! (Bas, s'adressant à Corny.) Dites donc, il est bien mal déguisé. Il a une chemise trop fine, et vous devriez lui cacher sa tabatière à portrait. Dites-lui donc de me la vendre, et je lui en achèterai une en corne.

CORNÏ, bas. Bah ! bah ! nos garnisaires le connaissent, mais ils ne font pas semblant. Qu'est-ce que ça leur fait, un vieux comme ça ?

REBEC. Je sais bien qu'on peut compter sur nos quatre hommes de garnison : ils sont très-gentils ; mais si on les changeait ? si on nous envoyait des enragés ?

CORNY. Quand on y sera, on verra! on se cachera mieux... (Souriant avec malice.) Et vous aurez la tabatière à bon compte!

REBEC. Et les deux dames? Vous êtes sûr?...

CORNY, montrant Louise, qui passe déguisée en paysanne pauvre et tirant une vache par la corde. Voyez! la jeune se comporte bien. La v'là qui ramène nos vaches à l'étable. Dirait-on pas d'une vraie fille de ferme? Et puis c'est doux, c'est raisonnable, ça s'arrange de tout; mais la vieille... ah! qu'elle est terrible! Heureusement, nos garnisaires la prennent pour une ancienne fille de chambre qui fait ses embarras. Ça les fait rire, et ils ne veulent pas me vendre. On ne leur refuse pas la goutte, et ils viennent souvent se la faire offrir... Et puis les bleus, voyez-vous, c'est pas toujours ce qu'on croit! Y en a bien qui mériteraient d'être blancs! C'est comme vous, quoi! on peut s'entendre.

REBEC. C'est ça, c'est ça, entendons-nous. Être bien avec tout le monde, c'est le plus sûr; mais de la prudence, hein?

CORNY. Soyez donc tranquille, on en a!

REBEC. Pourtant, hier, vous avez été inquiétés!

CORNY. Eh! non, point du tout. Mes gars ont donné une fausse alerte, et on a fait coucher la vieille au moulin, pour lui donner une petite leçon de prudence, comme vous dites!

REBEC. Ah! vous leur donnez comme ça des peurs?...

CORNY. De temps en temps, faut ça. Sans ça, ces gens se perdraient... et nous avec!

REBEC, malin. Et puis, si on les mettait trop en confiance, ils ne comprendraient pas les obligations qu'ils vous ont, n'est-ce pas?

CORNY. Dame! on s'expose pour eux tout de

même! Souhaitez-vous boire un pichet de cidre, monsieur Lycurge?

REBEC. Citoyen Lycurge donc! Non, merci, je n'ai pas besoin de ça pour être votre ami. (A part.) C'est mon intérêt!

SCÈNE III. — LES MÊMES, ROXANE, LA TESSONNIÈRE,
lisant un journal sous le hangar.

ROXANE, mal déguisée en paysanne, avec un reste de coquetterie.
Bonjour, citoyen Lycurge; comment va ton commerce?

REBEC. Comme ça, comme ça, Marie-Jeanne. Les temps sont trop durs. Les moutons d'ici n'ont que la peau et les os.

ROXANE. Allons donc, coquin! Tu es de ceux qui spéculent sur la famine!

REBEC. Moi?

ROXANE. Oui, toi, j'en mettrais ma main au feu; tu as toujours su profiter du malheur des autres. Tu aurais aidé à brûler notre château, si tu n'avais pas espéré que la Vendée triompherait. A présent que tu la crois anéantie, tu regrettes bien de n'avoir pas pris ta part à la destruction de notre pauvre manoir.

REBEC. Au diable votre manoir! C'est lui qui me force à me cacher, à m'exiler de mes pénates!

ROXANE. Bah! tu auras fait danser l'anse du panier, monsieur le gardien du séquestre! et la République, qui veut tout garder pour elle, t'aura chassé! C'est la seule bonne chose qu'elle aura faite.

REBEC, à Corny qui écoute. Oh! elle est méchante, la vieille! (A Roxane.) Citoyenne Marie-Jeanne, vous êtes

sujette aux propos séditieux. Faites attention à vous, ou je me verrai forcé de sévir et de vous faire arrêter.

ROXANE. Je t'en défie! Tu sais bien que les princes sont en France... et pas loin d'ici!

REBEC. Savoir!

ROXANE. C'est tout su. Nous sommes mieux informés que toi!

REBEC, à part. Si c'était vrai! (A Corny, bas.) Je m'en vas pour ne pas me quereller. Envoyez-la souvent coucher au moulin, celle-là; elle en a besoin. (Il sort, Corny le reconduit.)

SCÈNE IV. — ROXANE, LA TESSONNIÈRE, puis LOUISE.

LA TESSONNIÈRE, qui lit son journal avec des lunettes d'or. Qu'est-ce que vous disiez donc, que les princes...?

ROXANE. Il faut toujours dire comme cela aux trembleurs qui veulent montrer les dents.

LA TESSONNIÈRE. Vous avez tort, ma chère amie, de fâcher cet homme-là! S'il le voulait, nous ferions, vous et moi, un vilain *mariage républicain* sur les bateaux de Nantes!

ROXANE. Je ne lui sais aucun gré de sa discrétion. C'est la peur d'être compromis par nous qui le retient. Ah ça! qu'est-ce qu'il y a dans votre journal?

LA TESSONNIÈRE. Rien de nouveau, c'est celui que je relis depuis huit jours.

ROXANE. Vous devriez bien perdre l'habitude de lire ainsi dehors. Vous attirez l'attention...

LA TESSONNIÈRE. Et vous, vous devriez bien ne pas vous parfumer! Au diable le paysan qui a retrouvé dans les genêts et rapporté votre boîte à odeurs!

ROXANE. Voulez-vous que je sente l'écurie?

LA TESSONNIÈRE. Oui, il le faudrait. Les bleus ont le nez fin.

ROXANE. Pas du tout. Les gens qui fument n'ont pas de flair.

LOUISE, sortant de l'étable. Vous avez vu Rebec? Sait-il quelque chose de mon père, enfin?

ROXANE. Non, rien.

LOUISE. Mon Dieu, mon Dieu! ne rien savoir de lui depuis bientôt trois mois!

ROXANE, bas, à la Tessonnière. Avez-vous brûlé le numéro du journal où nous avons appris la mort de mon pauvre frère?

LA TESSONNIÈRE. Oui, oui. Je l'ai brûlé tout de suite. C'était peut-être une fausse nouvelle, d'ailleurs!

LOUISE, avec angoisse. Pourquoi parlez-vous bas tous les deux? Vous me cachez quelque chose, j'en suis sûre! (Elle s'empare du journal qu'on lui laisse parcourir.)

ROXANE. Ma chère enfant, sois sûre que mon frère a réussi à émigrer depuis longtemps, comme tant d'autres. Il ne peut pas t'écrire, il te perdrait. D'ailleurs, il ne sait pas où nous sommes. Prends patience, tout s'éclaircira. Surmonte tes inquiétudes et songe que les regrets et les pleurs sont des crimes aux yeux des espions qui nous entourent.

LOUISE, rendant le journal. Des espions? Nous serions ingrats d'y croire, ma tante. Il me semble, au contraire, que tout le monde s'entend ici pour nous préserver... Mais qui vient là-bas, sur la Loire?

ROXANE. Réjouissons-nous. C'est l'ami Cadio; il saura peut-être quelque chose, lui! (Cadio descend d'une barque qui le dépose devant la ferme et qui s'éloigne.)

LOUISE. Il est méfiant avec vous. Laissez-moi le questionner, j'irai vous dire ce qu'il m'aura appris.

ROXANE. Oui, oui, nous rentrons. D'ailleurs, le soleil d'hiver est très-mauvais. Louise, tu devrais baisser ta coiffe. Tu te gâteras le teint, ma fille, tu auras des taches de rousseur, et c'est affreux.

LOUISE. Je voudrais en avoir et vous en donner, chère tante : cela nous déguiserait mieux que nos habits de paysannes.

ROXANE. Mais songe donc que bientôt nous irons peut-être à Versailles faire notre cour au jeune roi !

LA TESSONNIÈRE, voyant Cadio qui entre dans la ferme. Parlez donc plus bas ! ce ménétrier est très-républicain à présent. Allons, venez ! Vous avez la voix trop forte, vous ! (il l'emmène.)

SCÈNE V. — LOUISE, CADIO.

LOUISE. Eh bien, Cadio, tu as été jusqu'à Guérande ?

CADIO. Oui, j'ai des nouvelles de Saint-Gueltas. Il est vivant, guéri et libre.

LOUISE. Et il ne m'apporte ni ne m'envoie de nouvelles de mon père ? Il n'en a donc pas ? On me disait qu'il devait l'avoir emmené dans son château du Poitou. Ah ! tiens, on me trompe ! Mon père n'est plus ! et Saint-Gueltas nous oublie !

CADIO. Saint-Gueltas n'a peut-être pas reçu vos lettres. N'arrive pas qui veut dans le pays où il est !

LOUISE. Cadio, si tu y allais, toi ! elles arriveraient.

CADIO. J'irais bien peut-être, mais je n'en reviendrais pas. Les Vendéens fusillent tous ceux qui repas-

sont la Loire, ils les traitent d'espions et de déserteurs... pour n'avoir pas à les nourrir ! La famine est là-bas pire qu'à Nantes. D'ailleurs, Saint-Gueltas... je ne l'aime pas, moi !

LOUISE. Pourquoi ? Il ne t'a rien fait.

CADIO. Si ! Il m'a fait donner la quenouille qui a fâché votre père. J'aurai toujours ça sur le cœur.

LOUISE. Ce n'est pas lui, c'est M. Sapience.

CADIO. C'est le curé d'abord, le marquis ensuite.

LOUISE. Il l'a nié.

CADIO. Et vous croyez ce qu'il dit, vous ?

LOUISE. Et toi, tu le crois capable de mentir ?

CADIO. S'il n'est pas menteur, il y a bien des femmes qui mentent !

LOUISE. Comment ! quelles femmes ?

CADIO. Toutes celles qu'il a promis d'aimer toujours... à ce qu'elles disent, du moins.

LOUISE, agitée. Pourquoi ne mentiraient-elles pas ?

CADIO. Alors, c'est toutes des folles et des sans-cœur de s'être données à lui sans lui faire rien promettre ! — Qu'est-ce que vous avez, demoiselle ? Vous voilà triste et songeuse. Vous jouerai-je un air de binou ?

LOUISE. Plus tard, mon enfant, merci. — Dis-moi encore... As-tu entendu parler des bleus ?

CADIO. Oui, on ne parle que de ça à la ville.

LOUISE. Où sont-ils, à présent ?

CADIO. Ils sont partout. Ils font comme les Vendéens faisaient : ils s'égaillent pour les mieux prendre.

LOUISE. Et... Henri, celui que tu aimais tant ?

CADIO. Je n'ai pas pu le retrouver. Peut-être bien qu'il est avec ceux qui suivent le marquis et qui le débloquent de place en place ; mais il leur échappera.

Sa bande est comme un serpent qu'on coupe par morceaux et qui se rejoint toujours.

LOUISE. Hélas ! pourquoi lutter encore quand l'armée est détruite ?

CADIO. Peut-être que Saint-Gueltas veut vendre cher sa vie. Il y en a qui disent qu'il veut vendre cher sa soumission !

LOUISE. Tu le hais... ne parlons plus de lui.

CADIO. Soit ! et laissez-moi vous parler de l'autre.

LOUISE. Non ! ne me parle plus d'Henri. Je sais à présent qu'il était à la dernière affaire, celle qui nous a porté le dernier coup et qui nous a tous dispersés si misérablement. Saint-Gueltas, lui, couvrait mon père de son corps. Je l'ai vu ! et que sais-je si Henri n'était pas un de ceux qui tiraient sur lui ?

CADIO. Moi, je crois qu'il a été fait prisonnier, et qu'Henri l'a délivré.

LOUISE. Non, non ! la crainte de passer pour un traître l'en eût empêché. Les gens qui ont tant de vertus républicaines n'ont plus de sentimens humains, sois-en sûr... Mais cela te fâche ; tu es républicain, à présent !

CADIO. Non, je ne suis ni pour les uns ni pour les autres. Tous sont devenus cruels comme des bêtes sauvages, et j'aime mieux rencontrer une bande de loups dans les bois qu'un seul homme royaliste ou patriote... Mais lui... si vous lui écriviez...

LOUISE. Non, jamais ! il m'a sacrifiée à son opinion. Il m'a appris qu'une femme de cœur ne doit aimer que celui dont la religion est la sienne. Je ne veux plus écrire à personne. Je supporterai le tourment de l'incertitude, je me résignerai à attendre...

CADIO. Attendre quoi ? Votre parti est fini, allez !

Nous voilà pour toujours en république. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir après ?

LOUISE. Eh bien, si tout est fini, si je suis orpheline, séparée des miens ou abandonnée à jamais, ruinée, proscrire, je resterai comme me voilà... Cachée par de braves gens, je travaillerai pour m'acquitter envers eux, jui, de tout mon cœur et de toutes mes forces ! Ce n'est pas si difficile qu'on croit de travailler.

CADIO. Je ne peux pourtant pas, moi ! et ça me paraîtrait bien dur.

LOUISE. Ce n'est pas un travail que de garder des troupeaux et de filer du chanvre ou de la laine.

CADIO. Est-ce que vous savez filer ?

LOUISE. Oui ; vois si ce n'est pas aussi bien qu'une autre ? (Elle lui montre son fuseau.)

CADIO, vivement. C'est mieux.

LOUISE, souriant. Tu me flattes ?

CADIO. Vous devriez toujours sourire comme ça.

LOUISE. Pourquoi ?

CADIO. Parce que... ça montre que vous avez du courage.

LOUISE. Il en faut, j'en aurai ; mais, toi, mon pauvre Cadio, que vas-tu devenir ?

CADIO. Ce que j'ai toujours été : rien.

LOUISE. Ce n'est donc rien que d'être paysan ? Moi, je vois à présent que c'est quelque chose.

CADIO. Je ne suis pas paysan : un paysan a de la terre ou cultive celle des autres pour en avoir un jour.

LOUISE. Cultive, travaille, et tu en auras !

CADIO. J'aime mieux ne rien avoir.

LOUISE. Que tu es singulier ! Pourquoi ?

CADIO. Celui qui a quelque chose veut le défendre

ou l'augmenter. Ça le rend craintif ou envieux, malheureux ou méchant. Moi, je n'ai eu qu'une peur en ce monde, celle de mourir damné. Je ne l'ai plus, je suis tranquille comme me voilà.

LOUISE. Qui t'a ôté cette crainte ?

CADIO. Un ou deux moments de courage que j'ai eus, et des idées... à moi tout seul ! la nuit avec ses étoiles, le chant des vagues quand j'ai revu dernièrement le pays de Carnac, plus de menaces d'enfer pesant sur moi, les champs ravagés, les châteaux détruits, et surtout le couvent en ruine, où le rouge-gorge chantait la semaine passée, et où j'ai cueilli des violettes dans les fentes des tombeaux... Je regardais la croix brisée et les pierres des anciens dieux couchées pêle-mêle, je me disais : « Tout passe, et Dieu reste ! »

LOUISE, étonnée. Où prends-tu donc tout ce que tu dis là, Cadio ?

CADIO, montrant son biniou. Je ne sais pas : là peut-être.

SCÈNE VI. — LES MÊMES, CORNY, REBEC, LA TESSONNIÈRE, ROXANE, puis MOTUS, HENRI, LE DÉLÉGUÉ DE LA CONVENTION, PREMIER SECRÉTAIRE, DEUXIÈME SECRÉTAIRE, LA MÈRE CORNY, UN SOUS-OFFICIER.

CORNY, accourant du dehors, suivi de Rebec. Alerte, alerte ! On voit arriver par là (il montre le chemin) des cavaliers, une voiture ; on ne sait point ce que c'est ! mais faut vous en aller dans les taillis, demoiselle, et bien vite !

LOUISE. Oui, mon ami ; mais les autres ?

CORNY, montrant la Tessonnrière et Roxane qui sortent de la maison..

Les v'là ! (A la Tessonnière.) Allez-vous-en vite ment mener notre fumier au pré avec Jean, par là !

LA TESSONNIÈRE. Le fumier ?

REBEC, très-ému. Eh oui ! eh oui ! sauvez-vous ; il n'est que temps !

LA TESSONNIÈRE. Au fumier !... Allons, va pour le fumier ! (Il s'en va.)

ROXANE. Eh bien, et moi ? Je ne peux pourtant pas mener le fumier ?

REBEC. Au moulin ! au moulin !

CORNY. Trop tard ! Allez battre des pois dans la grange.

LOUISE. Elle ne saura pas. Je l'emmène, elle gardera les chèvres avec moi.

ROXANE. Dieu, quelle existence ! pas un jour de sécurité !

LOUISE. Venez, venez, ma tante ! (Elle l'emmène.)

CORNY. Eh bien, et toi, Cadio ? Je ne te savais pas là.

CADIO. Oh ! moi, je ne risque rien. Je ne suis point mal avec les bleus. Je vais seulement faire le guet derrière les buissons.

REBEC. N'ayez pas l'air de vous cacher.

CADIO. Ne craignez pas. Je connais mon affaire. (Il sort par le hangar.)

REBEC, à Corny, regardant de la barrière. Diable ! cette fois, ce n'est pas une fausse alerte ; ils viennent bien par ici.

CORNY. D'accord ! mais ça va passer sur le chemin. Qu'est-ce que vous voulez que ça vienne faire chez nous ?

REBEC, qui regarde toujours. C'est des militaires, Dieu me pardonne ! Ils ne sont guère plus de cinquante. C'est l'escorte de quelque général qui va en chaise de

poste bien doucement. Il faut croire qu'il est blessé.

CORNY. Les v'là, cachons-nous.

REBEC. Non pas, non pas ! Mettons-nous devant la barrière, et crions : *Vive la République !*

CORNY. Je ne veux point crier ça !

REBEC. Eh bien, agitez votre chapeau et ouvrez la bouche, je crierai pour deux.

CORNY. Ça y est ! (Il agite son chapeau, Rebec crie. Motus, à cheval, vient sur eux.)

MOTUS. C'est bien, assez crié ! Écoutez ce qu'on vous dit ! (A Corny qui se présente.) Sans te déranger, citoyen paysan, as-tu chez toi un charron ?

CORNY. Non, citoyen militaire ; mais on est tous un peu charron en campagne. (Regardant la voiture qui s'arrête devant la porte, escortée des cavaliers.) C'est donc quelque chose à rabigancher à vot' carrosse ?

MOTUS. Un timon rompu dans vos satanés chemins, soit dit sans vous molester.

CORNY. Oh ! avec quatre éclisses et un bon bout de corde, ça sera vite remmanché.

MOTUS. Êtes-vous tout seul ? Appelez du monde !

CORNY. Oui, oui ; j'ai là mes garçons, on s'y mettra tous. (Il court vers la grange.)

LE DÉLÉGUÉ DE LA CONVENTION, mettant la tête à la portière et parlant d'une voix âpre et impérative. Eh bien ?

MOTUS. Ça sera fait à la minute, citoyen délégué ; tu peux prendre un peu de repos.

LE DÉLÉGUÉ, descendant de voiture avec l'aide de ses deux secrétaires. Oui, je souffre beaucoup. — Où est l'officier ?

HENRI, paraissant. Le voilà.

REBEC, à part. Lui ? Diable !

LE DÉLÉGUÉ. Commandez la halte.

HENRI. C'est fait, monsieur.

LE DÉLÉGUÉ, à ses secrétaires. *Monsieur, toujours monsieur !* Ces officiers de Kléber ne prendront jamais les manières républicaines ! Quelque fils de ci-devant, je parie ! Vous lui demanderez son nom, je n'y ai pas songé ce matin au départ.

REBEC, faisant l'empresé. Si le citoyen commissaire veut daigner entrer dans la maison du paysan...

LE DÉLÉGUÉ, brusquement. Non, j'ai froid ! je reste au soleil. Une chaise ici.

REBEC, courant vers la maison. Des sièges, des sièges !... (La mère Corny et sa bru accourent avec des chaises de paille sur lesquelles elles étendent des serviettes blanches. Le délégué s'assied sans y faire attention. Les deux secrétaires puritains ôtent les serviettes avec le mépris marqué d'un vain luxe. Pendant ce temps, Rebec s'est glissé près de Henri et lui parle bas.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE, qui observe tout, s'adressant au délégué. Pourquoi l'officier commandant l'escorte chuchote-t-il d'un air mystérieux avec ce particulier au langage doucereux emprunté au vocabulaire des anciens laquais ?

LE DÉLÉGUÉ. Faites comparaitre ! (Le premier secrétaire va chercher Rebec. La mère Corny s'approche du délégué avec un air riant et ouvert. Le délégué, farouche et inquiet.) Que voulez-vous ?

LA MÈRE CORNY. Vous offrir un rafraîchissement, monsieur not' citoyen ! un fruit, un pichet de cidre...

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Tu n'as pas de vin ?

LA MÈRE CORNY. On n'en cueille point chez nous ; mais on a de l'eau-de-vie... pas bien bonne.

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Apporte toujours. (Elle obéit.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE, amenant Rebec. Voilà le faiseur de phrases !

LE DÉLÉGUÉ, ironique. *Daigheras-tu nous dire qui tu es, toi, avec ta face de renard ?*

REBEC, se redressant et payant d'audace. Lycorgue, municipal de cette commune.

LE DÉLÉGUÉ, à ses secrétaires. Interrogez-le; moi, je souffre comme un damné! (Il met la tête dans ses mains et ses coudes sur la table, que les femmes ont apportée, ainsi qu'une bouteille et des gobelets d'étain.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE, à Rebec. Es-tu de ce pays?

REBEC. J'y réside depuis le temps voulu, citoyen.

LE SECRÉTAIRE. Où étais-tu auparavant?

REBEC. En Vendée, près de Puy-la-Guerche, où j'avais la commission de faire brûler les châteaux des anciens nobles. J'en ai brûlé douze!

LE SECRÉTAIRE. Tu te vantes; on n'en a pas brûlé six en tout de ce côté-là. Avance ici, lieutenant.

HENRI, sans bouger. Vous me parlez, monsieur?

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Le citoyen délégué veut te parler. (Henri s'approche.)

LE DÉLÉGUÉ. Connais-tu cet homme, à qui tu parlais bas tout à l'heure?

HENRI. Oui, monsieur.

LE DÉLÉGUÉ. Où l'as-tu connu?

HENRI. A Puy-la-Guerche et aux environs.

LE SECRÉTAIRE. A-t-il brûlé réellement des châteaux?

HENRI. Je n'en sais rien.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Mais... attendez donc! Il y avait par là le repaire du fameux rebelle Sauvières. J'ai bonne mémoire, moi. (A Rebec.) Est-ce toi qui l'as brûlé?

REBEC, troublé, regardant Henri. Je ne me souviens pas bien si c'est moi ou un autre...

HENRI. Tu as obéi à ta consigne. Chacun avait la sienne.

LE DÉLÉGUÉ. Tu y étais donc ?

HENRI. J'y étais.

LE DÉLÉGUÉ. Qui a exécuté l'ordre de brûler Sauvières ?

HENRI. C'est moi.

LE DÉLÉGUÉ. Tu te nommes ?...

HENRI. Charles-Henri de Sauvières.

LE DÉLÉGUÉ. Parent du rebelle ?

HENRI. Son neveu.

LE DÉLÉGUÉ. Vous étiez ennemis avant la Révolution ?

HENRI. Non, monsieur. Je lui devais tout, et je chéris sa mémoire.

LE DÉLÉGUÉ. Belle action, alors ! Comment n'es-tu pas capitaine ?

HENRI. Je ne veux pas l'être, monsieur.

LE DÉLÉGUÉ. Pourquoi ? Tu es las de servir la République ?

HENRI. Non, monsieur. J'ai gagné mon épaulette en combattant l'étranger, je ne veux pas devoir un nouveau grade à la guerre civile. Si nous avions affaire ici aux Anglais, je serai fier de mériter mon avancement ; mais contre des Français égarés... non ! Je ne veux rien ! Je vous prie de vous le rap-peler.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Ta réserve est sophistique : tu n'as pas voulu de récompense pour avoir brûlé le château de ton oncle ; dis cela tout bonnement.

HENRI, indigné. Qu'eussiez-vous fait à ma place ?

LE SECRÉTAIRE. J'eusse accepté avec orgueil ?

HENRI, avec mépris. Eh bien, tant pis pour vous ! (Le secrétaire pâlit de colère. Le délégué lui fait signe de se contenir.)

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE, à Henri. Si le citoyen délégué est satisfait de tes réponses, nous devons en tolérer l'audace; mais tu as des renseignements à donner... (Consultant un gros cahier de notes.) Le traître Sauvières avait une fille, une sœur, des amis et des parents qui ont porté les armes, même les femmes!

HENRI. Les femmes, non. Mon oncle et le chevalier de Prémouillard ont été tués à l'affaire du Grand-Chêne. Je ne sais rien des autres.

LE DÉLÉGUÉ, plus doux. Étais-tu à cette affaire, jeune homme?

HENRI, triste. J'y étais.

LE PREMIER SECRÉTAIRE, l'observant. A contre-cœur sans doute?

HENRI. Plaît-il, monsieur?

LE DÉLÉGUÉ. Est-ce à regret que tu as fait ton devoir?

HENRI. Oui, certes! mais je l'ai fait.

LE DÉLÉGUÉ. Eh bien, tu vas le faire encore et nous dire où sont réfugiés les survivants de ta famille.

HENRI. Je l'ignore absolument.

LE DÉLÉGUÉ. Tu le jures sur l'honneur?

HENRI. Je le jure sur l'honneur! J'ignore même si une seule personne de ma famille a survécu à l'écrasement de l'armée vendéenne.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Si tu le savais... si tu connaissais leur tanière, les dénoncerais-tu?

HENRI, fièrement. Monsieur, je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger en dehors des choses qui concernent mon service. Chargé par mon colonel d'escorter le délégué de la Convention, je ferai respecter sa personne et celle de ses employés.., Voilà ma consigne, je n'en ai pas d'autre.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Nous avons d'autres pouvoirs que ceux de votre colonel. Tout militaire nous doit obéissance, et nous avons le droit d'interroger toute personne suspecte.

HENRI, avec indignation, s'adressant au délégué. Et je suis une de ces personnes, moi?

LE DÉLÉGUÉ, entraîné par sa franchise. Non, mon jeune stoïcien ! Tu as bien mérité de la patrie, et bon compte sera rendu de ta conduite ! Tu es du bois dont on fait les généraux. Va, tu peux t'occuper de ton service. Nous avons confiance en toi. (Henri s'éloigne. Rebec veut le suivre.)

HENRI, bas. Ne me dis rien. Tu vois que c'est le tribunal de l'inquisition en voyage ! (Ils se séparent. Henri retourne à ses cavaliers. Rebec s'esquive dans la maison. Corny et ses garçons travaillent à réparer la chaise de poste. Le postillon fait manger l'avoine à ses chevaux. Le délégué et ses deux acolytes restent autour de la table. Cadio se glisse sous le hangar et les observe.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE, au délégué. Par le saint couperet de la guillotine, tu faiblis !

LE DÉLÉGUÉ, fatigué, à l'autre secrétaire. Qu'est-ce qu'il dit, cet imbécile ?

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Il dit que tu faiblis, et il a raison. Tout ce qui nous entoure ou nous approche dans cette tournée est suspect et inquiétant. Le militaire a été et sera toujours girondin. Le paysan est et sera toujours royaliste. Ce n'est pas le moment de prendre confiance. La mission qu'on t'a donnée de parcourir les campagnes pour connaître l'esprit si connu des populations est probablement un piège de tes ennemis.

LE PREMIER SECRÉTAIRE, inquiet. Le fait est que nous voilà tous les trois seuls au milieu des paysans

qui nous détestent... (Au délégué, qui s'est versé de l'eau-de-vie et lui arrétant la main.) Ne bois pas cela ! j'en ferai l'épreuve le premier.

LE DÉLÉGUÉ, influencé. Du poison peut-être ? Bouquin, tu es un Spartiate !

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Nous t'avons suivi, connaissant bien les embûches dont nous aurions à te préserver au péril de notre vie... et, à présent que nous voyons la tienne entre les mains d'un Sauvières...

LE DÉLÉGUÉ, effrayé. Vous croyez qu'il me laisserait assassiner ?

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Ce serait si facile ! On donne le mot à une bande de brigands qui ont bien vite dispersé cinquante hommes sans dévouement ni conviction.

LE DÉLÉGUÉ. Non, je ne puis croire à tant de scélératesse ! Vous êtes malades de peur tous les deux !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Peur, nous qui combattons tes instincts de douceur et de clémence, sauf à nous faire mettre en pièces à tes côtés ?

LE DÉLÉGUÉ. C'est vrai ; pardon, mes enfants, vous êtes des héros, et, moi... je suis affaibli, c'est vrai ; je suis malade. Ah ! cette pauvre tête est transpercée de douleurs aiguës, quand elle n'est pas remplie de visions effroyables !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Voyons, où as-tu mal ? tu n'en sais rien ?

LE DÉLÉGUÉ, appliquant la main sur sa nuque. Là, toujours là ! voilà le siège du mal.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Un rhumatisme ! Bois ; à présent, tu peux boire. Cette liqueur est innocente. (Ils se versent de l'eau-de-vie et boivent tous les trois.)

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Sais-tu ce que disent les aristocrates à propos du mal dont tu te plains sans cesse ? Ils prétendent qu'à force de faire tomber des têtes, tu sens la tienne près de tomber toute seule !

LE DÉLÉGUÉ. Ah ! cela est étrange ! Je rêve cela continuellement, ... et, dans le sommeil, la douleur devient si atroce... Oui, c'est le couperet qui scie ma chair et mes os sans pouvoir les trancher. Et, dans ma rage, je saisis ma tête, moi, pour l'arracher du tronc et la jeter dans le panier... Ne parlons pas de ça... Buons, prenons des forces factices, puisque celles de la nature sont épuisées. (Il boit.) C'est de l'eau, ça !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. C'est du poivre en barres, au contraire. Tu as donc perdu le goût ?

LE DÉLÉGUÉ. Totalemont.

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Eh bien, il faut boire du sang pour te retremper.

LE DÉLÉGUÉ. Tu es brutal, toi ! une folie sombre !

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Veux-tu de l'éloquence ?

LE DÉLÉGUÉ. Non, j'en ai. Donnez-moi plutôt du stoïcisme.

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Tu manques de principes, nous le savons. Eh bien, écoute ; qui veut la fin veut les moyens. Détruire ou être détruit, nous en sommes là, plus de milieu ! ce que nous détruisons est le mal...

LE DÉLÉGUÉ. Je sais tout ça, flanquez-moi la paix ! Je sais que, dans toutes les grandes entreprises, il y a un moment suprême où, pour combattre la lassitude et soutenir l'effort, il faut saisir le glaive de la cruauté et... (Reprenant sa tête dans ses mains crispées.) Ah ! je n'en peux plus ; je voudrais être mort !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Tu n'es plus bon qu'à mourir, si tu doutes!

LE DÉLÉGUÉ, buvant encore. Et, si je doutais, vous me dénonceriez, fanatiques enfants de la Révolution?

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Oui, certes!

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Je ferais mieux, je te poignarderais!

LE DÉLÉGUÉ, exalté, se levant et frappant son gobelet sur la table. Allons, vous feriez bien! Moi aussi, je vous briserais, si vous ne me souteniez pas sur l'âpre et sauvage montagne! C'est votre mission, à vous, mes jeunes tigres! Il faut des hommes, à présent. Que dis-je! les hommes n'ont qu'une dose limitée d'énergie, la pitié est chose naturelle, le dégoût est chose fatale; il faut devenir des dieux! Des dieux cabires, des essences dégagées de la matière, des forces implacables, funestes! Eh bien, alors, brûlons nos entrailles avec le fer rouge de l'ivresse. Éteignons en nous les dernières palpitations de la sensibilité, soyons fer et feu, mitraille et torche, hache et brandon! Nous tomberons épuisés, maudits, insultés, torturés peut-être! mais la vérité triomphera, et nous laisserons une gloire immortelle...

CADIO, malgré lui. Non!

LE DÉLÉGUÉ. Qu'est-ce que c'est?

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Un traître! (Il tire un coup de pistolet sur le hangar : Cadio a disparu.)

HENRI, accourant. Qu'y a-t-il?

LE DÉLÉGUÉ. Aux armes! défendez-moi!

HENRI. On a tiré sur vous?

LE SECOND SECRÉTAIRE, désignant le hangar. On nous a menacés. Courez, fouillez les buissons. Tuez tout! allez-y tous!

HENRI, au délégué. S'il y a des ennemis ici, ma place

est auprès de vous. (A un sous-officier.) Prenez douze hommes et courez par là. Arrêtez tous ceux que vous rencontrerez.

LE DÉLÉGUÉ. Oui, c'est cela. Restez, vous autres! (Le sous-officier passe à cheval à travers le hangar en le brisant, ses hommes le suivent en élargissant la brèche. Henri fait entourer la cour par ses autres hommes.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Emparez-vous de tout le monde ici.

MOTUS. Mais permets, citoyen secrétaire! j'ai fort bien vu la chose, et, sans te contredire, je déclare que personne autre que toi n'a tiré.

LE SECRÉTAIRE. Ah! vous raisonnez, vous autres? vous entrez en rébellion? vous trahissez aussi?

HENRI. Non, monsieur! N'insultez pas de braves soldats qui font leur devoir et le feront toujours.

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE, au délégué. On va nous chercher querelle, c'est un coup monté!

LE DÉLÉGUÉ. Ne donnons pas de prétexte à la révolte! (A Henri.) Éloignez-vous, lieutenant; vous nous gardez de trop près. On étouffe ici! (Henri obéit.)

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Il faut interroger le municipal. (Le deuxième secrétaire va le chercher.)

LE DÉLÉGUÉ. A quoi bon, puisque personne ne nous a attaqués?

LE PREMIER SECRÉTAIRE, montrant le hangar. Une voix est partie de là pour protester contre la gloire et la sainteté de la République.

LE DÉLÉGUÉ, rêveur. Le monosyllabe était audacieux... vrai peut-être! Qui sait si, en croyant sauver la République, nous ne l'égorgeons pas?

LE SECRÉTAIRE. L'homme était un lâche, il a fui!

LE DÉLÉGUÉ, en proie à des mouvements contraires et con-

valais. S'il est lâche, qu'on le fusille; exterminons tous les lâches !

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE, amenant Rebec. Avance donc, poule mouillée ! Tu trembles ?

LE DÉLÉGUÉ. Qu'est-ce que vous voulez que je dise à un pareil âne ? Vous m'obsédez !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Puisque tu retombes dans l'apathie, je l'interrogerai, moi. (A Rebec.) Va chercher ton registre de police municipale.

REBEC. Je l'ai sur moi ; le voici.

LE PREMIER SECRÉTAIRE, cherchant. La liste des habitants de cette ferme !

REBEC, montrant la feuille. La voilà. J'étais en train de la dresser.

LE SECRÉTAIRE. « Corny, Jean-Baptiste, fermier du *Mystère*. » Qu'est-ce que cela signifie ? quel mystère ?

CORNY, avançant. C'est le nom de l'endroit, citoyen.

LE SECRÉTAIRE. Qui le lui a donné ?

CORNY, tranquille et souriant. Oh dame ! c'est vous autres !

LE SECRÉTAIRE. Comment cela ? Te moques-tu de nous ?

CORNY. Non, citoyen. L'endroit s'appelait *le Saint-Mystère*, à cause d'une chapelle qu'il y avait. On a donné l'ordre d'abattre la chapelle, et on a défendu de donner aux hameaux des noms de saints. On a obéi, nous autres, et v'là pourquoi l'endroit s'appelle *le Mystère* tout court.

LE SECRÉTAIRE, au délégué. Explication captieuse ! Ce nom désigne pour les brigands un lieu de refuge. (Il lit la liste dressée par Rebec.) « Corny, fermier, sa femme, ses fils... leurs épouses et enfants. » Ah ! qu'est-ce que c'est que Marie-Jeanne, âgée de quarante-sept ans ?

REBEC. Fille de peine.

LE SECRÉTAIRE. Et le père Jacques ? Que signifient ces noms vagues et indéterminés ?

REBEC. Mon recensement n'était pas fini, citoyen. Le père Jacques est un vieux qui va en journée pour gagner sa vie.

LE SECRÉTAIRE. Est-il né dans la commune ?

REBEC. Mais je suppose...

LE SECRÉTAIRE. C'est-à-dire que tu n'en sais rien et ne t'en inquiètes pas ? (A Corny.) Où est né le père Jacques ?

CORN. Dame ! comment le savoir ? Il est plus vieux que moi, je n'y étais point. C'était sur les registres de la paroisse, mais les bons républicains de la ville sont venus et les ont brûlés. Faut plus nous demander d'actes de naissance, à nous autres !

LE DÉLÉGUÉ, au secrétaire. Et, comme les Vendéens ont brûlé, de leur côté, les actes civils, les recherches deviennent impossibles dans le pays. Tout échappe ici à la légalité.

LE SECRÉTAIRE, bas. N'importe, j'ai des soupçons... (Il consulte le registre et ses notes. Haut, à Corny.) Et Françoise, que fait-elle ici ?

CORN. Sauf votre respect, elle garde nos bêtes celle-là.

LE SECRÉTAIRE. D'où sort-elle ?

CORN. Du pays d'Aunis. C'est une champie, une jeunesse.

LE SECRÉTAIRE, consultant la liste. Dix-huit ans ! Faites-la comparaître.

LE DÉLÉGUÉ, qui se tient toujours la tête et qui donne des signes d'impatience. A quoi diable t'amuses-tu là ? Vas-tu interroger tous ces pouilleux ?

LE SECRÉTAIRE, bas. La fille et la sœur du traître

Sauvières sont réfugiées par ici, on me l'a dit. Leurs âges se rapportent à la déclaration du municipal. J'ai là leur signalement, tu dois les voir.

LE DÉLÉGUÉ. Allons, dépêchons-nous !

LE SECRÉTAIRE, à Corny, qui l'a écouté. Eh bien, la Française ?

CORN. Oh dame ! elle est aux champs, un peu loin. Faut le temps ; j'ai envoyé...

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE. Amenez la Marie-Jeanne en attendant.

CORN. Celle-là mène nos chèvres de son côté

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Et le père Jacques ? il est aussi aux champs ?

CORN. Dame ! c'est l'heure de faire son ouvrage.

LE SECRÉTAIRE, au délégué, qui s'impatiente. Une jeune fille et une vieille... Je jurerais que je les tiens ! (A Corny, qui l'écoute toujours sans en avoir l'air.) Elle est fille, n'est-ce pas, la Marie-Jeanne ?

CORN. Excusez, citoyen, elle est veuve.

LE SECRÉTAIRE, à Rebec qui tressaille. Est-ce vrai, qu'elle est veuve ?

REBEC, se remettant et payant d'audace. Veuve d'un républicain mort au champ d'honneur, à ce que l'on m'a dit.

LE SECRÉTAIRE. Mais Française n'est pas mariée ?

CORN. Faites excuse, elle l'est.

LE SECRÉTAIRE, à Rebec. Réponds, toi !... J'imagine que tu n'oserais pas mentir au représentant de la nation ? Allons, la vérité ! Française est une brigande, nous le savons. Veux-tu que je la nomme ? Tu pâlis, traître !

REBEC. Citoyen, j'ignore...

CORN. Allons donc, citoyen municipal, faut pas.

vous confusionner comme ça pour rien ! Vous savez bien que la Française est la promise à Cadio, et qu'elle va l'épouser au premier jour.

LE SECRÉTAIRE. Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

CORNY, enjoué. Cadio, c'est, sauf votre respect, le cornemuseux de notre endroit ; c'est un homme de son rang, un champi comme elle, et un bon patriote, oui-da ! C'est lui qu'a tué Mâcheballe d'un coup de fusil, rasibus le bois du Grand-Chêne !

LE DÉLÉGUÉ, au secrétaire. Alors, c'est un des nôtres, tu vois !

LE SECRÉTAIRE. Ou un émigré déguisé. Tu crois à leurs histoires ?

CORNY. Je crois ben, moi, citoyen, que vous voulez vous gausser de nous. On n'a point de brigands chez nous, ni d'émigrés non plus. On ne connaît point ça. On est des bons citoyens, autant les uns comme les autres. Où donc qu'on trouverait les moyens de nourrir des étrangers, avec la misère qu'on a, bonnes gens ?

LE SECRÉTAIRE, qui a pris des notes, au sous-officier qui revient par le hangar. Eh bien, vous ne ramenez personne ?

LE SOUS-OFFICIER. Je n'ai pas rencontré une âme dans le rayon d'un quart de lieue.

LE SECRÉTAIRE, au délégué. Ils nous trahissent tous. Partons !

LE DÉLÉGUÉ. La voiture est-elle réparée ?

CORNY. Oh ! elle vous mènera ben deux cents lieues, à c't'heure !

LE DÉLÉGUÉ. Partons, partons !

LE PREMIER SECRÉTAIRE. Montre donc un peu de

vigueur en partant ; ne leur laisse pas croire qu'ils t'ont joué !

LE DÉLÉGUÉ, à Rebec. Tout ce que nous avons vu ici est louche, et tes registres sont mal tenus. Mon secrétaire, ici présent, repassera demain sous bonne escorte et changera vos garnisaires, qui font mal leur devoir. D'où vient qu'ils ne se sont pas présentés pour recevoir mes ordres ?

REBEC. Ils sont en tournée, citoyen commissaire.

LE DÉLÉGUÉ, au premier secrétaire. Tu vérifieras demain à la municipalité tous les actes civils. (A Rebec.) J'ai pris note de tes réponses et des assertions du paysan, ton compère. Si vous avez menti, vous serez fusillés dans les vingt-quatre heures, et, si les suspects ont disparu, entre autres la Françoise et la Marie-Jeanne, ou conduira à Nantes, la chaîne au cou, tous ceux qui leur auront donné asile. Vous entendez tous !

CORNY, à ses fils et à ses valets, qui se sont rapprochés. On entend ben, et on ne craint rien ! (Ils sourient tous d'un air ingénu.)

LE DÉLÉGUÉ, appuyé sur un de ses secrétaires ; il pent à peine marcher. Je te donnerai des hommes sûrs. Il faut retrouver tous ces brigands ! Il faut en finir avec eux ! Il faut faire un exemple (bas), et frapper de terreur ces coquins de paysans, qui nous rient au nez !

LE SECRÉTAIRE. A la bonne heure ! Je te reconnais, je te retrouve !

LE DÉLÉGUÉ. Oui, boire du sang, tu l'as dit, puisqu'on succombe quand on hésite !

LE SECRÉTAIRE, aux paysans, qui leur font escorte, le chapeau à la main ; avec un ton et une physionomie sinistres. A demain, vous autres ! (Ils remontent en voiture.)

HENRI, à Rebec, qui va près de lui. Si elles sont ici, ne me le dis pas. Sauve-les à tout prix, et tout ce que je possède est à toi ! (Il s'élance sur son cheval et suit la voiture qui s'éloigne.)

SCÈNE VII. — REBEC, CORNY, CADIO, LA TESSONNIÈRE, LOUISE, ROXANE, LES PAYSANS, suivant des yeux la voiture, et retournant à leurs travaux quand elle a disparu.

REBEC, se parlant à lui-même, devant Corny. Ah bien, oui ! tout ce qu'il possède ! Qu'est-ce qu'il a, le pauvre officier ? Et quand il aurait des millions, à quoi ça me servirait-il, si on me fusille ? Je n'ai pas d'enfants, moi, je n'ai que ma peau, et j'y tiens.

CORNY. Ne dites toujours pas à ces dames que leur cousin est venu céans ! ça les rendrait trop tranquilles, la vieille crierait ça sur les toits...

REBEC. Oh ! ne craignez rien ! je n'ai garde ; mais que le bon Dieu vous bénisse, vous ! vous m'attirez de belles affaires avec vos histoires !

CORNY. Point du tout ! j'ai parlé vite et bien... J'avais pas le temps de penser.

REBEC. Mais quelle sacrée idée avez-vous eu de fiancer mademoiselle Louise avec Cadio ?

CORNY. Je pouvais pas la marier avec un autre ! Ici, tout le monde a femme et enfants. J'ai bien pensé à vous, mais je ne sais point si vous êtes veuf ou garçon ; alors, Cadio, que j'avais vu tantôt, m'a passé par la tête...

LOUISE, venant par le hangar avec Cadio ; Roxane les suit. A Rebec. Qu'est-ce qu'il me dit, Cadio ? vous êtes en grand danger à cause de nous ?

CORNY. Tiens ! il était donc là encore ?

CADIO, montrant le hangar. Oui, ils m'ont bousculé dans les fagots. Je me suis tenu coi ; j'ai entendu tout.

CORNY, à Louise. Alors, vous savez qu'on viendra demain...

REBEC, agité. Et que je suis perdu, moi ! Trouvez, à vous tous, le moyen de me sauver, ou je monte à cheval, je rejoins le délégué, je vous dénonce, et j'obtiens ma grâce.

ROXANE. C'est peut-être le mieux ! Va, coquin, ça nous donnera le temps de fuir.

LA TESSONNIÈRE. Fuir encore ? avec ma goutte ? J'aime mieux risquer le tout, je reste.

CORNY, à Rebec. Eh ben, et nous autres ? Si vous nous dénoncez, on mettra le feu chez nous, et on nous jettera dans la Loire ?

LOUISE. Mais, si nous restons, vous êtes également perdus ! Ah ! mes pauvres amis, que faire ?

CORNY. Dame, y a un moyen de sauver tout le monde, et c'est le seul.

LOUISE. Alors, c'est le bon ; dites-le vite.

CORNY. Faut vous marier toutes les deux.

ROXANE. Nous marier ? Et avec qui, bon Dieu ?

CORNY. Avec qui que vous voudrez, pourvu que ça soit censé des patriotes. Vous savez bien qu'à Nantes et à Paris des grandes dames se sont sauvées comme ça de la prison et de la mort ; c'était sur votre journal.

ROXANE. Quelle horreur ! Jamais je ne consentirai...

CORNY. Attendez donc, attendez donc ! Il s'agit de trouver deux hommes qui se prêtent à la frime pour vous sauver. On les trouvera ben ! Sitôt le mariage bâclé, chacun ira de son côté. Vous serez censées par-

ties avec vos maris ; pourvu qu'on voie les actes à l'état civil, c'est tout ce qu'on veut, et alors, brigandes ou non, on vous laissera tranquilles. Tant qu'à nous, on ne nous fera point de mal.

LOUISE. Est-ce une loi nouvelle, ces grâces accordées à la condition de pareils mariages ?

REBEC. Mais certainement ! (A Corny, bas.) Je n'en sai, ma foi, rien, mais ça doit être.

CORNY, haut. Ça est ! c'est imprimé !

ROXANE, à Louise. Au fait, je le tiens d'une lettre de madame du Roseray. Quantité de femmes de qualité ont passé par là. C'est le salut.

LOUISE. Ma tante !...

CORNY. Mais voyons, mais voyons, demoiselle ! vous vous imaginez donc que c'est des vrais mariages ? Ah ouiche ! des mariages comme ça, devant le municipal, sans prêtre et sans église ? Vous savez bien qu'à présent on s'en va la nuit dans les bois, nous autres, pour trouver le bon prêtre qui nous marie à la belle étoile du bon Dieu. Si on y allait point, on ne se croirait point mariés... Eh ben, vous, vous n'irez point et y aura rien de fait.

ROXANE. Il a raison, mille fois raison ! Ça ne durera pas six semaines, une loi pareille. Me voilà décidée, moi, je me marie.

REBEC. Avec qui ?

ROXANE. Avec qui ?... Avec toi, gredin !

REBEC. Avec moi ? Miséricorde !

ROXANE. Je te promets une de mes fermes quand le roi sera sur le trône.

REBEC, à part. Diantre ! qui sait ? (Haut.) Mais je veux conserver mes opinions ! Je suis républicain de cœur et d'âme !

ROXANE. Pardine ! c'est ce qu'il faut ! Fais-toi jacobin, hébertiste, porte le bonnet rouge ! Tu es trop tiède, mon cher ! Ma main et ma ferme, à condition que tu seras un démagogue...

LOUISE. Ma tante ! tout cela n'est pas sérieux ?

CORNY. Si fait, demoiselle, faut que ça soit sérieux... pour les bleus, s'entend ! Voyons, Rebec, qu'est-ce qui prouve le mariage pour ces gens-là ? La feuille du registre, pas vrai ?

REBEC. Et les témoins ?

CORNY. Les témoins ?... On en trouvera ben pour dire *oui* aujourd'hui, et *non* une autre fois ! Un supposé, vous faites les mariages ce soir ; demain, vous montrez l'acte au délégué ou à son *valet* ; vous le déchirez après demain, c'est pas plus malin que ça.

LOUISE, à Rebec. Est-ce vrai, ce qu'il dit ?

REBEC. Mais... oui, c'est très-possible ! Vous pensez bien que, le danger passé, je quitte le pays, moi ! Que mon successeur se débrouille !

ROXANE. Et tu déchireras, mon cher, tu déchireras ! Sans ça, pas de ferme !

REBEC. Oh ! soyez tranquille ; je n'ai nulle envie d'être votre mari ! (Bas.) C'est une ferme... en toute propriété ?

ROXANE. Tu veux un engagement signé ?

REBEC. Mais... ça se fait ; *verba volant* !

ROXANE. Tu l'auras. (A Louise.) Allons, ma nièce, fais comme moi. Choisis ton époux républicain.

CORNY. Ya pas à choisir. J'ai choisi au hasard, mais j'ai mis la main tout de suite sur le bon.

LOUISE. Qui donc ?

CORNY. Cadio !

LOUISE, interdite. Lui ?

CADIO. Je n'avais pas osé vous le répéter, demoiselle; mais il a dit que nous étions fiancés.

LOUISE. Et toi, Cadio, est-ce que tu te prêterais à une supercherie... qui, après tout, n'engage en rien la conscience ? Voyons, tu réfléchis ?

CADIO. La conscience... vous êtes sûre ? Je croirai ce que vous croirez.

LOUISE. Eh bien !... en mon âme et conscience, je crois, en bonne chrétienne, qu'un mariage où Dieu n'est pas pris à témoin n'est qu'une feuille de papier.

ROXANE. Pas même ! c'est une feuille de chou !

CADIO. Alors... dans votre cœur, vous direz non ?

LOUISE. Et toi aussi certainement !

CORNY, poussant Cadio qui rêve. Allons, allons, Cadio ! t'es républicain, on sait ça ! t'as tué Mâcheballe ; mauvaise note, quand les blancs reviendront sur l'eau !... Mais, en sauvant la demoiselle à c't'heure, tu te sauves pour plus tard...

CADIO. La sauver, elle ! voilà ce qui me décide.
(A part.) Puisque Henri m'avait commandé de la sauver... (A Louise.) Alors ! vous le voulez ?

LOUISE. Mon pauvre Cadio, crois bien que, pour disputer ma vie à des misérables, je ne ferais pas un mensonge ; mais il s'agit de préserver mes vieux parents et ces hôtes dévoués qui seraient massacrés avec nous. — Voyons, tu as entendu parler ces égorgeurs ivres de sang ; doutes-tu encore de leur férocité ?

CADIO. Non ! c'est des fous, des malades, des malheureux ! La République va mourir !

ROXANE. Eh bien donc, tu reviens à nous, Cadio ! Aide-nous à tromper ces monstres, et dépêchons-nous. Rebec dit qu'il faut nous marier ce soir.

REBEC. Oui, oui, et tout de suite ! Je cours préparer les actes, Corny se charge de trouver les témoins.

CORNY. J'y vas, ça ne sera pas long.

LA TESSONNIÈRE, à Roxane. Eh bien, en voilà une plaisanterie ! Si je n'avais la goutte, je danserais à votre noce, ma chère amie !

ROXANE. Ne riez pas ou cachez-vous. Je vais m'habiller. (Elle s'en va.)

CADIO, à Louise. Vous n'avez pas peur ?...

LOUISE. De quoi ?

CADIO. Alors... vous m'estimez ? vous avez confiance en moi ?

LOUISE. N'en es-tu pas digne ?

CADIO. Si Henri était là, il dirait oui pour moi, lui ! C'est lui qui m'a fait penser que j'étais un peu plus qu'un chien... Sans doute vous le pensez aussi, puisque vous me demandez un service d'ami ?

LOUISE. Oui, je te regarde comme un ami sérieux.

CADIO, mélancolique toujours. Alors, je suis content. Allez vous faire belle, — pour qu'on croie que vous m'épousez de bon cœur !

DEUXIÈME TABLEAU

Une heure s'est écoulée. La nuit est venue. — Les brumes de la Loire enveloppent l'horizon et rampent sur les prairies ; au zénith, le ciel est parsemé d'étoiles brillantes. — La ferme est déserte et silencieuse, sauf la maison d'habitation, où brille la vive clarté du foyer à travers les vitres ternes et rougeâtres. — Les ombres vagues de quelques femmes passent et repassent vivement entre le vitrage et le foyer. Tout à coup les chiens aboient avec fureur.

SCÈNE PREMIÈRE. — LA MÈRE CORNY, avec UNE DE SES BRUS; puis SAINT-GUELTAS, RABOISSON, TIREFEUILLE.

LA MÈRE CORNY, sur le seuil, regardant. Qu'est-ce qu'ils ont donc à tant japper ? avec ça qu'on n'a point d'hommes à la maison !

UNE DES BRUS, venant aussi du dehors. Je ne vois rien ! c'est qu'ils entendent les noceux qui reviennent. Dépêchons-nous, ma mère. Il n'y a encore rien de prêt pour le souper.

LA MÈRE CORNY. Pourvu que mon homme ait pensé à inviter les garnisaires ! Il faut ça pour avoir leurs témoignages.

LA BRU. Soyez tranquille, j'y ai été moi-même. (Elle rentre. Les chiens aboient toujours. — Saint-Gueltas et Raboisson, déguisés en paysans et suivis de Tirefeuille, se sont glissés dans la cour par le hangar.)

SAINT-GUELTAS, à Tirefeuille. Fais donc taire ces maudits chiens !

TIREFEUILLE. Faut-il les étripier ?

RABOISSON. Non, nous sommes chez des amis. Jette-leur la viande. (Tirefeuille apaise les chiens.)

SAINT-GUELTAS. Est-ce bien ici ?

RABOISSON. Parfaitement. Si on nous a bien dirigés, c'est la ferme du Mystère. Tiens, la palissade ici ; là-bas, la pierre druidique...

SAINT-GUELTAS. Oui, c'est bien ici qu'elles étaient quand Louise m'a écrit. Pourvu qu'elle y soit encore ! J'avoue qu'il ne serait pas gai d'avoir mené à bien un si périlleux voyage pour ne trouver que la tante !

RABOISSON. Pauvre vieille folle ! nous ne pourrions cependant pas l'abandonner.

SAINT-GUELTAS. Meroi ! tu en parles à ton aise ! on voit bien qu'elle n'est pas amoureuse de toi.

RABOISSON. Tirefeuille, qui nous a servi d'éclaireur est sûr d'avoir reconnu Louise tantôt sous les habits d'une chevière, Il faudrait, avant de nous montrer, savoir au juste où elle est. (A Tirefeuille à demi-voix.) Avance et va écouter auprès de ces fenêtres. Justement, on les ouvre ! Glisse-toi contre le mur.

TIREFEUILLE. Tiens ! il faut croire qu'on fait des crêpes là-dedans. Quelle flambée ! et la bonne odeur de graisse, Jésus-Dieu !

RABOISSON, à Saint-Gueltas. Mon cher marquis, un dernier mot avant d'agir. Je ne te laisserai pas éluder la question.

SAINT-GUELTAS, brusque et agité, regardant partout. Voyons, finissons en ! tes scrupules sont absurdes.

RABOISSON. Ils sont obstinés. Tu ne songes qu'à emmener Louise, et, d'après toutes les dispositions que tu as prises, il est clair que tu veux l'emmener seule.

SAINT-GUELTAS. Il m'est aussi impossible d'emmener trois personnes, car le vieux imbécile la Tessonnière en est également, que de prendre la lune avec les dents. Louise est ma fiancée, elle s'est promise à moi...

RABOISSON. A la condition que tu sauverais son père.

SAINT-GUELTAS. J'avais fait pour lui le sacrifice de ma vie. On m'a emporté mourant, et il me semble qu'après trois mois de souffrance et de maladie, j'ai bien payé ma dette... (A Tirefeuille qui revient.) Eh bien ?

TIREFEUILLE. J'ai écouté et regardé, elles ne sont pas là.

SAINT-GUELTAS. Diable !

TIREFEUILLE. Il y a une noce dans la famille, elles doivent en être. Vous ne pouvez pas manquer de les voir rentrer d'un moment à l'autre.

SAINT-GUELTAS. C'est juste, attendons. Monte la garde. (Tirefeuille s'éloigne. — A Raboisson.) Pour conclure, je ne t'empêche en aucune façon de prendre deux de mes chevaux pour emmener la tante et le vieillard. C'est à tes risques et périls, mon cher ; mais tu ferais mieux de les avertir que nous reviendrons plus tard exprès pour eux. Moi, j'emmène Louise, je l'ai résolu, je le veux, je l'aime !

RABOISSON. Et tu l'épouses ?

SAINT-GUELTAS. Ah ! c'est là ce que tu veux me faire jurer ?

RABOISSON. Oui. J'étais l'ami et l'obligé de son père. Eh ! mon Dieu, je ne suis pas plus scrupuleux qu'un autre, tu le sais bien ; mais Louise m'intéresse. Ce n'est pas une femme ordinaire. Elle se tuera, si tu la trompes.

SAINT-GUELTAS. Ou elle me tuera, je le sais. C'est pour cela que j'en suis fou, et que, si je ne peux pas la vaincre autrement, je l'épouserai. Es-tu satisfait ?

RABOISSON. Pas trop. Il y a trop de conditionnel dans la rédaction de ton contrat.

SAINT-GUELTAS. Ah ! sacredieu ! voyons, es-tu un dévot ou un père de famille pour me chicaner de la sorte ? Non, tu es un vieux garçon comme moi, et tu sais de reste qu'on ne doit que de l'amour aux femmes qui ne demandent que de l'amour... Dieu leur a donné comme à nous de la volonté pour résister, et des griffes, faute d'autres armes, pour se défendre. Qu'elles se défendent, si bon leur semble,

mordieu ! nous jouons notre rôle en les poursuivant. Elles peuvent toujours fuir ; celle-ci m'appelle...

RABOISSON. Parce qu'elle ignore la mort de son père. Elle te demande de les réunir.

SAINT-GUELTAS. Ah ! bah ! elle m'aime ! elle me suivra pour moi !

TIREFEUILLE, approchant. On vient !

RABOISSON, à Saint-Gueeltas. Je m'éloigne, je ne sais pas faire le paysan. Tu me trouveras au rendez-vous. (Il quitte la cour et se dirige vers le bois le plus proche.)

SAINT-GUELTAS, à Tirefeuille. Fais mener près d'ici la barque que j'ai louée.

TIREFEUILLE. J'y vas ; mais cachez-vous, mon maître ! voilà la fermière.

SAINT-GUELTAS. Tant mieux. Je vais me faire inviter à la noce ! Va-t'en, cache ta mauvaise figure. (Tirefeuille s'en va par le hangar.)

SCÈNE II. — SAINT-GUELTAS, LA MÈRE CORNY, avec UNE DE SES BRUS ; puis CORNY, CADIO, REBEC, TIREFEUILLE, LOUISE, ROXANE, UN CAPORAL DE GARNISAIRES, MILITAIRES et INVITÉS.

LA MÈRE CORNY. Par là, Catherine : il doit y avoir encore deux chaises et la petite table. Attends, je vas t'aider.

SAINT-GUELTAS. C'est trop lourd, madame Corny, c'est à moi de porter ça. A la maison, pas vrai ?

LA MÈRE CORNY. En vous remerciant ; mais qui donc que vous êtes ? Je ne vous reconnais point.

SAINT-GUELTAS. Un ami.

LA MÈRE CORNY. méfiante. Un ami ?

SAINT-GUELTAS, lui donnant une bourse. Voilà la preuve.

LA MÈRE CORNY, émue. Ah ! bonne sainte Vierge, tant que ça ? Mais, si c'est pour le dommage de quelqu'un, je n'en veux point.

SAINT-GUELTAS. Non, je suis un brigand, un chef. Je me cache. Je ne demande qu'à me reposer une heure chez vous, et je pars.

LA MÈRE CORNY. Dame, c'est qu'on va avoir du monde, et on a invité les garnisaires. Vous irez dans la grange, on vous portera à souper. Tenez ! v'là la noce qui arrive. Écoutez le biniou ! Deux belles mariées, oui-da !

SAINT-GUELTAS. Deux ?

LA MÈRE CORNY. Une jeune et une sur le retour, mais encore de bonne mine. (Roxane entre en toilette de mariée avec la fleur d'oranger à sa cornette ; elle donne le bras à Rebec.)

SAINT-GUELTAS. Ça ?

LA MÈRE CORNY. Eh ! oui, c'est la Marie-Jeanne, notre servante.

SAINT-GUELTAS, à part. Roxane ! Je crois rêver. (Haut.) Mais l'autre ?...

LA MÈRE CORNY. Tenez ! notre vachère Françoise, avec le ménétrier Cadio. (Elle va au-devant de Louise et de Cadio, qui sont entrés avec une partie des invités.)

SAINT-GUELTAS, à part. Louise ! Cadio ! je deviens fou ! Ah ! la Tessonnière, je le ferai parler ! (Il se glisse parmi les invités. — Toute la noce est entrée dans la cour et entoure les deux couples. Un des gars du village tient la cornemuse de Cadio et crie : « Une danse, une danse, avant d'entrer au logis ! » Les quatre garnisaires avec leur caporal crient : « Vivent les mariés ! Une danse, tout de suite ! »)

ROXANE. Oui, oui, la ronde de Bretagne ! C'est très-joli ! Je veux danser, moi, ouvrir le bal. (À Louise.) Sois

donc gaie ! C'est charmant, le bal champêtre. Puisque nous-voilà sauvées de la guillotine!...

CORNY. Minute, minute ! j'allume le fanal ! (Il allume une grosse lanterne de corne qu'il accroche à un pieu.) Joseph ! viens par là, sur le tonneau, mon gars, et joue de ton mieux. (Bas) Fais du train, c'est tout ce qu'il faut.

CADIO, au garçon qui commence à faire brailler le biniou. Non, Joseph ! rends-moi ça. Tu gâtes la voix à mon biniou. C'est moi qui ferai danser, comme les autres fois !

CORNY, riant. Ah ! par exemple ! un nouveau marié, c'est pas l'usage, ça ! (A Louise.) Faut observer tous les usages !

LOUISE, un peu gênée. Comment, Cadio, vous n'allez pas me faire danser ?

CADIO. Si fait, en vous jouant la danse. Je n'ai dansé de ma vie et ne veux point vous faire rire de moi.

LE CAPORAL DES GARNISAIRES. Alors, c'est moi que j'aurai l'avantage d'inviter la belle Française, nonobstant l'autorisation préalable du mari.

CADIO. Oui, oui, allez !

CORNY, à Louise qui hésite. Craignez rien, c'est nos amis et nos répondants ! (Louise donne la main au caporal, Roxane et Rebec font vis-à-vis, tous les autres forment la chaîne avec eux et dansent en rond sur le rythme cadencé et monotone de la Bretagne. Chacun a le droit de couper la chaîne et de s'y placer où il veut.)

SAINT-GUELTAS, qui a parlé bas avec la Tessonnière, à part. Mariée, elle ! Ah ! j'arrive à temps ! (A Tirefeuille, qui vient par le hangar.) Eh bien, qu'y a-t-il ?

TIREFEUILLE. La barque vous attend. Dépêchez-vous, le hrouillard remonte.

SAINT-GUELTAS. Bien,... va... Non, écoute ! Tu vois ce joueur de biniou ?

TIREFEUILLE. Je le connais. Il se vante dans le pays
v d'avoir tué Mâcheballe.

SAINT-GUELTAS. Ah ! alors... tu l'empêcheras de
nous suivre.

TIREFEUILLE. Faut-il vous en débarrasser ?

SAINT-GUELTAS. Si c'est nécessaire, s'il menace de
nous perdre, oui ! Autrement... Après ça, un coquin
de moins...

TIREFEUILLE. Ça suffit ! (Ils se séparent.)

LA TESSONNIÈRE, bas, à Saint-Gueltas, en le voyant se diriger
vers Louise. N'oubliez pas qu'elle ne sait rien de la mort
de son père !... et méfiez-vous de ces bleus qui sont
là ! Votre figure est si connue !

SAINT-GUELTAS. Allons donc ! ma vie se passe à me
moquer d'eux. (Il va couper la ronde et sépare le caporal de Louise,
dont il prend la main. Personne n'y fait attention, pas même Louise, qui
le prend pour un paysan invité. La danse continue. Tout à coup, Cadio
s'interrompt, repasse la cornemuse à Joseph et descend du tonneau.)

REBEC, inquiet. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

CADIO. Rien, rien, dansez toujours ! (A part, isolé et re-
garçant Louise.) Saint-Gueltas ! c'est lui, j'en suis sûr. Ah !
voilà le réveil ! Déjà ! J'étais heureux, moi, de pouvoir
la préserver. La voir gaie et tranquille un moment ! si
belle, si gracieuse à la danse,... et ma musette allait
si bien !... J'étais comme dans un songe ! j'oubliais
tout !... et voilà le démon !

CORNY, interrompant la danse. Allons, allons, les amis !
le festin vous attend ! Ça n'est pas du fameux ; vous
savez la grand' misère ! Y a des galettes, et des crêpes,
et du cidre ; et puis encore du cidre, des crêpes et des
galettes. (Bas, au caporal.) Avec quatre ou cinq bouteilles
de vin de Saintonge pour les amis qu'on a sous les
drapeaux.

LES MILITAIRES et LES INVITÉS. Vive le père Corny!

ROXANE. Oui, oui! allons manger des crêpes! (Bas, à Rebec.) Allons, mauvais drôle, donne-moi le bras!

REBEC. Oui, aimable épouse; mais essuyez donc votre rouge : ça va se voir aux lumières, et ça donnera des soupçons... (Ils rentrent tous dans la maison.)

SCÈNE III. — LOUISE, SAINT-GUELTAS, CADIO, qui se glisse derrière une charrette pour les observer.

LOUISE, que Saint-Gueltas retient. Vous dites... de la part de mon père? Parlez, parlez! nous sommes seuls.

SAINT-GUELTAS, soulevant son chapeau. Louise, c'est moi! votre père vous attend.

LOUISE, étouffée par la joie. Ah! merci, merci! Il est vivant! mon Dieu, merci! (Elle fond en larmes.)

SAINT-GUELTAS, la faisant asseoir. Il est à ses genoux. J'ai tenu ma parole, je suis tombé mourant à ses côtés. Lui... je ne dois pas vous cacher qu'il avait été blessé aussi.

LOUISE. Ah! j'en étais sûre, qu'il ne pouvait pas m'écrire! Et vous?...

SAINT-GUELTAS. Je suis à peine guéri, mais j'aurai la force de vous emmener et de vous protéger. Hâtons-nous, Louise.

LOUISE. Oui, oui! mais... Hélas! non, pas avant demain soir! Le salut des braves gens qui nous ont donné asile exige que je sois représentée à un de ces misérables qui viennent nous relancer jusqu'ici.

SAINT-GUELTAS. Vous voulez attendre jusqu'à demain? Y songez-vous? croyez-vous que je le souffrirai?

LOUISE. Puisqu'il le faut pour empêcher...

SAINT-GUELTAS. Pour empêcher M. Cadio d'être inquiété, n'est-ce pas? Ah! Louise, quelle insigne folie que ce mariage!

LOUISE. On m'a dit...

SAINT-GUELTAS. On vous a trompée. Il ne vous préserverait pas de la persécution et de la mort.

LOUISE. Eh bien, je dois braver cela plutôt que de perdre ces généreux paysans...

SAINT-GUELTAS. Vous croyez que je vous laisserai au pouvoir d'un Cadio, d'un idiot, d'un fou!

LOUISE. Il n'est rien de tout cela.

SAINT-GUELTAS, irrité et impétueux. Alors, c'est vous qui êtes insensée de croire qu'un homme quelconque ne se prévaudrait pas en pareille circonstance...

LOUISE. Taisez-vous! Cette pensée calomnie son dévouement, et elle m'outrage!

CADIO, à part, répétant tout bas. Outrage!...

SAINT-GUELTAS. Ah! pardonne-moi, Louise, ma Louise adorée!... Mais est-il possible que je ne sois pas révolté jusqu'à la fureur en songeant qu'un autre, fût-ce un misérable imbécile, vient de te donner son nom et de recevoir ta main dans la sienne! C'est un simulacre, je le sais, un engagement nul, arraché par la crainte qu'exercent nos tyrans; mais il me tarde de laver cette souillure avec mes baisers sur ta main chérie! Viens, viens! je ne veux pas que cette brute te voie une heure, une minute de plus!

LOUISE. Impossible avant demain!

SAINT-GUELTAS. Eh bien, vous me forcez à vous le dire... Louise! votre père n'est pas guéri,... son état est grave,... on n'est pas certain de le sauver. Le temps presse, il réclame vos soins!

LOUISE, qui s'est levée. Assez, assez ! partons ; mais il faut appeler...

SAINT-GUELTAS. Les autres, oui ! Raboisson est ici, il s'en charge ; venez, j'ai là une barque, nous les rejoindrons à un endroit convenu.

LOUISE. Mais... les paysans !... Mon Dieu, que va-t-on leur faire ? Avertissons-les.

SAINT-GUELTAS. Mademoiselle de Sauvières, les moments sont précieux. Si nous ne retrouvions pas votre père vivant, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, vous ?

LOUISE. Mon pauvre père ! ah ! lui avant tout ; emmenez-moi, courons !

SAINT-GUELTAS. Venez ! (Ils vont pour sortir par le hangar.)

CADIO, qui s'est mis devant, les arrête. Non, il vous trompe, il ment ! votre père...

LOUISE. Est mort ?

CADIO. Non, émigré ! Il n'est pas où il vous dit.

SAINT-GUELTAS, mettant la main à sa ceinture. Comment le saurais-tu, imbécile ? (A Louise, bas.) Vous voyez bien, il est jaloux ! il va parler en maître. Remettez-le donc à sa place, ou je serai forcé...

LOUISE, lui retenant le bras. Non, non ! — Adieu, Cadio. J'emporte ton anneau d'argent, gage de ton dévouement et de ta soumission. (Montrant Saint-Gueltas.) Voici l'époux que j'avais choisi. Tu viendras nous voir quand nous serons mariés. Tiens, mon ami, voilà pour payer le voyage. (Elle lui donne une bourse et disparaît avec Saint-Gueltas, qui, en passant, fait un signe à Tirefeuille, caché dans les débris du hangar.)

CADIO, stupéfait. De l'argent ! de l'argent à Cadio pour payer son silence ! celui qu'on estimait, que l'on prétendait traiter en ami ! (Il jette la bourse vers le hangar. Tire-

feuille rampe et s'en saisit.) Ah ! voilà leur cœur, à ces femmes-là ! voilà leur amitié, leur reconnaissance ! Je comprends à présent ce que j'ai entendu là ce matin ! Ces trois fous, ces trois fantômes qui voulaient boire du sang, c'est des hommes qu'on a humiliés et qui se vengent !... Mais qu'est-ce que je peux faire, moi ?... Je dois pourtant sauver la cousine d'Henri, car il l'enlève, ce démon ! (Le brouillard s'est dissipé, il voit Saint-Gueltas et Louise, dans la barque, quitter la rive.) Ils remontent le courant ! j'irai plus vite qu'eux ! Je crierai à Louise que son père est mort. Il le faut. (Il va vers la barrière.)

TIREFEUILLE, qui le guette, lui plonge son couteau dans le flanc et disparaît en disant : Il a son affaire ! (Cadio est tombé sur le coup.)

CADIO, égaré, se soulevant. Eh bien, qu'est-ce que c'est donc ? Pourquoi ce coup de poing ? Tant pis ! Allons ! Comment ! me voilà sans force ? Il m'a fait grand mal, ce lâche ! (Regardant sa main qu'il a portée à son côté.) Du sang ? est-ce du sang ? Ah ! l'assassin ! qu'est-ce qu'il m'a fait ? N'importe, j'irai. Louise !... (Il retombe sur la paille et reste évanoui.)

SCÈNE IV. — CORNY et REBEC sortent de la maison et passent près de CADIO sans le voir.

CORNY. C'est drôle tout de même que les deux jeunes mariés ne se montrent point ! Faudrait pourtant qu'on les voie !

REBEC. Moi, je vois ce que c'est... Mademoiselle Louise a grand'honte de ce mariage ; elle n'est point comme sa tante, qui en rit parce qu'au bout du compte

épouser un fonctionnaire... ce n'est pas tant déroger!...

CORNY. Oui, la demoiselle rougit du cornemuseux. Elle aura ouï dire au pays que c'est tous des sorciers et des meneux de loups. Dame, y a ben du vrai là dedans, et Cadio a une parole, une manière, une figure, qui ne sont pas comme celles des autres chrétiens. Pourvu qu'il l'ait pas charmée avec quelque sortilège! ça s'est vu!

REBEC. Allons donc, Corny, vous dites des bêtises! Il ne faut plus croire à ces superstitions-là. Moi, je pense que la demoiselle se cache et qu'elle a dit à Cadio de s'en aller. Allons! on en fera des plaisanteries; ça ne nous regarde pas.

CORNY. Eh! eh! des plaisanteries sur les nuits de noces, c'est ce qu'il faut, mordi! Je vas en faire aussi!

REBEC. Oh! mais non! La vieille pourrait se fâcher et se trahir! Croyez-moi, poussez tout votre monde à boire et à danser, ça fera oublier les absents.

CORNY. J'vas flanquer de l'eau-de-vie dans le cidre. Allons, venez-vous? (Il rentre.)

SCÈNE V. — REBEC, puis HENRI et CADIO.

REBEC. C'est drôle tout de même, ces mariages-là! On ne sait pas ce qui peut arriver. S'ils étaient bons par hasard, et si ces dames rentraient dans leurs biens?... Qu'est-ce qui rôde donc par là? Miséricorde! M. Henri! Vient-il pour les faire sauver? Oh! pas de ça! Et la visite de demain! Il faut l'éloigner d'ici,

sans qu'il les voie ! (Bas, allant à lui.) C'est moi, ne craignez rien.

HENRI. C'est justement toi que je cherche.

REBEC. Et comment diable avez-vous fait pour lâcher votre consigne ?

HENRI. J'ai risqué ma tête, voilà tout ; j'ai laissé le délégué sous bonne garde à Donges, où il passe la nuit. Je suis venu seul à bride abattue. J'ai caché mon cheval derrière le moulin. Me voilà. Parle vite. Louise est ici ?

REBEC. Mais... non ! je ne vous ai pas dit ça !

HENRI. Tu me l'as fait entendre par signes tantôt ; tu me montrais ces bois...

REBEC. Oui, le côté par où elles se sont sauvées.

HENRI. Ainsi cette Françoise, cette Marie-Jeanne, qui ont attiré les soupçons, ce n'est pas Louise et sa tante ?

REBEC. Si fait ! c'est à moi qu'elles doivent leur salut. Je les ai protégées ici pendant tout l'hiver ; mais, ce soir, elles ont été prudemment se réfugier ailleurs.

HENRI. Où ça ? Dis-le donc vite !

REBEC. Vite, vite !... permettez, monsieur Henri. Ce que vous voulez faire est une trahison envers la République !

HENRI. Ah ! tu as des scrupules, à présent ?

REBEC. J'en ai... j'en ai pour vous ! Vous n'en avez donc plus ?

HENRI. Quant à cela, non ! Ce n'est plus la guerre, c'est-à-dire le besoin de se défendre ; c'est la persécution, c'est-à-dire le besoin de se venger. Malheureusement, je n'ai ni temps ni fortune ; ni liberté d'agir pour assurer la fuite de ces deux femmes ; mais je peux faire qu'elles soient averties de quitter la France

et de mettre à leur disposition le peu que j'ai. Tu vas me dire où elles sont, et j'y cours.

REBEC. Vous auriez grand tort d'attirer l'attention sur elles. Elles ont plus d'argent que vous. Saint-Gualtas leur en a fait tenir, et c'est en Angleterre qu'elles se proposent d'aller.

HENRI. Est-ce bien vrai, ce que tu dis là ?

REBEC. Je vous jure ! Voulez-vous que, pour plus de sécurité, j'envoie un exprès après elles, pour leur dire de filer vite ?

HENRI. Vas-y toi-même !

REBEC. Oh ! moi, un municipal, pas possible ! mais le fermier ira.

HENRI. Vite alors ! Tiens ! voilà pour payer son déplacement.

REBEC. Inutile, gardez ça. Il ira par dévouement à ces dames, et il ira plus vite que vous qui ne connaissez pas les chemins. Allez-vous-en, les garnisaires sont par là. Je tremble qu'ils ne vous voient !

HENRI. Adieu donc ! tu réponds...

REBEC, avec une dignité burlesque. Je réponds de tout. Retournez à votre poste, citoyen lieutenant ! (HENRI s'écarter.) Et nous... retournons à ma noce ! (il rentre.)

HENRI, revenant sur ses pas. Il me trompe... Je ne sais pas pourquoi il me semble... Ce n'est pas un méchant homme, il ne les livrerait pas ; mais il craint la mort, et, dans ces temps de fureur, quiconque tient à la vie est capable de tout ! Le temps marche, chaque instant me perd, et je ne sais que faire pour que mon danger serve à ces pauvres femmes ! Tiens ! un homme endormi... ou ivre ! Cadio ! tout est sauvé. (Il se secoue et l'appelle à voix basse.) Cadio ! Cadio, mon ami !

CADIO. Ah ! vous me faites mal, vous !

HENRI. Es-tu malade?

CADIO. Oui, bien malade!

HENRI. Et pourquoi es-tu là, seul, couché par terre? La misère, la faim peut-être? Il n'y a donc plus de pitié en ce monde? (Il l'aide à se relever.) Pauvre garçon, remets-toi, voyons! Tiens, bois un peu. (Il lui fait boire quelques gouttes d'eau-de-vie dans une petite bouteille plate qu'il porte sur lui en cas de blessure ou d'épuisement.) Ça va-t-il mieux?

CADIO, qu'il a assis sur un timon de charrette. Oui; qu'est-ce que vous voulez? Ah! c'est vous?

HENRI. Moi, celui qui te doit la vie. Je cherche Louise, et... m'entends-tu?

CADIO. Oui, Louise, partie.

HENRI. Tant mieux, alors! Merci, Cadio.

CADIO. Oh! non, pas tant mieux! partie avec lui!

HENRI. Qui, lui?

CADIO. Saint-Gueltas! Allons, courez; moi, je ne peux pas!

HENRI, douloureusement. Et moi, je ne dois pas!

CADIO. Vous y renoncez?

HENRI. Il y a longtemps que j'ai renoncé à être heureux, Cadio! Il n'est plus question de ça en France! Je ne voulais pas que mes parentes fussent trainées à la boucherie nantaise au milieu des insultes. — Saint-Gueltas est mon ennemi, mon ennemi politique et personnel; mais Louise n'a plus que lui pour la protéger, je ne les poursuivrai pas!

CADIO, ranimé, se levant. Oh! vous n'aimez donc pas?... vous n'êtes donc pas jaloux?

HENRI. Je n'ai pas le droit de l'être. Louise ne m'a jamais aimé.

CADIO. Qu'est-ce que ça fait, ça? Elle est aveugle,

elle est trompée, et elle veut l'être, parce qu'elle est folle, parce qu'elle est lâche !

HENRI, étonné. Qu'est-ce que tu as donc contre elle, Cadio ?

CADIO. Moi ? Rien ! Je déteste les royalistes, voilà tout... et je veux... je veux m'engager, à présent ! J'ai l'âge ! je me suis toujours caché... je ne veux plus avoir peur ! Emmenez-moi !

HENRI. Certes, de tout mon cœur. Il y a longtemps que je le voulais et que je me tourmentais de ce que tu étais devenu. Bois encore, et viens, car je suis pressé !

CADIO. Oui, soldat ! je serai soldat ! Je tuerai Saint-Gueltas ! — Bonté de Dieu ! je ne peux pas marcher ! Allons, laissez-moi mourir là. Je suis blessé, voyez !

HENRI. Blessé ? par qui ?

CADIO. Je ne sais pas, un assassin ! peut-être lui, parce que je voulais courir après elle.

HENRI. Ce n'est peut-être rien, essaye ; donne-moi le bras, mon cheval est bon, il nous portera tous les deux.

CADIO. Où est-il ?

HENRI. Là, au moulin ; c'est tout près.

CADIO. Allons ! (Il retombe.) Pas possible. Adieu !

HENRI. Non ! je te porterai.

CADIO. Vous, me porter ?

HENRI. La belle affaire !

CADIO. Ah ! tenez, c'est vous que j'aime ! tout là reste... il n'y a que vous... Je marcherai !

HENRI. Eh ! oui, tu marcheras ! Tu apprendras à marcher à moitié mort. Je te l'ai déjà dit au Grand-Uhène : sers ton pays et tu deviendras vite un homme.

CADIO. C'est vrai, je me souviens ! Eh bien, allons je serai un homme !

HENRI. Attends ! voilà sous mes pieds quelque chose... Ne tombe pas !

CADIO, *touchant avec son pied.* Je sais ce que c'est ! Mon biniou !

HENRI. Ah ! tu y tiens ? *(Il veut le ramasser.)*

CADIO. Non, laissez-le. C'est fini, ça ! Un sabre, c'est un sabre que je veux ! *(Ils s'en vont. On continue à chanter et à danser dans la maison.)*

TROISIÈME TABLEAU

Un flot couvert d'une épaisse oseraie. — Saint-Gueltas et Louise abordent, et descendent d'une barque que conduit un paysan batelier.)

SCÈNE PREMIÈRE. — SAINT-GUELTAS, LOUISE, UN BATELIER.

SAINT-GUELTAS, au batelier. Va plus loin remiser ton bachot, cache-le bien et attends-nous. *(Le batelier obéit.)*

LOUISE, sur la grève. Mon Dieu, pourquoi nous arrêter déjà ?

SAINT-GUELTAS. Je n'ai pas voulu vous effrayer, mais nous étions suivis.

LOUISE. Vous en êtes sûr ? Je n'ai rien vu ! C'est peut-être nos compagnons !...

SAINT-GUELTAS. Impossible ! Raboisson doit conduire à cheval votre tante et M. de la Tessonnière un peu plus loin. Venez, venez ! Ne restons pas sur la rive. La nuit est claire. Par là, les buissons nous ca-

cheront, si l'on s'obstine à nous suivre; mais j'espère qu'on nous a perdus de vue. (Ils ont gagné le milieu de l'île.) Tenez, voici une hutte de roseaux où j'ai déjà échappé une fois aux recherches. Vous pouvez vous étendre sur le sable sec et vous reposer, bien roulée dans mon manteau. Entrez, il fait froid.

LOUISE. Non, je ne sens pas le froid. Je suis aguerrie. J'ai passé plus d'une nuit d'hiver dans les genêts pour déjouer les perquisitions. Je resterai ici, assise. Personne ne peut me voir.

SAINT-GUELTAS. Louise, vous vous méfiez de moi avec une obstination...

LOUISE. Non! Dans la position où je suis, inquiète et désolée, puis-je penser que vous ne respecteriez pas mon malheur et mon isolement?... Mais verrez-vous d'ici passer cette barque qui nous suit?

SAINT-GUELTAS. Elle ne peut approcher sans que je l'entende; j'ai l'oreille exercée, et, d'ailleurs, la nuit est si calme et si belle! Cet endroit est charmant, et le murmure de ce grand fleuve semé d'étoiles est si doux! Ah! sans l'inquiétude qui vous oppresse, vous sentiriez votre âme se dilater ici, n'est-ce pas?

LOUISE. Je ne sens rien, je ne vois rien. Je ne pense qu'à celui qui m'attend. Parlez-moi de lui, de lui seul. Il est donc bien mal?

SAINT-GUELTAS. J'ai exagéré. Pardonnez-le-moi, chère enfant. Je devais vous arracher à ce refuge périlleux, à ces protecteurs imbéciles...

LOUISE. Ah! cruel, vous jouez avec ma douleur! Est-ce vrai maintenant, ce que vous dites? Mon père...

SAINT-GUELTAS. Il vivra, rassurez-vous; mais dites-moi, Louise, ce mariage absurde contracté ce soir...

LOUISE. Il vous tourmente plus que de raison. Il

n'existe pas. Quand même la loi impie qui prétend le rendre sérieux sans consécration religieuse ne serait pas déchirée au premier jour de raison et de foi qui luira sur la France, il n'aurait aucune valeur.

SAINT-GUELTAS. Comment s'est-il fait? sous quels noms?

LOUISE. Ma tante et moi, nous avons été mariées sous des noms d'emprunt.

SAINT-GUELTAS. Vous en êtes sûre?

LOUISE. Très-sûre, j'ai bien écouté ce qu'on a lu.

SAINT-GUELTAS. Avez-vous lu ce qu'on a écrit?

LOUISE. Non; mais l'acte sera détruit. Celui qui l'a rédigé a tout intérêt à n'en pas laisser de traces. D'ailleurs, vous m'avez promis de faire arrêter le secrétaire du délégué, qui doit aller demain à la municipalité pour vérifier le registre et renouveler la persécution. Jurez-moi qu'il en sera empêché et que mes pauvres amis de la ferme ne seront pas victimes de ma fuite précipitée.

SAINT-GUELTAS. Je vous le jure! On vous apportera, si vous le voulez, les deux oreilles de M. le secrétaire.

LOUISE. Ne pouvez-vous me promettre de préserver mes bons paysans sans me remettre sous les yeux les horribles représailles...

SAINT-GUELTAS. Il faut vous habituer à ces images-là, Louise. Vous n'avez rien vu dans la guerre de Vendée, celle que nous commençons sera autrement terrible. On a exaspéré le sentiment populaire, on a mis en vigueur l'affreux décret de la Convention. On a brûlé les chaumières, égorgé les femmes et les enfants des insurgés absents; on a dévasté leurs champs, détruit leurs bestiaux. Il faudra payer cher ces atrocités!

LOUISE. Est-ce une raison pour en commettre de pareilles ?

SAINT-GUELTAS. Oui, c'est une raison pour le paysan, et nul pouvoir humain ne le retiendra désormais. Le Breton, notre nouvel allié, est vindicatif, et le dictateur de Nantes semble avoir pris à tâche d'exaspérer ses passions. Si je vous parlais d'oreilles, c'est que les patriotes nantais portent les nôtres en guise de cocarde à leur chapeau : ne soyez donc pas surprise si vous voyez les leurs en chapelet à la ceinture de nos chouans farouches !

LOUISE. Ah ! que je ne voie pas ces horreurs, que je ne voie plus couler le sang, que je n'entende plus le râle de l'agonie ! J'en serais devenue folle ! A présent que j'ai vécu dans la solitude des champs et des bois, je n'aspire plus qu'à me tenir cachée dans un coin avec mon pauvre père, dussé-je mendier pour le nourrir !

SAINT-GUELTAS. Vous vivrez heureuse et en sûreté dans ma maison ; séparé de ces chefs ineptes qui ont perdu la Vendée, je me fais fort de tenir dans mon Marais jusqu'au rétablissement de la monarchie. Les princes eux-mêmes peuvent venir y chercher un refuge et, de là, diriger une guerre qui embrasera la France d'un bout à l'autre. Alors, Louise, une grande existence vous est réservée, si par crainte et découragement vous ne séparez pas votre avenir du mien.

LOUISE. Je suis insensible à l'ambition. Si mon père consent à rester avec vous, c'est la reconnaissance seule qu'y m'y retiendra.

SAINT-GUELTAS. Mais vous ne comptez pas rester indifférente aux grandes choses que je suis peut-être destiné à accomplir ?

LOUISE. Je crois que vous ferez encore des prodiges d'audace, de persévérance et d'habileté, mais je ne crois plus au succès. Hélas ! vous périrez victime de votre zèle !... S'il en doit être ainsi, pourquoi risquer dans une lutte sanglante le dernier espoir qui nous reste ?

SAINT-GUELTAS. Quel est donc cet espoir, si nous abandonnons la partie ?

LOUISE. Celui de voir la Révolution se dévorer elle-même et faire place au besoin que la France éprouve de revenir à la civilisation.

SAINT-GUELTAS. La solitude vous a créé d'étranges utopies, ma chère Louise. La civilisation que la France d'aujourd'hui appelle et désire, c'est la négation du passé, que nous voulons rétablir. Elle veut l'égalité, qui, selon nous, est la barbarie. Croyez-vous possible que le bourgeois, dévoré d'ambition, renonce à un état de choses qui lui ouvre toutes les carrières, et qu'il consente à rétablir nos privilèges, qui l'excluaient du concours ? Non, jamais plus le plébéen ne nous cédera le pas de bonne grâce. Il faut donc nous annihiler devant lui et nous faire plébéiens nous-mêmes, ou il faut l'écraser et le réduire au silence. Pour ma part, j'y suis résolu, et, si je succombe, j'aime mieux la mort qu'une vie d'abaissement et de honte.

LOUISE. C'est bien de l'orgueil ! mon père ne pense pas comme vous.

SAINT-GUELTAS. Avant la Révolution, votre père, endormi, dirai-je corrompu par la vie frivole et raisonneuse de Paris, avait admis les idées nouvelles et fait alliance avec les philosophes. Sa piété et son sentiment chevaleresques l'ont ramené à nous, — à

nous purs et solides enfants de la vieille France, à nous qui, retirés dans nos bastilles de province, n'avons jamais perdu le sens de l'hérédité et la conscience de nos droits. Nous sommes la race forte, ma chère Louise, la race qui doit courber les races bâtardes ou périr les armes à la main. On a crié contre nos privilèges; je le comprends, ils étaient faits pour éveiller la jalousie des croquants, et les droits qu'ils invoquent pour nous les ravir ne sont, comme les nôtres, basés que sur la force et la volonté. Qu'ils essayent donc d'être les plus forts ! c'est à nous de résister ! Si nous succombons, nous l'aurons mérité apparemment, nous aurons manqué d'énergie ; mais nous ne succomberons pas, allez ! Tous les moyens sont devenus bons pour combattre la Révolution, même l'appel à l'étranger, qu'on a pris soin de nous faire accepter en nous proscrivant et en nous jetant dans ses bras. Quant à moi, je me sens dégagé de tout scrupule, seule condition pour devenir invincible ! Est-ce que mon obstination vous scandalise ? est-ce que vous aimeriez-mieux me voir accepter à moitié la Révolution, comme tant d'autres qui nous ont quittés durant la campagne d'outre-Loire, pour essayer d'une opinion mixte et d'une situation honteuse, sous prétexte de patriotisme mieux entendu ? Si je n'ai pas quitté l'armée alors, comme j'en avais le dessein, c'est pour ne pas la démoraliser en passant pour un traître. J'ai tout sacrifié et j'ai conseillé à votre père de tout sacrifier à l'influence, au prestige que nous devons conserver. A présent, tout est perdu, fors l'honneur, c'est-à-dire que rien n'est perdu, car l'honneur est tout. Nous soulèverons les provinces de l'Ouest sur une plus vaste étendue ; mais n'oubliez pas que, pour

réussir, il nous faut refuser toute concession à l'esprit révolutionnaire et à la sensiblerie philosophique, accepter la rudesse, la superstition, la férocité du paysan qui donne son sang à notre cause, et le maintenir dans cet état de colère farouche où il puise son courage, enfin accepter aussi, réclamer au besoin le secours de l'Angleterre, et voir sans préjugé ses vaisseaux foudroyer sur nos côtes ces nouveaux Français qui prétendent organiser une société sans roi, sans prêtres et sans nobles, c'est-à-dire sans frein d'aucun genre, et sans respect d'aucune supériorité.

LOUISE. Votre énergie est grande!... Je rougis d'avoir perdu beaucoup de la mienne. Je la retrouverai peut-être... Il me semble que je la retrouve déjà en vous écoutant.

SAINT-GUELTAS. Allons donc! il le faut! Vous avez réclamé mon appui, chère Louise; il faut le vouloir sérieux, il faut le vouloir entier.

LOUISE. Ah! c'est que mon cœur a été brisé de tant de manières et déchiré de tant de remords!

SAINT-GUELTAS. Des remords! quoi? comment?

LOUISE. Dites-moi... savez-vous?... Je n'ose vous interroger... Pourtant il faut que vous me disiez... Est-il vrai que Marie Hoche ait péri sur l'échafaud pour expier l'amitié qu'elle m'avait témoignée en me suivant à la guerre?

SAINT-GUELTAS. Je n'en sais rien. Je croirais plutôt qu'elle a été noyée à Nantes.

LOUISE. Ah! grands dieux! l'horrible mort! Pauvre Marie! Et c'est moi qui l'ai envoyée à l'ennemi!

SAINT-GUELTAS. Raison de plus pour aspirer à la vengeance! Voyons, Louise, vous pleurez! Le temps

des larmes est passé; la source doit être tarie. Il s'agit de vouloir, à présent !

LOUISE. Vous êtes cruel si vous méprisez mes pleurs. Laissez-les couler une dernière fois, peut-être aurai-je du courage après.

SAINT-GUELTAS, l'entourant de ses bras. Eh bien, oui, pleure, chère créature désolée ! pleure et pardonne-moi ma rudesse ; mais songe que te voilà sous ma protection. Oui, je sais combien tu as souffert ! Comment as-tu surmonté tant de fatigues, de terreurs et de déchirements ? Te voilà comme une pauvre fleur roulée dans le gravier du rivage ; mais c'est le rivage, Louise ! et mon sein où tu te réfugies est le port où la tempête ne te reprendra plus. Voyons ! que crains-tu ? ne repousse pas mon étreinte. Il me semble que je retrouve mon propre cœur arraché de ma poitrine en te sentant là ! Ma sœur, mon héroïne, ma fille, ma souveraine, ma maîtresse, ma femme ! oui ! oui, tu es pour moi tout cela, et je veux te tenir lieu de tout. Crois-le enfin, et dis-moi que tu le veux aussi, ou la force d'âme qui m'a fait survivre à nos désastres m'abandonne pour jamais !

LOUISE, se dégageant de ses bras. Écoutez-moi ! Vous me l'avez dit souvent, le temps n'est plus où l'amour voilé pouvait longtemps remplir le cœur d'une jeune fille sans se révéler clairement à elle-même. Vous aviez raison, je le sentais bien, moi qui n'ai pas su vous cacher l'ascendant que vous exercez sur moi : j'ai été sincère avec vous. Je vous ai dit aussi l'effroi que vous m'inspiriez. Je ne vous ai pas caché qu'en retrouvant Henri à Sauvières j'avais fait un effort désespéré pour le rattacher à ma vie. Je ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais aimé, et pourtant, s'il fût revenu

à nous, j'aurais réussi à vous oublier... à être au moins pour lui une épouse fidèle et dévouée. Songez que, dans ce temps-là, on disait autour de moi que vous n'étiez pas libre, que votre femme vivait encore...

SAINT-GUELTAS. Vous avez cru à cette fable inventée par un prêtre dont j'avais blessé la vanité et combattu l'influence ?

LOUISE. Je n'y crois plus, puisqu'à l'affaire du Grand-Chêne, au moment où nous pensions tous marcher à la mort, vous m'avez fait promettre d'être votre femme, si un miracle nous faisait survivre à ce désastre. Eh bien, depuis ce terrible jour et durant le lugubre hiver que je viens de passer, séparée de mon parti, de mon père et de vous, j'avais renoncé à toute espérance de bonheur. Je me croyais à jamais perdue, bannie, misérable, oubliée, et, en songeant à vous, je me disais que vous ne m'aviez jamais aimée, que ma méfiance avait trop longtemps rebuté votre amour, et que, dans cette promesse de mariage que vous m'aviez arrachée, il y avait eu le délire d'un suprême enthousiasme plutôt que l'attachement profond d'une âme dévouée. Me suis-je trompée, dites ? Il y a des moments où je crois vous sentir plein de bonté, de douceur et de tendresse sous votre terrible écorce, et ce contraste m'émeut et me charme. Dans ma solitude, je me suis retracé certains moments où vous sembliez affectueux, indulgent, paternel, comme tout à l'heure ; mais je me rappelais aussi qu'après avoir épuisé avec moi les séductions de votre langage facile et abondant en promesses, vous aviez du dépit et une sorte de haine... Est-ce là l'amour ? Il m'attire et m'épouvante. Irrité, je vous crains ; — attendri, je vous crains plus encore... Que de fois, assoupie sur la

bruyère durant ces longues journées où je gardais les chèvres du fermier, je vous ai vu en rêve m'accablant de reproches, me menaçant de me tuer ou m'attirant dans le piège de vos séductions ! Plus d'une fois, égarée, j'ai couru le soir à travers la lande déserte, croyant entendre vos pas sur les miens et sentir dans mes cheveux votre main sanglante... Ayez pitié de moi ! ne me brisez pas de douleur, mais ne m'avilissez pas par un amour sans lendemain. J'aime mieux mourir, — et je me tuerais ! Vous savez bien que, si j'ai l'esprit timide, je n'ai pas le cœur lâche.

SAINT-GUELTAS. Et c'est pour cette chasteté craintive, c'est pour cette fierté tremblante que je t'adore, moi, ne le vois-tu pas ? Tu t'es confessée, je veux me confesser aussi. Le dépit m'a éloigné de toi plus souvent encore que les agitations et les obligations de la guerre. J'ai essayé, moi aussi, de t'oublier, de me distraire. Impossible ! ton image adorée me poursuivait, et, plus tard, pendant que tu voyais mon fantôme sur la bruyère, je voyais le tien errer autour de mon lit de douleur ; je le voyais tantôt dédaigneux et méfiant, tantôt éperdu et enivré... Mais le terme de tant d'épreuves approche, puisque, tel que je suis et indigne de toi, j'ai la gloire et le délice d'être aimé de toi. O Louise, laisse-moi te parler comme si tu m'appartenais déjà ! Laisse-moi te rassurer sur cet avenir qui t'épouvante ! J'ai raison d'y croire, va ! Tout homme de volonté à son étoile : les uns la placent au ciel, les autres dans leur âme seulement ; moi, je la vois en toi, et je ne demande qu'à toi la durée de mon énergie. Ce n'est pas là un rêve, et, si tu doutes, c'est que ton attachement n'est pas encore la passion que j'éprouve et que je veux t'inspirer. Oui, je veux que

tu m'aimes follement, c'est-à-dire tel que je suis et sans me comparer à personne, sans me juger d'après tes propres idées, sans te souvenir qu'il existe des êtres pires ou meilleurs. Et que t'importe que je sois bon ou méchant, pur ou souillé, pourvu qu'il y ait en moi une force capable d'absorber ta vie et de te la rendre décuplée par le souffle de ma poitrine ardente ? Ne vois-tu pas que je suis un type à part, un homme que, ni dans le bien ni dans le mal, les autres hommes ne sont de taille à mesurer ? ne m'as-tu pas vu, dans ma colère, briser tout sur mon passage comme la foudre, et, dans ma douceur, tendre le brin d'herbe à l'insecte qui se noyait ? Si j'ai tous les vices, comme on me le reproche, j'ai peut-être aussi toutes les vertus, qui sait ? N'ai-je pas prouvé que, si je satisfaisais parfois mes passions en égoïste, je savais les vaincre en stoïcien quand une raison supérieure parlait à mon orgueil ? Quel est après tout le résultat de cette vie délirante qui m'emporte ? N'est-ce pas jusqu'ici le sacrifice ? N'ai-je pas tout donné, ma fortune, mon repos, ma chair, mon âme à la cause que je veux faire triompher ? Je suis un fou, à ce que l'on dit, un téméraire, un prodigue ; j'engloutirai ta fortune comme j'ai englouti la mienne dans l'abîme sans fond des dévouements romanesques. Eh bien, oui, certes, et tu me mépriserais, si j'hésitais à le faire. Trafiquer, conserver, prévoir au milieu de la vie d'aventures qui nous est faite, est-ce possible, est-ce digne de nous ? Ce sont là des vertus du temps passé : comme l'amour timide et matrimonial de nos grand-mères ! Nous ne sommes pas nés pour ces choses-là, nous autres. Le destin nous a jetés sur la terre au milieu d'une tourmente, se souciant peu des faibles

destinés à être broyés, et trempant les forts pour des combats formidables. Tu vois bien que je suis une de ces puissances fatales qui doivent tout traverser et tout vaincre. Ma laideur caractéristique est comme le cachet de ma destinée. Là où je passe, dans les boudoirs comme dans les halliers, le sanglier que je suis met à néant les Apollons de l'ancienne mythologie galante. C'est qu'à travers ce masque bestial luit une flamme qui vient du ciel ou de l'enfer ; c'est que cette main est plus noueuse que le câble et plus dure que le chêne ; c'est que ces bras velus et ces épaules arquées te porteraient tout un jour sans se fatiguer ; c'est que tout cet être qui t'appartient a été prédestiné aux travaux d'Hercule d'une époque de monstres et de prodiges ! Et tu parles de clémence, de pitié, de modération à un boulet rouge lancé dans le monde pour l'épurer en le ravageant?... C'est de l'enfantillage, ma pauvre Louise ! c'est ne pas comprendre l'horreur de la situation et la mission de ceux qui doivent la dominer. C'est méconnaître aussi la tienne et te ravalier au niveau des femmes lâches et bornées qui veulent pour maître un esclave et pour compagnon un idiot. Non, non ! lève les yeux plus haut ! Tu as déjà vaincu la timidité de ton sexe en traversant, éperdue mais sublime, des scènes de carnage et de désolation. Porte dans l'amour l'enthousiasme et la foi qui t'ont jetée dans les batailles. Affronte cette guerre-là, c'est la plus terrible, la plus enivrante de toutes ! Apprends à te mesurer avec le lion et non à jouer avec le passe-reau ! Sois ma vraie compagne, ma lumière et mon ombre, mon arbitre quelquefois, mon frein au besoin... ma complice toujours, car il faudra que tu acceptes les situations inextricables et les résolutions

désespérées qui tuent les pusillanimes, mais où les vaillants se retrempent et forcent Dieu lui-même à se rétracter. — Tu trembles... Qu'as-tu donc ? Tu pleures encore ?

LOUISE. Oui... N'importe ! où tu iras, j'irai, et ce que tu voudras, je le veux !

SAINT-GUELTAS. Viens donc sur mon cœur, et, là, dans cette solitude enchantée, sous le regard protecteur des étoiles, dis-moi...

LOUISE, tremblant. Écoutez ! Le bateau ! il aborde ! Nous sommes découverts !... Nous sommes perdus !

SAINT-GUELTAS, la poussant sous la hutte de roseaux. Reste là, ne bouge pas, et ne crains rien ! (Il s'élance vers le rivage un pistolet dans chaque main.)

SCÈNE II. — LA KORIGANE, SAINT-GUELTAS, ROXANE.

LA KORIGANE, faisant débarquer Roxane et restant sur le bateau qu'elle conduit. Vite, vite ! Ils sont là ! Sauter sur le sable ; moi, je remise et je cache le bateau. (Elle descend la rivière un peu plus loin.)

SAINT-GUELTAS, qui débusque de l'oseraie ; à part. La tante ! Ah ! que le démon te réduise en fumée, vieux fantôme ! (Haut.) Comment ! c'est vous, mademoiselle de Sauvières ?

ROXANE. Eh bien, oui, c'est moi, cher marquis. Ne m'attendiez-vous pas ?

SAINT-GUELTAS. Non, certes, pas ici. Raboisson devait vous conduire...

ROXANE. Il s'est chargé de la Tessonnière. J'allais partir avec eux, quand la brave petite Korigane est accourue pour me dire de votre part de monter en

bateau avec elle et de venir rejoindre ma nièce, qui ne pouvait pas rester convenablement seule avec vous.

SAINT-GUELTAS. La Korigane ! Et d'où diable sort-elle ?

ROXANE. N'est-ce pas vous qui me l'avez envoyée ?

SAINT-GUELTAS. Non ! N'importe ! Allez rejoindre Louise. Elle est là, nous allons repartir. (Il lui montre la hutte.)

ROXANE. Ah ! marquis, nous vous devons tout !

SAINT-GUELTAS. Allez, allez ! (Il fait quelques pas sur le go et se trouve auprès de la Korigane, qui attache son batelet.) Quel diable à triple queue t'amène ici avec la vieille folle ?

LA KORIGANE. Maître, je t'ai suivi partout sans me montrer. Je savais bien que tu allais chercher la jeune fille. Je t'ai amené la tante pour te contrarier. C'est bien clair comme ça, et je ne vois pas de quoi tu t'étonnes.

SAINT-GUELTAS. Ah ! oui-da ! Qui donc vous a conduites ici ? Est-ce Cadio ?

LA KORIGANE. Cadio ? Tirefeuille l'a tué, le pauvre Cadio ; il vient de me le dire. Et c'est toi qui as commandé cela ! Moi, j'ai volé un batelet, j'ai ramé, et me voilà... à moitié morte, par exemple ! Achève-moi, si tu veux. Je n'aurais pas la force de me sauver. (Elle se jette sur le sable.)

SAINT-GUELTAS, pensif, la regardant. Si petite, si frêle, si laide ! une espèce de singe !... et si forte, si résolue, si passionnée ! Tuer cela... oui, on écraserait d'un coup de talon cette tête plate comme celle d'une vipère ! (Il la pousse du pied.) Lève-toi, allons ! Ne tente pas ma fureur ! Vas-tu dormir là, baignée de sueur et à moitié couchée dans l'eau froide ?

LA KORIGANE, se levant. Ah bah ! Il y a longtemps que je suis morte ! Vous ne le saviez donc pas ? C'est ma pauvre âme que vous voyez, une âme maudite qui ne peut pas vous quitter, puisque vous êtes son enfer.

SAINT-GUELTAS. Trêve de poésie ! tu n'en es pas chiche, toi, la Bretonne endiablée ! Voyons, trois mots avant de nous remettre en route. Il n'y a pas de temps à perdre ici. Tu es décidée à contrarier mes amours ?

LA KORIGANE. Oui.

SAINT-GUELTAS. C'est imbécile, ce que tu veux faire là. On peut me contrarier une fois ; mais deux fois, c'est trop, tu sais ?

LA KORIGANE. Oui, vous ôtez ce qui vous gêne.

SAINT-GUELTAS. L'épine qui s'attache à mes jambes, je la brise.

LA KORIGANE. C'est vous qui êtes simple de croire que vous pourrez me faire peur !

SAINT-GUELTAS. Nous allons voir ! (Il la prend d'une seule main et la tient au-dessus de l'eau.)

LA KORIGANE, d'une voix douce et comme épurée tout à coup. Bien, mon doux maître ! Mourir de ta main : voilà ce que je voulais !

SAINT-GUELTAS, à part. Le chant du cygne ! (La reposant à terre.) Tu penses que je ne tuerai pas celle qui m'a sauvé la vie ? Ton courage n'est que du raisonnement. Ce n'est pas grand'chose, va, et tu ne m'aimes guère !

LA KORIGANE. Qu'est-ce qu'il faut donc pour que tu me croies ?

SAINT-GUELTAS. Il faut que tu aimes celle que j'aime, que tu la serves comme je la sers, que tu te dévoues pour elle comme pour moi, et que, de crainte de l'affliger, tu ne lui laisses jamais soupçonner l'ami-

tié que je te porte. Le jour où je verrai une larme dans ses yeux par ta faute, tu ne seras plus rien pour moi.

LA KORIGANE. Ah !... Et qu'est-ce que je serai donc pour toi, si j'obéis fidèlement ?

SAINT-GUELTAS. Tu seras ce que tu es : l'être que j'admire le plus sur la terre.

LA KORIGANE. Tu m'admires, moi si laide ?

SAINT-GUELTAS. Eh bien, suis-je beau, moi, pour te reprocher ta laideur?... La beauté est là, vois-tu, dans la tête, et là, dans le cœur. C'est la volonté qui nous porte et le feu qui nous brûle. Je ne t'aime pas d'amour, tu le sais bien. T'ai-je trompée, toi ? Jamais. Seule au monde, tu es de force à supporter la vérité, et je te l'ai dite ; mais je sais ce que tu vaux, et je ne suis pas homme à n'y pas prendre garde. Je me connais en courage, et je te sais grande, ma pauvre souris noire, plus grande que les déesses qui me charment... et qui me marchandent leur amour ! Je n'ai rien fait, rien dit pour avoir le tien ; il ne m'a coûté ni effort d'imagination, ni mensonge, ni subtilités de langage, ni frais d'éloquence ! Tu me l'as donné, comme si c'était une dette à me payer. Toi seule m'as compris ! Vois si tu veux garder ta supériorité, ton prestige, et rester près de moi comme un chien que je maltraite en public, et comme un esprit familier devant lequel mon âme surprise et troublée se prosterne en secret.

LA KORIGANE. Ah ! tu dis des paroles magiques pour m'ensorceler !

SAINT-GUELTAS. Les as-tu comprises ?

LA KORIGANE. Oui, j'obéirai. Tu veux que Louise soit ta femme ?

SAINT-GUELTA. Tu sais bien que cela ne se peut pas ; mais je veux qu'elle m'appartienne, et cela sera, et il faut que tu le souffres.

LA KORIGANE. C'est bien, je le souffrirai.

SAINT-GUELTA. Allons ! c'est l'amour, cela ! sans réserve, sans scrupule, sans égoïsme ! (Lui frappant rudement le front.) Ah !... si je pouvais faire entrer ce feu sacré que tu as là, dans la tête de mes idoles !

LA KORIGANE. Tu sais que je t'aime mieux qu'elles, c'est tout ce qu'il me faut.

SAINT-GUELTA. En route, alors ! Appelle ta jeune maîtresse — et la vieille, dont je saurai bien me débarrasser. — Vite ! Il ne faut pas que le jour nous surprenne ici.

SIXIÈME PARTIE

PREMIER TABLEAU

A Nantes. — Une petite chambre sous les toits. — Une trappe s'ouvre au plafond de bois en mansarde. — Une table est couverte de livres, de cartes de géographie, de journaux et de brochures. Un grabat et deux chaises de paille composent tout l'ameublement. La fenêtre, étroite et longue, plongeant sur les fossés formés par l'Ère et la Loire, occupe le recoin d'une vieille maison très-élevée accolée à un angle de la prison du Bouffay. — La masse noire de l'antique édifice ne laisse percer qu'un rayon de lune qui frappe sur la guillotine, dressée en permanence sur la place des exécutions et aperçue par une échappée de murailles nues et sombres. — Cadio lit dans l'obscurité, où il semble voir comme un chat. — Henri entre, il est en petite tenue militaire.

SCÈNE PREMIÈRE. — HENRI, CADIO.

CADIO. Ah! enfin! mon ami, te voilà! je n'espérais plus te voir aujourd'hui. Je savais pourtant que tu étais revenu sain et sauf.

HENRI. Huit jours durant, nous avons donné la chasse à MM. les chouans. Je n'ai pas voulu me coucher sans avoir de tes nouvelles. Comment te sens-tu? voyons!

CADIO. Très-bien; j'aurais pu aller aux manœuvres,

moi, et commencer à m'exercer avec les nouvelles recrues.

HENRI. Non, tu es encore trop faible... Songe donc, tu as été si malade!

CADIO. Ma blessure est fermée, je n'en souffre plus.

HENRI. Je ne m'inquiète pas de la blessure, mais de la fièvre pernicieuse. Elle t'a mis bien bas, sais-tu? j'ai été diablement inquiet de toi!

CADIO. C'est fini. J'aurais été fâché de mourir sans avoir rien appris.

HENRI. Et tu as trouvé le moyen d'apprendre beaucoup dans ta convalescence; c'est même ça qui a retardé la guérison, je parie! J'ai eu tort d'apporter ces livres.

CADIO. Je n'ai rien appris là dedans.

HENRI. Rien?

CADIO. Rien que les mots dont on se sert pour dire ce que l'on pense.

HENRI. C'est quelque chose!

CADIO. Oh! j'en avais déjà lu, des livres! Il y en avait au couvent où j'ai été. Les livres, c'est beau; mais la vérité, ça ne se lit pas, ça se trouve en priant Dieu.

HENRI. Tu es toujours mystique, alors? Soit; mais, comme il faut te rétablir entièrement au moral et au physique avant de t'exposer aux fatigues du service, qui ne sont pas des plus douces dans ce temps-ci, je vais t'envoyer passer quelques semaines à la campagne.

CADIO. Sans toi! Pourquoi ça?

HENRI. Le chirurgien du régiment, qui t'a si bien soigné et qui sait combien je tiens à te voir guéri, dit qu'il te faut changer d'air. Celui de Nantes est em-

pesté, et tu es ici dans le foyer de l'infection des prisons et des massacres. Ah! mon pauvre Cadio, je n'avais jamais regretté la fortune, mais, en me trouvant si dénué au moment où tu étais si malade, j'ai eu du chagrin, va! Et puis, par là-dessus, être forcé de te quitter sans cesse!... Enfin nous voilà pour quelques jours tranquilles, j'espère. J'irai te voir à la Prévôtière.

CADIO. Qu'est-ce que c'est que la Prévôtière?

HENRI. Une maisonnette auprès d'une petite ferme qui appartient à un de mes camarades. Il l'a mise à ma disposition, c'est-à-dire à la tienne. C'est à deux ou trois lieues d'ici, au milieu des bois. Tu y trouveras des livres, et tu pourras reprendre la musique sans gêner les délibérations du tribunal révolutionnaire, qui siège ici tout à côté et qui ne se payerait pas de tes chansons quand il délibère.

CADIO. La musique... je n'y entendais rien! Je ne regrette pas celle que je faisais.

HENRI. Tu l'as donc étudiée théoriquement, pour savoir que tu ne la savais pas?

CADIO. Non! j'ai entendu chanter une femme.

HENRI. Ah! oui, à propos! la prisonnière? Tu n'avais pas rêvé ça dans le délire de ta fièvre?

CADIO. Elle a encore chanté hier au soir : c'est la voix d'un ange!

HENRI. Je joue de malheur; elle ne dit rien quand je suis là. Est-ce pour elle que tu as voulu rester dans cet affreux logement?

CADIO, à la fenêtre, lui montrant la guillotine. Non! c'est à cause de ça : tiens!

HENRI. Diable! c'est moins gracieux; une drôle d'idée! Pourquoi ça? voyons! (Il lui tâte le pouls.)

CADIO. Tu me crois fou ?

HENRI. Non, certes ! mais trop exalté. Je sais bien que c'est ton état naturel, mais il ne faut pas que la fièvre s'y ajoute.

CADIO. Est-ce que je l'ai ?

HENRI. Non.

CADIO. Alors, je peux te parler sans te causer d'inquiétude. Je n'aime guère à parler, et peut-être ne sais-je pas bien encore. Pourtant il faut que j'essaye, il le faut ! Tu sais ce qui s'était passé à la ferme du Mystère quand tu m'y as trouvé assassiné par l'ordre de M. Saint-Gueltas ?

HENRI. Ma foi, ce que tu m'as raconté était si étrange... Ce n'était pas une divagation ?

CADIO. C'était la vérité.

HENRI. Tu avais contracté une sorte de mariage avec ma cousine pour la sauver en cas d'arrestation ?

CADIO. Oui, cela est arrivé. Le mariage ne valait rien, on s'était servi de faux noms.

HENRI. Alors, il n'eût servi à rien.

CADIO. Je ne savais pas ; j'ai agi comme elle l'a voulu. J'étais content de lui rendre service et de lui inspirer de la confiance ; et puis, quand j'ai vu que Saint-Gueltas la trompait, j'ai voulu l'avertir : on m'a répondu par une insulte et un coup de poignard.

HENRI. Tu ne peux pas croire que Louise...

CADIO. Le coup de poignard venait de lui, l'insulte venait d'elle !

HENRI. Tu étais indigné, furieux, en effet.

CADIO. C'est la première fois de ma vie que j'ai connu la colère ; mais la colère n'est pas la fureur, qui est la folie. La colère est une bonne chose, c'est une clarté qui se fait dans l'esprit. On dit que Dieu a tiré

l'homme d'un peu de boue. Les moines m'avaient appris cela; je me sentais avili dans ma chair et dans mon âme par cette croyance triste et basse. Je l'avais gardée pourtant ! Vivant en plein air et dormant sans abri, je me demandais souvent : « Quelle différence y a-t-il entre toi et l'épine ou le caillou ? » Je ne m'aimais pas, je ne me respectais pas. Si je ne faisais pas le mal, c'est-que je ne savais pas le faire. J'ai commencé à me compter pour quelque chose le jour où tu m'as donné ton amitié;... mais, le jour où j'ai senti la haine, j'ai porté enfin mon existence tout entière, et j'ai compris que l'homme était, non pas une figure de terre et d'argile, mais un esprit de feu et de flamme. J'ai juré, ce jour-là, de me venger en devenant plus que ceux qui m'ont dédaigné comme un faible ennemi ou comme un ami indigne. Tu m'as dit : « Sois homme, sois soldat. » Oh ! je l'ai voulu, je le veux ! Mais quoi ! j'étais mourant; tu ne savais que faire de moi; tu m'avais amené ici où ton service t'appelait. En entrant dans cette ville terrible d'où Carrier venait de partir la veille, j'ai tremblé. Oh ! je me souviens bien ! je voyais et j'entendais tout malgré le mal qu' me rongeaient. Tu m'avais fait mettre sur une charrette avec d'autres malades. Nous marchions au centre de ton régiment. C'était le soir, une nuit pâle et froide. Tu m'avais enveloppé de ton manteau. Tu poussais ton cheval près de moi pour voir si j'étais mort, car je n'avais plus la force de te répondre. Nous traversions un long faubourg brûlé par les Vendéens et devenu depuis un vrai charnier où on les fusillait par centaines. On n'avait pas encore ramassé ceux qui étaient tombés là dans la journée; les bras manquaient sans doute. La peste et la famine étaient ici,

et ceux qui tuaient étaient à peine plus vivants que les morts. Les chiens affamés dévoraient les cadavres, et les roues de la charrette les écrasaient. Mes cheveux se dressaient sur ma tête, et je me disais : « Voilà l'enfer de la vengeance ! c'est ici la fête du sang et de la fureur ! » Alors, j'ai entendu un rire exécrable qui partait de moi, et tu as dit au chirurgien qui nous escortait : « Pauvre Cadio ! c'est la mort ! » Quand je me suis éveillé à l'hôpital militaire, tu étais encore auprès de moi, tu t'affligeais, disant : « L'épidémie est ici, il faudrait le transporter ailleurs. » C'est alors qu'un des infirmiers m'a reconnu et qu'il t'a dit : « Cadio est de mon pays. Je l'ai vu tout petit, je lui veux du bien. Mon frère est logé dans la ville aux frais de la nation, parce qu'il est employé à son service. Je vais transporter Cadio chez lui, il n'y manquera de rien. »

HENRI. Et on m'a tenu parole, n'est-ce pas ? Tu n'as pas à te plaindre de ton hôte ?

CADIO. Non ! C'est un homme malheureux, mais c'est un honnête homme, et il ne faudra pas lui parler de le payer. Il en serait offensé. Je veux t'en parler, de cet homme-là ! Il m'a beaucoup appris et beaucoup fait réfléchir.

HENRI. C'est un maître charpentier, n'est-ce pas ?

CADIO. C'est un ancien chartreux du couvent d'Auray, qui est venu ici reprendre l'état de son père, et, quand on construisait des gabares destinées à être englouties avec les prisonniers qu'on y entassait, c'est lui qui commandait ces travaux et ces exécutions-là.

HENRI. Ah ! je ne savais pas ce détail. Sa figure est très-douce pourtant.

CADIO. Oui, comme la mienne ; mais elle ne sourit pas. Cet homme était cruel et intolérant autrefois. Il

ne rêvait que le retour de l'inquisition. Carrier est devenu son dieu. A présent, il ne parle pas volontiers des choses qu'il a faites. Depuis le départ de Carrier, ces choses ont été blâmées, et on a menacé ceux qui y ont pris part.

HENRI. Et qu'est-ce qu'un pareil fonctionnaire de la Terreur a pu t'apprendre, à toi ?

CADIO. Il m'a appris qu'il faut se méfier de soi, vu que les hommes les plus rudes sont faibles comme des enfants. Cet homme ne dort plus et il dépérit. Il est plus malade que moi, il meurt d'épouvante et de chagrin.

HENRI. Ma foi, c'est ce qu'il a de mieux à faire. Je comprends qu'il existe des bêtes féroces comme Carrier et ses complices ; je ne comprends pas que le peuple se trouve toujours prêt à leur obéir. Qu'une bande de loups se précipite sur un troupeau, c'est dans l'ordre ; mais que les moutons, pris de fureur, se mettent à se dévorer les uns les autres, voilà ce qui m'indigne et me navre. Si ce peuple de Nantes, qui est honnête et laborieux, avait injurié les bourreaux et sauvé les victimes au nom de la République, la République ne se fût pas égarée ; mais, à Nantes comme à Paris, comme partout, le peuple tremblant s'est effacé, et, parce qu'une poignée de meneurs d'émeutes s'est toujours trouvée là pour applaudir le meurtre et demander des têtes, les meneurs de la Convention ont mis leurs crimes sur le compte du peuple tout entier, disant qu'on lui jetait des têtes pour apaiser sa rage. Eh bien, moi qui ai vu les choses de près, je déclare qu'ils en ont menti, et que, s'ils eussent enseigné et pratiqué l'humanité, ils eussent trouvé le peuple humain et géné-

reux. A-t-on osé punir nos soldats parce qu'ils ont mainte fois refusé de fusiller les prisonniers?

CADIO. Alors, selon toi, ce n'est pas le peuple qui a fait la Révolution? Si cela est vrai, gloire aux hommes qui l'ont faite sans lui et pour lui!

HENRI. Oui, tu as raison; mais ne peut-on faire ces grandes choses sans les souiller par la fureur et la vengeance?

CADIO. On ne le peut pas!

HENRI. Tu es convaincu de ce que tu dis là, Cadio?

CADIO. Je le suis.

HENRI. Tu pries Dieu, dis-tu, et voilà ce qu'il t'a révélé dans la prière?

CADIO. Dieu n'explique rien à l'homme. Il le frappe, le brise, le pétrit et le renouvelle. On le questionne ardemment, il ne répond pas; mais, un matin, après beaucoup de souffrance et d'agitation, on s'éveille changé et retrempé : c'est *lui* qui l'a voulu! Vous appelez cela la force des choses, je veux bien; mais la force des choses, c'est Dieu qui agit en nous et sur nous.

HENRI. Prends garde, mon cher enfant, te voilà fanatique et fataliste. Je te voulais républicain et brave : tu dépasses le but avant d'avoir fait le premier pas! La compagnie du maître charpentier et la vue malsaine de cet échafaud et de cette prison te font du mal. Je t'emmènerai demain.

CADIO. J'irai où tu voudras, mais laisse-moi te répondre. Tu me voulais républicain, j'étais indifférent. Tu me voulais brave, j'étais lâche.

HENRI. Non certes!

CADIO. Si fait! Je savais bien accepter la mort, mais en la détestant, et j'étais sensible; je craignais

le mal des autres, je ne pouvais pas le voir. Quand les insurgés crucifiaient leurs prisonniers au portail des églises, quand ils les écorchaient vifs, ... je m'enfuyais en fermant les yeux, et je les ai quittés pour n'en pas voir davantage. Il me semblait sentir dans ma propre chair les tourments qu'on faisait endurer aux victimes. Comment donc serais-je devenu brave, si j'étais resté bon et tendre comme une femme ? Il fallait endurcir mon cœur, et j'ai regardé comment la guillotine coupe les vertèbres et fait jaillir le sang avec la vie. On s'est ralenti ici depuis le rappel de Carrier. On n'a plus tué sans jugement, on n'a plus noyé ; la vengeance a reculé devant son œuvre, ceux qui l'avaient servie ont eu peur ! J'ai vu le maître charpentier enterrer sa hache rouillée de sang dans sa cave et s'enfuir devant son ombre, croyant voir des spectres sur la muraille. Donc, l'homme a peur de tout, même de son énergie, et, pour devenir un des premiers, il faut vaincre tout, l'effroi, la pitié, le remords !

HENRI. Tu veux devenir un des premiers ? Méfie-toi de ces rêves d'ambition qui ont fait tant de coupables et d'insensés parmi ceux de ton âge !

CADIO. Tu ne m'entends pas. Je ne songe pas à la gloire et à la fortune, je ne songe qu'à me sentir aussi fort que je me suis senti faible ; alors, je serai content.

HENRI. Et pour te rendre fort, tu cherches à te rendre inhumain ?

CADIO. J'y arriverai. j'ai assez souffert pour cela. Oh ! la pitié, quel mal ! quel déchirement ! quelle défaillance mortelle ! J'y ai passé, va ! j'ai vu tout ce qu'il a fait Carrier.

HENRI. Tu l'as vu en songe, puisque tu n'étais pas ici...

CADIO. En songe ? Non, je l'ai vu en réalité quand le charpentier me l'a raconté à cette fenêtre, et depuis... Tiens ! je le vois encore, et pourtant je ne sue ni ne tremble la fièvre. Tiens, tiens !... regarde, dans cette eau noire qui rampe et siffle sous nos pieds, vois-tu cette tache blanche comme de l'écume ? C'est une tête coupée que le flot emporte ! Elle passe, elle fuit, elle rit, elle jure ! Attends ! elle cherche à mordre, elle a rencontré le cadavre d'un enfant, elle s'y attache, elle le dévore, et le pauvre petit corps, réveillé par les morsures, se tord avec un vagissement lamentable. Tu ne l'entends pas, toi ?

HENRI. Non, Dieu merci, je n'appelle pas de pareilles visions, et tu as tort...

CADIO. Oh ! moi, j'ai des sens qui pénètrent du présent dans l'avenir et dans le passé. Quand j'étais faible et craintif, j'ai vu et entendu tout cela d'avance, et tout cela se passait dans l'enfer, dont j'avais peur. A présent que l'enfer s'est répandu sur la terre, je le vois mieux, voilà tout. — Oh ! comme je le vois ! Regarde avec moi, tu verras peut-être aussi. Là-bas, sur ces marches glissantes et boueuses, il y a une troupe de jeunes filles pâles et nues : la plus âgée n'a pas quinze ans. Des hommes les poussent devant eux ; elles ne savent pas pourquoi. Il y en a qui disent : « Mon Dieu, prenez donc garde, vous allez nous faire tomber dans l'eau ! » Elles ne croient pas possible qu'on les y pousse exprès. Et cependant, on redouble ; elles se rassemblent, faible barrière, elles s'imaginent qu'en se serrant les unes contres les autres et en criant toutes ensemble, elles résisteront et se

feront comprendre. « Nous sommes des enfants, nous n'avons fait de mal à personne, la loi nous protège, ayez pitié! — Eh bien, oui! répondent les bourreaux; nous avons pitié; finissons-en vite. Mourez, qu'on n'entende plus vos cris, qu'on ne voie plus vos figures pâles! » Allons! en voilà une qui tombe dans l'eau noire infectée de tant de cadavres, que la victime ne peut pas enfoncer, et puis une autre dont le poids l'entraîne. — Mais qu'est-ce qui arrive? On cesse de les pousser, on tend la main à celles qui sont à moitié englouties, c'est le pardon peut-être? Non! c'est le comble du laid, ce qui vient là, c'est le dernier mot de la vengeance! — Une meute de vieilles femmes moitié louves, moitié limaces; cela rampe dans l'ordure et cela a des yeux ardents; elles viennent demander la vie de ces enfants. Chose atroce! on la leur accorde en riant et en disant des choses obscènes que ces femmes seules comprennent. Et les voilà qui payent un droit, car elles sont patentées pour livrer l'enfance à la prostitution, et les pauvres demoiselles nobles qui sont là, condamnées à mourir ou à épouser la lie du peuple, ne comprenant pas, se réjouissent; elles remercient, elles embrassent leurs bienfaitrices hideuses... Il y en a une pourtant, la plus grande, la plus jolie, qui comprend ou devine. Elle résiste, elle dit: « J'aime mieux mourir! » On veut l'emmener de force, elle lutte, elle crie, on la tue;... c'est bien fait, on lui a rendu service!... Les autres... Attends, un nuage passe! Il se dissipe! Deux mois se sont écoulés, les voilà qui reviennent, toutes vieilles et flétries. Il y en a que la fièvre des prisons a rendues si dangereuses pour la santé publique, qu'elle les a préservées de l'outrage; mais elles ne guérissent pas

assez vite, il faut s'en débarrasser. D'autres ont roulé dans la fange comme dans leur élément; plusieurs,... celles qui valaient le mieux, sont devenues folles; tout cela passe sur la lourde gabare, elles rient et sanglotent; elles chantent et rugissent, musique infernale! Savent-elles où elles vont, cette fois? Il y en a qui se sont parées comme pour une fête, mais leurs habits sont plus précieux que leurs personnes, à présent; on les dépouille, toutes deviennent muettes d'horreur. Les coups de hache résonnent sourdement sur les flancs de la gabare... Les ouvriers sautent dans des batelets; on coupe sans pitié les mains qui se cramponnent aux bourreaux. — L'eau bouillonne autour d'un immense cri de détresse brusquement étouffé. Des chevelures brunes et blondes flottent un instant et disparaissent, — plus rien! La Loire est tranquille et contente; elle a bu ce soir, elle boira demain! Passons... Entrons dans les cachots. Les murs se fendent et s'entr'ouvrent devant nous. Viens, suis-moi, il faut tout voir. Tu recules? L'atmosphère fétide éteint les flambeaux, c'est l'odeur de la peste. C'est cette odeur-là qui sainte à travers les murailles, qui traverse les rues et qui m'a presque fait mourir sur ce grabat où j'étais hier; aussi je ne la crains plus, j'ai passé par le crible!... Entrons... Il y a là vingt, trente, cent cadavres épars dans les ténèbres; deux ou trois spectres se traînent vers nous en tendant leurs mains décharnées; ils trébuchent et tombent sur le corps de leurs frères et de leurs enfants. « Levez-vous et sortez, misérables, il faut mourir! — Ah! oui, sortir, merci! c'est tout ce que nous demandons. Voir le ciel un instant, respirer une bouffée d'air pur, mourir après; nous sommes con-

tents ! » Allons ! ceux-ci seront fusillés. — Il faut bien varier le genre de mort, et puis la guillotine est fatiguée ; elle a trop mordu, la vierge rouge ! ses dents sont ébréchées. — (Riant.) Ah ! comme je t'ai bien conduit pour voir le spectacle, n'est-ce pas ? Mais tu en as assez, et, moi, je suis fatigué aussi. — Oui, c'est assez pour aujourd'hui. — Je veux, comme autrefois, écouter le chant des oiseaux et m'étendre sur la bruyère ! (Il se jette sur son grabat.)

HENRI. J'ai laissé parler ton délire. Pauvre malheureux ! tu prétends avoir tué la pitié, et elle te tue ! Tiens ! j'ai eu tort de vouloir te métamorphoser ! Tu es un artiste et non un soldat. Tu as trop d'imagination.

CADIO, se relevant. N'importe, je veux vivre et agir, dussé-je souffrir ce que nul homme n'a souffert ! Les artistes sont considérés comme des êtres inutiles et chimériques. Le devoir que tu m'as tracé est atroce, je veux le remplir. Je veux être un Français, un meurtrier comme les autres ! Il faut savoir tuer pour savoir mourir ; n'est-ce pas la devise du soldat ? Le trouble où tu me vois n'est que la dernière crise d'une longue agonie. Me voilà ranimé, tout ce que la République exigera de moi, je peux et je veux le faire. J'ai bu le calice de la terreur ! J'ai tué la peur, j'ai guillotiné, fusillé, noyé et violé la Pitié !

HENRI. Eh bien, cela est horrible, et je ne te trouve plus digne de servir la patrie, si tu dois rester ainsi... je me repens... Mais non, mon pauvre Cadio ! tu es malade, tu es faible, cela passera, je te calmerai. C'est ma faute après tout, je n'aurais pas dû te laisser ici ; que ne m'as-tu parlé plus tôt ? Mais qu'as-tu maintenant ? tu pleures ?

CADIO. Tu n'entends donc pas ? la voix du ciel !...

HENRI. La prisonnière? (Courant à la fenêtre.) Oui, j'entends !... Mais, grand Dieu, je la connais, cette chanson triste, je l'ai entendue autrefois à Sauvières. Et cette voix douce... je la connais aussi ! Cadio, Cadio ! c'est Marie Hoche qui est là !

CADIO. Tu en es sûr ? Moi, je ne sais pas. Il me semblait... Je n'osais le croire.

HENRI. Je la savais partie d'Angers, je la croyais en liberté. Il l'ont reprise, ou ils l'ont transférée ici. Depuis cinq mois peut-être ! Quel martyr ! Pauvre chère fille ! où est-elle ? comment se fait-il que nous l'entendions ? Il n'y a pas une seule fenêtre, pas une seule ouverture de ce côté de la prison.

CADIO. Elle est là, tout près, sur le haut de cette petite tourelle.

HENRI. Sur la plate-forme que nous cachent les créneaux ? Oui, sa voix part de là. Elle peut nous entendre, je veux lui parler.

CADIO. Ne le fais pas. Le charpentier est peut-être en bas...

HENRI. Non, il était sorti quand je suis entré.

CADIO. Attends, écoute ! on monte l'escalier, c'est lui... Quittons cette fenêtre, n'ayons pas l'air d'écouter : il a peur de tout ; il ferait mettre la prisonnière au cachot, s'il pensait que nous voulons la délivrer.

HENRI. La délivrer, hélas ! ce serait tenter l'impossible !

SCÈNE II. — LES MÊMES, LE CHARPENTIER.

LE CHARPENTIER. Cachez-vous, cachez-moi ! tout est perdu, je suis un homme mort !

HENRI. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LE CHARPENTIER. Robespierre, Couthon, Saint-Just...

HENRI. Eh bien ?

LE CHARPENTIER. A l'échafaud ! morts ! Carrier...

HENRI. Mort aussi ?

LE CHARPENTIER. Non ! le scélérat a aidé à les faire périr, il les a accusés aussi... Tout est fini, tout est perdu. La République est décapitée. La nouvelle vient d'arriver. Les royalistes sont dans l'ivresse, ils s'em brassent dans les rues. On va venir nous égorger. La réaction triomphe... On parle de marcher sur les prisons et de forcer les portes... On sauvera tous les nobles, on jettera à l'eau tous les républicains, car il y en a aussi... Et moi, ils vont m'égorger vivant... Ils me connaissent, ils me couperont en morceaux. Où me cacher ?

HENRI. Fuyez, quittez la ville. Allons ! ne perdez pas la tête. Partez, vous avez le temps !

LE CHARPENTIER. Oui, c'est vrai. Adieu. — Je crierai : « Vive le roi ! » Ils ne me reconnaîtront pas. (Il sort.)

SCÈNE III. — HENRI, CADIO.

CADIO. Cet homme est lâche !

HENRI. Non, il est fou ; mais il a dit quelque chose qui me frappe. S'il y a une émeute royaliste, si on force les prisons... Marie Hoche est républicaine ; elle aura peut-être l'imprudence de se nommer et de dire ce qu'elle pense. Il faut l'avertir, et tout de suite ! Mais comment faire pour ne pas attirer l'attention sur elle ? Ce grenier au-dessus de nous, y es-tu monté quelquefois ?

CADIO. Non; il y a si peu de jours que je peux me porter sur mes jambes! Vas-y, monte sur la table! je t'aiderai.

HENRI, dans le grenier. Ah! le toit est au niveau de la plate-forme; il y touche,... non, il y a un espace... Avec une planche, on le franchirait.

CADIO. Attends-moi, nous trouverons ce qu'il faut!
(Il monte aussi dans le grenier avec peine.)

HENRI. Reste tranquille, j'ai trouvé!

CADIO. Elle ne chante plus; pourvu qu'elle soit encore là!

HENRI. Je vais le savoir. (Il dresse la planche.) Tiens-moi seulement un peu ce pont du diable.

CADIO. Il est solide; mais, toi, tu n'auras pas le vertige?

HENRI, sur la planche. Jamais. Eh bien, que fais-tu?

CADIO. Je te suis.

HENRI. Tu ne peux pas, je ne veux pas!

CADIO. Je veux!

DEUXIÈME TABLEAU

An point du jour, à la Prévière.

SCÈNE UNIQUE. — HENRI, CADIO, MARIE, dans une petite maison bourgeoise auprès de la ferme. Ils entrent dans une cuisine au rez-de-chaussée. Au fond est un escalier qui monte au premier étage.

HENRI, embrassant Marie. Enfin, vous voilà sauvée, chère sœur!

MARIE, serrant ses mains et celles de Cadio. Enfin, vous voilà

sauvés, chers amis! car, pour me délivrer, vous vous êtes exposés à de grands risques! Est-ce que nous pouvons parler librement ici?

HENRI. Je présume qu'il n'y a personne; mais je vais faire une visite domiciliaire avant de nous installer. (Il sort.)

CADIO. Vous avez eu peur, n'est-ce pas?

MARIE. Oui, pour vous deux, j'ai eu bien peur!

CADIO. Vous vouliez rester prisonnière! Ça doit être affreux, la prison.

MARIE. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est d'entraîner ceux qu'on aime dans le malheur, le reste n'est rien. Ah! si j'avais pu vaincre votre résistance... mais, en résistant moi-même, je prolongeais votre danger. J'ai dû céder...

CADIO. Et vous avez bravement passé sur la planche : vous êtes une femme courageuse.

MARIE. Non, je suis née timide.

CADIO. C'est comme moi! On devient dur pour soi en devenant dur pour les autres.

MARIE, étonnée. Mais, non, c'est le contraire, il me semble!

HENRI, revenant. Il n'y a personne. La maison est meublée du strict nécessaire, et le jardin, vous voyez, est complètement à l'abandon. C'est comme partout. On n'ose rien embellir et rien cultiver, parce qu'on craint toujours une visite des chomans; mais ils ne sont jamais venus ici, et, maintenant, ils n'auraient plus l'audace de porter leurs expéditions si près de la ville; vous êtes donc aussi en sûreté dans ce petit réduit qu'il est possible de l'être en Bretagne à l'heure qu'il est.

MARIE. Mais vous! quand en s'apercevra de mon

évasion,... si quelqu'un nous a vus sortir de la maison de ce charpentier...

HENRI. Personne n'a fait attention à nous : on était trop agité par la grande nouvelle. Nous avons fait assez de détours dans la ville pour dérouter les espions, s'il y en a eu pour nous suivre. Le cheval qu'on m'a prêté est bon, nous avons filé vite. Personne ne pouvait suivre à pied notre cabriolet, et il n'y avait aucune voiture, aucun cavalier derrière nous. Quand ce brave cheval aura un peu soufflé, je repars pour me montrer où l'on a l'habitude de me voir, et je reviens vous dire que tout va bien ; vous allez donc enfin goûter quelques jours, peut-être quelques semaines de repos et de bien-être !

MARIE. Mais de quoi vivrai-je ici ? Je ne trouverai aucun travail, et je ne puis être à votre charge.

HENRI. Vous y recevrez l'hospitalité fraternelle que viendra vous offrir le propriétaire de ce petit bien. C'est un officier de mon régiment, un excellent ami qui sera bien heureux d'assurer un asile à la cousine de Hoche.

MARIE. Mais puis-je accepter ?... Il n'est sûrement pas riche ?

HENRI. On est très-riche dans ce temps-ci quand on peut assister ceux qu'on aime, et il y a de la dignité à savoir accepter une telle assistance.

MARIE. Vous avez raison, Henri ! Et Cadio ?...

HENRI. Cadio demeurera à la ferme, et vous le verrez tous les jours.

MARIE. Et vous quelquefois ?

HENRI. Le plus souvent possible.

MARIE. Je vais donc être heureuse, moi ? C'est étou-

nant, cela ! je crois rêver. Heureuse huit jours, quinze jours peut-être !

HENRI. Pourquoi pas plus longtemps ? qui sait ?

MARIE. Ce serait exiger beaucoup dans le temps où nous vivons. A présent, ... dites-moi, Henri, puisqu'il y a une minute pour respirer, où est Louise ?

HENRI. Chez Saint-Gueltas avec sa tante, voilà tout ce que je sais. Ils ont dû traverser de rudes alarmes, car on a fait une rude guerre à leur parti ; mais il y a eu armistice en attendant mieux, et la chute de Robespierre va hâter sans doute la véritable pacification. Quant au général Hoche...

MARIE. Où est-il à présent ?... Je n'osais vous demander de ses nouvelles. Il n'a donc pas été tué à la guerre ?

HENRI. Non, Dieu merci ! Il doit être à l'armée du Nord. (Bas, à Cadio.) Ne lui dis pas qu'il est en prison, puisqu'elle ne le sait pas. Il va certainement être délivré. (A Marie.) Mais parlons donc de vous, Marie ; je ne sais rien de vous encore. Pourquoi étiez-vous à Nantes... et toujours détenue ?

MARIE. C'est-à-dire comment ai-je fait pour n'être pas mise à mort ? C'est une sorte de miracle, et un autre miracle, c'est d'avoir échappé à l'épidémie horrible qui ravageait les prisons. C'est qu'à Nantes comme à Angers ma situation exceptionnelle a embarrassé la conscience de mes juges. Interrogée plus d'une fois avec une obstination minutieuse, j'ai été reconnue coupable d'attachement à mes maîtres, — je me faisais passer pour une servante de la famille de Sauvières ; — mais on n'a pu me convaincre de sympathie pour la cause royaliste. J'étais si nette de conscience à cet égard-là, que j'ai pu l'être dans mes réponses, et,

ne sachant que faire de moi, on a pris le parti de m'ajourner de série en série, jusqu'au rappel de Carrier. Alors, soit à dessein, soit autrement, on m'a oubliée tout à fait, et j'ai dû à l'attachement d'une femme de geôlier, dont j'avais sauvé l'enfant malade en lui indiquant un remède, d'être mieux traitée que je ne l'avais été d'abord. Le séjour de ces geôles était horrible : couchées parmi les mortes et les mourantes qui se succédaient sur la paille, notre lit commun, nous sentions littéralement le cadavre, et, quand on emmenait une escouade de condamnées pour les faire mourir, les curieux s'écartaient dans la crainte de la contagion. Moi, j'ai eu dans ces derniers temps une petite cellule à moi seule avec un escalier de quelques marches qui me permettait d'aller respirer sur la plate-forme, où je pouvais marcher un peu en rond, tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre. On m'avait donné des vêtements propres et une nourriture presque suffisante. J'étais donc bien, et j'aurais dû moins souffrir. Eh bien, c'est le temps le plus rigoureux de ma captivité. Être seule, inutile, ne pouvoir plus s'oublier en s'occupant des autres ! Dans cet enfer de la prison commune, je parvenais à soulager quelques souffrances, à ranimer des courages par l'exemple de ma patience, à adoucir au moins la douleur par la part que j'y prenais. Toutes ces infortunées étaient mes amies, ... des amies sans cesse renouvelées par le départ des unes et l'arrivée des autres. Celles qui mouraient dans mes bras me disaient : « Au revoir dans l'autre vie ! » Et, comme ce pouvait être mon tour le lendemain, la mort ne semblait plus être un adieu. Quand je me suis trouvée seule, je me suis aperçue de tout ce qui est lugubre dans une prison.

Je pouvais contempler le soir un petit espace du ciel fermé par le cercle de pierres qui m'entourait. Je voyais les étoiles et les nuages; mais, le jour, j'entendais le cri des corbeaux attirés par l'odeur du sang, les clameurs de la foule cruelle et le bruit inénarrable que fait le couperet en glissant dans la rainure de la guillotine. Mon Dieu! mon Dieu! comment peut-on vivre au milieu de ces horreurs!... Vivre ainsi préservée au milieu de cette tuerie perpétuelle m'a paru le pire des supplices.

HENRI. Pauvre Marie! Et vous chantiez pour vous distraire?

MARIE. Non, mais pour essayer de distraire les autres. Je me disais que, des autres cellules, des malheureux isolés comme moi m'entendraient peut-être et se trouveraient un instant soulagés par mon chant. Je ne pouvais que cela pour eux...

CADIO. Vous m'avez fait du bien, à moi! Je vous écoutais.

MARIE. Avez-vous été prisonnier aussi?

HENRI. Non... Il vous racontera à loisir comment il a vécu depuis le jour où vous vous êtes quittés à Saint-Christophe; et moi qui vous avais vue là aussi, j'aurai aussi bien des choses à vous dire, Marie!... A ce soir!..

CADIO. Je vais t'amener le cheval au bout du jardin. (Il sort.)

MARIE. Et moi, je vous reconduis jusqu'à la porte de l'enclos.

HENRI, sur le seuil du jardin, tenant la main de Marie. Eh bien, il est charmant, ce jardin abandonné; comme il est couvert et touffu! Qu'est-ce que c'est que ces grandes

feuilles qui poussent jusque sur les marches de la maison ?

MARIE. C'est de l'acanthé; comme c'est beau ! et voilà des orties, des fraises, des œillets, des ronces... Oh ! que tout cela est nouveau pour moi ! Je ne croyais pas revoir jamais un brin d'herbe, et je vois des feuilles, des fleurs... Et ces grands horizons bleus, ce sont des bois?... J'ai les yeux affaiblis, tout m'éblouit à présent; il me semble que je nage dans un rayon de soleil comme ces mouches qui commencent à bourdonner. Comme elles chantent bien, n'est-ce pas ? Je ne chantais pas si bien que cela sur ma tourelle ! Pourvu qu'on ne me reprenne pas !... Ah ! j'ai peur ! Voyez ce que c'est que le bonheur, on devient lâche tout de suite.

HENRI. Oh ! vous, vous ne le serez jamais ! et moi, je suis heureux aussi, allez, de vous avoir conduite à bon port dans ce joli nid de verdure. Adieu, Marie ! non, au revoir ! Reposez-vous ; ce soir, nous causerons.

TROISIÈME TABLEAU

Six semaines plus tard, à la Prévôtère, dans un petit bois qui descend en pente rapide vers le fond d'un étroit ravin. — A travers les branches d'un vieux chêne, on voit une série de ravins boisés qui bleuissent en s'éloignant. — Paysage peu varié, mais frais et charmant. — Marie est assise sur un groupe de rochers à l'ombre du chêne avec plusieurs enfants autour d'elle. Ce sont les enfants du fermier, à qui elle apprend à lire.

SCÈNE PREMIÈRE. — MARIE, DEUX ENFANTS.

MARIE. Allez jouer, si vous voulez, mes enfants ; je suis très-contente de vous. (Les enfants s'éloignent, il en reste deux.)

UNE PETITE FILLE. C'est drôle!... Dites donc, mamselle Marie, à quoi ça sert de savoir lire? Maman dit que ça ne sert à rien.

UN PETIT GARÇON. Mais papa dit que ça sert à être bon citoyen. C'est les chouans, qui ne savent pas lire!

LA PETITE FILLE. Maman n'est pas chouan, et elle ne sait pas non plus.

MARIE. Ta maman est très-bonne, et, comme c'est ta maman, elle n'a pas besoin de savoir lire : elle n'a pas le temps, d'ailleurs; mais toi, qui n'es la maman de personne, il faut apprendre à écrire les comptes de ton papa.

LE PETIT GARÇON. Et moi, citoyenne Marie, est-ce que tu m'apprendras aussi à écrire?

MARIE. Certainement.

LE PETIT GARÇON. Pour quand je serai soldat, pas vrai? Papa dit qu'à présent, c'est nous les officiers, les avocats, les gros messieurs, les généraux, et tout!

MARIE. Oui, pourvu qu'on soit bien savant.

LE PETIT GARÇON. Et patriote?

MARIE. Et patriote.

LE PETIT GARÇON. On serait patriote et pas savant?...

MARIE. On serait encore un bon laboureur, un bon ouvrier ou un bon soldat, mais ni avocat ni général.

LA PETITE FILLE. Vous qu'êtes savante, vous êtes donc général aussi?

MARIE. Je suis ta maîtresse d'école pour le moment, c'est-à-dire ton amie qui tâche de t'apprendre ce qu'elle sait, et ta couturière qui fait tes robes et celles de tes sœurs.

LA PETITE FILLE. Combien qu'on vous paye pour tout ça?

MARIE. C'est moi qui paye comme ça l'amitié qu'on a pour moi.

LA PETITE FILLE. Ça se paye donc, l'amitié?

MARIE. Qui, avec de l'amitié. Est-ce que tu ne m'aimes pas, toi?

LA PETITE FILLE. Oh! si!

MARIE. Eh bien, tu me payes.

LE PETIT GARÇON, d'un air capable. Ça n'est pas plus malin que ça, pardi! Citoyenne, ... je t'aime aussi moi!

MARIE, l'embrassant. Je l'espère bien! autrement, tu serais ingrat.

LA PETITE FILLE. Qu'est-ce que c'est, ingrat?

LE PETIT GARÇON. C'est d'être bossu, méchant, vilain et malpropre, v'là ce que c'est. Viens, que je te reconduise à la maison. On jouera un brin au bord de la mare, et puis j'irai chercher mon cheval pour le faire boire.

MARIE. Ah! on dit un cheval, tu sais!

LE PETIT GARÇON. C'est vrai! c'est vrai! c'est les chouans qui disent: « Mon cheval! »

(Il s'en va avec sa sœur. Marie se remet à coudre, Henri sort du jardin et descend le sentier du bois. Il regarde Marie un instant avec émotion avant d'oser lui parler. Marie lève la tête et lui sourit.)

SCÈNE II. — MARIE, HENRI.

MARIE. Je vous ai entendu venir! Il faut me pardonner si je ne quitte pas mon ouvrage : ces paysans sont si bons pour moi, que je suis vraiment heureuse ici, et que je veux leur être agréable. Vous permettez que j'achève ce petit bonnet?

HENRI, qui a son sabre sous le bras, prenant le bonnet d'enfant et le regardant. Qu'un homme doit être heureux quand il voit une femme chérie travailler comme cela pour la jolie tête dont il attend le premier regard, la premier sourire! Être époux et père! époux de la femme de son choix, père de beaux enfants qu'il lui voit élever avec intelligence et tendresse, ... cela vaut bien la gloire! A quoi songez-vous, Marie, quand vous faites ces habits d'enfants?

MARIE. Rendez-moi donc mon ouvrage! Quelles nouvelles apportez-vous?

HENRI. Une bien bonne! Vous êtes enfin libre et à couvert de toute persécution.

MARIE. Grâce à vous?

HENRI. Grâce à une erreur volontairement commise peut-être : après le départ de Carrier, votre nom avait été porté sur la liste des morts. Si le géolier l'eût osé, il eût pu vous faire sortir. J'ai réussi à voir les registres et à savoir que votre évasion n'avait pas été et ne serait pas recherchée.

MARIE. Merci! Et du général Hoche, que savez-vous? Est-ce bien vrai, que lui aussi est sorti de prison? La nouvelle d'hier n'est pas démentie aujourd'hui?

HENRI. Elle est confirmée, et on annonce même qu'il va recevoir le commandement en chef de notre armée de l'Ouest.

MARIE. Ah! quel bonheur! je vais peut-être enfin le connaître!

HENRI. Comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais vu?

MARIE. Je l'ai vu, mais je m'en souviens à peine.

J'étais si jeune ! N'importe, je l'aime comme s'il était mon frère.

HENRI. Vous l'aimerez peut-être davantage encore quand vous le verrez.

MARIE. Je l'aimerai davantage, si son arrivée vous décide à ne pas quitter la Bretagne.

HENRI. Ne dites pas cela, Marie ! je ne suis que trop disposé à y rester, si vous l'exigiez...

MARIE. L'exiger !... Je ne puis, à moins que vous n'acceptiez l'avancement auquel vous avez droit depuis longtemps. Tant que vous avez eu à combattre vos parents et vos amis pour ainsi dire face à face, j'ai compris et admiré ce fier scrupule ; mais votre oncle n'est plus ; Louise est mariée, elle me l'a écrit elle-même, elle est en sûreté ainsi que sa tante, puisque M. de la Rochebrûlée accepte, dit-elle, l'idée de faire sa paix avec la République. La guerre de brigands qui se continue en Bretagne va bientôt cesser. D'ailleurs, elle ne vous mettrait aux prises avec aucune des personnes qui vous sont chères ; je ne vois donc pas pourquoi vous voulez aller conquérir vos grades hors de France.

HENRI. Hélas ! ma chère Marie, vous vous nourrissez d'illusions. La Vendée n'est pas réellement pacifiée. Si les paysans, apaisés par des mesures de prudence et d'humanité, rentrent chez eux et reprennent leurs travaux, gare au jour où leurs moissons seront faites ! Ils seront facilement entraînés par ceux des localités où le passage des colonnes infernales n'a pas laissé de moissons à faire. D'ailleurs, les chefs ambitieux et inquiets n'ont pas renoncé à leurs espérances, et Charette ne se tient pas pour vaincu. Quelque parti que prenne Saint-Gueltas, soit d'imiter Charette

en se tenant retranché dans sa province, soit de la quitter pour se jeter dans les aventures de la chouannerie, ce qui reste de ma famille est condamné à tomber dans nos mains un jour ou l'autre. Hoche fera peut-être, s'il vient ici, comme on l'espère, le miracle de ramener ces esprits avides d'émotions et dévorés d'orgueil ; mais, s'il échoue, si cette paix armée qui permet aux rebelles de se préparer à de nouvelles luttes aboutit encore à une guerre cruelle, il faudra donc encore porter le fer et le feu dans ces malheureux pays qui sont pour moi le cœur de la patrie, et où je n'ai jamais donné un coup de sabre sans qu'il me semblât répandre mon propre sang ! J'obéirai à mon devoir demain comme hier, mais je ne veux pas d'autre récompense que le mérite d'avoir vaincu les révoltes de mon propre cœur. Cela se réglera entre Dieu et moi. Les hommes ne pourraient pas apprécier ce qu'il m'en a coûté et m'adjuger un prix proportionné à mon sacrifice !

MARIE, émue. Bien, bien ! Alors, il faut partir et rejoindre Kléber aux bords du Rhin, puisque votre colonel en a reçu l'ordre... L'a-t-il déjà reçu ?

HENRI. Marie !... nous partons demain ! une partie de mon régiment reste ici, et je pourrais choisir... mais... Ah ! je suis dans un grand trouble, ne le voyez-vous pas ? Vous ne voulez pas comprendre !

MARIE, troublée aussi. Je crois voir que l'amitié vous retiendrait ici... mais, alors, je ne dois pas accepter le sacrifice de votre légitime ambition.

HENRI. Mon ambition ! je n'en ai pas d'autre que celle de pouvoir offrir à une femme aimée une existence honorable,... et je n'en suis pas là ! Qui voudrait partager ma misère ?

MARIE, embarrassée. Voilà Cadio qui nous cherche.

HENRI, appelant, attentif et inquiet. Par ici, Cadio ! (A Marie.) Le croyez-vous en état de partir aussi, lui ?

MARIE, parlant vite, pour changer de conversation. Mais... oui ! Il se porte bien. Il s'exerce à manier les jeunes chevaux de la ferme. Il est intrépide et adroit, calme surtout, étrangement calme et studieux. Chaque jour marque un progrès étonnant dans son esprit. Qui aurait deviné cette âme profonde et cette intelligence active sous cet habit de toile hise et sous cette physionomie ingénue ? Il a trouvé ici des livres, il ne les lit pas, il les boit ! Il parle peu, et on ne s'apercevrait pas de ses progrès, si par moments son émotion secrète ne s'échappait en jets de flamme. Parfois, il me confond, je l'avoue, et je défends mal mes idées quand il les combat.

HENRI, soupçonneux. Il vous entraîne alors, et bientôt vous penserez comme lui !

MARIE. Non, Cadio est jacobin, et, quelque chose que nous fassions, il restera dans les partis extrêmes. Le voilà, annoncez-lui le départ,

SCÈNE III. — LES MÊMES, CADIO.

CADIO. Le départ ?

HENRI. Oui, c'est pour demain.

CADIO, sans émotion. Décidément ? où allons-nous ?

HENRI. A Maëstricht pour commencer.

CADIO. Non !

HENRI. Comment, non ? Je te jure que si.

CADIO. Je n'y vais pas.

HENRI. Tu ne veux plus servir ?

CADIO. Si fait, toujours, plus que jamais ; mais tu peux tout auprès de ton colonel : dis-lui que je veux commencer par me battre ici. C'est en Bretagne que je dois et que je saurai faire la guerre. C'est là seulement que je serai bon à quelque chose, et que j'aurai un rapide avancement.

MARIE, à Henri. Vous saurez qu'il pense à cet égard tout le contraire de ce que vous pensez. Il brûle de tuer ses chers concitoyens.

HENRI. Et d'en être récompensé ? Chacun son goût !

CADIO. Oh ! moi, je n'ai ni pays ni famille. Ma patrie, c'est l'armée à présent, et ma destinée, c'est de détruire ceux qui ont une patrie et qui la trahissent. Les Allemands, les Espagnols, ils défendent leur drapeau, je ne leur en veux pas. Mes vrais ennemis sont ici, autour de nous. Je les connais, je sais ce qu'ils veulent et comment ils se battent. Je serai aussi fin qu'eux, — et aussi implacable !

MARIE, bas, à Henri. Vous voyez ! nous ne le changerons pas.

HENRI, à Cadio. Alors, tu veux attendre l'arrivée du général Hoche ?

CADIO. Oui ; est-ce que tu ne veux pas me rendre cela possible ?

HENRI. Puisque tu désires me quitter...

CADIO. Il faut que cela soit.

HENRI. Je croyais à ton amitié !

CADIO. Si tu en doutes, c'est différent ! Je te suis.

HENRI. Je n'ai pas le droit de t'imposer le sacrifice de tes rêves, ... de ta destinée, comme tu dis !

CADIO. Si fait, tu as le droit. L'exiges-tu ?

HENRI. Non ; mais je pense que tu vas rejoindre le détachement qui reste au dépôt ?

CADIO. A Nantes ? Certainement ! Il faut bien que je m'habitue à la discipline. Ce doit être le plus difficile. Tu pars dans une heure ?

HENRI. Oui.

CADIO. Je vais faire mes adieux à la ferme.

SCÈNE IV. — LES MÊMES, hors CADIO.

HENRI. Marie ! Cadio ne veut pas s'éloigner de vous. C'est pour vous qu'il reste en Bretagne.

MARIE. Non, Cadio veut tuer Saint-Gueltas. C'est son idée fixe.

HENRI. Il vous l'a dit ?

MARIE. Il ne dit guère ses idées, mais je les devine.

HENRI. Heureusement pour la pauvre Louise, Saint-Gueltas n'est pas facile à tuer.

MARIE. Si le dévouement de Cadio opérait ce prodige pourtant, vous ne lui en sauriez pas mauvais gré ?

HENRI. Son dévouement pour qui ?

MARIE. Mais... pour vous, j'imagine !

HENRI. Ah ça ! il me croit amoureux de Louise et jaloux de Saint-Gueltas ?

MARIE. N'avez-vous pas aimé Louise ?

HENRI. Je l'ai mal aimée probablement, puisque, à supposer qu'elle redevint libre et que la paix fût faite, je ne me sentirais pas de force à épouser la veuve de M. Saint-Gueltas !

MARIE. Vous en êtes bien sûr ? Je ne vous crois pas !

HENRI. Vous allez me croire : Louise m'était chère, mais comme sœur et parente bien plus que comme fiancée. Je ne m'en rendais peut-être pas bien compte,

mais je sentais vaguement en elle un orgueil de race et un besoin de domination qui ne pouvaient être satisfaits ou domptés que par un ambitieux et un despote. Il y avait en moi des instincts plus désintéressés et plus tendres qu'elle dédaignait. Il est tout simple qu'elle m'ait préféré le partisan farouche et insinuant qui sait, dit-on, corrompre les femmes par la louange et frapper leur imagination par des actes d'autorité audacieuse. Je ne le connais pas, je me suis battu contre lui sans le voir ; j'ignore si son royalisme est sincère, je ne le juge pas comme homme politique ; je sais seulement qu'il a séduit beaucoup de femmes, qu'il a inspiré beaucoup d'amour et de haine, et que celles qui l'ont aimé ont l'âme à jamais flétrie ou désenchantée. Pour succéder à un pareil homme, il faut se croire capable de lui ressembler. J'ai une ambition plus noble, celle de rester moi-même et d'inspirer l'estime avant d'éveiller la passion ! Dites donc à notre ami Cadio de pardonner à Louise et de ne pas chercher à me venger d'elle sur la personne de son époux. Je ne suis pas plus jaloux de la gloire de l'un que de l'amour de l'autre. C'est un amour et une gloire qui se ressemblent, car la folie en est le point de départ et la vengeance en est le but. Dites encore à Cadio...

MARIE. Vous le lui direz vous-même. Soldat, il n'aura pas le loisir de revenir ici, et je ne le verrai sans doute pas de longtemps, si je le revois jamais.

HENRI. Vous croyez qu'il veut être soldat ? Je ne le crois plus, moi.

MARIE. Que croyez-vous donc ?

HENRI. Je crois qu'il vous aime.

MARIE. Vous vous trompez absolument : cela n'est pas.

HENRI, agité. Qu'en savez-vous ? Vous n'en savez rien !

MARIE. Je sais que nous avons, lui et moi, une complète indépendance. Nous n'avons pas plus de fortune et d'aïeux l'un que l'autre. Une grande estime réciproque, une mutuelle reconnaissance pour les secours et les soins échangés dans ces derniers temps, nous ont donné le droit de nous parler sans détour. S'il m'eût aimée, je crois qu'il me l'eût dit avec la certitude de ne pas m'offenser et de ne pas perdre mon amitié : il m'a dit, au contraire, qu'il ne voulait ni connaître l'amour ni engager sa vie. Donc, je suis bien tranquille sur son compte.

HENRI. Alors... s'il vous eût aimée, vous ne l'auriez pas repoussé ?

MARIE. Je lui aurais dit : « Restons frère et sœur. »

HENRI. Voilà tout ?

MARIE. Voilà tout.

HENRI. Pourquoi cela ?

MARIE. Comment, pourquoi ?

HENRI. Oui, pourquoi ? Il n'est pas encore l'homme qu'il doit être ; mais l'inclination ne se commande pas, et vous pourriez avoir rêvé d'associer votre avenir au sien. Sa figure est agréable, ses manières sont naturellement distinguées. Tout son être délicat et harmonieux semble trahir une naissance mystérieuse...

MARIE, souriant. Ah ! voilà le gentilhomme qui repa-
rait magré lui ! Vous croyez que, s'il y a une étincelle de noblesse naturelle dans notre caste, c'est qu'une goutte de sang patricien est tombée dans nos veines !

HENRI. Non, je ne crois pas cela, car je supposerais

plutôt que cet enfant abandonné était le fils de quelque artiste ou de quelque savant. S'il n'est qu'un paysan, peu importe d'ailleurs; il y a de jeunes Bretonnes qui ressemblent à des vierges du Corrège, et ces pays agrestes que baigne l'Océan terrible et splendide produisent des types horriblement sauvages ou singulièrement poétiques. Son intelligence vous confond, c'est vous qui le dites; son cœur est grand aussi, je lui rends justice, j'en sais quelque chose!... Enfin...

MARIE. Enfin vous voulez que je l'aime?

HENRI, agité. Moi?... Eh bien, voyons, supposons que je le désire!...

MARIE. Je ne pourrais pas vous satisfaire.

HENRI, lui prenant la main. Vous ne voulez pas me dire pourquoi?

MARIE, rougissant et retirant sa main. Non.

HENRI. C'est un autre que vous aimez?

MARIE, essayant d'être gaie. Je ne suis pas forcée de vous répondre, n'est-ce pas?

HENRI. Vous souriez avec des yeux pleins de larmes! Marie, chère Marie! est-ce qu'il ne vous aime pas, celui que vous préférez?

MARIE, se levant. Je ne sais pas... Je ne crois pas... c'est-à-dire je ne veux pas! Je n'ai ni le temps ni le droit de vouloir être aimée. Il faut combattre la misère par un travail assidu et se tenir prêt à tout sacrifier dans ce temps de malheur... Le moyen de rendre quelqu'un heureux et d'élever une famille quand on a tant de peine à traverser la vie avec dignité pour son propre compte? Les gens sans cœur et sans conscience s'étourdissent et cherchent le plaisir sans lendemain. — Moi, je ne saurais, je suis restée femme

par le respect de moi-même. Je ne comprendrais l'affection qu'avec la durée, et la maternité qu'avec la sécurité. En voyant ces pauvres Vendéennes promener, c'est-à-dire traîner leur grossesse ou leurs nourrissons à travers la bataille et la déroute, je plaindrais ces innocents, et je trouvais presque criminel l'insouciant, l'égoïste amour qui les avait créés! — Vous voyez! je ne vous parle pas comme devrait le faire une jeune fille; c'est qu'on n'a plus, hélas! la coquetterie de la pudeur. Il n'y a plus de jeunesse, plus de douce innocence: les grâces ont pris la cuirasse de Minerve. Il faut renoncer à tout ce qui faisait l'ornement et le charme de la vie, et se résigner à n'être qu'une sœur de charité dans ce grand hôpital d'âmes meurtries ou égarées qui est la société présente!

HENRI. Vous avez raison, Marie! Il faut rester l'héroïne de dévouement, la sainte que vous êtes; mais tout ceci ne peut durer qu'un temps limité, tout se ranime et reflurit vite sur le sol béni de la France. La guerre ardente va y ramener la paix durable. L'homme ne peut pas s'habituer à vivre sans famille et sans bonheur domestique. Dans un an ou deux peut-être, ce qui est impossible aujourd'hui sera facile. Déjà nous avons la victoire éclatante au dehors, le patriotisme doit triompher au dedans. Douter de cela, c'est douter de la grandeur de la patrie, et vous et moi, en dépit des horreurs que nous avons vues, nous n'en avons jamais douté. L'avenir nous tiendra-t-il compte de l'effort suprême qu'il nous a fallu faire pour garder la foi? N'importe, gardons-la passionnément, et croyons à l'amour comme à la couronne qui nous est due. — Eh bien, nous attendrons... Pour

moi, la confiance m'est revenue depuis que je vous ai miraculeusement arrachée à la prison... Ah! j'ai passé ici des heures bien douces! J'y ai souffert aussi, car, à mesure que votre beauté reprenait son éclat, je voyais bien qu'une transformation rapide se faisait dans votre âme. Vous aviez de soudaines rougeurs, d'involontaires tressaillements. Je vous surprénais, vous si active et si laborieuse, plongée dans la rêverie ou brisée par l'émotion. « Elle aime, me disais-je, et ce ne peut être que moi ou Cadio!... Comment le savoir? oserai-je jamais l'interroger? Elle sera sincère et d'une loyauté inébranlable; sa réponse sera l'arrêt de mon désespoir ou l'essor de mon bonheur... J'aime mieux douter encore... » Et j'aurais encore attendu; mais je pars demain, Marie!

MARIE, éperdue. Ne partez pas!

HENRI, à ses pieds. Non, je resterai si tu m'aimes!

MARIE, pleurant. Ah! je suis folle, et nous sommes des enfants! Il faut que vous partiez, c'est l'honneur qui le commande, c'est le devoir. Il n'y aura peut-être plus ici de dangers ni de malheurs, et votre fierté ne doit pas attendre. Là-bas, nos frontières sont toujours menacées et vos frères se battent. Si je vous empêchais d'y courir, vous souffririez bien vite, et vous me reprocheriez bientôt d'avoir entravé votre carrière et amolli votre courage. Je rougirais de moi, et ce lien sacré qui est entre nous, l'amour de la patrie, serait relâché et terni par ma faiblesse. Allez, Henri, allez. — Je ne vous reverrai peut-être jamais! Je vous envoie peut-être à une glorieuse mort! Vous emportez mon cœur et ma vie, emportez donc aussi la promesse que je vous fais ici de vous pleurer éter-

nellement si je vous perds et de ne jamais appartenir à un autre !

HENRI. Merci, Marie, je t'adore ! Tu es grande comme la vertu, tu es pour moi l'âme de la France, l'ange de la Révolution ! Oui, le devoir, — non pas avant l'amour, mais à cause de l'amour ! Je t'appartiens, Marie, et, si tu me disais d'être lâche, je le serais peut-être ; mais je sens qu'avec toi je ne peux pas le devenir. Tu es mon courage et ma lumière. Il n'est pas de grandeur sublime dont je ne sois capable avec une compagne telle que toi. Oui, je le sens, je m'élèverai au-dessus de la nature, je ferai des prodiges de dévouement, j'aurai la vie la plus pure et la meilleure conscience, je n'aimerai que toi seule. Le serment que tu me fais, je veux te le faire ; je jure de rapporter à tes pieds un cœur sans défaillance et un amour sans souillure.

MARIE. Mon Dieu, que vous êtes bon ! que nous sommes heureux !

HENRI. Oui, nous sommes heureux ! un calme divin descend en nous... Ah ! regarde, la nature s'illumine et rayonne ; toutes les splendeurs du ciel se déroulent dans ces nuages d'or qui courent sur nos têtes. Les bois exhalent des parfums exquis, le ruisseau chante des mélodies célestes. C'est la première fois que la campagne est ainsi, n'est-ce pas ? Tout était mort, ravagé, souillé. La terre avait bu trop de sang, — le sel des pleurs l'avait stérilisée, — ou, si elle verdissait et fleurissait encore, nous n'en savions rien. Nous n'avions pas le temps de la regarder, ou nous n'étions plus assez purs pour la comprendre. Aujourd'hui, tout s'est ranimé en nous et autour de nous ; aujourd'hui, c'est fête, c'est l'été, c'est la vie ! c'est le règne éternel

de la beauté salué par toutes les créatures. Ah ! oui, nous sommes heureux, et ce moment résume des siècles de repos et de délices ; c'est un rêve du ciel qui rachète des années de douleur et de fatigue !

MARIE. Oui, je le sens aussi, il y a de ces moments où tout ce que l'on a souffert, tout ce que l'on doit souffrir encore n'est plus rien. C'est comme un compte à part dont on s'occupera quand on y sera forcé. En attendant, on dépense toute son âme dans une sainte ivresse. Oh ! que c'est bon et beau de s'estimer l'un l'autre jusqu'à l'adoration ! Qu'importe après cela que les hommes nous accusent, nous proscrivent ou nous tuent ? Ce n'est pas leur faute s'ils ne comprennent pas l'innocence ! Ils seront bien assez punis, puisqu'ils ne connaîtront pas les joies divines que savourent les cœurs purs. — Je me souviens en ce moment d'un homme qui trouvait dans son désespoir la force de braver le ciel... Il osait dire que la mort n'était douce qu'à celui qui avait satisfait ses passions. Il mentait, n'est-ce pas ? la mort n'est douce qu'à celui qui les a vaincues pour faire de son âme le sanctuaire d'un grand amour ?

HENRI. Arrière les sophismes de ces libertins sans cœur qui s'arrogent l'impunité parce qu'ils savent braver la mort ! Moi, je sens qu'on peut la bénir quand on se sent digne de retrouver au delà de ce monde, dans la grande patrie qui réunira tous les justes, l'être qu'on a chéri uniquement et saintement respecté sur la terre !

MARIE, tressaillant. Voilà Cadio prêt à partir. Il vous attend.

HENRI. Déjà, mon Dieu !

MARIE. Henri, chaque moment qui va s'écouler,

chaque pas que vous allez faire nous rapprochera du bonheur, et mériter le bonheur, c'est le posséder déjà.

HENRI. Allons, je partirai sans faiblesse ! je vais vivre du souvenir de cette heure enchantée ! — Adieu, Marie ! laisse-moi baiser l'écorce de cet arbre qui a entendu nos serments et abrité notre joie ; je voudrais remercier et bénir de même toutes les herbes et toutes les fleurs de ce lieu charmant pour t'y faire retrouver partout la trace de mes lèvres et les parfums d'un amour digne de toi !

SEPTIÈME PARTIE

PREMIER TABLEAU

12 septembre 1794. — Au château de la Rochebrûlée, bâti sur une crête rocheuse entre les marais salants, au midi de la Loire.

SCÈNE PREMIÈRE. — SAINT-GUELTAS, LOUISE, dans un petit salon qui fait partie de l'appartement de Louise et de sa tante. (Louise est assise dans l'embrasure d'une fenêtre et regarde la mer. Saint-Gueltas entre.)

SAINT-GUELTAS. Eh bien, ma chère, vous ne songez pas à vous habiller?

LOUISE, sortant comme d'un rêve. Ah! pardon... j'oubliais... Est-ce que l'heure est venue? le prêtre est arrivé?

SAINT-GUELTAS. Pas encore, il ne viendra qu'à dix heures, et il fait à peine nuit. Vous avez encore le temps de réfléchir et de prier, si le cœur vous en dit; mais ne feriez-vous pas mieux de descendre au salon et de vous distraire? Il y a déjà nombreuse compagnie.

LOUISE, préoccupée. Ah! vraiment! Qui donc?

SAINT-GUELTAS. Tous nos voisins et amis, beau-

coup de dames endimanchées à l'ancienne mode : vous allez y voir reparaitre la poudre et les paniers. Les hommes sont mieux dans leur simple costume de partisans. On joue, on rit, on boit... un peu trop peut-être ! Enfin, puisque la Convention nous fait ces loisirs, il n'y a pas grand mal à en profiter.

LOUISE. Si vous le permettez, je ne descendrai qu'au moment de me rendre à l'église.

SAINT-GUELTAS. Vous allez rêver ou pleurer seule à cette fenêtre, pour paraître pâle et les yeux meurtris, comme une victime qui se fait traîner à l'autel ?

LOUISE. Que vous font mes larmes ? Est-ce que vous avez le temps de vous en occuper ?

SAINT-GUELTAS. Vous voyez que je sais le prendre, puisque me voilà roucoulant près de vous, tandis que les plus graves intérêts se débattent chez moi. Vous saurez que trois personnages de votre connaissance nous sont arrivés mystérieusement d'Angleterre de la part des princes : c'est le marquis de la Rive et votre ancien ami le baron de Raboisson, avec un ancien aumônier de l'ancienne grande armée, celui qu'on appelait M. Sapience. Voyons ! cela ne vous intéresse pas ? Vous ne voulez pas suivre l'exemple des femmes d'esprit et de courage qui servent maintenant d'intermédiaires à nos combinaisons politiques ? Vous avez tort !

LOUISE. Vous estimez ces femmes pour qui la politique est un prétexte et la galanterie un but ?

SAINT-GUELTAS. Il serait plus juste de dire que c'est la galanterie qui est le moyen et la politique le but, par conséquent l'absolution. Vous vous obstinez dans des principes farouches qui ne mènent à rien d'utile, ma chère amie !

LOUISE. Hélas! je le sais. Je ne suis pas la compagne qu'il vous faudrait et que vous aviez rêvée.

SAINT-GUELTAS. Je ne vous fais pas de reproches, c'est vous qui vous en faites. Vous sentez bien que cette austérité n'est pas trop de saison dans la circonstance. Allons! il faut vous en départir un peu. Votre parente, madame de Roseray, est au salon, belle comme un astre, habillée à la romaine ou à la grecque. C'est un peu révolutionnaire, un peu décolleté, cela scandalise; mais c'est charmant.

LOUISE. Madame de Roseray, votre ancienne maîtresse?

SAINT-GUELTAS. Qui diable vous a conté ça?

LOUISE. On me l'a dit.

SAINT-GUELTAS. On s'est moqué de vous, ma chère! Mais supposons que j'aie été, comme on le prétend, comblé des faveurs de toutes les jolies femmes que vous verrez chez moi, est-ce un sujet de tristesse et d'inquiétude?

LOUISE. C'est un sujet d'humiliation.

SAINT-GUELTAS. Ah! permettez! Si m'appartenir est une honte, vous avez raison : rougissez et baissez les yeux, ma belle maîtresse!... Mais, si, comme vous l'avez pensé dans une heure d'enthousiasme, c'est une gloire de détrôner de nombreuses rivales, prenez votre situation comme un triomphe. Est-ce que je ne m'y prête pas courtoisement en vous jurant fidélité par-devant le prêtre?

LOUISE. Ah! vous regrettez votre parole; vous ne m'aimez déjà plus!

SAINT-GUELTAS. M'aimez-vous réellement, vous qui êtes si injuste? Si je ne vous aimais plus, je vous aurais laissée mourir, comme vous y étiez décidée. Vous

avez pris les grands moyens pour vous assurer de moi. Vous l'emportez; je me sou mets, au risque d'être moins fier et moins heureux que je ne l'étais en vous, chérissant librement et en me croyant aimé pour moi-même. Je me trompais, hélas! vous mettiez votre réputation au-dessus de mon bonheur, et ce qui passait dans votre esprit avant la passion, c'était le mariage! Vous avez pleuré avec frénésie ce que vous appelez votre faiblesse et votre honte, ce que j'appelais, moi, votre grandeur et votre force. Nous ne nous entendions pas; mais je fais votre volonté. Pourquoi n'êtes-vous pas fière et joyeuse?

LOUISE. Saint-Gueltas, j'ai la mort dans l'âme, et vos paroles répondent avec une cruelle franchise à mes terreurs! Vous allez me haïr, vous me haïssez déjà! N'importe, je dois tout accepter pour assurer le sort d'un être qui m'est déjà plus cher que moi-même. Qu'il vive, et que je meure après! Il ne maudira pas la mère qui se sera sacrifiée pour ne pas donner le jour à un bâtard! Eh bien, vous pâlissez?

SAINT-GUELTAS, effrayé. Louise, que dites-vous? Est-ce vrai, mon Dieu, ce que vous dites-là? Vous croyez...?

LOUISE. Je voulais ne vous annoncer ce bonheur qu'au sortir de l'église, pour vous récompenser d'avoir fait votre devoir envers moi. Devant vos reproches et vos menaces, il faut bien que je vous dise : Épargnez-moi! ayez pitié de votre enfant!

SAINT-GUELTAS, à ses genoux, avec effort. Pardon, Louise, pardon! Je t'adore et je te bénis! oublie que j'ai douté de ton amour, et ne vois que l'excès du mien dans ce doute injuste! Allons, reprends courage, ma pauvre amie, essuie tes larmes; voilà ta tante qu

vient t'habiller... (Roxane est entrée par la porte de gauche en grande toilette.) Venez, chère belle-tante! vous êtes splendide! faites que Louise soit adorable; arrangez-la, dites-lui d'être confiante! Je suis heureux, je l'aime de toute mon âme! (Il baise la main de Louise et sort par le fond.)

SCÈNE II. — ROXANE, LOUISE.

LOUISE, à part, désespérée. Il ment!

ROXANE. Eh bien, tout va pour le mieux, chère enfant, puisque voilà nos petites querelles finies.

LOUISE. Nos petites querelles! Ah! chère tante, que vous comprenez peu ce qui se passe entre nous!

ROXANE. Si fait, si fait! je sais tout...

LOUISE, effrayée. Vous savez?...

ROXANE. Je sais que tu es jalouse de notre cousine de Roseray. Bah! il faut savoir pardonner le passé. C'est une personne qui a fait parler d'elle, mais c'est une maîtresse femme, qui rend de grands services à notre cause et qui est l'âme de tous les complots. Il faut lui faire bon visage et ne pas croire... Bah! Saint-Gueltas est galant, il en conte à toutes les femmes sans que cela tire à conséquence. Si j'avais voulu me persuader qu'il voulait m'entraîner à quelque sottise, il n'eût tenu qu'à moi, car il dit parfois des choses;... mais il faut rire de cela! Je pense que tu ne seras pas jalouse de moi?

LOUISE, qui l'écoute à peine. Non, ma tante.

ROXANE. Alors, réjouis-toi, et fais-toi belle. Sais-tu que tu es très-pâle et toute défaite depuis quelques jours?

Mets un peu de fard, crois-moi ; c'est très-nécessaire à tout âge. — Je vais sonner ta femme de chambre.

LOUISE, la retenant. Pas encore ! je me sens mal. Laissez-moi respirer, on étouffe ici ! (Elle ouvre la porte vitrée qui donne sur le balcon.)

ROXANE. Moi, je trouve qu'on y gèle en plein été avec ce vent du nord. Ah ! ton royaume ne sera pas gai, ma pauvre Louise ! Ce château est un navire échoué sur un écueil ; c'est pour cela qu'il ne faut pas empêcher le marquis d'y recevoir joyeuse compagnie. C'est un peu mêlé, j'ai donné un coup d'œil au salon tout à l'heure, il y a de tout ; mais, en temps d'insurrection, il faut tolérer bien des choses. — Tu ne m'écoutes pas ?

LOUISE. Si fait ! vous disiez que l'endroit est triste ? Il est effrayant !

ROXANE. Oh ! effrayant ! ne parle pas de ça ! Il y revient certainement !... Heureusement, ce soir, il y aura du bruit, de la gaieté ; mais, la nuit dernière... Ah ! je ne veux pas te le dire, tu prendrais peur aussi.

LOUISE. Peur ? — Non, ma tante, je ne crois pas aux revenants, moi !

ROXANE. Tu es bien heureuse de n'en avoir jamais vu ! moi... Mais je ferai aussi bien de garder ça pour moi.

LOUISE. Dites tout ce que vous voudrez. Je n'y crois pas.

ROXANE. Comme tu voudras ; mais je ne manque pas de courage et je ne suis pas visionnaire. J'ai vu l'autre nuit la femme blanche passer sur ce balcon au clair de la lune. Elle était horrible, décharnée, des yeux égarés, des cheveux gris flottant au vent, et elle riait ;... c'était affreux ! un vrai cri de mouette dans

la tempête! Un petit démon à tête de singe marchait derrière elle, tenant sa robe déguenillée... Mais tu ne vois pas ces choses-là, toi... Quand on rêve d'amour et de bonheur... Où vas-tu?

LOUISE, qui se dirige vers sa chambre. Je vais m'habiller, il est temps.

ROXANE. Sonne donc la Korigane! il n'y a pas de lumière, et on ne voit pas ce qu'on fait.

LOUISE. Elle est là, je l'entends. (Elle ouvre la porte, fait un pas dans l'autre chambre, qui est éclairée, revient en jetant un cri d'épouvante, et reste immobile sur le seuil.)

ROXANE. Qu'est-ce que tu as?

LOUISE, rentrant et fermant la porte brusquement. Rien probablement! une vision, un rêve! C'était horrible. (Elle se laisse tomber sur un siège.)

ROXANE. Horrible, quoi? La dame blanche? tu l'as vue?

LOUISE. Un spectre livide, repoussant,... avec mon voile et ma couronne de mariée sur des cheveux gris et sur des haillons sordides, l'épouvante, la mort! avec mes diamants et mon bouquet sur sa poitrine de squelette! Et cela grimaçait en riant devant la glace. — Ah! cette hallucination est un pressentiment, un avertissement peut-être. Ce spectre, c'est ma propre image, c'est le fantôme de ce que je serai pour avoir connu le funeste amour de Saint-Guelas!

ROXANE, tremblante. Louise, voyons, tu as eu peur, c'est ma faute, c'est parce que je t'ai parlé de la dame blanche! C'est la Korigane qui est là, je parie, et qui a eu la fantaisie d'essayer ta toilette. Elle est si hardie et si fantasque!

LOUISE. Oui! cela doit être; je veux m'en assurer.

ROXANE, effrayée, recule au fond du salon. Louise va ouvrir avec résolution la porte de sa chambre, et regarde comme pétrifiée.

LOUISE. Ah ! je n'avais pas tout vu ! Il y a un enfant mort étendu sur le sofa ! Non, il se lève, mais c'est un cadavre qui marche ! Il paraît insensé comme sa mère... et il ressemble à... Oui, c'est cela ! La vision se complète, cette misérable, cette folle, ce sera moi, et cet enfant mourant ou idiot, ce sera le mien !

ROXANE, se cachant la figure. Ton enfant ? quel enfant ? qu'est-ce que tu dis ? Ah ! tu es malade, tu rêves...

LOUISE. Voyez vous-même ! Si vous ne voyez rien, c'est que je suis folle en effet ! Ayez le courage de regarder. Tenez, ils viennent, ils marchent, ils entrent ici. (Les deux spectres que Louise vient de décrire s'avancent en se tenant par la main et en riant d'une manière fantasque. Ils traversent le salon et sortent par la porte vitrée qui donne sur le balcon. Louise s'évanouit. Roxane se pend à la sonnette en criant au secours.)

SCENE III. — LES MÊMES, LA KORIGANE, qui a tardé à venir et qui entre par la chambre de Louise. Elle est pâle, essouffée vêtue d'un riche costume breton.

ROXANE. Ah ! j'en étais bien sûre, que c'était toi... Sotte que tu es, tu nous as fait une peur...

LA KORIGANE. Oui, oui, c'était moi, mademoiselle Louise ! Remettez-vous. C'était moi !...

LOUISE, égarée. Toi ?... Mais l'enfant...

ROXANE. Il y avait un enfant ? tu es sûre ? Je n'ai rien vu, moi ; j'ai fermé les yeux.

LA KORIGANE, à Louise. C'est des rêves que vous avez. Ah ! vous avez peur ici... Vous ne vous y plaisez pas !

LOUISE. Où est ma toilette de mariée ?

LA KORIGANE. Là, dans votre chambre, tout est en ordre ; mais, croyez-moi, remettez le mariage à un autre jour, vous n'êtes pas bien.

LOUISE. C'est impossible, ma pauvre fille !

LA KORIGANE, se mettant à ses genoux. Mademoiselle Louise... vous n'avez pas de confiance en moi, je sais bien !

LOUISE. Pourquoi me dis-tu cela ?

LA KORIGANE. Dites ce que vous pensez, vous ! Vous me croyez méchante ?

LOUISE. Je ne sais plus ; tu me montres tant d'attachement, tu es si dévouée !... Il faut bien que tu sois bonne, puisque tu sais aimer !

LA KORIGANE. Ah ! tenez, quand vous me parlez comme ça, je me sens capable de tout pour vous servir. Vous êtes malheureuse... Je le suis plus que vous, allez !

LOUISE. Pourquoi es-tu malheureuse ?

LA KORIGANE. Voilà ce que je ne peux pas dire, vous ne comprendriez pas ! Mais répondez-moi, vous voulez épouser le maître absolument ?

LOUISE. Il le faut.

LA KORIGANE. Et si c'était la fin de son amour, à lui ? Tout ce qui lui est commandé, il le déteste !

LOUISE, avec énergie. N'importe, il le faut ! Viens m'habiller. (Elle sort avec la Korigane.)

SCÈNE IV. — SAINT-GUELTAS, RABOISSON, ROXANE.

ROXANE, troublée. Quel plaisir de vous revoir, cher baron !

RABOISSON, lui baisant la main. Vous me dites cela d'un air bouleversé; qu'y a-t-il ?

SAINT-GUELTAS. Et Louise, où est-elle ? encore à sa toilette ?

ROXANE. Je vais lui dire de se dépêcher. (A Raboisson.) Elle sera joyeuse de vous serrer la main. (Elle sort.)

RABOISSON. Elle a l'œil effaré, la belle tante ! Serait-elle jalouse du bonheur de sa nièce ?

SAINT-GUELTAS. Non, elle me déteste à présent.

RABOISSON. Mon cher, tu ne me dis pas tout ! Tes amours sont traversées de quelque gros nuage.

SAINT-GUELTAS. Louise est souffrante, capricieuse... Elle me reprochera toujours de lui avoir caché la mort de son père pour l'amener ici.

RABOISSON. Elle a raison !

SAINT-GUELTAS, avec impatience. Enfin tu exiges ce mariage ? c'est ton idée fixe ?

RABOISSON. C'est *mon ultimatum*. N'as-tu donc pas compris mes lettres de Londres ? Ce n'est pas seulement par un sentiment de délicatesse envers la famille de Sauvières que j'insiste, il y va de ton avenir.

SAINT-GUELTAS, inquiet. Parle plus bas ; elles sont là...

RABOISSON. Parlons bas certes, mais parlons net. L'envoyé de Londres que je t'amène est un dévot rigide : une fille de grande maison, comme Louise, séduite et abandonnée, serait entre toi et la faveur des princes un obstacle invincible.

SAINT-GUELTAS. Ils sont donc gouvernés par des cagots et des vieilles femmes ? Parbleu ! il sied bien à l'un, qui n'est pas plus croyant que nous, à l'autre, qui a vécu autant que nous dans les plaisirs, de faire

à ce point les renchéris ! Ils me préfèrent M. de Charette, qui, pour son compte...

RABOISSON. Laissons Charette en repos, c'est un utile serviteur ; mais tu peux l'emporter sur lui précisément en évitant les scandales qu'on lui reproche. Tu as ici un ennemi dangereux, l'abbé Sapience, qui approche sinon la personne des princes, du moins leur entourage. Paralyse ses mauvais desseins en conduisant mademoiselle de Sauvières à l'autel.

SAINT-GUELTAS. Et tu réponds de mon succès ? Je serai le chef suprême et absolu de l'insurrection ?

RABOISSON. Je ne peux répondre de rien, mais j'ai foi au succès.

SAINT-GUELTAS. Allons, c'est décidé ! (A la Korigane, qui entre.) Ces dames sont prêtes ?

LA KORIGANE. Oui, maître, les voilà. (Bas.) Moi, j'ai à te parler. Vite ! (Saint-Gueltas sort sur le palier avec la Korigane.)

SAINT-GUELTAS. Qu'est-ce qu'il y a ?

LA KORIGANE. Un grand malheur ! Retarde ton mariage.

SAINT-GUELTAS. Impossible !

LA KORIGANE. La folle est ici.

SAINT-GUELTAS, se tordant les mains. La folle ? elle est vivante ? Et l'enfant ?...

LA KORIGANE. L'enfant est avec elle. Un paysan de Marande, qui les avait cachés, vient de les ramener ici. Tirefeuille les a reçus et enfermés dans le guettoir ; mais...

SAINT-GUELTAS. Est-ce qu'ils parlent ? est-ce qu'ils se souviennent ?

LA KORIGANE. L'enfant, non ; mais la mère se re-

connaît. Elle s'échappe, elle rôde, elle est entrée là tout à l'heure...

SAINT-GUELTAS. Louise l'a vue ?

LA KORIGANE. Oui, elle a cru rêver. Elle n'a pas compris...

SAINT-GUELTAS. Je vais aviser, suis-moi !... Ah ! c'est trop de malheur aussi !

DEUXIÈME TABLEAU

Dans le salon rempli de monde, brillant de lumières et orné de fleurs.

SCÈNE UNIQUE. — LA COMTESSE DE ROSERAY, LE BARON DE RABOISSON, L'ÉMISSAIRE DES PRINCES, L'ABBÉ SAPIENCE, se tiennent dans la profonde embrasure d'une croisée pendant que les autres invités causent avec animation dans le salon et la salle des gardes contiguë. — A la fin, SAINT-GUELTAS et LOUISE.

LA COMTESSE, à Raboisson. Vous avez bien tort de faire ce mariage, mon cher ! un homme marié n'est plus que la moitié d'un chef et le quart d'un conspirateur.

RABOISSON. Saint-Gueltas vaut dix hommes ; qu'il perde les trois quarts de son énergie, il lui en restera plus qu'à tout autre. D'ailleurs, est-ce qu'il n'en a pas dépensé avec les belles bien plus qu'il ne s'en dépense dans le mariage ?

LA COMTESSE. Avec les belles, comme vous dites, il n'a eu que du plaisir, et cela entretient l'énergie. Dans le mariage, il n'y a que des peines, il est payé pour le savoir !

L'ÉMISSAIRE. Sa première femme était pourtant fort bien née, m'a-t-on dit ?

RABOISSON. Elle était plus âgée que lui et très-faible d'esprit.

LA COMTESSE. Bah ! elle n'est pas la seule qui lui ait donné un enfant idiot ! C'est une particularité assez plaisante dans la vie de Saint-Guelas : tous ses bâtards sont nés contrefaits, imbéciles ou affectés d'un vice du sang. On n'a jamais pu en élever un seul.

RABOISSON, d'un air ingénu. A propos d'enfants, monsieur votre fils se porte bien ?

LA COMTESSE, d'un air dégagé. On ne peut mieux. (Bas.) Impertinent, vous me payerez cela.

L'ÉMISSAIRE. Depuis quand donc le marquis est-il veuf ?

RABOISSON. Depuis deux ans.

L'ABBÉ SAPIENCE. Je crois qu'on n'en sait rien.

RABOISSON. Pardon, monsieur l'abbé, personne n'ignore que la marquise était avec son fils au château de Morande quand les républicains l'ont surpris et brûlé.

L'ABBÉ. Je sais que la mère et l'enfant ont disparu à ce moment-là ; mais j'imagine que le marquis produira quelque preuve de leur mort ?

RABOISSON. Cela regarde le prêtre qui va consacrer le nouveau mariage. Vous pensez bien qu'il s'est mis en règle.

L'ABBÉ. S'il avait négligé ce soin, il faudrait l'avertir, si vous souhaitez que le mariage soit valide !

LA COMTESSE, bas, à Raboisson. Est-ce qu'il y a quelque doute à cet égard ?

RABOISSON. Aucun que je sache ; mais l'abbé est vendu à M. de Charette, et il a tout fait pour desservir Saint-Guelas auprès de l'émissaire des princes. Il faudrait empêcher cela.

LA COMTESSE. Je m'en charge.

RABOISSON. Vos beaux yeux peuvent charmer les serpents comme les lions.

LA COMTESSE. Les beaux yeux d'un évêché seront plus puissants encore. Mon oncle le cardinal ratifiera mes promesses. Quant au mariage de Saint-Gueltras, je le blâme absolument; mais, s'il le faut pour qu'on lui rende justice...

RABOISSON. Il le faut, je vous jure.

LA COMTESSE. Alors, c'est que mademoiselle de Sauvières... (Elle rit.)

RABOISSON. Non; mais je ne veux pas que pareille chose lui arrive.

LA COMTESSE. Vous ne me persuaderez pas qu'elle ait passé un an près de lui, courant par monts et par vaux, et vivant ensuite sous son toit, sans que sa vertu ait reçu quelque atteinte.

RABOISSON. Sa tante ne l'a pas quittée.

LA COMTESSE. Excepté pendant les longues heures qu'elle passe à épiler ses cheveux blancs et à plâtrer sa figure.

RABOISSON. Voyons, n'abusez pas de vos avantages contre les autres femmes. Vieilles ou jeunes, toutes disparaissent comme de pâles étoiles dans le rayonnement de votre soleil. Soyez généreuse. Je ne vous dirai pas de ne pas rendre Saint-Gueltras infidèle à sa jeune compagne. Il suffit qu'on vous regarde pour être pris ou repris de la belle manière; mais conduisez-vous comme une grande reine des cœurs que vous êtes. Protégez la faiblesse et mettez du coton au bout de vos flèches. Si le comte de Roseray eût voulu avoir l'esprit de mourir à temps, certes vous étiez la seule femme digne de seconder le futur lieutenant général; mais il s'obstine à vivre, le fâcheux, et mademoiselle

de Sauvières est une personne si romanesque, pour ne pas dire si niaise dans ses opinions, que vous saurez diriger le marquis sans qu'elle s'en aperçoive. Elle déteste les Anglais et n'aime guère les émigrés; vous vaincrez aisément les préjugés qu'elle pourrait entretenir dans l'esprit de son mari.

LA COMTESSE. Allons, je vois qu'en qualité d'émigré vous-même, vous avez besoin de moi. Je serai bonne femme, je vous le promets! (Entre Saint-Gueltas, tenant Louise par la main. Elle est vêtue en mariée. Roxane les suit.)

SAINT-GUeltas. Mesdames, permettez-moi de vous présenter celle qui sera dans un quart d'heure la marquise de la Rochebrulée. (Il la conduit d'abord à la comtesse, qui lui tend la main; Louise lui donne la sienne avec effroi. Saint-Gueltas s'adressant aux hommes qui se rapprochent de lui.) Messieurs, souffrez que je vous présente à ma fiancée.

LA COMTESSE, à Raboisson pendant que Saint-Gueltas présente à Louise l'émissaire des princes et ceux des autres invités qu'elle ne connaît point. Dites-lui de changer de voile, le sien est déchiré. Voyez, à l'épaule, c'est de mauvais présage en temps de guerre!

RABOISSON. Bah! c'est la fille de chambre en lui mettant les épingles; mieux vaut qu'elle ne s'en aperçoive pas.

LA COMTESSE. Et puis il y a peut-être du danger à déranger les longs plis qui cachent sa taille!

RABOISSON. Méchante que vous êtes!

SAINT-GUeltas. Tout est prêt; rendons-nous à la chapelle. (Il invite l'émissaire à offrir la main à la mariée et va présenter la sienne à la comtesse, comme à la personne la plus considérable de la réunion.)

LA COMTESSE, bas. Ah! vous me faites les grands honneurs, infidèle? C'est pour me consoler!

SAINT-GUELTAS. Consolez-moi, vous, car je suis éperdu d'amour pour vous depuis ce soir.

LA COMTESSE. Alors, vous ne m'aviez pas encore aimée?

SAINT-GUELTAS. Ma foi, non; je commence!

LA COMTESSE. Ce n'est pas vrai, mais c'est aimable. J'ai à vous parler après la cérémonie.

TROISIÈME TABLEAU

Au bord de la mer, sur un escalier taillé dans le roc, qui descend en rampe la falaise à pic jusqu'à une petite construction soudée à son flanc.

SCÈNE UNIQUE. — LA KORIGANE, TIREFEUILLE, puis LA FOLLE et SON ENFANT.

TIREFEUILLE, montrant la construction. Pas possible de les laisser dans ce guettoir. La porte ne tient plus; ils s'échapperont encore. Il faudrait les embarquer tout de suite.

LA KORIGANE. La mer est trop mauvaise ce soir.

TIREFEUILLE. Pourtant, le maître a dit de les conduire cette nuit à Noirmoutier.

LA KORIGANE. Va prendre ses ordres. Dépêche-toi. (Tirefeuille monte l'escalier. La Korigane le descend jusqu'au guettoir.) Ce qu'il faudrait faire, il le désire. S'il ne le veut pas... Pourquoi ne le voudrait-il pas? Il m'a déjà commandé le mal, et plus j'en faisais, plus il avait d'estime pour mon courage. Il sera content après. Il est perdu sans cela. La folle parle plus qu'il ne pense. Voilà les cloches qui annoncent la fin. Il est marié. Si je ne me dévoue pas pour lui, il est déshonoré, conspué, abandonné de tout le monde... Allons! que le crime retombe sur ma vie et le péché sur mon

âme! (Elle va ouvrir la cellule.) Sortez, vous pouvez prendre le frais et vous promener.

LA FOLLE, sortant; l'enfant la suit. Ah! oui! le bal, le bal des noces!... Je veux aller au bal! C'est moi la mariée!

LA KORIGANE, lui montrant le pied du rocher que longe une étroite bande de sable. Par là. Descendez!

LA FOLLE, voulant monter l'escalier. Non, par ici!

LA KORIGANE, l'arrêtant. Je vous dis que non. Par ici, les portes sont fermées. Voilà votre chemin.

LA FOLLE, qui descend. Il y a de l'eau... la marée monte.

LA KORIGANE. Mais non, vous rêvez! elle descend!

LA FOLLE. C'est bien vrai? Je ne sais plus, moi!

LA KORIGANE. Dépêchez-vous, on va danser sans vous.

LA FOLLE. Allons, allons!

LA KORIGANE. Vous oubliez votre fils.

LA FOLLE. Quel fils? Ah! oui! (Elle le tire par le bras; l'enfant a peur et résiste.)

LA KORIGANE, à l'enfant. Allez donc, ou votre mère va vous laisser tout seul.

LA FOLLE. Il ne veut pas venir, le méchant! Eh bien, reste, adieu!

L'ENFANT. Maman, maman!

LA FOLLE. Viens, mon amour, je te porterai! (Elle le prend dans ses bras et disparaît en courant le long de la falaise.)

LA KORIGANE, qui a descendu derrière eux. Comme ça, tout ira bien, sans que je m'en mêle, — la marée monte!... S'ils ne reviennent pas dans cinq minutes... Comme le flot va lentement!... non, le voilà qui remplit le sentier; il me gagne... Je vais remonter les marches en comptant... Encore une de couverte, une autre... En voilà cinq, en voilà dix; dix marches, c'est dix pieds. — Ah! qu'est-ce que j'entends? un cri, bien

sûr ! — C'est le petit qui dit le seul mot qu'il sache, *maman* ! Va, pauvre malheureux, c'est elle qui te mène, ce n'est pas moi !... Qu'est-ce que je vois de blanc là-bas ? Elle surnage ? Non, c'est une lame... et ce n'est plus rien... Tout est dit, le brouillard et l'eau ont tout fait ; ils ne parleront pas... Je vais remonter auprès de la mariée... l'arranger pour le bal... Mais qu'est-ce que j'ai donc ? je ne peux pas marcher. Suis-je bête ! j'en ai bien vu d'autres et j'ai bien fait pire ! — Mais, si le maître était fâché, s'il regrettait l'enfant ? — Bah ! ce n'est pas son fils !... D'ailleurs, je lui ai pardonné la mort de Cadio, moi ! il faudra bien qu'il me pardonne... Cadio ! si sa pauvre âme voyait ce que je viens de faire !... Ah ! j'ai peur ! (Elle veut remonter l'escalier et s'arrête hallucinée.) Il est là, je le vois ! Laisse-moi passer, Cadio ! le flot monte toujours... Tu ne veux pas ? tu me parles ? qu'est-ce que tu dis ?... Je périrai comme j'ai fait périr ? Il me pousse... je tombe ! (Elle se cramponne au rocher.) Non, non, c'était un rêve ! ce n'est pas lui, ce n'est rien ! Est-ce que je deviens folle aussi, moi ? (Elle remonte l'escalier en courant.)

HUITIÈME PARTIE

Juillet 1798. — Au bourg de Carnac, dans une auberge rustique. —

Une heure du matin.

SCÈNE PREMIÈRE. — REBEC, JAVOTTE, dans une salle dont une porte donne sur la cuisine, l'autre sur une chambre à coucher, une autre, avec guichet, sur un escalier extérieur qui descend à une petite place.

JAVOTTE. Ah ! vous voilà, ce n'est pas malheureux !

REBEC. Mauvaise nuit, Javotte ! un temps magnifique, un clair de lune désespérant ! Tu ne t'es donc pas couchée ?

JAVOTTE. Non, j'ai sommeillé là sur une chaise. J'étais inquiète de vous... Vous vous ferez prendre avec vos manigances !

REBEC. Ah dame ! il faut se hâter ; il faut être en mesure de plier bagage encore une fois. Il ne se passera peut-être pas trois jours avant que le pays soit à feu et à sang.

JAVOTTE. Moi, je trouve qu'il y est déjà ! Toutes ces bandes de chouans qui battent la campagne font

des horreurs, et il en arrive des quatre coins du ciel. Et tous ces émigrés qui arpentent la plage comme des cormorans ! Et ces vaisseaux anglais dans la rade ! si ça ne fait pas mal au cœur de voir des choses pareilles ! Pas possible que les républicains, qui sont partis sans rien dire, ne reviennent pas un de ces matins nous délivrer !

REBEC. Tais-toi, Javotte, tais-toi ! ne te mêle pas de politique, ma fille ! Rien de plus pernicieux que d'avoir une opinion !

JAVOTTE. Oh ! ma foi, tant pis ! Je suis patriote, moi, et vous ne me blanchirez point.

REBEC. De la prudence, te dis-je, de la prudence ! Songe donc que je t'ai tirée jusqu'à présent des plus grands dangers ! Ah ! certes, on voudrait bien pouvoir dilater son âme dans le sentiment du plus pur patriotisme ; mais, quand il y va de notre existence et de notre argent, il faut avoir le courage de se taire et l'héroïsme de se cacher. Ah ça ! dis-moi, est-il venu du monde, ce soir, pendant ma tournée ?

JAVOTTE. Quelques paysans royalistes des environs sont encore venus demander des habits et des armes.

REBEC. Tu n'as rien délivré, j'espère ?

JAVOTTE. Non, ils n'avaient point de bons pour toucher. J'ai dit que nous n'avions plus rien.

REBEC. Tu n'as guère menti. La nuit prochaine, j'emporterai ce qui nous reste, et, quand on se battra, nous pourrons lâcher l'auberge.

JAVOTTE. Et si on y met le feu ?

REBEC. Me crois-tu assez bête pour l'avoir payée ?

JAVOTTE. Êtes-vous sûr que votre dépôt ne sera pas déniché ?

REBEC. Parle plus bas. J'ai avisé à tout. Il ne faut

pas mettre tous ses œufs dans le même panier ! J'ai des cartouches et des souliers dans un souterrain, un ancien tombeau sous la colline Saint-Michel, à deux pas d'ici... J'ai des balles et de l'eau-de-vie dans trois villages de la côte. J'ai du riz et des gibernes dans les ruines du couvent. J'ai...

JAVOTTE. Et, si les bleus trouvent tout ça, ils vous fusilleront comme accapareur ou comme vendu aux Anglais !

REBEC. Laisse-moi donc tranquille ! je suis plus fin qu'eux ! Je les conduirai moi-même à une de mes caches, ça me mettra à l'abri du soupçon pour les autres.

JAVOTTE. En attendant, c'est un vol que vous faites aux royalistes !

REBEC. Oh ! ma mie Javotte, dans des temps comme ceux-ci, il y a des mots qui ne signifient plus rien. Qu'est-ce que c'est que ces armements et ces approvisionnements que les Anglais et les insurgés distribuent aux rebelles ? Des instruments de guerre civile, n'est-ce pas ? Tout bon citoyen a le droit de s'en emparer pour les livrer à la nation ; mais tout service mérite sa récompense, et rien de plus légitime qu'une modeste spéculation après les dangers que j'ai courus pour me procurer ce butin incendiaire et prévaricateur ! Ai-je sollicité la confiance des chefs insurgés ? Ne m'ont-ils pas requis, moi, mon cheval et ma charrette, pour travailler à leurs convois et à leurs distributions ?

JAVOTTE. Vous n'avez point été forcé, ce n'est pas à moi qu'il faut conter des histoires ! Vous n'êtes venu dans ce vilain pays faire semblant de vous

établir que parce que vous avez eu vent de l'expédition et de ce qui s'ensuivrait.

REBEC. Javotte, tu faiblis ! tu ne comprends pas, ... tu n'es pas à la hauteur de ma mission.

JAVOTTE. Votre mission ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

REBEC. C'est le devoir de traverser les discordes civiles en faisant fleurir les transactions commerciales au milieu de tous les périls et à la faveur de tous les désordres. Je me flatte d'être sous ce rapport un homme peu ordinaire et d'arriver bientôt à une position de fortune qui m'assurera le bien-être et la considération... Mais écoute, ... on marche dans la rue, on vient sur la place, ... on monte l'escalier de pierre, ... on frappe... — Qui va là ?

VOIX AU DEHORS. Un voyageur, ouvrez !

REBEC, qui a regardé par le guichet, ouvre en disant : Entrez !

SCÈNE II. — LES MÊMES, RABOISSON.

RABOISSON. Bonjour, Rebec !

REBEC. Ah ! citoyen baron, plus bas, je vous en supplie ! je ne m'appelle plus comme ça.

RABOISSON, riant. C'est vrai, c'est vrai ! Lycurgue, je crois ?

REBEC. Ah ! miséricorde ! encore moins ! Ici, je suis Normand et je m'appelle Latoupe.

RABOISSON. Va pour Latoupe ; ça m'est égal ! Je sais que tu es de nos amis, puisque je t'ai vu travailler pour nous sur le rivage.

REBEC. Et moi, je vous avais bien reconnu hier sur un canot de l'escadre anglaise ; mais je n'ai pas osé vous parler. Et, sans être trop curieux, vous... ?

RABOISSON. Pas de questions sur la politique, mon cher ! Ma confiance ne pourrait que te compromettre, et je sais que, par état comme par tempérament, tu dois ménager tout le monde. Dis-moi seulement si quelqu'un est venu me demander ici cette nuit.

REBEC. Personne, monsieur le baron.

RABOISSON. Alors, j'attendrai chez toi. Sers-moi quelque chose, ce que tu voudras.

REBEC. Je vais vous chercher du jambon délicieux.
— Javotte, descends à la cave et monte du meilleur.
(Il sort, Javotte, le suit.)

RABOISSON marche avec impatience et va regarder par le guichet. Ah ! le voilà ! il est exact au rendez-vous ! (Il ouvre, Saint-Gueltas entre. Ils se serrent la main en silence. Raboisson referme la porte au verrou.)

SCÈNE III. — SAINT-GUeltas, RABOISSON.

SAINT-GUeltas. Est-ce que nous pouvons parler ici ?

RABOISSON. Oui, l'aubergiste est des nôtres.

SAINT-GUeltas. Eh bien, parle ; c'est à toi de m'instruire, puisque j'arrive à ton appel.

RABOISSON. Diable ! tu me vois embarrassé...

SAINT-GUeltas. Il suffit, je comprends ; on refuse mes services ?

RABOISSON. On ne refuse jamais des services comme les tiens ; mais...

SAINT-GUeltas. Mais on veut les recevoir *gratis* ?

RABOISSON. Les seuls bons services sont ceux qui ne se marchandent pas. (A Rebec, qui ouvre la porte de la cuisine et qui apporte le déjeuner.) Un peu plus tard, laisse-nous.
(Il referme la porte de la cuisine et revient vers Saint-Gueltas, qui

frappe du pied avec fureur.) Eh bien, voyons ! As-tu si peu de philosophie, si peu de dévouement ?

SAINT-GUELTAS, irrité. Ah ! je t'admire, toi qui me prêches le désintéressement après avoir excité mon ambition quand la tienne y trouvait son compte ! J'échoue, tu m'abandonnes, c'est dans l'ordre ; mais tu pourrais t'épargner la peine de me railler.

RABOISSON. Je ne t'abandonne pas, puisque je t'ai fait venir ; mais te soutenir ouvertement est devenu impossible. Ton compétiteur l'emporte, et, ma foi, il y a de ta faute, mon cher ! Tu es d'une imprudence, d'une témérité... excellentes sur les champs de bataille, mais funestes dans la vie privée.

SAINT-GUELTAS. De quoi m'accuse-t-on ?

RABOISSON. De bigamie, rien que ça !

SAINT-GUELTAS. Qui m'accuse ? l'abbé Sapience ?

RABOISSON. Oui, l'abbé prétend que ta première femme était vivante et jouissait de toute sa raison quand tu as épousé Louise... Eh bien, qu'est-ce que tu es ?

SAINT-GUELTAS, qui brise une chaise. Il en a menti ! elle était complètement folle, incurable, et elle est morte !

RABOISSON. En as-tu la preuve ?

SAINT-GUELTAS. Mieux que ça : j'en ai la certitude.

RABOISSON. Comment ? Voyons, explique-toi.

SAINT-GUELTAS. Je ne veux pas m'expliquer, je n'ai de comptes à rendre à personne.

RABOISSON. Tant pis ! c'est donner gain de cause à la calomnie. Il circule sur ton compte des histoires effroyables que je n'ose te répéter.

SAINT-GUELTAS. Dis-les, je veux tout savoir.

RABOISSON. Puisque tu le veux... On a fait courir le bruit autour des princes que tu avais assassiné ta pre-

mière femme la nuit de ton mariage avec la seconde. Ton malheureux fils aurait partagé son sort... Tu pâlissais ! il y a donc quelque chose de vrai ?...

SAINT-GUELTAS. Il y a une chose vraie : l'enfant était vivant, si c'est vivre que d'être un avorton privé de sens ; il s'est noyé durant cette nuit fatale, j'ai retrouvé son corps sur la grève :

RABOISSON. Il était donc chez toi ? Comment ? pourquoi ? avec qui ?

SAINT-GUELTAS. Est-ce pour me trahir que tu m'interroges cet interrogatoire ?

RABOISSON. Non, c'est pour te justifier, si cela est possible, pour te défendre dans tous les cas.

SAINT-GUELTAS. Eh bien, je ne sais pas feindre, voici la vérité... Cette femme m'avait trompé, tu le sais. J'ai tué son amant dans ses bras ; elle est devenue folle. Longtemps enfermée dans mon château de Marande avec un enfant infirme de corps et d'esprit que j'avais sujet de ne pas croire légitime, mais auquel j'étais forcé par la loi de laisser porter mon nom, elle avait disparu en 92 avec son fils quand ce manoir a été pris et incendié par les républicains. On a cru et j'ai dû croire que ces deux misérables créatures avaient été égorgées ou brûlées ; mais elles s'étaient échappées, et elles s'étaient traînées jusque chez moi la veille du jour où j'ai épousé Louise, dont tu connaissais la situation délicate. Pouvais-je et devais-je sacrifier son honneur et mon avenir à ce fantôme d'épouse légitime, objet d'horreur et de dégoût, dont le malheur ne méritait même pas le respect ? La loi qui rend de tels liens indissolubles est atroce. Elle viole la plus inaliénable des libertés humaines, celle de disposer de soi. Ma femme était coupable, elle ne

m'était plus rien ; elle était folle, elle n'était plus rien pour personne. Je me suis cru le droit de la considérer comme morte, et j'allais l'éloigner pour jamais... mais à quoi bon te dire le reste ? Ce qui s'est fait, je ne l'ai ni souhaité ni ordonné ; j'aurais dû le châtier peut-être... Mais, si nous punissions tous les excès de dévouement dont nous sommes forcés de profiter, nous n'aurions plus guère de soldats et de serviteurs à offrir à notre cause.

RABOISSON. N'importe !... dis tout. Ils ont été assassinés ?

SAINT-GUELTAS. Non, un mot les a tués ! Quelqu'un leur a montré le château où ils s'obstinaient à pénétrer en leur disant : « Voilà le chemin ! » C'était le pied de la falaise, et la marée montait !

RABOISSON. C'est le fidèle Tirefeuille qui a fait cette chose atroce ?

SAINT-GUELTAS. Non ; je ne dirai pas... je ne peux pas le dire.

RABOISSON. Tu me jures que cela s'est fait malgré toi ?

SAINT-GUELTAS. Je te le jure.

RABOISSON. Eh bien, j'essayerai de ramener les esprits. Puisaye est tout à Charette ; mais d'Hervilly commande l'expédition, et, si tu veux amener ici tes Poitevins...

SAINT-GUELTAS. Impossible. La trêve les a énervés. Les paysans nous trahissent et nous abandonnent. Le petit corps d'aventuriers qui me reste est à peine suffisant pour mettre mon château à l'abri d'un coup de main.

RABOISSON. Ainsi, en offrant toute une province

soulevée pour recevoir, accueillir et défendre au besoin les princes, tu me trompais ?

SAINT-GUELTAS. Je me faisais illusion ; mais je sais où trouver de nombreux chefs de chouans dont les bandes éparses ne demandent qu'un nom prestigieux pour se réunir à moi. Ici, je n'ai qu'un mot à dire, et je suis encore le chef le plus populaire et le plus redoutable de l'insurrection.

RABOISSON. Rien n'est perdu, alors. Rassemble cette armée, et sois sûr que, quand elle paraîtra, les mandataires des princes feront bon marché du blâme qui pèse sur ta vie domestique.

SAINT-GUELTAS. Les mandataires des princes sont des intrigants ou des imbéciles ! Pourquoi les princes ne viennent-ils pas eux-mêmes assister à la lutte qui va décider de leur sort, et se faire juges des coups ? Faut-il donner son sang et sa fortune à des ingrats ou à des poltrons ? Je suis las de ce métier de dupe ! On s'est mal conduit envers moi. Des subsides insuffisants, des éloges contraints, des remerciements froids, tandis qu'on a comblé Charette de louanges, d'argent et de promesses ! J'ai pourtant agi plus que lui, j'ai plus souffert, j'ai suivi la Vendée jusqu'à son dernier soupir. J'ai fait plus de sacrifices... Les princes sont pauvres... soit ! Je veux bien manger jusqu'à mon dernier écu et ne pas compter avec le futur roi de France ; mais, en fait d'orgueil, je ne me pique pas de désintéressement chevaleresque. Je veux un éclat proportionné à la grandeur de mes actions, je veux un titre au moins égal à celui de Charette, je veux un pouvoir qui contre-balance le sien. A l'œuvre on verra qui de nous deux est le plus habile, le plus brave et le plus influent. Quant aux vices et aux crimes dont on m'ac-

cuse, il me semble qu'il n'est pas plus blanc que moi !

RABOISSON. Rassemble vingt mille chouans, et tu pourras faire tes conditions. Combien en as-tu autour d'ici ?

SAINT-GUELTAS. Cinq ou six cents déjà.

RABOISSON. Ce n'est guère !

SAINT-GUELTAS. Je suis en Bretagne depuis vingt-quatre heures, et tu trouves que le résultat est mince ?

RABOISSON. Alors, reprends tes courses, et reviens vite avec tes recrues.

SAINT-GUELTAS. Je reviendrai quand vous serez battus.

RABOISSON. Grand merci !

SAINT-GUELTAS. Il faudra bien alors que vous preniez mes ordres ! Une bonne victoire des républicains fera tomber les préventions de mes amis et rabattra les prétentions de mes ennemis. Au revoir, mon cher ; j'ai le temps de penser à mes affaires domestiques, comme tu dis, et de faire rentrer ma seconde femme dans le devoir.

RABOISSON. Louise ! Que dis-tu ? qu'a-t-elle fait ? où est-elle ?

SAINT-GUELTAS. Où elle est, je n'en sais rien. Elle s'est enfuie de chez moi pendant que je me rendais ici. On vient de me l'apprendre. Je sais qu'elle erre dans les environs, guettant le moment de s'embarquer ou de faire pis.

RABOISSON. Comment ! Louise te quitte ? Elle te trompait ? C'est impossible !

SAINT-GUELTAS. Louise me trompait en ce sens qu'elle cherchait depuis longtemps à s'assurer une autre protection que la mienne ; elle me menaçait sans cesse de me quitter. Elle est injuste, impérieuse, dé-

vorée de jalousie, aigrie par le chagrin; notre enfant n'a pas vécu. Enfin elle a dû nouer à mon insu des intelligences avec nos ennemis... peut-être avec son cousin Sauvières, qui est maintenant, je le sais, auprès de M. Hoche. Je ne l'accuse pas d'infidélité, mais je vois qu'elle est lâche, et je n'entends pas qu'elle aussi déshonore le nom que tu m'as forcé de lui donner.

RABOISSON. J'ai fait pour elle tout ce que je devais, tout ce que je pouvais. Elle a voulu être ta femme, c'est à elle d'en accepter les conséquences. Le jour va paraître, je te quitte. Tu m'as dit ton dernier mot? Tu ne veux pas te joindre à nous?

SAINT-GUELTAS. Pas encore.

RABOISSON. Ce n'est ni patriotique ni fraternel. Tu te proposes de venir ramasser nos morts sur le champ de bataille? J'en serai peut-être; reçois donc mes adieux.

SAINT-GUELTAS. Sois tranquille, je vous vengerai.

REBEC, frappant à la porte de la cuisine. Ouvrez! ouvrez!

RABOISSON, allant ouvrir. Qu'est-ce qu'il y a?

REBEC. Les bleus! les bleus! Ils envahissent le village...

SAINT-GUELTAS. Ils attaquent?... Je n'entends aucun bruit!

REBEC. Non, personne ne leur dit rien. Ils s'installent, et probablement... Tenez, oui, on vient chez moi. Sortez par la cuisine et par la ruelle;

RABOISSON, bas, à Saint-Gueltras. Si tu as cinq cents hommes sous la main, ce serait l'occasion de faire un coup d'éclat.

SAINT-GUELTAS, amer et ironique. Non, messieurs, vous êtes encore intacts; à vous l'honneur! (Ils sortent. On frappe à la porte de la rue. Rebec va ouvrir. Motus entre.)

SCÈNE IV. — REBEC, MOTUS, puis JAVOTTE.

REBEC. Salut et fraternité!

JAVOTTE, accourant. Vivent les bleus!

MOTUS. Sensible à vos politesses! Où diable, sans vous offenser, ai-je vu vos estimables frimousses? Ça ne fait rien. J'en ai tant vu! Ayez la chose de préparer le vivre et le couvert pour mon capitaine.

REBEC. Ah! le capitaine Ravaud, n'est-ce pas?

MOTUS, avec un gros soupir, portant la main à son front (salut militaire). Le capitaine Ravaud, mort colonel au champ d'honneur à l'armée du Rhin.

REBEC, qui sert avec Javotte le déjeuner préparé pour Raboisson et Saint-Gueltas. Vous en venez?

MOTUS. Non pas moi, ni mon détachement. On a toujours tenu la campagne depuis un an contre la satanée chouannerie! (Il crache par terre en prononçant le mot chouannerie. Javotte fait comme lui par sympathie patriotique.)

REBEC. Alors, M. Henri... je veux dire le citoyen Sauvières, où est-il, lui?

MOTUS. Colonel à l'armée du Rhin en remplacement du colonel Ravaud. (A Javotte qui l'examine.) Allons, vivement, la jolie fille! Où diable vous ai-je vue? Des beautés de votre calibre, ça ne s'oublie pas!

JAVOTTE. Pardine! au château de Sauvières en 93! Je vous reconnais bien, moi!

MOTUS. Flatté de la circonstance.

REBEC. Et votre capitaine actuel, comment s'appelle-t-il?

MOTUS. Citoyen aubergiste, tu le lui demanderas à lui-même, et il te répondra si la chose lui paraît nécessaire et conforme au règlement de la civilité. Au reste, le voilà.

SCÈNE V. — LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, parlant sur le seuil à un lieutenant accompagné de quatre hommes, à voix basse. Posez les sentinelles et faites faire bonne garde. Ne souffrez pas de rixe avec les habitants, pas de provocation inutile. Vous rencontrerez des figures suspectes, n'arrêtez personne sans une absolue nécessité, tels sont les ordres supérieurs. N'engageons pas d'affaire avant l'arrivée des grenadiers. Dans deux heures, j'irai faire avec vous une reconnaissance. (Il entre seul dans l'auberge.)

JAVOTTE, bas, à Rebec. Un joli garçon, tout blond, tout jeune; il ne doit pas être bien méchant, celui-là ?

REBEC, observant le capitaine qui s'approche de la cheminée machinalement, en réfléchissant. Pas méchant ? Il a des yeux qui brillent comme des étoiles. — Allume donc une autre chandelle, on ne se voit pas ici ! (Au capitaine, pendant que Javotte allume) Tu dois être fatigué, citoyen officier, après cette étape de nuit ? (Le capitaine, absorbé, ne fait pas attention à toi.) Au reste, dans le fort de l'été, comme ça, il vaut mieux marcher à la fraîcheur ! (Silence du capitaine.) Et puis, pour dérouter l'ennemi, n'est-ce pas ? (A Javotte.) Je vois ce que c'est ! Il est sourd comme un pot ! (Au capitaine, d'une voix élevée et lui montrant la table servie.) Ce déjeuner t'attendait, capitaine ! Si tu veux t'asseoir...

LE CAPITAINE. Merci, je n'ai pas faim.

REBEC. Ni soif ? (Le capitaine dit non avec la tête. A Javotte.) Alors, nous mangerons le déjeuner. C'est ne pas avoir de chance : les blancs n'ont pas le temps, les bleus n'ont pas d'appétit... (Haut.) Capitaine... (Le capitaine a un léger mouvement d'impatience et porte les mains à ses oreilles.) C'est ça, il est sourd ! J'ai beau crier !

JAVOTTE. Eh ! non ! Il vous dit que vous lui cassez la tête !

REBEC. Ou bien il ne veut pas être tutoyé. Le fait est que ça commence à passer de mode. (Au capitaine.) M. le capitaine souhaite-t-il quelque chose ?

LE CAPITAINE. Rien, merci. J'ai besoin d'une heure de sommeil.

REBEC. La chambre à côté est prête. Il y a un excellent lit.

LE CAPITAINE. Très-bien. (Il entre dans la chambre voisine.)

REBEC, croisant ses bras sur sa poitrine, avec stupéfaction. Javotte ! voilà une chose étonnante, surprenante, étourdissante !

JAVOTTE. Quoi donc ?

REBEC. Tu ne te doutes de rien, toi ?

JAVOTTE. Non ! Qu'est-ce qu'il y a ?

REBEC. Attends ! Je vais voir sa figure pendant qu'il ôte son kolback. (Il regarde par la fente de la porte.) Il ne l'ôte pas. Il ne se couche pas. Le voilà assis ; il va dormir les coudes sur la table et le sabre au flanc... un vrai militaire ! il craint quelque surprise, — il n'a pas tort ! — Le voilà qui éteint la chandelle, je ne vois plus rien. (Revenant.) C'est égal, j'en suis sûr, à présent, c'est lui !

JAVOTTE. Qui, lui ?

REBEC. Cadio !

JAVOTTE. Quel Cadio ? Le sonneur de binioù qui venait à la ferme du Mystère ?

REBEC. Lui-même.

JAVOTTE. Vous rêvez ça ! c'est pas possible !

REBEC. C'est comme je te le dis.

JAVOTTE. Il nous aurait reconnus !

REBEC. Tu sais bien qu'il était à moitié fou. Il l'est tout à fait à présent !

JAVOTTE. S'il était fou, il ne serait pas devenu ce qu'il est.

REBEC. Bah ! il savait lire et écrire, et il y a une telle disette d'officiers ! Les chouans en ont tant tué ! ça fait de la place. Et puis on aura su qu'il avait tué Mâcheballe. Il fallait bien le récompenser.

JAVOTTE. Attendez ! on frappe à la petite porte. (Elle sort par la cuisine.)

REBEC. Drôle de chose que l'existence ! Ce Cadio avec son biniou... officier à présent, l'air fier,... le parler sec,... la tenue imposante, ma foi ! Eh bien, alors... pourquoi pas ? Ses intérêts sont les miens,... je lui dirai tout !

SCÈNE VI. — HENRI, MOTUS, REBEC.

REBEC. Bon ! autre surprise ! M. Henri à présent ! On vous croyait sur le Rhin.

HENRI. J'en arrive ! Où est l'ami Cadio ?

REBEC. Il dort là, en vrai patriote, avec armes et bagages !

HENRI. Ça veut dire que les minutes de repos lui sont comptées ; ne le dérangeons pas. (A Rebec.) Laisse ici ce déjeuner, et ajoutes-y ce que tu pourras. J'attends un convive. Va-t'en fricasser n'importe quoi ; vite ! (Rebec sort. — A Motus.) Tu dis qu'il est capitaine ? Peste ! c'est bien, ça ! au bout d'un an de service !

MOTUS. Depuis un mois environ, mon colonel. Nommé à l'unanimité pour action d'éclat. — Beau militaire sous tous les rapports, adoré du soldat, encore qu'il soit un peu chien.

HENRI. Chien ?

MOTUS. Pardon de l'expression, mon colonel. Je veux dire qu'il est porté sur la discipline et ne passe rien aux freluquets et autres délinquants; mais il est juste et maternel pour ses hommes, voilà pourquoi on lui pardonne des choses...

HENRI. Quelles choses, voyons?

MOTUS. Le capitaine Cadio, ton ami — et le mien dans le temps qu'il était soldat comme moi — est à présent... un tigre!

HENRI. Ah! un chien, un tigre... Va toujours!

MOTUS. Si la licence de mon discours t'offense, mon colonel, tu n'as qu'à me le dire, et ma parole rentrera dans les rangs.

HENRI. Non! puisque c'est moi qui t'interroge.

MOTUS. Eh bien, voilà! le capitaine est tigre dans la bataille; il n'y en a jamais assez pour lui, toujours le premier au feu, jamais de quartier, point de prisonniers; toutes nos lattes se sont ébréchées en manière de scie sur les crânes des chouans, et on a marché dans le sang jusqu'aux aisselles. Du temps du capitaine Ravaud, qui était certainement un brave soigné, on avait tous le cœur un peu sensible pour les vaincus, et moi-même;... mais il a fallu embêter le pas dans la férocité, et, à présent que la clémence est à l'ordre du jour, on ne sait point ce que fera le capitaine, qui n'est pas certes un homme pareil aux autres humains.

HENRI. Quel homme est-ce, selon toi? voyons!

MOTUS. Voilà, mon colonel, où la définition dépasse les facultés dont je suis susceptible pour t'expliquer la chose!

HENRI. Essaie toujours.

MOTUS. Eh bien, sans lui faire de tort, je crois,

mon colonel, qu'il a une pointe de religion dans la tête, comme qui dirait une dévotion à l'Être suprême, qui le précipite dans des extases et autres travers supérieurs de l'esprit, où il voit les choses qui doivent arriver, et même les événements qui se passent à la distance que les autres hommes ne peuvent s'en apercevoir. Toutes les batailles que nous avons perdues ou gagnées, il les a connues la veille, et même il a eu connaissance de ceux de nous qui devaient y passer l'arme à gauche.

HENRI. Allons donc! est-ce qu'il vous a fait quelquefois des prédictions de ce genre?

MOTUS. Non, mon colonel. En dehors du service, il ne parle pas; mais, à sa manière d'agir, on voit qu'il connaît ce qui arrivera, et, à sa manière de regarder le troupier, on voit qu'il lit sur son visage le compte de ses heures.

HENRI. Allons, allons! mon brave Motus, je vois que tu n'es pas aussi capot fort que je le croyais, et qu'il y a toujours des superstitions dans nos troupes de l'Ouest. C'est le pays qui le veut; vous avez pris ce mal-là du paysan...

BESEC, rentrant avec une oie rôtie. Javotte porte deux bouteilles de vin. Citoyen colonel, il y a là un paysan qui demande à vous parler; il dit que vous l'attendez.

HENRI. Oui, fais-le entrer. (A Motus.) Va boire un coup à ma santé.

MOTUS. Je le ferai sensiblement, mon colonel. (Motus sort. Bebec dans la cuisine. Le paysan breton entre.)

SCÈNE VII. — HENRI, LE BRETON.

HENRI. Eh bien, l'ami, c'est vous...

LE BRETON, d'un air riant et ouvert. Moi... qui?

HENRI. Christin Tremeur, de Pornic?

LE BRETON. C'est bien moi. Et vous?

HENRI. Henri de Sauvières.

LE BRETON. Colonel des hussards de la République?

HENRI. Et vous, chef de contre-chouans en disponibilité?

LE BRETON. C'est ça. Nous allons souper... ou déjeuner, car je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures, et on a beau être durci à la fatigue et à la misère, il faut se sustenter quand l'occasion se trouve.

HENRI. Votre couvert était mis, vous voyez? (Ils s'assoient.)

LE BRETON, découpant l'oie très-adroitement. Doux Jésus! voilà une belle pièce par le temps qui court, pas vrai?

HENRI. Oui, pour un pays où règne la disette...

LE BRETON. Oh! depuis que les chiens d'Anglais lui ont débarqué des vivres, on n'y manque de rien; mais ça ne durera pas longtemps, allez! Les distributions sont mal faites, et chacun tire à soi la part des autres, sans compter ceux qui en trafiquent. C'est pas un gaspillage, mon bon Dieu, c'est un vrai pillage! Ça ne fait rien, profitons-en. Tenez, v'là du fameux vin! A votre santé!

HENRI. A la vôtre.

LE BRETON. Comment que vous le baptisez, ce vin-là?

HENRI. C'est du bordeaux de bonne qualité.

LE BRETON. Voyez-vous ces damnés Anglais qui régalaient comme ça leux officiers, tandis que, vous autres, vous buvez de la piquette de pommes ! C'est comme ça, hein ?

HENRI. Si nous parlions d'affaires plus sérieuses, maître Tremeur ? Vous me paraissez un bon vivant, et votre lettre que j'ai reçue à Auray m'a donné confiance ; mais le temps est précieux...

LE BRETON. Patience, patience ! Commençons par le commencement. — Vous connaissez bien Saint-Gueltas ?

HENRI. Personnellement, non.

LE BRETON. Vous vous êtes pourtant serrés de près dans la campagne d'outre-Loire ?

HENRI. Je le pense, mais rien ne le distinguait de ses soldats, et, si j'ai vu sa figure, elle ne m'a rien appris.

LE BRETON. Tant pis, tant pis !

HENRI. Pourquoi ?

LE BRETON. Parce que je comptais vous le livrer ; mais comment saurez-vous que je ne vous vole pas votre argent, si vous ne pouvez pas vous dire comme ça en le voyant : « C'est pas un méchant renard qu'on m'amène ; c'est ben le vrai sanglier des bois qu'on me donne à écorcher ? »

HENRI. Vous voulez me le livrer ? C'est là le but de l'entrevue que vous m'avez demandée ?

LE BRETON. C'est ça et pas autre chose : ça vous va, je pense ?

HENRI. Eh bien, non, vous vous êtes trompé, mon cher ; ça ne me va pas du tout. (Il se lève de table.)

LE BRETON, tirant de sa ceinture un pistolet qu'il pose sur la

table, à côté de ses assiettes. Ah ben, par exemple, v'là qu'est drôle !

HENRI, sans le regarder. Mais non, c'est très-sérieux, au contraire.

LE BRETON, passant son autre pistolet de l'autre côté de son assiette. Vous vous mêlez peut-être ?

HENRI, se retournant. C'est vous qui vous mêlez. Qu'est-ce que vous faites donc là ?

LE BRETON. Excusez-moi, ça me gêne pour manger, et j'ai encore faim.

HENRI, se rasseyant en face de lui. A votre aise ! (Il tire de sa veste deux pistolets qu'il pose en même temps à sa droite et à sa gauche sur la table.) Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

LE BRETON. Bien dit ! Ainsi vous refusez d'écorcher la mauvaise bête ?

HENRI. Je ne sais pas écorcher, ça n'entre pas dans mes habitudes.

LE BRETON. Mais l'envoyer à vos juges, ça ne vous convient pas ?

HENRI. Ce sont des affaires de police qui ne font point partie de mes attributions. Si je le prends les armes à la main, ce sera différent ; mais négocier une trahison ne me convient pas, comme vous dites.

LE BRETON. Vous êtes ben délicat ! Est-ce que vous n'êtes pas ici, en habit bourgeois, pour faire de l'espionnage, comme c'est permis à la guerre ?

HENRI. Pousser en pays ennemi une reconnaissance périlleuse est le moyen qu'on cherche pour épargner la vie des hommes, en terminant le plus vite et le plus sûrement possible l'échange de meurtres et de malheurs qu'on appelle la guerre. Il faut bien faire la part du sang ; mais le devoir d'un bon soldat et d'un honnête homme est de la faire aussi petite qu'

possible en s'assurant de la position et des ressources de l'ennemi, et en diminuant les chances du hasard aveugle. Jusqu'ici, l'on s'est égaré dans les ténèbres, et bien souvent sans autre espoir que celui de vendre chèrement sa vie. Ce n'est plus là le but de la guerre que nous faisons. Nous comptons épargner les paysans quand nous les aurons mis dans l'impossibilité de se soulever, et, quant aux meneurs et aux chefs, nous voulons tenter de les rallier à la patrie. M. Saint-Gueltas, mis en demeure de se prononcer librement, agira selon sa conscience; mais, pris dans un piège, il voudra mourir bravement, et je ne me charge pas de l'assassiner.

LE BRETON, s'oblissant. Vous êtes un homme d'honneur, je le vois, monsieur de Sauvières !... (Reprenant son accent et sa physionomie de paysan.) Mais c'est donc que vous espérez l'acheter, ce gueux-là ?

HENRI. L'acheter ? Je n'ai pas ouï dire que la chose fût possible, et je n'y crois pas.

LE BRETON. Vous n'avez pas ouï dire qu'il était ruiné, réduit aux expédients, capable de tout à c't'heure ?

HENRI. J'ai ouï dire qu'il s'était ruiné en débauches; j'ai ouï dire aussi qu'il avait sacrifié sa fortune à sa cause. Je crois que les deux versions sont vraies et qu'il a pu mener de front les plaisirs et le dévouement. Quel que soit son véritable caractère, j'ai des raisons personnelles pour souhaiter qu'il survive à la guerre en acceptant la paix. (Il se lève de nouveau en lançant ses pistolets sur la table. Le paysan fait aussitôt la même chose, et s'approche de lui avec confiance.)

LE BRETON. Peut-on vous demander quelles sont vos raisons ?

HENRI. Il les connaît, lui, c'est tout ce qu'il faut

LE BRETON. Mais si je les savais aussi ?

HENRI. Voyons !

LE BRETON. Il s'est fait aimer d'une femme que vous aimiez, et vous souhaiteriez vous battre en duel avec lui : idée de gentilhomme !

HENRI. La femme que j'aimais comme ma sœur et qui m'aimait comme son frère est devenue sa femme légitime. Je suis à la veille d'épouser une personne que j'aime, et, à moins que M. Saint-Gueltas, qui passe pour être peu fidèle en amour, ne maltraite et n'avilisse ma parente... Mais je ne suppose pas cela ; et vous ?

LE BRETON, s'oubliant. Saint-Gueltas n'a jamais avili ni maltraité les femmes qui se respectent.

HENRI. Alors, comme ma cousine est de celles-là, je n'ai probablement aucune réparation à vous demander.

LE BRETON. A *me* demander ?

HENRI. Oui, monsieur le marquis, je vous reconnais maintenant, non par suite d'un souvenir bien marqué, mais à cause de votre air et de vos paroles. Vous êtes Saint-Gueltas en personne, et vous avez voulu vous moquer de moi. Je vous le pardonne, à la condition que vous me donnerez de cette tentative une raison aussi loyale que ma réponse.

SAINT-GUELTAS. M. le comte de Sauvières veut-il accepter mes excuses ?

HENRI. Certes, monsieur ; mais je serais plus touché d'un aveu sincère que d'une courtoisie évasive. Pourquoi m'avez-vous tendu ce piège ?

SAINT-GUELTAS, souriant. Vous tenez à le savoir ? Eh bien, je vais vous le dire : je voulais vous tuer !

HENRI. Comme ennemi politique ?

SAINT-GUELTAS. Comme ennemi personnel.

HENRI. Vous pensiez devoir vous débarrasser d'un ennemi de votre bonheur ?

SAINT-GUELTAS. D'un ennemi de mon honneur.

HENRI. Qui a pu vous faire penser... ?

SAINT-GUELTAS. Un hasard, une coïncidence... L'amour a ses faiblesses, la jalousie ses aberrations. Vous n'exigez pas que je me confesse davantage ? J'ai été désarmé par votre franchise, soyez-le par la mienne ! (Il lui tend la main.)

HENRI, lui donnant la main. Il suffit. Et maintenant, monsieur, nous séparerons-nous sans que vous me chargiez pour le général en chef de quelque parole d'estime ? Il est de ceux dont tous les partis respectent le caractère, et vous l'avez connu à Nantes lorsque vous y avez signé l'an dernier un traité de paix...

SAINT-GUELTAS. Qui n'a été tenu de part ni d'autre.

HENRI. Il me semblait...

SAINT-GUELTAS. Pardon si je vous interromps ! Il vous semblait qu'en dépit de nos promesses, nous avions continué la guerre d'escarmouches qui épuise vos troupes et empêche la République de dormir tranquille ? Songez, monsieur, que nous n'avons jamais eu comme vous des soldats enrôlés par force, et que les nôtres se licencient eux-mêmes quand il leur plait, ou reprennent les armes pour leur propre compte comme ils l'entendent. On avait exaspéré nos paysans. Ils se vengent sans nous et souvent à notre insu, quand l'occasion s'en présente. Ils rendent le mal qu'on leur a fait. Est-ce notre faute, et pouvons-nous les désavouer ? Vous avez dit sous la Terreur : « Vive la République malgré tout ! » Permettez qu'en

face de la chouannerie nous disions : « Vive le roi quand même ! » Ces gens-là n'ont pas signé le traité de la Mabihaye, et nous n'avons pu répondre que de nous-mêmes. Sous prétexte de les contenir et de les châtier, vous nous avez entourés de troupes qui nous font une existence impossible, contre laquelle il nous est difficile de ne pas protester.

HENRI. Et c'est parce que nous avons sévi contre les bandits qui continuent à exercer le vol et l'assassinat sur toutes les routes, que vous avez appelé l'étranger ici ?

SAINT-GUELTAS. Permettez ! ceci est une autre question. Vos généraux, Caneaux entre autres, nous avaient donné des espérances qui ne se sont pas réalisées.

HENRI. Des espérances ?

SAINT-GUELTAS. Ils ne trahissaient pas leur mandat en cherchant à faire cesser à tout prix la guerre civile. Ils avaient horreur des cruautés exercées contre nous, ils les désavouaient, ils voulaient imprimer à la tyrannie républicaine un mouvement de recul qui permettrait à l'opinion de se manifester, et, nous qui croyons savoir que la France est royaliste, nous comptions sur le pacifique triomphe de nos idées en vous voyant désavouer vos proconsuls renversés et défendre que nous fussions traités de brigands. L'événement a déjoué leurs espérances et les nôtres ; la Convention règne encore, nos amis et nos parents sont toujours proscrits et remplissent encore vos prisons. Vous vous tenez toujours en armes autour de nous, enfin votre déesse Liberté est toujours montée sur son rouge piédestal, l'échafaud. Dans cet état de choses, le cri du peuple est étouffé. La guerre que

vous font les chouans est une protestation outrée, mais sincère, contre le despotisme, qui leur est odieux. Nous avons vu clairement que vous n'étiez pas les plus forts dans le conseil, et que la queue de Robespierre prolongerait indéfiniment notre agonie et celle de la France. Nous nous croyons libres de protester à notre tour et de vous appeler en bataille rangée... Voici le jour ! d'ici, vous pouvez voir dans la plus belle rade de l'Europe, quatorze vaisseaux de guerre qui viennent de battre les vôtres en passant. Ils ont apporté de quoi armer quatre-vingt mille hommes et de quoi en habiller soixante mille...

HENRI, s'écrit. Où sont les hommes ?

SAINT-GEORGES. Craignez de les voir sortir de terre et d'avoir à les compter, monsieur ! Nous sommes maîtres d'une presqu'île qui contient quatorze villages et que ferme une chaussée facile à défendre avec une poignée de soldats et le feu de quelques barques. Que nous importe votre approche, à nous qui commandons ici et dont les forces occupent le pays sur quarante lieues de profondeur ? Et vous autres, vous êtes à peine quinze mille, disséminés par petits détachements de quelques centaines d'individus. Dans ce village, vous êtes deux cents, pas un de plus ! Il ne tiendrait qu'à moi de vous écraser jusqu'au dernier, avant deux heures d'ici !

HENRI. Pourquoi ne l'essayez-vous pas ? Vous vous taisez, monsieur le marquis ? Ma question est indiscrète, mais votre silence est éloquent ! Vous avez vos raisons pour nous épargner, et je les connais. Vous n'êtes pas d'accord avec l'expédition qui menace nos côtes, soit que vous soyez bon juge des fautes qu'elle commet chaque jour, soit, comme j'aime mieux le

supposer, que votre patriotisme répugne à compter sur l'étranger pour faire triompher votre cause !

SAINT-GUELTAS, troublé. Il y a du vrai dans ce que vous dites : on n'accepte pas ce secours-là sans souffrir !... Mais croyez que je souffrirais encore plus d'avoir à vous exterminer ici à coup sûr, vous qui venez de me témoigner une loyauté chevaleresque. Faites-moi l'honneur de penser que ceci passe avant tout pour moi !

HENRI, s'inclinant. Puisque nous sommes en si bons termes, monsieur, permettez-moi de vous dire à mon tour ce que je pense de votre appréciation de notre force matérielle et morale. Fussions-nous encore moins nombreux qu'il ne vous plaît de le supposer, ce n'est pas sur quarante, c'est sur deux cents lieues de profondeur que nous occupons la France. Nous sommes une nation, et si, la liberté de rétablir la royauté ne vous est pas accordée, c'est parce que la France nous défendrait de vous l'accorder, quand même nous en serions tentés. La liberté ne règne pas, j'en conviens : le sentiment que nous en avons est trop nouveau pour ne pas être passionné, jaloux et ombrageux ; mais cette crainte que nous avons de la perdre, et qui a enfanté et supporté chez nous le système de la terreur, devrait vous prouver de reste que la France n'est pas royaliste. Vous caressez une erreur fatale qui vous met en guerre contre vous-mêmes ; elle vous égare dans vos notions de patriotisme et de loyauté. On nous a défendu de vous traiter de brigands... On a bien fait sans doute, et je suis loin de rire du titre sentimental de *frères égarés* qu'on vous a officiellement donné. Vous le méritiez, vous le méritez encore. Hélas ! vous ne savez ce que vous

raites ! Vous déchirez le sein qui vous a portés, vous gaspillez le trésor d'une bravoure héroïque, vous appelez tous les maux sur la mère commune... Ses bras meurtris et sanglants se referment sur vous et vous étouffent !

SAINT-GUELTAS, ému, se raidissant. Nous jouons notre dernière partie, je le sais ; mais elle est belle, avouez-le !

HENRI. Elle est perdue, fussiez-vous vainqueurs à Quiberon ! nos légions sont impérissables ; c'est la tête de l'hydre que vous couperez en vain et qui repoussera avec une rapidité effrayante !

SAINT-GUELTAS. Quelles sont donc les offres que nous ferait le général Hoche ? Je sais que vous êtes dans son intimité maintenant ; vous devez connaître sa pensée ?

HENRI. La tolérance religieuse la plus absolue, le pardon et l'oubli des fautes passées.

SAINT-GUELTAS. Voilà tout ? C'est une seconde édition du traité de la Jaunaye ; nous l'avons déchiré. Dites à M. Hoche qu'il nous a trompés ! trompés en galant homme qu'il est, c'est-à-dire en se trompant tout le premier. Il s'est attribué une toute-puissance qu'il n'a pas, puisque la Convention fonctionne toujours et garde, derrière la *parole sacrée* du général, une porte ouverte à la trahison. Veut-il combattre ce pouvoir inique ? Qu'il le dise, et nous nous joignons à lui pour marcher sur Paris : qu'il abjure, lui aussi, ses erreurs passées, et c'est nous qui pardonnerons à nos frères égarés ! Autrement, nous vous combattons jusqu'à la mort ; voilà mon dernier mot.

HENRI. Je le regrette, mais voici le mien : nous repoussons la royauté avec horreur !

SAINT-GUELTAS. Vous avez bien tort ! un de vos généraux, plus hardi ou plus ambitieux que les autres, nous la rendra, — à moins qu'il ne la garde pour lui-même, auquel cas vous n'aurez fait que changer de maître ! Adieu ! (Henri le reconduit. Quand il revient seul, Cadio est sorti de la chambre voisine et se jette dans ses bras.)

SCÈNE VIII. — HENRI, CADIO, puis MOTUS, JAVOTTE, REBEC.

CADIO. J'entendais ta voix. Je croyais rêver.

HENRI. Tu ne m'attendais pas ? Tu n'avais pas reçu ma lettre d'Allemagne ?

CADIO. Non. Où m'aurait-elle rejoint ? Depuis trois mois, je n'ai fait que parcourir l'ouest et le nord de la Bretagne sans m'arrêter nulle part. A la tête d'une compagnie d'élite, j'étais chargé de débusquer les chouans de leurs repaires... Mais toi, comment donc es-tu ici ?

HENRI. Je suis en congé. Hoche m'a écrit de venir le rejoindre. Marie est à Vannes, où je l'ai vue un instant... Ah ! je suis heureux, mon ami ! Elle avait parlé de moi au général ; il s'intéresse à notre amour ; il m'a attaché pour le moment à sa personne en me permettant de faire avec lui cette campagne contre les Anglais. Il m'accorde sa confiance, et j'épouse Marie aussitôt que nous aurons repris Quiberon à ces messieurs ; c'est pour connaître l'état de leurs forces et l'usage qu'ils en comptent faire que je suis venu sur ces côtes en observateur, chargé de voir, de comprendre, de deviner au besoin, et de rendre compte, le tout vivement, comme tu penses ! Sais-tu quelque chose, toi qui étais hier à Plouharnel ?

CADIO. L'ennemi n'a rien résolu encore. Il est divisé. Il discute et jalouse. Il perd son temps et sa poudre en escarmouches. Ils n'ont pas les reins assez forts pour engager une vraie lutte, va ! Que le général arrive vite, qu'il les surprenne, c'est le moment.

HENRI. Il le sait, et il est en marche.

CADIO. Il devrait être arrivé ! Nos petits détachements, suffisants contre la chouannerie de détail à travers bois, ne pourraient tenir en pays ouvert contre un mouvement auquel se joindrait la population des côtes.

HENRI. J'ai ordre de vous faire replier, si on vous attaque.

CADIO. Dans ces affaires-là, on ne nous attaque pas ; on nous cerne, et la retraite est impossible. N'importe après tout ! Cela est arrivé tant de fois, qu'une de plus ou de moins ne changera rien au destin de la guerre. Si nous devons périr ici pour faire gagner quelques heures à la marche des patriotes, soit ! On fera son devoir, voilà tout. (Allant à la fenêtre.) Le soleil se lève, il est beau ! Tiens, regarde ! C'est le pays où j'ai passé mon enfance ; j'en la revois pas sans émotion ! Il n'est pas gai, mais je l'aime triste ! Vois-tu là-bas les grandes pierres ? C'est mon berceau. C'est là que j'ai été trouvé, enfant abandonné. Il y a au-dessus une grosse étoile blanche qui scintille encore. Comme le ciel est indifférent à nos petites questions de vie et de mort ! Et la terre ? Dirait-on, à voir cette mer paisible, cette plage encore muette et comme plongée dans les délices du sommeil, que des masses d'hommes se cherchent dans l'ombre des collines, épiant l'heure de s'égorger ? Rien ne bouge... aucun bruit n'annonce les combats !

Qui sait si, avant que le soleil rouge ait remplacé l'étoile blanche au zénith, il n'y aura pas des membres épars et des lambeaux de chair sur les buissons en fleur ? On dit que ces pierres dressées marquaient jadis les sépultures des morts tombés dans la bataille... Elles attendent, mornes et sournoises. Il y a longtemps qu'elles n'ont bu ; elles ont soif du sang des hommes !

HENRI. Ah ! mon poète Cadio, voilà que je te retrouve ! Sais-tu que, parmi tes soldats, tu passes pour illuminé ?

CADIO. Je passe pour sorcier, je le sais.

HENRI. N'y a-t-il pas un peu de ta faute ? Ne crois-tu pas un peu toi-même à tes visions ?

CADIO. Je n'ai plus de visions, mais j'ai le sentiment logique et sûr de ce qui doit avoir été et de ce qui doit être.

HENRI. Tu n'es pas modeste, mon camarade !

CADIO. Pourquoi aurais-je de la honte ou de l'orgueil ? Les idées sont toujours entrées en moi sans la participation de ma volonté. Elles étaient dans l'air que j'ai respiré, elles me sont venues sans être appelées ; qui peut commander à ces choses ?

HENRI. Toujours fataliste ?

CADIO. Je ne sais pas ; je n'ai pas eu le temps de lire assez de livres pour bien connaître le sens des noms qu'on donne aux pensées. J'ai là, dans l'âme, un monde encore obscur, mais que des lueurs soudaines traversent. Quand la vérité veut y entrer, elle y est la bienvenue. Elle y pénètre comme un boulet dans un bataillon, et tout ce qui est en moi, n'étant pas elle, n'est plus.

HENRI. Ne crains-tu pas de prendre tes instincts

pour des vérités, Cadio ? On dit que tu es devenu vindicatif ?

CADIO. Je ne suis pas devenu vindicatif, je suis resté inexorable, ce n'est pas la même chose. J'ai été craintif, on m'a cru doux,... je ne l'étais pas. Je haïssais le mal au point de haïr les hommes et de les fuir. Dieu ne m'avait donné qu'une joie dans la solitude, un verbe intérieur qui se traduisait par la musique inspirée que je croyais entendre, quand mon souffle et mes doigts animaient un instrument rustique et grossier. J'ai rêvé, dans ce temps-là, que je me mettais, par ce chant sauvage, en contact avec la Divinité; j'étais dans l'erreur. Dieu ne l'entendait pas; mais j'élevais mon âme jusqu'à lui, et je faisais moi-même le miracle de la grâce. A présent, je sais que Dieu est le foyer de la justice éternelle, et que sa bonté ne peut pas ressembler à notre faiblesse. Il est bon quand il crée et non moins grand quand il détruit. La mort est son ouvrage comme la vie... Peut-être que lui-même vit et meurt comme la nature entière, à chaque instant de sa durée indestructible. Qu'est-ce que la mort ? La même chose pour les bons et les méchants. Ce n'est pas un mal que de mourir. Le malheur, c'est de renaître méchant quand on l'a déjà été. C'est pourquoi il faut faire de la vie une expiation, et vaincre toute faiblesse pour établir le règne austère de la vertu. Le passé de la France a été souillé, il faut le purifier, c'est un devoir sacré. Moi, je n'ai qu'un moyen, c'est de détruire la vieille idole à coups de sabre. J'use de ce moyen avec une volonté froide, comme le faucheur qui rase tranquillement la prairie pour qu'elle repousse plus épaisse et plus verte !

HENRI. Je ne puis te suivre dans le monde d'idées étranges que tu évoques. J'ai une religion plus humble et plus douce. Je fais Dieu avec ce que j'ai de plus pur et de plus idéal dans ma pensée. Je ne puis le concevoir en dehors de ce que je conçois moi-même. — Tu souris de pitié? Soit! Macroyance a, du moins, de meilleurs effets que la tienne. Tu poursuis la sauvage tradition de la vengeance; moi, je poursuis le règne de la fraternité, et j'y travaille, même en faisant la guerre, dans l'espoir d'assurer la paix.

CADIO, avec un soupir. Rentrons dans la réalité palpable, si tu veux. Je pense bien que tu apportes ici les idées de clémence de tes généraux. C'est un malheur, un grand malheur! Moi, je proteste!

HENRI. Briseras-tu ton épée, parce qu'on te défendra de la plonger dans la poitrine du vaincu?

CADIO. Non! je sais qu'il faudra revenir à la terreur rouge ou perdre la partie contre la terreur blanche. Jamais les aristocrates ne se rendront de bonne foi, tu verras, Henri! ils relèvent déjà la tête bien haut! (Montrant au loin l'escadre anglaise.) Et voilà le fruit des traités! voilà le résultat du baiser de la Jaunaye! Je les ai vus à Nantes, ces partisans réconciliés! Ils crachaient en public sur la cocarde tricolore, et il fallait souffrir cela! Notre sang payera la lâcheté de votre diplomatie, pacificateurs avides de popularité! Peu vous importe! nous sommes les exaltés farouches dont on n'est pas fâché de se débarrasser.... Quand vous nous aurez extirpés du sol, vous n'aurez plus à attendre qu'une chose, c'est que l'on vous crache au visage!

HENRI. Voyons, voyons, calme-toi! tu vois tout en noir. Tu as besoin de me retrouver, moi l'espérance

et la foi ! Entre l'ivresse sanguinaire et la patience des dupes, il y a un chemin possible, et jamais l'humanité n'a été acculée à des situations morales sans issue.

CADIO. Tu te trompes, il y en a ! Tu crois à ta bénigne Providence ! Tu ne connais pas la véritable action de Dieu sur les hommes ; elle est plus terrible que cela : elle a ses jours mystérieux d'implacable destruction, comme le ciel visible a la grêle et la foudre !

HENRI. Ces ravages-là sont vite effacés, en France surtout. Le soleil y est plus bienfaisant que la foudre n'est cruelle ; il est comme Dieu, qui a fait l'un et l'autre. Le moment va venir où nous pourrons fermer les registres de l'homicide, et Quiberon sera peut-être la dernière de nos tragédies. C'est alors que nous pourrons aider le gouvernement, chancelant encore, à entrer dans la bonne voie. C'est à nous, jeunes gens, c'est à nos généraux imberbes, c'est à des hommes comme toi et moi, fruits précoces ou produits instantanés de la Révolution, qu'il appartient de replanter l'arbre de la liberté tombé dans le sang. C'est la pensée de Hoche. Tu dois l'entrevoir pour t'y conformer. Tu n'es encore qu'un petit officier, Cadio ; mais tu as voulu devenir un homme, et tu l'es devenu. Ta conviction, ta volonté ont autant d'importance que celles de tout autre, et ce n'est pas un temps de décadence et d'agonie, celui où tout homme peut se dire : « J'ai reçu la lumière et je la donne ; mon esprit peut se fortifier, mon influence peut s'étendre. Je ne suis plus une tête de bétail dans le troupeau, et je ne suis pas seulement un chiffre dans les armées... J'aurai dans la patrie, dans l'Etat,

dans la société, la place que je saurai mériter. Si les gouvernements se trompent et s'égarent encore, je pourrai faire entendre ma voix pour les éclairer. Renonce donc à ton fanatisme sombre ! Le temps n'est plus où cela pouvait sembler nécessaire au salut de la République : une rapide et cruelle expérience a dû nous détromper. Plus de dictateurs hébétés par la rage des proscriptions et des supplices, plus d'hommes ivres de carnage pour nous diriger ! Ayons une république maternelle. Ce ne serait pas la peine d'avoir tant souffert pour n'avoir pas su donner le repos et le bonheur à la France !

CADIO, triste. Henri ! Henri ! vous avez les idées d'un chevalier des temps passés ! vous ne voyez pas que nous sommes encore loin du but où vous croyez toucher. Vous êtes un noble, vous, et peu vous importe le gouvernement qui sortira de cette tourmente, pourvu que votre caste soit amnistiée et réconciliée. Vous êtes si loyal et si pur, que vous croyez cela facile ! Moi, je vous dis que cela est impossible, et que, si vos jeunes généraux se laissent entraîner à la sympathie que leur ont déjà trop inspirée la bravoure et l'obstination des Vendéens, le règne de l'égalité est ajourné de plusieurs siècles ! Voilà ma pensée, mais je ne peux la dire qu'à toi, et toute la liberté dont on me gratifie consiste à me faire tuer dans cette bicoque que je suis chargé de défendre, chacun de nous hommes contre cent !

HENRI. Je vois que cela te préoccupe. Sache que les chouans ne veulent pas nous attaquer, aujourd'hui du moins !

CADIO. Aujourd'hui, il y aura quelque chose de grave, Henri ! Je sens cela dans ma poitrine. (Il se re-

garde.) Il ne t'arrivera rien, à toi, Dieu merci !... Mais parlons d'autre chose ! attends d'abord ! (Il va à la porte de la cuisine.) Tu es là, Motus ?

MOTUS, approchant. Présent, mon capitaine.

CADÍO. Fais seller mon cheval, je vais faire une reconnaissance.

HENRI. J'irai avec toi.

MOTUS. Le poulet d'Inde... pardon ! je veux dire le cheval du colonel sera prêt aussi dans cinq minutes. Il mange l'avoine. (Il sort.)

HENRI. Te voilà tout à coup très-ému ; qu'est-ce que tu as ?

CADÍO. Rien ! Tu me raconteras tes campagnes, n'est-ce pas ? Ce doit être bien beau, de faire la guerre à de vrais soldats !

HENRI. Tu n'as pas voulu me suivre.

CADÍO. Non ! ma place était ici. Les belles choses que tu as faites me consoleront de la triste besogne à laquelle je me suis voué.

HENRI. Mon cher ami, je crois que je ne pourrai pas te les raconter. Je les ai oubliées déjà en revoyant la femme que j'aime. C'est elle qui a fait mes prodiges de bravoure, son influence me soutenait dans une région d'enthousiasme où l'on peut accomplir l'impossible.

CADÍO. Alors, tu as oublié... *l'autre* ? Cela m'étonne ; je ne croyais pas que l'on pût aimer deux fois.

HENRI. Aimer longtemps qui vous dédaigne, est-ce possible ? Ce serait de la folie !

CADÍO. Mais l'amour n'est que folie..., à ce qu'on dit du moins !

HENRI. A ce qu'on dit ? Tu n'as donc pas encore aimé, toi ?

CADIO. J'ai fait un vœu, Henri.

HENRI. Allons donc !

CADIO. Oui, je suis vierge, moi ! J'ai juré de n'appartenir à aucune femme avant le jour où j'aurai donné de mon sang à la République...

HENRI. Ne le donnes-tu pas tous les jours ?

CADIO. Tous les jours je l'offre ; mais les balles des chouans ne veulent pas entamer ma chair, et, devant mon regard, il semble que leurs baionnettes s'émoussent. Cela est bien étrange, n'est-ce pas ? J'ai traversé des boucheries où je suis quelquefois resté le seul intact. Je n'ai pas eu l'honneur de recevoir une égratignure, et j'en suis honteux. Voilà pourquoi je crois à la destinée. Il faut qu'elle me réserve une belle mort, ou qu'elle ait décidé que je ne serais jamais digne d'offrir à une femme la main qui a tant tué, sans avoir eu à essuyer sur mon corps le baptême de mon sang ! (Morus entre et fait le salut militaire.) Les chevaux sont prêts ?

MORUS. Oui, mon capitaine.

CADIO, avec un trouble insurmontable. C'est bien, mon ami !
(Il sort avec Henri.)

MORUS. Fichtre !... *mon ami* !... lui qui ne dit jamais ce mot-là au troupière ! — et ce regard triste et bon !... Fichtre ! Allons ! mon affaire est dans le sac ! c'est réglé ! c'est pour aujourd'hui. Sacredieu ! j'aurais pourtant voulu flanquer une raclée aux Anglais auparavant !

JAVOTTE, entrant pour desservir. Qu'est-ce que tu as donc, citoyen trompette ? Tu as l'air contrarié !

MORUS. C'est une bêtise, belle Javotte ; dans notre état, il faut être toujours prêt à répondre à l'appel... Qu'un baiser fraternel de vos lèvres de roses me soit octroyé, et je prendrai la chose en douceur.

JAVOTTE. Un baiser ? Le voilà pour m'avoir dit
vous ! C'est gentil, un militaire qui dit vous à une
femme ! (Elle lui donne un baiser sur le front.)

REBEC, entrant. Eh bien, Javotte, eh bien !

MOTUS. Laisse-la faire, citoyen fricotier ! c'est sacré,
ça ! Souviens-toi ce soir de ce que je te dis ce matin
c'est sacré.

REBEC. Qu'est-ce qu'il veut dire ?

SCÈNE IX. (Même local, même jour, même) HENRI, JAVOTTE,
puis LA KORIGANE.

HENRI, entrant. Où est le capitaine ?

JAVOTTE, qui achève de ranger et de balayer. Par là, dans
le jardin avec mon maître, qui souhaitait lui parler.
Faut-il lui dire... ?

HENRI, s'approchant de la table. Non, merci. Il y a ici de
quoi écrire ?

JAVOTTE. Voilà !

HENRI. C'est tout ce qu'il me faut. (Javotte sort.) Chère
Marie ! Je parie qu'elle est déjà inquiète de moi !
(Il écrit. Au bout de quelques instants, la Korigane entre sans bruit et
le regarde. Henri se retournant.) Que demandes-tu, pe-
tite ?

LA KORIGANE. Petite je suis, c'est vrai ; mais j'ai la
volonté grande, et je tiens devant Dieu autant de
place que toi, Henri de Sauvières !

HENRI. Oui-da ! voilà qui est bien parlé, ma sœur
Bretonne ! Mais... attends donc ; je te connais, toi !
tu es la Korigane de Saint-Gueltas !

LA KORIGANE. Tu m'as donc vue au feu, en Ven-
dée ? car tu étais à l'armée du Nord quand j'ai été
servante dans ton château.

HENRI. C'est au feu en effet que je t'ai vue... intrépide... et atroce!... Que me veux-tu, méchante créature?

LA KORIGANE. Je veux te parler.

HENRI. Tu viens de la part de ton maître?

LA KORIGANE. Non. Je viens sans qu'il le sache, au risque de le fâcher beaucoup!

HENRI. Ah! tu l'abandonnes ou tu fais semblant de l'abandonner?

LA KORIGANE. Je le quitte et je le hais!... Mais réponds-moi vite : aimes-tu encore ta cousine Louise?

HENRI. Une question en vaut une autre. Qu'est-ce que cela te fait?

LA KORIGANE. Tu te méfies de moi : c'est malheureux pour elle!

HENRI. Court-elle quelque danger?

LA KORIGANE. Toi seul peux la sauver du plus grand qu'elle puisse courir. Elle s'est enfuie de chez son mari avec sa tante; elle voulait aller à Vannes rejoindre mademoiselle Hoche, qui l'attend. Elle a profité de l'absence du maître, qui avait dit comme ça : « Avant d'aller à Quiberon, j'irai aux Sables-d'Olonne rassembler des amis. » Nous avons pris une barque et nous sommes venues à Locmariaker, à l'entrée du Morbihan; mais à peine entrions-nous dans la ville, nous avons appris que le marquis était là avec une bande de chouans. Nous nous sommes vite rembarquées sur un méchant bachot, le seul qui ait voulu nous conduire du côté des Anglais, et qui nous a posées par ici, sur la grève. Je connais le pays, j'en suis! J'ai amené Louise dans ce bourg; je l'ai cachée dans la maison d'une femme que j'ai autrefois servie, mais je ne suis pas tranquille. Saint-Gueltas doit être sur

nos traces. A Locmariaker, j'ai vu la figure de Tire-feuille sur le port, et il doit nous avoir reconnues. Louise tombait de fatigue quand nous nous sommes réfugiées ici à l'aube du jour. Elle a dormi ; moi, j'ai veillé dans une chambre en bas, où tout à l'heure deux soldats bleus sont entrés pour demander à boire. Je les ai servis, et ils disaient : « Le colonel de Sauvières est arrivé, il est à l'auberge. » J'y suis venue vite sans avertir Louise. J'ai reconnu céans Javotte, que j'avais vue dans le temps à Puy-la-Guerche, et me voilà pour te dire : Veux-tu sauver ta cousine ? Sans toi, elle est perdue.

HENRI. Conduis-moi auprès d'elle.

LA KORIGANE. Non, on te verrait, et Saint-Gueltas n'est peut-être pas loin. Il vous surprendrait et il vous tuerait tous les deux. Louise peut venir ici, où tu as des soldats pour la défendre. Je vais la chercher.

HENRI. Oui, cours ! Non, attends ! Ceci est un piège de ta façon ! Son mari a été jaloux de moi ; toi, tu es sa maîtresse ou tu l'as été : tu l'aimes passionnément, on le sait. Tu dois haïr Louise et la trahir. C'est pour la mieux perdre que tu veux l'attirer chez moi.

LA KORIGANE. Je ne suis plus jalouse de la pauvre Louise ; le maître ne l'aime plus !

HENRI. Tu mens ! Il la poursuit, il la soupçonne, il veut la ramener chez lui ;... donc, il l'aime.

LA KORIGANE. Il veut l'empêcher de trahir sa conduite, voilà ce qu'il veut ! Madame de Roseray, son ancienne maîtresse, la belle des belles, la maudite des maudites... oh ! c'est celle-là que je hais et que je voudrais voir morte ! elle l'a repris dans ses griffes ; elle règne chez lui, elle le rend fou ! Elle m'a fait chasser, moi... moi à qui le maître devait tout !

HENRI. Tu as du dépit... un dépit tout personnel... Tu dois mentir !

LA KORIGANE, frappant du pied. Tu ne me crois pas ? Misère et malheur ! Voilà ce que c'est !... Ah ! je le sais bien, que, pour Saint-Gueltas, je peux faire tout ce qu'il y a de plus mal ; mais, quand je veux faire le bien une fois dans ma vie, on me dit : « Tu mens !... » Allons ! qu'il la trouve où elle est ! Sachant où vous êtes, il ne l'accusera pas moins d'être venue ici pour vous. C'est tant pis pour toi, pauvre Louise ! Dieu sait pourtant que je te plaignais, toi si malheureuse, et que, si j'avais pu finir par aimer quelqu'un, c'est toi que j'aurais aimée !

HENRI, frappé de la voir pleurer. Explique-toi tout à fait ; dis toute la vérité ! Pourquoi quitte-t-elle son mari ? L'a-t-il menacée, maltraitée ?

LA KORIGANE. Il a fait pis, il l'a avili ! L'autre est venue demeurer chez lui ; elle a traité Louise comme une vraie servante. Elle a su que par moi elle envoyait des lettres en secret : c'étaient des lettres à mademoiselle Hoche ; elle a fait croire au maître que c'étaient des lettres pour vous.

HENRI. Il ne le croit plus ; tout peut être éclairci. Va chercher Louise et sa tante.

LA KORIGANE. J'y cours.

HENRI. Et puis tu tâcheras de trouver Saint-Gueltas ; tu lui diras que je l'attends et que sa femme est chez moi.

LA KORIGANE. Tu veux te battre avec lui ?

HENRI. Je veux qu'il me rende compte de sa conduite envers elle.

LA KORIGANE. Henri de Sauvières, ne fais pas cela ! on ne tue pas Saint-Gueltas, c'est lui qui tue les autres.

HENRI. C'est à dire que tu ne veux pas qu'il s'expose à être tué par moi ?

LA KORIGANE, qui est sur le seuil de la rue. Je ne crains pas ça ! Saint-Gueltas ne mourra que quand il sera las de vivre. D'ailleurs, il a plus d'hommes que toi ; ne lui cherche pas querelle, fais sauver Louise bien vite et ne dis rien... Mais... qui vient là ? Louise elle-même ? Allons ! c'est sa destinée ! fais ce que tu voudras ; moi, je vais guetter pour dérouter Saint-Gueltas, s'il vient par ici.

HENRI. Au contraire, dis-lui que je l'attends de pied ferme ! (La Korigane sort par la cuisine, Henri va ouvrir la porte de l'escalier ; entrent Louise et sa tante, déguisées en Bretonnes.)

SCÈNE X. — HENRI, LOUISE, ROXANE, puis SAINT-GUELTAS.

HENRI. Entrez, et ne craignez rien. (Louise, pâle et tremblante, lui tend la main sans rien dire.)

ROXANE. Nous ne craignons rien de toi, puisque nous venons te trouver. Nous voilà comme Coriolan chez les... Je ne me souviens plus, ça ne fait rien !

LOUISE. Nous venons d'apprendre que vous étiez ici, nous n'avons pas réfléchi, nous sommes accourues.

HENRI, leur serrant les mains. Vous avez bien fait, allez ! merci !

ROXANE, à Louise. Je te le disais bien, que ce vaurien-là serait content de nous voir. Ah ça ! misérable jacobin, tu ne m'embrasses donc pas ?

HENRI, l'embrassant. Ah ! de tout mon cœur, chère

tante ; mais parlons vite, il le faut. Est-ce vrai, tout ce que m'a dit la Korigane ?

ROXANE. La Korigane ? tu l'as vue ?

HENRI. Elle sort d'ici.

ROXANE. Je pensais qu'elle nous avait abandonnées ou trahies. Que t'a-t-elle dit ?

HENRI. J'ose à peine le répéter devant Louise.

LOUISE. Si elle a accusé M. de la Rochebrûlée, elle a eu tort. Je quitte sa maison parce que, le voyant lancé dans une expédition périlleuse et décisive, que du reste je n'approuve pas, je serais pour lui une préoccupation et un danger de plus. Quand les chefs d'insurrection quittent leurs demeures, on les brûle, et les femmes deviennent ce qu'elles peuvent. J'ai demandé asile à Marie pour quelques jours. De là, je compte, avec sa protection, gagner l'Angleterre, où M. de la Rochebrûlée viendra me rejoindre, si, comme je le crois, l'expédition échoue par la trahison des Anglais.

HENRI. Ainsi c'est avec l'agrément de Saint-Gueltas que vous venez toutes seules vous jeter dans un pays occupé par nous sur le pied de guerre, au risque de n'y pas rencontrer un ami pour vous préserver ? Votre explication manque de vraisemblance, ma chère Louise, d'autant plus que vous n'êtes pas femme à abandonner l'homme dont vous portez le nom, à la veille de si grands événements, dans la seule crainte d'en partager les malheurs et les dangers. Vous avez une autre raison ; quelqu'un vous chasse de chez vous, et votre mari repousse votre dévouement.

LOUISE. Ne croyez pas...

ROXANE. Louise, c'est trop de considération pour

un scélérat. Je dirai la vérité, moi !... Je veux la dire !...

LOUISE. Ma tante, vous m'aviez juré...

ROXANE. Tant pis ! j'aime mieux me parjurer, j'aime mieux mourir que de rentrer dans cet affreux donjon où nous avons souffert tout ce que l'on peut souffrir. Henri, tu as deviné juste, oui, si c'est là ce que t'a dit la Korigane, elle t'a dit la pure vérité ; cette fille nous est dévouée, et elle n'est pas menteuse. On nous a humiliées, opprimées, Saint-Gueltas l'a souffert sous prétexte d'une jalousie feinte ; il nous a laissées sous la garde de madame de Roseray et de quelques bandits prêts à tout pour lui plaire. Notre vie, notre honneur même, étaient menacés. Si la Korigane te l'a caché, elle n'a pas tout dit. Donne-nous un sauf-conduit, une escorte, un moyen quelconque de gagner Vannes ou l'Angleterre. Nous ne pouvons pas nous réfugier à Quiberon, le marquis nous y reprendrait. Louise ne veut pas demander au commandant de l'escadre anglaise les moyens de fuir. Ce serait accuser ouvertement son mari et le dépouiller des honneurs qu'il ambitionne. La République seule peut nous sauver, nous nous jetons dans ses bras. Si c'est une honte pour nous, que le péché retombe sur la tête de l'indigne qui nous y force !

SAINT-GUeltas, sortant d'un lit breton enfoncé dans la boisserie comme un tiroir et fermé d'une planche à jour. Merci, mademoiselle de Sauvières ! Voilà qui est bien parlé ! Votre douce voix m'a réveillé d'un profond sommeil que la peine de courir après vous m'avait rendu fort nécessaire. Je demande pardon au colonel de m'être ainsi introduit dans son logement pour m'y reposer en sûreté comme chez un ami ; j'ai eu la meilleure idée du

monde, puisque je m'y trouve à point pour répondre à votre éloquent plaidoyer contre moi. (Roxane et Louise se sont instinctivement réfugiées derrière Henri. Saint-Gueclas éclate de rire.) En vérité, monsieur le comte, ces dames vous font jouer, bien malgré vous, je le sais, un rôle très-comique ! Vous voilà constitué vengeur de l'innocence à bien bon marché !

HENRI. Je ne sais qui joue ici un rôle de comédie, monsieur. Si vous avez entendu ce qui s'est dit, vous savez que madame de la Rochebrulée, loin de vous trahir, vous défend ; mais deux autres personnes, dont l'une est digne de mon respect, vous accusent, et je vous soupçonne sérieusement d'avoir manqué à vos devoirs envers ma parente. Je suis l'unique appui qui lui reste, et, qu'elle l'accepte ou non, je jure qu'elle l'aura... Justifiez-vous, ou rendez-moi raison de votre conduite.

LOUISE, à Saint-Gueclas. Ne répondez pas, monsieur, c'est à moi de parler. Je n'ai aucun reproche à vous faire ici. Je le déclare devant mon cousin, et, tout en le remerciant de l'intérêt qu'il m'accorde, je le prie de ne pas m'offrir une protection que je dois recevoir de vous seul.

SAINT-GUECLAS. En d'autres termes, ma chère amie, vous l'engagez à ne pas s'immiscer dans nos petites querelles de ménage ? Vous avez raison. Moi, je lui pardonne de tout mon cœur ce mouvement irréfléchi, mais généreux. C'est un noble caractère que le sien ! Nous nous connaissons depuis ce matin, et j'aurais grand regret de l'offenser. Dites-lui donc qu'après un accès de jalousie mal fondée, vous reconnaissez votre injustice et rentrez volontairement sous le toit conjugal.

LOUISE, pâle et près de défaillir. Oui, mon cousin, je confirme ce que M. de la Rochebrûlée vient de vous dire.

ROXANE. Alors, j'en ai menti, moi ! Ne la crois pas, Henri ! (Montrant Saint-Gueltas avec effroi.) Préserve-nous de sa vengeance ; nous sommes perdues, si nous retournons chez lui !

SAINT-GUELTAS, moqueur. Si telle est votre pensée, ma belle dame, il me semble que vous voilà sous l'égide de la République et que rien ne vous force à suivre votre nièce... Quant à moi, je la reconduis chez elle, et je la prie de vouloir bien accepter mon bras.

HENRI. Un instant, monsieur ! Je vois ma tante sérieusement effrayée et Louise près de s'évanouir. Est-ce bien chez elle que ma cousine va rentrer ?

SAINT-GUELTAS, travaillant. Que voulez-vous dire, monsieur ?

HENRI. Je veux dire qu'une femme n'est plus chez elle quand une rivale y a plus d'autorité qu'elle-même. Je n'ai pas le droit, je le reconnais, de juger le plus ou moins d'affection sincère que vous portez à votre compagne ; mais j'ai le droit de juger un fait extérieur et frappant. Si une étrangère règne dans sa maison, elle n'a plus de maison. La loi juge ainsi cette situation et donne gain de cause à l'épouse dépouillée de sa légitime dignité. Vous vous placez, par la guerre que vous faites à votre pays, en dehors de la loi, et Louise ne pourrait l'invoquer. C'est à moi de la remplacer auprès d'elle, et je vous somme de me dire si vous comptez faire sortir de chez vous madame...

SAINT-GUELTAS. Ne nommez personne, monsieur, car celle que l'on calomnie est aussi votre parente. Elle ne sortira pas de chez moi, elle en est sortie. En apprenant la fuite de ces dames, pour ne pas voir re-

commencer pareille folie, j'ai envoyé un exprès à la Rochebrûlée. (A Louise.) Vous ne l'y retrouverez pas, je vous en donne ma parole d'honneur... que vous seule avez le droit de me demander ! Êtes-vous satisfaite ?

LOUISE. Oui, monsieur ; partons !

HENRI. Louise, vous me jurez, à moi, que vous ne doutez pas de la parole qui vous est donnée ?

SAINT-GUELTAS. Diable ! vous êtes obstiné, monsieur de Sauvières ! Vous abusez de la reconnaissance que je dois à vos bons procédés.

LOUISE, vivement. J'ai confiance, Henri, je vous le jure !
(A Roxane.) Adieu, ma tante !

ROXANE. Tu crois que je vais te laisser seule avec ce perfide ? Non, je mourrai avec toi !

SAINT-GUELTAS, riant. Très-bien ! dévouement sublime !
— Adieu, monsieur le comte, sans rancune !

LOUISE, émue. Adieu, Henri !

SCÈNE XI. — LES MÊMES, CADIO, qui paraît au moment où
Saint-Gueltas ouvre la porte.

CADIO, le sabre à la main. Pardon ! vous êtes prisonnier, monsieur !

SAINT-GUELTAS, méprisant. Allons donc ! quelle plaisanterie !

CADIO. N'essayez pas de résister, les précautions sont prises. Rendez-vous !

HENRI, arrêtant Saint-Gueltas, qui a porté la main à ses pistolets. Laissez, monsieur, ceci me regarde. (A Cadio sur le seuil, devant les militaires qui occupent la cuisine.) Il y a entre ce chef et moi des conventions qui suspendent les hostilités

quant à ce qui le concerne personnellement. Laissez-le se retirer librement.

CADIO, à Saint-Gueltas, avec une spontanéité de soumission militaire. Passez. (À Roxane.) Passez aussi.

SAINT-GUeltas, le voyant arrêter Louise. Madame est ma femme!

CADIO. Non.

SAINT-GUeltas, repassant la porte qu'il a déjà franchie. Comment, non? Est-ce que vous êtes fou?

CADIO. Fermez cette porte, et je vais vous répondre.

SAINT-GUeltas, refermant derrière lui. Voyons!

CADIO. Cette femme n'est pas la vôtre; elle est la mienne.

HENRI. Que dis-tu là, Cadio? c'est absurde!

SAINT-GUeltas, très-surpris. Cadio?... (Louise et Roxane reculent, étonnées et inquiètes.)

CADIO à Saint-Gueltas. Oui, Cadio que vous avez fait assassiner, et qui est là, devant vous, comme un spectre, pour vous accuser et pour vous dire : Vous n'emmenerez pas cette femme. Il ne me plaît pas qu'elle suive davantage son amant.

HENRI. Son amant?

LOUISE. Ne m'outragez pas, Cadio! Je vous croyais mort quand un prêtre a béni mon mariage avec monsieur...

CADIO. Je le sais; mais ce mariage-là ne compte pas sans l'autre, et l'autre n'est pas détruit par celui-là. Votre seul mari, c'est moi, Louise de Sauvières, et il ne me convient pas, je le répète, de vous laisser vivre avec un amant!

SAINT-GUeltas, ironique. Si cela est, il est temps de vous en aviser, monsieur Cadio!

CADIO. Il n'y a pas de temps perdu. Il n'y a pas une

heure que je sais la validité de mon mariage avec elle. (Il ouvre la porte et fait un signe. Rebec paraît.) Venez ici, vous, avancez ! (Rebec entre, un peu troublé ; Cadio referme la porte.) Parlez ! qu'est-ce que vous venez de me dire ?

ROXANE. Ah ! c'est lui ?... Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il prétend, ce coquin-là ?

REBEC, reprenant de l'assurance. J'ai dit la vérité. Le mariage est légal, les actes sont en règle, et les vrais noms des parties contractantes y sont inscrits.

CADIO. Montrez la copie.

REBEC, la remettant à Henri. Ce n'est qu'une copie sur papier libre ; mais on peut la confronter avec la feuille du registre de la commune dont j'étais l'officier municipal.

ROXANE. Mais cette feuille a été déchirée !

REBEC. Elle ne l'a pas été.

ROXANE. C'est une infamie ! Alors, moi... ?

REBEC. Vous aussi, madame, vous êtes mariée ; mais l'incompatibilité d'humeur vous assure de ma part la liberté de vivre où et comme vous voudrez.

ROXANE. C'est fort heureux ! Tu ne prétends qu'à ma fortune, misérable !

REBEC. On s'arrangera, calmez-vous !

HENRI. Ceci est un tour de fripon, maître Rebec ? Je ne te croyais pas si malin et si corrompu.

REBEC. Pardon, monsieur Henri. Ma première intention n'était que de soustraire ces dames et moi-même à la persécution ; mais, quand il s'est agi de rédiger un faux, j'ai reculé devant le déshonneur. Ces dames pouvaient lire ce qu'elles ont signé. J'ignore si elles en ont pris la peine. On était fort bouleversé dans ce moment-là... Elles ont signé leurs vrais noms sur l'observation que je leur ai faite que,

reconnues pour ce qu'elles sont, elles ne seraient sauvées qu'au prix d'un mariage bien fait. Elles doivent s'en souvenir.

HENRI. Mais Cadio lui-même m'a juré qu'on avait lu de faux noms...

REBEC. Ces dames ont été désignées, devant des témoins bénévoles et peu attentifs, sous les noms d'emprunt qu'elles s'étaient attribués; mais ces témoins sont morts, je m'en suis assuré. La famine et l'épidémie ont passé par là. Il ne reste qu'un acte authentique et régulier.

ROXANE. Que tu devais détruire, lâche intrigant!

REBEC. Que je n'ai pas détruit, madame, ne voulant pas vous faire porter le nom d'un homme condamné aux galères.

ROXANE. Ah! tu crois que je le porterai, ton ignoble nom?

REBEC. Dans la vie privée, peu m'importe; mais, dans tout acte civil, vous serez, ne vous en déplaie, la femme Rebec, ou l'acte sera nul.

SAINT-GUELTAS, qui a écouté avec calme et attention, bas à Louise, sèchement. Et vous, ma chère, vous serez tout aussi légalement et irrévocablement la femme ou la veuve Cadio! Vous voyez bien qu'il faut à tout prix rompre avec les institutions révolutionnaires et annuler la République, au lieu de se jeter dans ses bras!

LOUISE, bas. Emmenez-moi, monsieur, veuillez me soustraire à l'humiliante situation où je me trouve!

ROXANE, bas, à Henri. Fais-nous partir, vite! J'aime mieux le donjon du marquis que de pareilles discussions.

HENRI, haut. Ces étranges difficultés doivent être examinées plus tard, lorsque la loi pourra être invo-

quée par les deux parties. Quant à présent, comme cela est impossible, ne les soulevons pas, et séparons-nous.

CADIO. Mais, moi, je ne suis pas hors la loi, je l'invoque; elle sanctionne mon droit, la femme que j'ai épousée m'appartient, et, par là, elle recouvre son état civil, elle rentre dans la loi commune.

SAINT-GUELTAS. Alors, vous persistez, vous?

CADIO. Oui, et c'est mon dernier mot.

SAINT-GUELTAS. Il est charmant! mais voici le mien. Je regarde votre opposition comme nulle et je passe outre, car j'emmène ma femme, — ou ma maîtresse, n'importe! Je tiens pour légitime celle qui s'est librement confiée et donnée à moi, et qui n'a jamais eu l'intention d'appartenir à un autre.

LOUISE. Cet homme le sait bien. Je croyais à son dévouement, à sa probité. Nous nous étions expliqués d'avance, il connaissait la promesse qui me liait à vous. Il regardait comme nul, et arraché par la violence de la situation qui m'était faite, l'engagement que nous allions simuler, et dont les traces écrites devaient être anéanties. Il était simple et bon alors, cet homme qui me menace aujourd'hui. Le voilà parvenu, ambitieux peut-être!... Non, ce n'est pas possible! Tenez, Cadio, voici votre anneau d'argent que j'avais conservé par estime et par amitié pour vous. Voulez-vous que je rougisse de le porter?

CADIO, ému. Gardez-le, je mérite toujours l'estime pour cela...

SAINT-GUELTAS, l'interrompant et prenant le bras de Louise. Bien! assez! je pardonne à votre folie. — Votre serviteur, monsieur de Sauvnières! (A Cadio qui s'est placé devant la porte.) Allons, mordieu! taites place!

CADIO. A vous que couvre la parole du colonel, il le faut bien ! mais à *elle*, non. J'ai dit non, et c'est non !

SAINT-GUELTAS. Vous voulez me forcer à vous casser la tête ?

HENRI. Vous ne pouvez rien ici contre personne, monsieur le marquis, puisqu'en raison de mes engagements, personne ne peut rien ici contre vous. Je vous prie de ne pas l'oublier !

SAINT-GUELTAS. Il paraît que l'on peut retenir ma femme prisonnière pour la livrer à cet insensé ? Vous ne pensez pas que je m'y soumettrai, monsieur de Sauvières. Faites-nous libres sur l'heure, ou je donne un signal qui vous livrera tous à la merci des gens que je commande. Croyez qu'ils ne sont pas loin et que l'on ne me fera pas violence impunément. Vous voulez sans doute éviter d'exposer nos hommes à s'égorger pour un motif qui nous est purement personnel ? Vous avez raison. Faites-donc respecter votre autorité, et mettez aux arrêts cet officier qui se révolte.

HENRI. C'est inutile, monsieur, il cédera à la raison et à la justice, je le connais. Permettez-moi de l'y rappeler devant vous. Il faut que ma cousine soit délivrée une fois pour toutes des craintes qu'une situation si bizarre pourrait lui laisser. Soyez calme, mon devoir est de vous protéger tous deux ; je n'y manquerai pas, fallût-il sévir rigoureusement contre mon meilleur ami. (A Cadio.) Admettons que tu aies raison en droit, ce que j'ignore, tu as tort en fait. Il y a là une situation sans précédent peut-être. Un instant la législation nouvelle a pu être méconnue par tout un parti résolu à la détruire ; ma cousine appar-

tenait à ce parti. Elle a cru prononcer une vaine formule. Elle a eu tort, il ne faut pas se jouer de sa parole, et certes elle ne l'eût pas fait pour sauver sa propre vie.

LOUISE. Non, jamais!

HENRI. Elle a surmonté l'effroi de sa conscience par dévouement pour les autres. C'est le plus grand sacrifice que puisse faire à la reconnaissance et à l'humanité une âme comme la sienne. Tu l'as senti, toi, tu l'as compris alors, car tu as suivi son exemple, et tous deux vous avez commis, dans un religieux esprit d'enthousiasme, une sorte de sacrilège; vous avez oublié que les serments au nom de l'honneur et de la patrie sont faits à Dieu, avec ou sans autel, avec ou sans prêtre! mais votre erreur a été sincère et complète. D'avance, tu avais tenu mademoiselle de Sauvières quitte de tout engagement envers toi, tu me l'as dit toi-même; elle a dû se croire libre, et, en te rétractant, tu n'es pas seulement insensé, tu deviens coupable et parjure.

CADIO. Vous direz ce que vous voudrez, elle n'est pas légitimement mariée avec cet homme-là! elle ne pouvait pas l'être, elle ne le sera jamais, elle ne sera pas la mère de ses enfants. Si elle les reconnaissait, ils seraient forcés de s'appeler comme moi.

HENRI. Soit! Elle acceptera sans honte et sans crime la douleur de cette situation, et vivra avec celui qu'elle a voulu épouser devant Dieu, ignorant la valeur et l'indissolubilité de l'autre engagement. Mon rôle vis-à-vis d'elle consiste à faire respecter sa liberté morale, ne me forcez pas à vous donner des ordres.

CADIO. Je vous y forcerai, car vous ne m'avez pas convaincu. Je proteste contre la liberté que vous vou-

lez lui rendre, et je vous défie de me donner sans remords un ordre qui m'inflige le déshonneur ! (A Saint-Gustave.) Oh ! vous avez beau rire d'un air de mépris, vous ! Je ne connais pas vos codes de savoir-vivre et votre manière d'entendre les convenances. Je ne sais qu'une chose, c'est que votre existence me pèse et m'avilit. J'ai patienté tant que je me suis cru sans droits sur cette femme et sans devoirs envers elle. Je sais à présent que, bon gré mal gré, je suis responsable de son égarement, outragé par son infidélité, empêché de me marier avec une autre et d'avoir des enfants légitimes. Elle m'a pris ma liberté, je n'entends pas qu'elle use de la sienne. Elle devait prévoir où nous conduirait ce mariage. Moi, j'étais un simple, un ignorant, un sauvage ; j'ai fait ce qu'elle m'a dit. Elle m'a traité comme un idiot dont il était facile de prendre à jamais la volonté, sans lui rien donner en échange, ni respect, ni estime, ni ménagement. Une heure après le mariage, elle se faisait enlever par vous. Vous avez cru vous débarrasser de moi, elle, en me jetant une bourse, vous, en me faisant donner un coup de poignard. Voilà comment vous avez agi envers moi, et dès lors elle s'est regardée comme libre de devenir marquise. Elle devait pourtant savoir qu'elle ne l'était pas. Son parti était écrasé, la République s'imposait, la loi était consolidée. Qu'elle ne daignât pas porter le nom obscur du misérable qui le lui avait donné pour la sauver, qu'elle ne voulût jamais revoir sa figure chétive et méprisée, je l'aurais compris et je n'aurais jamais songé à l'inquiéter ; mon dédain eût répondu au sien ; mais, avant de se livrer à l'amour d'un autre et de s'y faire autoriser par un prêtre, elle eût dû au moins s'assurer de son droit, savoir si

son premier mariage ne m'engageait à rien, moi, ou si, grâce à son amant, elle était réellement veuve. Elle n'était pas à même de s'informer peut-être ? Eh bien, il fallait, dans le doute, agir en femme forte, en femme de cœur, savoir attendre le moment où elle pourrait invoquer l'annulation de notre mariage ; j'y eusse consenti, et, si la chose eût été impossible, il fallait subir les conséquences et conserver le mérite d'un acte de dévouement. Il fallait faire vœu de chasteté comme moi... Oui, comme moi ; riez encore, marquis Saint-Gueltas, vous qui avez fait vœu de libertinage, et qui, en réclamant cette femme au nom d'une religion que vous méprisez, la condamnez à subir l'outrage de vos infidélités ! La malheureuse vous fuyait, je le sais, je sais tout ! Elle veut à présent retourner à sa chaîne, elle aime mieux cela que d'accepter ma protection ; mais, moi qui ne puis me dispenser sans lâcheté d'exercer cette protection, je ne veux pas qu'elle traîne plus longtemps ma honte et la sienne à vos pieds. — Voyez, monsieur de Sauvières, si vous consentez à y voir trainer le nom que vous portez. Quant à moi, je peux lui pardonner l'erreur où elle a vécu jusqu'à ce jour ; elle a pu croire nos liens illusoires : en apprenant qu'ils ne le sont pas, si elle ne quitte son amant à l'instant même, elle devient coupable de parti pris et autorise ma vengeance.

SAINT-GUELTAS, toujours ironique. Répondez, monsieur de Sauvières ! Ma parole d'honneur, le débat devient très-curieux, et vous voyez avec quelle attention je l'écoute.

HENRI. Est-ce sérieusement, monsieur, que vous me prenez pour arbitre ?

SAINT-GUELTAS. Pour arbitre, non; mais je désire avoir votre opinion.

HENRI. Et vous, Louise?

LOUISE, *abattue*. Je la désire aussi, dites-la sans ménagement. Je reconnais d'avance qu'il y a beaucoup de vrai dans les reproches qui me sont adressés, et que j'ai eu, en tout ceci, les plus grands torts. Je les ignore. Je viens de les comprendre.

SAINT-GUELTAS, *bas, à Louise*. On ne vous en demande pas tant! ne soyez pas si pressée de vous repentir.

LOUISE, *s'éloignant de lui*. Parlez, Henri!

HENRI. Louise, vous devez vivre, à partir de ce jour, éloignée des deux hommes qui croient avoir des droits sur vous. Une amie sérieuse et digne de confiance vous offre un asile, acceptez-le, ouvrez les yeux. Nous touchons au triomphe définitif de la République et à une ère de paix durable où vous pourrez demander ouvertement la rupture de celui de vos deux mariages que vous n'avez pas librement consenti. Jusque-là, les droits du premier époux sont douteux et ceux du second sont nuls. S'il vous est prescrit de le quitter, n'attendez pas qu'un tel arrêt vous surprenne dans une situation condamnable. — Voilà mon avis. J'engage M. Saint-Gueltas à l'adopter sans appel.

LOUISE, *tremblante, mais résolue*. Je l'accepte, moi; oui, je déclare que je l'accepte!

SAINT-GUELTAS. Il est très-bon à coup sûr, mais j'en ouvre un autre que je crois meilleur, monsieur de Sauvières! Vous me voyez très-calme dans une situation qui serait odieuse et absurde, si je n'étais homme de résolution, rompu aux partis extrêmes et aux décisions soudaines. Je viens d'écouter M. Cadio avec surprise, avec intérêt même. Je vois en lui un homme

très-supérieur à sa condition sociale, et le mépris que j'avais d'abord pour son rôle vis-à-vis de moi est devenu un désir de lutte sérieuse. J'accepte donc l'antagonisme, et il ne me déplait pas d'avoir devant moi un adversaire de cette valeur. Je consens à reconnaître qu'aux termes de la législation actuelle, les droits de monsieur sont soutenable et que les miens ne le sont pas; mais, comme je ne puis reconnaître l'autorité morale d'une loi faite par nos ennemis et qui blesse ma croyance politique et sociale, comme d'ailleurs la femme qui a requis ma protection, à quelque titre que ce soit, ne peut plus, selon moi, en invoquer une autre, il faut que le débat se termine par la suppression de M. Cadio ou par la mienne. Je n'ai pas de sots préjugés, moi; un duel à mort tranchera la question, et je le lui propose sur-le-champ. Ma compagne restera près de vous, monsieur de Sauvières. Si je succombe, je sais de reste qu'elle ne tombera pas au pouvoir du vainqueur. Je la confie à votre honneur, à votre amitié pour elle.

LOUISE. Oh! mon Dieu, quel châtimeut pour moi qu'un pareil combat! (A Saint-Gueltas.) Je vous supplie...

SAINT-GUeltas. sèchement. Vous n'avez plus rien à dire. C'est à M. Cadio de répondre.

CADIO. Ainsi, vous me faites l'honneur de vous battre en duel avec moi, monsieur le marquis? C'est bien généreux de votre part en vérité! Vous n'avez donc plus personne sous la main pour me faire tuer par trahison?

SAINT-GUeltas, irrité. Vous refusez?

CADIO. Non, certes! mais je me demande lequel de nous fait honneur à l'autre en acceptant le défi!

HENRI. N'envenimons pas la querelle par des récri-

minations. (Haut.) Marchons; je serai un de tes témoins, et, pendant que monsieur ira chercher les siens, ces dames resteront en sûreté ici sous la garde de ton lieutenant. Viens, nous allons nous entendre sur le lieu et sur les armes. (Cadio et Saint-Gueffas sortent. — A Louise, qui, sans pouvoir parler, essaye de l'arrêter.) Soyez calme, Louise! ayez la force d'âme que commande une pareille situation. Elle est inévitable! (Il sort. — Louise, atterrée un instant, s'élançe vers la porte, mais Henri l'a reformée en dehors.)

SCÈNE XII. — LOUISE, ROXANE.

ROXANE. Alors, nous voilà prisonnières?

LOUISE. Non, pas encore! (Elle va vers la porte de l'escalier et entend Rebec, qui est sorti par là, tourner et retirer la clef; elle revient et se laisse tomber sur une chaise.)

ROXANE. Oh irais-tu, d'ailleurs? Que ferais-tu pour empêcher ce duel? Les hommes, en pareil cas, se soucient bien de nos frayeurs! Et puis après? Quand le marquis serait tué, ce n'est pas moi qui l'arroserais de mes larmes.

LOUISE. Ah! ne parlez pas, ne dites rien!... Je deviens folle!

ROXANE. Tu es folle en effet, si tu l'aimes... Et je le vois bien, hélas! tu l'aimes toujours!

LOUISE. Qu'est-ce que j'en sais? Je n'en sais rien! J'étais mortellement offensée, il me semblait que tout devait être rompu entre nous, et que son infidélité, son injustice, son ingratitude, avaient comblé la mesure. Il me semblait aussi qu'il souhaitait cette rupture, qu'il ne la repoussait, l'orgueilleux, que pour m'empêcher d'en avoir l'initiative; mais vous

voyez bien qu'il m'aime encore, puisqu'il éloigne ma rivale, puisqu'il trouve l'occasion de briser nos liens et qu'il s'y refuse au péril de sa vie!...

ROXANE. Tout cela, c'est son indomptable esprit de tyrannie, sa fatuité insatiable, qui ne veulent pas céder en face des républicains!

LOUISE. Eh bien, pour cette fierté, je l'admire encore!

ROXANE. Hélas! gare à nous, quand il va être débarrassé de ce fou de Cadio!

LOUISE, pen-ive. Il va le tuer?

ROXANE. Tu penses bien qu'un insensé comme Cadio a beau être devenu militaire, il ne tiendra pas trois minutes contre la première lame de France! Calme-toi, puisque tu souhaites le triomphe de ton despote et la mort...

LOUISE. Souhaiter la mort de ce malheureux!... car c'est un duel à mort!... Ils l'ont dit! il faut que cela soit!... Oh! funeste et misérable existence que la mienne! Je n'avais qu'une consolation, un espoir, une raison de lutter et de vivre...

ROXANE. Ton pauvre enfant!... Oui, c'est un ange, au ciel et un malheureux de moins sur la terre!... Mais... qu'est-ce que j'entends donc? les bleus font l'exercice à feu?

LOUISE, écoutant. Non, c'est autre chose... C'est un combat! (Elle court à la fenêtre.) Ceux qui nous gardaient s'éloignent, ils courent... On sonne l'alerte. Mon Dieu, que se passe-t-il? Et nous sommes enfermées ici!

SCÈNE XIII. — LES MÊMES, LA KORIGANE.

LA KORIGANE. Elle entre par la cuisine. N'ayez pas peur, c'est moi. Le marquis n'a pas pu se battre en duel. Je le suivais, je guettais. J'ai averti les chouans. Ils l'ont enlevé de force au bout de la rue : les bleus se sont crus trahis. Ils les poursuivent jusque dans la campagne ; mais ils ont beau avoir des chevaux, les chouans savent courir !

ROXANE. Pourquoi as-tu fait cela ? Tu veux donc que mon neveu soit exposé pour nous avoir reçues généreusement ?

LA KORIGANE. Saint-Gueltas aurait tué Cadio, et je ne veux pas, moi !

ROXANE. Tu l'aimes donc toujours, ce Cadio ?

LA KORIGANE. J'ai aimé les anges comme on doit les aimer et le diable comme il veut qu'on l'aime !

ROXANE. Selon toi, Cadio est un ange ? Pourquoi ?

LA KORIGANE. Parce qu'il a toujours détesté le mal, parce que les nuits je le vois en rêve, quand j'ai le mal dans l'esprit, et il me fait des reproches, il me menace... Je le croyais mort. Je l'ai revu officier tout à l'heure, je l'ai vu tranquille et fier... Je me suis dit : « Tu ne mourras pas par ma faute ; cette fois, j'empêcherai cela ! »

LOUISE, agitée. Korigane, dis-moi, est-ce vrai que le marquis l'a fait assassiner à la ferme du Mystère ?

LA KORIGANE. C'est vrai.

LOUISE, effrayée. Avec quel sang-froid il m'a dit que ce malheureux s'était noyé dans la Loire en voulant nous poursuivre !

ROXANE. Mais, mon Dieu ! la fusillade se rappro-

che... Est-ce que les bleus reculent?... Pauvre Henri ! s'il lui arrivait malheur ! si Saint-Gueltas revenait nous prendre ! Ah ! tant pis ! pour la première fois, je fais des vœux pour les sans-culottes, moi !

LOUISE, à la Korigane. Comment donc le marquis n'empêche-t-il pas... ? Il est donc sans autorité sur les chouans ?

LA KORIGANE. Les chouans l'aiment pour sa renommée et le veulent pour chef ; mais ce n'est plus ça les Vendéens ! Le Breton obéit comme il veut et quand il veut !

LOUISE. Ils le retiennent prisonnier sans doute, et ils lui font jouer un rôle odieux ! C'est impossible !... J'irai les trouver. Je leur dirai...

LA KORIGANE. Qu'est-ce que vous leur direz ? Vous ne savez pas seulement leur langue ! Est-ce qu'ils vous connaissent, d'ailleurs ? est-ce qu'ils vous laisseront approcher ?

LOUISE. J'essayerai ; on peut toujours...

LA KORIGANE. Vous ne pouvez rien du tout, et moi, je ne peux qu'une chose, vous cacher ; mais je veux que vous me juriez d'abandonner Saint-Gueltas.

LOUISE. Pourquoi donc es-tu si effrayée de me voir retourner avec lui ? Il m'a juré, lui, que je ne retrouverais pas sa maîtresse au château ; il se repent, j'en suis sûre, il m'aime encore...

LA KORIGANE. Vous croyez ça ?... Louise de Sauvières, il faut donc que je vous dise tout ? (On entend une fusillade plus proche.)

ROXANE. Ah ! grand Dieu ! patatras ! nous y voilà encore une fois, dans la bagarre ! Fuyons !

LA KORIGANE. Nous avons encore le temps. Les bleus repoussés défendent l'entrée du village ; mais,

moi, je n'ai plus le temps de rien ménager. Louise, regardez-moi, et tremblez ! C'est moi qui ai tué la première femme de Saint-Gueltas et son fils !

LOUISE, reculant d'effroi. Toi ?

ROXANE. Ah ! quelle horreur ! Par l'ordre de ton maître ?

LA KORIGANE. Non, j'ai pris cela sur moi ; il avait besoin de leur mort, il la désirait, je m'en suis chargée. Il m'a maudite pour cela ; mais il a profité de mon crime pour vous épouser, Louise, et pourtant il ne vous aimait déjà plus. Il voulait plaire à son parti, à ceux qui vous protégeaient ; vous avez bien deviné cela, vous le lui avez dit, vous l'avez mortellement offensé. La grande comtesse est revenue, plus riche, plus habile, plus puissante que vous. Il ne l'aime pas, mais il a besoin d'elle à présent, et vous le gênez... Eh bien, le jour où cet homme-là, qui est le démon, me dira : « Emmène Louise, fais que je ne la revoie jamais !... » je vous tuerai, moi, il le faudra bien, ce sera plus fort que moi... Et, comme vous avez été bonne pour moi, comme vous m'avez montré de la confiance et qu'après vous avoir haïe, je vous ai aimée par son ordre, je me tuerai après l'avoir encore une fois servi en vous tuant. Ah ! laissez-moi fuir avec vous, faites que je ne le revoie jamais ! Je peux encore me repentir et sauver ma pauvre âme, car je le déteste et le maudis ; mais, s'il me parle, s'il me flatte, s'il me commande..., je ne peux pas répondre de moi ! Non, vrai ! je ne peux pas !

LOUISE. Ah !... Tu étais donc sa maîtresse, toi ? Je ne pouvais pas le croire !

LA KORIGANE, avec dépit. A cause que je suis laide ?

Eh bien, j'ai été sa maitresse comme vous, car vous n'êtes pas sa femme !

LOUISE. Je ne suis pas... ?

LA KORIGANE. Je n'ai réussi qu'à tuer l'enfant. La femme, le fantôme que vous avez vu le jour du mariage, parée de votre voile et de votre couronne, la folle enfin, que je croyais avoir noyée, s'est réfugiée sur un rocher où, au point du jour, l'abbé Sapience l'a trouvée ; il l'a emmenée dans une barque, il l'a cachée et envoyée à Nantes ; elle vit, la mort de son enfant lui a rendu la raison, à ce qu'on dit. On attend les événements pour la faire reparaitre, si Saint-Gueltas l'emporte sur Charette. Voilà toute la vérité, je vous la dis aussi laide que je l'ai faite... Me croirez-vous à présent ?

LOUISE. Va-t'en ou tue-moi tout de suite, si tu veux ! J'ai horreur de la vie, j'ai horreur de toi, de Saint-Gueltas et de moi-même ! (La fusillade éclate plus près.)

ROXANE. Les chouans ont le dessus, tout est perdu, Louise !

LOUISE, égarée. Qu'importe ?

LA KORIGANE. Venez ! je peux vous cacher !

LOUISE. Emmenez ma tante : moi, je veux mourir ici ! (A ROXANE.) Partez !

LA KORIGANE. Venez, Louise, venez !

LOUISE. Non !

LA KORIGANE, se jetant à ses pieds. Venez ! maudissez-moi, crachez-moi au visage, mais laissez-moi vous sauver ! Voyons !... si vous aimez encore le maître, souffrez tout, acceptez tout, faites comme moi, faites le mal, buvez la honte, et, comme

moi, vous aurez au moins son amitié, comme je l'ai eue.

LOUISE, exaltée. Son amitié ! elle souillerait ma vie ! garde-la pour toi qui en es digne, et qu'il me baise, l'infâme ! C'est assez que son odieux amour ait flétri mon passé et détruit mon avenir. Dieu de justice, venge-moi et frappe-le ! Protège les républicains, pardonne à l'égarement de ma croyance. Ils méritent de recevoir ta lumière plus que ceux qui prétendent te servir et qui se croient autorisés à commettre tous les crimes ou à en profiter, pourvu qu'ils aient un emblème sur la poitrine et une image au chapeau ! Honte et malheur sur ces bandits qui se jouent des choses sacrées, du mariage et de l'église, de l'amour et de la vérité ! Et toi, abjecte complice de tous les forfaits de ton maître, va lui dire ce que tu viens d'entendre. Dis-lui que, s'il approche de cette maison, où Henri et Cadio se feront tuer pour me défendre, je m'y ferai tuer aussi avec mon frère et mon mari !

ROXANE. Cadio, ton mari ? Ah ! elle devient folle !

LOUISE. Non ! je vois clair à présent ! c'est lui, c'est Cadio que j'aurais dû aimer. Il est l'homme de bien, lui, l'homme sincère et pur qui donnait sa vie pour laver la honte que je lui infligeais ! Orgueil de race, préjugés imbéciles ! J'aurais cru m'avilir en portant le nom de ce bohémien homme de cœur, et j'ai voulu le nom souillé d'un bandit de qualité !

ROXANE. Calme-toi, Louise !... c'est du délire !

LOUISE. Non ! je suis calme, je suis guérie comme sont guéris les morts. Je n'aime plus rien, ni personne ! Ah ! j'ai été trop punie ;... mais le moment de l'expiation est venu, et je vais me réhabiliter... Écoutez ! la mort approche, les coups de fusil devien-

nent plus rares... les cris plus sourds... Entendez-vous ces voix qui murmurent encore : « Vive la nation !... » C'est l'hymne de mort des malheureux patriotes !... Et là-bas, ces hurlements féroces, c'est la horde sauvage des chouans qui me réclame ! Ils viennent... (A la Korigane, lui arrachant ses pistolets qu'elle a tirés de ses poches.) Donne-moi tes armes, Saint-Gueltas ne m'aura pas vivante !

SCÈNE XIV. — LES MÊMES, HENRI, CADIO, MOTUS, JAVOTTE, REBEC à la fin. (La porte de la cuisine s'ouvre avec impétuosité, Henri, Cadio et Motus s'élançant dans la chambre.)

HENRI. Ici, nous tiendrons encore.

MOTUS. Oui, oui, nous en tuons au moins quelques-uns ! Le malheur est que nous n'avons pas de munitions !

JAVOTTE, venant de la cuisine. Si fait ! là, dans ce trou, il y a encore des cartouches, et par là des fusils. Prenez, prenez tout !

MOTUS. Des clarinettes anglaises ? Tant mieux ! elles sont bonnes.

CADIO, au seuil de la cuisine. Où est Rebec ?

JAVOTTE. Oh ! qui sait où il s'est caché ? Mais soyez tranquilles, ils ne viendront pas par la ruelle ; c'est trop étroit, vous auriez trop beau jeu ! Gardez le côté de la place ; moi, je veillerai par ici.

HENRI, entrant dans la salle. Alors, vite ici une barricade ! La porte de l'escalier est solide. Ajoutons-y les meubles ! Femmes, passez dans l'autre chambre, vite !

LOUISE. Non ! nous vous aiderons. Courage, Henri !

Courage, Cadio ! (Lui donnant les pistolets.) Tiens ! voilà des armes chargées, défends-moi, venge-moi !

CADIO, éperdu. Vous dites?...

ROXANE. Oui, oui ! mont à Saint-Gustas ! Nous allons vous aider. Ah ! Henri, mon pauvre enfant ! c'est nous qui sommes cause...

MOTUS, arrêtant la Korigane, qui veut s'élancer dehors. Minute, l'espionne ! on ne s'en va pas !

CADIO. La Korigane ? Laisse-la partir, nous serions forcés de la tuer.

MOTUS. Alors, filez, brimborion !

LA KORIGANE, reculant. Non ! Je ne ferai rien contre Cadio ! Laissez-moi ici ! (Motus assujettit les contrevents, qui, sont percés d'un cœur à jour sur chaque battant ; Henri et Cadio poussent le bahut et la table contre la porte de l'escalier. Les femmes travaillent à rassembler les armes et à les charger. Les hommes apportent des sacs de farine que Javotte leur a indignés pour consolider la barricade et garnir le bas de la fenêtre jusqu'à la hauteur des jours.)

MOTUS, à Javotte, qui porte un sac. Courage, la belle fille ! Forte comme un garçon meunier !

HENRI, à sa tante. De grâce, emmenez Louise, allez dans l'autre chambre. Dès que nous tirerons, il entrera ici des balles. Si nous succombons, vous n'aurez rien à craindre des assaillants, vous, ce sont vos amis...

ROXANE. Nos amis, c'est toi, et c'est pour toi que nous allons prier. (Elle passe dans l'autre chambre avec Louise, qui revient bientôt et se tient sur le seuil. La Korigane, sombre et muette, s'est assise dans un coin, ne se mêlant de rien et comme étrangère à l'événement. Les préparatifs sont finis. On écoute. Un profond silence règne au dehors.)

HENRI, à Cadio. C'est étrange, l'ennemi aurait-il quitté la partie ?

CADIO, qui regarde par le trou du contrevent. Non, je vois

là-bas les vestes rouges que leur ont apportées les Anglais. Ils s'arrêtent, ils se consultent. Ils n'osent pas s'engager entre les feux de nos refuges. Il ne savent pas que nous n'en avons qu'un et que nous y sommes seuls !

MOTUS. Ah ! les gueux ! nous tenir comme ça bloqués, quand on aurait fait d'ici une si belle charge de cavalerie, s'ils n'avaient pas coupé les jarrets de nos pauvres bêtes !

CADIO. Mais les cavaliers encore montés dont nous nous sommes trouvés séparés, comment ne se sont-ils pas repliés par ici ? L'ordre était donné...

MOTUS. Le lieutenant est jeune ; il aura perdu la tête, il aura mal entendu.

HENRI. Où peuvent-ils être ? Avec eux, rien ne serait perdu encore.

CADIO. Attention ! voilà l'ennemi qui se décide.

HENRI. Saint-Gueltas est à leur tête ?

CADIO. Je ne le vois pas. Le lâche n'ose pas se montrer.

LA KORIGANE. Saint-Gueltas est prisonnier des chouans. Ils ne veulent ni paix, ni trêve, ni affaires d'honneur en dehors de leurs intérêts.

CADIO. Qui donc les a avertis ?

LA KORIGANE. C'est moi.

CADIO. C'est toi qui as fait massacrer la moitié de mes braves soldats ? Ah ! maudite, je te reconnais là.

LA KORIGANE. Je ne croyais pas qu'ils vous attaquaient. Ils ne le voulaient pas ; quand ils ont vu que vous étiez si peu...

HENRI, qui regarde par le contrevent. Un parlementaire, attendez ! (Il le couche en joue.) Parlez d'où vous êtes, n'approchez pas.

UNE VOIX DU DEHORS. Rendez-vous! Saint-Gueltas vous fait grâce.

HENRI. Saint-Gueltas? Qu'il se montre d'abord!

LA VOIX. Il ne viendra pas.

CADIO. Il a peur?

LA VOIX. Il n'est pas le maître.

HENRI. S'il n'est pas le maître, il ne peut rien promettre. Retirez-vous!

LA VOIX. Nous vous ferons grâce, nous. Sortez!

HENRI. On la connaît, la grâce des chouans! Allez au diable!

LA VOIX. Moi, je réponds de tout, allons!

CADIO. Non.

LA VOIX. Vous ne voulez pas?

MOTUS. Allez vous faire... (Un groupe de chouans cachés sous la halle de la place derrière des planches tire sur la fenêtre, qui se referme à temps. Cadio tire sur le faux parlementaire.)

MOTUS. C'est bien, il est salé, le traître!

LA KORIGANE. Mort? Bien, Cadio!... C'était Tire-feuille, ton assassin, j'ai reconnu sa voix. (Combat. Les chouans inondent la place et tirent sur la maison. Henri, Cadio et Motus, protégés par les sacs de farine, tirent par le contrevent, dont le haut est bientôt criblé par les balles.)

MOTUS, à Henri. Mon colonel, baisse-toi plus que ça. Voilà le bois de chêne percé en dentelle.

HENRI. Ils visent de trop bas, leurs balles vont au plafond; tiens, le plâtre et les lattes nous tombent sur la tête. — Louise, ôtez-vous, allez-vous-en.

LOUISE. Qui vous passera vos fusils?

LA KORIGANE. Moi. — Défends-toi, Cadio.

CADIO, sans l'écouter. Ah! les voilà qui montent sur le toit de la halle! Ils vont pouvoir ajuster!

MOTUS. Bouchons la fenêtre. Tirons au hasard entre les sacs, puisque les munitions ne manquent pas.

CADIO. Le hasard ne sert pas les hommes ! Ôtez-vous de là, Henri ! Ote-toi, Motus ! inutile de succomber tous trois à la fois. Chacun son tour, ça durera plus longtemps ! Je commence. (Il se présente à la fenêtre, dont le contrevent vole en éclats, vise tranquillement et tire.) En voilà un ! Vite un autre fusil ; deux ! J'en aurai abattu six avant qu'ils aient rechargé. (Il continue, tous ses coups portent, les chonans hurlent de rage.)

MOTUS. Mon capitaine, en voilà assez. C'est à moi !

CADIO, qui change toujours d'arme et qui tire toujours. Non ! pas toi ! Je ne veux pas !

MOTUS. Je sais que je dois y passer aujourd'hui !

CADIO. Tu es fou !

HENRI. Assez, Cadio ! Laissons-les user leurs munitions. Il faudra bien qu'ils viennent à la portée de nos sabres.

CADIO. Des munitions ? Ils n'en ont plus. Voyez, ils vont nous donner l'assaut. Les voilà sur l'escalier !

HENRI. Alors, feu par la fenêtre ! tous les trois ! (Ils tirent pendant que les chonans battent la porte, qui résiste, et attaquent la fenêtre à coups de pierres. Motus et Henri se réfugient derrière la barricade. Cadio reste exposé sans paraître s'en apercevoir.)

LOUISE, au seuil de l'autre chambre. Cadio ! c'est trop de courage ! De grâce...

CADIO, qui tire toujours. Vous m'avez dit de vous défendre et de vous venger ! Je vous défends aujourd'hui, je vous vengerai demain.

LOUISE. Vous périrez ici, ôtez-vous...

CADIO. Non ! je suis invulnérable, moi ! Tenez, ils se lassent !

HENRI. Et ils abandonnent l'assaut de la porte ! Que veulent-ils faire ?

CADIO. Ils reviennent avec des échelles ! Ils croient donc que nous n'avons plus de balles ?

HENRI. Laissons-les monter un peu.

MOTUS. Oui, les voilà sous la fenêtre. Ils appliquent l'échelle... Rendons-leur les pierres qu'ils nous ont envoyées. Tenez, chiens maudits, reprenez vos présens !

CADIO. Dix sur l'échelle ! Voilà le moment. A toi, **Motus**, pousse ! moi, je tire sur ceux qui la tiennent. (Henri et Motus poussent de côté l'échelle, qui tombe avec ceux qu'elle porte. Malédictions et rugissements des chovans.) Les voilà qui se décident enfin à mettre le feu. Tant mieux ! les gens du village, qui se cachent, vont tomber sur eux pour défendre leurs maisons.

MOTUS. Ils n'oseront pas, mon capitaine ! Sans te contredire, on pourrait bien nous enfumer ici comme des jambons de Mayence. Je crois, sauf ta permission, que ce serait le moment de faire une belle sortie et de les sabrer comme qui fauche.

HENRI. Oui, à cause des femmes, il ne faut pas braver l'incendie. Sortons par la cuisine ;... ces dames auront le temps de se faire reconnaître pendant qu'ils abattront la barricade.

LOUISE. Ne pensez pas à nous, fuyez !

CADIO. Moi ? Non pas ! je vais faire le tour de la maison et les sabrer par derrière. Si tous mes hommes sont morts, il faut que je meure ici !

HENRI. Sois tranquille, tu ne mourras pas seul !

MOTUS. Non, fichtre ! j'en suis pareillement à mes supérieurs ! (Ils se serrent tous trois la main précipitamment et vont à la cuisine.)

JAVOTTE, prenant une broche. Ils sont quelques-uns dans la ruelle : je vais vous aider !

LOUISE, à la Korigane. Je veux mourir avec eux ! Toi, lave-toi de tes péchés, sauve ma tante, parle à ces furieux.

LA KORIGANE. Je vous sauverai tous à cause de vous et de Cadio ! (Allant à la fenêtre. Parlant breton.) Les bleus ! les cavaliers bleus ! Là-bas, voyez, ils reviennent ! Courez-leur sus, mes amis ! Ici, il n'y a plus que des femmes prisonnières ! (Les chouans reculent, hésitants et agités.)

CADIO, qui était déjà au fond de la cuisine, revenant. Qu'est-ce qu'elle dit ? Nos cavaliers reviennent ?

HENRI, revenant aussi. Alors, il faut tenir bon encore cinq minutes !

LA KORIGANE. Non, j'ai menti, ils ne reviennent pas. Sauvez-vous tous ; moi, je reste.

CADIO. C'est à présent que tu mens ! Ils reviennent, je les vois !

MOTUS, regardant aussi. Les voilà ! Ils sont encore au moins cent, mais dispersés !

LA KORIGANE. Et les chouans sont au moins mille. Vous êtes perdus ! fuyez donc ! vous avez le temps. Les chouans vont à leur rencontre, ils s'éloignent...

MOTUS. Sans te commander, mon colonel, si je sonnais le ralliement..., ça donnerait du cœur et de l'ensemble aux camarades.

HENRI. Oui, oui, dépêche-toi ! (Motus saute sur la fenêtre et sonne le ralliement. Tirefeuille, étendu par terre, auprès de la halle et mortellement blessé, se relève sur ses genoux, ramasse son fusil et ajuste Motus. Cadio, qui l'a vu, repousse Motus, et, s'élançant devant lui, recule et tombe.)

MOTUS. Ah ! malheur ! mort pour moi !

CADIO. Non, blessé enfin ! C'est bon signe ! Achève

ta fanfare, tu ne risques plus rien ! (Louise et Henri ont couru à Cadio, qui se relève sur ses genoux et se trouve aux pieds de Louise. Elle étanche le sang de son front avec son mouchoir.)

LOUISE, éperdue. Ah ! pauvre Cadio ! Est-ce qu'il va mourir ?

CADIO. Je n'aurai pas cette chance-là de mourir où me voilà !

JAVOTTE, lavant la blessure. Je crois que ça n'est rien ; la balle a ricoché.

MOTUS. Non, ce n'est rien ; mais assieds-toi, mon ami.

CADIO, serrant le mouchoir de Louise autour de son front et reprenant sa coiffure militaire. Non, c'est le moment de sortir et de sabrer.

MOTUS, qui a achevé sa fanfare. Fais excuse, mon capitaine. Les chouans sont refoulés... ils reviennent sur la place... Ah ! nos braves cavaliers, comme ils y vont ! Tirons encore sur les chouans !

HENRI, qui a saisi un fusil. Oui ! nous leur ferons d'ici plus de mal que de plain-pied. (Le combat recommence. Les cavaliers, arrivés en chargeant sur la place, sabrent et écrasent les chouans, qui fuient en désordre dans les rues adjacentes, mais qui reviennent bientôt en voyant le petit nombre de leurs adversaires. Henri, Cadio et Motus ont défait la barricade et se sont élancés sur l'escalier. Un hurra de leurs cavaliers les salue ; mais plusieurs tombent. Les chouans se jettent dans les jambes des chevaux, les éventrent à coups de couteau et égorgent les hommes renversés ou les emportent sous la halle pour les mutiler. Louise et sa tante, muettes d'horreur et d'effroi, sont à la fenêtre. La Korigane a disparu. Javotte, armée d'une hache, frappe ceux qui approchent de l'escalier. Henri, Motus et Cadio l'ont descendu ; mais, séparés par la mêlée du reste du détachement, ils sabrent sans pouvoir avancer. La petite troupe républicaine diminue à vue d'œil. On se bat corps à corps avec furie. Tout à coup, le canon retentit à quelque distance. Le premier coup est à peine entendu au milieu des clameurs de la lutte. Au second, un instant de profond silence.)

LES CHOUANS. Victoire! c'est les Anglais! Vive le roi!

LES BLEUS, Henri en tête. C'est le général Hoche! Vive la République! (Une troupe de paysans sans armes et revenant du marché avec des femmes, des enfants et des troupeaux, arrive éperdue en criant : *Les bleus ! c'est les bleus ! nous les avons vus, nous autres !* Leurs bœufs et leurs charrettes achevant de mettre la confusion et d'écraser les blessés et les cadavres. En un instant, la place est jonchée de paniers de volailles et de fromages que les chouans arrachent ou ramassent en fuyant et en criant en breton : *Sauve qui peut !*... Les cavaliers et leurs chefs leur donnent la chasse; Louise, Roxane et Javotte sont sur l'escalier.)

REBEC, reparaisant sans qu'on sache d'où il sort. Victoire!

JAVOTTE. C'est pas tout ça, on est vainqueur, mais y a du mal! Courons aux blessés!

ROXANE. Oui, oui, secourons ces braves républicains! Où vas-tu, Louise?

LOUISE. Leur chirurgien n'a pas été tué, je le vois là-bas... Je cours me mettre à sa disposition.

REBEC. Non, aidez-moi à organiser ici l'ambulance! Javotte, ma mie...

JAVOTTE. Je ne suis plus votre mie, vous vous êtes caché quand je me battais, vous n'êtes pas un homme!

SCÈNE XV. — LOUISE, MARIE, HENRI. (Pendant qu'on apporte et soigne les blessés, une chaise de poste percée de balles arrive au galop sur la place, avec une escorte de gendarmes volontaires dont quelques-uns sont blessés. — Marie s'élance sur l'escalier. Louise se jette dans ses bras.)

LOUISE. Ah! mon amie, mon ange! (Elle sanglote. Roxane embrasse Marie en pleurant aussi.)

MARIE. Je viens à vous au hasard, et la Providence m'a conduite. Nous avons rencontré les chouans, nous avons traversé leurs balles. Heureusement, ils n'en avaient presque plus. Ils fuient en désordre. Toute la population royaliste se réfugie dans la presqu'île. Nous voilà pour aujourd'hui en sûreté; mais, mon Dieu, comme on s'est battu ici! Où peut être Henri?

LOUISE, lui montrant Henri qui arrive au galop avec Cadio et Motus. Regarde!

HENRI, saute de son cheval et court baiser les mains de Marie. Comme toujours, vous êtes l'envoyée du ciel! Serrez la main du capitaine Cadio, et remontez en voiture avec vos amies. Regagnez Auray avant la nuit. Louise ne doit pas rester un instant de plus ici. Elle vous dira pourquoi!

NEUVIÈME PARTIE

16 juillet 1793. — Onze heures du soir, au bout de la presqu'île de Quiberon. — Un hameau à la côte. — Des paysans et des chouans bivaquent ou campent par groupes sur la grève parmi les rochers. — Un chouan fait cuire une volaille à peine plumée au feu d'une cantine, quelques autres l'entourent et causent à voix haute.

SCÈNE PREMIÈRE. — CHOUANS, PAYSANS, UN OFFICIER ANGLAIS, UN ÉMIGRÉ, FEMMES.

LE CHOUAN, dans un dialecte. Oui, oui, on a été entraîné, poussé comme des moutons dans une foire. Qu'est-ce que vous voulez ! encore une panique de ces imbéciles de paysans !

UN PAYSAN, qui passe, dans un autre dialecte. De quel pays donc que vous êtes, vous ? Vous ne vous croyez plus paysans, parce que vous avez des armes et que nous n'en avons point ?

LE CHOUAN. Il fallait en demander à ceux qui en

donnaient, mais vous avez mieux aimé les vendre que de vous en servir, et ça ne vous a sauvés de rien. Vous voilà ici comme nous !

LE PAYSAN. Peut-être bien qu'on s'en serait mieux servi que vous autres, qui vous êtes sauvés les premiers, après avoir saccagé notre village.

LES AUTRES CHOUANS. Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ?

LE PREMIER CHOUAN. Il nous insulte !

UN AUTRE, au paysan. Prends garde qu'on ne te mette en travers du feu, toi ! Tu m'as l'air d'un républicain honteux !

D'AUTRES PAYSANS, s'approchant. Qu'est-ce qu'il y a ? Voyons !

LE PREMIER PAYSAN. C'est ces voleurs-là qui nous ont pillés tantôt, et qui mangent nos poules pendant que nous irons nous coucher sans souper.

UNE FEMME. Vous dites plus vrai que vous ne pensez. Voilà mon panier, je le reconnais bien, et les plumes de ma poule jaune. Rendez-la-moi, vous autres, j'ai mes enfants là-bas qui crient la faim !

LE CHOUAN. Eh bien, viens donc un peu ici la déboucher de ma baïonnette, ta méchante poule de deux sous ! tâche !

LA FEMME, aux paysans. Vous n'avez point de cœur si vous laissez malmenier comme ça le monde de votre endroit !

UN PAYSAN. Oui ! Il faut qu'on nous rende ce qui est à nous. Ces gueux-là m'ont volé mes deux moutons, à moi !

UN DES CHOUANS. Ça n'est pas nous, mais ça ne fait rien, on répond les uns pour les autres. Tout ce que le chouan trouve est à lui. Tenez-vous tran-

quilles, les amis ! C'est nous qui défendons le pays, nous avons droit à tout ce que vous avez.

UN AUTRE PAYSAN. Vous défendez le pays, vous ? Eh bien, vous n'en défendez ni long ni large, puisque nous voilà, grâce à vous, sur un pays grand comme la langue d'un chien et fait de même.

UN DES HABITANTS DE LA PRESQU'ILE. C'est vous qui êtes des langues de chien, dites donc ! Vous venez ici nous gêner et nous affamer, et vous méprisez notre endroit par-dessus le marché ! (Aux chouans.) Cogniez-les donc, vous autres, on va vous aider ! (Les chouans et les paysans se battent. Les femmes éperdues accourent pour soutenir leurs maris. Les enfants se réfugient dans les rochers en pleurant et en criant. Une patrouille de la garnison anglaise arrive et sépare avec peine les combattants. Ne pouvant se faire comprendre, les soldats anglais les frappent et les menacent. — Un vieil émigré à cheval accourt et se fait expliquer la cause du tumulte.)

UN OFFICIER ANGLAIS, qui parle français. C'est comme cela dans tout le fond de la presqu'île, monsieur, on se bat pour les vivres et on en manque.

L'ÉMIGRÉ, à un paysan. Est-ce qu'on ne vous a pas fait une distribution de riz ce soir ? L'ordre a été donné...

UNE FEMME. On a donné l'ordre, oui, mais la nourriture, point ! Voilà vingt-quatre heures que nos pauvres enfants se nourrissent de quelques méchants coquillages, et pour les avoir ils font comme nous, ils se battent !

L'ÉMIGRÉ, à l'officier. Ceci est intolérable, monsieur ! Il y a chez vous une indifférence, ou un désordre...

L'OFFICIER. Oh ! monsieur, adressez-vous à l'administration, cela ne me regarde pas. Je suis chargé de la police et non des vivres.

L'ÉMIGRÉ. Vous ne faites pas mieux l'un que l'autre !

L'OFFICIER. Est-ce à moi personnellement, monsieur, que vous adressez cette réprimande impertinente ?

L'ÉMIGRÉ. Vous ? Je ne vous connais pas ; mais prenez-le comme vous voudrez !

L'OFFICIER. Vous me rendrez raison de cette parole, monsieur ?

L'ÉMIGRÉ. Quand vous voudrez, monsieur !

UN PAYSAN, qui les a écoutés, parlant à ses compagnons. Voilà comme ça se passe ici ! On se bat, nous autres, parce qu'on a faim, et les chefs se battent parce qu'ils ne s'aiment point. On nous a trompés, les amis ! Anglais et Français ne pourront jamais marcher ensemble.

UNE FEMME. En attendant, nous voilà dans le grand malheur, et ça n'est pas la faute des uns ni des autres, si ses vaisseaux-là n'ont point apporté de quoi nourrir tout un pays qui se jette sur eux, au lieu de marcher en avant. M'est avis que nous avons fait comme les oiseaux affamés qui s'acharnent sur la mangeaille pendant que le vautour tombe sur eux.

UNE AUTRE FEMME. Dites donc plutôt que nous avons été sottes de nous sauver devant les républicains ! Ils ne nous auraient point fait de mal. Et quand même ils nous auraient pris nos denrées, ils nous auraient au moins laissé nos maisons ! A présent, nous voilà ici, couchant sur la terre, à la franche étoile, comme des animaux, manquant de tout, et ne pouvant plus sortir de ce méchant bout de rochers où les bleus nous tiennent bloqués, Dieu sait pour combien de temps !

UNE AUTRE. Faut essayer d'en sortir ! A quoi ça leur sert-il, de nous bloquer ?

LA PREMIÈRE. Ça leur sert à affamer les Anglais et

les émigrés, et ils nous tiendront là jusqu'à tant qu'on soit nus comme la pierre et plats comme le varech.

L'AUTRE. Faut donc que nos pauvres enfants payen tout ça ?

UNE VIEILLE FILLE. C'est vos hommes qui devraient vous délivrer ; s'ils ne le font point, c'est de lâches !

L'AUTRE FEMME. Ah ! oui, nos hommes ! fallait qu'ils ne se sauvent point les premiers quand on est entré ici ; c'est eux qui nous ont donné la grand'peur... Mais les hommes ! c'est ce qu'il y a de plus capon !

UN HOMME. Vous dites des bêtises ! les femmes, c'est ce qu'il y a de plus pleurard et de plus décourageant ! Taisez-vous !

LES FEMMES. On se taira si on veut ! (Les hommes et les femmes se disputent. Les chouans se moquent d'eux. On recommence à se battre. Les habitants se renferment chez eux en maudissant les intrus.)

SCÈNE II. — RABOISSON, SAINT-GUELTAS. (Ils se promènent en causant, sur la laisse de mer, un peu plus loin.)

RABOISSON. Ainsi, tu es sûr qu'elle n'est point ici ?

SAINT-GUELTAS. J'ai parcouru tous ces hameaux, je ne l'ai pas trouvée. Il n'en faut plus douter, les républicains l'ont emmenée de Carnac, et me voilà séparé d'elle, bravé et raillé par M. Cadio, accusé de trahison par Sauvières, bloqué ici parmi des gens qui me sont hostiles, sous la protection des Anglais, que je ne crois pas sincères.

RABOISSON. Quant au dernier point, tu es injuste : ils font pour nous ce qu'ils peuvent ; mais nos divi-

sions, nos jalousies, l'incapacité de nos chefs et le découragement de nos partisans, sans compter la malencontreuse arrivée de ces paysans effarés et affamés, voilà ce que nos alliés ne pouvaient prévoir et ne peuvent empêcher. Voyons, il faut demander une barque, et à tout risque nous faire conduire à la côte. Les républicains ne sont pas partout, que diable ! et nous trouverons bien moyen de rejoindre Vauban ou quelque autre corps en rase campagne.

SAINT-GUELTAS. Libre à toi d'aller te mettre sous les ordres de M. de Vauban ou de M. Georges ; mais Saint-Gueltas ne reçoit pas d'ordres, il en donne.

RABOISSON. L'orgueil n'est pas de saison dans un moment aussi critique. Je servirai comme simple soldat, si je sers ainsi à quelque chose. Toi, tu retrouveras d'autres bandes de chouans qui probablement t'appellent et te cherchent.

SAINT-GUELTAS. Commander à des chouans ? Non, plus jamais ! J'aimerais mieux une armée de peaux-rouges ou de cannibales. Jamais je ne leur pardonnerai d'avoir porté la main sur moi ! J'ai été forcé d'en tuer trois ou quatre ; après quoi, écrasé sous le nombre...

RABOISSON. Il y a là quelque chose d'inexpliqué. Que ne te laissaient-ils tuer Cadio ?

SAINT-GUELTAS. Tu ne les connais pas ! ils ont contre le duel la même prévention que contre les combats à découvert. Tout ce qui est lutte à force égale répugne à leur lâcheté. Ils n'ont pas voulu me laisser tenter le diable, comme ils disent.

RABOISSON. Mais qui leur a dit que tu allais te battre en duel ?

SAINT-GUELTAS. Je m'en doute. Je le saurai plus.

tard ! Un ennemi, frêle comme une guêpe, mais comme elle obstiné et venimeux, me harcèle et me poursuit depuis quelque temps ! Je l'ai longtemps supporté et ménagé par pitié, ... par superstition peut-être ! Oui, je me figurais que cette Korigane, au sobriquet bien trouvé, était mon porte-bonheur, une sorte de petite étoile rouge chargée de présider à ma sanglante destinée et d'entretenir de son souffle infernal le feu de ma volonté dans les situations extrêmes ; mais elle a été trop loin, je n'ai pu la suivre, je l'ai reniée et chassée. A présent, elle s'est tournée contre moi, et rien ne me réussit plus !

RABOISSON, haussant les épaules. Tu baisses, mon pauvre marquis ! Tu ne crois pas en Dieu, je t'en offre autant ; mais te voilà croyant au diable, c'est le commencement de la dévotion.

SAINT-GUELTAS. L'homme le mieux trempé a beau compter sur lui-même, ... il a besoin d'invoquer quelque mystérieuse influence... Tien ! l'autre nuit, j'ai eu, moi qui te parle, des visions effroyables ! Ces brutes de chouans, ne pouvant me décider à marcher contre Sauvières, ne voulant pas comprendre que sa loyauté engageait la mienne, effrayés de la menace que je leur faisais de me tourner contre eux, s'ils me laissaient libre, m'avaient jeté dans une cave. J'avais lutté comme un taureau pour me défendre de cet opprobre. Laissé là tout seul, sans armes, avec mes bras meurtris qui ne pouvaient me délivrer, je me suis évanoui brisé de fatigue, étouffé de rage ; c'est la première fois de ma vie que ma force physique m'a fait défaut, que ma persuasion a échoué, et que mon autorité a été méconnue. J'étais si accablé, que je n'ai rien entendu de ce qui se passait au-dessus

de ma tête, dans ce village où l'on s'est battu avec fureur. Quand je me suis éveillé de cette léthargie, il faisait nuit. Un silence lugubre régnait partout, j'étais dans les ténèbres, je ne me rappelais plus rien. Je me suis cru enterré vivant avec d'autres cadavres qui m'apparaissaient dans la lueur glauque de l'hallucination. J'ai vu le cadavre du pauvre enfant, qui me regardait avec ses yeux hébétés et son rire affreux. J'ai vu la folle, qui rampait le long des murs humides et qui traversait la voûte en volant comme une chauve-souris. J'ai eu peur, oui, moi, j'ai eu peur!... Une sueur froide glaçait mes membres. Enfin, j'ai surmonté ce cauchemar, j'ai commandé à mon énergie. J'ai tordu et arraché les barres de fer du soupirail, je suis sorti ! J'ai erré dans le village sans y rencontrer un visage ami. Les habitants s'étaient renfermés chez eux. De la maison de Rebec convertie en ambulance partaient les gémissements des blessés. Quelques soldats républicains les gardaient. J'ai écouté, caché dans l'ombre. Les officiers étaient partis pour rejoindre un des corps de Hoche avec quelques hommes valides. De Louise, de sa tante et de la Korigane, je n'ai rien pu apprendre, sinon qu'elles n'étaient plus là. J'ai pensé qu'elles avaient été entraînées ici par les fuyards, car les bleus parlaient d'une panique qui avait refoulé sur Quiberon chouans et habitants du rivage pêle-mêle. J'ai traversé miraculeusement les avant-postes républicains, cherchant à apercevoir quelque barque anglaise que je pusse héler et joindre à la nage. N'en voyant aucune, j'ai longtemps marché sur le sable, dans l'eau jusqu'à la poitrine, et mourant de faim et de soif. Enfin une barque s'est approchée aux premières clartés du matin, et je me suis jeté

dans la vague. Je suis bon nageur, tu le sais, et, quoi- que le trajet fût long, il n'était pas inquiétant pour moi. Eh bien, j'ai mal nagé, je ne savais plus ! Dix fois j'ai failli être englouti, et, chaque fois, j'ai vu au- près de moi la folle et l'enfant qui flottaient sur l'écume et cherchaient à me saisir pour m'entraîner. Quand la barque m'a recueilli, je me suis évanoui en- core... Tiens ! c'est fait de moi. Je subis les défail- lances et les terreurs qui sont le lot des autres hommes. Je n'espère plus rien. Je mourrai ici, et voilà peut-être la dernière fois que je te parle !

RABOISSON. Tu as l'esprit frappé, comme tant d'au- tres. Celui qui pourrait voir et retracer les fantômes sinistres que les songes de nos nuits évoquent ferait ici, en ce moment, un second enfer du Dante... Nous avons tous été dévots, c'est-à-dire superstitieux, dans notre enfance ; quelques-uns de nous le sont encore, et, d'ailleurs, nous subissons forcément le contre-coup de nos agitations et de nos fatigues, sans être soutenus par l'espoir du triomphe. Tu as plus qu'un autre su- jet de t'alarmer. D'Hervilly, blessé, résilie ce soir son commandement, et c'est bien vu. Ses meilleurs amis sont forcés de le reconnaître incapable. Puisaye ne t'aime pas. Si tu t'abandonnes toi-même, si tu refuses de reprendre la campagne avec les partisans, tu n'au- ras, parmi les émigrés, aucun ascendant, aucun prestige. L'abbé Sapience t'a perdu dans leur es- prit,... et l'on sait, ou l'on croit, d'après son assertion, que, grâce à lui, celle dont l'ombre te poursuit est vivante et guérie, toute prête à te convaincre d'infamie.

SAINT-GUÉLTA. Que dis-tu ?... Ah ! voilà le dernier coup ! Je paraîtrai demain au conseil, je veux me dis- culper, raconter les faits...

RABOISSON. Il ne faut pas même l'essayer. On ne t'a pas encore vu ici : il faut, pour te soustraire à des affronts qui te conduiraient peut-être au suicide, partir cette nuit. Tu n'as pas à quel point sont honnis et repoussés ceux que d'Hervilly protégeait hier, et qui sont entraînés dans sa défaite aujourd'hui !

SAINT-GUELTAS. Je ne partirai pas ! je repousserai tous les outrages, je démasquerai toutes les intrigues, je déjouerai toutes les calomnies. Ah ! devant l'insolence de mes ennemis, je sens renaître mon courage ! Si on refuse de me rendre justice et de me donner réparation, je braverai ici le sort des combats. Je n'irai pas me cacher encore dans les genêts pour attaquer l'ennemi par derrière et faire dire que je ne connais que la guerre des brigands et les audaces de l'embuscade. Chef de partisans à perpétuité, moi ? c'est là ce qu'on veut et à quoi on me condamne ? Non, je ne le suis plus, je ne veux plus l'être ! Ce rôle est bon pour l'initiative, il devient abject quand il se prolonge. J'en ai assez ! j'en suis dégoûté. repu, je l'ai en horreur ! On veut que je rentre dans l'ombre des bois pour que le monde ignore les prodiges que j'y accomplirais, et pour que l'on dise à la cour que je me cache ! La fin de ces destins-là est atroce, on est assassiné par les siens ou livré à une patrouille ennemie qui vous fusille au pied d'un arbre sans vous connaître, sans vous accorder la mise en relief du procès politique et la haute tragédie de l'échafaud. On disparaît comme on a vécu, ignoré ou méconnu ; on n'a pas même une tombe, et c'est tout au plus si le bûcheron de la forêt ose révéler à vos amis au pied de quel chêne il vous a enseveli sous les ronces !

RABOISSON. Je t'ai averti, tu feras ce que tu voudras.

Je n'ai plus qu'un conseil, une prière à t'adresser : ne provoque personne en duel. Adieu ! (Il s'éloigne.)

SAINT-GUELTAS, seul. C'est-à-dire qu'on a décidé de ne pas m'accorder même la réparation de l'honneur ! O rage ! vrai, si j'ai fait le mal, j'en suis trop puni !

SCÈNE III. — SAINT-GUELTAS, LA KORIGANE.

SAINT-GUELTAS, à la Korigane, qui se glisse dans les rochers et vient à lui. Ah ! te voilà, toi ? Bien, je vais te tuer. Ça me délivrera du diable qui est après moi.

LA KORIGANE. Tue-moi, si tu veux. Je ne peux pas vivre sans toi, et je viens chercher ma punition.

SAINT-GUELTAS. Tu l'auras ! Fais ta confession ! C'est toi qui as conseillé à Louise de me fuir et qui lui as servi de guide ?

LA KORIGANE. C'est moi.

SAINT-GUELTAS. Qu'as-tu dit contre moi à Sauvières ?

LA KORIGANE. Tout le mal que tu as fait à Louise.

SAINT-GUELTAS. Lui as-tu dit, à elle, le mal que tu as fait ?

LA KORIGANE. Tout.

SAINT-GUELTAS. C'est toi qui as aidé l'abbé à sauver la folle ?

LA KORIGANE. Non ! je t'aimais encore, je ne me repentai de rien.

SAINT-GUELTAS. Et à présent ?

LA KORIGANE. Je me repens de tout.

SAINT-GUELTAS. Ah ! bon ! Alors, tu connais le repentir, toi ?

LA KORIGANE. Et toi, maître ?..

SAINT-GUELTAS. Moi ? Je n'ai pas lieu de le con-

naitre. Je n'ai rien fait que ma conscience ne m'ait permis de faire, et je te croyais encore plus forte que moi de ce côté-là ! Tu ne l'es pas ? tu as peur de l'enfer ? Tu n'es qu'une femme comme les autres, et tu perds ton prestige. Tu ne peux rien contre moi, rien pour moi ; va-t'en, je te méprise !

LA KORIGANE. Ça, c'est la plus méchante parole que tu m'aies dite. J'aimerais mieux la mort que ce mot-là, car c'est par l'orgueil que tu m'as toujours menée ! Eh bien, écoute, je peux encore te servir à quelque chose. J'ai entendu ce que tu disais tout à l'heure ici ; je sais tes peines et tes colères. Veux-tu te débarrasser des deux hommes qui te rabaisent et te persécutent ? Ils sont là, tout près d'ici, oui, l'abbé Sapience et M. de Puisaye. Ils sont seuls, personne ne les garde. On ne soupçonnera ici personne. On croira qu'ils sont tombés à la mer. L'abbé est faible comme une mouche, je me charge de lui. L'autre n'a pas la moitié de ta force.... L'endroit est désert. Demain, on aura besoin d'un chef, on sera content de le trouver, et celui qui te menace de faire reparaître la mort ne pantera plus ! Entends-tu ? faut-il te conduire ? Je peux t'aider encore, tu le vois bien !

SAINT-GUÉLTAZ. Où sont-ils ?

LA KORIGANE. Suis-moi ! (Ils montent sur un rocher escarpé. La Korigane montre un petit canot qui côtoie la rive.) Les voilà tous deux, ils viennent de faire une reconnaissance. Ils n'ont qu'un batelier. Ils vont aborder là-bas entre ces deux grosses pierres. Le batelier, qui est un pêcheur de la côte, rentrera chez lui. Eux, ils traverseront ce champ désert que tu vois là-bas, pour prendre le chemin du fort. Surprends-les, et reviens ici ; tu prendras le bateau, et je te ferai débarquer sur un

autre point de la presqu'île ou à la côte, si tu veux.

SAINT-GUELTAS, égaré. Je t'ai écoutée, et je veux te donner cette dernière satisfaction d'apprendre que tu m'as tenté ; cela te réhabilite un peu. Tu es bien le diable, je te reconnais, à présent ; mais le diable donne de mauvais conseils quand il a été trop écouté. Il faut savoir se délivrer de lui à temps, et... (Levant sur elle la crosse de son pistolet.) voilà qui te prouve que je suis plus fort que le diable !

LA KORIGANE, lui arrêtant le bras. Maître, je sais qu'il faut que je m'en aille ! Tu as assez de moi, j'en ai assez aussi ! Ne verse pas mon sang, ... il ne faut pas tuer qui vous aime, — on en meurt ! Laisse-moi me condamner toute seule, tu pourras penser à moi et m'estimer encore. D'ailleurs, c'est par l'eau que je dois périr, puisque j'ai fait périr par l'eau l'enfant innocent ! Adieu ! maître ! — Ah ! ... Cadio ! voilà ce que tu m'avais prédit ! ... (Elle croise ses bras sur sa poitrine et s'élançe dans la mer qui bat le pied du rocher.)

SAINT-GUELTAS, la regardant disparaître. J'eusse mieux fait de l'écouter ! J'aurais sauvé l'expédition, moi ! Mon scrupule perd la royauté et rend ma vie inutile ! (Il arme son pistolet pour se brûler la cervelle ; puis, après un moment d'hésitation.) Non ! il me faut une glorieuse mort !

DIXIÈME PARTIE

26 juillet 1795, entre Quiberon et Auray. — Un chemin de sable enfoncé dans les ravines et bordé de place en place par de maigres buissons. — Un convoi de prisonniers monte lentement un roidillon. Des soldats républicains l'escortent à pied et à cheval. — On est arrivé en haut de la côte. On laisse souffler les chevaux.

SCÈNE PREMIÈRE. — RABOISSON, MOTUS, LA
TESSONNIÈRE, puis CADIO.

RABOISSON, sur une charrette. Soldats, nous sommes cruellement entassés ici. Pourquoi nous faire souffrir inutilement ?

MOTUS. Ça n'est pas notre faute, citoyen prisonnier ; on n'a pas les moyens de transport qu'il faudrait.

RABOISSON. Laissez marcher ceux de nous qui ne sont pas blessés.

MOTUS. Parle à l'officier, citoyen prisonnier : le voilà.

RABOISSON, à Cadio, qui s'est approché. D'abord, monsieur l'officier, nous ne sommes pas prisonniers à la

rigueur, puisque nous nous sommes rendus par capitulation.

CADIO. Je crois que vous vous trompez, mais ce n'est pas à moi de prononcer en pareille matière.

RABOISSON. C'est juste. Alors, nous avons recours à votre humanité; laissez-nous marcher.

CADIO. Oui, à la prochaine côte.

RABOISSON. Merci, capitaine !

CADIO, aux conducteurs. En avant, allons ! (Les charrettes prennent une allure un peu plus décidée, les soldats reforment leurs rangs. Motus reste en arrière pour visiter le pied engravé de son cheval. Cadio revient sur ses pas pour l'appeler.) Voyons, dépêche-toi ! Il ne faut pas rester seul en arrière la nuit.

~~MOTUS.~~ **Na crains rien, mon capitaine; j'ai un œil derrière la tête... et, avec ta permission, je vois très-bien quelque chose de noir couché dans ce buisson.**

CADIO, allant au buisson, le pistolet en main. Un homme ? — **Que faites-vous là ? Vous ne répondez pas ? Je fais feu sur vous.**

LA TESSONNIÈRE, tapi sous le buisson. Tiens ! c'est toi ? Si j'avais su !... Cadio, mon garçon, fais-moi sauver. J'étais sur cette dernière charrette qui s'en va; pendant que Raboisson te parlait pour distraire ton attention, je me suis laissé glisser au risque de me faire grand mal ! Grâce à Dieu, je n'ai rien; aide-moi à sortir de là; c'est ça, donne-moi la main. Merci ! Indique-moi le chemin, à présent; je voudrais retourner à mon domicile.

MOTUS, riant. Eh bien, en v'la un qui ne se gêne pas, par exemple !

LA TESSONNIÈRE. Mon cher, je ne vous parle pas, à vous; faites-moi l'amitié de vous taire quand je m'adresse à votre supérieur !

MOTUS. Citoyen vieillard, tu as raison; je ne dis plus rien.

CADIO. Que faisiez-vous à Quiberon?

LA TESSONNIÈRE. Oh! bien sûr, je ne m'y battais pas. Ce n'est pas de mon âge; d'ailleurs, je n'aime pas les Anglais; mais je n'avais pas d'autre moyen pour émigrer que de m'adresser à eux.

CADIO. Avant d'aller à Quiberon, vous étiez chez Saint-Gueltas?

LA TESSONNIÈRE. Depuis longtemps je l'avais quitté. C'est un homme mal élevé et difficile à vivre. J'étais tranquille à Ancenis; mais je m'ennuyais, et j'avais besoin d'aller dans le Midi pour ma santé. Une fois en Angleterre, j'aurais gagné l'Espagne. Les émigrés m'ont très-mal reçu au fort Penthièvre. Ces gens-là n'ont ni cœur ni raison. J'essayais de me retirer tranquillement quand vous m'avez fait prisonnier par mégarde. Tiens, prête-moi ton cheval et dis-moi la route d'Ancenis.

CADIO, à Motus en levant les épaules. Partons! (Ils s'éloignent en galop.)

MOTUS, quand ils ont rejoint la queue du convoi et se remettent au pas. Pardonne-moi, mon capitaine, et permets-moi, sans t'offenser, de rire comme un bossu à cause de ce particulier...

CADIO. Tais-toi, mon ami. Il ne faut pas nous vanter de ce moment d'indulgence. Ce vieillard est idiot à force d'égoïsme. Il ne m'intéresse pas; mais il ne peut faire aucun mal, et j'aime mieux fermer les yeux sur son évasion que d'avoir à le faire fusiller.

MOTUS. Sans te questionner, mon capitaine, crois-tu que les autres...?

CADIO. Je n'en sais rien. Es-tu sûr que Saint-Gueltras soit sur la première charrette?

MOTUS. On me l'a dit, mon capitaine. Pas plus que toi je n'étais présent à l'emballage.

CADIO. Avançons! Je n'ai pas envie que celui-là s'échappe.

MOTUS. Mon capitaine, permets une réflexion. Il a racheté sa lâcheté de Carnac. Il s'est battu comme un lion sur la presqu'île; acculé à la mer, il pouvait se sauver en s'y jetant. Il n'a pas voulu. Moi, j'aurais souhaité être à portée de le sabrer; mais, à présent qu'il est là sur la brouette, je ne lui en veux plus. Et toi, mon capitaine? (Cadio, sans lui répondre, reprend le galop et gagne la tête du convoi.)

SCÈNE II. — SAINT-GUELTAS, RABOISSON, puis CADIO.

(A deux lieues de là, dans un bois. — Les officiers commandent la halte. Les prisonniers descendent et se groupent au centre du détachement, qui a rompu les rangs.)

SAINT-GUELTAS, à Raboison, bas. Notre convoi est de mille, et personne n'est blessé gravement. Nos gardiens ne sont pas plus de deux cents ici. Nous allons rester deux heures dans ce bois... et la nuit est sombre! Est-ce qu'il ne te semble pas que c'est une invitation à fuir?

RABOISSON. Pourquoi fuirions-nous? Nous sommes prisonniers sur parole; c'est la preuve de la capitulation.

SAINT-GUELTAS. L'absence de surveillance est la preuve du contraire. On sait que nous allons à la mort. M. Hoche, qui veut ménager tout le monde a dû

ordonner qu'on nous laissât accrochés aux buissons de la route.

RABOISSON. M. Hoche a l'âme trop haute pour employer de pareils subterfuges. Il a juré à Sombreuil...

SAINT-GUELTAS. Il n'a rien juré. J'y étais!

RABOISSON. J'y étais aussi, ce me semble! Sombreuil nous a dit...

SAINT-GUELTAS. Sombreuil a perdu la tête! C'est un héros, mais c'est un fou! Après avoir parlé à Hoche, il a voulu se jeter à la mer. Son cheval a résisté. S'il eût traité avec le général, il n'eût pas cherché à fuir ou à se tuer.

RABOISSON. Mais j'ai entendu les soldats crier : « Rendez-vous! on vous fait grâce! »

SAINT-GUELTAS. D'autres nous disaient : « Sauvez-vous! » ce qui signifiait : « Vous serez tués, si vous restez. » D'ailleurs, les soldats peuvent-ils traiter avec les vaincus? Il y a eu là-bas, sur cette pointe de rocher, un drame inénarrable, une confusion indescriptible. Les mêmes soldats qui nous criaient de fuir tiraient sur ceux de nous qui étaient déjà à la mer. J'étais calme, je voyais tout. Croyant mourir là, je menageais mes coups, tous portaient. Je sentais que j'étais le seul maître de moi, le seul qui, n'ayant pas eu d'illusions sur cette dernière lutte, pouvait la contempler sans rage et sans terreur. Sais-tu à combien d'hommes nous avons cédé, nous qui étions encore trois mille cinq cents? A sept cents fantassins que nous pouvions écraser. Nous avions tous le vertige, ils l'avaient aussi. Tiens! j'ai senti là pour la première fois, en voyant des Français s'égorger sous la mitraille de l'escadre anglaise, que la guerre civile dépasse son but quand elle appelle l'étranger. J'ai rougi du rôle

qu'on nous faisait jouer. J'ai eu horreur de la rage avec laquelle nos compagnons se tuaient les uns les autres pour rejoindre les barques et y trouver place. Je pouvais fuir aussi, je n'ai pas voulu, non pas tant par scrupule que par amour-propre. A présent, je regrette d'avoir cédé à cette mauvaise honte. Ces patriotes un instant désarmés vont nous livrer à un tribunal militaire qui ne peut nous faire grâce, et, moi, je n'ai pas ratifié la parole que vous avez formellement donnée de ne pas chercher à vous échapper.

RABOISSON. Essaye donc, si le cœur t'en dit; moi, j'ai juré de bonne foi : je reste. Songe seulement que ta fuite nous expose tous au reproche d'avoir manqué à notre serment, et qu'elle autorise contre nous toutes les rigueurs de la vengeance.

SAINT-GUETAS. En ce cas, je reste aussi. Pourtant... ce pays est royaliste... Les bleus sont imprudents de nous transporter ainsi la nuit. Si les paysans qui n'ont pas encore donné le voulaient,... te refuserais-tu à être délivré?

RABOISSON. Non! s'ils s'exposaient pour notre délivrance, nous ne pourrions nous refuser à les secourir.

SAINT-GUETAS. Eh bien, attendons... Je ne puis croire que, sur cette terre de Bretagne, il ne se trouve pas autour de nous quelques centaines d'hommes qui veillent sur nous. Ce matin, à Carnac, on nous apportait des fruits et des fleurs. Les femmes pleuraient en nous montrant à leurs enfants comme des demi-dieux... Écoute!... il me semble que j'entends le cri de la chouette... Sont-ce des ombres que je vois là-bas ramper sous les arbres?

CADIO, qui l'écoute. Vous ne voyez rien, monsieur. Moi aussi, j'ai l'œil ouvert, et le cri qui résonne dans le

bois, c'est réellement l'oiseau de la nuit qui chante. Nous ne sommes pas imprudents de vous escorter en si petit nombre. Nous savons que les paysans ne se lèvent pas d'eux-mêmes pour la guerre civile, et qu'en perdant leurs chefs, ils recouvrent l'amour du repos et de la sécurité. Notre indulgence pour votre malheur n'est pas une défaillance de notre patriotisme. N'essayez pas de fuir. Personne parmi nous ne fait semblant d'oublier son devoir.

SAINT-GUELTAS. Monsieur Cadio, je suis charmé de vous voir pour vous dire...

CADIO. Que les chouans vous ont empêché de vous battre avec moi? Je le sais, et je vous plains d'avoir eu pour amis les ennemis de votre honneur.

SAINT-GUELTAS. Si vous étiez aussi héroïque que vous vous piquez de l'être, vous feriez en sorte que je pusse vider ici avec vous cette affaire d'honneur.

CADIO. Croyez qu'il en coûte à ma haine de ne plus pouvoir châtier moi-même l'outrage que vous m'avez infligé. Je fais des vœux pour qu'on vous rende la liberté; mais mon devoir m'est plus cher que ma vengeance. Vous appartenez à la République; je ne puis rien ici ni pour vous ni pour moi.

ONZIÈME PARTIE

A Amray, 40 août 1795. — Quatre heures du matin. — Devant la
maison d'arrêt.

SCÈNE PREMIÈRE. — CADIO, MOTUS.

MOTUS. Mon capitaine, c'est jour de marché. On va encore leur apporter un tas de douceurs; faut-il permettre?...

CADIO. Il faut respecter les témoignages d'amitié; les sentiments sont libres. Quant aux prisonniers, notre consigne n'est pas de les priver et de les faire souffrir.

MOTUS. J'adhère à ton opinion, mon capitaine. C'est bien assez d'avoir à supprimer tous les jours leur existence... De neuf cent cinquante-deux, ils ne sont plus que trois cents à condamner.

CADIO. Pas de réflexion là-dessus!

MOTUS. Mon capitaine, si je t'offense,... tu sais bien que pour toi... Enfin suffit! Si tu me disais que j'ai outre-passé les lignes du respect que je te dois je me

passerais mon sabre à travers le corps ; mais quelquefois tu me permets, quand on n'est pas sous les armes, de te parler comme à un simple citoyen, et pour lors...

CADIO. Oui, en dehors du service, tu es mon égal et mon ami. Eh bien, que veux-tu dire ?

MOTUS. Que la corvée d'escorter cette denrée de cimetière est contrariante aux cœurs sensibles, et qu'il y en a encore au moins pour une quinzaine de jours ! On fera ce qui est commandé, mais je peux bien verser dans ton sein le déplaisir que j'en éprouve. Si j'étais blessé, tu me soignerais de tes propres mains, comme tu l'as fait plus d'une fois. Dès lors que mon âme saigne, tu peux m'assister d'un pansement moral dont le besoin se fait sentir.

CADIO. Oui ; écoute... Je fais partie, sous peine d'être fusillé dans les vingt-quatre heures, du conseil de guerre qui prononce sur le sort des prisonniers, et pour tous les chefs je prononce la mort. Crois-tu que j'agisse ainsi pour plaire au général Lemoine, et que la crainte d'être fusillé m'eût empêché de refuser le métier de juge, s'il eût révolté ma conscience ?

MOTUS. Non, certes, mon capitaine. J'entends la chose ; tu penses que la mort est juste.

CADIO. Oui, tant que la moitié du genre humain sera résolue à égorger l'autre pour la réduire en esclavage, il faut frapper ceux qui servent la cause du mal. Ils nous ont prouvé qu'ils n'avaient pas de parole, et que le pardon était un crime envers la patrie.

MOTUS. Je ne dis plus rien, mon capitaine : la conscience d'un simple troupière doit porter les armes à celle de son supérieur... Mais voici une vieille ci-

toiyenne qui veut te parler, et dont le physique ne m'est pas inconnu, sans que je puisse dire... J'en ai tant vu!

CADIO. Je la connais, moi; laisse-nous.

SCÈNE II. — CADIO, LA MÈRE CORNY.

LA MÈRE CORNY. Bonnes gens, c'est-il bien venu?... c'est-il bien toi, Cadio? Je te savais ici, je te cherchais... Mais te voilà si changé...

CADIO. C'est moi. Comment va-t-en chez vous, mère Corny?

LA MÈRE CORNY. Hélas! mon fils, pas trop bien. Ceux qui restent sont guéris; mais mon pauvre cher homme, ma bru, deux de nos petits-enfants et quasi tous nos voisins sont morts, l'an passé, de la male-fièvre!

CADIO. Tant pis, mère Corny, j'en ai du regret... Mais comment donc venez-vous de si loin?...

LA MÈRE CORNY. Je suis venue pour voir les dames, ... tu sais bien, la Françoise et la Marie-Jeanne! Elles m'avaient fait savoir que je pourrais les trouver à Vannes. J'en viens, mais elles sont ici, que l'on m'a dit...

CADIO. Elles y étaient, elles n'y sont plus.

LA MÈRE CORNY. C'est-il bien sûr? Je m'imaginai qu'elles pourraient bien être dans cette prison-là avec les autres malheureux...

CADIO. Elles n'y ont jamais été. Il n'y a pas là une seule femme. Tes brigandes sont libres. Tu les retrouveras à Vannes.

LA MÈRE CORNY. Ah! bon Jésus! faut donc que j'y

retourne ? Me v'là au bout de mes jambes et de mon argent !

CADIO. Est-ce que je peux vous épargner le voyage ? J'écrirais ce que vous voulez leur dire, et j'enverrais un exprès.

LA MÈRE CORNY. Dame ! ça n'est pas de refus... à moins que... C'est un gros secret, Cadio !

CADIO. Si c'est quelque chose contre la République, ne me le dites pas, je serais forcé...

LA MÈRE CORNY. Non, non ! ça n'est rien comme ça. Dis-moi, Cadio, je me fie à ta vérité, à toi. Tu as toujours été si honnête et si juste ! Réponds-moi, en franchise : étais-tu content ou fâché d'avoir consenti une manière de mariage avec... ?

CADIO. Ce mariage-là, mère Corny, a fait le malheur de ma vie !

LA MÈRE CORNY. Bien, bien ! — Alors... voilà ce que c'est. Quand le citoyen Rebec a quitté notre paroisse par la peur qu'il a eue des menaces du délégué, encore que les bleus nous aient laissés tranquilles, mon pauvre homme a été nommé municipal, et bien étonné qu'il a été quand il a retrouvé au registre de l'état-civil les deux feuilles que Rebec avait promis de déchirer.

CADIO. Je sais par lui qu'elles y sont encore.

LA MÈRE CORNY. Et ça te contrarie ?

CADIO. Je voudrais qu'elles n'y eussent jamais été !

LA MÈRE CORNY. Elles n'y sont plus, les v'là.

CADIO, ému, regardant les papiers. Ah ! vraiment ? vous me les rendez ?

LA MÈRE CORNY. Pour que tu les rendes à mes pauvres brigandes, qui les brûleront d'accord avec toi.

CADIO. Elles sont averties ?

LA MÈRE CORNY. Nenni ! elles ne savent rien, sinon que je voulais les voir.

CADIO. C'est donc votre mari qui a soustrait... ?

LA MÈRE CORNY. Non ! il n'eût point osé ! après sa mort, on a nommé un ancien royaliste à sa place ; j'ai dit au nouveau maire en causant : « Faudrait enlever ça, c'était promis ! » Il n'a pas eu peur, lui ! Il croyait que la République allait nommer un roi. On le croyait tous, bonnes gens, après la paix de Nantes ! Mais v'là que ça ne va plus si bien, puisque vous fusillez tous les royalistes ! Tant qu'à ces feuilles, je te les donne. Tu les remettras fidèlement, pas vrai ?

CADIO. Je m'y engage, vous pouvez retourner chez vous. Pour mon compte, je vous remercie. En quoi puis-je vous obliger ?

LA MÈRE CORNY. Tu peux m'obliger grandement. J'ai un de mes gars, le plus jeune, qui est soldat dans ton régiment, et qui est enragé, voyez un peu ! de se battre avec vous autres. Prends-le auprès de toi quand on ira au feu, empêche-le d'y aller !

CADIO. Voilà ce que je ne peux pas vous promettre ; mais je peux lui faire avoir de l'avancement, s'il le mérite, et, en tout cas, lui témoigner de l'intérêt. Dites-moi le nom de son bataillon.

LA MÈRE CORNY, lui donnant un autre papier. Tiens, c'est là, en écrit. En te remerciant, Cadio ; mais je vois venir Rebec. Je n'ai pas de fiance en lui, et je me sauve : ne lui dis pas...

CADIO. Soyez tranquille, je le connais !

SCÈNE III. — CADIO, REBEC.

CADIO. Pourquoi es-tu ici ? Tu m'avais promis de ne pas quitter Carnac tant qu'il y aurait des malades et des blessés dans ton auberge ?

REBEC. Un mot en secret, capitaine !

CADIO. Je t'écoute.

REBEC. Nos braves blessés vont bien, on les soigne au mieux, et bientôt ils pourront rejoindre. Il s'agit d'une affaire... assez importante ;... mais je voudrais connaître ta façon de penser.

CADIO. Pas de préambule, je n'ai pas le temps de faire la conversation ; dis tout de suite.

REBEC. Per mets, permets ! Tu es toujours chargé, pour ta part, de la garde des prisonniers et de la noble fonction de faire expédier ces infâmes ?

CADIO. Tu le sais fort bien, mais abstiens-toi des qualifications ; nul n'a le droit d'insulter les condamnés.

REBEC. Bien, capitaine, bien ! vous parlez noblement... Cependant... tu tiens à ce que tous y passent ?

CADIO. Je tiens à faire mon devoir.

REBEC. Il est rude, conviens-en.

CADIO. Cela ne te regarde pas.

REBEC. Si fait. Tout citoyen éprouvé comme je le suis a le droit de penser.

CADIO. Ne fais pas sonner si haut ta fidélité, toi qui avais des armes et des munitions anglaises cachées dans ta maison !

REBEC. J'avais prévu qu'elles vous serviraient, et tu serais ingrat de m'en faire un crime.

CADIO, souriant un peu. Le fait est qu'elles nous ont bien servi !

REBEC. Et puis j'ai racheté ma faute, si c'en est une, en soignant vos blessés.

CADIO. Alors, que veux-tu ? Finissons-en !

REBEC. Je disais... je disais que tous ces prisonniers ne sont pas également coupables. Ceux qui étaient à Londres n'avaient pas ratifié le traité de la Jaunaie

CADIO. Ils sont solidaires des mensonges et des trahisons de leur parti.

REBEC, insinuant. Permets, permets ! La preuve qu'ils ne s'entendaient pas dans ce temps-là, c'est qu'ils n'ont pas pu s'entendre à Quiberon. Je ne dis pas que la Convention puisse les absoudre ; mais le général Roche... il est certain que, s'il le pouvait, il leur ferait grâce. Il est parti bien vite, pour ne pas voir cette longue et sanglante exécution. Il s'en lave les mains, et les vôtres sont condamnées à verser froidement le sang des vaincus ! C'est commode, conviens-en, de se tirer comme ça des choses désagréables ! On s'en va couronné des lauriers de la victoire, adoré des populations,... et le rude militaire, l'homme austère et résigné, comme voilà le général Lemoine... et toi-même, vous restez chargés de la besogne du bourreau et de l'exécration des royalistes passés, présents et à venir. L'exécution tire à sa fin, il est temps. Vos soldats se lassent et s'attristent. Je les vois, je les observe ; ils ne rient ni ne chantent, et les cabarets, où, au commencement, on venait, dit-on, pour s'étourdir et s'exalter, sont muets et déserts aujourd'hui. Toi-même, capitaine Cadio, tu es pâle, tu es malade, tu en meurs !

CADIO, troublé. N'importe, j'irai jusqu'au bout !

REBEC. Il paraît qu'ils meurent bien, ces malheureux ?

CADIO. Ils n'ont que cela à faire pour se racheter de la honte.

REBEC. Alors, toi, tu es incorruptible ?

CADIO, se redressant. Que signifie ce mot-là ?

REBEC, embarrassé. J'ai voulu dire inflexible !

CADIO. Le mot t'a échappé, il m'éclaire ! Tu me crois capable...

REBEC. Mon Dieu, mon Dieu ! tu es homme comme un autre ! Tu m'as écouté quand je t'ai révélé la validité de ton mariage ; tu as profité de mon conseil pour faire valoir tes droits. Je t'ai rendu là un service que tu ne dois pas oublier, Cadio !

CADIO. Tu as cru... Oui, je me souviens, à présent ; tu as dû croire et tu as cru que je spéculerais sur la situation comme toi, imbécile !...

REBEC, inquiet. Tu te fâches... Tu es mal disposé, je te quitte.

CADIO, le retenant. Non pas, tu es chargé de négocier la rançon de quelque prisonnier, et tu as cru que je m'y prêterais. Tu vas te confesser, ou bien...

REBEC, effrayé. Non, non ! ne me traite pas en suspect... Diable ! je n'ai pas envie de m'exposer pour cette dame...

CADIO. Quelle dame ? Réponds tout de suite !

REBEC. Je dirai tout, j'irai au-devant de tes soupçons. Je venais pour te révéler un complot tendant à délinquer deux prisonniers condamnés à mort dans la séance d'hier, Saint-Gueltas et Raboisson. J'avoue que le dernier m'intéresse, mais...

CADIO. Quelle est la femme qui s'intéresse à Saint-Gueltas ? Nomme-la, je le veux !

REBEC. C'est celle que les insurgés appellent la *grand' comtesse*, c'est la citoyenne de Roseray.

CADIO. Tu as reçu des offres ?

REBEC. Je m'en suis laissé faire pour pénétrer cette infernale machination. (Baisant la voix et observant Cadio.) Elle offrirait deux cent mille francs...

CADIO. Voilà qui est bon à savoir.

REBEC. Il est bien entendu que tu n'es pas plus tenté que moi...

CADIO. Je ne le suis pas, mais tu l'es. Tu vas tout avouer, ou je t'arrête.

REBEC. M'arrêter ? Comme tu y vas !... Je révélerai tout ce que je sais. Si Saint-Gueltas et Raboisson, qui sont ou seront avertis, peuvent, au moment de l'exécution, se jeter dans la palude qui borde la prairie et franchir le Loc'h à la nage, ils trouveront sur l'autre rive les moyens de fuir.

CADIO. Tu ne sais rien de plus ?

REBEC. Rien, je le jure !

CADIO, à deux soldats qui passent pour relever la garde. Mettez ce citoyen aux arrêts.

REBEC. Tu m'empoignes quand même ? Sacristi ! c'est mal, cela, c'est injuste !

CADIO. Si tu as dit la vérité, tu n'as rien à craindre, tu seras libre dans deux heures.

SCÈNE IV. — CADIO, MOTUS, QUELQUES SOLDATS. (Six heures du matin, même jour. — Un bois qui descend en pente au bord de la rivière du Loc'h, à une faible distance d'Auray. — En face est la prairie appelée aujourd'hui le Champ des Martyrs. C'est le lieu de l'exécution, encore désert.)

CADIO, postant ses hommes de distance en distance dans le taillis qui borde le rivage. Tenez-vous cachés et faites feu sur

1. On a enclos cette prairie, et on y a élevé une chapelle expiatoire sous la Restauration. On y va en pèlerinage, et il s'y fait des miracles.

les prisonniers qui tenteraient de s'évader par ici, à moins que la trompette ne vous avertisse d'attendre.
(A Motus.) Viens avec moi. (Ils montent un peu plus haut dans le bois.)

MOTUS. D'ici, mon capitaine, nous verrons sans qu'on nous voie, et nous distinguerons sans empêchement le lieu de l'exécution. La chose n'est point gaie, quoi qu'on en dise; mais nous ne sommes point ici pour notre plaisir.

CADIO. Non sans doute. Raboisson était un homme doux et railleur, ne croyant pas au bien, mais n'aimant pas le mal.

MOTUS. Tu l'as connu quand tu servais, malgré toi, de trompette sur la cornemuse, du temps de la guerre de Vendée?

CADIO. Oui, j'ai vu là plusieurs de ceux que je suis forcé de condamner aujourd'hui.

MOTUS. Te souviens-tu, mon capitaine, du jour où je t'ai bandé les yeux au château de Sauvières?

CADIO. Oui certes, je m'en souviens, aujourd'hui surtout!

MOTUS. Et moi, ça me revient comme dans un rêve. On faisait semblant de vouloir te fusiller.

CADIO. Et j'avais peur.

MOTUS. Oh! tout le monde a peur la première fois devant la gueule d'un fusil; mais quand je pense que, sans l'humanité et la patience du capitaine Ravaud, j'aurais fusillé comme espion l'homme le plus brave que j'aie jamais connu?

CADIO. Je t'entends: nous fusillons là-bas des gens qui meurent mieux que je n'aurais su mourir alors!

MOTUS. Sans t'offenser, mon capitaine, l'émigré

Raboisson est un citoyen poli que je regretterais d'abattre...

CADIO. Tu peux être tranquille là-dessus. Raboisson n'essayera pas de fuir.

MOTUS. Alors, tant mieux. Le bandit Saint-Gueltas ne m'intéresse pas, d'autant plus que tu lui en veux...

CADIO. A présent, non, s'il accepte son arrêt. La haine expire devant les tombeaux. Silence ! attention à ce qui se passe là-bas !

MOTUS, au bout d'un moment. Voilà le détachement. Pas un seul curieux aujourd'hui. Ils se sont dégoûtés d'être écartés de la scène par la prudence des camarades.

CADIO. La campagne est déserte là-bas. Les mesures d'évasion sont donc concentrées par ici.

MOTUS. Mon capitaine, voilà des gens qui coupent de l'osier dans la palude. C'est pour frayer ou indiquer le chemin aux fuyards.

CADIO. C'est possible ; mais que signifie cette halte à l'entrée de la prairie ? Les fossoyeurs sont-ils gagnés aussi ? Ils n'ont pas fini d'ouvrir la tranchée où doivent tomber les condamnés.

MOTUS. Mon capitaine, je les connais tous ; si tu veux me prêter ta lorgnette, je te dirai leurs noms.

CADIO. Je ne veux pas le savoir. Je serais forcé de les condamner aussi à mourir. Empêchons l'évasion, et ne recherchons pas ceux qui la favorisent.

MOTUS. Ah ! je vois d'ici Saint-Gueltas, du moins je crois...

CADIO. Je le vois, moi, sois tranquille !

SCÈNE V. — SAINT-GUeltas, 'RABOISSON, L'ABBÉ SAPIENCE, STOCK, UN SOUS-OFFICIER, UN SOLDAT, DEUX JEUNES SOLDATS. (Dans la prairie en face. — Une clôture en haie vive sans continuité borde le talus qui descend à la palude. Au delà est la rivière, puis le bois où sont cachés Motas, Cadio et ses hommes. — De grands arbres bordent un chemin, de l'autre côté de la prairie. — Quarante condamnés au centre d'un détachement d'infanterie sont à l'entrée. — Les soldats séparent les condamnés en deux groupes de vingt personnes chacun.)

SAINT-GUeltas, qui regarde tout avec attention et curiosité, à Raboisson, qui est près de lui. Je ne vois pas encore comment on va s'y prendre pour nous expédier.

RABOISSON, tranquille et souriant. Aucun de ceux qui sont venus ici avant nous, pour la même affaire qui nous y amène ne reviendra nous le dire; mais je vois ce que c'est : on creuse une fosse de vingt-cinq ou trente pieds de long, on nous forme en pelotons de vingt individus, on nous range face à la tranchée, et on nous fusille par derrière à bout portant. Nous tombons le nez en terre, et tout est dit. Nous sommes morts et enterrés du coup !

SAINT-GUeltas. C'est une mort ignoble ! Et personne ici pour nous voir tomber ! personne ne racontera avec quelle assurance ou quelle grâce nous aurons su mourir ! Pas un regard ami, pas une larme d'amour !

UN SOLDAT, bas, à son camarade. Ces rosses de terrassiers n'en finiront pas aujourd'hui ? Est-ce embêtant d'attendre comme ça ?

L'ABBÉ SAPIENCE, qui l'écoute. Oui, c'est une infamie, une cruauté gratuite ! on prolonge notre agonie.

LE SOLDAT. Ah ! si vous croyez que ça nous amuse, nous, d'être là pour ce que nous avons à y faire !

UN SOUS-OFFICIER, au soldat. Huit jours de salle de police pour avoir parlé aux condamnés! (Il court aux fossesoyeurs.) Ça finira-t-il, voyons, sacré mille tonnerres? Qui m'a flanqué des clampins comme ça? Voulez-vous qu'on vous fasse dépêcher, la baïonnette dans les reins?

UN TOUT JEUNE SOLDAT, tout bas, à un autre. Si ça dure encore cinq minutes, mon fusil me tombera des mains. La tête me tourne et le cœur me manque.

L'AUTRE. Allons, allons, c'est la consigne, faut y aller! (Le jeune soldat s'évanouit.)

LE SOUS-OFFICIER. Qu'est-ce qu'il y a, mille noms de...?

L'AUTRE JEUNE SOLDAT. Faites excuse, mon caporal, c'est le camarade qui ne peut pas supporter l'ennui d'attendre... (Le sous-officier jure et tempête. Il est aussi ému que les autres et se soutient par la colère. Les terrassiers, effrayés, se hâtent.)

SAINT-GUeltas, à Raboisson, à l'autre bout de la prairie. Il paraît qu'on veut nous donner le temps de dire nos prières! Que signifie cette pose que nous faisons ici?

RABOISSON. Je ne sais, qu'importe? La vie n'est pas belle, mais on peut bien la supporter un quart d'heure. Regarde donc le soldat qui est à ma gauche.

SAINT-GUeltas. Le diable m'emporte, c'est Stock! un de ceux qui vont nous tuer. Il s'est enrôlé dans les bleus après Savenay pour sauver sa vie, le lâche! Je veux le faire pâlir! (Haut.) C'est aujourd'hui le 10 août, je crois! (Stock fait un geste de menace comme s'il voulait prendre Saint-Gueltas au collet, et lui glisse un billet dans la main.)

RABOISSON, bas. Qu'est-ce que c'est?

SAINT-GUeltas, après avoir lu à la dérobée. La comtesse veut et peut nous sauver; il ne faut qu'un moment d'audace. (Il lui passe le billet.)

RABOISSON, après avoir lu. Très-aimable de sa part !, tu la remercieras pour moi.

SAINT-GUELTAS. Tu ne veux pas profiter ?...

RABOISSON. Ma foi, non, je suis las de vivre; nous le sommes tous ! Notre cause est perdue, nous ne pouvons plus protester que par notre mort; sachons mourir, ce n'est pas le diable.

SAINT-GUELTAS. Eh bien, moi, je ne veux pas mourir bêtement ! Il me faut une dernière aventure, une dernière émotion ! Je cours embrasser ma belle amie, et je reviens ici partager ton sort.

RABOISSON. Alors, fais attention au signal qu'elle t'indique.

SAINT-GUELTAS. Oui, je suis de sang-froid, et pourtant le cœur me bat ! Grâce à cette femme terrible et charmante, l'amour aura mes dernières palpitations !

RABOISSON. Allons, tu es heureux à ta manière jusqu'au bout ! Moi, je vais plus tranquillement au repos du néant absolu. Regarde comme la nature est insensible à nos désastres ! Le soleil rit dans ce charmant paysage. La rivière chante là-bas sous les saules, les oiseaux font leurs nids sur ces buissons qui nous entourent, et se dérangent à peine. — Et les hommes ! regarde là-bas ces pêcheurs qui jettent leurs filets... Comme ils se soucient peu de nous ! Le coup qui nous frappera leur fera à peine lever la tête, et les oiseaux, un instant effarouchés, reprendront leur ouvrage et leurs chansons !

SAINT-GUELTAS. Moi, je regarde cette terre dont l'herbe est foulée sous nos pieds et qui attend nos cadavres pour reverdir. Sais-tu que l'endroit est bien choisi pour notre sépulture ? Il est très-joli, ma foi !

Qui sait si dans quelques années on n'y viendra pas en pèlerinage !

L'ABBÉ SAPIENTCE, qui s'est rapproché d'eux. On y viendra, monsieur ! La République se perd en nous sacrifiant et le martyre va nous sanctifier !

RABOISSON, riant. Alors, nos ossements feront des miracles ? Parlez pour vous, monsieur ; mais, moi, qui n'ai jamais cru à rien, je ne ferai pas marcher les paralytiques.

SAINT-GUELTAS. Et moi donc ! à moins que ma poussière ne serve à composer des philtres amoureux... (On entend des cris, et des imprécations sur le côté de la prairie qui est opposé à la palude. C'est une rixe simulée entre des paysans pour attirer les regards de ce côté-là.)

RABOISSON. C'est le signal, adieu !

SAINT-GUELTAS. Non pas, au revoir ! (Il se baisse, traverse les bûissons, se laisse rouler au bas du talus, rampe dans l'herbier de la palude, et se jette dans la rivière.)

UN SOLDAT, s'en apercevant et parlant à son voisin. Eh bien, en voilà un, crâne ! Ne dis rien, il a bien gagné d'en être quitte.

L'AUTRE. Mais c'est un chef, et un rude !

LE PREMIER. Ah ! tant pis, c'est un, de moins à descendre.

STOCK, bas, à Raboisson. Eh bien, et vous ?

RABOISSON. Merci, Stock, je suis bien ici.

STOCK, à part. Mieux que moi !

SCÈNE VI. — MOTUS, CADIO, SAINT-GUeltas, LOUISE, UN SOUS-OFFICIER, UN SOLDAT. (Dans le bois, sur l'autre rive du Loc'h. — Saint-Gueltas, au moment d'aborder, est aperçu par les bleus en embuscade, qui tirent sur lui. Il disparaît.)

MOTUS, qui observe d'un peu plus haut avec Cadio. L'affaire est fait., mon capitaine.

CADIO. A moins qu'il ne nage entre deux eaux. Regardons bien !

MOTUS, au bout de quelques instants. Il ne pourrait pas si longtemps que ça. Il a été au fond.

CADIO. Non ! Vois ! (Il vise Saint-Gueltas, qui a abordé sous les buissons et qui monte droit à lui sans le voir.)

LOUISE, sortant du taillis à côté de Cadio, se jette à ses genoux, qu'elle embrasse. Grâce pour lui, et je suis à toi ! (Cadio, éperdu, laisse retomber son arme. — Louise s'élançe au-devant de Saint-Gueltas.) Fuyez !

SAINT-GUeltas. Louise ?

LOUISE. J'ai agi sous le nom d'une autre pour vous décider...

SAINT-GUeltas. Ah ! généreuse amie !... Viendras-tu avec moi ?

LOUISE. Jamais ! Fuyez !

SAINT-GUeltas, voyant Cadio. Ah ! ah ! je comprends ! Je n'accepte pas !... Monsieur Cadio, je vous remercie ; mais j'ai fait serment à mes amis de retourner mourir avec eux. J'y vais, ne vous en déplaise ! (Il se lance vers la rivière, s'y jette en plongeant, échappe aux balles des soldats embusqués, traverse la palude sans que les soldats de la prairie qui le couchent en joue tirent sur lui, et, remontant le talus, va prendre son rang auprès de Rabolston pour être fusillé, aux acclamations des prisonniers et des soldats. Rabolston lui serre la main. Au moment où ils tombent, on entend le cri de Vive le roi ! et un coup de fusil plus loin derrière eux.)

UN SOUS-OFFICIER. Qu'est-ce que c'est, mon dieu ?

UN SOLDAT. C'est Stock qui s'est brûlé la cervelle, mon caporal. Faites pas attention. C'était un Suisse ; il avait le mal du pays !

SCÈNE VII. — LOUISE, CADIO. (Dans le bois. — Cadio et Motus ont porté Louise évanouie sur l'autre versant de la colline.)

LOUISE, revenant à elle. Ah ! Dieu ! c'est fini ?

CADIO. Vous êtes libre, mademoiselle. Saint-Gueltas n'est plus, et voici tout ce qui vous liait à moi ! (Il lui remet les feuilles du registre que lui a confiées la mère Corny, et s'éloigne précipitamment en faisant signe à Motus d'accompagner Louise où elle voudra.)

SCÈNE VIII. — MARIE, ROXANE, LOUISE, HENRI.
(Midi. — Dans les ruines d'un couvent entre Carnac et Auray.)

MARIE. Oui, laissons passer la grande chaleur. Louise a besoin d'une heure de repos. Ici, nous aurons l'ombre et la solitude.

HENRI. Si vous y êtes bien, je vais donner l'ordre au postillon de dételer les chevaux. (Il s'éloigne.)

LOUISE, accablée. Ah ! Marie, que de bontés pour moi ! Comment avez-vous pu retrouver ma trace ? Je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive aujourd'hui.

ROXANE. Nous avons deviné ton projet plus que nous ne l'avons découvert ; mais le secret n'a point été si bien gardé que nous n'ayons pu te suivre à Auray, où l'affaire de ce matin est déjà connue. Ah ! Louise, quelle folie que de t'exposer pour sauver ce misérable ! Tu l'aimais donc toujours ?

LOUISE. Non certes ! j'ai cessé de l'aimer le jour où l'espoir d'avoir un fils l'a trouvé insensible et hautain ; mais le souvenir de l'enfant est sacré, et, quelque haïssable que fût le père, je lui devais ce que j'ai tenté pour lui. Ah ! je hais tous mes souvenirs, sauf celui du pauvre enfant et celui de la générosité de Cadio !

MARIE, l'embrassant. Et celui de mon amitié, ingrate ?

LOUISE, se jetant dans son sein. Oh ! toi !... Mais tu ne me blâmes pas, toi, j'en suis sûre !

MARIE. Non. J'admire ta grandeur d'âme au contraire, car ce n'est pas une dernière faiblesse de l'amour, je le sais. (A Roxane.) Ne la grondez pas : ce serait à nous, républicains, de la trouver coupable pour avoir voulu sauver un de nos pires ennemis ; mais, moi, devant les châtimens et les supplices, je suis faible aussi, et j'aurais fait comme Cadio : je n'aurais pas tiré sur Saint-Gueltas.

ROXANE. Cadio ! allons, il n'y a pas à dire, c'est un grand cœur, de nous avoir rendu ces actes ! je serais capable de l'embrasser, s'il était là.

HENRI, approchant. Il y est, je viens de l'apercevoir là-bas. Entrez dans cette chapelle ruinée, si vous ne voulez pas le voir.

ROXANE. Mais, moi, je veux bien le voir, le remercier...

HENRI. Pas encore, il paraît fort troublé. Laissez-moi connaître l'état de son âme. Marie peut rester, elle le calmera encore mieux que moi. (Louise et Roxane s'éloignent.)

SCÈNE IX. — LES MÊMES, CADIO, MOTUS, puis LOUISE
et ROXANE, qui s'étaient retirées à l'arrivée de Cadio.

CADIO, voyant Motus derrière lui. Que viens-tu faire ici ?
où est la personne que je t'ai dit d'accompagner... ?

MOTUS. Mon capitaine, j'ai exécuté tes ordres. J'ai
accompagné la jeune citoyenne jusqu'à la porte d'Au-
ray, où elle m'a dit qu'elle voulait entrer seule. De là,
j'ai été à la prison, faire mettre en liberté le citoyen
Rebec ; après quoi, pensant bien que tu viendrais ici
selon ta coutume, je m'y suis rendu pour te commu-
niquer une pétition... Mais je vois que ce n'est pas le
moment, tu n'as pas l'air absolument satisfait.

o. Dis toujours.

MOTUS. Eh bien, c'est la citoyenne Javotte, la belle
fille et la brave patriote qui n'a point voulu rejoindre
son bourgeois, et qui souhaiterait l'honneur d'être at-
tachée au régiment en qualité de cantinière, si la
chose ne te déplait pas.

CADIO. Accordé.

MOTUS, ému. Merci, mon capitaine.

CADIO. Laisse-moi à présent.

MOTUS. Sans t'offenser, mon capitaine, tu me parais
plus molesté que de coutume...

HENRI, paraissant. Ne t'inquiète pas, mon brave, je
suis là. (Motus fait le salut militaire et s'éloigne.)

CADIO, surpris de voir Henri, Toi ? (Voyant Marie.) Et vous ?
Où est mademoiselle... ?

HENRI. En sûreté, nous y avons pourvu.

CADIO. Vous savez donc ce qui s'est passé tantôt ?

MARIE. Elle nous l'a dit. Elle t'admire et te bénit,
Cadio !

CADIO, avec amertume. Vraiment ! Elle est émerveillée de se trouver libre au moment où, pour sauver son amant, elle consentait à suivre son mari ?

HENRI. Tu crois donc toujours l'être ?

CADIO. Non, elle ne m'est plus rien. Moi aussi, je suis libre ; j'oublierai.

MAKIE. Que venais-tu donc faire dans cette solitude, Cadio ?

CADIO. Je ne venais pas me brûler la cervelle. J'appartiens à la patrie ; je suis tout à elle, à présent que je n'ai plus d'injure à venger. Je venais ici chercher le calme que j'y trouve quelquefois. C'est le couvent où j'ai failli être moine. Je me demande si ce n'était pas là ma destinée ! Je serais chassé, je serais errant aujourd'hui ; mais j'aurais dans l'esprit une idée fixe : celle de me préserver de l'amour pour plaire à Dieu, tandis que je m'en suis préservé pour remplir un devoir chimérique, celui de rester digne d'une femme qui me méprisait.

HENRI. Que dis-tu là ? Tu as donc toujours aimé Louise ?

CADIO. A présent, je peux l'avouer : je l'ai aimée comme je l'ai haïe, passionnément ! sans aucun espoir, et rempli de dégoût pour le choix qu'elle avait fait, je me suis obstiné à être un homme plus fort, plus brave, plus chaste que celui qu'elle me préférerait. Ah ! l'effroyable travail auquel je me suis condamné pour plier ma nature contemplative à ces habitudes d'énergie et de stoïcisme ! J'ai failli en devenir fou !.. Et, quand, après avoir vaincu tous mes instincts, j'avais réussi à me rendre terrible au lieu de tendre que j'étais, je me retrouvais toujours en face de l'impossible ! « Elle ne saura pas tes souffrances, elle n'as-

sistera pas à tes combats, tu n'auras jamais un nom qui remplisse une page de l'histoire, et dont l'éclat efface celui que ton rival a reçu de ses pères. Elle ne rougira pas de t'avoir méconnu, elle ne se doutera pas que tu es supérieur à son idole ! » Voilà ce que je me disais, Henri ! Ah ! pourquoi as-tu mis dans mon cœur cette soif de devenir un homme ? Je ne pouvais pas aspirer à demi, moi qui dès l'enfance m'étais paresseusement abandonné à la facile douceur de ne rien être ! J'étais heureux comme l'oiseau des bois et comme la fleur des bruyères ! Tu m'as fait croire que la race humaine était plus noble, plus digne du regard de Dieu ; hélas ! j'ai foulé aux pieds la musette du Bohémien, et j'ai pris le sabre qui donne l'envie de tuer, le cheval dont la course enivre ! J'ai respiré l'odeur de la poudre, et je me suis cru bien grand ! Pauvre fou ! j'oubliais que l'homme développe en lui, avec la fièvre de la lutte, la fièvre de l'amour, et que plus il fait bon marché de sa vie, plus il est avide d'un jour où sa vie se complète par le bonheur. Ah ! mes amis, n'admirez pas votre ouvrage, vous avez fait un malheureux !

MARIE, lui prenant la main. Si Louise avait quitté brusquement Saint-Gueltas pour venir avec toi, est-ce que tu l'aurais estimée ?

CADIO. Il y a eu un jour où, dans l'horreur du carnage, elle m'a mis une arme dans la main en me disant : « Garde-moi, venge-moi ! » Elle ne savait ce quelle faisait, elle l'a oublié peut-être ! Moi, je m'en souviens, car, ce jour-là, j'étais passé dieu, j'étais invulnérable ! Une seule petite blessure a fait couler mon sang, elle l'a essuyé, elle pleurait. Moi, j'étais heureux, j'étais fou ! J'aurais dû mourir ce jour-là.

HENRI. Et, aujourd'hui, tu crois que sa reconnaissance est moindre, son amitié moins sincère?

CADIO. Aujourd'hui, elle aime Saint-Gueltas mort, comme elle l'a aimé vivant. Le destin qui me poursuit a donné une belle mort à ce maudit, et à moi l'affront de la lui laisser conquérir, sous peine d'être lâche en tuant de ma main un rival sans défense. Louise s'est flattée de m'avoir désarmé en me promettant... Ah! dites-lui bien que ce n'est pas pour elle, que c'est pour moi-même que je me suis abstenu de la frapper! Dites-lui que sa promesse était lâche et odieuse; elle a cru que je voulais d'elle autre chose que son amour! Elle m'a jugée d'après lui! Tenez! son âme est flétrie comme sa personne, comme sa vie, comme son honneur. Tout est usé en elle, la joie d'être mère et la douleur de l'avoir été. Son cœur est glacé, les baisers d'un débauché ont souillé ses lèvres.. Il ne reste plus d'elle que la brigande ennemie de son pays et alliée des traîtres. Ses vœux sont pour l'Angleterre, le Dieu qu'elle prie est le même fétiche que les moines voulaient me faire adorer ici; c'est le roi du ciel qui gouverne le monde à la façon des rois de la terre, en consacrant l'esclavage! Elle méprise le peuple dont elle s'est servie pour nous faire la guerre et dont elle rougirait d'accepter l'alliance... Elle est vaine, elle est folle, elle est aveugle,... et je l'aimais, moi qui aurais dû la trouver indigne d'être la compagne d'un soldat de la République!

LOUISE, paraissant. J'en suis indigne, Cadio, c'est vrai! Considérez-moi comme morte et pardonnez-moi. Un éternel repentir expiera mon égarement.

CADIO. Que je vous pardonne! Est-ce que vous l'accepteriez, mon pardon?

LOUISE. Puisque je vous le demande...

CADIO. Ah! vous n'accepteriez pas celui de l'amour...

MARIE. Aujourd'hui, non! Son âme est brisée; mais le temps efface les plus cruels souvenirs. (Ses.) Reviens dans un an, Cadio, et je te réponds d'elle.

CADIO, avec douleur. Elle pleure!... elle pleure amèrement!... Louise, est-ce ~~du~~ que vous pleurez?

LOUISE. Non; Cadio, c'est le mal que je t'ai fait.

HENRI. Vous pouvez le réparer, Louise. Vous voyez bien qu'il vous aime plus que jamais!

LOUISE. Eh bien, qu'il revienne dans un an. Jusque-là, je vivrai de sa pensée; elle aura purifié mon âme et retrempé ma vie! (Elle s'éloigne.)

CADIO. Un an! Elle veut porter le deuil de Saint-Cueltas...

MARIE. Non! Elle t'aime depuis la terrible journée de Carnac. Je le sais, moi; mais elle craint l'amertume de tes ressentiments, et des reproches qu'elle ne mérite plus de toi, puisqu'elle se les fait à elle-même.

CADIO. Elle m'aime et elle me craint!... Ah! j'oserais un fâche si j'achetais de briser ce pauvre cœur de femme! Non, non, Marie, dites-lui que je n'ai pas travaillé en vain à me rendre fort. Je saurai étouffer en moi les tortures de la jalousie. C'est à cela maintenant que j'appliquerai ma volonté; je me suis soutenu par la haine; je saurai m'élever par l'amour.

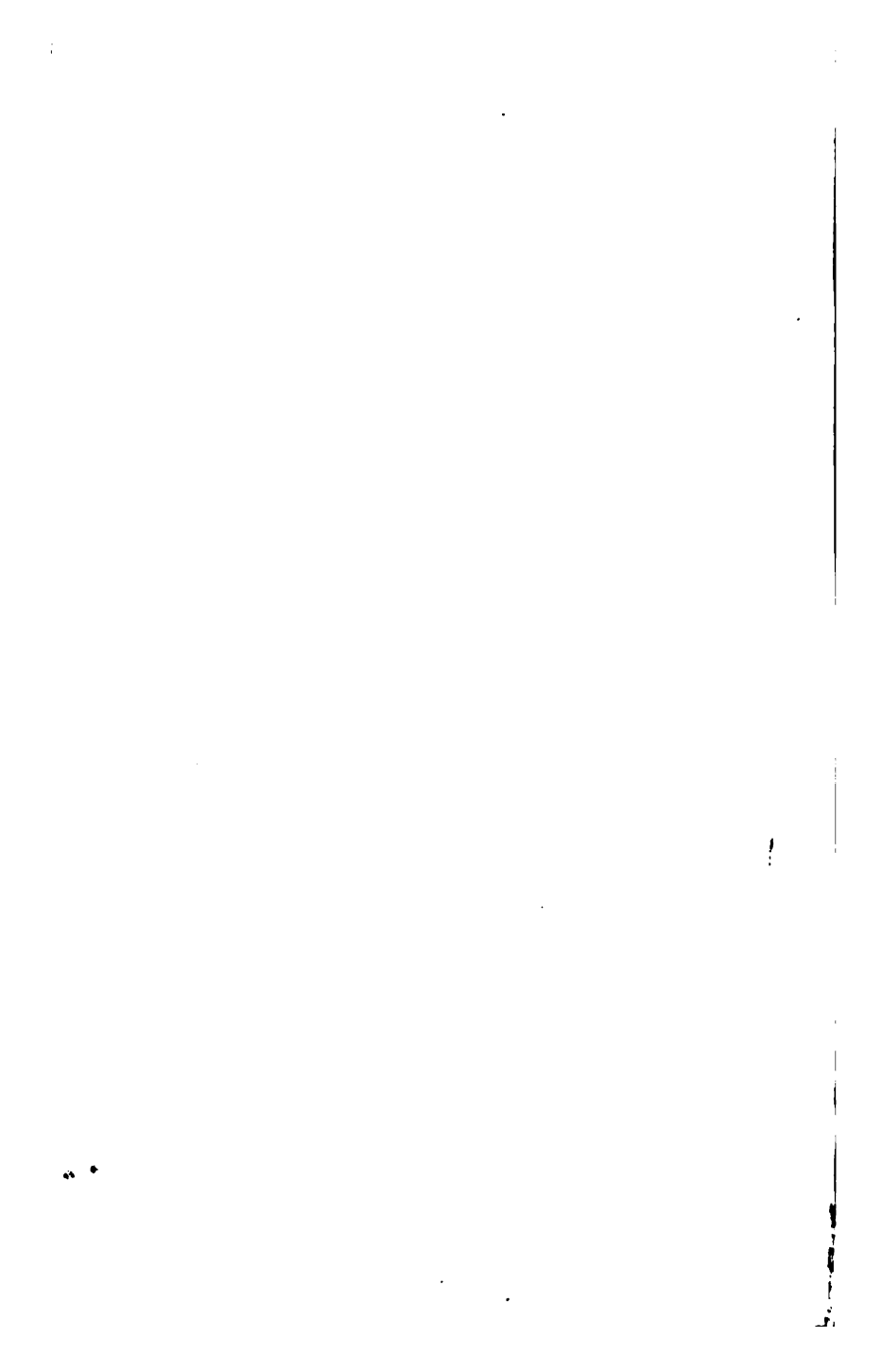
HENRI. Bien, Cadio! Te voilà dans le vrai; tu entres dans le grand courant qui entraîne la patrie, lasse de violence, vers la réconciliation. Le besoin d'aimer est l'impérieux résultat de nos déchirements. Tu vas quitter cette sanglante arène pour quelques semaines, j'apporte ici ton congé; tu le trouveras à Auroy. Viens

nous rejoindre à Nantes, où nous emmenons Louise. Là, vous oublierez que vous représentez tous deux les partis extrêmes de la lutte : elle, le passé avec ses erreurs ; toi, le présent avec ses excès. Marie m'a pardonné d'être gentilhomme, Louise te pardonnera d'être sans famille. Le temps est venu où l'on ne vaut que par soi-même ; la Révolution a consacré le principe, c'est à l'amour de sanctifier le fait.

ROXANE, qui l'écoute. C'est bien fort, Henri, ce que tu dis là !... Si au moins Cadio était général !

HENRI. Soyez tranquille, il le deviendra !

FIN



ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

OEUVRES COMPLÈTES
DE
GEORGE SAND

NOUV. ÉDITION FORMAT GR. IN-18

LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR.....	1 vol.	JEAN DE LA ROCHE.....	1 vol.
ADRIANI.....	1 —	JEAN ZISKA — GABRIEL..	1 —
ANDRÉ.....	1 —	JEANNE.....	1 —
ANTONIA.....	1 —	LAURA.....	1 —
LES BEAUX MESSIEURS		LÉLIA — Métella — CORA.	2 —
DE BOIS-DORÉ.....	2 —	LETTRES D'UN VOYAGEUR	1 —
CADMO.....	1 —	LUCREZIA FLORIANI — LA- VIRIA.....	1 —
LE CHATEAU DES DÉSERTS.....	1 —	MADemoisELLE LA QUIN- TINIE.....	1 —
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE.....	2 —	MADemoisELLE MERQUEM	1 —
LA COMTESSE DE RUDOL- STADT.....	2 —	LES MAÎTRES MOSAISTES	1 —
LA CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE.....	2 —	LES MAÎTRES SONNEURS.	1 —
CONSTANCE VERRIER... 1 —		LA MARE AU DIABLE... 1 —	
CONSUELO..... 3 —		LE MARQUIS DE VILLEMER	1 —
LES DAMES VERTES.... 1 —		MAUPRAT..... 1 —	
LA DANIELLA..... 2 —		LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1 —
LE DERNIER AMOUR... 1 —		MONSIEUR SYLVESTRE... 1 —	
LA DERNIÈRE ALDINI.. 1 —		MONT-REVECHE..... 1 —	
LE DIABLE AUX CHAMPS	1 —	NARCISSE..... 1 —	
ELLE ET LUI..... 1 —		NOUVELLES..... 1 —	
LA FAMILLE DE GERMAN- DRE..... 1 —		LA PETITE FADETTE... 1 —	
LA FILLEULE..... 1 —		LE PÉCHÉ DE M. AN- TOINE..... 2 —	
FLAVIE..... 1 —		LE PICCININO..... 2 —	
FRANÇOIS LE CHAMPI... 1 —		PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE..... 1 —	
HISTOIRE DE MA VIE... 10 —		LE SECRÉTAIRE INTIME.	1 —
UN HIVER A MAJORQUE— SPIRIDION..... 1 —		SIMON..... 1 —	
L'HOMME DE NEIGE.... 3 —		TAMARIS..... 1 —	
HORACE..... 1 —		TEVÉRINO — LÉONS LEONI	1 —
INDIANA..... 1 —		THÉÂTRE COMPLET..... 4 —	
ISIDORA..... 1 —		THÉÂTRE DE NOHANT... 1 —	
JACQUES..... 1 —		L'USCOQUE..... 1 —	
		VALENTINE..... 1 —	
		VALVÈDRE..... 1 —	
		LA VILLE NOIRE..... 1 —	

MADemoiselle
MERQUEM

PAR

GEORGE SAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 43

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés



A MON NEVEU

OSCAR CAZAMAJOU



MADEMOISELLE

M E R Q U E M

Madame du Blossay venait de s'installer dans sa nouvelle résidence du Plantier lorsqu'elle m'écrivit :

« Mon cher Armand, tu vas venir tout de suite, je t'en avertis. Une tante qui n'a pas de fils ne peut se passer de son neveu quand il s'agit d'un établissement qui est son dernier nid de campagne. Je trouverai tout très-bien du moment que tu seras content de notre ermitage. Et puis je veux te marier, et je suis assez bien renseignée déjà pour être sûre que, dès cette année, tu pourras choisir ici celle qui te convient. »

Ma tante du Blossay m'avait servi de mère; elle était toute ma famille, je n'avais rien à lui refuser, nous nous aimions tendrement. Je partis le jour même.

J'étais résolu à lui complaire en toutes choses, hormis une seule : je ne voulais pas me marier. Non

que je fusse un homme de plaisir : ma vie, au contraire, avait toujours été sérieuse ; mais j'aimais ce côté de l'indépendance que l'on pourrait appeler l'irresponsabilité. Élevé avec amour par une femme de mérite, et conservé aussi pur que possible, grâce à un milieu intelligent et affectueux, j'avais pris le goût des personnes et des choses d'élite, et je savais combien la véritable distinction est devenue rare. Je voyais très-bien que mon entourage était un petit monde exceptionnel, une oasis dans le désert intellectuel du monde d'aujourd'hui, ce monde qui représente non plus du tout un étage social quelconque, mais une foule associée pour partager les mêmes plaisirs, sans lien réel entre les individus qui la composent.

J'étais trop jeune — je n'avais encore que vingt-cinq ans — pour me sentir mécontent de la vie et désenchanté de mon époque. L'époque où l'on est jeune est, je crois, toujours belle, et le Paris mêlé, extravagant et charmant que je traversais ne me causait nul ennui. Ma tante se plaignait vivement de l'état fébrile général. Je tâchais de la réconcilier avec les inévitables résultats de nos inévitables révolutions. J'y trouvais mille sujets d'étude, et j'aimais à philosopher avec elle sur l'enchaînement des causes et des effets ; mais, si je portais dans mes jugements la tolérance de mon âge, c'était à la condition de ne pénétrer dans le tourbillon qu'à mes heures et dans la limite de mes goûts. Je voulais bien y passer en amateur, mais non y devenir esclave. Or, on devient indubitablement l'esclave d'une situation donnée, quand, pour s'y pousser ou s'y maintenir, il faut sacrifier sa dignité, ses loisirs ou ses opinions. Pauvre, il faut s'ingénier à faire fortune, car la vie du monde

est ruineuse. Riche. il faut s'appliquer à faire reluire et sonner sa richesse. Dans l'un et l'autre cas, il faut s'effacer soi-même, immoler sa propre originalité, s'enchaîner ou se transformer. Moi qui n'étais ni pauvre ni riche, je ne voulais pas être forcé de devenir l'un ou l'autre. Un grand dévouement à une personne ou à une idée m'eût paru digne d'un suprême effort; mais se dévouer à l'amusement de gens qui s'amuse aussi bien des désastres que des triomphes de l'individu, c'est une fantaisie creuse que je n'ai pas comprise encore.

Donc, je redoutais le mariage comme un changement d'état qui eût subordonné mes habitudes et mes occupations aux ambitions probables de ma femme, ou qui eût créé entre nous une lutte désastreuse. Je suppliai ma tante, sinon de renoncer à son projet, du moins de l'ajourner.

— Voyons, me dit-elle, avoue que tu as une peur terrible que je ne veuille te marier avec ta cousine !

— Non, ma tante, je ne crains pas que vous y ayez jamais songé.

— Et tu as raison. Ma fille est mondaine au fond de l'âme. J'ai eu beau l'élever dans les mêmes idées que celles dont je t'avais nourri : ce qui t'a semblé sage et bon lui paraît, à elle, arriéré, cruel, intolérable. Elle aspire à m'échapper pour se lancer dans la grande cohue, et il faudra que je me résigne à lui voir faire quelque beau mariage bien sot, ou elle mourra de colère ou de chagrin dans notre solitude. Ah ! mon cher enfant, les mères ne sont pas heureuses par le temps qui court, quand elles n'ont pas l'esprit d'être folles !

— Ne parlons pas de cela, chère tante. Attendons

et espérons ; les dix-sept ans d'Erneste n'ont pas dit leur dernier mot. Et puis l'homme qui joindrait le mérite à une position brillante n'est pas impossible à rencontrer. Cherchons-le, ce *rara avis*, au lieu de songer à me faire trouver la femme de mes rêves.

— Comment est-elle, la femme de tes rêves ? Ne peut-on le savoir, ne fût-ce que pour se distraire un peu des idées sombres ?

— Oh ! alors... Je voudrais vous tracer un portrait aimable et charmant... Vous, par exemple.

— Avec trente ans de moins, j'imagine ? Eh bien, tu ne sais ce que tu dis : à vingt ans, je ne valais pas ce que je vau. Je n'avais pas souffert, et, comme il vous faut des âmes toutes neuves, à vous autres, comme vous voulez faire verser la première larme, vous serez toujours condamnés à épouser l'inconnu ; car le chagrin rend très-bon ou très-mauvais, on ne sait le résultat que quand il n'est plus temps d'y rien changer.

Ma cousine Erneste était la plus jolie fille qu'on pût voir, très-spirituelle, très-aimable et très-bonne, et avec tout cela elle faisait le désespoir de sa mère et le tourment de sa maison : elle s'ennuyait !

Il n'y a guère de milieu aujourd'hui pour les jeunes filles : être très-instruites, très-studieuses, très-intelligentes, ou se trouver très-malheureuses quand leurs parents ne peuvent pas ou ne veulent pas les exhiber perpétuellement. Ma tante, qui n'avait qu'une médiocre fortune, avait tout fait pour empêcher sa fille unique de partager les ivresses de la vie élégante. Elle avait rêvé, comme toutes les mères raisonnables, d'en faire une bonne petite femme bien sage, bien modeste et bien douce ; mais, comme toutes les mères raisonnables, elle avait échoué devant la folie du siècle.

Elle s'était imaginé que la raison peut parler à l'ivresse ; elle avait oublié que l'ivresse n'a pas d'oreilles, et que le moindre bourdonnement de violons emporte les paroles maternelles les plus tendres et les plus sensées. Le siècle était venu chercher sa proie et l'avait saisie aussi facilement, dans ce petit intérieur modeste et digne, que si elle l'eût trouvée sur la place publique. Le démon était entré dans la chambre de la jeune fille sous la forme de la couturière, sous celle de la coiffeuse, sous celle de la maîtresse de piano, sous celle de la jeune amie sortant de pension, sous celle du journal des modes emprunté à la tailleur, sous celle de l'entre-filet de journal consacré à la description des fêtes de telle ou de telle duchesse ou marquise.

On ne peut pas élever une fille dans une cage. Il faut bien qu'elle vive, qu'elle voie, qu'elle entende et qu'elle respire. Où la mènera-t-on promener, à Paris, si ce n'est au soleil ou au milieu des arbres ? C'est là justement que le Paris élégant et folâtre aime à se montrer ; c'est là que passe, dans le plus fringant équipage et dans la plus merveilleuse toilette, la femme équivoque dont cette enfant ne voit que les ailes de papillon, et ne saurait soupçonner la momification morale ; c'est là que les hommes bien mis et bien montés l'emportent sur toutes les espèces inférieures, et que la qualité d'honnête homme n'est rien auprès de celle d'homme bien ganté et bien chaussé.

Quelle plaisante chose ! la jeune fille qui voit passer ces légers cavaliers rêve de les voir caracoler à la portière de sa voiture. Elle n'en aime aucun, mais tous lui plaisent. Elle ne pressent aucun danger dans l'émotion qu'ils lui causent. Elle s'en amuse, elle

s'en moque avec quelque maligne compagne, aussi agitée, aussi affolée qu'elle-même. Toutes deux sont innocentes, fières et froides; ce n'est encore ni par le cœur ni par les sens qu'elles vivent et tressaillent; c'est par la vanité, par la soif d'être remarquées, par l'ambition de planer un jour sur cette foule où elles se glissent aujourd'hui timides et rieuses. Rien de plus chaste et de plus inoffensif que ce vertige de l'adolescence : rien de plus funeste si, dans les profondeurs de l'âme, un puissant germe de dignité ne se tient prêt à vaincre la soif du succès et les convoitises du luxe.

C'est ce germe de la véritable fierté féminine que ma tante n'avait pu développer chez sa fille. Là encore, elle s'était heurtée à des obstacles inévitables. Peut-on dire à une fille de quatorze ou quinze ans à quelles chutes conduisent les enivrements qui l'enlacent ? Si elle les ignore, elle ne s'en méfiera pas. Si elle les sait, elle voudra les braver, soit par curiosité, soit par dédain.

Un peu plus tard, l'instruction complète donnée à la jeune tête devient plus dangereuse encore, car nul ne sait le mystère qui s'accomplit en elle. Ma tante m'accordait une entière confiance et m'avouait ses perplexités. J'étais d'un avis différent du sien. Elle eût voulu envelopper son Erneste d'un nuage impénétrable et la conserver vierge d'imagination jusqu'au jour où paraîtrait l'objet de l'amour permis. Il me semblait, au contraire, que, pour son âge, ma jeune cousine n'était pas assez développée dans le sens de la femme, et qu'il eût mieux valu pour elle rêver d'amour que d'ambition.

Quoi qu'il en soit, Erneste, quand son système ner-

veux était au beau, avait toutes les grâces d'une aimable enfant : elle chérissait sa mère, elle était douce et généreuse, elle montrait des aptitudes intelligentes ; mais, quand passait la rafale, c'était la migraine, le dépit, les larmes, les jours de diète volontaire, les bruyantes insomnies, mille langueurs, mille caprices, et, par contre-coup, mille cruautés dont saignait le cœur maternel.

Je n'avais aucun empire sur elle, et je crois même que je lui inspirais alors de l'aversion. J'étais un frère trop clairvoyant, un ami trop sincère. J'aurais pris de l'ascendant au moyen d'un système d'adroite flatterie ; mais alors j'aurais plu peut-être, et c'est ce que je ne voulais à aucun prix.

Je connaissais le Plantier pour être venu, au nom de ma tante, en négociier l'achat ; mais, absent depuis quelques mois, je n'avais pu l'aider à y donner les derniers soins, et je fus agréablement surpris de voir avec quel goût elle avait su accommoder sa modeste résidence à ses besoins et à ses ressources. C'était moins un petit château qu'une grande vieille maison normande avec ses reliefs et ses ornements de bois encadrant des panneaux de silex grisâtre. Ces chalets du Nord ont leur physionomie et leur mérite ; ils sont complets pour le peintre quand ils sont, comme celui du Plantier, chamarrés de vignes et de chèvrefeuilles dont les enroulements égayaient la froideur de ton des matériaux. Le dernier étage, mansardé, avait comme revêtement, entre chaque croisée, une savante imbrication d'ardoises ; au second, ces revêtements étaient en chêne simulant des écailles. Cela n'était pas beau, mais offrait à l'œil la sensation du solide et du confortable sous un climat pluvieux.

L'ensemble était massif, la décoration simple. Des arbres magnifiques, ces grands hêtres monumentaux qui sont les cèdres et les palmiers de certains cantons de la Normandie, protégeaient toute l'habitation et tout le jardin contre les rafales. Au reste, le pays environnant, gracieusement creusé en vallons à doubles et triples plissements, était bien abrité contre les vents de mer. Ces régions intermédiaires entre les grandes plaines du pays normand et les côtes de la Manche sont extrêmement agréables et souriantes. Pas de grands effets, mais partout du charme, une admirable végétation, des mouvements de terrain qui semblent ménagés pour les plaisirs de la vue et de la promenade; les influences de la mer adoucies et comme tamisées par la beauté des arbres et le parfum des prairies; un sentiment de repos, de bien-être et de sécurité jusqu'au pied des derniers remparts de la blanche falaise; un sol riche, bien cultivé et meublé de fermes d'une composition très-décorative; des chemins de sable toujours propres, avec des sinuosités convenablement mystérieuses : telle était l'oasis où ma bonne tante eût voulu finir ses jours, si sa fille eût partagé ses goûts et ses idées.

Mais combien peu elle les partageait, la jeune victime transplantée sur cette terre d'exil et de malédiction ! Dès le lendemain de mon arrivée, en me faisant les honneurs de son nouveau manoir, elle fut intarissable de reproches sur mon acquisition et de moqueries sur mon goût d'artiste. J'avais eu beau m'assurer avec un soin minutieux de la bonne qualité des matériaux et du bon état des charpentes, elle décrétait qu'au premier orage cette vieille maison rongée de mousse tomberait en poussière. Les ar-

doises dorées de leurs beaux lichens étaient, selon elle, des tentures de deuil sur lesquelles il avait plu du jaune d'œuf. Les guirlandes de feuillage étaient une décoration de cabaret un jour de noce villageoise, et les écailles de bois entrevues à travers les pampres faisaient l'effet de grands vilains crocodiles collés aux murailles et cherchant à se chauffer le dos au soleil. Je la forçai d'avouer que, si cette maison eût été un palais de fées et ce pays un Éden, elle en eût pris possession avec autant de répugnance.

— Mon Dieu ! reprit-elle, il ne faut pas me dire que je hais la campagne. Je l'aime beaucoup, au contraire, quand elle ressemble à quelque chose de vivant et de civilisé.

— Comme le bois de Boulogne par exemple ? La campagne pour toi, c'est la poussière des cavalcades et le roulement des voitures.

— Eh bien, nous pouvions avoir cela sans dépenser ce que nous coûte cette horrible mesure, et, si c'est un travers d'aimer ce que tout le monde aime puisque tout le monde y va, je ne comprends pas que maman, qui prétend faire mon bonheur et sacrifier tout à ma santé, m'ait amenée dans ce désert, où l'ennui me fera mourir.

— Êtes-vous donc seules ici ? Je croyais que vous aviez des voisins en quantité suffisante.

— Ah ! l'horrible chose que les voisins qu'il faut voir, stupides ou non, par la seule raison qu'ils sont vos voisins et qu'on ne peut pas les changer ! Je déclare que tous les nôtres sont insoutenables.

— Voyons, dis-en beaucoup de mal, ça te fera du bien.

— A la bonne heure ! Je ne demande pas mieux ; mais non : ce serait trop long. Ils sont une vingtaine,

plus fâcheux les uns que les autres. Je n'en citerai que deux, un homme et une femme, que je déteste particulièrement.

— Comment appelle-t-on ce couple infortuné ?

— Ce n'est pas un couple, c'est un vieux garçon et une vieille fille qui demeurent aux deux bouts de l'horizon, et qui m'agacent les nerfs par le bien qu'ils disent l'un de l'autre. Pure affectation, car, s'ils s'aimaient tant, ils se seraient épousés, et tous deux professent l'horreur du mariage.

— Où vivent ils, et comment les nomme-t-on ?

— Commençons par le sexe qui se prétend le plus noble. M. de Montroger habite le castel moderne que tu vois enfoui dans le vallon, à une demi-heure de chemin d'ici. C'est un homme de quarante ans, qui serait bien, s'il y avait un peu d'intelligence dans ses gros yeux noirs et un peu de poésie dans sa tournure; mais il a un système, qui est de se traiter d'homme nul avant que personne songe à lui demander ce qu'il est. Il craint apparemment que sa beauté ne l'expose aux visées des mères de famille et ne compromette le repos des jeunes personnes.

— En d'autres termes, c'est un homme modeste et sérieux. Il est riche, à ce que l'on ma dit ?

— Il est riche et *il fait du bien* ; c'est l'homme de la rengaine utilitaire et provinciale. Tu avais donc déjà entendu parler de lui ?

— Oui, comme du plus galant homme qui existe. Je ne lui souhaite pas une femme telle que toi, mais je te souhaiterais...

— Un mari tel que lui ? Dieu m'en préserve ! Un homme qui serait mon père ! qui est jeune de figure, j'en conviens, mais vieux d'idées, revenu de toutes les illu-

sions, et qui ne passe que six semaines à Paris tous les hivers, sous prétexte qu'il y perd son temps et qu'il s'y ennue! Mais je vois que tu es disposé à prendre son parti. Je passe à l'autre personnage, à moins que ton opinion ne soit faite aussi sur son compte.

— La vieille fille? Non, je n'ai pas ouï parler d'une vieille fille durant les trois jours que j'ai passés ici ce printemps. Tu la nommes?...

— Mademoiselle Merquem.

— Quel âge?

— Elle se donne trente ans; elle flotte entre trente-cinq et quarante. C'est selon les jours.

— Laide?

— Affreuse! longue, maigre, sèche, pédante, bizarre. Devine un peu à quoi elle passe son temps et dépense sa fortune, qui est considérable, à ce qu'on dit.

— Elle cherche le grand œuvre?

— Ah! tu me fais poser! Tu la connais?

— Je te jure que non.

— Comment as-tu deviné le secret de cette folle!

— J'ai parlé au hasard; mais je crois que c'est toi qui me fais poser. La recherche de la pierre philosophale n'est pas une manie de notre siècle. Personne n'y croit plus, et, à moins que ta voisine ne soit véritablement aliénée...

— Elle l'est, j'en suis certaine; mais ne va pas répéter ce que je te confie. Maman me gronderait; elle professe une grande admiration pour la docte Merquem, et c'est à ce point... Mais tu vas me donner ta parole d'honneur de ne pas me trahir?

— Je te la donne.

— Apprends que maman s'est mis en tête de te marier avec elle.

— Tu inventes cela. Comment le saurais-tu ?

— Je le sais parce qu'on s'est caché de moi pour y penser, et que ce mystère m'a donné le droit d'entendre et de deviner. Maman ne fait pas autre chose que d'interroger adroitement l'homme le plus stupide des cinq parties du monde, M. Bellac, un vieux savant qui demeure chez mademoiselle Merquem, et que les paysans de par ici tiennent pour sorcier, parce qu'il fait de l'or avec elle, à ce qu'ils prétendent. D'autres disent qu'ils évoquent ou conjurent les vents, et que, du haut du vieux donjon qu'ils habitent là-bas sur la colline, ils parlent à la mer, aux nuages et aux étoiles. La cuisinière que nous avons a demeuré chez eux. Elle jure qu'ils fabriquent des poisons, qu'ils déterminent des cadavres...

— Et qu'ils mangent des enfants ? Eh bien, voilà une jolie femme que ma tante me destine !

— Tu te moques de moi ? Je t'assure qu'il y a une chose vraie dans tout cela, c'est que mademoiselle Merquem travaille la nuit avec ce vieux alchimiste.

— Et que ta mère est curieuse de savoir au juste quelle science ils étudient ?

— Non, maman admire les gens qui étudient n'importe quoi. Quand elle interroge M. Bellac, c'est sur les mérites et vertus de la châtelaine, et aussi parce qu'elle voudrait savoir si elle a fait vœu de ne pas se marier. Maman est bien bonne de se tourmenter de cela. Quel vœu aurait pu faire une personne qui ne croit à rien ?

— Mais si ! elle croit au diable, puisqu'elle s'est donnée à lui. C'est quelque chose en matière de foi !

— Allons ! tu ne veux rien prendre au sérieux ! inutile que je me donne la peine de causer avec toi. J'al-

lais te proposer une alliance offensive et défensive pour nous préserver, toi de la femme alchimiste, moi du vieux garçon *utile au progrès*...

— Ah ! tu ne m'avais pas dit que tu craignais la recherche de M. de Montroger ?

— Je ne sais s'il songe à moi, mais, bien sûr, maman songe à lui, car elle me condamne à entendre son éloge au moins une fois par jour, et mademoiselle Merquem doit être dans la confidence, car elle fait sa partie dans le duo toutes les fois qu'elle vient ici.

— Vient-elle souvent ?

— Elle vient tous les jeudis, et nous allons chez elle tous les dimanches.

— Elle reçoit donc ?

— Oui, et même assez grandement ; mais des gens si graves, qu'on se décroche la mâchoire à ses petites soirées.

— Elle reçoit ses voisins de campagne, ou des personnes de la ville ?

— Il y a de tout ; c'est un mélange de malheureuses Parisiennes exilées comme nous, de vieux gentillâtres moisissés comme leurs manoirs, et de provinciaux plus ou moins mal mis et mal élevés des villes environnantes.

— Je suis certain, au contraire, qu'il n'y a là que des gens parfaitement élevés ; autrement, ta mère ne t'y mènerait pas. C'est demain dimanche, nous y allons ?

— Oh ! certes, nous n'y échapperons pas.

— Eh bien, remettons jusqu'à lundi l'alliance offensive et défensive que tu m'offres. Il faut d'abord voir l'ennemi, connaître ses forces, pénétrer ses desseins ; après quoi, nous dresserons nos plans de campagne.

J'attachais si peu d'importance aux facéties de ma petite cousine, que je ne pensai même pas à ques-

tionner sa mère sur la demoiselle alchimiste; mais, comme je connaissais un peu M. de Montroger, j'amenai naturellement la conversation sur son compte.

— C'est un excellent homme, répondit ma tante, et je suis certaine que nous aurons là un bon voisin, peut-être un ami. Il est froid et sérieux, mais dévoué, actif, aimé dans le pays, estimé de tout le monde.

— Alors, vous pensez peut-être... ?

— A le marier avec Erneste? Eh bien, non, je n'y pense pas du tout. Un homme qui a été raisonnable jusqu'à sa quarantième année ne fera jamais la folie de choisir pour compagne une enfant si fantasque. Je sais, d'ailleurs, qu'il a trouvé mainte fois de meilleures occasions, et qu'il n'a jamais voulu aliéner sa liberté. Enfin je vois de reste que, voulût-il de nous, Erneste le trouverait trop mûr et trop sérieux. Ce n'est donc pas à ce mariage-là que je pense.

— Avez-vous quelqu'un en vue pour elle?

— Oui, le fils aîné du receveur général des finances, dont on m'a dit le plus grand bien et qui cherche une femme dans les conditions de naissance et de fortune où nous sommes. Nous le verrons demain chez notre grande voisine. Garde-toi bien de donner l'éveil à Erneste, elle serait coquette ou maussade. Tâchons qu'elle soit elle-même et ne se doute de rien.

— Fort bien; mais qui appelez-vous votre grande voisine?

— Ah! c'est vrai, j'oubliais de te dire... C'est une personne très-intéressante et très-remarquable, encore jeune et belle, petite-fille de feu l'amiral Merquem, très-riche, très-excentrique, il faut l'avouer, mais d'une excentricité dont on ne peut médire, car sa vie est irréprochable. Elle professe l'amour absolu de l'in-

dépendance, et, par la dignité de sa conduite, elle a vraiment conquis le droit de vivre à trente ans comme si elle en avait soixante. Elle demeure seule et va seule où bon lui semble ; mais, en réalité, elle ne va presque nulle part, car elle n'a pas le goût de se montrer, et elle chérit la retraite. En venant chez nous, elle me fait beaucoup d'honneur, et je lui suis reconnaissante d'avoir bien voulu me prendre en amitié à première vue.

— Ne passe-t-elle pas pour une femme savante?

— Elle passe pour une femme instruite. Quelques personnes croient qu'elle s'occupe de science, parce qu'elle héberge un vieux savant respectable avec lequel elle sait causer et se plaire. Il est certain que c'est un homme qui sait tout, et qu'on ne peut passer une heure avec lui sans apprendre quelque chose ; mais, quant à elle, elle nie qu'elle ait part à ces grandes connaissances. Elle ne parle jamais de manière à faire penser qu'elle en sache beaucoup plus long que les autres. Elle n'est extraordinaire que sur un point, l'obstination qu'elle a mise à ne pas connaître les joies, les peines et les devoirs de la famille.

— Mais, si elle n'a que trente ans et si elle est encore belle, elle peut bien se raviser?

— Elle n'aurait, je crois, qu'un mot à dire pour trouver sous sa main un fort galant homme. On prétend que M. de Montroger a toujours été épris d'elle et qu'il l'est encore.

— Il est bien timide et bien gauche, s'il n'a pas su inspirer l'amour, ou tout au moins la confiance?

— Il n'est ni gauche ni timide, et on cherche en vain la cause de son peu de succès. Il faut bien qu'il y en ait une ; on la saura avec le temps.

— Moi, je crois la deviner. Mademoiselle Merquem est égoïste.

— Eh bien, non, tu verras; elle te plaira beaucoup.

— Alors, gare à mon pauvre cœur !

— Non ; je ne crois pas qu'elle t'inspire autre chose que l'amitié. Les femmes d'esprit n'inspirent que ce qu'elles veulent... aux hommes d'esprit !

Quand nous approchâmes, le lendemain, des hauteurs que domine le château de la Canielle, résidence de mademoiselle Merquem :

— J'avoue, dis-je tout bas à Erneste, que je regrette d'avoir interrogé ma tante sur la femme alchimiste. Je me suis privé d'une émotion agréable à la vue de ce mystérieux manoir, où, grâce à toi, j'aurais pu compter surprendre une vieille Parque occupée à des maléfices. A présent, hélas ! je sais que mademoiselle Merquem n'est ni vieille, ni laide, ni sorcière, ni savante.

— Ah ! je vois, répondit Erneste, que maman t'a déjà tracé son portrait à sa manière. Eh bien, tu vas voir comme on s'amuse chez elle !

Le château était du siècle dernier, spacieux et simple, très-confortable d'aspect et bâti à mi-côte sur une colline rocheuse dont une échancrure rendait l'abord facile et la montée douce. L'ancien manoir inhabité dressait ses ruines féodales à cent mètres plus haut, sur le plateau de la falaise. Un parc touffu jeté en pente rapide sur la déclivité de ce plateau reliait les deux constructions. Du château neuf, qui tournait le dos à la mer, on ne voyait que la campagne fraîche et riante. Sans doute les belles histoires d'Erneste avaient laissé dans mon esprit quelque curiosité, car j'eusse voulu monter tout de suite au vieux donjon, d'où la vue devait être grandiose et dont l'aspect annonçait quelque

chose de formidable; mais, pendant que nous traversons la cour, Erneste m'apprit que l'entrée de ce nid de mouettes était interdite au vulgaire, vu qu'il renfermait le laboratoire de M. Bellac.

De vieux domestiques à l'air grave, pour la plupart anciens marins, nous introduisirent dans un immense salon boisé, trop bas pour être majestueux, et trop peu orné pour être agréable. Il eût fallu peu de chose, quelques vases de fleurs ou de feuillage pour en rompre les lignes froides. La rigidité d'habitudes de la vieille fille se faisait-elle sentir dans ce parti pris de dénûment austère, ou bien était-ce un sacrifice aux goûts de l'aïeul, qui avait irrévocablement fixé l'arrangement de sa demeure? Il est certain que cette grande pièce basse ressemblait à la cabine d'un navire gigantesque. Heureusement, les fenêtres, j'allais dire les écoutilles, s'ouvraient sur une galerie à jour toute pleine de verdure exotiques, et c'est là qu'on se tenait tous les soirs d'été quand on ne se livrait pas à la promenade; c'est là qu'une vingtaine de personnes devaient, assises sur des divans, quand la châtelaine se leva pour venir à notre rencontre.

Je ne fus d'abord frappé que de sa taille, qui me parut démesurément élevée; mais bientôt je m'aperçus d'une différence de niveau entre le salon et la galerie, et, quand elle se trouva de plain-pied avec nous, je reconnus qu'elle n'avait rien de phénoménal et que la ténuité de ses formes n'était ni anguleuse ni maladive. C'était une femme grande et mince, mais élégante et bien proportionnée. Comme elle tournait le dos au jour, rendu très-éclatant par le coucher du soleil, je ne vis d'abord que sa silhouette et les lignes d'or que le reflet du ciel enlevait sur sa chevelure

touffue et sur sa robe de soie d'un beau rouge, presque noir. Elle me parut bien mise et bien coiffée, sans aucune excentricité; ses magnifiques cheveux étaient à elle, et, quand elle fut assise et éclairée, je la trouvai parfaitement jolie et toute jeune. Il est vrai que le jour baissait dans les conditions d'un reflet très-favorable. Tout était rose, et les figures n'avaient plus d'âge. Chaque instant écoulé ajoutait à l'illusion, et, quand tout s'éteignit, je conservai l'impression d'une figure délicieuse. Le son de la voix était si frais et si pur, la prononciation si fine et si délicatement nette, que je fus tout de suite sous le charme, et que, pendant un quart d'heure, je ne vis que cette figure et n'entendis que cette voix. Le premier accueil m'avait peut-être conquis sans retour. Lorsque ma tante m'avait présenté comme le neveu déjà annoncé et décrit, mademoiselle Merquem m'avait tendu la main avec spontanéité, et elle avait serré la mienne avec franchise. Cette main n'était ni potelée ni voluptueuse; elle était mince, souple et fraîche. Aucune parole banale n'avait accompagné ce fraternel accueil; mais, quand cette grande fille confiante et douce eût dit quatre mots à ma tante et à Erneste, je sentis comme un esprit de loyauté et de bienveillance émaner d'elle et faire tomber en moi toutes les malveillances du doute.

La nuit ne vint pas complète, car c'était jour de pleine lune, et le ciel était d'une limpidité rare dans cette région. Il avait fait très-chaud dans la journée. Personne ne désira rentrer dans le salon, qui était éclairé. On resta sous le berceau qui couvrait une longue terrasse, et d'où un large escalier descendait à une autre terrasse arrangée en jardin. Les demoiselles — il y en avait six en comptant Erneste — allèrent

courir parmi les fleurs, comme de folâtres noctuelles. Le receveur général avec son fils, qui était un très-jeune garçon d'une jolie figure, les suivit sans affectation; tous deux étaient vifs et enjoués. On entendit bientôt ce jeune monde rire aux éclats et babiller avec des voix claires et perçantes. M. de Montroger, que je voyais pour la première fois, me proposa de fumer un cigare avec lui; mais pas plus que moi il n'avait envie de s'éloigner de la châtelaine, car il ne mit, entre elle et nous que la distance de quelques marches du grand escalier, et nous revînmes bientôt nous mêler à la conversation qui s'était engagée entre elle et les personnes plus âgées qui n'avaient pas quitté leurs sièges. Parmi ces personnes très-graves d'allures et dont la causerie n'avait rien de bien récréatif, j'écoutai pourtant avec intérêt le vieux M. Bellac, qui me parut dépasser de beaucoup en esprit et en jugement le niveau de cet entourage effacé ou alangui par le bien-être de la vie de province; mais le bonhomme était d'une extrême modestie et ne parlait que quand on l'y obligeait par des questions directes. Ma tante, qui n'était pas encore engourdie par la villégiature, savait fort bien causer; mais elle était distraite ce soir-là par l'entrevue de sa fille avec le fils du financier, et, bien qu'elle se fût promis de laisser tout aller au gré de la Providence, elle écoutait ce qui se criait sur la seconde terrasse beaucoup plus que ce qui se disait autour d'elle. Elle n'y put tenir longtemps; il lui semblait qu'Erneste, ordinairement si endormie au château de la Canielle, était ce soir-là d'une gaieté impétueuse. Elle descendit pour en savoir la cause, et, les autres personnes s'étant lancées dans une causerie de localité, qui n'avait pour moi aucun

intérêt, mademoiselle Merquem vint s'asseoir en face de moi sur une chaise que le hasard laissait vacante. Un guéridon où l'on avait commencé à servir le thé nous séparait.

— Je ne vous demande pas si vous aimez la campagne, me dit-elle; madame du Blossay m'a dit que vous l'adoriez; mais vous ne devez pas aimer la province, et nous sommes ici très-provinciaux, en ce sens que nos petits intérêts de clocher nous préoccupent plus que les questions générales. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, car tout le monde a envie de bien faire; mais cela nous rend trop positifs, ennuyeux par conséquent.

— Si ces choses vous intéressent, elles doivent être intéressantes.

— Ce ne serait pas une raison.

— Pardonnez-moi, vous faites le bien...

— Oh! j'essaye, mais dans un milieu très-restreint. Ce que l'on doit faire dans l'intérêt commun pour une province entière est si variable et si relatif, qu'il est difficile de se prononcer sans connaître une multitude de faits qui m'échappent.

— Ne vous semble-t-il pas que, dans ce cas-là, il faut s'en remettre aux personnes qui font de ces faits une étude spéciale, à M. de Montroger, par exemple?

— C'est ce que nous faisons tous ici, chacun le consulte. Il décide, et il nous impose selon nos moyens; nous contribuons de confiance.

— M. de Montroger est très-aimé dans le pays.

— Il le mérite.

— On s'étonne qu'il ne soit pas marié. Il aurait plus d'influence.

— Il est certain qu'il ferait bien de se marier.

— Alors, vous êtes d'avis qu'un homme ne doit pas vivre sans famille?

— Personne ne doit vivre sans famille.

— Vous donnez pourtant le mauvais exemple!

— Moi? Tiens, oui, c'est vrai. J'aurais dû me marier; mais je n'y ai pas songé assez tôt, et, à présent, il est trop tard.

— Il y a donc un âge qu'il ne faut point dépasser? Vous le faites bien court!

— Ceci est une politesse! A propos, madame du Blossay désire beaucoup vous trouver une femme qui vous fixe auprès d'elle.

— Vous a-t-elle consultée sur ce point délicat?

— Oui, je me suis récusée. Je n'y entendrai rien.

— Pourquoi?

— Parce que... Je ne sais pas. Il me semble qu'il faut connaître à fond les gens qu'on veut associer — et je n'ai pas grand esprit d'observation.

— Ou vous dédaignez de vous occuper de ces détails du caractère, aussi insipides que ceux de la vie de province?

— Je n'ai le droit de rien dédaigner. Je suis une personne nonchalante à certains égards, distraite souvent, surtout incapable de répondre aux questions directes sur son propre compte.

— Vous auriez tort de les trouver déplacées dans la bouche d'un homme qui vient ici pénétré du respect qu'il vous doit, et qui s'en ira charmé de votre étonnante modestie.

Nous causâmes ainsi quelques instants encore, et, quand nous fûmes interrompus, je restai convaincu que mademoiselle Merquem était un esprit d'une rare supériorité, par la raison qu'elle n'avait rien dit que

tout le monde n'eût pu dire aussi bien qu'elle; mais le charme qui émanait de son accent et de son attitude protestaient en dépit d'elle-même contre le soin qu'elle prenait de se faire nulle pour se faire impénétrable.

M. de Montroger ne se piquait probablement pas d'être aussi mystérieux, car je le vis, un instant après, rempli d'une anxiété qu'il ne prenait guère la peine de me cacher.

— J'ai cru, me dit-il, vous entendre prononcer mon nom, là, tout à l'heure. Cela m'a rendu inquiet. Je me suis demandé si vous n'aviez pas à réclamer de moi quelque service que je n'aurais pas songé à vous offrir.

— Et que j'aurais prié mademoiselle Merquem de vous demander à ma place? Voilà, monsieur, un détour ingénieux et charmant pour m'amener à vous répéter le bien que l'on vient de me dire de vous.

Il voulut me répondre, prononça quelques mots sans suite, posa sa main sur la mienne d'une façon amicale, presque paternelle, et s'éloigna, me laissant confondu de sa gaucherie et de sa bonté.

Il ne me fallut pas l'observer davantage pour voir qu'il était solennellement amoureux de mademoiselle Merquem, frémissant, jaloux, craintif, transparent comme un écolier. Le hasard me plaça bientôt auprès d'une vieille dame fort aimable que j'avais déjà vue chez ma tante, et qui ne demandait qu'à causer.

— Vous observez Montroger, me dit-elle; il vous amuse?

— Mais non, je ne me permets pas...

— Permettez-vous tout ce que vous voudrez, il ne s'en apercevra pas. Ce n'est pas l'échantillon le moins

curieux de notre petit monde, ce garçon-là ! Figurez-vous un héros de roman accompli, un Saint-Preux, un Grandisson. Mademoiselle Merquem ne remue pas un doigt, qu'il ne tremble de la tête aux pieds ; elle ne le regarde pas, qu'il ne soit prêt à se trouver mal. Cela dure depuis une quinzaine d'années et ne fait que croître et embellir. Ce serait ridicule, si ce n'était touchant, car, au bout du compte, c'est la meilleure nature d'homme qui existe, et cet amour le rend très-malheureux. Nous nous sommes tous employés ici pour lui faire épouser notre grande amie ; il n'y a pas eu moyen. Elle nous répond qu'elle l'estime, qu'elle a beaucoup d'amitié pour lui, mais qu'elle est incapable de répondre à son amour et qu'elle ne veut pas se marier.

— Donne-t-elle de bonnes raisons à cette aversion pour le mariage ?

— Elle n'en donne pas, car il n'y en pas. Est-ce que vous comprenez une femme sans amour et sans famille ? Elle a tort, il n'y a pas à dire. Elle le sait, elle en convient, et elle persiste. Enfin c'est une exception, une anomalie, un défi jeté à la nature et à la société. Vous pensez bien qu'on a épuisé le chapitre des suppositions folles, malveillantes ou bizarres. Tout cela tombe à terre devant le caractère d'une personne qui ne fait que le bien, et qui paraît même ignorer la possibilité de faire le mal. S'il y avait eu dans sa vie quelque accident fâcheux ou romanesque, on le saurait, allez ! En province, on ne cache pas dix ans un secret. Je la connais depuis son enfance ; il n'y a rien, absolument rien ! Elle n'est ni triste, ni malade, ni excentrique à tous autres égards. On l'aime ; elle est si parfaitement aimable ! On lui pardonnerait à pré-

sent n'importe quoi. Eh bien, on n'a rien à lui pardonner, et cela fait enrager les personnes méchantes.

— Y en a-t-il ici ?

— Il y en a partout !

— Daignez m'en citer une. Je voudrais entendre dire du mal de mademoiselle Merquem... pour changer.

— A votre aise. Vous verrez comme c'est bête, le mal qu'on lui impute ! Mais, sans vous donner tant de peine, vous pouvez être renseigné par moi tout de suite. Regardez vis-à-vis de nous madame de Malbois. Elle a une fille charmante... cette petite brune qui était là tout à l'heure auprès de moi. Elle a voulu la marier avec Montroger ; elle a remué ciel et terre pour cela. Mademoiselle Merquem elle-même s'y est employée, bien qu'elle n'aime guère ces commissions-là. Impossible ! A présent, la Malbois, qui est envieuse et ingrate, prétend que mademoiselle Merquem l'a trahie, que c'est une coquette consommée qui veut régner sans partage sur tous les cœurs, qu'après tout on ne sait rien de ses relations avec Montroger, et qu'un beau jour on découvrira peut-être une liaison mystérieuse entre eux. Voilà ce que disent toutes celles qui ont eu des prétentions sur Montroger pour leur compte ou pour celui de leurs filles ; mais ces mèches-là sont éventées. Mademoiselle Merquem ne s'en soucie pas et fait semblant de les ignorer. Les gens sages lui savent gré d'endurer avec patience et philosophie les inconvénients attachés à la position exceptionnelle qu'elle a choisie.

On passa enfin au salon, et je pus voir en pleine lumière la figure de mademoiselle Merquem. Cette figure et toute la personne semblaient repousser naturellement le mensonge. Ses traits accusaient bien trente

ans, mais sans un jour de plus ni de moins, comme si un parfait équilibre eût présidé aux événements et aux émotions de sa vie. Elle avait dans les mouvements la souplesse d'une belle constitution entretenue par une vie active et bien réglée, sans fatigues exceptionnelles, sans germe et sans trace de maladie chronique. Sa fraîcheur rosée était celle de la santé soutenue, sans exubérance. Elle n'avait ni embonpoint ni maigreur, ni langueur ni éclat. Un ensemble de choses harmonieuses, une grâce étrange qui consistait dans la rectitude, l'adresse et la sobriété des mouvements et des attitudes. Sa chevelure crêpelée, touffue et légère me frappa particulièrement. Les cheveux sont pour moi un indice prononcé du caractère. Leur souplesse soyeuse me révèle la douceur des instincts, leurs enroulements naturels me représentent l'abondance et l'agencement heureux des idées. Cette grande fille paraissait atteindre le développement complet du genre de beauté qui lui était propre. Tous ses traits étaient charmants sans qu'on pût dire qu'aucun fût merveilleusement tracé. C'était comme le dessin d'une belle tête grecque sur lequel on eût passé l'estompe pour en fondre les contours, et mêler au type trop régulier de la première ébauche le moelleux de la gentillesse française. Cet adoucissement de la forme donnait à l'expression du visage un caractère jeune et candide qui ne devait jamais s'effacer. Les dents étaient petites, le moindre sourire les découvrait toutes, et l'attrait caressant et confiant de ce sourire me parut irrésistible ; l'âme d'un enfant semblait avoir persisté dans le corps d'une femme faite et fixée.

Elle me plut tellement, et je compris si bien le charme qui pesait sur le pauvre Montroger, que je

cessai de la regarder, craignant presque d'avoir à subir la même fatalité. Je me bornai à l'écouter, désirant peut-être découvrir un vide dans cette intelligence trop paisible pour être bien complète; mais elle parla peu. Se sentait-elle observée ou avait-elle l'habitude de s'effacer? Elle proposa aux demoiselles et aux jeunes gens de faire de la musique. Erneste avait une jolie voix et mourait d'envie de la faire entendre ce soir-là. C'est pourquoi elle se fit prier. Mademoiselle Merquem l'accompagna et la soutint si adroitement, que ma petite cousine eut l'air de savoir la musique. La châtelaine fit ensuite danser ce jeune monde, et je pensai d'abord qu'elle n'était nullement virtuose, tant elle y apporta peu de soin ou de prétention; mais, quand je me mis à danser et à valser par complaisance pour les jeunes filles, je me sentis peu à peu enlevé comme par des ailes. Je tenais dans mes bras la petite Malbois, une ravissante créature de dix-huit ans, d'un éclat extraordinaire et d'une impétuosité délirante; ingénue ou hardie, peut-être l'un et l'autre, elle avait un regard qui me grisa. J'oubliai tout pour folâtrer comme une mouche ivre de soleil dans un rayon de sensualité, et puis tout à coup l'accent et le rythme de la valse entrèrent en moi comme le souffle d'un esprit qui épurait mon rêve et le détournait de cette idole d'un instant. Mademoiselle Merquem improvisait. Je m'arrêtai pour respirer et je la regardai. Elle ne paraissait voir et entendre personne, elle se croyait oubliée comme une machine employée au plaisir des autres, et elle se laissait aller au plaisir de rêver pour son compte. Sous ses doigts agiles et comme délivrés peu à peu de leur fonction mécanique, le piano brodait, sur le thème vulgaire qu'il avait dit

servilement d'abord, les plus merveilleuses fantaisies. C'était un enchainement sans fin d'idées riantes et tristes, touchantes et fières, toujours originales, et passant, sans qu'on y prit garde, par les plus savantes modulations. Tout à coup, je ne sais comment, dans un moment où l'ardeur du thème modifié et idéalisé semblait éclater comme un ouragan de puissance et de vitalité, je me trouvai auprès du piano, et, débarrassé de ma danseuse fatiguée, je tendais les deux mains à mademoiselle Merquem, qui, sans cesser de jouer, se levait à demi comme prête à me suivre; mais elle se rassit, étonnée de sa propre distraction, en me demandant ce que je voulais.

— Vous faire danser, répondis-je. Le génie de la vie est en vous, vous devez danser comme le vent et comme la flamme.

Elle me regarda d'un air étonné, comme on regarde un fou que l'on avait cru raisonnable.

— Je ne danse jamais, répondit-elle en jouant toujours.

— Pourquoi?

— J'aime à voir danser, cela me suffit.

— Elle ment, me cria dans l'oreille la grosse voix de Montroger. Elle danse comme les sylphes, elle dansait du moins...

— *Jadis!* reprit mademoiselle Merquem d'un air moqueur et enjoué; mais vous, pourquoi ne faites-vous pas sauter ces demoiselles, qui manquent de cavaliers?

— Est-ce que vous l'exigez?

— Ce serait une bonne action, et vous y manquez?

Montroger alla, sans répliquer, inviter mademoi-

selle Emma de Malbois, que j'avais profondément oubliée sur sa chaise. La mère Malbois en bondit de surprise et de joie sur la sienne, espérant toujours renouer ce mariage manqué.

— Est-ce que vous jouez du piano ? me demanda la châtelaine.

— Un peu. Vous êtes fatiguée ?

— Oui.

— Quel dommage ! Vous donnez la vie, l'amour et la jeunesse.

— Eh bien, reprit-elle en souriant, vous allez donner tout cela à ma place, mon feu est épuisé.

Elle quitta le piano et disparut quelques instants comme pour donner des ordres, mais peut-être en réalité pour se soustraire à l'enthousiasme qui me gagnait et qui lui paraissait ridicule. Elle fut assez longtemps absente pour me donner de l'humeur et de l'ennui. Les petites personnes dont je dirigeais les grâces chorégraphiques me parurent sottes, même la délicate Emma, et je m'amusai à jouer faux et à massacrer la mesure pour les contrarier. Erneste m'accabla d'injures, et ma bonne tante, qui me tenait pour un bon pianiste, rougit de ma conduite. Enfin, mademoiselle Merquem reparut ; il était temps. Mont-roger perdait la tête et embrouillait toutes les figures. J'espérais, je ne sais pourquoi, découvrir quelque émotion sur la figure de la châtelaine. Elle avait la sérénité d'une belle âme qui vient de s'adonner à la confection du punch glacé. Elle appela M. de Mont-roger pour lui dire que c'était le sorbet qu'il aimait, et qu'elle l'avait surveillé elle-même pour le récompenser d'avoir dansé. Cette gâterie me parut une cruauté gratuite, car elle amena presque une larme

au bord de la paupière du pauvre *patito*, émotion qui ne l'empêcha pourtant pas de déguster religieusement son sorbet. Tendre et sensuel, enthousiaste et positif, il se révéla entièrement à moi en trempant avec avidité sa moustache noire dans cette coupe friande, tandis que son regard éperdu semblait dire : « Barbare ! c'est bien de cela qu'il s'agit ! »

On se sépara bourgeoisement à minuit. Les voitures avaient le mot d'ordre à l'avance. Tout était prêt dans la cour quand nous descendîmes le perron. Ces départs sont charmants par une belle nuit d'été, à la campagne. On se dit adieu, on cause à la portière ou le pied à l'étrier, comme si chacun entreprenait un voyage. Les chevaux s'impatientent, les chiens aboient, les coqs chantent et prennent la lumière des flambeaux pour celle de l'aurore. On franchit la grille en se jetant des rires et des paroles sans suite, et puis on se disperse dans l'ombre, et chaque équipage fuit en emportant ses deux étoiles, qui semblent s'éteindre et se rallumer en traversant les buissons noirs.

— Eh bien, que penses-tu d'elle ? me dit Erneste au retour.

— Oui, oui, réponds ! ajouta ma tante. J'ai prédit que tu l'aimerais, ma grande voisine : me suis-je trompée ?

— Non, ma tante, vous avez prophétisé. J'adore cette grande personne. J'en suis épris, je lui appartiens à jamais.

— Comme tu y vas ! ce n'est pas sérieux, j'imagine ?

— C'est sérieux comme le sentiment le plus digne et le plus chaste. Je ne crois pas que mademoiselle Merquem puisse en inspirer d'autre. Rien dans cette nature n'appelle la passion et ne semble capable de

la ressentir; mais l'amitié qu'elle impose est soudaine et sans réserve, n'en déplaît à la belle Erneste.

— La belle Erneste, reprit ma jeune cousine, n'est pas trop mal disposée ce soir, et elle a découvert une chose, c'est que Célie Merquem est une excellente fille.

— Oui-da! s'écria ma tante. A quoi as-tu vu cela, à la fin?

— Je ne saurais le dire. J'ai senti cela à son regard, à son sourire, à mille petites choses insaisissables en détail, mais dont l'ensemble a fait tomber un voile de devant mes yeux. Je la croyais sournoise, hypocrite de vertu, jalouse des personnes au-dessous de trente ans, enfin pédante et épilogueuse. Je me trompais absolument. Elle a du cœur et elle est sincère. Je permets à mon cousin de l'aimer.

Quelques instants après ce profond aperçu, Erneste dormait au fond de la calèche comme une véritable enfant qu'elle était, et ma tante, en me parlant bas, me disait :

— Dieu veuille que ce petit jeune homme justifie tout le bien que mademoiselle Merquem m'a dit de lui, car certainement voilà Erneste éprise.

— Mais non, chère tante, elle n'est qu'endormie.

— Dans ces jeunes organisations, toute crise morale est une fatigue soudaine; mais un indice plus sûr, c'est la justice qu'elle rend à notre voisine, et la bienveillance à laquelle nous la voyons disposée.

En effet, quelques jours après, mademoiselle Merquem ayant amené au Plantier le receveur général et son fils, Erneste lui témoigna la plus aimable sympathie, et, la visite terminée, elle me suivit au jardin pour me répéter l'éloge de la grande voisine.

— Décidément, disait-elle, j'ai été injuste et sotte : cette Célie Merquem est un ange. Elle est fine, tendre, douce et maternelle. Je veux réparer mes torts et faire comme tout le monde, l'adorer.

— Tout cela, lui dis-je, parce qu'elle t'a trouvé un mari, et qu'elle lui a dit de toi plus de bien que tu ne mérites ?

— Elle ne m'a pas trouvé de mari ; je me charge de trouver cela toute seule quand bon me semblera ; mais elle m'a trouvé un amoureux, et elle lui a monté la tête pour moi. Elle a pris là une peine que je ne me serais pas donnée moi-même. Je croyais que c'était très-ennuyeux d'avoir un amoureux ; à présent, je vois que c'est très-amusant. Ça distrait de soi, ça occupe, on le fait enrager ; enfin je ne m'ennuie plus, et tu dois remarquer que je suis redevenue la plus aimable fille du monde. Aussi je me suis rappelé que j'avais en toi un bon ami, et je voudrais te faire quelque bien, te consoler de tes peines ou servir tes amours.

— En voici bien d'une autre ! Où diable prends-tu tout ce que tu dis là ?

— Je vois clair, mon beau cousin ! Tu es amoureux de mademoiselle Merquem, ou je ne m'y connais pas.

— J'aime à croire que tu ne t'y connais pas du tout, et je le vois de reste.

— Alors, c'est de moi que tu es épris ?

— Dieu m'en garde !

— Dieu m'en garde aussi, car tu serais un galant bien triste. J'aime mieux ce petit diseur de riens que l'on me destine...

— Et à qui tu te destines aussi très-joyeusement, ne t'en cache pas !

— Je te dirai cela plus tard. Je ne suis pas du tout

fixée. Je crois que j'aimerais mieux le vieux Montroger !

— A quoi bon le préférer ? Il ne fait aucune attention à toi.

— Si j'étais décidée à le préférer, je saurais bien l'amener à me trouver parfaite ; mais j'aime mieux ne pas savoir ce que je veux. C'est un état d'esprit très-agréable pendant lequel on se voit adorée sans se donner la moindre peine.

— Voilà, repris-je, des coquetteries à l'adresse d'un absent, partant bien inutiles. Garde ton esprit pour le jour où il reviendra, mais n'en débite pas trop, car tu pourrais l'effrayer, et tu serais fort dépitée, s'il se retirait.

Pendant les semaines qui suivirent, les jeunes gens firent plus ample connaissance. M. de la Thoronais, receveur des finances, était un homme du monde accompli, un peu vide au fond. Son fils Julien était plus mûr et non moins aimable. Il me parut doué d'une certaine force de volonté, car, à diverses reprises, Erneste essaya de lui imposer ses caprices, et il feignit de ne pas comprendre. Elle en fut pour ses frais, et je la vis piquée, menaçant tout bas et de loin de l'éconduire, mais trop charmée de sa figure, de ses manières et de sa position pour oser donner suite à son dépit. Elle essayait bien quelquefois de faire en sa présence un cas particulier de M. de Montroger, et alors Julien se livrait à un enthousiasme très-vif pour mademoiselle Merquem. Ces deux graves personnages servaient sans s'en douter aux querelles et aux raccommodements des deux jeunes gens, mais en somme Erneste cédait peu à peu du terrain. La terrible enfant semblait matée par un enfant têtu et calme.

L'était-elle par un sentiment sérieux ? Ma bonne tante vivait dans une alternative de confiance et de doute, d'espoir et de tristesse. Mon rôle était d'empêcher que les nerfs ne se missent de la partie, et le soin affectueux que j'apportais à calmer ses inquiétudes maternelles augmentait l'affection qu'elle avait toujours eue pour moi.

J'avais, dans cette préoccupation, peu d'instantanés pour songer à moi-même ; aussi je n'y songeais guère, et j'employais mon cœur et mon cerveau au service presque exclusif de la famille. Mademoiselle Merquem, bien qu'elle craignit beaucoup d'avoir trop d'influence sur la mienne et sur celle du fiancé, se voyait entraînée à s'occuper beaucoup du mariage. Ma tante ne voulait plus qu'on lui parlât d'autre chose, et la grande voisine, forcée de m'aider à la calmer, se trouva dans la situation de se lier avec nous, avec moi par conséquent, plus qu'elle n'eût fait sans cet incident. On ne se vit pas plus souvent pour cela. Célie Merquem avait des habitudes dont elle ne se départait pas. Elle venait toutes les semaines une fois, et nous lui rendions sa visite comme tout le monde, le dimanche soir ; mais on se voyait plus amicalement. On avait un petit secret en commun, on arrivait à l'intimité par une pente naturelle.

Cette liaison passa en moi par plusieurs phases. Ce fut d'abord une franche et irrésistible sympathie sans arrière-pensée, et puis une sorte d'indifférence affectée vis-à-vis de moi-même, à mesure que je sentis l'indifférence gracieuse où cet esprit tranquille se tenait renfermé à mon égard. Qu'avais-je à dire et de quoi me serais-je plaint ? De ce que cette grâce m'avait charmé, résulterait-il que l'attrait dût être récipro-

que? Je me serais reproché la fatuité du dépit, et je trouvais plus sage de ne pas trop penser à mademoiselle Merquem quand je ne la voyais pas.

Ceci ne fut qu'un palliatif. Il ne m'était pas possible de la revoir sans émotion, et de ne pas désirer follement de la voir ailleurs que dans ce petit monde qui l'environnait obstinément. Je chassais de mon mieux cette fantaisie. Je savais qu'elle ne recevait personne, ni homme ni femme, dans la semaine, et qu'en cas d'affaire pressante, il fallait lui demander une audience. Je n'avais aucun prétexte pour cela. En faire naître un eût été puéril et de mauvais goût. On ne faisait pas la cour à mademoiselle Merquem, on ne pouvait pas la lui faire. Il y avait des années déjà que personne, pas même le fidèle Montroger, ne le tentait plus. On était certain d'être éconduit poliment. On ne voulait pas se rendre ridicule et se faire fermer l'entrée d'une maison respectable et charmante, où l'on mettait une sorte de vanité à être admis sans méfiance.

J'avais failli encourir cette disgrâce le premier jour. J'étais désormais irréprochable de convenance et de sérénité. Je me voyais classé à mon numéro d'ordre sur la liste des bons voisins et des agréables connaissances. Je n'avais rien de mieux à faire que de m'en trouver fort honoré.

Pourquoi, au bout de cinq ou six entrevues, cette facile satisfaction me devint-elle un supplice? Étais-je réellement épris de la vieille fille effacée depuis longtemps des prétentions de tout le monde? J'avais été amoureux plus d'une fois et même assez sérieusement, mais jamais en vue d'une association éternelle, et il devenait bien certain pour moi que proposer toute

autre association à mademoiselle Merquem eût été la plus folle et la plus gratuite des injures. Allais-je donc tomber dans cet abîme d'une passion résolue à tout risquer, même le mariage ? Je me répondais que cela était impossible, que cette personne avait cinq ans de plus que moi et qu'elle était dix fois plus riche, qu'elle devait être méfiante, que le monde était méchant, enfin que, de tous les mariages dont la pensée me faisait frémir, celui-ci eût été le plus mal interprété, le plus absurde et probablement le plus désastreux.

Sur quoi donc portait ma souffrance ? Il m'eût été difficile de le dire. Mademoiselle Merquem n'avait aucune espèce de coquetterie. Si sa réelle supériorité sur tout ce qui l'entourait perçait en toutes choses, c'était à son insu et malgré elle. Il y avait des moments où elle avait l'air affligé et effrayé de l'attention surprise dans mes regards. A coup sûr, elle ne la provoquait pas volontairement, elle mettait même un soin assez habile à la détourner ou à m'en distraire.

Que vous dirai-je ? Je n'expliquerai jamais bien une chose dont l'audace et la spontanéité ne se sont jamais bien expliquées à mes propres yeux. Je subis l'entraînement insensible de cette passion, en dépit, peut-être à cause des efforts que je fis pour m'y soustraire. Je me liai à dessein avec M. de Montroger, espérant me guérir par le spectacle d'une persévérance passée chez lui à l'état d'idée fixe et de manie. J'essayai de le trouver ridicule, j'employai des heures à me moquer de lui intérieurement, et, chaque fois, je le quittai plein de remords, cruellement triste et saisi de frayeur pour moi-même.

Je n'ai jamais rencontré d'homme qui, à première

vue, m'ait semblé meilleur et plus naïf. Un cœur ouvert à l'engouement, associé à un caractère égal et doux, le goût du bien, une très-belle nature physique, des manières excellentes, que lui fallait-il de plus pour être aimé, et pourquoi cette inhumaine ne l'aimait-elle pas? Il avait tant d'abandon dans l'âme, que j'en vins bientôt à lui parler de son mal, tout en faisant secrètement l'analyse du mien. Il prit plaisir à me répondre sans détour. Il y avait si longtemps que personne ne l'entretenait plus d'une situation sans espoir et sans issue, qu'il me sut un gré infini de m'intéresser à sa vieille blessure. Un jour vint très-vite où il voulut me raconter l'histoire de son fatal amour. C'est ainsi qu'il l'appelait de bonne foi et sans sourire.

— J'avais dix-sept ans, me dit-il, quand je vis mademoiselle Merquem pour la première fois. Elle en avait alors cinq ou six et sautait sur les genoux de son grand-père l'amiral. Quel homme que ce vieux marin! Le courage, la droiture, l'équité mêmes! D'une assez nombreuse famille moissonnée autour de lui par une série de catastrophes trop longues à vous raconter, il ne lui restait que cette enfant, et il l'adorait. Elle était déjà grande pour son âge, mince et assez délicate. La crainte de la perdre le porta naturellement à l'élever avec une indulgence absolue. Elle n'apprit que ce qu'elle voulut apprendre et ne connut jamais l'ombre d'une contrariété. Toute son éducation fut sourire et caresses. Je vous dis ces détails parce qu'ils expliquent peut-être bien des choses. Célie a été dès son enfance exceptionnellement heureuse. Elle ne l'a jamais oublié. Peut-être a-t-elle toujours craint le malheur avec excès.

» Pour vous donner une idée de la sollicitude qui l'entourait, je vous raconterai seulement un trait. L'enfant avait perdu récemment son père et sa mère, quand je la vis à la Canielle. L'amiral venait d'acheter cette terre et de s'y installer. Célie ignorait encore qu'elle fût orpheline. Elle l'ignore, elle attendit tantôt son père, tantôt sa mère ou son frère durant des années. Elle ne connut le désastre que lorsque le souvenir de ceux qu'elle avait aimés parut effacé de sa mémoire. Jusque-là, le grand-père sut lui cacher le secret de ses profondes douleurs et le faire garder par tous ceux qui l'approchaient. Il avait pour système que l'enfance ne doit pas connaître les larmes, et ne doit pas savoir seulement le nom de la mort.

» Cette éducation, qui eût pu produire un monstre d'égoïsme, ne fit que développer la tendresse et la bonté innées chez Célie. On ne lui parlait jamais de devoirs envers qui que ce soit. Elle en devina, il semble qu'elle en inventa toute seule la notion. Outre qu'elle ressemblait prodigieusement à l'amiral par la figure, elle avait son âme. Elle s'en servit. Il n'y eut pas pour elle d'autre enseignement que le spectacle de ses vertus.

» Elle apprit très-tard, à treize ou quatorze ans, c'est elle qui le raconte, ce que les autres enfants apprennent à six ou sept; mais, dès qu'elle eut commencé à exercer son attention et sa mémoire, elle eut soif de s'instruire, et, comme on avait Bellac sous la main et que le grand-père était lui-même versé dans les sciences, elle passa rapidement de l'ignorance absolue à des connaissances exceptionnelles chez les femmes. Ce qu'elle sait, je ne peux pas l'apprécier, et

vous ne le découvrirez jamais, tant elle s'abstient de le montrer ; mais Bellac m'a dit souvent :

» — Je n'ai plus rien à lui apprendre... A présent, nous cherchons ensemble ; ce n'est plus une élève, c'est une émule.

» Quand je la revis, elle avait de quinze à seize ans. Mon père, marin distingué, avait été l'ami du sien. L'amiral me chérissait. Il avait veillé de loin sur moi ; il me destinait la main de sa chère Célie. Moi, j'ignorais mon bonheur. Je trouvai Célie adorable, mais je ne me permis pas d'aspirer à elle. On attendit, sans rien dire, que je devinsse très-amoureux. Je le devins et n'en fis rien paraître. On le devina, et on me sut gré de ma timidité. Alors, on m'encouragea, on me donna de l'espérance, on m'apprit que mon bonheur dépendait de moi-même. Il s'agissait de plaire à Célie.

» Je devins presque fou quand ma mère me fit cette confidence. Je courus à Célie, je me jetai à ses pieds sans trouver un mot à lui dire. Il me semblait que mon trouble et mes larmes étaient plus éloquentes que toutes les paroles ; mais on avait négligé de la préparer et de l'avertir. A seize ans, elle était aussi ingénue sous certains rapports qu'une fillette de sept ans. Elle ne comprit rien à mon transport, elle en eut peur. L'amitié confiante qu'elle me témoignait devint tout à coup une sorte d'aversion craintive. On essaya de vaincre ce caprice, on lui parla mariage, elle tomba malade de peur et de chagrin ; on dut m'éloigner.

» Je fus si malade moi-même, qu'on me laissa ignorer ce qui se passait. Je ne l'ai su que beaucoup plus tard... si je l'ai su, car il ne me semble pas tou-

jours qu'on m'ait dit la vérité. Célie se prononçait énergiquement, m'a-t-on dit, contre tout projet de mariage : n'était-ce pas contre moi qu'elle protestait, et, si un autre fiancé se fût présenté à cette époque, ne l'eût-elle pas accepté ?

» Il ne s'en présenta pas. L'amiral, effrayé de son effroi, lui promit qu'on n'admettrait plus jamais dans la maison un prétendant quelconque à sa main sans son consentement. J'ignore si elle eut à le refuser. Trois mois se passèrent sans qu'on pût lui prononcer mon nom. J'étais guéri, mais profondément affecté. Un jour, mon père me prit à part et me dit :

» — Mon cher enfant, il ne faut plus songer à la petite Merquem. Elle est décidément folle ; cela devait arriver. On l'a mal élevée : on lui a fait croire qu'elle était d'une essence divine. Personne ne lui semble digne d'elle ; elle montera en graine ; oublie-la, et viens avec moi faire un beau voyage en Chine. La mer guérit de tout. Il n'y a pas d'amourette qui vous suive d'un continent à l'autre.

» Ma mère ajouta :

» — Va, mon cher enfant ; il le faut. Célie est une sotte fantasque. Je la déteste, puisqu'elle me force à t'éloigner de moi.

» Mes parents me semblèrent avoir raison. Je me crus guéri par le dépit. Je le fus sans doute, car deux années de voyage au long cours rétablirent mon équilibre moral et physique, et, quand je revins ici, j'étais bien décidé à chercher femme et à me marier sous les yeux de ma belle dédaigneuse.

» Je ne la trouvai pas au pays. L'amiral était gravement atteint de la goutte. Elle l'avait conduit à Nice avec Bellac. Peu de temps après, ils revinrent.

L'amiral semblait guéri ; mais, à l'entrée de l'hiver, il fut atteint d'une complication de rhumatismes aigus, et son état de souffrance devint intolérable. Son caractère changea subitement, et Célie elle-même eut à en supporter les bourrasques. Il se plaignait à elle avec amertume de ne plus voir son père, il lui reprochait d'avoir, par un injuste caprice, désuni deux familles qui s'étaient longtemps proposé de n'en faire qu'une.

» Célie, éperdue, vint trouver sa mère en secret. Elle s'adressait à elle comme à la plus irritée. Elle la supplia de ramener son mari, et mit tant de grâce et de persuasion dans ses instances, que ses parents cédèrent. L'amiral fut d'abord heureux de les voir, mais bientôt il me demanda. Il croyait que nous revenions à lui de nous-mêmes. Il ignorait que sans l'ordre de Célie je ne pouvais reparaitre à la Canielle.

» Il s'agita de nouveau. Célie m'écrivit. Voici sa lettre :

« Venez aussi, monsieur, si vous pouvez me pardonner l'injure que je vous ai faite. Nous étions » frères, j'avais de l'estime et de l'amitié pour vous. » J'ai dû vous sembler injuste et bizarre. A présent que » vous avez oublié cette mortification et que vous » avez certainement d'autres projets de mariage, ne » me punissez pas trop cruellement en me laissant la » douleur d'avoir blessé et affligé mon bien-aimé » grand-père. Dites-lui que vous me pardonnez, afin » qu'il me pardonne. Soyez généreux, monsieur, cela » vous portera bonheur. La digne compagne que vous » aurez un jour saura votre bonté et vous en tiendra » compte. Moi, je ne vous demande pas de me rendre

» votre amitié, j'ai mérité de la perdre; mais il ne
 » faut pas que mes torts soient expiés par un vieil-
 » lard qui vous aime et qui souffre de votre abandon.
 » Revenez, et vous aurez droit à la reconnaissance,
 » j'ose dire à l'affection de

» CÉLIE MERQUEM. »

En me montrant cette lettre, le bon sire de Mont-
 roger tremblait et essuyait une larme furtive.

— En recevant ceci, continua-t-il, j'oubliai mon
 dépit, et, une heure après, j'étais à la Canielle. L'a-
 miral me tendit les bras, et, en me voyant baiser avec
 effusion la main de Célie, il crut que tout était oublié,
 et qu'il pouvait reprendre ses projets où il les avait
 laissés; mes parents le crurent aussi, et on se revit
 presque tous les jours comme auparavant.

» Cette situation fut bien cruelle pour Célie et pour
 moi. Elle avait plus que jamais l'horreur du mariage,
 et, quand devant elle nos parents s'entretenaient de
 l'espérance du nôtre, son regard triste et suppliant
 en appelait à moi comme au seul appui qu'elle eût
 pour la préserver de moi-même. Je souffrais mortel-
 lement d'attirer sur elle cette persécution; mais,
 quand je cherchais à la détourner en disant que je ne
 voulais rien demander, en de telles circonstances, à
 son cœur brisé et consterné, l'amiral s'emportait et
 prétendait qu'elle avait exigé de moi cette soumission
 humiliante.

» Nous ne nous parlions cependant jamais, elle et
 moi; cela eût été bien inutile. Je voyais clairement sa
 répugnance malgré les témoignages d'estime qu'elle
 me donnait. De son côté, elle savait bien que je ne me

prévaudrais jamais de la douloureuse situation qui lui était faite. Ce qu'elle ne savait peut-être pas, c'est qu'en dépit d'un découragement absolu, j'étais plus épris d'elle que je ne l'avais jamais été.

» Il me restait pour la sauver un rude parti à prendre, et je le pris. Je brûlai mes vaisseaux. Je fis à l'amiral et à ma mère une fausse confiance. Je prétendis être amoureux d'une autre personne, et j'inventai un roman mal bâti, invraisemblable, dont ma mère ne fut pas dupe, mais dont se paya le pauvre amiral. Cécile désirait tant y croire, qu'elle y crut aussi. Le malade s'apaisa un instant ; mais son mal empirait, et, comme il arrive quelquefois dans les maladies mortelles, ce fut la personne qu'il chérissait le plus et qui lui témoignait le plus sublime dévouement qu'il méconnut et maltraita jusqu'à son dernier jour d'une manière insensée. Par suite d'un de ces caprices de moribond qui ne s'expliquent pas, il me prit en passion, ne voulut plus être soigné, soulevé de son lit et promené dans son fauteuil que par moi. Un jour, il parla de déshériter sa petite-fille pour me léguer sa fortune. Le pauvre malheureux devenait fou.

» Il s'éteignit dans nos bras. En recevant son dernier soupir, Cécile tomba comme morte elle-même ; elle était épuisée de douleur et de fatigue. Ce qu'elle avait souffert durant six mois en se voyant si cruellement traitée par celui dont elle avait été l'idole était au-dessus de ses forces. C'était le perdre deux fois. Elle eut pourtant le courage de l'ensevelir elle-même et de veiller à tous les devoirs de la circonstance. Quand ce fut fini, j'allai prendre congé d'elle. Elle tomba presque à mes pieds, prit mes deux mains. et, les couvrant de larmes :

» — Vous êtes un ange pour moi, me dit-elle. Ce que vous avez été pour mon père, ce que vous avez tenté pour me rendre sa tendresse, je ne n'oublierai jamais, et ma vie entière, que je ne peux pas vous consacrer, sera du moins la preuve de ma reconnaissance.

» Je voulais qu'elle s'expliquât. Elle ne me répondit que par ces deux mots :

» — Vous verrez !

» Je dus la quitter sans comprendre. Je me flattais quand même, et, ouvrant mon cœur à ma mère, je la suppliai de retourner à la Canielle dès le lendemain, de s'y installer et de soigner Célie avec tant de tendresse, qu'elle pût enfin lui arracher le secret de son âme impénétrable.

» Ma mère lui en voulait toujours un peu. Néanmoins, elle fit ce que je souhaitais ; mais elle ne put la voir. Mademoiselle Merquem gardait le lit, et Bellac, d'accord avec le médecin, demandait qu'on la laissât dormir. Il lui fallait mourir ou retrouver deux ou trois jours de repos absolu.

» Le surlendemain, mon père alla demander de ses nouvelles. On n'avait pu la faire dormir qu'avec l'opium ; elle dormait enfin : j'attendis encore deux jours, et j'allai m'informer moi-même. Elle était partie !

» Oui, partie avec Bellac, un vieux domestique et une vieille servante. En s'éveillant du sommeil factice qu'on lui avait procuré, elle avait été en proie à une excitation nerveuse effrayante. Le médecin consulté, Bellac avait ordonné le départ. On avait fait les paquets à la hâte, on avait gagné en voiture la prochaine station, on avait pris la route de Paris, sans

donner aucune explication, sans paraître même avoir aucun projet arrêté. Je voulus voir le médecin.

» — J'ai ordonné cela, me dit-il, et je crois que j'ai bien fait. Elle ne pleurait pas, elle n'était ni faible ni brisée. J'ai craint l'exaltation, la folie. J'ai prescrit le changement d'air, le mouvement, la distraction forcée. Bellac m'écrit qu'elle est déjà un peu mieux. Ils partent pour l'Italie; de là, ils iront en Suisse, ils parcourront l'Allemagne. Si l'on m'en croit, on ne la ramènera pas ici avant deux ou trois ans.

» Tout était consommé! Célie était partie en me laissant sa bénédiction et je ne sais quelle mystérieuse promesse, mais je ne pouvais pas la consoler. Loin de là: il fallait, pour la guérir, la préserver de ma vue et de mon approche. Je me sentis écrasé. Je résolus de guérir moi-même à tout prix. J'allai vivre à Paris, et je me lançai dans la vie de plaisir.

» Voilà qui est bien prosaïque, n'est-ce pas? Un artiste, un poète, eût couru après la femme aimée. Il ne se fût pas laissé enlever sa proie par un vieux savant et par deux vieux domestiques sur le conseil d'un vieux médecin. Il se fût dit qu'au milieu de toute cette vieillesse, l'enfant brisée allait s'ennuyer profondément, se calmer sans doute, mais saisir avec avidité le retour à la vie, sous la forme d'un jeune cœur brûlant d'amour pour elle. Il eût fallu s'attacher à ses pas, se faire pressentir avec délicatesse, apparaître avec art à travers quelque habile mise en scène. Je fis vingt romans superbes; ma mère, qui mettait beaucoup d'amour-propre dans cette affaire, se moqua de moi, et me retint par la crainte du ridicule. Un homme de mon rang et de mon mérite ne devait pas se jeter dans ces sottes aventures. Je

n'étais pas taillé pour ce rôle de troubadour et je n'avais pas la rouerie nécessaire à cette entreprise de don Juan. J'y ferais mille maladresses. Ma loyauté naturelle l'emporterait sur mes plans de séduction. La femme que mes qualités sérieuses et ma généreuse conduite n'avaient pu toucher se rirait de moi en me voyant déguisé en personnage de comédie. Mademoiselle Merquem était une tête extravagante et un cœur sec. Il fallait l'oublier une bonne fois, la dédaigner. Je serais bien vengé, car, en quittant son pays et ses amis pour aller respirer l'air de la liberté avec des confidents subalternes, elle jouait avec sa réputation et s'exposait à devenir la dupe de quelque aventurier épris de sa fortune.

» Enfin, mon cher Armand, je me laissai encore persuader de renoncer à elle, et, la vie de garçon aidant, je me crus cette fois bien délivré de ma folle passion.

» Cette mauvaise vie ne dura pas longtemps, la mort de mon père me ramena au pays au bout d'une année d'ivresse et de sottises. Ma mère était seule désormais. Je lui consacrai mon existence. Elle désirait me marier. Je fis mon possible pour devenir amoureux des jeunes filles qu'elle me désignait; mais aucune ne me plut. J'avais tué dans la débauche la notion de l'amour pur. Je m'ennuyais mortellement en province. Ma vie extérieure était immolée au devoir, mon cœur était mort, et aucune joie intérieure ne me consolait de mon sacrifice.

» Je végétais ainsi depuis six ou huit mois, chassant avec rage, éteignant les feux de ma jeunesse dans des aventures de château et de chaumière, lorsque j'appris le retour de mademoiselle Merquem.

» Tous les amis de son enfance allèrent la saluer. Elle était guérie, et sa douleur était douce. Elle ne songeait plus qu'à habiter la Canielle et à y vivre au milieu des souvenirs de son grand-père. De vieux parents et de vieilles amies sans fortune s'y seraient bien volontiers installés auprès d'elle sous couleur de convenue et de dévouement. Elle feignit de ne pas comprendre leurs offres, s'occupa d'améliorer leur sort, mais s'obstina à demeurer seule avec Bellac, les vieux serviteurs et leurs familles qu'elle prit aussi à son service, afin d'assurer leurs invalides. Elle avait rapporté de son voyage de dix-huit mois un amour de l'indépendance dont elle ne voulut plus jamais se départir.

» Vous pensez bien que vingt prétendants se présentèrent. Elle refusa tout, disant qu'elle n'était pas décidée à se marier, et ne donnant aucune raison de sa fantaisie.

» Je ne m'occupais plus d'elle, je ne la voyais pas. Je continuais à m'étourdir assez grossièrement. Ma mère, qui avait d'abord fermé les yeux sur ce genre de vie, espérant que j'y trouverais l'oubli de ma douleur, commençait à s'en affecter vivement. Elle était presque toujours malade et réclamait mes soins d'une manière un peu impérieuse. Il y a une chose douloureuse à dire, c'est que, depuis qu'elle avait réussi à me détacher de mademoiselle Merquem, nous étions moins intimes et comme moins chers l'un à l'autre. Je croyais sentir qu'elle m'avait fait beaucoup de mal en m'ôtant mes illusions, et, de son côté, elle me reprochait avec une certaine amertume de n'avoir pas su trouver un sage milieu entre une passion sans espoir et des distractions indignes de moi.

» Elle avait raison, sans doute, mais un peu tard. Elle en vint à regretter le temps où je vivais de mon malheureux amour, triste, mais pur à ses côtés. Dans ce temps-là, nous causions ensemble des nuits entières. Je la fatiguais de mes puériles redites et de mon chagrin monotone, mais nous nous chérissions, et, depuis que je ne pouvais plus lui rien raconter des brutales émotions de ma vie quotidienne, nous devenions étrangers l'un à l'autre.

» Ma pauvre mère était vive et quelque peu hautaine. Elle me parlait durement, et son caractère s'aigrissait de jour en jour. J'avais sujet de craindre qu'après m'avoir tant aimé, elle ne devint cruelle envers moi, comme l'amiral Merquem l'avait été envers sa fille chérie. Je n'avais pas la stoïque patience, l'angélique douceur de Célie. Je me soumettais, je restais près de ma mère, mais en frémissant d'impatience, et, quand je faisais un effort pour l'apaiser et lui exprimer mon dévouement, c'était avec une gaucherie brusque qui la blessait davantage.

» Un jour qu'elle m'avait grondé plus que de raison et traité comme un écolier, bien que j'eusse déjà trente ans, je montai à cheval pour m'étourdir. J'allai à travers bois rejoindre quelques amis à un rendez-vous de chasse, et je m'enivrai à fond, comme un homme qui a du chagrin à noyer.

» Quand je revins le soir, j'étais un peu dégradé, mais pas tout à fait lucide. A moitié repentant et attendri, à moitié colère et farouche, je pressais les flancs de mon cheval, et je jetais au vent des paroles de colère et de douleur. Je me trouvais, sans le savoir, sous les ombrages du parc de la Canielle, longeant les murs et jurant entre mes dents je ne sais quelles

malédiction contre mon cheval, qui m'avait fait prendre ce chemin-là. C'était le plus court; mais, quand j'étais de sang-froid, j'évitais de revoir cette demeure où j'avais laissé le repos et la dignité de ma vie.

» Tout à coup, comme j'allais dépasser une petite grille latérale de l'enclos, je vis une ombre s'en détacher et venir à moi. La nuit était grise et trouble, mais je reconnus tout de suite mademoiselle Merquem, et je voulus continuer ma course. Elle se plaça devant moi, intrépide et fière, au risque de se faire écraser, et, portant la main à la bride de mon cheval :

» — Arrêtez-vous, dit-elle, j'ai à vous parler.

» Toute la fumée du vin que j'avais bu me remonta au cerveau, et je l'apostrophai avec fureur :

» — Ah ! vous voulez me parler ? Eh bien, tant mieux, car, moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose de terrible, quelque chose de vrai ! Vous êtes la cause de mon malheur et de ma honte ; c'est vous qui m'avez perdu ; aussi je vous hais, et prenez garde à vous, car je suis ivre, et j'ai envie de vous tuer.

» — Taisez-vous, répondit-elle avec une tranquillité dédaigneuse ; descendez de cheval et entrez chez moi, votre mère y est.

» Cette parole me dégrisa subitement. Ma mère à la Canielle ! Comment ? pourquoi ? Elle avait juré tant de fois de n'y jamais remettre les pieds ! Je sautai à terre. Je suivis Célie dans son boudoir. Ma mère était là en effet, si pâle et si souffrante, que j'en fus effrayé.

» — C'est vous ? me dit-elle. J'en étais sûre !

j'avais reconnu de loin l'allure folle de votre cheval. Pour ne mettre personne dans la confiance de mes préoccupations, mademoiselle Merquem a bien voulu aller vous attendre au passage. Vous voici, asseyez-vous, écoutez, et tâchez de comprendre ce que j'ai à vous dire. — Je suis très-malade, mon fils. Je sens que j'ai peu de temps à vivre. Ce matin, après une querelle douloureuse avec vous, je me suis trouvée si faible, que j'ai cru mon heure arrivée. Vous étiez parti sans dire où vous alliez. J'ai cru que vous étiez retourné à Paris et que vous m'abandonniez. J'ai eu peur. Mourir seule, c'est affreux ! Une idée s'est présentée à moi dans la détresse de mon âme, une idée qui me semblait venir du ciel comme un ordre. Je me suis dit : « J'irai trouver Célie. Elle me doit de l'affection, elle ne me refusera pas la sienne. J'ai fermé les yeux de son grand-père, elle fermera les miens. J'ai méconnu cette fille généreuse. Je lui ai fait un crime de ne pas aimer mon fils. La conduite actuelle de ce malheureux lui donne raison. Elle avait pressenti la fougue de ses instincts et deviné la légèreté de son caractère. A présent, il n'est plus digne d'elle, elle ne craindra plus que j'aie la tourmenter pour lui faire accepter son nom ; mais je lui demanderai de me soutenir et de me consoler, moi, et, puisqu'il me laisse seule à mon désespoir, il rougira en apprenant qu'après avoir consacré ma vie à un fils ingrat, j'ai dû aller expirer sous le toit et dans les bras de celle que je regardais comme ma plus mortelle ennemie.

» Ma mère parla longtemps sur ce ton, et tout ce qui peut déchirer un cœur déjà brisé, elle sut le trouver et le dire. J'étais anéanti. Il ne me venait pas

un mot pour me justifier, et l'exagération de ses reproches m'ôtait l'espoir de la calmer en lui répondant. Et puis j'étais profondément humilié d'être ainsi traité en présence de mademoiselle Merquem. Il ne me semblait pas que ma mère fût aussi gravement malade qu'elle le prétendait, car elle parlait avec force sous le coup de la fièvre, et Célie n'avait pas l'attitude et la physionomie d'une personne qui s'attend à une crise suprême. Elle se tenait à l'écart, triste et rêveuse, comme si elle eût cherché le moyen de remettre la situation sur les bases de la vérité.

» Elle le cherchait en effet, car elle interrompit doucement ma mère pour la supplier de se calmer et de la laisser m'entretenir seul un instant. Elle appela Bellac et la vieille Berthe, leur recommanda de faire prendre à la malade une potion calmante qu'elle avait préparée; puis elle me fit signe, et nous descendîmes au jardin.

» — Ma mère est-elle donc en danger? lui dis-je aussitôt que nous fûmes seuls.

» — Pour le moment, non, répondit-elle. Ses nerfs sont surexcités, et, si je l'ai laissée vous parler comme elle l'a fait en ma présence, c'est parce qu'il ne faut pas refouler trop brusquement l'expansion des malades. Vous le savez, vous qui avez vu les souffrances physiques et morales de mon grand-père, et qui m'avez aidée tant de fois à les dissiper avec ménagement; mais vous êtes un homme, et il est très-nécessaire que vous sachiez la vérité. Votre mère a une maladie du foie qui menace sa vie. Rien n'est perdu; vous la guérirez, si vous le voulez bien. Seulement, il n'y a pas à hésiter. Menez-la à Vichy, et ne la quittez pas d'un jour. Rompez avec vos mauvais

plaisirs et vos frivoles amis, revenez aux idées de mariage, essayez de les accepter en vous-même, et, dans tous les cas, laissez-lui croire qu'elles vous soucient. Enfin changez de conduite, sacrifiez-vous, sachez souffrir et vous ennuyer; devenez du jour au lendemain un autre homme : sinon, vous perdrez bientôt votre mère et vous aurez une plaie au cœur pour le reste de votre vie.

» — Je le ferai, répondis-je; mon intention a toujours été de me dévouer à elle; mais cela est plus difficile que vous ne pensez !

» — Est-elle donc plus irritée contre vous que l'amiral ne l'était contre moi ?

» — Non, certes; un mot de moi l'apaise; le moindre sacrifice l'enchanté. Vous me faites rougir en me rappelant la différence des situations, mais je n'ai pas votre stoïcisme... et, après tout, je ne sais pas si je dois l'admirer ! Ma mère veut que je renonce à mes plaisirs, votre grand-père exigeait le sacrifice de votre égoïste solitude, cela ne se ressemble guère. Vous n'avez pas cédé, vous ! vous étiez parfaite de résignation, sublime de douceur, mais obstinée comme le roc, et il est mort sans vous avoir ébranlée. Moi, je suis emporté et désagréable. L'injustice me fait regimber, et mon irritation réagit sur celle de ma pauvre malade; mais, en réalité, je me soumetts et je me brise. Oui, recevez-en ma parole, je vais me soumettre d'une manière absolue. Je me marierai même avec quelque riche poupée de salon, s'il le faut pour sauver ma mère... Après cela, je ne sais pas lequel de nous deux, Célie, aura mieux rempli sa tâche. C'est à vous de juger cela au fond de votre conscience.

» — Ma conscience est tranquille à présent, répondit-elle avec une fermeté triste. J'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire, mon grand-père n'eût pu exiger davantage.

» — Qu'avez-vous donc fait ? m'écriai-je.

» — Je ne puis vous le dire, vous le saurez un jour.

» — Encore des mystères et des réticences ! Voyons, au nom du ciel, est-ce une épreuve ? M'aimez-vous un peu à travers vos dédains ? Avez-vous l'intention, l'espoir, le projet de m'aimer ?

— Je vous aime beaucoup et très-fidèlement, reprit-elle. Je ne peux pas vous aimer autrement que je ne fais ; mais je peux vous aimer davantage, et, au lieu d'être une amie qui vous plaint, je peux devenir une sœur qui vous estime. Cela dépend de vous et non de moi. Redevenez ce que vous étiez...

» — Ce que j'étais ! J'étais un homme naïf dont toutes les passions comprimées se résumaient en une seule dont vous étiez l'objet ; il fallait m'aimer comme j'étais alors, et je n'aurais jamais changé.

» — Je ne l'ai pas cru, je ne le crois pas encore. Je peux me tromper, mais la foi ne se commande pas. Si je vous avais prédit, il y a cinq ans, que vous auriez aujourd'hui dix ou douze maîtresses, n'auriez-vous pas juré de la meilleure foi du monde que cela ne serait jamais ? Voyez comme j'aurais été trompée, si j'avais cru en vous !

» — Si vous aviez cru en moi, je ne me serais pas jeté dans le tourbillon qui m'a emporté à tous les diables, et, si vous vouliez me croire à présent...

» — A présent, monsieur de Montroger, vous êtes un homme, un homme corrompu, il est vrai, mais qui a du moins acquis le sérieux de l'expérience. Si,

en vous accordant ma main, je vous demandais ici votre parole d'honneur de m'être fidèle de cœur, d'esprit et de fait jusqu'à la mort, vous n'oseriez pas me la donner.

» Je me levai comme un mort qu'on galvanise, et je fis un pas vers elle, prêt à lui faire avec emportement le serment qu'elle me défiait de prononcer ; mais elle me regardait avec tant de sévérité, que je fus effrayé de mon transport. Son regard n'était pas celui d'une femme qui cherche une illusion ou une flatterie, c'était celui d'un juge d'honneur qui vous dit : « Prenez garde à ce que vous allez répondre ! » Je reculai et je retombai sur ma chaise, accablé de sa clairvoyance, en même temps qu'offensé de son doute. Je me sentais pris au piège ; j'étais furieux contre elle et contre moi.

» — Vous voyez bien ! reprit-elle avec un sourire dont la douceur me terrassa ; vous n'avez jamais eu pour moi le sentiment que j'aurais exigé du maître de ma vie. Trouvez donc bon que, n'espérant pas rencontrer l'amour exclusif, même chez l'homme que j'ai le plus estimé, je préfère garder ma dignité dans la solitude. Chacun a son goût. Beaucoup de femmes aiment à souffrir, à lutter, à disputer le bonheur à la destinée. D'autres ne se sentent pas tant de force. Plus timides parce qu'elles sont plus modestes, elles fuient le danger ; elles ne croient pas que ce soit jamais un devoir pour elles de risquer leur fierté dans un combat où la femme est toujours brisée. Permettez que je me préserve de l'amour tel que le monde actuel l'entend et le comporte, et, quant à vous, ne donnez plus ce nom d'amour au sentiment que vous prétendiez avoir pour moi. Ce n'était, au commen-

cement, qu'une flamme de jeunesse, sans choix et sans réflexion. Après mon refus, ç'a été, je le sais, un dépit amer ; vous êtes revenu à moi quand j'étais dans la douleur ; et vous vous êtes noblement conduit. Cela, c'était votre devoir, je souffrais à cause de vous ! Vous avez agi en honnête homme, je vous ai récompensé par ma reconnaissance et mon amitié. Vos égarements ne vous les ont pas fait perdre. Soyez-en plus digne encore, réformez votre conduite, respectez-vous, sauvez votre mère ; mais ne me parlez plus jamais de votre passion évanouie comme d'un reproche que je mérite. Je vous répondrais que le chagrin de cœur qui ne trouve d'apaisement que dans la débauche est d'une nature qui me répugne et me met en défiance, même du passé.

» Elle alla retrouver ma mère pour lui dire que je me repentai de l'avoir affligée, et que je promettais sur l'honneur une conduite plus régulière. Je crois qu'elle lui fit aussi un petit sermon sur l'excès de sa susceptibilité, car je la trouvai très-calmée et ne parlant plus de sa fin prochaine. Je pus la remmener, et, tandis qu'elle montait en voiture, je demandai tout bas à Célie si elle me permettait de venir reprendre avec elle l'entretien que nous venions d'avoir ensemble. J'affectai un grand sang-froid pour lui donner confiance, mais cela ne réussit point.

■ — Vous savez, répondit-elle, que je ne reçois pas de visites particulières sans quelque grave motif. Il n'y en aura plus entre nous. Si votre mère me fait l'honneur de revenir chez moi, vous pourrez l'accompagner, et, si elle désire que j'aille chez elle, j'irai. Je ne vous dis donc pas adieu, mais peut-être au revoir.

» Après quelques semaines passées à Vichy avec ma mère, je tins la parole que j'avais donnée. Je rompis avec la vie de désordre, et je devins l'homme raisonnable et honnête que je suis aujourd'hui. Je m'attendais d'abord à en mourir d'ennui; cela n'arriva point. Ma mère voyait mademoiselle Merquem, et elle venait chez nous. Célie avait dès lors adopté le genre de vie uniforme et retiré qu'elle a toujours conservé depuis. Une solitude absolue tous les jours de la semaine sauf un, qu'elle consacrait à ses visites intimes, et la soirée du dimanche, qui rassemblait ses amis chez elle. Il ne me fut donc jamais permis de retrouver une heure de tête-à-tête; mais elle devint une liaison solide et sérieuse. Quand ma pauvre mère, guérie en apparence pendant quelques années, fut reprise du mal auquel elle succomba, mademoiselle Merquem vint s'installer chez nous pour la soigner nuit et jour. Elle fit cela d'elle-même, sans pruderie et sans ostentation, et j'aurais eu alors l'occasion et la facilité de lui faire la cour, si ma tristesse et mes inquiétudes m'eussent permis de songer à moi-même; mais cela était impossible, et Célie le savait bien, car elle ne me fit pas l'injure de s'en inquiéter un seul instant. Elle me rendit avec usure ce que j'avais fait pour son grand-père; elle ne quitta pas le chevet de ma pauvre malade, et elle adoucit ses derniers moments avec un courage et un dévouement admirables.

» Quand j'eus la force de la remercier :

» — Vous ne me devez rien, répondit-elle; c'est moi qui vous devais cela. A présent que vous avez reconquis l'estime et l'affection de tous ceux qui vous connaissent, vous devez trouver tout simple que

j'aie pour vous une amitié à toute épreuve. Je n'y ai plus aucun mérite. Supportez avec courage le coup qui vous frappe et songez sérieusement à vous marier. Je vous jure que votre femme sera ma sœur et mon amie, je pourrai bientôt dire ma fille, car me voilà mûre. Ma vie a été si sérieuse, que je me sens maternelle pour tous ceux que j'aime.

» Je fus encore une fois bien tenté dans ce moment-là de lui dire que je l'adorais, qu'elle était et serait toujours jeune et belle pour moi; la crainte de la troubler et de la forcer à se préserver de moi m'arrêta; son amitié, qu'elle m'avait si pleinement et si loyalement rendue, avait acquis de jour en jour un prix inestimable dans ma vie. Elle y avait pris une telle place, que l'idée de la perdre ou de la refroidir m'a toujours fait trembler.

» A présent, le temps de l'espérance est passé. Je sais que l'amour ne parlera point au cœur de Célie; que ses sens, s'ils se sont jamais éveillés, ont été condamnés au silence par une volonté exceptionnelle; que toute sa vie a été sans défaillance, sans l'ombre d'une tache, enfin que personne n'a été et ne sera plus heureux que moi. C'est le secret de mon courage et le mot de ma résignation sans amertume. C'est ma consolation secrète et le lien de notre inaltérable amitié. Est-ce cela que Célie m'avait promis comme la plus grande preuve possible de reconnaissance et de dévouement? M'avait-elle juré dans son cœur de n'appartenir à aucun autre, afin de ménager ma fierté et de fermer doucement ma plaie? Il y aurait de la fatuité à le croire aveuglément, et la raison me dit que ces vœux-là se font pour un amant qu'on perd, non pour un ami qu'on refuse; mais le fait

existe, je n'ai pas de motif de jalousie, je n'en ai jamais eu, et cette torture m'a été épargnée. Quelquefois, quand je hasarde, en feignant un ton enjoué que mon âme désavoue, un léger reproche indirect sur ma vie de désenchantement et de regret, Célie, du même ton, me fait entendre que mon amour-propre a été ménagé, et qu'aucun rival heureux ne peut se rire de moi. Je me laisse apaiser comme un grand enfant, et je reconnais aussi qu'en rentrant dans la bonne voie, en faisant le bien, en consacrant mon activité et ma fortune à servir le progrès de la civilisation, j'ai trouvé le calme et le courage. Oui, mademoiselle Merquem m'a sauvé de moi-même. Sa persuasion adroite, son zèle ingénieux et discret m'ont éclairé, instruit, ranimé et purifié. J'ambitionne à présent le titre d'homme de bien pour le mettre avec désintéressement à ses pieds. Je suis donc aussi heureux que peut l'être un homme inconsolé et inconsolable. »

Le récit que je viens de résumer m'avait d'abord paru clair et concluant ; j'étais persuadé de la générosité du sacrifice que mademoiselle Merquem avait fait à l'amitié : je trouvais cela étrange et charmant, et il ne me vint pas à l'esprit de troubler Montroger dans l'espèce de quiétude attendrie où il était tombé et où il paraissait devoir ensevelir tout doucement les restes à peu près consumés de sa longue passion.

En y réfléchissant, le fait m'apparut sous un autre jour. Seul le soir, en errant dans la campagne, je repassai tous les détails de ce récit ingénu, et je fus frappé des objections qui me vinrent à l'esprit. Montroger, ce modèle des amants, ce miroir de chevalerie, avait un fond de positivisme et de fatuité dont il ne se

doutait certes pas lui-même et qui n'avait pu échapper à l'œil pénétrant de mademoiselle Merquem. Ce bel homme robuste, vermeil et un peu gras, à qui une grande passion n'avait ni creusé les yeux ni dévasté les tempes, ne pouvait pas avoir été l'idéal d'une femme aussi intelligente et aussi artiste que Célie, et je comprenais fort bien désormais qu'elle eût reculé avec effroi devant l'injonction de lui appartenir.

Qu'elle l'eût aimé d'amitié en raison du dévouement qu'il lui avait prouvé, je le comprenais encore ; mais que cette amitié eût été assez vive, assez enthousiaste, pour lui faire contracter le vœu de célibat, voilà ce que je ne pouvais admettre. Montroger, tout en se défendant de trop de présomption, caressait cette hypothèse au fond de son âme. Il se plaisait à croire que Célie, froide de tempérament ou follement éprise d'indépendance, avait pour lui la plus grande affection morale et intellectuelle qu'elle fût capable de ressentir. Il s'était résigné et habitué à ne pas lui en demander davantage. Sa propre liberté, que rien ne gênait et dont il faisait un usage prudent, modéré, mais point farouche, nullement fermé aux discrètes aventures de rencontre, l'ordre rétabli dans ses finances par cette vie de vertu facile, la considération dont il jouissait, le bon appétit et le bon sommeil qu'il avait, c'était là des compensations certaines à la mortification de n'avoir pas épousé la femme de son choix. Cette mortification, échue à bien d'autres, en a fait mourir fort peu, et il n'était point de ceux qui en meurent.

Il m'avait attendri par sa bonne foi, c'était assez ; il m'était impossible de me maintenir navré par son infortune. J'avais été tenté de trouver mademoiselle

Célie bizarre et cruelle; je me pris à sourire en pénétrant la cause d'un égoïsme bien pardonnable à une femme supérieure que l'on veut condamner à tomber sous la dépendance d'un bon gros garçon sans grande lumière et sans véritable énergie.

Un point légèrement touché dans sa narration me revenait à la mémoire, comme le point culminant de cette longue aventure. C'était le moment où Célie lui avait dit : « Pourriez-vous me jurer, à présent que vous êtes un homme et que vous avez l'expérience de la vie, que vous me serez exclusivement fidèle jusqu'à la mort ? » Avait-elle été émue ou tentée dans ce moment-là ? Était-ce une railleuse épreuve où elle était sûre de le battre, ou bien un effort suprême pour le ramener à la sagesse en se sacrifiant elle-même, s'il eût eu le courage de jurer ? Était-ce enfin un éclair d'amour, un regret de sa vie perdue et stérilisée, une tentative dernière pour croire et pour aimer ?

Quoi qu'il en soit, l'épreuve avait été trop forte pour le brave Montroger. Il n'avait pas voulu mentir, il ne l'eût pas su. En pareille circonstance, un homme passionné s'engage sans réflexion. Il ne croit pas être indélicat, il ne sait pas qu'il ment peut-être; il a le feu sacré, il persuade, il se livre. Montroger était trop raisonnable pour être inspiré; il avait hésité, il avait à jamais perdu la partie.

Donc, la conscience de mademoiselle Merquem pouvait être bien tranquille. Elle avait bien le droit de se garder pour un saint ou pour un homme enthousiaste au point de le paraître. Elle avait le droit d'aimer. — Pourquoi n'aimait-elle pas ?

Les confidences de Montroger ne m'avaient donc

pas donné la clef du mystère, et j'étais plus qu'auparavant enragé de le découvrir.

Était-il bien certain qu'elle n'eût jamais aimé ? Qu'en savait-on ? On assurait qu'en province il n'y a pas de secret gardé. Je n'en croyais rien. L'habitation et les habitudes de mademoiselle Merquem se prêtaient admirablement au mystère. Entre son château, assez bizarrement distribué en lui-même, et le vieux manoir exclusivement attribué aux expériences scientifiques de M. Bellac, s'étendait en pente rapide un parc aux arbres séculaires, tapissé de broussailles et de rochers, et fermé de hautes murailles bien entretenues, où jamais ne s'entr'ouvraient ces brèches favorables aux surprises de mélodrame. Personne ne pénétrait dans cette retraite où la châtelaine avait, disait-on, un chalet qui lui servait de cabinet de travail et où elle passait une partie de ses journées. Quand elle était là, personne ne pouvait arriver jusqu'à elle. Le vieux marin qui gouvernait son intérieur était presque aussi inabordable, et, quand un importun mal initié aux habitudes de la maison insistait pour être admis, ce vieillard répondait d'un ton absolu :

— Mademoiselle n'est pas dans le château, et ce n'est point à ses gens de s'informer où elle est.

Mademoiselle Merquem pouvait donc cacher les jardins d'Armide dans cet invisible chaos de vieux arbres et de pâles rochers enveloppés des brumes de la mer. Elle pouvait, du haut du donjon inaccessible au vulgaire, appeler Léandre par de palpitants signaux braqués sur tous les points de l'horizon. Elle était riche et libérale, adorée des paysans, secourable et nécessaire à tous les habitants de la côte ; elle n'avait pas besoin de payer leur silence. Elle aimait, disait-on,

à braver la mer avec eux par tous les temps, et il ne lui était jamais arrivé malheur. Elle était pour eux un objet de vénération superstitieuse. Qui eût été assez ingrat et assez ennemi de lui-même pour la trahir ne l'eût point osé.

— Admettons, me disais-je, que, comme les crimes, les aventures d'amour soient presque toujours trahies ou découvertes dans le pays qui leur sert de théâtre : que sait-on aujourd'hui du voyage que fit mademoiselle Merquem après la mort de l'amiral ? Comme cette disparition soudaine se rattache pour elle à une époque très-douloureuse, elle en parle peu, elle semble avoir eu à peine conscience de ce voyage, et personne n'a sans doute jamais osé insister pour le lui faire raconter ; mais enfin elle a été absente dix-huit mois, sans qu'on ait bien su où elle était ; en dix-huit mois peut se résumer toute une vie de passion et de désastre.

Pour conclure, j'admis la possibilité d'un amour que la volonté du grand-père et les prétentions de Montroger auraient refoulé dans le cœur de Célie, et dont le voyage eût été ensuite l'expansion et le dénouement malheureux sans doute, et dont le reste de sa vie peut-être portait le deuil et avait enseveli la trace.

La conséquence de tout ceci pour mon compte personnel fut que la grande voisine, ayant pu aimer, pouvait aimer encore. Elle n'était pas dévote, aucun confesseur ne pesait sur sa pensée. Bellac me paraissait peu propre au rôle de directeur de conscience. Il s'inquiétait bien plus de ce qui se passait dans la planète Mars que des révolutions morales à observer dans les cœurs humains. Il était aimable et bon, dévoué, instruit, inté-

ressant ; mais il avait soixante et dix ans, et sa grande intelligence ne pouvait remplacer les joies de cœur et de famille dont Célie était privée. Elle était savante aussi, les savants ne s'ennuient pas, ils n'en ont pas le temps ; mais une femme ne peut s'abstraire entièrement du besoin de vivre. Elle avait des jours de souffrance et de désespoir, tout au moins des heures d'inquiétude et d'aspirations vagues. Celui qu'elle avait aimé n'était plus digne d'elle ou n'était plus. Elle avait trente ans, l'âge des passions et des défaillances.

— Montroger est un imbécile, m'écriai-je, et, moi qui suis épris de cette femme jusqu'à la souffrance, je me sentirais paralysé par l'opinion de ceux qui la jugent invulnérable, par la prudence qu'elle met à se préserver, par l'épaisseur des ombres de sa retraite, par la crainte du ridicule, par la peur de ressembler à un amoureux transi qui fait ses quatre repas au lieu d'escalader les murs et de se faire dévorer par les chiens ? Pour un misérable profit, un lâche coquin de voleur risque ces choses et les galères par-dessus le marché, et, quand il s'agit d'assouvir une passion généreuse en la faisant partager, un homme de cœur ne l'oserait pas !

Mon parti fut pris : je me jurai de pénétrer le secret de Célie, de l'arracher de son souvenir et d'être aimé d'elle — dirai-je à tout prix, c'est-à-dire au prix du mariage ?

Cette pensée, qui effrayait mon honneur, se dissipa devant la réflexion. Puisque mademoiselle Merquem aimait tant sa liberté, puisqu'une sorte de vœu sériel ou chimérique lui interdisait de manquer de parole à Montroger, quelle suite d'événements in-

vraisemblables n'eût-il pas fallu admettre pour réunir dans la pensée du mariage deux êtres également ennemis des liens officiels ! Elle pouvait, elle devait exiger que je lui fisse le sacrifice de ce genre d'avenir. J'y étais tout porté par instinct, par réflexion, par habitude d'esprit. De quoi donc ma conscience pouvait-elle s'alarmer ?

J'étais décidé. Ma souffrance cessa aussitôt. Force d'illusion ou puissance d'orgueil, je n'étreignis plus une chimère. Mon amour-propre me montrait le but, ma volonté devait être à la hauteur de mon ambition, et, si cet amour n'était que fantaisie et vanité, libre à moi de m'en aviser à temps et de m'arrêter en chemin. Je n'avais pas affaire à une folle petite pensionnaire, capable d'en mourir de chagrin ou de se compromettre par dépit. J'étais aux prises avec une femme dans la force de l'âge, de l'expérience, de la raison et de la santé. La lutte me paraissait digne d'un homme et prenait les proportions d'une entreprise sérieuse.

Dès lors, je ne me trouvais plus ridicule. Je ne me comparais plus en rougissant à Montroger. J'allais faire tout le contraire de ce qu'il avait fait. Je n'avais plus qu'à examiner sa conduite et son attitude afin de ne pas lui ressembler.

Je calculai que, pour ne rien compromettre, il me fallait au moins un an, et ce long terme, loin de m'inquiéter, ouvrit à mon imagination de riantes perspectives. Je me trouvais en face de cette femme comme un peintre qui étudie son modèle et se dit que le temps ne compte pas quand il s'agit d'un magnifique travail, la réalisation d'un beau rêve, la manifestation d'une flamme intérieure bien vive et bien claire. Je

n'étais pas la vaine copie d'un don Juan de salon ; j'étais un homme qui veut aimer, et donner les meilleures années de sa vie comme les plus hautes énergies de son âme à une femme d'élite. Elle était méfiante, elle avait le droit de l'être. Elle serait difficile à convaincre ; c'était à moi de m'imposer ; et, pour cela, il ne fallait ni ruse ni dépit : il fallait une persévérance à toute épreuve et une loyauté d'intentions sans réserve.

Je ne pouvais pas rester indéfiniment au Plantier. En cas de succès, il y aurait à faire naître, en temps et lieu, des vraisemblances pour m'y établir. Ceci ne m'inquiéta point. Je pouvais encore disposer de deux ou trois mois pour aider ma tante à marier sa fille. Je résolus d'employer ce temps à ouvrir les premières tranchées, c'est-à-dire de pénétrer le secret de mademoiselle Merquem sans qu'elle eût le moindre éveil sur mes intentions et le moindre soupçon de mon ardente curiosité.

En dressant mon plan de campagne avec enthousiasme, j'avais oublié une chose qui me revint en mémoire la première fois que je me retrouvai en présence de Montroger : je l'avais abusé jusque-là en lui cachant l'intérêt personnel que je prenais à ses confidences. Cette réserve m'était bien permise ; j'allais néanmoins profiter de ses épanchements et le tromper bel et bien, trahir sa confiance, me servir de ses fautes, en un mot lui ravir traîtreusement la dernière illusion de sa vie. Je sentis l'aiguillon d'un remords, mais je ne m'y arrêtai pas longtemps. Je trouvai mille raisons pour m'étourdir, et de fait ces raisons étaient bonnes. Je n'avais pas sollicité ses aveux, je n'avais pas provoqué son récit ; je m'étais

contenté de prendre part à sa peine en l'écoutant avec attention, je ne lui avais donné aucun conseil. C'est lui qui, devinant peut-être ce qui se passait, en moi, avait voulu m'édifier sur son propre compte, afin de me communiquer son découragement. Il n'était pas rusé, mais on l'est toujours instinctivement et même de bonne foi en amour. Quant à moi, je ne voulais pas le devenir, et, pour cela, je devais éviter de me lier trop intimement avec lui. Je reconnus qu'il était un peu tard, que j'avais marché trop vite, que je l'avais laissé trop parler : le mal était fait avant que j'eusse résolu de rien tenter contre lui. Un jour viendrait où il ne se contenterait peut-être pas de cette explication, quelque plausible qu'elle fût. Il s'agirait alors de nous couper la gorge. L'idée de me justifier à mes propres yeux par le sacrifice de ma vie leva mes scrupules. Plus ma résolution soulevait de conséquences graves, plus elle se légitimait dans mon esprit.

Il était venu me chercher dans sa voiture pour la soirée du dimanche à la Canielle, ma tante ayant, ce jour-là, des dames à conduire. Nous n'eûmes pas fait un quart de lieue, qu'il me demanda quelles réflexions m'avait suggérées le récit de ses amours.

— Aucune, lui répondis-je un peu brusquement; je vois là une de ces situations qu'il faut bien attribuer à la fatalité, puisque la raison ne les explique pas.

— C'est-à-dire que vous me trouvez fou de n'être pas guéri?

— Vous n'êtes pas fou, car vous êtes parfaitement guéri de l'amour, j'en suis certain; mais il vous reste une cicatrice que vous avez pris l'habitude de con-

stater et de tourmenter : ce n'est plus une plaie vive, c'est un calus intellectuel dont vous faites un obstacle à la liberté de vos mouvements. Si mademoiselle Merquem est la personne sérieuse que vous décrivez, elle ne changera pas à votre égard. Faites-vous un bonheur et non un pis aller de son amitié, et, si cela vous est impossible, reconnaissez que vous êtes le jouet d'une destinée fantasque.

— Mais c'est cela justement, mon cher. Je suis le jouet d'un songe, la victime d'une idée fixe !

— Un homme de votre âge et de votre mérite doit-il avouer cela ? L'avouer, c'est l'accepter.

— La leçon est sévère ! Je vois que j'ai eu tort de vous ouvrir mon cœur. Pourquoi diable m'avez-vous questionné ?

— Vous ai-je beaucoup questionné ?

— Il me semblait.

— Quoi qu'il en soit, ne vous repentez pas de votre abandon, s'il a pour résultat un bon conseil de ma part ; ne voulez-vous pas essayer de le suivre ?

— Si c'est par amitié que vous me le donnez...

Je ne sais quel vague soupçon il allait émettre, lorsque son cheval, qui était très-vigoureux, s'effraya d'un chien qui passait et fit un écart qui faillit nous briser. Nous mimes pied à terre pour rajuster les traits, et, comme nous étions au bord d'une chaussée assez escarpée, le domestique nous fit remarquer, en nous montrant la trace de nos roues, que dix centimètres de plus dans l'écart du cheval, c'était fait de nous.

Ce fut à mon tour d'avoir une idée fixe et vraiment malade. Durant tout le reste du trajet, je bâtis malgré moi des hypothèses sur l'effet qu'eût produit notre

mort sur mademoiselle Merquem. Quant à moi, elle eût plaint ma famille et rien de plus, sans se douter jamais qu'elle eût perdu en moi le futur maître de sa destinée; mais, tout en pleurant le fidèle Montroger, n'eût-elle pas senti, malgré son chagrin, qu'elle échappait à un lien dont la douceur cimentait la tyrannie?

Ce lien existait-il? Je portai toute mon attention sur ce point, et, à force d'observer l'effet de la présence de Montroger sur elle, j'oubliai un peu de m'observer moi-même. Elle fut frappée de ma préoccupation.

— Qu'est-ce que vous avez? me dit-elle en passant avec moi dans une salle voisine du salon où les jeunes filles nous avaient demandé de leur arranger une charade. Vous avez l'air absorbé, ce soir. Une contrariété? un bâton dans les roues du mariage d'Ernest?

— Non, rien, répondis-je à tout hasard et pour répondre quelque chose : un grand sentiment d'ennui, voilà tout.

— Ces jeux d'enfants ne vous amusent pas? Alors, pourquoi vous y mêler? Restez avec les spectateurs.

— Rien ne m'ennuie. Ce n'est pas cela vraiment; ce n'est rien.

— Alors, c'est *tout*.

— Vous ne connaissez pas le *spleen*?

— Non.

— Vous n'avez pas le temps de le connaître?

— Il ne tient qu'à vous d'user du même remède.

— Oui, le travail de l'esprit. Quelle est la plus belle étude, selon vous?

— Celle que l'on approfondit.

— Vous êtes sûre qu'en se livrant à l'étude, on échappe absolument aux moments de dégoût qui traversent la vie ?

— Je n'en sais rien, je le présume.

— Si vous ne le savez pas, c'est que vous ne connaissez pas ces souffrances-là.

— C'est peut-être des souffrances qui n'appartiennent pas aux esprits ordinaires.

— J'entends, c'est l'apanage des hommes supérieurs comme moi ! Je ne vous savais pas si cruellement railleuse.

— Je vous jure que je ne songeais pas à railler : vous me prêtez votre esprit et votre malice.

. — Encore ?

— *Encore* vous-même ! J'essaye de vous distraire, et vous me cherchez querelle !

— Puis-je donc croire que vous vous intéressez sérieusement à mon ennui ?

— Est-il sérieux d'abord ?

— Supposons, et n'éludez pas la réponse.

— Je n'élude rien ; mais, vous l'avez dit, je ne connais pas l'ennui, et il m'est difficile d'indiquer le remède.

— Vous pouvez dire au moins comment vous vous êtes préservée de la maladie ?

— Je ne me suis pas préservée ; je n'aurais probablement pas su. Je ne suis pas une âme forte. L'ennui est la maladie des gens trop heureux ; je ne l'ai pas rencontrée sur mon chemin, voilà tout.

— Si je vous croyais, je tomberais dans le plus affreux découragement.

— Pourquoi ?

— Je me persuaderaï que le bonheur est irréalisable, puisque vous ne l'avez pas réalisé ?

— Je ne le méritais peut-être pas.

— Alors, qui donc le méritera ?

— Tous ceux qui auront la volonté de le trouver.

— N'est-ce pas le but de tous ceux qui le cherchent, et tout le monde ne cherche-t-il pas !

— Sans doute, mais tout le monde cherche mal, sans lumière, sans suite ou sans énergie.

Ce qu'elle disait d'un air détaché d'elle-même et dans un sens général s'appliquait si bien à ma situation vis-à-vis d'elle, qu'un frisson me passa dans tout le corps, et que je fermai les yeux pour ne pas trahir par mon regard l'impatience qui me dévorait. Elle remarqua toutefois ce frémissement, et me demanda avec une naïveté étonnante, si j'étais souffrant.

— Nullement, repris-je ; je vous écoute.

— Mais j'ai tout dit !

— La consultation est laconique et pourtant vague. Elle se réduit à ceci : que je suis bien heureux de m'ennuyer.

— Eh bien, oui ; vous voulez que je vous plaigne ! Si vous m'avez dit vrai, si vous avez seulement des moments de dégoût qui traversent votre existence, cela prouve qu'à l'habitude vous aimez la vie, et que vous la sentez très-intense en vous, par conséquent très-intéressante pour vous. Quand elle vous pèse un peu, vous boudez la destinée. Tout le monde ne peut pas se permettre ces humeurs-là, tout le monde n'a pas l'énergie de vouloir être toujours content de son sort.

— C'est-à-dire que mon énergie aboutit parfois à me rendre lâche !

— Je n'ai pas dit cela : je ne trouve pas mauvais que l'homme s'agite pour empêcher les destins de le mener aveuglément. Je dis seulement qu'à tête reposée, vous n'avez pas à vous plaindre de quelques heures de malaise. Vous ne changeriez pas ces alternatives de doute et de volonté pour la vie terre à terre de ceux qui ne connaissent ni joie ni souffrance ?

— Non certes ! mais vous semblez dire que vous êtes de ces gens-là ?

— Je ne sais trop de quelles gens je suis. Je crois que l'on ne choisit pas et qu'on doit, dans tous les cas, vivre en paix avec soi-même sans trop se demander si l'on vaudrait mieux autrement ; mais voilà qu'on nous apporte des costumes, et nos jeunes filles vous réclament. Vous avez promis de vous habiller en Turc...

— Oui, oui, en Turc ! s'écria Erneste en entrant. On ne peut pas se passer d'un Turc !

Je m'habillai en Turc avec une résignation consciencieuse. Mademoiselle Merquem avait persisté avec son adresse ordinaire dans l'habitude de se mettre en dehors de toute question personnelle ; mais elle m'avait témoigné une sorte d'intérêt plus marqué que les autres jours, et c'était la première fois que nous causions seuls durant cinq minutes sans qu'elle trouvât un prétexte pour prendre sa volée. Sa vie au milieu des hommes qui l'entouraient était un éternel *fugit ad salices*, d'autant plus désespérant qu'elle ne semblait pas y mettre la moindre préméditation. Était-elle assez ingénue pour ne pas savoir que la femme la plus désirée est celle qui se dérobe le mieux ?

J'en fis, ce soir-là, l'expérience directe sur moi-

même. Il faut croire que le costume oriental que je m'étais improvisé m'avait transformé, car je semblai très-beau aux lumières, et j'entendis la petite Malbois dire à Erneste son opinion sur mon compte en termes très-clairs et avec l'intention évidente que je ne perdisse pas un mot de la prétendue confidence. Cette jeune fille était remarquablement jolie et d'une hardiesse enivrante. Je ne restai pas froid devant ses provocations ingénues; mais je me trouvai avoir, sans grand effort, toute la vertu nécessaire pour y paraître indifférent. Je l'étais au fond du cœur et il ne m'en coûtait pas beaucoup d'être honnête homme, quand à la dérobée je regardais les beaux cheveux et les chastes épaules de l'invulnérable Célie. Certes, pour tous les regards vulgaires, elle était éclipsée par les yeux humides et les formes voluptueuses d'Emma; mais, pour les miens, elle avait ce privilège d'être l'idéal, peut-être l'irréalisable.

Elle fit sa partie dans ces saynètes improvisées, prenant toujours le rôle ingrat dont personne n'eût voulu, s'habillant de la façon la plus absurde pour paraître vieille ou comique. Elle n'en vint pas à bout; sa taille gracieuse et son sourire d'enfant reparaissaient toujours sous le déguisement. Elle n'était pas comédienne le moins du monde, elle ne savait pas contrefaire sa voix, et le rire la prenait tout à coup devant les facéties des autres. Elle en eut un accès notable en voyant apparaître M. Bellac, que mademoiselle de Malbois avait affublé, bon gré, mal gré, d'un mantelet et d'un chapeau de femme. Je n'aurais jamais cru qu'elle pût être surprise ainsi par la gaieté et qu'une image comique parlât si énergiquement à sa tranquille imagination. Ce fut un sujet de ré-

flexions nouvelles : était-elle libre à jamais de toute contention d'esprit ? était-elle seulement très-impres-sionnable et très-nerveuse ? Dans tous les cas, ce rire avait la candeur de la plus pure innocence.

— Vous vous amusez énormément ? lui dis-je en passant près d'elle.

— C'est vrai, répondit-elle en reprenant aussitôt son sérieux : je m'amuse trop pour une maîtresse de maison, ce n'est pas convenable.

Mais le dernier mot s'échappa de ses lèvres en une fusée de rire inextinguible.

— Allons, pensai-je, c'est une femme, elle n'est pas toujours maîtresse de son propre équilibre. Elle doit pleurer, dans l'occasion, comme elle sait rire. Et qui sait ? aux éclats de ce soir succéderont peut-être des sanglots tout à l'heure dans la solitude de la nuit.

Quant à mes remarques sur son attitude vis-à-vis de Montroger, elles n'amènèrent rien de nouveau ; comme les autres fois, elle lui parla avec un mélange de déférence et de gâterie dont il se contenta séance tenante, sauf à s'en plaindre après coup. Il fut beaucoup prié par les demoiselles de s'habiller aussi en Turc ou en Chinois. Il rejeta l'offre avec épouvante. Peut-être craignait-il de manquer d'esprit ou de s'enlaidir. Ernest, qui avait du dépit contre lui, prétendit qu'il avait un corset qui ne lui permettait pas de prendre telle ou telle pose. Mademoiselle Emma, qui voulait me faire croire qu'elle n'avait jamais aspiré à lui plaire, jura qu'il avait une perruque, et qu'il eût craint de la faire tomber en coiffant le turban.

De retour au Plantier, je me demandais comment je m'y prendrais pour exeroer ma surveillance et pro-

céder à mes enquêtes sans éveiller l'attention de mademoiselle Merquem sur mes démarches, lorsque l'imprévu, sur lequel il faut toujours compter, dérangerait l'ordre immuable qui présidait à nos entrevues officielles.

Le jeudi suivant, madame de Malbois, étant venue rendre visite à ma tante avec sa fille, nous demanda d'un air qu'elle s'efforçait de rendre dégagé si nous avions vu mademoiselle Merquem dans la matinée.

— Je crois qu'il n'y faut pas trop compter, reprit la dame : nous voici dans les vents d'équinoxe, et mademoiselle Merquem doit être occupée à quelque sauvetage... Vous ne savez pas qu'elle dirige en personne ces choses-là ? Oui, ça l'amuse ; c'est un rôle ! elle s'habille en homme, elle va en mer avec les gens de la côte. C'est très-inutile, sans compter que c'est très-laid, le costume ! Voyez-vous d'ici une femme avec un bonnet goudronné ? Et puis c'est une comédie ! elle monte des barques bien solides, qui ne quittent pas le rivage ; elle donne des sommes folles à des maîtres nageurs qui bravent tout pour sauver des inconnus, et qui, par cupidité, s'exposent à désespérer leurs familles. Enfin elle a un beau zèle que beaucoup de gens admirent, mais que je trouve téméraire et déraisonnable. C'est mon opinion ; je ne la lui cache pas ; je suis la franchise même.

— Il me semble, dit ma tante, que vous lui reprochez des actes de courage et de dévouement qui l'honorent.

— Non ! non ! observa mademoiselle Emma, maman parle comme cela par amitié pour elle. Quant à moi, j'admire sans réserve. Je ne lui reproche que le

bonnet goudronné et les guêtres de pêcheur. Vrai, ça n'est pas joli !

— Vous l'avez vue ainsi ? dit Erneste.

— Non ! il n'y a qu'elle au monde pour être dehors par les gros temps ; mais j'ai vu sur l'album d'un amateur de notre connaissance un croquis fait de mémoire, un jour qu'il avait rencontré Célie sur le rivage, au retour d'une de ses expéditions. C'était une vraie caricature de la voir ainsi, et ça m'a fait beaucoup de peine.

— Comme vous êtes bonne ! observai-je d'un ton sérieux dont personne ne fut dupe.

On changea de conversation, et les demoiselles se rendirent au jardin.

Dès qu'elles furent sorties, madame de Malbois reprit la parole.

— Ne croyez pas, dit-elle à ma tante, que je blâme mademoiselle Merquem de se costumer d'une manière excentrique. Je ne pouvais pas tout dire devant nos filles. Je souffre des imprudences d'une personne que j'aime et que je crois très-estimable en dépit de la calomnie.

— Si elle ne fait pas d'autre imprudence, reprit ma tante, que celle d'exposer sa vie ou tout au moins sa santé pour sauver des naufragés, j'avoue que je ne m'associerai pas au courage que vous mettez à la blâmer.

— Je vois, reprit madame de Malbois, que vous n'avez pas entendu parler de l'aventure de l'enfant.

— Racontez-la, dit ma tante avec un peu d'aigreur, vous en mourez d'envie. Quant à moi, je veux la savoir pour y trouver quelque nouveau motif d'estimer mademoiselle Merquem.

— Il n'y a rien à raconter, car on ne sait rien. Les habitants de l'anse de la Canielle ont chacun une version différente. La chose certaine, c'est qu'après une nuit d'orage effroyable un très-bel enfant, sauvé, dit-on, par mademoiselle Merquem en personne, a été confié à des paysans qui l'élèvent avec des soins infinis. La châtelaine va le voir tous les jours, et elle compte, à ce qu'il paraît, le prendre chez elle, l'élever et l'adopter, en quoi elle aura grand tort et portera une grave atteinte à sa réputation immaculée.

— Comment cela ? demandai-je d'un air idiot, pour forcer madame de Malbois à mettre les points sur les i.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous ne comprenez pas que cet enfant, pêché en pleine mer, pourrait très-bien être venu par terre... du côté de la Suisse ou de l'Italie, par exemple ? Son âge correspond parfaitement à une assez longue absence faite par Célie, il y a quelque dix ans.

— Ah ! très-bien ! Alors, vous croyez... ?

— Je ne crois rien du tout, mais *on le dit* ! Mademoiselle Merquem ne voit que ses amis ; elle ignore qu'il y a des gens qui ne la ménagent pas. Elle se croit permis de tout risquer et de tout braver. Au lieu de la flatter et de l'abuser à cet égard-là, ses intimes devraient l'avertir, à commencer par M. de Montroger, qui, dans cette affaire mystérieuse, n'est pas bien net non plus devant l'opinion.

— Alors, plus de doutes ! répondit ma tante avec ironie en se levant comme pour reconduire madame de Malbois, qui ne songeait point à s'en aller : mademoiselle Merquem est la mère de l'enfant, M. de

Montroger en est le père, et voilà ce qui l'empêche d'épouser les jeunes personnes qu'on lui jette à la tête ?

Madame de Malbois comprit et se retira furieuse.

— Cette méchante femme m'est odieuse, dit ma tante dès qu'elle fut partie; je ne veux plus la voir !

— Je ne crois pas qu'elle y revienne, répondis-je; mais ce sera une ennemie irréconciliable.

— J'accepte pour mon compte les ennemis de mademoiselle Merquem. Trouves-tu que j'aie tort ?

— Si c'est un tort, je le partage avec vous.

Telle était ma pensée sincère, et pourtant je n'étais pas convaincu que la diffamation fût calomnie. Il était parfaitement entré dans mes prévisions que Célie pût avoir été mère. Je l'acceptais ainsi, j'en étais fou quand même.

Dans cette hypothèse, sa conquête était plus difficile que jamais. Défendue par l'amour maternel, elle était plus forte; mais, si j'acceptais sa faute, si je me mettais à aimer l'enfant, qui sait à quels héroïsmes un dessein aussi fermement conçu que le mien pouvait me conduire ?

Comme, malgré les prévisions de madame de Malbois, il n'y avait pas la moindre menace d'orage et que la voiture de mademoiselle Merquem apparaissait au fond de la vallée, je pris une résolution soudaine. Je renonçai à la voir ce jour-là; je trouvai un prétexte pour sortir le reste de la journée. Je pris au vol une carriole qui faisait le service du village voisin à un village de la côte, et en une heure je gagnai la mer. En suivant à marée basse le pied des falaises qui se brisaient pour former un petit havre au pied du vieux donjon de la Canielle, je me trouvai bientôt au vil-

lage de pêcheurs appelé du même nom que le château.

Je n'étais jamais venu là. Je ne connaissais pas les environs directs de la résidence de mademoiselle Merquem. J'avais bien résolu de les explorer avec soin; mais il ne devait pas être facile d'épier l'existence de Célie sans qu'elle s'en aperçût. En venant me promener sur ses terres juste au moment où elle était chez ma tante, je ne pouvais pas être accusé de chercher une rencontre avec elle.

Le lieu était remarquable. Du pied du donjon, la falaise se précipitait par trois ou quatre bonds fantastiques, dont le dernier était un plein écroulement dans la mer. A cent pas plus loin que le hameau, un chemin tracé par les roues des charrettes dans le sable contournait l'escarpement et se perdait dans les sinuosités adoucies mais encaissées du vallon. Ce n'était probablement pas par là que, du donjon, on pouvait gagner rapidement la grève, car j'apercevais de place en place un sentier vertigineux qui suivait les ressauts de la falaise. Naturellement, je me demandai si la châtelaine avait l'habitude de descendre ou de gravir ces assises de grès blanchâtres qui, presque toujours baignées de brume, paraissent d'en bas beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont en réalité.

La côte est belle, bien que monotone. Cette pâle mer est rarement bleue; mais, si elle n'a pas les tons francs et les lignes pures de la Méditerranée, elle a des finesses de nuances et des chatoiements infinis dans les beaux jours. Les hautes murailles naturelles qui tout aussi bien qu'à la rive anglaise auraient pu, par leur blancheur, mériter à la rive française le nom d'Albion, sont voilées comme par

une gaze rosée. Quand le soleil pâlit, l'aspect gris qui envahit tout n'est pas uniforme. Il a des reflets de satin qui passent du lilas clair au blanc de perle. L'horizon est souvent perdu dans le brouillard, et alors le ciel et la mer ne font qu'un. Il semble qu'on soit à l'entrée de l'infini.

Le hameau se composait d'une cinquantaine de feux rassemblés au bord de la grève, et d'une cinquantaine de maisonnettes éparses plus loin, dans les terres, en tout peut-être trois ou quatre cents habitants. Le petit havre était bon pour les barques, mais difficile à l'entrée à cause d'un semis de blocs dont quelques-uns représentaient les portiques écroulés de quelque formidable ruine. Je savais par Montroger que les guillemots venaient nicher sur certains récifs de ces plages, et à tout hasard j'avais pris un fusil qui me servait de prétexte et de contenance; mais il était écrit que la destinée favoriserait le début de mon entreprise. Je n'avais pas fait cent pas le long du village, qu'une voix me héla par mon nom. C'était une voix rude, enrouée comme celle d'un vieux loup de mer, et pourtant c'était la voix d'un artiste de ma connaissance, Stéphane Morin, un brave garçon voué aux études de marine et habitué à passer huit mois de l'année sur une côte quelconque de France, les pieds dans la vague, le soleil sur la tête, le vent dans les cheveux. Aussi était-il hâlé comme un vrai marin, hérissé comme un oursin et calleux comme une langouste.

Il n'était pas mon ami, il n'était que celui de mon ami Andrès, qui faisait plus de cas de son caractère que de son talent, et qui lui donnait assez inutilement de bons conseils. Stéphane Morin n'était pas doué, et

pourtant il était né peintre. Il n'avait jamais eu d'autre aptitude, d'autre joie, d'autre ambition, d'autre pensée que la peinture. Il la sentait, il l'exprimait en paroles justes et passionnées, il l'adorait, il s'y plongeait, il en vivait. Il travaillait comme un bœuf, il vendait mal ses toiles, mais il les vendait, et il était content. Il lui fallait si peu pour vivre et il avait une foi si robuste en son avenir ! Pourtant il avait dépassé la quarantaine, et il ne faisait pas le moindre progrès ; mais il ne s'en doutait pas. Il prenait très-bien les observations, il enchérissait sur les critiques, comme un homme soudainement éclairé :

— Vous verrez l'année prochaine ! disait-il avec enthousiasme.

L'année suivante, il revenait chargé d'études où il semblait qu'il eût travaillé avec acharnement à reproduire les mêmes défauts. Andrès, qui l'aimait, le voyait avec chagrin persévérer dans cette voie pénible et vaine. Il n'osait plus être d'une sincérité absolue avec lui, sachant que, le jour où le découragement pénétrerait dans cette âme obstinée, il y aurait péril pour la raison ou pour la vie.

En toute autre circonstance, j'eusse été assez indifférent à la rencontre de cet homme à la fois doux et maussade, insouciant dans ses habitudes, absolu dans ses idées. Je ne lui trouvais aucun charme, et ses manières brusques et vulgaires me plaisaient médiocrement ; mais il m'apparaissait là comme un envoyé du ciel, il allait servir de but à mes promenades et de manteau à mes explorations, car je voyais bien, à son costume débraillé et à son air d'aisance, qu'il était installé là pour tout le reste de la saison. Aussi je courus lui serrer la main avec un empressément

dont un autre que lui eût été surpris. Heureusement, il était par système celui que rien n'étonne et qui est toujours préparé à tout. Il ne se douta pas de mon hypocrisie. Je m'en excusai vis-à-vis de moi-même en me disant que l'homme était honorable sous tous les rapports, et méritait plus d'égards que je ne lui en avais encore accordé.

Il habitait la maison de l'un des pêcheurs les plus aisés du hameau, demeure très-propre où il avait loué deux petites chambres.

— Entrez, entrez dans ma *cambuse*, me dit-il; vous allez boire un verre de cidre en *écrasant* une cigarette. Je sais que vous n'aimez pas la bouffarde. Je ne vous demande pas par quel hasard je rencontre un *gentleman* comme vous dans ces rochers sauvages, ça ne me regarde pas, mais ça me fait plaisir tout de même. Vous allez me dire... Oui, je pensais à ça en regardant ma mer, mon étude capitale de cette année. Je me disais : « La seule chose qui manque ici, c'est un conseil, » et justement vous passez sous mon nez.

— Mais, mon cher, je ne suis pas du tout peintre; je ne m'y connais pas!

— Si fait, si fait! vous avez de l'œil. J'ai vu ça chez Andrès, vous lui faisiez des observations qu'il écoutait. D'ailleurs, la peinture, voyez-vous, ça vous prend ou ça vous laisse; je vais bien voir!

Et il plaça son chevalet en bonne lumière après avoir passé une serviette mouillée sur la toile pour faire ressortir la fraîcheur des tons. J'étais forcé de faire un cri d'admiration ou de le désespérer. Je fermai les yeux en m'écriant :

— C'est ça, mon cher! Je ne m'y connais pas, je vous

le déclare, mais je me trompe complètement, ou ça y est !

Il faillit m'embrasser. J'avais tellement horreur de moi, que je regardai le tableau et toutes les études qu'il me montra, en m'efforçant d'y trouver du mérite. Je n'en vins pas à bout ; mais j'étais si mécontent de ma conscience, que je me pris de tendresse pour ce pauvre diable. Il valait cent fois mieux que ses tableaux, et le but que je poursuivais n'avait peut-être pas la franchise et la sainteté de son ingrate passion.

Il s'aperçut bientôt de mon malaise.

— J'abuse de vous, dit-il, et vous en avez assez...

— Je vous avoue, lui répondis-je, qu'il y a ici une odeur de poisson séché... Vous allez me trouver bien délicat, mais je n'ai pas comme vous l'habitude...

— Oui, oui, sortons, répondit-il ; je pensais avoir tant fumé chez moi, que le poisson n'avait plus la force de *chlinguer* ; mais il paraît que ça n'y fait rien. Allons voir les récifs, ils sont soignés, mon cher. Ah ! c'est un petit endroit comme je sais en dénicher, et de la solitude, de la tranquillité !... Des habitants délicieux, des braves gens s'il en fut, et pas du tout exploités. Je n'en ai pas encore trouvé comme ça depuis que je fouille la côte. Vous reviendrez me rendre visite, n'est-ce pas ? Je vous vois avec une clarinette de chasse, vous nichez par ici ?

— A une heure de chemin ; mais je craindrais de troubler votre solitude...

— Du tout, du tout ; au contraire, ça me donnera du cœur.

— Alors, je viendrai. Depuis quand donc êtes-vous ici ?

— Depuis huit jours. J'étais à Étretat ; mais il y a

trop de flâneurs, trop de baigneurs, trop de poseurs ; l'endroit n'est plus possible. Je suis venu en me promenant, le sac sur le dos, avec un petit âne pour porter mon bataclan. J'allais au hasard devant moi. L'endroit m'a plu, j'y suis resté, voilà tout.

— Je m'en réjouis. Je viens toutes les semaines chez une personne qui demeure là tout près, une amie de ma tante.

— Vous avez donc une tante, vous ? Vous êtes bien heureux ! Moi, je n'ai pas un chat qui s'intéresse à moi ; mais c'est mieux comme ça, au bout du compte ! N'ayant personne à aimer, j'aime la grande amie, la grande maîtresse, dame peinture !

— Et vous ne vous ennuyez jamais, je sais ça !

— Non, vous ne savez pas. Je m'ennuie quelquefois tout mon saoul : quand il pleut, et qu'on n'y voit pas pour piocher ; j'essaye de lire quand il y a des livres, mais ici il n'y en a pas.

— Je vous en apporterai...

— Non, merci. Il vaut mieux ne pas se distraire de l'ennui. Ça produit une réaction de bien-être et de courage quand le beau temps revient.

— Voulez-vous que je vous présente à ma tante ? Elle sera charmée de vous recevoir. Vous viendrez les jours de pluie, par la patache.

— Vous êtes bien gentil ; mais ça n'est pas possible. Je suis un ours, moi, mal léché, mal élevé, mal vêtu... Les dames de la haute, ça me gêne, et j'aimerais mieux diner tête à tête avec vous dans quelque cabaret de ce village, quand vous reviendrez, hein ?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien, dimanche, puisque vous venez de mon côté ?

— Dimanche, soit; mais de bonne heure, car je passe la soirée au château voisin.

— Tienst dans ce donjon là-haut? C'est donc habité?

— Non, il y a plus bas le château de la Canielle. Vous n'avez donc pas parcouru les environs?

— Si fait; mais la grève, toujours la grève ou la falaise à mi-côte. Je passerais bien six mois ici sans grimper la muraille et sans pénétrer dans les terres. Le paysage, ça n'est pas ma partie, et la mer vue de trop haut, ce n'est plus ça. Ça donne des effets qu'on ne peut pas rendre et des raccourcis impossibles. C'est beau, c'est sublime, je sais, mais ça jette dans le fantastique, et il ne faut pas de ça. On y est bien assez porté quand on a affaire à cette diablesse, avec ses caprices enragés et ses illusions infernales!

Il montrait le poing à la mer, et, en même temps, il la regardait avec des yeux amoureux. Il était beau et burlesque; je le suivis dans les rochers, et je fus content de lui voir aborder un groupe de pêcheurs qui mangeaient, assis sur les récifs à marée basse. Il était déjà lié avec eux comme s'il fût né dans le village. Il leur plaisait par son air sérieux et son parler brusque. Il leur ressemblait, il avait leur sobriété, leur rudesse d'habitudes, leur apparente insouciance. Je voyais bien qu'il ne savait pas encore un mot de l'existence de Célie ou qu'il s'en souciait si peu, qu'il n'avait pas fait la moindre question sur son compte. J'espérais, grâce à lui et au diner projeté dans le village, m'aboucher avec ces paysans que l'on disait si dévoués à leur châtelaine et arriver prudemment à les faire causer; mais je savais le paysan méfiant, et je me gardai bien, pour commencer, de paraître cu-

rieux. Je me contentai de les habituer à ma figure, et je feignis de m'intéresser à leurs travaux et à leurs occupations.

Comme j'allais me retirer, car je voyais Stéphane impatient de reprendre ses pinceaux, un vieux pêcheur me dit qu'il connaissait bien ma figure. Il m'avait vu passer en voiture avec M. de Montroger, me rendant au château de *la demoiselle*.

— C'est possible, lui dis-je. Est-ce que M. de Montroger vient quelquefois chasser par ici ?

— Pas souvent, répondit-il. C'est un homme qui a de grandes affaires dans le pays. Il est venu une fois, il y a deux mois, pour voir *le petit*.

— Je ne connais pas le petit, repris-je de l'air le plus indifférent, bien que je sentisse la rougeur me monter au visage.

— Il ne vous a pas parlé du petit ? Alors, vous ne savez pas l'histoire !

— Je ne suis pas du tout curieux.

— On peut être curieux des jolies histoires, et, si vous voulez voir le gars... Oh ! mais c'est un joli gars, et raisonnable, et comme il faut tout à fait.

— Vous me direz cela une autre fois, repris-je en me levant de la vieille barque échouée sur laquelle je m'étais assis, et je m'éloignai avec Stéphane, d'un air moqueur et froid, comme si j'eusse été décidé à ne rien entendre.

L'effort fut héroïque, car je croyais tenir le terrible secret de Célie ; mais, puisque ces bonnes gens étaient si faciles à confesser, je voulais l'apprendre comme malgré moi et pouvoir jurer un jour à mademoiselle Merquem que je ne l'avais

pas compromise par une brutale et lâche curiosité.

Je reprenais le chemin de la grève lorsque Stéphen m'arrêta.

— N'allez pas par là, s'écria-t-il. Diable ! la marée va monter, elle pourrait vous gagner dans des coins qui ne sont pas commodes. Prenez le sentier qui est là, au-dessus de nous.

C'était le sentier du donjon, je refusai absolument d'en faire l'escalade.

— Bah ! me dit un jeune garçon blond, de haute taille et d'une force herculéenne, ce n'est rien que de monter là ; c'est le chemin de la demoiselle.

C'était justement pour cela que je ne voulais pas le prendre. Il ne fallait pas qu'on pût lui dire que j'avais mis le pied sur son domaine.

Je répondis que je ne craignais pas le vertige, mais que je n'avais pas le droit de traverser le parc de la Canielle.

— Vous ne le traverserez pas, reprit le jeune homme, vous suivrez le mur ; le sentier coupe à travers les taillis.

Quelle bonne occasion c'était d'examiner ce mur et de connaître les sentiers de ces bois ! mais c'était trop tôt. Je m'obstinai à reprendre la grève, disant que je l'avais assez observée en venant pour être sûr de ne pas me laisser prendre, et je partis en me moquant des craintes de Stéphen. J'étais content de braver un petit danger pour commencer mon roman et pour avoir vis-à-vis de moi-même le mérite de n'avoir rien compromis par ma précipitation.

La promenade fut rude, car le chemin devenait dangereux en effet, et il y fallut de la résolution et de la présence d'esprit. Stéphen était monté sur une élé-

vation pour me suivre des yeux, et j'ai su ensuite que, si mon refus d'écouter les histoires avait un peu fâché mes nouveaux amis, la crânerie de ma course en rasant le flot et sautant de roche en roche leur avait donné une haute idée de mon caractère et de mon jarret.

— Eh bien, me dit ma tante quand je fus rentré, tu as perdu une belle occasion de connaître mademoiselle Merquem. J'étais si irritée contre madame de Malbois, que je lui ai tout conté. Elle en a ri, et, quand je lui ai conseillé de chasser cette méchante femme, sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? « Je m'en garderai bien. Emma est charmante et ne doit pas être humiliée dans la personne de sa mère. D'ailleurs, rien ne m'inquiète ni ne m'offense dans tout cela. En ne me mariant pas, j'ai dû prévoir que je serais exposée à toutes les suppositions, et j'ai accepté la responsabilité de mon isolement. Répondez à ceux qui vous questionneront sur l'enfant mystérieux que, s'il m'appartenait, j'aurais le courage de le dire, et que, devant le bonheur d'avoir un fils, je ne saurais plus si la honte existe ; mais, hélas ! je n'ai pas la moindre lutte à soutenir pour un être aimé, et, n'ayant que moi-même à défendre du soupçon, je trouve que ce serait faire trop de cas de moi que de m'en tourmenter et de m'en fâcher. Tout ce que je me dois, c'est d'être irréprochable afin de n'être jamais insultée. N'ayant pas de protecteur, je me suis arrangée pour n'avoir pas besoin de protection, et je m'imagine que beaucoup de femmes que l'on défend et que l'on venge auraient fort bien pu ne pas donner lieu à tant de drames ; mais, en général, les femmes aiment les grandes émotions : chacun son goût. » Je lui ai demandé alors s'il était vrai qu'elle voulût élever et

adopter cet enfant. Elle m'a répondu : « Non. Je lui ferai le sort qui conviendra à ses aptitudes, mais je n'adopterai pas d'enfant. A quoi bon ? Je craindrais de m'y attacher avec égoïsme. Celui-ci est un orphelin dont les parents ont péri dans la tempête qui l'a jeté dans mes bras. Je veux l'élever pour lui, non pour moi. »

Ces sages et prudentes réponses avaient si bien persuadé ma tante, qu'il n'eût pas fait bon d'émettre le moindre doute. Je gardai mes agitations pour moi seul.

Le dimanche suivant, j'étais, à trois heures après midi, dans la *cambuse* de mon ami Stéphane, c'est-à-dire dans la maison de maître Guillaume le pêcheur. Son fils était le grand jeune homme blond, au type anglais, que je connaissais déjà. L'œil clair et intelligent, la barbe dorée, la bouche trop loin du nez et le nez trop court ; il était bien fait sans grâce, et poli sans prévenance.

— Mon ami Célio, lui dit Stéphane en me voyant entrer, ayez l'obligeance de dire à votre mère que mon hôte est là et qu'il doit avoir faim.

— Quel diable de nom donnez-vous à ce grand escogriffe ? lui demandai-je dès que le jeune homme fut sorti.

— Oui, au fait, il a un drôle de nom, répondit Stéphane, frappé pour la première fois de cette bizarrerie ; mais venez dehors. Vous n'aimez pas l'odeur du hareng séché : j'ai fait mettre le couvert sous le berceau ; ah ! dame, la verdure du tamarix n'est pas cossue, on n'en fait pas d'autre dans le pays. Je vous dirai que ce n'est pas au cabaret, c'est chez moi que nous dinons. J'ai découvert que ma vieille

hôtesse cuisinait dans la perfection. Le poisson ne sera pas fameux ; vous savez, pour manger du poisson de mer, il ne faut pas être au bord de la mer. Ces braves gens portent toute leur marchandise aux chemins de fer ; mais nous aurons tout de même des crabes et de la salicoque, plus la soupe au lard, première qualité, et le fromage à discrétion.

— Tout cela est charmant, répondis-je, et j'ai un appétit qui ferait honneur à un requin.

Nous passâmes sous le berceau, qui ne préservait en aucune façon du soleil ; mais j'étais décidé à tout braver. Heureusement, madame Guillaume eut l'attention de nous envoyer une vieille voile de barque que M. Célio étendit sur nos têtes ; après quoi, s'adressant à Stéphen :

— Ma sœur est là pour vous servir, dit-il, et ma mère aura bien soin de vous. Moi, je m'en vais voir ma marraine. C'est son jour pour causer avec nous, et, vous savez, tout le monde y va le dimanche, c'est l'habitude.

— Tant pis, répondit Stéphen, j'espérais que vous nous feriez le plaisir de manger la soupe avec nous ; mais, puisque vous avez une marraine... ne vous gênez pas. Ces gaillards-là sont-ils heureux d'avoir comme ça des parrains et des marraines ! moi, je ne sais pas seulement si j'ai été baptisé.

— Je présume, dis-je à la mère Guillaume, qui nous apportait les crevettes toutes chaudes, que la marraine de monsieur votre fils s'appelle Célie ?

— Pardine ! répondit-elle, vous la connaissez bien ! c'est la demoiselle. Elle n'avait pas plus de dix ans quand elle a été marraine de mon gars. Ah ! dame, c'est une paire d'amis à présent ; c'est lui qui la mène

en mer avec Célio Barcot, Célio Petit et Célio Chaulin, tous ses filleuls, sans compter ceux qui ne sont pas encore en âge de mener la barque.

— Alors, la demoiselle est la marraine de tout le village ?

— C'est son grand-père qui voulait ça, et on a continué. Aussi on a un Célio quasiment dans toutes les familles. Le curé de la paroisse dit que ça n'est pas un nom de saint, mais que ça veut dire enfant du ciel, et que, par conséquent, ça n'est pas un nom païen.

— C'est un homme fort, votre curé, dit Stéphane.

— Il est ce qu'il est, répondit la vieille, ça nous est égal. Notre bon Dieu à nous, c'est la demoiselle, et il sait bien qu'il ne faudrait pas venir dire ici autrement qu'elle ne dit.

— J'avais oublié de vous prévenir, me dit Stéphane lorsque madame Guillaume fut sortie. Il y a ici un fétichisme pour cette demoiselle : je ne la connais pas et vous la connaissez, je n'ai pas d'opinion sur son compte et je ne vous demande pas la vôtre ; mais je vous préviens, afin que, s'il vous venait une réflexion imprudente... Nous serions lapidés, mon cher ! je ne vous dis que ça.

— Je n'ai que du bien à dire d'elle.

— Alors, ça se trouve bien ; moi, ça m'est égal. Partout où l'on va, les gens ont une idole de pierre ou de bois, et, si on niait les miracles qu'elle fait, on serait vu comme un chien. Ici, c'est une idole de chair et d'os. Soit ! on prend les choses comme on les trouve et les gens comme ils sont.

— Elle vient donc rarement sur ce rivage, que vous ne l'avez jamais aperçue ?

— Je l'ai vue trois ou quatre fois, elle vient tous les jours.

— Vous a-t-elle semblé jolie?

— Oui, mais elle ne doit pas l'être.

— Vous ne l'avez pas regardée?

— Si fait, un peintre doit regarder tout ce qui grouille dans son horizon; mais vous êtes de ses amis...

— De ses amis les plus désintéressés. Vous pouvez dire de sa figure tout ce que vous voudrez. Est-ce qu'un peintre n'a pas le droit de tout dire?

— Au fait, il n'y a rien de plus chaste que le regard d'un peintre, vous avez raison. Eh bien, cette demoiselle est une... Comment vous dirai-je? ce n'est certainement pas une poseuse; c'est une *toquée*, et, en vous disant ça, je vous fais son éloge en un mot, je la canonise. Il n'y a de bon en ce monde que les *toqués*.

— Je suis de votre avis; mais en quoi vous a-t-elle paru *toquée*?

— En ce qu'elle vit à sa guise et s'amuse comme elle l'entend. C'est de la sagesse, ça, par conséquent de l'excentricité. Vous savez bien qu'elle va en mer presque tous les jours. Voilà sa barque là-bas; c'est elle qui la commande et la gouverne, toujours accompagnée du père Guillaume et de la bande des fileuls. Elle adore la mer; ça, c'est un bon point! Elle aime le danger : je n'aime pas beaucoup ça chez une femme, moi, parce que, quand les femmes se mettent à être quelque chose, ce n'est jamais à demi. Braves, elles deviennent téméraires, enragées même, et vous traitent de capon l'homme le plus courageux, pour peu qu'il montre la prudence nécessaire. Je ne dis pas ça pour votre demoiselle, je ne l'ai pas encore

vue faire de grandes imprudences. Ce que je sais, c'est que, pour satisfaire sa passion pour la vie de marin, elle s'habille en marinier. La chose étant donnée, elle a raison; mais je vais vous dire pourquoi je ne crois pas qu'elle soit jolie en femme. Voilà : elle est trop jolie en garçon. Elle a un costume charmant, mon cher, un vrai costume de l'endroit : la blouse étroite et courte avec la ceinture de cuir, la vareuse et les grandes guêtres de laine; c'est très-décent, et c'est chaud de ton. Le bonnet feutré, d'où s'échappent des cheveux fous, est un bijou sur sa tête. Elle a si bien l'air d'un gars, que je ne me serais jamais douté de son sexe, si on ne m'eût dit : « C'est elle, la voilà. » Or, une femme qui a l'aisance d'un homme et la grâce propre à ses exercices ne doit pas être une femme qui inspire... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça, qui vous contrarie peut-être, tandis que ça ne m'intéresse pas du tout. La femme, voyez-vous, c'est un bipède dangereux dont je tâcherai de ne jamais embarrasser mon cerveau. Aussi je ne permets pas à mon imagination de s'écarter d'un certain positivisme à ma portée. Ni belles dames ni cocottes. Pas d'autre prestige pour moi que la belle santé, la belle humeur et la franche volonté que l'on rencontre, que l'on accepte sans remords et que l'on quitte sans regret. Sous ce rapport-là, je suis très-philosophe. Je suis laid, la beauté idéale me tournerait le dos; je suis rude comme un paysan, les jolies manières me mettent en fuite, et puis les femmes n'entendent rien à la peinture. Il n'y en a pas deux avec qui on puisse causer. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

Tel fut le résumé de l'impression que Célie avait

faite sur mon sauvage compagnon. Je me gardai bien de discuter, et je m'ennuyai considérablement avec lui devant cette table boiteuse où, l'appétit satisfait tant bien que mal, il me fallut rester deux heures à fumer et à entendre mon hôte s'extasier sur tous les effets de la mer et du ciel, les sentant et les décrivant fort bien, mais m'inspirant par cela même un sentiment de tristesse, puisque je le savais incapable de les rendre autrement que par la parole.

J'attendais avec impatience le retour des habitants, car tout le monde était monté au château, et le village était désert. Enfin je vis les groupes redescendre le sentier, et bientôt la grève, le chemin de gravier qui servait de rue et la maison où nous étions se remplirent. Tous ces villageois s'étaient endimanchés pour l'audience, c'est ainsi qu'ils appelaient l'après-midi que la demoiselle consacrait chaque semaine à les entendre. J'écoutai ce qui se disait dans la maison. Je sortis pour recueillir les propos de la rue, je me mêlai aux groupes, et, en résumant le tout, voici ce que j'appris.

Cette audience hebdomadaire était une institution de l'amiral Merquem. Jusqu'à la dernière semaine de sa vie, il s'y était astreint. Ce brave homme avait été adoré de son village, et le fétichisme dont Célie était l'objet lui était reconnu par droit d'héritage. Elle s'était fidèlement conformée aux prescriptions et aux habitudes de son aïeul. Élevée par lui sur la mer, puisque, par tous les temps et à toutes les heures, tant qu'il avait été valide, il l'avait promenée sur sa barque, — un vrai chef d'œuvre de natation et de solidité — elle avait gardé le goût et le besoin de cet exercice. Blasée sur les périls de ces excursions, elle les

bravait sans mérite, disait-elle, quand il s'agissait de porter secours aux gens de l'endroit ou aux étrangers poussés sur la côte. Là, elle s'employait d'une façon magistrale. Tout enfant, le gouvernail et le commandement du canot lui avaient été confiés. Elle connaissait le rivage et le moindre récif sous-marin aussi bien que le plus vieux pêcheur de la Canielle. Sa petite embarcation, menée par l'élite de ses clients volontaires, faisait d'ailleurs ce qu'aucune de l'endroit ne pouvait tenter. C'était donc bien sérieusement qu'elle dirigeait et opérait en personne des sauvetages merveilleux. A cette capacité et à ces moyens matériels se joignait naturellement un prestige pour l'imagination de ces bons pêcheurs. L'homme de mer est le plus superstitieux des mystiques. Pour être montée en barque un jour d'orage avec un chapeau à plumes noires, une femme de ma connaissance a failli être jetée à la mer par les matelots sur les côtes d'Italie. Selon eux, ces plumes noires avaient attiré la tempête. Le bonnet feutré de Célie, dont riait si agréablement mademoiselle de Malbois, était pour les mariniers de la Canielle un signe de salut, comme le panache blanc d'Henri IV pour ses aventuriers. Si elle eût bravé le flot sans le bonnet, tous l'eussent suppliée de rester; mais, avec ou sans le bonnet, tous se fussent dévoués à périr pour elle. Elle était adorée, non pas de cet amour éclairé qui apprécie bien le dévouement et se rend compte de la valeur de la personne aimée, mais de cet attachement fidèle et toujours un peu égoïste qui est particulier au paysan. Célie était nécessaire à la Canielle comme la mer au pêcheur. C'est elle qui veillait à ce qu'il n'y eût pas un pauvre sans ressources, des bras valides sans tra-

vail, des infirmes sans nourriture, des vieillards sans soutien, des orphelins sans appui et des jeunes gens sans une certaine instruction. Comment eût-on pu se passer d'elle? Si elle eût quitté volontairement le pays, on l'eût blâmée, peut-être maudite, peut-être haïe. Cette affection, basée sur l'intérêt personnel, faisait-elle illusion à l'esprit clairvoyant de Célie? Non, je l'ai su plus tard, elle ne s'y méprenait pas : elle savait seulement que la reconnaissance de ces égoïstes était passionnée, et je dois dire que je n'en ai jamais vu de semblable ailleurs pour personne.

Quand j'eus suffisamment pris langue parmi ces braves gens, je fus sans peine initié aux détails de l'audience. Dans le principe, et surtout du temps de l'amiral, on allait y réclamer justice ou protection contre les agents de l'autorité : — M. Merquem était un farouche républicain qui ne tolérait pas la moindre vexation ; — ou bien on s'y plaignait les uns des autres et on lui demandait conseil pour plaider. Naturellement, le bon seigneur égalitaire ne permettait ni les procès ni les batailles. Il arrangeait tout, réconciliait les pires ennemis, et mettait du sien, quand il le fallait, pour consoler la partie lésée par le droit. Il avait gouverné si sagement et si paternellement cette petite commune, qu'il en avait fait un échantillon modèle à sa manière. Il n'avait voulu dénaturer ni le sol ni l'homme, et s'était refusé à introduire des ressources différentes de celles qui avaient jusque-là suffi à cette population. Il s'était borné à développer et à assurer la spécialité locale. La mer devait nourrir ses riverains, et l'homme de mer ne devait pas quitter sa nourrice. Les enfants devaient suivre la carrière de leurs pères, profiter de leurs leçons et vivre de leur

expérience. Si un jeune homme n'aimait pas la mer et rêvait le séjour des villes, il fallait le laisser absolument libre de partir. L'amiral lui donnait une somme fixe qui lui permettait de vivre trois mois sans ouvrage, après quoi plus rien, et, s'il revenait, il était bien reçu ; mais il était tenu de restituer au profit des infirmes l'avance qui lui avait été faite.

L'amiral n'avait pas voulu donner à ses paysans le goût du luxe et du bien-être. Il n'avait rien fait bâtir, rien arrangé, rien changé dans le village.

— Je ne veux pas, disait-il, vous faire des jaloux et des ennemis de tous les villages du pays. Vous suivrez le progrès comme vous pourrez et comme vous l'entendrez. Ce que je veux, c'est vous rendre indépendants, maîtres chez vous, assez riches, si vous voulez être sobres, rangés et laborieux. — La chose vous sera facile. Je suis là pour vous soutenir en cas d'accident, réparer les désastres, remplacer les barques avalées par la tempête, vous apprendre à les mieux construire et à vous en servir plus habilement. Je suis là aussi pour faire soigner vos malades et vous aider quand le travail vous est impossible ; mais vous bâtir un café, une église, un marché, une promenade, non, ce serait de l'argent perdu. On prie Dieu dans une vieille mesure tout aussi bien que dans un palais. On trinque chez soi entre amis, et on s'invite les uns les autres. C'est plus fraternel que d'aller payer chacun son écot chez des étrangers. Votre petit commerce local est un échange de gré à gré que le marché public rendrait arbitraire ou frauduleux ; enfin votre promenade à vous, c'est la mer, et, s'il vous faut de temps en temps la vue des arbres et des fleurs, venez chez moi, les portes ne ferment pas.

Mademoiselle Merquem n'avait introduit qu'une amélioration à ce système. Elle ne s'était pas contentée pour ses amis rustiques de l'instruction donnée par le maître d'école. Elle avait voulu diminuer leur superstition et leur fatalisme en leur donnant des notions de science. Tous les jeudis soir, M. Bellac leur faisait un cours élémentaire dans le vieux donjon. Tantôt c'était sur l'histoire naturelle relative à la mer, à sa végétation et à ses habitants, tantôt sur la physique et sur les lois qui régissent le ciel et les ondes. Comme on était richement outillé au donjon, ces leçons de physique étaient accompagnées d'expériences qui parlaient aux sens et ouvraient de force les cerveaux que le raisonnement n'eût pas persuadés. Mademoiselle Merquem assistait à ces séances, et, si par hasard M. Bellac était un peu trop technique, elle se chargeait d'expliquer la leçon dans des termes plus vulgaires. Elle se faisait toujours comprendre, et les bonnes gens en concluaient qu'elle en savait plus long que le professeur.

Pour tout le reste, Célie se conformait au programme tracé par son grand-père, autant par conviction que par respect pour sa mémoire. Elle pensait comme lui que l'on a trop bouleversé l'existence et transformé le caractère de l'ouvrier, et que par là on lui a ôté des vertus et des qualités essentielles. Ceci me fut très-bien expliqué par Célio Guillaume, en qui je découvris une très-saine intelligence et une manière de s'exprimer très-sage et très-claire, sans qu'il eût rien perdu de l'accent et de la couleur de son langage rustique. La demoiselle disait que l'on s'était trompé en pensant que le déplacement des aptitudes est un moyen de progrès. On avait pris le changement pour l'essor,

le hasard pour la liberté, la curiosité pour la lumière. Elle disait aussi que le sol qu'on possède ou qu'on exploite à son profit est chose sacrée, et qu'il ne faut pas l'abandonner à des mains inhabiles ou infidèles, qu'il n'était pas nécessaire de s'agrandir pour s'enrichir, mais qu'il fallait tirer de l'instrument de travail tout ce qu'il pouvait donner. C'était le fonds inépuisable, parce que l'invention et le courage de l'homme n'avaient pas de limites.

Je trouvai qu'elle avait raison, et je ne m'étonnai pas de voir le paysan si docile à un enseignement qui répondait à ses instincts d'attachement pour le sol qui l'a vu naître et à l'orgueil que l'homme de mer porte dans sa lutte avec les éléments. J'entrevis dans le passé la figure sage et digne de l'amiral, j'oubliai ce que Montroger m'avait raconté du trouble de ses facultés aux approches de la mort. Je compris le fonds de raison et de patience qu'il avait mis de bonne heure dans l'esprit de Célie, et, loin de me sembler excentrique comme la proclamaient ses envieux, ou toquée comme la définissait bénévolement Stéphen, elle m'apparut dans toute la solidité de son jugement et la persévérance de son caractère.

Je demandai comment se passaient les audiences et à quoi elles servaient, puisque la commune était désormais parfaitement administrée et la population en paix avec elle-même.

— Vous avez raison, me répondit Célio. Ça n'est plus nécessaire, mais c'est utile pour entretenir l'honnêteté des habitudes et des manières. La demoiselle dit qu'il faut être poli, parce que la politesse est déjà la moitié de l'amitié. Il n'y a rien de plus poli qu'elle,

et on est aussi à l'aise pour causer avec elle que si on était ses parents et ses amis.

— Mais vous êtes ses amis, j'en suis bien sûr. Pourquoi ne le seriez-vous pas ?

— Nous sommes plus que ses amis, répliqua Célio d'un air grave.

— Expliquez vous.

— Nous sommes ses défenseurs. Les amis qu'elle a dans le monde riche savent mieux causer que nous et lui dire de plus jolies choses ; mais il y en a plus d'un qui dit du mal d'elle en dessous, et, quand ils viennent chez nous pour se moquer de ce qu'elle fait ou ne fait pas, il faut voir comme ils sont reçus ! Quant à ceux qui l'aiment bien parce qu'elle est aimable, il n'y en a peut-être pas trois qui la suivraient où nous la suivons.

— Il y a M. de Montroger, qui est un ami sans reproches ?

— M. de Montroger est un très-brave homme, bien aimable, et qui sait causer aussi ; mais il en cherche un peu trop long, et il aime bien qu'on sache le mal qu'il se donne pour plaire à la demoiselle et à tout le monde. Il aime les honneurs et il nous trouve un peu froids. Nous autres, nous ne crions pas sur les toits les choses que nous pensons, et nous savons que, hors du village, la demoiselle n'aime pas qu'on parle d'elle et qu'on raconte le bien qu'elle fait ; elle dit que, quand on vante trop une personne, ça lui fait des jaloux et des ennemis. On a eu, il n'y a pas longtemps, une grande batterie à Mauconduit à cause d'elle. Il y avait par là des canailles qui s'étaient inventé de dire quelque chose de travers. On n'a rien répondu, nous autres ; mais on a été les attendre à la sortie du bourg,

et, là, on s'est expliqué un peu chaudement. La demoiselle a bien vu le lendemain chez nous un œil poché par-ci, une oreille déchirée par-là ; elle a cru qu'on s'était battu dans le vin, elle a un peu grondé, mais on s'est laissé dire ; elle n'a pas su qu'on avait flanqué une leçon à ses ennemis.

J'aurais écouté Célio toute la nuit : mais ses récits n'intéressaient pas Stéphane, qui m'emmena impitoyablement vers les récifs pour voir le coucher du soleil. Si l'on pouvait prendre le beau en horreur, mon camarade le peintre m'eût fait maudire la nature. A force de la voir et de la chercher, il avait fait abstraction complète des idées, des sentiments et des émotions de la vie humaine. Il s'était systématiquement dégagé de ces vains accessoires, et ne daignait mettre l'homme dans ses tableaux que pour avoir un ton en manière de repoussoir. Il cherchait tout au plus en lui le mouvement ; de l'expression, il ne faisait pas le moindre cas. Je m'expliquai pourquoi ses figures ressemblent à des rochers, et leurs vêtements à des algues.

Je fis mon possible quand même pour lui plaire en l'écoutant, et, quand je le quittai, il fut convenu que je lui rendrais son dîner sous forme d'un déjeuner en mer le surlendemain. Il promettait de me conduire aux rochers où nichent les guillemots. Nous mangerions en barque ou sur l'écueil, et je chasserais pendant qu'il ferait *une petite étude*.

Ceci convenu, je me dirigeai vers le château de la Canielle, où il me semblait que ma tante ne devait pas tarder à arriver, et, cette fois, je pris le sentier de la falaise pour arriver plus vite.

Je ne le gravis pas sans émotion en songeant que je foulais la trace des pas légers de Cécile sur le sable et

la bruyère. Je m'assurai qu'il n'était dangereux que pour une personne sujette au vertige. Les gens du village l'entretenaient avec un soin extrême et des précautions toutes filiales. Quand j'eus gagné le sommet, je me trouvai en face d'une grille grande ouverte. Il n'y avait pas de sentier extérieur à droite dans la direction du château. Je pensai que celui de gauche me permettrait de m'y rendre par quelque détour, et j'allais m'y engager quand un vieux gardien, dont le confortable pavillon d'habitation touchait à la grille, m'appela en me disant :

— Si vous allez au château, monsieur, vous ne prenez pas le chemin; celui-ci conduit à la ville.

— Mais je n'en vois pas d'autre.

— Pardon ! l'allée du parc vous mène au logis neuf, et vous voyez bien que la grille est ouverte. Tout le monde y passe.

Je remerciai le gardien, et, voyant le soleil encore assez haut sur l'horizon, je lui demandai l'heure. Ma montre s'était arrêtée.

— Il est bien un peu tôt, me dit-il, pour aller *chez nous*. On doit être encore à table; mais, en attendant, vous ferez un tour dans le vieux parc. Il est très-curieux.

— Je pensais qu'il y avait défense pour les étrangers ?

— Non, monsieur, il n'y a jamais eu de défense.

— C'est ainsi, pensai-je, que l'on écrit l'histoire ! cette mystérieuse forteresse est ouverte à tout venant.

Comme j'allais y pénétrer, le bonhomme me dit par manière de réflexion :

— Vous pensiez cela, parce que mademoiselle n'y conduit presque jamais les dames qui viennent le

soir ? C'est depuis un accident arrivé à une demoiselle *folâtre* qui aurait pu se tuer dans les rochers. Voilà pourquoi, le dimanche, on ferme de nuit la grille du côté du château. Souhaitez-vous, avant de descendre, voir le vieux donjon, monsieur ?

— Si cela est permis...

— Tout est permis; entrez.

D'un geste, il désigna la porte, me fit le salut militaire, et rentra chez lui comme pour me dire : « Je ne reçois rien. » C'était un des anciens marins de l'équipage de l'amiral. Tous ceux qu'il avait pu recueillir étaient employés au château et y menaient une vie de cocagne. Leurs enfants et petits-enfants avaient formé le premier noyau de la petite colonie du village.

Je parcourus le donjon, qui était admirablement conservé à l'intérieur. J'y vis la grande salle où M. Bellac, assisté de Célie, faisait son cours de physique aux villageois. L'attirail était sérieux et je m'expliquai la foudre évoquée par la châtelaine et son sorcier dans ce laboratoire mystérieux. Le cabinet de travail du savant était ouvert comme tout le reste. Tout était sous la garde de la bonne foi publique.

Je m'enfonçai au hasard dans le vieux parc. Il n'y avait pas moyen de s'y perdre, tout sentier descendait brusquement vers les terrasses qui portaient le château neuf; mais cette crête de grès avait des crevasses fantastiques, et, pour s'y diriger sans péril, il fallait voir clair ou les bien connaître. Il n'y avait donc pas plus de mystère là qu'ailleurs. J'avais rêvé une existence cachée aux regards, qui n'existait pas. Le lieu prêtait bien par lui-même à cette supposition. Ces roches profondément brisées, ces précipices naturels que voilaient de sombres verdure échevelées offraient des retraites en

apparence impénétrables; mais partout de charmants sentiers bordés de fleurs sauvages côtoyaient les grandes excavations d'où l'on avait tiré jadis la pierre de construction du vieux manoir, et, jusqu'au fond des anciennes carrières devenues des grottes superbes ombragées de festons de bryone et de tamier, on trouvait des traces nombreuses de pas sur le sable. C'était la promenade du village.

Un détail me frappa particulièrement : la beauté des plantes qui croissaient partout et qui était intacte comme la flore spontanée ne l'est que dans les sites inabordables ou ignorés. Il n'arrivait donc jamais à de gros souliers d'écraser un bulbe, à une main d'enfant d'arracher une branche de feuillage, une poignée de graminées, une fleur même au bord des sentiers ?

— Jamais ! me dit un jardinier qui passait près de moi en me saluant, et à qui je fis part de mon observation. Tout le monde sait que mademoiselle aime surtout les plantes qui poussent toutes seules. Le parterre où il y a des plantes de culture est livré à quiconque veut y prendre quelque chose : mais personne n'abuse, et elle est souvent obligée d'offrir elle-même des roses aux jeunes filles, qui les emportent et les gardent comme des reliques. Les jeunes gens..., tenez, voilà devant nous Célio Barcot, un des filleuls : il est amoureux d'Annette Lebruc, et il a demandé tantôt des œillets à mademoiselle pour les donner à sa fiancée. Mademoiselle lui a dit : « Prends-en, mon enfant. » Mais lui : « Oh ! non, j'aime mieux que vous me les donniez ! » Mademoiselle n'a pas compris son idée ; moi, je la sais. Il croit que les fleurs qu'elle a touchées le feront mieux aimer de sa belle. C'est comme ça ici, que voulez-vous ! Quand une personne s'est fait

une famille de tout un pays, vieux et jeunes lui en savent gré et ne songent qu'à lui complaire pour la garder toujours. Ah dame! si la demoiselle quittait son endroit, ou si elle nous amenait un maître..., c'est ça qui n'irait pas tout seul!

Ce brave jardinier résumait d'un mot une situation qui, de minute en minute, s'était révélée à mon esprit. Mademoiselle Merquem, à force de donner son temps, son argent et son grand cœur, ne s'appartenait plus. Ce n'était pas seulement Montroger qu'elle eût craint de blesser et d'affliger en songeant à vivre pour elle-même, c'était l'ex-équipage du vaisseau amiral de son grand-père; c'était bien plus, c'étaient les trois ou quatre cents âmes qui formaient la population de la colonie.

Il me fallait donc la disputer à un petit monde jaloux, tenace, et peut-être capable de tout pour la retenir et l'accaparer. J'en pris vite mon parti, et même, plus les obstacles m'apparaissaient, plus mon désir devenait volonté, plus mon âme s'attachait à son but et le trouvait digne d'une grande lutte.

Je regardai encore le ciel. Il était trop tôt pour me montrer convenablement. Eh bien, c'était raison de plus, il fallait sortir à tout prix du petit enclos de l'habitude et de la prudence. Je saluai le jardinier, et, cessant de faire l'école buissonnière, je descendis rapidement vers les terrasses bien nivelées du nouveau parc. Je saluai aussi en passant Célio Barcot, que je croisai dans le sentier. Il ne ressemblait guère à Célio Guillaume. Il était de moyenne taille, élancé, d'un brun velouté, beau comme Endymion. Nous ne fûmes pas agréables l'un à l'autre : son salut fut contraint et son regard méfiant; mon habit noir l'offus-

quait. Sa remarquable beauté me causait je ne sais quelle puérile jalousie. Quand je l'eus dépassé, je retournai la tête pour le regarder encore, et je le vis arrêté auprès du jardinier, qui souriait. Tous deux avaient les yeux fixés sur moi. Le jeune homme, effarouché, semblait dire : « Quel est l'animal étrange qui se permet de chasser sur nos terres ? » Le jardinier semblait lui répondre : « Encore un qui se cassera le bec contre la cage. »

Je doublai le pas, et, quand j'arrivai au château, mademoiselle Merquem était encore à table avec M. Bellac. Elle était habillée, mais lui ne l'était pas et ne paraissait pas s'en douter. Introduit dans le salon, je les aperçus à travers la porte vitrée. Célie se leva en apprenant que j'étais là et dit à son vieux ami qu'il n'était que temps d'aller se raser, puisqu'on arrivait déjà pour la soirée. Il porta avec surprise la main à son menton et s'enfuit précipitamment. Mademoiselle Merquem vint seule et très-résolument me trouver sur la terrasse, où je feignais de me réfugier par discrétion. Elle courut presque après moi, mais je n'eus pas une longue illusion sur la cause de son empressement.

— Vous êtes seul ? Est-ce que votre tante ne vient pas ? me dit-elle avec inquiétude ; serait-elle malade ?

Je me hâtai de la rassurer et de lui raconter que je venais de dîner au bourg de la Canielle avec un mien ami, peintre de marine.

— Je vois que j'arrive le premier, ajoutai-je ; renvoyez-moi à la mer, si vous le voulez.

— Non pas, reprit-elle en souriant ; vous voilà, je vous garde. Descendons jusqu'au bassin : j'ai du pain à porter aux cygnes.

Je la suivis.

— Ainsi, reprit-elle en marchant, vous êtes l'ami de ce peintre cuivré comme un Ribeira et qui a le crin taillé en brosse ? Il a une bonne figure, et nos paysans l'aiment déjà beaucoup. Ils le disent très-brave garçon. Dites-lui, vous, que, s'il a besoin de quoi que ce soit, tout ce qui est chez moi est à son service. Pourquoi ne l'avez-vous pas amené avec vous ?

Je lui expliquai la sauvagerie de Stéphen et son manque d'usage.

— C'est pourtant, reprit-elle, un artiste remarquable, n'est-ce pas ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il soit remarquable ?

— Au fait, je n'en sais rien. Je ne me suis pas permis de regarder sa toile en passant. Il a sans doute beaucoup d'esprit ?

— Il n'en a pas du tout.

— Mais de l'entrain, de la gaieté ?

— Ennuyeux comme la pluie, répondis-je étourdiment.

Je compris la faute que je venais de commettre en voyant la surprise de Célie.

— Ni talent, ni esprit, ni gaieté ? dit-elle, et vous vous condamnez à venir chercher sa société dans ce pays perdu de la Canielle ?

— Oui, répondis-je avec aplomb, je l'aime.

— J'en doute ; on ne s'ennuie pas avec les gens qu'on aime, fussent-ils stupides ; du moment que l'on a une raison pour les aimer, on s'intéresse à eux et on ne les écoute pas avec indifférence.

— Ce que vous dites là prouve que vous êtes meilleure que moi, voilà tout.

— Ou que je sais mieux aimer.

— Oh ! là-dessus, je vous défie ! j'aime passionnément quelqu'un aujourd'hui.

— Qui donc ?

— Vous.

— Miséricorde ! passionnément ? et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai passé quatre heures à la Canielle.

— Ah ! oui ; je vois : vous avez entendu mes amis dire que je suis un ange ! Je dois cette auréole à mon grand-père.

— Je sais tout.

— Tout ? dit-elle en riant avec une ingénuité malicieuse. Alors, vous avez vu l'enfant ?

— L'enfant ? Ah ! oui, *l'enfant de madame de Malbois* ! Eh bien, je ne l'ai pas vu. Je n'ai même pas songé à lui, et, s'il faut l'avouer, je n'ai demandé à personne comment vous l'aviez sauvé.

— Je l'ai sauvé en lui jetant une corde, ce n'est pas plus malin que cela. Quatre personnes très-fortes ont tenu la corde, l'enfant et moi. Je ne peux pas vous faire un beau récit. Quand on est dans la vague furieuse, on ne voit que ce qu'on fait et on n'entend que ce qu'on pense. On est plusieurs qui pensent, qui voient, qui veulent, et qui font spontanément la même chose. Les impressions poétiques, les dialogues animés, le pittoresque et le dramatique de la chose sont absolument perdus, et, après cela, il y a tant de fatigue, qu'il n'y a pas d'émotion rétrospective. On rentre chez soi et on dort.

— Dites tout ce que vous voudrez pour me persuader que vous faites vulgairement les choses les plus vulgaires. Si vous n'étiez pas parfaite, je croirais qu'il y a là un peu d'affectation ; mais de votre part c'est impossible. A force de vous faire méconnaître à

dessein, vous vous méconnaissiez naïvement. Eh bien, je ne vous en aime que mieux, et, s'il faut aller jusqu'au fond de la vérité, je vous adore. Cela vous est bien égal, je le sais ; vous êtes blasée sur l'affection et sur l'admiration que vous inspirez. Vous vivez dans une région si haute et si pure, que les mots dont on se sert ne peuvent ni vous étonner ni vous inquiéter. Vous êtes probablement la seule femme jeune et belle à qui on puisse dire sans hésiter et avec la certitude de ne pas déranger sa tranquillité : « Je vous aime avec enthousiasme. » Vous avez beau faire, vous savez que cela vous est dû et que, pour ne pas vous rendre un culte, il faudrait être une brute misérable. Laissez-vous donc adorer de moi, comme vous êtes adorée des mariniers de la Canielle. Ce sera un ami et un serviteur de plus, voilà tout.

La vérité était venue sur mes lèvres sans préméditation et même en dépit de la réserve préméditée. Je ne songeais pas non plus à saisir l'occasion de risquer le tout pour le tout. Je crois que j'aurais parlé de même à Célie devant Montroger, devant ma tante, devant tout le monde. Je ne m'étais pas interdit le genre de sincérité qui me poussait en ce moment, et dont elle ne pouvait pas s'offenser. Seulement, je ne croyais pas qu'elle me laisserait aller jusqu'au bout sans m'interrompre par quelque plaisanterie qui rendrait mon effusion impossible ou ridicule. En voyant qu'elle m'écoutait avec étonnement et que sa physionomie devenait sérieuse, je me sentis effrayé tout à coup. Mon trouble m'avait-il trahi ? Derrière le désintéressement dans lequel s'abimait mon audace, sentait-elle le tumulte d'une secrète et tremblante espérance ? Le regard pénétrant qu'elle attachait sur

moi après un moment de rêverie me rendit le courage. Elle interrogeait ma sincérité. Elle avait pesé mes paroles, elle en était frappée ; elles lui avaient probablement déplu, mais elles n'avaient point passé inaperçues.

— Vous vous moquez de moi, répondit-elle enfin avec un peu de trouble et de tristesse. Les gens de la Canielle ne m'ont jamais dit : « Je vous aime, » encore moins : « Je vous adore. » Ils ne sauraient pas le dire, et, le jour où ils le sauraient, je ne croirais plus à leur amitié.

— Permettez-moi de vous répondre que, s'il en est ainsi, vous ne les aimez pas du tout. Vous acceptez leur attachement instinctif comme vous acceptez celui de vos cygnes, qui accourent à vous pour avoir du pain. Si vos cygnes pouvaient parler, vous leur feriez tordre le cou ?

— Non, car, s'ils parlaient, ce serait pour dire seulement : « Fais-nous manger ; » mais je ne compare pas nos mariniers à des animaux. Ce sont de vrais hommes, des hommes d'élite, qui plus est, des héros de courage et de dévouement. Je les estime au point que je pourrais dire aussi, moi : « Je les aime, je les adore ; » mais je ne leur dis rien de semblable. Ceci n'est pas de leur vocabulaire et donnerait lieu à d'étranges méprises. Les gens simples et droits n'ont pas de mots passionnés à leur service. Ils prouvent l'attachement, ils pratiquent l'amitié, et, comme des sauvages sublimes, ils méprisent les protestations.

— Ils ont raison, car le mot protestation signifie exagération. Daignez encore me regarder en face, mademoiselle Merquem. Croyez-vous que je mente en vous disant que je vous vénère ?

— Vous ne vous êtes pas servi de ce mot-là, répondit-elle en me regardant encore, mais cette fois avec un malaise visible : est-ce au mot *vénération* que vous vous arrêtez ?

— Supposons ; le repoussez-vous ?

— Oui, je ne le mérite pas.

— Mais si je me persuade que vous le méritez ?

— Il m'honore, mais il me trouble. J'ai horreur de la vanité, c'est l'écueil de la raison, c'est là que tout mérite échoue et disparaît. Ne cherchez pas à me l'inspirer. Ce serait me rendre un mauvais service et me prouver tout le contraire de l'amitié.

— Alors, vous préférez le mot amitié ?

— Il est bien sérieux !

— Il est très-sérieux ; mais, comme je ne vous demande pas de retour, comme je n'ai pas émis la moindre prétention à un sentiment quelconque de vous à moi, j'ai le droit de vous demander de quelle façon vous m'autorisez à vous aimer. Vous allez répondre : « D'aucune façon ? » Prenez garde ! je suis un très-honnête homme, sérieux et sincère. Je ne suis peut-être pas un héros de courage et de dévouement, je n'ai pas eu l'occasion de m'essayer, de me connaître et de faire mes preuves. Je n'ai sauvé la vie de personne, je n'ai affronté aucune tempête. Je ne suis pas non plus un sauvage sublime, mes instincts n'ont pas la puissance qu'ils acquièrent chez les gens simples de mœurs et d'habitudes. J'ai eu le malheur de recevoir une assez bonne éducation, d'apprendre à me servir de ma langue pour exprimer mes idées plus que de mes bras pour tenir une corde, et de mon cerveau pour connaître l'état de mon cœur plus que de mon cœur pour débrouiller les ténèbres de mon cerveau.

Je suis l'homme de mon temps et de mon milieu; mais, tel que jè suis, je me connais assez pour savoir qu'en me rendant capable d'exprimer ma pensée, on ne m'en a pas rendu indigne, et, vous qui donnez tous vos soins à élever le niveau intellectuel de vos amis du village, vous ne pouvez pas croire que la civilisation dégrade l'homme. Arrêtez donc un peu l'essor de votre mépris et réfléchissez avant de me dire : « Je vous défends de me comprendre, de m'apprécier et de me rendre l'hommage que j'accepte avec attendrissement du plus inculte de mes paysans. »

Évidemment, mademoiselle Merquem n'avait jamais été mise au pied du mur, et Montroger ne lui avait dit que des banalités faciles à éluder, car elle ne sut pas échapper à mon insistance.

— J'ai eu tort, dit-elle avec un embarras pudique et touchant. Je vous ai mal compris et mal répondu. J'ai été prude. Il faut me le pardonner. Il est impossible à une vieille fille sans grand usage du monde de ne pas tomber quelquefois dans ce travers ridicule. J'aurais dû vous répondre tout simplement : « Vous me jugez très-bonne, vous m'estimez beaucoup; vous me dites gaiement, mais sérieusement au fond, que vous faites grand cas de moi : eh bien, tant mieux, merci; c'est la preuve que vous avez en vous tout ce que vous m'attribuez, et votre sympathie a droit à ma reconnaissance. » Au lieu de cela, j'ai cru, à de l'ironie, à de la curiosité, à je ne sais qu'elle épreuve de ma modestie ou de mon bon sens. Je vous ai fait injure, pardonnez-moi... et n'en parlons plus.

Le dernier mot était dur après l'abandon d'un si aimable retour, mais il fut prononcé avec une timidité craintive qui me charma plus que tout le reste.

— Parlons-en au contraire, lui dis-je. Dieu sait quand je retrouverai la bonne chance de causer avec vous. Je ne veux pas rester dans le doute, j'en souffrirais cruellement, et j'ai le droit de vouloir me soustraire à une amertume qui serait profonde. Si je vous ai donné le change, ce n'est pas parce que vous avez eu un accès de prudence. Vous n'en avez pas eu, vous n'en aurez jamais; mais vous êtes plus sérieuse de caractère que vous ne le paraissez. Vous montrez quelquefois un enjouement si complet, si frais et si jeune, mademoiselle la vieille fille, que je vous ai parlé comme à l'enfant que j'ai vue rire à étouffer, il y a huit jours, en jouant des charades. Ce jour-là, j'étais un sultan, vous étiez mon esclave, et j'aurais pu vous tutoyer en public. Vous n'en eussiez rien que davantage. Aujourd'hui, j'étais si ému de tout ce que j'ai vu et entendu au village, que j'aurais cru effaroucher précisément votre modestie, si je ne vous l'avais dit en langage exagéré, c'est-à-dire en me raillant moi-même. C'est moi qui ai été absurde, vous n'étiez pas en train de rire, et vous êtes si généreuse, que vous ne voulez pas trouver vos amis ridicules. Eh bien, prenons que je n'ai rien dit. Je commence : Vous êtes bonne, grande et simple autant que vous êtes aimable et hospitalière. Vous avez le courage de l'homme et la grâce de la femme. Vous êtes la personne la plus sympathique que j'aie jamais rencontrée et celle qui m'inspire le plus de confiance et de respect. Naturellement j'ai besoin de votre estime pour embaumer et honorer ma vie. Je n'ai rien fait sous vos yeux pour la mériter. Je n'ai aucun droit à l'obtenir, je ne la réclame pas. Je demande seulement que, le cas échéant, vous me l'accordiez, et je désire ardemment trou-

ver le moyen et l'occasion d'en être digne. Je vous le dis pour que vous ne me découragez pas, vu que je n'ai pas l'orgueil de croire que mon mérite peut éclater de manière à vous éblouir, et sans que vous m'ayez aidé un peu. D'ailleurs, je ne suis pas à même d'illustrer par des bienfaits notoires ma pauvre vie pratique. Je n'ai pas la fortune et le crédit de M. de Montroger. Je n'ai pas les muscles de Célio Guillaume. Je suis un être très-obscur, mais très-ferme et très-indépendant. Voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Vous avez sauvé et recueilli un enfant dont la grâce ne m'a pas séduit, puisque je ne l'ai pas vu. Il est impossible qu'il ne vous soit pas très-cher. Si peu romanesque que vous soyez, il a été jeté dans vos bras d'une façon où il semble que la Providence ait voulu directement intervenir, et je sens qu'à votre place je chérirais ce pauvre oiseau réfugié dans mon sein. Vous ne pouvez pourtant pas l'élever vous-même et le prendre auprès de vous sans donner prétexte à la calomnie. Vous le sentez, puisque vous l'avez dit à ma tante. Cet enfant est donc condamné à n'avoir pas de mère, et vous ne pourrez le surveiller d'assez près pour bien voir éclore ses réelles aptitudes. Confiez-le moi. Je serai son père et sa mère. Je me consacrerai entièrement à son éducation, il ne me quittera jamais, je lui sacrifierai tous les plaisirs de mon âge, toutes les distractions qu'il ne pourrait pas partager utilement avec moi. Il deviendra le frein, le but et le travail de toute ma jeunesse. Quand j'aurai fait de lui un homme, vous déciderez de son avenir, ou vous m'en laisserez le soin. Je suis prêt à l'adopter et à m'interdire tout autre espoir de famille... Répondez. Acceptez-vous ?

En faisant à mademoiselle Merquem une pareille offre, j'obéissais à l'inspiration du moment, certain qu'en amour, c'est la seule bonne, et sentant que plus on se livre, plus on devient capable de tenir parole. Elle s'assit sur un banc de marbre blanc, au bord du bassin, au milieu de ses cygnes, qui, eux aussi, semblaient être jaloux d'elle, et se pressaient autour du banc de manière à m'empêcher d'y prendre place.

— Si je vous dis que votre proposition m'étonne, répondit-elle, vous me chercherez querelle; mais il faut pourtant que je comprenne pourquoi cette idée très-généreuse et très-belle vous est venue. Est-ce par dévouement pour moi que vous voulez éloigner de moi ce petit naufragé ?

— Oui, avant tout, mais ne m'en sachez aucun gré. Le dévouement est une contagion; et, comprenez-moi bien, je suis jusqu'à présent à peu près inutile. Soigner, chérir et soutenir ma vieille tante est une tâche si douce, que je rougis quand vous m'en faites compliment. Entre nous soit dit, vous avez pris avec moi dès le premier jour une initiative qui autorisait mes épanchements d'aujourd'hui. Vous m'avez dit que vous me saviez estimable, vous vous permettiez donc de m'estimer sans ma permission, et j'ai été si bon garçon, moi, que je vous ai aimée tout de suite par reconnaissance; ma modestie n'a pas trop souffert, j'ai vu devant moi un avenir encore meilleur que mon passé, puisque j'étais déjà encouragé et récompensé par un instant de votre bienveillance. Depuis cet instant, qui est une date dans ma vie, la première date ineffaçable, je vous le jure, j'ai été agité par le désir de ne pas rester nul. Je connais déjà la vie et le monde. Rien de ce qui attire le regard, l'envie ou

l'admiration des sots ne me tente, et, quand j'ai vu votre existence si différente de toutes les autres, quand j'ai pu respirer l'atmosphère de sainteté modeste qui vous entoure comme un nimbe, j'ai compris tout à fait que ma petite philosophie m'avait mis dans le vraichemin. Faire le bien pour le plaisir de le faire et arriver à sentir que c'est le plus grand, le seul plaisir en ce monde, voilà ce que je voulais, voilà ce dont je me suis assuré absolument en songeant à vous et en entendant parler de vous. Je me suis piqué d'honneur au moment même, comme un bon soldat qui ne veut pas laisser toute la peine et tout le danger aux autres. J'ai éprouvé le besoin de me mettre à l'œuvre, et, tout bouillant d'ardeur, je suis venu vous offrir ma vie pour que vous l'utilisiez comme bon vous semblera. Je ne peux pas créer des écoles, bâtir des hôpitaux, entraîner mes concitoyens par d'éloquents paroles, en un mot, faire des prouesses de talent et de magnificence; mais je peux être un bon précepteur. Donnez-moi un jeune homme à élever, ce sera une très-grande tâche parfaitement obscure; c'est celle que j'ambitionne et qui me convient.

Célie se leva, et, d'un geste charmant, se servit de son voile pour écarter le blanc troupeau des cygnes.

— Allons consulter votre tante, me dit-elle d'un air résolu. Elle arrive toujours la première, nous aurons le temps de lui parler. Si elle approuve votre idée, je n'ai pas le droit de la combattre... Et tenez! j'entends une voiture, parions que c'est la sienne. Coupons à travers le parterre, nous l'arrêterons au passage.

Elle s'élança comme un oiseau, franchit les plates-bandes sans effeuiller une rose, traversa une pelouse sans rayer l'herbe, et arriva la première à la haie

d'aubépine qui séparait le jardin de la petite route. Je la laissai me devancer pour la voir courir. Sa grâce étonnante m'inondait de volupté, mais elle ne s'en doutait pas, et le sérieux de notre entretien l'avait remplie de confiance.

C'était bien ma tante qui arrivait, j'arrêtai l'équipage. Mademoiselle Merquem ouvrit une barrière, et ma tante mit pied à terre avec Erneste, dont la présence me sembla devoir être un obstacle à l'explication. Heureusement, M. Bellac avait fait si lestement sa barbe, qu'il en avait oublié la moitié; il arriva à point pour offrir son bras à ma petite cousine et l'emmener à la volière, qu'elle désirait voir.

En vingt mots très-nets et brusques avec intention, mademoiselle Merquem mit ma tante au courant et lui résuma notre entretien. Elle s'attendait à une grande surprise de sa part et comptait se baser sur sa première impression. Je n'étais pas sans inquiétude. Un projet aussi romanesque de ma part devait bouleverser les idées de ma tante sur mon bon sens et tous ses rêves pour mon avenir. Ce fut à moi d'être surpris : ma tante sourit tranquillement, me regarda en face, essuya une larme et me dit :

— Embrasse-moi, tu as eu là une idée digne de toi, et j'espère que tu as compté sur moi pour t'aider à la mener à bien. Puisque je marie ma fille et que tu es un homme, je vais ne savoir que faire de mes petits soins et de mes gâteries. Tu m'amènes un enfant. Eh bien, à nous deux, nous allons nous occuper à le rendre heureux et bon.

Puis, se tournant vers mademoiselle Merquem :

— Chère Célie, ma grande voisine, lui dit-elle, vous devez consentir. Nous ne sommes pas riches, vous

ferez plus tard à l'enfant le sort que vous voudrez ; mais nous l'élèverons dans un bon milieu, bien sûr et bien modeste, comme nous avons élevé Edmond... Ah ! vous ne savez pas... Si fait, je vous ai raconté cela !

— Et je ne l'ai pas oublié, répondit mademoiselle Merquem en me regardant ; bien que votre neveu n'ait pas voulu me le rappeler, j'y pensais en l'écoutant. Edmond était un pauvre petit parent dont il a fait lui-même l'éducation, et qui, grâce à lui, est entré à l'école normale, dont il va sortir un des premiers. M. Armand n'a pas de fortune à donner aux siens ; il est bien plus riche que cela : il leur donne son cœur et son intelligence. Aussi tout à l'heure, en enregistrant ses promesses, j'ai compris qu'il les tiendrait, et je vous ai nommée arbitre. Vous avez prononcé, mais ce que j'ai dit à votre neveu, je veux vous le dire aussi. Si c'est par amitié pour moi, et pour me préserver de méchancetés stupides, que vous prenez cet enfant, je ne peux pas accepter. Ce serait une lâcheté de ma part, vu que je n'ai rien de sérieux à redouter de l'opinion. Nous avons l'acte de naissance de l'enfant, nous avons découvert sa pauvre famille, qui est fort honnête par parenthèse ; mais, quoique toute ma vie puisse être mise à découvert, aucune précaution n'empêchera jamais qu'on ne dise du mal de moi, si l'on veut en dire. Je rougirais donc de faire le moindre sacrifice à la sottise ou à la malveillance, et je me sentirais blessée, si la sollicitude de mes amis croyait devoir m'en préserver.

— Nous savons tout cela, reprit ma tante ; mais nous savons aussi qu'il vous est impossible d'élever l'enfant vous-même dans votre maison ; ce serait lui

faire trop de jaloux ou lui inspirer trop d'orgueil. Ne me l'avez-vous pas dit ?

— Cela est vrai, j'en conviens. Mes amis de la côte, avec lesquels je suis obligée à beaucoup de prudence, se demanderaient pourquoi je préfère cet enfant-là aux leurs, et j'éveillerais des ambitions d'amitié que je ne pourrais plus satisfaire. D'un autre côté, en ne faisant pour lui que ce que je fais pour les autres orphelins, je ne fais pas assez. Ces orphelins ont des tantes ou des cousins, ils ont un pays. Si celui-ci, qui n'a rien, ne se conduit pas admirablement, il sera moins heureux que les autres; on sera plus sévère pour lui. Je pense qu'il est bon de le transplanter et de lui faire une enfance plus facile, une destinée plus sûre. Prenez-le donc; s'il vient à vous gêner, vous me le rendrez. Quant à renoncer pour lui au mariage,... M. Armand a parlé ainsi par enthousiasme, et je vois que cela ne vous inquiète pas plus que moi.

Le reste des habitués du dimanche arrivait. Nous demeurâmes sur cette convention qu'aussitôt après le mariage d'Ernest, l'enfant entrerait chez nous. Durant la soirée, mademoiselle Merquem chercha et trouva l'occasion de me dire encore quelques mots à part. Elle désirait informer elle-même M. de Montroger de la détermination que nous venions de prendre. Rien ne pressait : elle nous demandait quelques jours de silence.

— Il est donc bien jaloux ? lui dis-je.

— Oui, il est jaloux du bien que les autres font à sa place. Il m'avait offert de prendre mon petit Moïse, et j'ai refusé.

— Je vous inspire donc plus de confiance que M. de Montroger ?

— Je ne dis pas cela ; mais Montroger, irrité des propos de madame de Malbois, que nous connaissions avant que votre tante me les eût rapportés, croyait indispensable à *mon honneur* que l'enfant fût éloigné du pays. Il voulait l'envoyer à l'autre bout de la France et le faire oublier. Je ne l'entendais pas ainsi. Si l'on rougit d'avoir fait son devoir parce qu'il est mal interprété, il n'y a plus de raisons pour ne pas s'en dispenser une fois pour toutes, et, si l'on vient à se cacher des choses honnêtes et justes par crainte de l'opinion, je ne vois pas pourquoi on ne se jetterait pas dans le vice et dans l'hypocrisie. Ce qui m'a plu dans votre idée, c'est que l'enfant vivra chez votre tante, et que je ne le perdrai pas de vue.

— Vous avez songé à vous et à lui, c'est fort bien ; mais ne voulez-vous pas me laisser croire qu'il y a eu aussi un peu de sollicitude pour moi dans votre préférence ?

— Comment cela ? Dites.

— J'avais besoin de m'associer à vos bonnes œuvres ; ce désir si vif ne méritait-il pas un encouragement et une récompense ?

— Vous avez l'air de me dire que vos bonnes pensées vous viennent de moi ! Je n'en crois rien. Vous valez mieux que moi, j'en suis sûre.

— Oh ! alors, vous m'estimez énormément ?

— Ce ne serait pas une raison, mais le fait n'en est pas moins certain. Je vous estime infiniment, puisque je vous confie une âme dont, à l'heure qu'il est, je puis encore disposer et que j'estime très-précieuse, — car il est charmant, ce Moïse ! Il faudra le voir, pourtant. Voulez-vous que je lui donne demain une commission pour vous ?

— Non, j'aime mieux ne pas le connaître d'avance. Si je le prends tout de suite en amitié, je n'aurai aucun mérite à me charger de lui.

— Mais, si vous retournez à la Canielle pour voir votre ami, vous ferez connaissance avec l'enfant malgré vous?

— Voulez-vous que je n'y retourne pas?

— Au contraire! Quel jour y viendrez-vous?

— Après-demain, sauf votre bon plaisir, car il est possible que mes promenades de ce côté vous importunent.

— Nullement! Le pays n'est pas à moi matériellement parlant, et la présence de votre ami, qui m'est tout à fait étranger, ne me gêne en aucune façon. Le premier jour, j'en ai été un peu contrariée. Les touristes et les peintres ne viennent jamais chez nous; mais j'ai su très-vite qu'il était artiste sérieux, et, à présent que vous le déclarez votre ami, je suis tout à fait en confiance.

On nous interrompit. Il en était toujours ainsi. L'impossibilité de causer longtemps avec elle était le grand obstacle et le principal supplice de ma situation.

— Nous ne confierons pas notre projet à Erneste, me dit ma tante quand nous fûmes rentrés. Elle rit de tout, et Dieu sait quelles mauvaises pensées la petite Malbois pourrait lui mettre dans l'esprit à ce sujet. Je suis désolée de la voir liée avec cette jeune fille, que je ne crois pas meilleure que sa mère.

— Elles ne seront peut-être pas liées longtemps, répondis-je.

— Pourquoi cela?

Je fis part à ma tante de diverses circonstances qui

malgré mes préoccupations personnelles, m'avaient frappé dans la soirée. Le jeune la Thoronays m'avait paru soucieux et un peu acerbe avec sa fiancée. Celle-ci avait été aimable avec Montroger, qui n'y avait pas paru insensible. Peut-être Erneste nous ménageait-elle l'énorme surprise de guérir Montroger de sa grande passion. Dans ce cas-là, Emma, qui n'avait pas cessé de prétendre à la même conquête, deviendrait son ennemie.

— Voilà ce que tu as observé ? me dit ma tante. Eh bien, tu n'as pas si bien observé que moi. Emma a jeté son dévolu sur Julien. Elle travaille à nous l'enlever. Je ne crois pas qu'elle réussisse à l'accaparer, mais elle peut nous brouiller avec lui. Tous ces enfants-là jouent un jeu qu'ils croient très-fort et qui n'est que brutalement ingénu. Hélas ! oui, il y a un certain cynisme dans les relations de ce jeune monde ; c'est le contre-coup du grand *steeple-chase* social. On n'aime pas, on n'a plus besoin d'aimer pour se marier. Ma pauvre Erneste elle-même n'a pas eu le cœur touché comme je le croyais. Elle n'était qu'un peu effleurée. Ce mariage lui plaisait. Elle se souciait médiocrement du mari. Ce soir, Emma a démasqué ses batteries. Julien a voulu éprouver Erneste, et la terrible enfant n'a pas voulu lui donner le triomphe de paraître piquée. Elle a eu l'air de ne rien voir et s'est rabattue sur Montroger pour mortifier sa rivale. Montroger est un peu vain et facile à enivrer de badinage et d'œil-lades ; mais tout cela, c'est le petit feu d'artifice d'une soirée d'émotions que l'on a voulu se donner. Demain, Julien sera ici pour combattre Montroger, qui sera à la chasse, parfaitement oublieux de l'aventure. Ces demoiselles se raccommoderont. Elles se détestèrent

peut-être, mais elles affecteront d'être inséparables, en attendant qu'elles se trompent. Célie ne remarque pas tout cela, elle n'y comprendrait goutte. Ah! voilà une âme droite et simple! Aussi je ne peux lui dire toutes mes inquiétudes, et je les refoule sous un air de bonne femme bien gaie; mais je suis sur les épines, et, puisque tu me dis tes remarques, je te confie les miennes. Quel est ton avis à présent?

— Mon avis est que vous ne devez vous mêler de rien et qu'Erneste ne doit pas se douter que nous l'observons. Observons-la d'autant plus pour bien savoir où nous la conduisons, mais attendons-nous peut-être à nous voir forcés de la suivre. Ce jeune monde, comme vous l'appellez, chère tante, n'est pas celui que vous avez traversé. Il n'y a plus de timidité parce qu'il n'y a plus de passion, vous le jugez fort bien; plus d'incertitude du cœur, puisque le cœur n'est pour rien dans la partie; plus d'épanchement filial, on n'a rien à confier à sa mère: elle ne vous comprendrait pas, elle vous parlerait une langue morte. Tourmentée de la recherche de votre bonheur, elle verrait moins clair que vous sur la poursuite de la richesse et du plaisir. Ah! ces enfants sont plus fortes que leurs parents; elles savent mieux ce qui leur convient, à elles; laissez-les donc faire, vous ne pouvez que déranger leurs calculs en les discutant et faire échouer leurs entreprises en les effrayant du péril qu'elles bravent.

— Mais c'est affreux, ce que tu me dis là! tu m'ôtes mes dernières illusions! Nous tournons au mariage américain; bientôt on jouera l'amour conjugal à pile ou face! Comment! je ne pourrai pas donner mon cœur de cinquante ans à ma fille, qui en a dix-sept!

elle le trouvera trop jeune et trop vivant pour elle ! J'aurai rassemblé dans l'arrière-saison de ma vie tout ce que j'ai eu de plus frais dans l'imagination et de plus suave dans l'âme pour parfumer son adolescence et y faire germer la belle fleur de l'amour, et j'y verrai apparaître une ortie au moment de l'éclosion !

— Vous vous êtes flattée d'un résultat exceptionnel, vous avez cru qu'on pouvait antidater une destinée ; cela n'est point. Il faut accepter la marche du temps et ne pas s'offenser des déviations apparentes. Tout cela va au bien quand même... Voyons ! De votre temps, les illusions qui précédaient le mariage n'étaient-elles pas funestes ? les déceptions du lendemain, amères ? C'est à ce point que les mariages d'amour ont fini par effrayer les familles les plus patriarcales et les parents les plus tendres. Ne vaut-il pas mieux, logiquement parlant, rechercher les avantages positifs qui seront une consolation à l'absence des joies idéales, que de se créer un paradis imaginaire où le pain et l'amour manqueront tous deux à la fois au jour du réveil ? Si quelques couples d'âmes fortes ont fait mentir la vraisemblance et céder la destinée, ce n'est pas un exemple que l'on puisse invoquer. Il est trop rare, il demande trop de perfection. Laissez se choisir et s'associer ces esprits nouveaux, qui ne peuvent plus se tromper par la séduction, et qui, en somme, n'ont presque rien à exiger les uns des autres quand ils sont unis. C'est le dernier mot de l'individualisme ; mais puisqu'il faut passer par là pour arriver à la liberté !...

— Est-ce que l'amour sera jamais conciliable avec la liberté ? reprit ma tante en levant les épaules. L'amour

est un esclavage volontaire auquel la femme aspire naturellement, et qu'elle impose en même temps qu'elle le subit. Vous avez beau vouloir mettre le cœur à droite, il sera toujours à gauche, et, à moins que vous ne trouviez le moyen de le supprimer... Mais, mon Dieu, il est deux heures du matin, et j'oublie qu'à ton âge on a encore besoin de sommeil; nous reparlerons de tout cela demain; va vite te coucher.

— Encore un mot, ma tante. Vous qui êtes du temps où la femme avait un cœur, croyez-vous bien réellement ce que vous venez de dire? Une vraie femme éprouve-t-elle le besoin d'être dominée?

— Oui, cela est dans la nature.

— Dans la nature animale, cela est certain : la femelle subit l'amour et s'épanouit sous la domination; mais dans l'espèce humaine la femme n'a-t-elle pas la prétention d'avoir une âme qui vaut la nôtre, une personnalité qui lui appartient, une liberté de choix qui lui paraît sacrée?

— Tiens! tu me fais penser à mademoiselle Merquem... Voilà les mots qu'elle dit quand, entre femmes, on la met un peu au pied du mur.

— Vraiment?

— Ne parlons pas de Célie, cela nous mènerait jusqu'au grand jour, et je me sens très-fatiguée.

Je n'insistai pas. Ma tante, très-délicate de santé, était plus âgée que son âge, et je dus briser l'entretien au moment où il commençait à m'intéresser personnellement. Au reste, j'avais déjà remarqué que ma tante ne me parlait pas volontiers longtemps de mademoiselle Merquem, soit que, ayant pour elle une vive amitié, elle eût craint d'avoir à reprendre quel-

que chose à sa manière de voir, soit qu'elle eût quelque vague soupçon du secret de ma pensée.

Le lendemain, elle me parla fort peu de l'adoption du petit naufragé. Il semblait que ce fût à ses yeux la chose la plus simple; elle n'était tourmentée que de l'avenir de sa fille.

Pour conquérir de vive force l'attention et l'estime particulière de mademoiselle Merquem, j'avais fait ce qui, aux yeux d'une autre femme, eût passé pour un coup de tête. Elle n'en jugeait point ainsi; mais d'inspiration j'avais engagé ma vie à un devoir sérieux, et je vis bien que la passion avait atteint en moi son apogée, car je ne sentis ni effroi ni repentir de ma précipitation. Au contraire, le réveil du lendemain me trouva plus fervent et plus sûr de moi-même. Célie était le bon et le bien personnifiés; elle ne pouvait m'inspirer que le bien et le bon. Je jurai que ma première tentative d'espionnage serait la dernière, que jamais plus je ne douterais de la franchise et de la pureté de celle à qui je voulais consacrer mon existence.

Si je n'eusse été forcé de rendre à Stéphane Morin le festin qu'il m'avait donné, je ne serais pas retourné au village de la Canielle; mais il était fort susceptible, et aucune excuse n'eût pu couvrir ma retraite. Je fus donc exact au rendez-vous du jour suivant, et j'arrivai en carriole, apportant quelques bouteilles de bon vin et un pâté de gibier. Pour le reste, je voulais m'en remettre au savoir-faire de madame Guillaume, que j'avais prévenue, et qui embarqua ses victuailles et les miennes sur la barque de son mari. Nous eûmes pour rameurs Célio Guillaume et Célio Barcot, c'est-à-dire le blond flegmatique et le brun inquiet, un type

anglais et une nature italienne. J'appris que ce dernier était petit-fils d'une Provençale mariée à un des marins retraités de l'amiral.

L'écueil choisi pour notre réfectoire était à un quart de lieue de la côte. La houle était un peu forte, nous eûmes quelque peine à aborder sans casser plats et bouteilles. Enfin tout fut déballé sur le sable fin, entre deux grosses roches qui devaient nous préserver du soleil et du vent. Les deux Célio firent un essai de pêche qui n'amena rien, et pendant lequel je fis le tour de l'écueil sans apercevoir la trace d'un seul guillemot. Stéphane s'occupait à recueillir des patelles sur les flancs des rochers, les mangeant à mesure pour se mettre en appétit et assurant que c'était un délicieux coquillage.

Naturellement, nous invitâmes les deux Célio à manger avec nous. Célio Guillaume accepta avec une politesse digne, Célio Barcot avec un peu trop de familiarité. Ce jeune homme connaissait sa beauté, et il en était vain. De la vanité à l'outrecuidance et à la sottise, il n'y a pas loin. Célio Guillaume, qui avait cinq ou six ans de plus que lui, lui parlait comme à un enfant, et devant nous la chose lui déplaisait. Il regimbait à chaque mot et cherchait à rendre son compagnon ridicule. Comme il m'avait entendu dire à Stéphane que le fils Guillaume avait le type britannique, il trouva plaisant de le traiter d'*Anglais*, et, comme il voyait que nous interrogions de préférence ce jeune homme, plus sage et plus mûr que lui, il s'évertua à étaler le petit savoir qu'il avait acquis au cours de M. Bellac. Il avait de la mémoire, il savait mieux que Guillaume une douzaine de mots techniques, et il s'en servait à tort et à travers, pensant nous éblouir. La

patience de Stéphen était naturellement à toute épreuve, mais la mienne se lassa vite, et je ne pus m'empêcher de remercier Célio Barcot avec ironie quand il voulut bien m'instruire en m'exposant la formation des marées.

Célio Guillaume haussait les épaules, Barcot le traita encore d'Anglais.

— En voilà assez, lui dit le jeune homme d'un ton sévère, ceci est une injure pour moi, et je te défends de recommencer. Il y a déjà quelque temps que tu fais des manières qui ne conviennent pas.

— Tu dis ça, répliqua l'adolescent, parce que la marraine m'a mis sur sa barque, et que tu voudrais être le seul maître partout!

— Oh! pour le coup, tu vas te taire, reprit l'autre Célio en lui prenant toute la tête dans sa large main; si la marraine est bonne, ce n'est pas que tu le mérites, et, si je te souffre sur sa barque après ce que tu as fait jeudi dernier, c'est parce que j'ai pitié de ta jeunesse et de ta bêtise. Je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire mettre à terre pour longtemps.

— Qu'est-ce que j'ai fait? s'écria le jeune Célio, rouge de dépit, en se dégageant et en rajustant sa belle chevelure; qu'est-ce que j'ai fait, voyons? Il ne faut pas accuser injustement; je n'ai rien fait de mal!

— Veux-tu que je le dise devant ces messieurs?

— Si c'est pour que le Parisien qui est là le rapporte à ma marraine...

— Le Parisien, lui dis-je, ne rapportera rien. Il ne se mêle pas de vos affaires, et il n'a aucun crédit sur votre marraine. D'ailleurs, si vous n'avez rien fait de mal, vous n'avez rien à craindre de personne.

— Non, je ne crains rien, reprit Barcot, rien du tout ! Qu'il dise ce qu'il voudra,... l'Anglais !

Et, en décochant cette dernière flèche, il prit sa course à travers les rochers, rasant le flot comme une mouette, et laissant sur le sable la trace de ses pieds nus, très-petits et beaux comme toute sa personne.

Célio Guillaume se leva lentement en déclarant que ce gars avait besoin d'être corrigé. Stéphane, qui était presque aussi fort que lui, le retint et le força de se rasseoir en lui disant d'un ton paternel qu'il fallait en passer *plus d'une* aux enfants.

Le jeune Guillaume ne pouvait calmer son mécontentement intérieur qu'en nous en faisant part.

— Je veux que vous sachiez ce qu'il a fait, dit-il, et vous verrez si c'est bien, et si les gens de chez nous doivent souffrir que ça recommence. Jeudi dernier, il est venu par ici deux étrangers habillés à peu près comme tous les gens de la côte et à qui d'abord personne n'a donné grande attention. On s'est étonné de les voir causer avec ce flâneur de Célio Barcot, qui ne les connaissait pas plus que nous, et qu'ils ont invité à déjeuner au cabaret de Michelin. Le gars, qui aime à faire le beau parleur et le savant, comme vous avez pu voir, s'est laissé questionner sur défunt M. l'amiral, sur la demoiselle, sur l'enfant qu'elle a sauvé, que sais-je encore ? Ces gens, qui disaient être de Saint-Pierre, à dix lieues de chez nous, étaient curieux de choses qu'ils auraient dû savoir, et que personne d'ici n'avait besoin de leur dire, car on n'aime pas les curieux, nous autres, et, si on a causé de bon gré avec vous, c'est qu'on vous a connu pour des honnêtes gens. Célio Barcot n'est pas mauvais, mais il est bavard et il aime un peu à *licher*. Et puis c'est jeune, et

il s'est laissé griser. Jusqu'à la nuit, il a babillé avec ces gens-là, et, le soir venu, il les a emmenés, devinez où ? dans le vieux château, où la demoiselle a la complaisance d'aider M. Bellac à nous donner l'instruction. Ils se sont mis tous trois dans un coin où Barcot a dormi sans que sa marraine ait pu s'en apercevoir. Elle n'a pas fait attention non plus aux deux étrangers, et on ne peut pas dire qu'ils se soient mal conduits pendant la leçon ; ils n'ont point bougé, ils n'étaient pas ivres, mais ils regardaient la demoiselle un peu sottement et paraissaient être venus là non point pour profiter du cours, mais pour contenter leur envie de la voir. Quand on s'est retiré, sur les neuf heures du soir, ils ont passé avec les autres, et on les a vus s'en aller par le sentier qui mène à la ville, et qui est l'opposé de celui de Saint-Pierre. Ceci a donné des soupçons. On ne pouvait questionner Célio Barcot, qui dormait tout debout et ne paraissait se souvenir de rien ; mais, le lendemain, on lui a vu une belle montre en argent avec une chaîne, et, quand on lui a demandé où il avait pêché ça, il n'a su le dire. Il faut bien qu'il l'ait reçue en cadeau des étrangers pour les avoir amenés au cours. D'un autre côté, Michelin, le cabaretier, nous a dit qu'ils parlaient tout drôlement, un surtout qui avait l'accent d'un Espagnol et les mains blanches d'un *feignant*. Il faisait sonner l'or qu'il avait sur lui, comme un homme sot, ou comme un riche de la veille. Quant à moi, qui les ai bien regardés pendant la leçon, je peux dire que leurs figures ne me reviennent point. L'un a l'air bête, l'autre a l'air insolent, et je ne pense pas qu'ils soient venus pour faire quelque chose de bien. Donc, le gars est fautif. Je veux croire qu'il ne s'est pas méfié ; mais

boire avec des gens qu'on ne connaît point et en recevoir des présents de conséquence, ça ne convient pas : aussi son père s'est fâché et lui a repris la montre pour la rendre, si faire se peut.

Je demandai au narrateur si mademoiselle Merquem avait été informée de l'aventure.

— Non, répondit-il ; on ne voudrait point lui faire de la peine et la mettre en défiance. Jusqu'à présent, les curieux ne se sont point arrêtés chez nous, et les habits noirs ne pourraient pas y passer une heure à mauvaise intention. En voilà deux qui nous ont surpris par un déguisement, il ne faut pas qu'ils y reviennent ! On y aura l'œil, et il est inutile que Célio Barcot ait du chagrin de sa marraine. Ses parents, moi et tous ses camarades l'avons assez blâmé pour une première fois ; mais gare à la seconde !

Je demandai encore à Célio Guillaume si le cours de M. Bellac était public. Il l'était. Quelques habitants des localités voisines s'y étaient parfois présentés. Ils s'y étaient comportés décemment et avaient regretté de n'avoir pas le temps d'y revenir régulièrement. On les connaissait plus ou moins tous, et on n'avait pas lieu de les suspecter de malveillance ou de grossièreté.

— N'importe, ajouta Célio, à présent, nous ferons attention à tous ceux que nous verrons entrer dans le parc, et nous dirons au gardien de se méfier un peu.

Ce récit m'expliqua le regard surpris et craintif que Célio Barcot avait attaché sur moi, lorsque je l'avais rencontré l'avant-veille dans le vieux parc. Sans doute, voyant là ma figure pour la première fois, il s'était demandé si je n'étais pas un de ceux qui lui avaient

donné la montre, et dont les traits avaient été brouillés dans sa mémoire par les fumées du vin. Je me demandais, moi, si, tout en lui gardant le secret, je ne devais pas avertir mademoiselle Merquem de la curiosité déplacée dont elle était l'objet. Je ne me sentis pas le droit de le faire.

Je m'étendis sur le sable comme pour dormir, mais en réalité pour songer à mes affaires de cœur. Je rougissais de les avoir mal entamées, et la conduite des deux étrangers, en me paraissant méprisable, me faisait mépriser la mienne propre. Je sentais aussi que les explorations sournoises auxquelles j'avais compté me livrer, eussent-elles amené quelque découverte sur la prétendue faute de Célie, cette découverte ne m'eût pas guéri de la passion qui me poussait à m'emparer de sa destinée. Il m'était bien facile, à présent que je la savais respectable et pure, de lui vouer une adoration digne d'elle. Devais-je donc me sentir si sévère pour ceux qui, sans l'estimer plus que je n'avais fait, formaient l'entreprise de la voir et peut-être de connaître sa vie malgré elle? Oh! pourtant j'étais indigné contre eux, j'aurais voulu les voir revenir pour les railler et les chasser, ni plus ni moins que si j'eusse été un des heureux filleuls de la grande marraine.

Au milieu de ces rêveries, le sommeil me prit, je m'étais levé de grand matin, et le vent glissant entre les rochers faisait avec la vague un duo si monotone et si énervant, que je perdis conscience de moi pendant deux heures. Quand je m'éveillai, honteux de ma paresse, je vis Stéphane plongé dans le travail et Célio Guillaume lisant un journal que j'avais apporté et qui ne paraissait pas l'intéresser infiniment, car il

baillait à se décrocher la mâchoire. Le séjour de l'écueil n'était pas des plus récréatifs. Sauf le petit coin où nous avions trouvé un abri, on était coupé en quatre par un vent assez aigre sur cette roche d'un demi-arpent de surface. Il n'y croissait pas un brin d'herbe, et les plantes marines, battues sur ses flancs par une vague toujours dure, étaient hachées et méconnaissables. Tout espoir de chasse y était une véritable mystification. D'autres groupes d'écueils nous cachaient la vue de la côte et même le haut de la falaise. Le tableau était lugubre et navrant.

Enfin Stéphane consentit à plier bagage, et Célio Guillaume héla Célio Barcot, qu'il supposait occupé à boudier ou à dormir à peu de distance ; mais le jeune homme ne répondit pas, et nous fîmes en vain le tour de l'écueil, d'abord sur le dos du rocher, ensuite sur la rive avec la barque ; la plus minutieuse exploration ne nous fit découvrir aucune trace de sa présence. L'inquiétude s'empara de nous. Il était impossible que le jeune homme eût gagné la terre en nageant : la distance était trop grande, la mer trop dure, et, au dire de Célio Guillaume, il n'était ni bon nageur ni bien brave dans l'eau. Il eût pu tout au plus passer de notre îlot dans un autre. Il nous fallut aller explorer tout un petit archipel avec beaucoup de peine et un peu de danger, car la marée remontait et la houle avait augmenté. Enfin, après deux heures de vaines recherches, nous primes le parti d'aller savoir si Célio avait sauté dans quelque barque de passage pour rentrer au port.

Célio Guillaume hochait la tête d'un air sombre. Cette station dangereuse que nous quitions n'était, disait-il, le passage d'aucune barque de promenade

ou de pêche, et, d'ailleurs, il assurait n'avoir pas dormi, et, si quelque embarcation se fût seulement approchée, elle n'eût pu échapper à son attention. Je n'étais pas de son avis. Dans ce labyrinthe d'écueils, une barque avait pu aborder du côté opposé à celui où nous étions restés longtemps, et Célio Guillaume avait pu dormir sans en avoir conscience, en lisant le compte rendu des Chambres ou le feuillet de théâtre, deux choses qui ne devaient pas offrir un sens bien net à son esprit. D'ailleurs, eût-il été bien éveillé, le bruit du flot et le sifflement de la brise de mer avaient fort bien pu couvrir celui de l'embarquement du jeune homme sur un esquif de rencontre.

Nous fîmes forces de rames et de voile pour gagner la terre. L'inquiétude de Célio Guillaume tournait à la colère, et la colère des gens froids est pâle et menaçante. Il croyait que le jeune Célio lui avait fait la farce de se cacher pour l'effrayer et pour le punir de ses menaces.

— Il aura voulu passer sur un autre rocher, disait-il, et il peut s'être perdu dans un trou de mer, l'imbécile ! il va falloir que j'y retourne, je gage ! Gare à lui, s'il l'a fait par méchanceté !

Ainsi partagé entre le désir de le sauver et celui de le battre, il nous fit débarquer et courut à la recherche de son compagnon pendant que nous nous informions de notre côté. Personne ne l'avait vu revenir.

En un instant, le village fut en émoi, et dix barques furent mises à flot. On hissa sur un grand mât qui servait à cet usage un pavillon vert, qui, un instant après, fit surgir du donjon un pavillon semblable ; c'était le signal convenu pour avertir la demoiselle. Il n'ar-

rivait pas un accident au village sans qu'elle fût appelée au secours.

Le père Barcot, pâle comme la mort, partit le premier avec ses autres fils, et je leur proposai de les accompagner ; mais ils me remercièrent de façon à me faire comprendre que je les générais sans leur être d'aucun secours. Ils acceptèrent Stéphen, dont la figure, le costume et le sang-froid leur faisaient mieux augurer de ses connaissances nautiques.

Mais toute cette anxiété était-elle fondée ? Célio Barcot pouvait avoir abordé à quelque distance du village sur la plage déserte. Je courus explorer la rive, à ma droite, et, ne voyant rien sur un grand espace, je revins pour l'explorer à gauche. Je courais le long du sentier qui menait au donjon, lorsque je me trouvai tout à coup en face de mademoiselle Merquem, qui en descendait rapidement les courbes escarpées.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me dit-elle, et pourquoi le signal de détresse ?

En deux mots, je la mis au courant de l'explicable disparition d'un de ses filleuls. Elle ne fit aucune réflexion et courut vers sa barque en me disant ;

— Venez !

Égoïsme de l'amour ! J'oubliai le danger que pouvait courir le beau Célio pour ne songer qu'au bonheur d'être appelé par Célie.

— Allons-nous donc être seuls ? me dit-elle en voyant toutes les embarcations en mer. A quoi songent-ils de partir sans moi ?

— Non, non, demoiselle, s'écria Célio Guillaume en s'élançant sur le *canot amiral* de la châtelaine, où arrivaient en courant Guillaume père et les autres ra-

meurs. Nous vous attendions, et voilà votre équipage au complet, sauf ce gars endiablé qui ferait mieux d'être à son poste !

Ils lancèrent le canot. Je ne sais pas si mademoiselle Merquem m'avait fait signe d'y entrer ; mais j'y étais, et nulle force humaine ne m'en eût fait sortir.

A peine y fut-elle, qu'elle disparut dans une sorte de petit *roof* pratiqué à l'arrière, et en moins de trois minutes elle en sortit, revêtue de son rustique et solide costume de marinier ; les jambières de laine brune, la vareuse pareille recouverte de la chemise de toile passée au tan, nuance indécise entre le fauve et le rose, qui donne aux voiles des barques des tons si doux dans l'éloignement. Le bonnet feutré, brun, rendu imperméable par une lavure de goudron, encadrait son délicat visage comme une bordure de bois brut enchâsserait un frais pastel, et une large ceinture de cuir garnie d'anneaux de sauvetage ceignait sa taille déliée. Rien ne rappelait la femme dans ce déguisement consciencieux : mais tel est le prestige de l'élégance et de la distinction naturelles, que Célie avait quand même l'air d'une reine. Il fallait la manière de voir l'être humain, particulière à Stéphen, pour trouver qu'elle était simplement un *joli gars* et qu'on pouvait s'y méprendre. Loin de là, ainsi travestie, elle était plus que jamais mademoiselle Merquem dans sa douceur et dans sa dignité souriante. Elle regarda chacun de nous avec cette expression de confiance affectueuse qui fait passer la confiance dans le cœur des autres, puis elle échangea rapidement avec ses marins quelques mots qui me surprirent, car, sans être familier avec les termes de marine, j'en comprenais assez pour reconnaître que ceux-ci appartenaient au

vocabulaire d'une autre convention. Cela ressemblait à une langue maçonnique, mais ne rentrait pas non plus dans celle que je connaissais.

Je ne me permis pas d'interroger; je remplaçais Célio Barcot, et je ramais avec assez d'adresse et d'ensemble. Elle me sourit, et, prenant la barre, elle gouverna jusqu'à l'approche des écueils. Alors, elle me fit signe de venir auprès d'elle et me dit :

— Vous êtes notre guide. Montrez l'endroit où vous avez débarqué tantôt.

Je l'indiquai assez bien, quoique la configuration de l'ilot fût toute changée; le flot en avait mangé les contours, et l'abordage semblait devenu impossible. Qu'il le fût ou non, on ne le tenta pas. Par un signal rapide, le père Guillaume, qui recevait les ordres de Célie, avertit les barques qui avaient précédé la nôtre et qui se pressaient un peu confusément autour de nous. Ce signal fut compris à l'instant, et, passant outre, nous nous dirigeâmes tous sur un écueil plus éloigné que Célio Guillaume n'avait pas jugé utile d'explorer la première fois.

La houle, qui augmentait à mesure que nous gagnions le large, creusait sous notre passage de tels abîmes, que, quand nous y descendions, nous étions comme enfouis dans leurs parois de cristal vert. Quand nous remontions à la crête blanche du flot, Célie debout interrogeait rapidement la mer avec une lunette. Elle me fit signe en me la tendant, et à mon tour je vis, dans un des bondissements qui nous portaient au plus haut de la lame, trois points noirs sur l'écueil isolé. Nous avançons aussi vite que possible. Les autres barques qui nous suivaient de confiance restaient en arrière malgré leurs efforts, et

nous arrivâmes les premiers au but. Là, nous reconnûmes Célio Barcot sur un rocher que la mer battait avec furie en poussant contre ses flancs à pic les débris d'une petite barque complètement brisée.

Réfugié sur le plus haut de cet écueil que couvrait le flot à marée haute, le pauvre enfant tendait les bras vers nous avec détresse, tandis qu'un homme habillé comme lui en marinier, mais qui paraissait plus robuste et de sang-froid, soutenait dans ses bras un compagnon défaillant, presque évanoui.

Quelques instants de plus, et la position de ces naufragés était désespérée. En nous voyant approcher autant que possible et leur jeter les cordes, ils n'hésitèrent pas à se mettre à la mer, Célio Barcot le premier, l'autre en poussant et soutenant avec une grande énergie son camarade demi-mort de fatigue ou de peur ; mais, comme celui-ci ne s'aidait nullement, tous deux eussent péri sans l'expédient auquel on eut recours sur notre barque. On s'empara du petit mât de la barque brisée, et, le butant contre le rocher, on en fit un pont sur lequel l'homme valide mit l'homme malade à califourchon, en le poussant par derrière et en soulevant le mât pour faire glisser jusqu'à nous le pâle chevauteur de cet engin de salut. La chose me parut ingénieuse et facile au premier abord ; mais le flot qui fouettait sur l'étranger courageux lui disputait brutalement le bout du mât, et il lui fallait le lâcher pour qu'il ne fût pas brisé comme une paille.

De notre côté, nous faisions sur le flot une danse échevelée, et il fallait aviser à ne pas nous laisser briser contre le roc. Je compris que le danger était sérieux en voyant le père Guillaume saisir les anneaux

de la ceinture de Célie, Je m'élançai vers elle, mais elle me montrait les naufragés comme pour me dire : « Il faut périr là ou les sauver. »

Que pouvais-je faire ? Une inspiration me vint. Dans un de ces moments de lutte suprême où tout semblait perdu, j'oubliai tout raisonnement, et, sans me demander si mon poids n'amènerait point infailliblement la rupture du mât fragile, je m'y lançai debout comme un acrobate sur la corde, je pris l'étranger inerte au collet et je le tirai à bord en un clin d'œil. Personne n'avait eu le temps de me retenir. Je n'étais ni bien fort, ni très-habitué à ces violentes gymnastiques. J'avais traité la mer comme l'amour, en obéissant à l'enthousiasme. Le succès justifie tout. A des jurements de blâme et d'effroi qui avaient vaguement frappé mon oreille, j'entendis succéder un hurrah de triomphe et d'admiration ; j'entrevis à travers le torrent de pluie salée que la mer et le rocher crachaient sur nous la figure adorée de Célie, qui se penchait sur moi comme pour m'embrasser en voyant sur mes traits la pâleur de la mort. J'avais avalé, je crois, tout une vague ; j'étais suffoqué, je tombai à ses pieds, où je restai sans connaissance.

Quand je revins à moi, nous étions sortis de la grande houle, nous roulions facilement, la voile était gonflée et nous approchions de la côte avec une vitesse admirable. J'étais couché auprès de mon naufragé, qui semblait mort, et ma tête reposait sur les genoux de Célie, tandis que Célio Guillaume s'occupait en vain de ranimer l'autre en lui entonnant de l'eau-de-vie. Avais-je sauvé un cadavre ? C'eût été jouer de malheur après un si beau début.

Je promenais autour de moi les regards étonnés

d'un homme qui s'éveille. On m'apprit que le naufragé sauvé par moi vivait encore malgré sa torpeur, que l'autre avait été repêché sain et sauf et mis sur une autre barque, tandis que Célío Barcot avait été recueilli par son père et par Stéphen.

Tout était pour le mieux. Je ne me sentais qu'un peu brisé de lassitude et d'émotion. Je revenais triomphant sur le canot-amiral de Célie. J'avais fait ce que personne n'eût osé tenter, j'avais compromis la vie du naufragé et la mienne, une vraie folie dont je n'avais pas eu conscience et qui m'avait porté bonheur. Peut-être avais-je sauvé aussi par ma prompte résolution la vie de Célie et celle de tout l'équipage, car en ce moment-là nous étions tous fort compromis par notre obstination à sauver les deux étrangers. *Elle* ne me disait pourtant rien. J'avais saisi machinalement sa main en m'éveillant, et elle la laissait dans les miennes. Dans un moment où personne ne nous regardait, je couvris de baisers cette main chérie, qui me fut alors retirée, mais sans colère et sans effroi.

Quand mes idées furent tout à fait éclaircies, je m'approchai de Célío Guillaume, qui, grâce à la voile, ne ramait plus, et je pus causer tout bas avec lui. Il m'apprit que les deux naufragés que nous ramenions n'étaient autres que les deux étrangers qui avaient séduit Célío Barcot, et qui étaient apparemment venus le chercher sur notre écueil pour aller se briser avec lui, on ne savait pourquoi, sur l'autre ilot. L'espèce de moribond que nous ramenions commençait à ouvrir les yeux à son tour. Saisi par le froid et brisé par la peur qu'il avait eue, il essayait de remercier le père Guillaume, qui le soignait, par des sourires

d'une béatitudo idiote. Il avait, du reste, une figure insignifiante et vulgaire qui ne permettait pas qu'on lui attribuât une initiative quelconque dans l'aventure du cours de M. Bellac. Je jugeai qu'il s'en tenait au rôle de confident, et je me promis d'examiner avec soin l'homme intrépide qui nous suivait de loin sur une autre embarcation, et qui devait être le héros de l'entreprise mystérieuse.

— Il faut tout de même, me dit Célio, que ce soient de fiers imbéciles pour s'être aventurés seuls en mer sur une coquille d'œuf; Célio Barcot aura voulu leur servir de pilote pour les ramener à la côte. Il se sera laissé surprendre par les courants, qui l'ont jeté sur la roche où le joujou de ces messieurs s'est émiétté. Voilà une belle campagne dont le gars n'aura pas sujet d'être fier !

— Nous le gronderons demain, dit mademoiselle Merquem, qui s'était levée pour venir près de nous. Aujourd'hui, la mer lui a assez dit son fait... Mais pourquoi traitez-vous ces naufragés de *messieurs* ?

— Parce que ce sont des bourgeois qui ont voulu jouer aux marins, répondit Célio.

— Ne disons pas de mal des *bourgeois*, reprit Célie en me regardant : il y en a qui ont tant de cœur, qu'ils peuvent se passer d'obéissance.

— Ah dame ! dit le père Guillaume, qui préparait l'abordage et qui me priait de lui faire place, la demoiselle vous a pardonné, et pas moins vous avez donné le mauvais exemple à son équipage en agissant sans son ordre. Nous voilà forcés de vous pardonner aussi et de reconnaître que vous êtes un gentil garçon.

Je secouai la main du vieux pilote et n'osai offrir la mienne à Célie pour aborder. Ceci me sembla être

le privilège de l'ainé des filleuls, Célio l'Anglais; je devais respecter la consigne.

Le débarquement fut une scène touchante. Toutes les femmes et tous les vieillards de l'endroit, avec tous les enfants, étaient sur la grève. Célie fut saluée par des caresses et des bénédictions enthousiastes. Personne n'était blasé sur ses heureuses prouesses. Le premier qui s'élança vers elle fut un garçon de dix ans, d'une physionomie douce et intelligente, qui se jeta à sou cou et l'embrassa avec effusion. Célie, qui marchait vite pour se réchauffer, car nous étions tous fort trempés, le poussa vers moi en lui disant :

— Embrasse ce monsieur-là.

Et elle ajouta en me regardant avec attention et en me désignant l'enfant :

— *C'est lui !*

C'était Jean Wright, de l'île de Jersey, surnommé *Moïse* depuis son naufrage, mon futur enfant d'adoption. J'eusse été bien difficile si son aimable figure ne m'eût pris le cœur à première vue. D'un air étonné et cependant plein de confiance, il se jeta dans mes bras. Je lui donnai deux gros baisers et je regardai Célie. Nous nous comprenions, nous avions un secret à nous deux. Mon Dieu, que j'étais heureux et fier !

J'aidai à porter et à installer l'inconnu dans un lit bien chaud qu'on tenait prêt à tout événement au logis du père Guillaume. Les mêmes soins attendaient Célio Barcot dans sa famille. Le troisième naufragé fut, sur sa demande, conduit chez Michelin le cabaretier. J'étais si curieux de le voir de près, que j'allais l'y suivre, lorsque mademoiselle Merquem, enveloppée d'une grande pelisse de cachemire bleu que

ses domestiques avaient apportée du château, m'arrêta pour me dire d'un ton d'autorité :

— Vous allez changer tout de suite ; il y a ici des habillements toujours prêts. Vous serez à votre tour déguisé en pêcheur ; cela ne vous effraye pas, vous qui ne reculez devant aucune tenue de charade. Allez vite, votre ami le peintre vous cherche.

— Est-ce que vous allez nous quitter ? lui dis-je avec effroi. Alors, n'exigez pas que je perde un instant...

— Faites ce qu'on vous dit, répliqua-t-elle. Ah ! quel insubordonné ! Vous me retrouverez là au coin du feu de la cuisine. Dépêchez-vous !

La maison du père Guillaume était assez spacieuse et composée de deux étages, avec un balcon à auvent rustique d'où l'on avait accès dans plusieurs chambres. J'entrai dans celle de Stéphen, qui m'appelait tout en changeant d'habits, car il était aussi mouillé que moi.

— Tenez, me dit-il, voilà pour vous un costume tout neuf que je vous ai réservé, vous sachant un peu *aristo*. D'ailleurs, ça vous est dû, vous êtes plus gentil que moi, et vous avez eu plus de chance. Je vous ai vu faire une jolie gymnastique sur une espèce de perche ; vrai, c'était réussi, mais je crains que vous n'ayez exposé votre vie pour sauver une franche *crapule*,... du moins si on juge l'un par l'autre... Figurez-vous que l'autre... je le connais, moi ! et... chut ! le voilà sur le balcon, il cherche où l'on a fourré son camarade...

J'allais m'élancer en manches de chemise sur le balcon : l'idée que cet inconnu avait l'audace de vouloir s'introduire sous nos yeux auprès de mademoi-

selle Merquem me remplissait de rage. Stéphen me retint.

— A qui diable en avez-vous ? me dit-il. Il veut voir son camarade, il est dans son droit. Le voilà qui entre dans sa chambre, et la demoiselle est en bas. Habillez-vous, et écoutez moi.

» J'ai vu ce monsieur à Étretat. Il y a un mois. C'est un très-beau garçon, bien fait, adroit de son corps ; mais c'est une canaille dont les airs m'ont été dès le premier jour insupportables. C'est un aventurier qui se fait appeler M. le marquis de Rio-Negro, et qui paraît très-riche, car il joue un jeu d'enfer et jette l'or à pleines mains. Il se dit Brésilien ou Chilien, ... je ne sais plus. Il peut être ce qu'il dit, mais ou les grands seigneurs de son endroit sont bien mal élevés, ou c'est un ancien pirate, quelque brigand de terre ou de mer qui a fait un coup pour s'enrichir. Mon opinion sur son compte était celle de tous les gens sensés à Étretat. Comme il parlait marine *ex professo*, et ne pouvait pas dire sur quels navires et sous quel pavillon il avait servi, on le tenait généralement pour une manière de flibustier qui avait fait sa main dans les affaires des États-Unis du Sud ; mais il y a partout des imbéciles que l'impudence éblouit, et, en général, les femmes aiment ces galopins-là. M. le marquis avait donc des succès à Étretat, des succès de scandale, comme bien vous pensez. Il promenait la fleur des cocottes, la fleur... ou la lie ; mais, tout en leur jetant des billets de banque d'une main, il les rossait de l'autre, et affectait de les mépriser et de chercher des aventures plus sucrées. Il faisait de son mieux pour compromettre certaines dames de la *haute*, et il recevait des œillades de plus

d'une. Il a reçu autre chose aussi, il a empoigné des gifles de certain mari avec lequel il s'est battu et qu'il a blessé, — car il se bat très-bien, à ce qu'il paraît. — Soyez donc le mari d'une belle dame pour être forcé de vous faire estropier par les hidalgos de grands chemins !

» Cette aventure a obligé le beau marquis à quitter Étretat. Il était temps pour moi, car il me tapait si bien sur les nerfs, avec ses airs de protection insolente, que j'avais dix fois par jour l'envie de le crever comme une bulle de savon. Le voilà ici maintenant, cherchant à compromettre mademoiselle Merquem, c'est évident. Il en sera pour ses frais, celle-là n'est pas une cocodette. Ah ! diable, non ! c'est une bonne fille, une vraie, la, le cœur sur la main. Elle m'a parlé tout à l'heure... si gentiment... Je l'aime à présent, et il ne faudrait pas venir faire la roue trop près d'elle... Je vois que vous pensez de même, c'est entendu ; nous ne laisserons pas aux gens de la Canielle l'honneur et le plaisir de la faire respecter sans que nous nous en mêlions. Habillez-vous en paysan pour de bon, mon petit, et, au lieu de savonner vos mains, laissez-y le goudron qui les culotte.

— Oh ! mais vous êtes judicieux, Stéphane ! m'écriai-je : il ne faut pas que nous ayons l'air d'amateurs, nous autres ! nous n'aurions pas le droit de nous poser en chevaliers de celle qu'on attaque sous un masque. Soyons franchement des mariniers de la Canielle et donnons au besoin une raclée de paysan à ces paysans pour rire.

— Très-bien, vous y voilà ! répondit Stéphane, que depuis un instant j'aimais de tout mon cœur, et

qui se sentait à l'aise avec moi en me voyant prendre son langage et ses idées. Alors, ajouta-t-il, laissez-moi vous arranger comme un peintre sait le faire.

Il prit le peigne et dirigea comme il lui plut ma barbe et mes cheveux. Je le priais de se hâter, impatient que j'étais de retourner auprès de Célie avant que le prétendu marquis fût sorti de la chambre de son compagnon.

— Maintenant, me dit Stéphen en me présentant un bout de miroir, voyez ! vous pouvez vous montrer, vous n'êtes plus un *gentleman*, et vous n'en valez que mieux. Moi, je n'ai rien à changer pour avoir l'air d'un marsouin ; d'ailleurs, je n'ai pas à cacher qui je suis. On m'a vu à Étretat, on me connaît pour un gueux de peintre qui ne peut compromettre aucune héritière. Venez ; sachons en passant si le malade est en train de crever ou de guérir, et descendons ensuite pour monter la garde autour du *petit amiral Célie*.

Le malade commençait à se ranimer en subissant les robustes frictions que lui administraient les fils du père Guillaume ; et M. Bellac, qui était le médecin de la colonie, assistait à l'opération avec la tranquillité d'un homme habitué à ces sortes d'accidents. N'ayant aucune raison de se méfier du prétendu marquis, il lui parlait avec politesse et le rassurait sur l'état du malade. Au reste, le marquis n'en paraissait pas très-préoccupé. Il parlait de lui comme d'un inférieur, le traitant de pauvre diable, et ne se gênant pas pour dire d'un ton assez méprisant qu'il n'avait eu d'autre mal que la peur. C'était peut-être son valet de chambre.

Cet étranger s'exprimait en français avec une faci-

lité incorrecte et un aplomb plein d'outrecuidance. Stéphane m'avait très-bien tracé son portrait. Il était beau, bien fait et déplaisant quand même au possible. Il avait l'accent vulgaire, le son de la voix âpre et métallique, le regard glacialement effronté, avec ce quelque chose d'inquiet qui semble révéler par moments le sentiment amer d'une secrète flétrissure. Son costume de paysan normand était ridicule, mais il le jugeait très-réussi, car, trempé jusqu'aux os, il n'avait pas voulu le quitter, et il se séchait, d'un air d'indifférence stoïque, au feu de fagots qui remplissait la chambre de fumée.

Je devais être admirablement travesti, car M. Bellac ne me reconnut pas, même quand un des jeunes gens qui frottaient consciencieusement le malade à tour de bras eut dit à M. de Rio-Negro en me montrant :

— Tenez! voilà celui qui a sauvé votre camarade et vous, car sans lui vous aviez votre compte tous les deux.

Le marquis leva les yeux sur moi sans se déranger de la chaise où il était à cheval pour se chauffer le dos.

— C'est vous? me dit-il. Ma foi, je n'ai pas fait attention à votre figure, comme bien vous pouvez croire. Il y avait du tirage là-bas! Qu'est-ce que vous avez donc fait, mon cher? J'ai vu mon imbécile de camarade sauvé, je n'ai pas demandé mon reste pour prendre la première corde venue. Vous me conterez ça, je loge chez Michelin. Venez me voir tantôt.

Je ne lui fis pas l'honneur de lui répondre. Je priai tout bas les fils Guillaume de ne pas lui dire mon nom, et je courus rejoindre mademoiselle Merquem, tandis que Stéphane allait donner le mot à

toute la maison pour que je ne fusse pas signalé comme un *monsieur* à ces deux étrangers. Le bon Stéphane avait compris que j'étais amoureux fou de Célie, et qu'en cas de rixe à son intention, je ne voudrais à aucun prix me poser en rival heureux.

Célie était sur la terrasse du rez-de-chaussée, là où j'avais diné le premier jour en compagnie de Stéphane. Elle causait avec les mariniers arrêtés sur la grève. En me voyant, elle leur envoya un bonsoir collectif et rentra dans la salle qui servait de cuisine et de réfectoire.

— Le père Guillaume nous invite à dîner, dit-elle en s'adressant à Stéphane et à moi, nous ne pouvons pas refuser. Quand on revient ensemble du danger, il faut manger ensemble. La philosophie humanitaire dirait *communier*. Je ne déteste pas ce mot-là; et vous?

— Je l'adore! répondis-je; rien n'est trop solennel pour exprimer le bonheur de manger avec vous. Savez-vous que ce sera la première fois?

— Ah! c'est un reproche aux maigres ambigus de mon dimanche?

— Ambigus d'ambrosie pour M. de Montroger, qui adore le sorbet; mais, moi, pour être assis à la même table que vous, je mangerais des cailloux et des algues.

— Vous avez failli en manger de bien salés tantôt, mauvaise tête! Ah ça! comment donc êtes-vous coiffé et arrangé? Je ne vous reconnais plus!

— C'est mon ami Stéphane, ici présent, qui a voulu mettre ma figure en harmonie avec mon costume. Les peintres, vous savez...

— Les peintres sont de braves gens, dit mademoi-

selle Merquem en tendant la main à Stéphen, qui prit timidement le bout de ses doigts avec une émotion visible et ne sut lui rien répondre.

Pour la première fois de sa vie, le fluide féminin pénétrait jusqu'à son cœur sans traverser ses sens. Il rougit pourtant de se montrer si naïf devant moi, et, faisant un effort pour paraître aussi brusque que de coutume, il dit en me regardant :

— Qu'est-ce que j'ai donc fait, moi ?

— Votre ami ne le sait pas, répondit mademoiselle Merquem ; moi, je sais tout. On me fait le rapport quand je ne vois pas tout. Vous avez sauvé le petit Barcot, qui faiblissait au moment d'aborder le bachot de son père, car le vieux, qui n'a plus la main sûre, perdait la tête...

— Bah ! dit Stéphen, ce que j'ai fait par hasard, vingt autres allaient le faire. Ces braves gens ont voulu m'en laisser l'honneur et le plaisir.

— Voilà qui est bien parler, répliqua Célie. Quant à bien agir, oui, c'est très-naturel, et ici nous ne contrarions pas trop la nature sous ce rapport-là ; mais il y a parfois des étrangers qui ne la respectent pas en eux-mêmes et dont la pusillanimité expose les gens courageux, témoin ce malheureux que M. Armand a repêché... A propos, comment va-t-il ? Bellac m'a fait dire qu'il n'en était pas inquiet du tout. L'avez-vous vu ? sait-on qui il est ?

— Il ne parle pas encore, répondis-je ; mais vous savez aussi bien que nous qu'il est un imbécile.

— N'importe, reprit-elle, il faut que tout le monde vive. Il est bien soigné, je suis tranquille sur son compte. Mettons-nous à table, madame Guillaume nous fait signe.

La soupe au lard fumait comme un *steamer*. Le père Guillaume et sa famille prirent place, le vieux pilote à droite de la demoiselle, Célio Guillaume à sa gauche, c'était l'usage; mais le brave Célio ne s'assit point et demanda à sa marraine de lui faire le plaisir de me donner cette place d'honneur. Elle y consentit gracieusement; Stéphane fut placé en face d'elle. M. Bellac arriva bientôt, disant que son malade était en train de prendre un bouillon, et qu'il le laissait aux soins de son camarade.

— A propos, ce camarade, dit Célie, est-ce aussi un marin de contrebande?

— C'est plutôt, répondit Stéphane, un marin contrebandier qui a les allures d'un grand seigneur de la flibuste.

— Vous le connaissez donc?

— Pour un manant, oui!

— Vrai? reprit mademoiselle Merquem. Eh bien, tant pis, c'est dommage. J'avais pris celui-là pour un homme; savez-vous qu'il n'agissait pas comme un poltron là-bas?

— Il n'est pas poltron, c'est le seul vice qui lui manque.

— Vous me chagrinez! Sa figure luisante, pâle et résolue était belle dans la vague. Vous ne l'avez pas vue, monsieur Armand? Vous n'étiez pas mal non plus dans ce moment-là. Décidément, la mer sied bien aux hommes.

— Elle n'enlaidit pas non plus les femmes, répondis-je en riant.

— Un compliment, vous? Ah fi! vous êtes passé marin aujourd'hui, et marin de mon équipage, encore! Vous ne devez plus parler en homme du monde.

— Je ne songeais pas à vous dire que vous êtes jolie sous tous les costumes. Je pensais à cette beauté de l'âme qui met sur la face humaine une admirable sérénité dans le danger, et cela est plus saisissant et plus touchant encore chez une femme que chez un homme.

— Il y a pourtant des hommes à qui ce genre de beauté déplairait. J'ai entendu dire à plusieurs que la femme devait être craintive et nerveuse, sous peine de perdre son charme et de ressembler à un garçon. J'en ai pris mon parti, et vous auriez tort de croire que j'y ai regret; mais, pour en revenir à nos naufragés, ils ont beau être, l'un une poule mouillée, l'autre un garnement, il faut faire notre devoir jusqu'au bout. Ils ont peut-être perdu bijoux et argent dans la bagarre, et il ne faudrait pas que la chose leur servît de prétexte pour s'installer chez nous; M. Bellac aura la bonté...

— C'est fait, répondit Bellac. Je les ai interrogés sur ce point, et celui que l'autre appelle le marquis m'a répondu sèchement qu'il ne perdait jamais ni la tête ni sa bourse.

— Alors, n'y pensons plus, reprit Célie, et réjouissons-nous en famille. Je ne veux pas attrister cette bonne journée en grondant M. Célio Barcot; qu'il se sèche en paix dans ses foyers!

Elle était gaie et semblait heureuse.

— Vive la demoiselle! s'écria la mère Guillaume. Quand elle est chez nous, il nous semble que son joli rire éclaire la chambre!

Et, comme elle se penchait vers Célie pour changer son assiette, Célie appliqua tranquillement un gros

baiser sur la joue flétrie et ridée de la vieille femme. Ce baiser qui passait tout près de moi, tout parfumé de bonté chaste et d'abandon filial, me fit pourtant frissonner de jalousie.

— Vous avez froid ? me dit Célie ingénument. Voyons, il faut manger, c'est le seul remède ; vous ne mangez pas !

Elle me donnait l'exemple en mangeant tout ce qui lui était offert avec un appétit juvénile. Le repas était loin d'être délicat ; elle le trouvait exquis de la meilleure foi du monde. Elle avait dès l'enfance vécu avec ces paysans, et sa récréation avait été de vivre comme eux. Les vieilles femmes la tutoyaient, et elle leur disait *vous* de même qu'aux vieillards, tandis qu'elle tutoyait tous les autres. Elle était complètement de la famille, et cela dans toutes les familles du bourg ; car, après toutes les aventures de mer, elle recevait l'invitation de ceux qui l'avaient accompagnée. La première offre était toujours acceptée. J'appris, par la suite de la conversation, qu'elle invitait souvent ses hôtes du village à sa table, et qu'ils s'y trouvaient aussi à l'aise que chez eux. En les voyant si convenables, si polis et remplis d'un respect intérieur si profond pour elle, je reconnus que ces villageois, depuis longtemps traités en hommes, étaient devenus véritablement des hommes. Leur nature froide, leur métier austère et le sentiment religieux que la fondation de cette fraternité dans le péril leur inspirait, rendaient leurs manières sérieuses sans affectation et leur langage mesuré sans effort. Je vis en eux ce tact extraordinaire qui se révèle souvent comme un don spontané chez les gens que l'on en croirait le plus dépourvus, et dont l'absence est si fréquente et

si choquante chez ceux qui devraient l'avoir sucé avec le lait de l'exemple et de l'éducation.

J'avais subi, ce jour-là, de grandes émotions ; je compte pour rien celle d'avoir été baptisé marin par une vague formidable. Ce qui m'avait enivré, c'était l'aménité, la confiance, dirai-je l'amitié de Célie, conquise, non par une année d'épreuves comme je m'y étais résigné, mais par un hasard qui avait passé sur moi comme un éclair. Aussi me sentais-je un peu fou de me voir mis en possession tout à coup du côté intime, excentrique et saint de sa vie. J'étais déjà plus lié avec elle que Montroger ne l'avait jamais été et ne le serait jamais. Je me donnais tout entier, moi. et il semblait que je fusse accepté sans épreuve et sans examen. Pour un rien, j'aurais perdu la tête... J'avais des envies de rire, de crier et de pleurer ; mais je refoulai tous ces transports, grâce à l'influence saine et douce qu'exercèrent sur moi les autres convives. Au milieu d'un bal, sous l'œil froid et libertin du monde, mon secret m'eût peut-être échappé ; dans cette cabane et au milieu de ces pêcheurs, je me sentais à chaque instant rappelé au respect de moi-même. Stéphen sentait aussi quelque chose de semblable dans la sphère de ses appréciations. Il ne songea pas à allumer sa pipe au milieu du dîner, il ne s'empara point de la conversation pour parler peinture, et pourtant il n'eut pas la bouderie de l'ennui. Il écoutait M. Bellac, il regardait Célie, il avait l'air d'un porc-épic qui se serait trouvé pris dans un manchon ouaté.

Bellac aimait aussi les gens de la Canielle. Avec eux, il n'était ni gauche ni timide ; il se permettait de questionner, car tout lui était sujet d'étude, et il avait

appris à ses élèves à observer. La conversation était donc réellement agréable et même substantielle. La personne la moins grave, ce soir-là, ce fut Célie. Elle babillait avec les femmes et riait de leurs histoires, elle jouait avec les enfants; je retrouvais en elle ce trésor de gaieté que j'avais pris chez elle pour un besoin passager d'excitation, et qui était le fond de son caractère. Elle était plus jeune, à trente ans, que toutes les jeunes filles dont je l'avais vue entourée, plus jeune à coup sûr que ma cousine Erneste, car elle ne se préoccupait d'aucune ambition et d'aucune coquetterie. Elle semblait vivre au jour le jour, et ne s'être pas encore demandé ce qu'elle ferait de l'avenir : étonnante insouciance qui engendrait une bonhomie incomparable !

Quand on apporta l'eau-de-vie, elle m'en versa elle-même en me disant que c'était le lait du marin; mais elle n'y goûta pas. Il y avait en elle une vitalité solide qui n'avait pas plus besoin d'*eau-de-feu* que de fadeurs. Elle alluma elle-même la pipe du père Guillaume pour l'obliger à s'en servir devant elle; mais, sans être incommodée par le tabac, elle ne l'aimait pas, et se retira sous la cheminée, disant qu'elle avait froid aux pieds.

Je jetai le cigare qu'elle m'avait forcé de prendre, et je m'approchai d'elle sans me permettre de m'asseoir, quoiqu'il y eût là une chaise bien tentante. J'avais le cœur plein de joie et de reconnaissance; mais je me sentais devenir plus timide à mesure que sa confiance augmentait. Je comprenais enfin qu'après l'avoir perdue, il n'y avait plus à espérer de la reconquérir. Elle était si pleine et si belle, cette confiance, et elle tombait sur vous de si haut !

— A quoi pensez-vous ? me dit-elle.

— Je ne pense pas, je suis heureux.

— De quoi ? Voyons ; définissez ce bonheur, cela m'intéresse.

— Je suis heureux de voir une personne comme vous entourée de l'amour qu'elle mérite.

— Vous aimez donc la vie sauvage et les gens incultes ? Vous aviez l'air, l'autre jour, de les dédaigner, un peu.

— L'autre jour, j'étais un égoïste ; j'aurais voulu vous isoler de tout ce qui vous aime pour accaparer votre attention, ou pour avoir le monopole du dévouement. Aujourd'hui, ceux qui vous chérissent me sont chers, et il me semble que ma puissance d'aimer est centuplée.

Je ne sais pas ce que j'aurais dit encore, lorsque, en me retournant, je vis debout, auprès de la table, celui qui se faisait appeler M. le marquis de Rio-Negro.

Le père Guillaume, qui était très-prudent et très-fin, s'était levé comme par politesse, afin de forcer le personnage à être poli ; mais ce fut peine perdue. Il passa près de lui en le frôlant sans respect et en répondant à peine d'un signe de tête à son salut ; après quoi, il marcha droit à la cheminée, comme s'il eût voulu parler à Célie sans être introduit et annoncé par ses hôtes.

Je me plaçai entre elle et lui sans affectation et comme par hasard, mais de manière à le forcer de me toucher pour faire un pas de plus. Célie était tout au coin de la cheminée. En un clin d'œil, M. Bellac, Stéphen et la famille Guillaume firent un cercle étroit autour de nous. L'étranger mesura de l'œil l'épaisseur de ce rempart humain ; mais il avait beau avoir l'at-

titude et la physionomie dédaigneuses d'un chef d'esclaves qui va disperser d'un coup de fouet son vil troupeau, il sentit qu'il n'intimiderait personne, et, prenant son parti :

— C'est vous que je cherchais, me dit-il ; j'ai à vous parler.

— Eh bien, me voilà, monsieur ; parlez-moi, répondez-je.

— Je veux vous parler seul, suivez-moi.

— Si vous m'en priez, à la bonne heure ; autrement, je n'obéis qu'à ceux à qui je dois le respect.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je dis que je ne vous connais pas.

— Eh bien, écoutez-moi, je me ferai connaître... Voulez-vous sortir un instant ?

Bien que l'injonction tint le milieu entre l'ordre et la prière, je m'en contentai. Je ne voulais pas rendre mademoiselle Merquem témoin d'une querelle. Je ne sais si elle était inquiète. On s'était groupé devant elle pour que l'étranger ne pût même pas se vanter de l'avoir vue ailleurs qu'en public. Je le suivis dehors, et, quand nous eûmes fait quelques pas sur la grève :

— Vous êtes bien méfiants dans ce pays-ci, me dit-il. Est-ce parce que vous me voyez en tenue de touriste ? Il paraît qu'il faut se faire connaître pour ce que l'on est ! Et voilà qui je suis, ajouta-t-il en me présentant un billet de banque. Connaissiez-vous les billets de mille ? Je n'ai plus d'or sur moi.

— Allez voir ailleurs, répondis-je en lui rendant son billet. Je n'ai pas de quoi vous changer cela.

— Il ne s'agit pas de le changer ; gardez-le.

— Je n'en veux pas. Je ne suis pas un enfant

comme ceux à qui vous donnez des montres. On sait ce qui vous amène ici. Vous voulez parler à une personne à qui vous ne parlerez point sans sa permission.

— Et sans la vôtre ?

— Sans la nôtre à tous, à moins que vous n'ayez la sienne.

— Eh bien, allez la lui demander de ma part. Je ne réclamaïs pas de vous autre chose. Est-ce que mille francs pour ça et pour avoir repêché mon camarade, ce n'est pas assez ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas sauveteur à gages. Dans ce pays-ci, on ne fait pas ce métier-là : il n'y a pas non plus de commissonnaires. Adressez-vous à la poste, c'est son état de porter les lettres.

Je lui tournai le dos, et je l'entendis m'apostropher grossièrement en jurant que *je lui payerais ça*. Je me retournai aussitôt, et, revenant droit à lui :

— Essayez ! lui dis-je.

J'avais adapté assez bien apparemment mon accent à mon costume, car il croyait avoir affaire à un marinier. Il ne reculait devant rien en fait de bataille, ou il ne me jugeait pas assez robuste pour lui résister, car il m'asséna un vigoureux coup sur la tête avec un caillou qu'il avait dans sa main fermée. Je n'en fus pas étourdi, la colère nous fait un autre sang et nous donne d'autres muscles que ceux dont nous paraissions doués. Je lui portai au visage un soufflet formidable, doublé de la même arme sauvage dont il s'était servi. Il tomba sur les galets en rugissant.

— Bien touché ! s'écrièrent Stéphen et Célio Guillaume, qui nous avaient suivis dans le crépuscule et qui assistaient au combat, les mains dans leurs

poches, pour bien montrer qu'ils n'étaient que témoins.

— En avez-vous assez ? lui dit Stéphane.

— Pour le moment, Oui, répondit-il en essuyant le sang qui ruisselait sur sa figure, puisque vous êtes trois contre un !

— Vous en avez menti, lui répliqua Stéphane, et, puisque vous le prenez comme ça, nous ne vous toucherons pas même pour vous relever. Allez vous faire panser à l'auberge.

Le marquis ne pouvait guère répondre; je l'avais défiguré. Je le remis sur ses pieds, et il s'éloigna sans demander son reste. Au fait, nous étions quittes. Il m'avait blessé aussi assez grièvement. Célio m'en fit apercevoir, car je ne sentais rien. Nous rentrâmes chez Stéphane par le balcon, et je me lavai à la hâte. L'os du crâne n'était pas entamé. En pareil cas, les blessures à la tête ne sont rien. Je priai Stéphane d'aller en se promenant jeter un coup d'œil sur la grève. Mon adversaire n'aurait peut-être pas la force de gagner le cabaret de Michelin dans l'état où il était. Stéphane se souciait peu de lui; mais il comprit que ce duel celtique à coups de silex était un duel en somme, et qu'il ne fallait pas abandonner les blessés sur le champ de bataille. Il sortit en me promettant de parler à Michelin sans irriter le vaincu, et de rétablir les faits dans le cas où le marquis porterait contre l'un de nous des accusations calomnieuses, ce dont il le jugeait fort capable.

Je remis vite mon bonnet de laine, et je reparus devant Célie sans montrer la moindre émotion. Les autres avaient tout vu de loin, mais ils s'étaient

gardés de l'inquiéter. Elle me parut cependant irrésolue et anxieuse.

— Que s'est-il passé ? me dit-elle. Qu'est-ce que cet homme voulait ?

— Rien, lui répondis-je ; il avait de bonnes intentions à mon égard. Il voulait me payer le sauvetage de son ami. Je lui ai appris que les gens de la Canielle ne reçoivent rien pour ces choses-là.

— Oui, oui, ajouta Célio, vous lui avez répondu en homme qui connaît les gens de chez nous ; vous avez très-bien parlé, et on vous en remercie tous !

— Mais, reprit Célie, il a donc bien insisté ? Il vous prenait donc pour un des nôtres ?

— Voilà une parole bien dure ! lui dis-je. Je croyais être l'un des vôtres, pour aujourd'hui du moins !

— Il faut que ce soit pour toujours ! s'écria la mère Guillaume, qui m'avait pris en grande amitié. — Demoiselle, si tu m'en crois, nous allons le baptiser.

— Me baptiser ! Il y a donc une cérémonie... ?

— Oui, reprit la bonne femme ; c'est une coutume d'ici, il faut la suivre ! — Demoiselle, c'est à toi de le permettre.

— Je le voudrais bien, dit Célie en souriant ; mais il n'est pas marin et ne le sera jamais. Chacun son état, mes enfants !

— Ça ne fait rien, dit le père Guillaume ; il n'ira en mer que quand il voudra, mais il sera adjoint à notre confrérie. L'institution de M. l'amiral n'exclut personne du pacte d'amitié de la Canielle, puisque vous en êtes, ainsi que M. Bellac et ma femme.

— C'est vrai, reprit Célie. Eh bien, lisons-lui les statuts et baptisons-le, s'il le demande.

— Je le demande d'avance et à genoux ! m'écriai-je.

Et je m'agenouillai devant elle, mais en me tournant vers la mère Guillaume, qui était assise à ses côtés et qui prit mes deux mains dans les siennes. On fit sortir les enfants, on verrouilla solennellement la porte de la rue, on mit sur la table une nappe blanche, trois chandelles de cire, un petit buste en plâtre de l'amiral et un bassin rempli d'eau de mer. M. Bellac me lut les statuts. Ils étaient naïfs et charmants. Célie devait les avoir rédigés dans son enfance sous l'inspiration des idées généreuses et romanesques de son grand-père. On eût dit une page du *Contrat social* enguirlandée par Florian. Le vieillard les lisait avec l'onction d'une conviction profonde. Toute la petite franc-maçonnerie se réduisait à ceci, qu'il faut se secourir et s'aimer, faire le bien sans accepter d'autre récompense que les *joies du cœur*. On jurait de ne pas trahir le *mystère* de certains mots de passe et de ralliement. Ces mots me furent remis sous pli cacheté, afin que j'eusse à les *étudier* à loisir. Célie m'observait pour voir si ces puériles formalités me feraient sourire. Je souriais peut-être, mais j'avais les yeux pleins de larmes. Il me semblait épouser l'enfance heureuse et tendre de la grande demoiselle, sa jeunesse sans tache, sa vie de vierge sage et de fée bien-faisante.

Toutes les formalités dites, on apporta l'eau de mer pour m'ondoyer. J'avais parfaitement oublié ma blessure, qui ne se voyait pas sous mes cheveux, mais que l'eau fit saigner.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Célie en pâlisant. Il s'est battu, j'en étais sûre !

— Bon baptême où il y a du bon sang, répondit Célino, du sang répandu pour l'honneur de la confrérie ! Sachez à présent, ma marraine, que le monsieur aux écus a mal pris la fierté de notre nouveau frère. Il l'a frappé ; mais il a été payé de sa peine : le frère lui a cassé les dents, et on n'aura pas le plaisir de le revoir avant qu'il ait été s'en faire planter des neuves à la ville.

— Mais c'est un misérable, c'est un assassin ou un fou ! dit Célie indignée. Comment ! attaquer un homme parce qu'il refuse de l'argent ? Il y a eu autre chose, vous ne me dites pas tout.

La mère Guillaume lui parla à l'oreille ; Célie parut très-émue, mais elle surmonta son trouble aussitôt.

— Maman Guillaume me fait observer, dit-elle, que je ne devais pas interrompre la cérémonie. Achéons-la. Il faut que, selon l'usage, ce frère choisisse librement parmi nous le parrain et la marraine qu'il veut avoir,

— Ah ! la marraine..., m'écriai-je tout tremblant ; si j'osais...

— J'allais m'offrir, répondit-elle, car nous sommes vos répondants, Guillaume et moi.

Ils étendirent leurs mains unies sur ma tête en disant :

— Armand-Guillaume-Célino, nous t'adoptons pour frère, ami et filleul. Nous aiderons ta jeunesse, tu soigneras au besoin nos vieux jours.

Célie m'embrassa sur les deux joues devant tout le monde. Je reçus la même accolade de mon parrain, de sa femme et de ses fils : puis mon initiation fut proclamée, et mon nouveau nom inscrit avec mes titres d'admission sur le registre dont Guillaume était

le gardien. Je m'appelais Célio, et, dans les formules officielles, Célie me tutoyait ! Je croyais rêver.

— A présent, me dit-elle quand j'eus signé, saluez-vous d'une chose importante que nos amis ici présents jugent comme moi nécessaire : vous êtes reçu, comme on dit, sous le manteau de la cheminée, en vertu des pouvoirs particuliers que nous avons, Bellac, Guillaume et moi. Vous vous ferez connaître à vos autres frères en cas de besoin, service à leur rendre ou secours à leur demander ; mais vous ne leur direz pas inutilement et personne ne saura hors d'ici que vous êtes de la confrérie. Il a fallu des circonstances tout à fait exceptionnelles pour que cette admission eût lieu, et, si elle était connue, nous recevions plus d'une demande que nous ne pourrions enregistrer sans détruire le caractère et le but de notre petite association. Elle est ce qu'elle est. Elle a porté de bons fruits. Elle est appropriée à nos idées et à nos besoins ; nous ne voulons y rien changer.

Je jurai le secret. C'était un charme de plus dans l'affaire.

— Est-ce que M. de Montroger n'en est pas ? demandai-je tout bas à Célie.

— Non, répondit-elle. il ignore même que cela existe. Vous voyez que les gens d'ici sont discrets.

Elle mettait son manteau pour rentrer chez elle. J'obtins de faire partie de son escorte, qui était composée de Guillaume et de ses fils. Stéphen, qui venait de rentrer sans se douter qu'un baptême avait eu lieu en son absence, s'enhardit jusqu'à demander de nous suivre, et la chose fut admise. La nuit était venue, et très-sombre ; on alluma des torches de goudron, et on se mit à gravir le sentier du donjon.

— Faites attention à mon vieux Bellac, me dit tout bas Célie. Les jambes vont encore; mais il devient chaque jour plus distrait. Je vous le confie !

Et elle partit en avant avec Stéphen.

J'amenai le vieillard à bon port, et, quand nous fûmes rendus les derniers à la grille du parc, Célie, qui nous attendait pour nous dire bonsoir, nous montra la lune, qui, réduite à un tout petit croissant, se levait derrière l'écueil où nous avions soutenu, quelques heures auparavant, une si furieuse lutte contre le flot. Il était apaisé et se brisait en filets d'argent sur les rochers noirs. Pendant que Stéphen admirait l'effet en causant avec M. Bellac, Célie prit mon bras et m'emmena à quelques pas du petit groupe. J'étais ivre de bonheur, et involontairement je serrais convulsivement son bras contre ma poitrine.

— Est-ce que vous m'aimez ? me dit-elle tout à coup d'un ton résolu, en s'arrêtant au bord de l'abîme.

— A en mourir ! répondis-je éperdu.

— Eh bien, écoutez, il ne faut pas vous battre avec cet étranger, si, apprenant qui vous êtes, il vous provoque en duel.

— S'il est aussi méprisable que le juge Stéphen, je ne lui ferai pas l'honneur d'un duel. Je l'assommerai tout à fait, s'il m'insulte.

— Mais je ne veux pas que, pour moi, vous soyez sous le coup de pareilles aventures. Jurez-moi de partir demain pour Paris.

— Vous m'estimeriez après une pareille lâcheté ?

— Il n'y a pas de lâcheté à se préserver de la ren-

contre des êtres nuisibles quand notre vie est nécessaire à des êtres chers et précieux. Que dira votre tante en vous voyant rentrer blessé? Elle me maudira, si elle apprend que j'en suis la cause. Voyons, jurez-moi de partir demain.

— Pourquoi demain? Ce n'est pas avant un mois que ce malheureux sera en état de nuire. Je lui ai fait plus de mal qu'il ne m'en a fait. Ah! ne m'égorgez pas, vous, au moment où je nage dans l'éther... Ne me dites pas de m'éloigner de vous le jour où vous m'adoptez pour frère, ami et filleul! J'en deviendrais fou.

— Mais,... reprit-elle avec hésitation, ce n'est pas de l'amour que vous avez pour moi?

— C'est ce que vous voudrez, c'est de l'amitié, si vous l'acceptez sans effroi; mais c'est ma vie, entendez-vous, toute ma vie! Dites-moi de me jeter au bas de cette falaise plutôt que de me dire que vous seriez offensée de mon amour. Je m'étais juré de ne pas prononcer ce mot-là, c'est vous qui me l'arrachez par vos questions. Faut-il que je mente? Je ne peux pas, je ne sais pas. Demain peut-être, j'essayerai; mais, ce soir, je suis attendri et faible comme un enfant, en même temps que je suis exalté comme un homme pris de fièvre. Ayez pitié de moi, ne me dites plus rien. Laissez-moi sur cette soirée de bonheur!

— Eh bien, séparons-nous, dit-elle. Je n'ai pas le courage de vous répondre, vous voyez!

Elle me laissa baiser sa main et me ramena d'autorité vers nos compagnons. Là, elle me dit devant eux :

— Vous coucherez chez Guillaume, c'est convenu; vous ne devez pas, avec cette blessure et la fatigue

d'aujourd'hui, retourner chez vous. Il faut dormir là-dessus. Votre tante ne vous attendra pas, un exprès lui a été expédié de votre part pour lui dire que M. Stéphane vous garde jusqu'à demain. Obéissez et dormez bien, je le veux; ayez soin de lui, mes *Guillaume*, et au revoir, monsieur Stéphane!

Elle nous serra la main à tous et disparut sous les ombrages du parc, où le vieux gardien l'attendait avec une lanterne. Je restai cloué à ma place.

M'aimait-elle ? me plaignait-elle seulement ? Peut-être jouait-elle avec l'amour comme avec l'inconnu, se flattant de me guérir aisément par sa candeur et par sa bonté.

Stéphane me prit le bras pour m'emmener. N'étant plus soutenu par la présence de Célie, je me sentais brisé de fatigue et accablé de stupeur. Je n'eus même pas l'idée de résister à l'ordre de passer la nuit chez Guillaume. Je compris à peine ce que me dit Stéphane de l'état du Brésilien. Il me céda son lit et alla dormir avec Célio. Pour moi, je tombai accablé sur l'oreiller d'algues, et ne m'éveillai qu'après le lever du soleil.

J'étais guéri, la plaie était cicatrisée sans inflammation et sans fièvre. Je me rappelais confusément les événements et les émotions de la veille; mais je n'eus pas le loisir d'y rêver longtemps. Stéphane entra chez moi, me regarda et dit :

— C'est bien, vous avez le sang pur et vous êtes jeune. Il faudrait plus d'un coup comme ça pour vous assommer. Habillez-vous pendant que je vous dirai ce qui se passe.

Il me raconta que le Brésilien était parti avant le jour dans une voiture de poste que, dès la veille au

soir, il avait envoyé chercher. Il souffrait beaucoup et parlait avec rage de se venger de tous les habitants de la Canielle. Personne chez Michelon n'ayant pu lui dire mon nom, quand même on l'eût voulu, il avait promis de mettre le feu au village; mais, comme Michelon et sa famille, scandalisés de *sa malice*, lui avaient répondu qu'on prenait acte de ses menaces, il n'était pas probable qu'on entendit jamais parler de lui.

— L'homme est lâche au fond, ajouta Stéphen. Il a le courage physique, mais non le courage moral. Il n'y a plus à s'occuper de lui; avec sa gueule fraîchement ébréchée, il ne poursuivra plus de quelque temps les femmes, et il ne se risquera plus à faire le siège du château de la Canielle, le sachant si bien gardé. A présent, il faut aviser à nous débarrasser de son laquais, qu'il a parfaitement oublié ici sans lui laisser un sou, et qui se lamente comme une mouette. Cet imbécile demande à vous voir; il est debout, et, depuis une heure, il se promène sur la galerie pour vous saisir au passage. Vous voilà prêt, faisons-le entrer, et n'oubliez pas qu'il vous prend pour un camarade.

— Parfaitement, répondis-je, je ne serai pas fâché de savoir quelles étaient les espérances de M. le marquis en se faufilant ici.

J'avais repris mes habits de marinier. Le quidam introduit se jeta dans mes bras en pleurant et en m'appelant son sauveur et son ami. Comme il m'aimait! Il aimait tant la vie!

Je coupai court à cette scène ridicule en lui disant que l'on ferait une collecte pour lui dans le village afin qu'il pût s'en aller sans mendier, mais que je ne

ma prêterais à lui obtenir ce secours qu'à la condition d'une confession sincère et absolue.

Il hésitait.

— Allons, vous parlerez ou vous n'aurez rien, lui dit Stéphen. Nous savons déjà le nom de votre maître : dites-nous quelles étaient ses intentions.

— Mon maître? s'écria le naufragé. Il ne l'est pas, Dieu merci! Je suis domestique de place, guide de terre et de mer, bon cavalier et bon marin, courrier et homme d'affaires en toute partie. Je sais un peu de tout, et je connais toutes les côtes et toutes les routes de France. J'étais à Ètretat depuis trois jours quand ce bandit m'a embauché à la journée.

» Il me payait cher en promesses, c'est ce qui m'a décidé à le suivre, quoiqu'il n'eût pas conquis mon estime. Quant au but de son excursion par ici, je peux vous le dire. Je servais au casino et j'entendais tout. On y parlait beaucoup un soir d'une demoiselle étonnante que l'on disait riche, belle et impossible à réduire. Ça lui a monté la tête, et, que la chose soit vraie ou non, il a dit qu'il la connaissait et qu'il était au mieux avec elle. On lui a répondu qu'il se vantait, et, là-dessus, il a parié qu'il rapporterait la preuve de la vérité au bout de huit jours.

» Il prétendait bien plutôt, je crois, à l'épouser, car il a tant fait danser ses écus, qu'il commence à en manquer. Il comptait sur sa mine et sur son bagout. Il est si effronté! Nous sommes donc venus ici, comme vous savez, et nous avons réussi à voir cette demoiselle, qui est très-bien, et qu'il n'avait jamais vue, j'en mettrais ma main au feu. Après ça, trouvant les gens d'ici très méfiants, il m'a emmené à un autre petit endroit sur la côte, et il y a fait un tas de ques-

tions. Enfin, hier, il a loué une méchante espèce de *périssoire* dont on lui a fait déposer le prix, vu qu'il ne voulait point de pilote, et prétendait être meilleur marin que pas un. Tant qu'il a voulu m'écouter, ça n'allait point trop mal, nous rasions la côte, que je connais un peu; mais son idée était d'aller dans l'île aux guillemots, parce qu'on lui avait dit là-bas que la demoiselle y allait souvent déjeuner avec des pêcheurs. Nous avons vu de loin une barque amarrée. Il s'est figuré que c'était la sienne, et il s'est engagé dans les écueils pour aborder du côté où il ne serait pas vu. Nous avons trouvé là un petit jeune homme d'ici avec qui nous avons lié connaissance jeudi dernier. Il nous a appris que la demoiselle n'y était point, et que la véritable roche aux guillemots était beaucoup plus loin en mer. Il ne voulait pas nous y conduire, disant que la barque était trop faible et la houle trop forte, que d'ailleurs la demoiselle n'y était pas non plus. Le Brésilien s'est obstiné, disant qu'il voulait connaître l'endroit. Son idée était sans doute d'y surprendre la demoiselle un jour ou l'autre, de faire quelque méchante farce pour éloigner son équipage, peut-être d'y amener des bandits de son genre pour vous chercher querelle et rester le maître du terrain. C'est un homme capable de tout, je vous en réponds! Enfin, à force de promesses et de menaces, il a emmené le petit, et vous devinez le reste. Nous avons abordé, mais sans pouvoir amarrer la barque, qui nous a échappé et qui est revenue s'aplatir sur le rocher. Pendant une heure, nous avons travaillé à en repêcher les morceaux, comme si ça eût pu servir à quelque chose. Moi, je me suis découragé et couché en pleurant sur le haut de l'écueil

attendant la mort en voyant monter le flot. C'est bien dur pour un homme jeune et rempli de belles espérances de voir comme ça approcher son *trépas* sans pouvoir l'éviter!

Ici, le narrateur risqua quelques réflexions philosophiques et un peu de poésie descriptive, à sa manière. Il termina en disant qu'il était un homme ruiné, qu'il avait perdu un portefeuille précieux, des bijoux, *ses papiers de famille et un portrait de femme*. Quand il nous jugea assez attendris sur son sort, il nous supplia de procéder vite à la collecte et de le présenter à la demoiselle, qui l'agrèerait peut-être à son service comme cuisinier ou secrétaire.

— Pour le dernier point, lui répondit Stéphane, personne ici ne vous recommandera, vu que vous êtes un poltron et un ingrat. Votre bourgeois est un drôle, nous le savons; mais, pour vous sauver, il a déployé un courage enragé, et, tout aussi bien qu'à mon camarade, vous lui devez la vie. Ne parlez donc plus de lui, vous n'en avez pas le droit. Voici de quoi vous en retourner à Étretat. Filez tout de suite, et qu'on n'entende plus parler de vous!

Le valet expédié et le maître disparu, nous allâmes déjeuner avec la famille Guillaume, et, comme on était rétrospectivement ému des incidents de la veille, ainsi qu'il arrive toujours quand on rentre dans le calme, le repas dura fort longtemps. Je laissais passer les heures, espérant que Célie viendrait se promener au bourg; mais elle ne vint pas, et je dus songer à rejoindre ma pauvre tante, qui s'inquiétait peut-être de mon absence. Je remontai dans ma carriole, et Stéphane voulut m'accompagner jusqu'à la

grille de notre jardin. Chemin faisant, il m'avoua qu'il avait raconté tout ce qu'il savait du Brésilien au *petit amiral*, — c'est ainsi qu'il appelait Célie, — en montant le sentier avec elle la veille au soir.

— Que voulez-vous! dit-il, elle me questionnait sur votre compte avec tant d'autorité! Elle voulait savoir tous les détails, avant, pendant et après l'aventure du soi-disant marquis. Je ne sais guère inventer, et puis il faut bien qu'elle sache que, si ce misérable vient à reparaitre, le mieux est de lui faire descendre la falaise par le chemin des hirondelles. Je n'ai pas trahi le petit Barcot; mais vous, je pouvais bien vous trahir sans la fâcher contre vous, et je vous réponds qu'elle a du cœur, le petit amiral, car elle a dit cent fois en parlant de vous : « Quel brave enfant! quel digne garçon! » Elle a été très-gentille pour moi aussi. Elle m'a remercié comme si ça en valait la peine, et elle m'a bien recommandé de ne pas vous laisser assassiner par ce bandit. « Quand on pense, disait-elle, qu'il pouvait le tuer, là, à deux pas de moi et à cause de moi! Vrai, votre jeune ami a trop de courage. Il n'est pas taillé en Hercule normand, lui, et il n'a pas la méchanceté et la perfidie de ce chat sauvage que vous appelez Rio-Negro. » Je l'ai rassuré de mon mieux en lui disant que la force était dans le cœur, et que vous étiez aussi méchant qu'un autre quand il le fallait. « C'est égal, disait-elle, je ne dormirai plus tranquille tant que ce bandit sera ici. » Ma foi, mon cher, c'est une bonne fille et point du tout sottie ni bégueule. Je suis capable d'aller à son audience et à ses cours, elle me l'a permis.

Nous arrivions, rien ne put décider Stéphane à entrer pour saluer ma tante; il se sauva en promettant

de venir me voir le lendemain matin avant le lever des dames de la maison.

Madame du Blossay était seule au salon. Erneste, sous prétexte de lecture, faisait la sieste dans sa chambre. En me voyant, ma bonne tante tressaillit, se leva, et, écartant mes cheveux :

— Voyons cette blessure ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu, mais c'est effrayant, si près de la tempe ! Est-ce bien vrai qu'il n'y a pas de danger ?

— Comment ! lui dis-je, vous savez ?...

— Je sais tout, oui, tout, mon pauvre enfant ! Mademoiselle Merquem ne m'avait écrit qu'un mot hier ; mais, ce matin, à six heures, elle était ici. Elle m'a prise au lit pour me faire ses confidences et les tiennes. Tu l'aimes donc ? tu l'aimes d'amour, du moins tu crois l'aimer ainsi ? Il m'avait bien semblé qu'il y avait de cela dans ton amitié ; mais je te sais si enthousiaste ! Et puis je comptais sur la prudence et la raison de Célie : je n'avais pas tort. Pauvre Célie !... elle est bien franche et bien loyale !

— Pourquoi dites-vous : « Pauvre Célie ? » Ah ! je vous supplie de me répéter tout ce qu'elle vous a dit.

— Oui, je te le dirai, elle le veut ; mais tu partiras demain pour l'Italie.

— Ah ! c'est pour l'Italie, à présent ? Eh bien, non, je ne partirai pas, j'aime mieux ne rien savoir. Je ne comprends pas que cet aventurier, à qui j'espère avoir ôté pour longtemps l'envie et la force de me nuire, puisse inspirer à Célie et à vous des craintes si vives. Non, vous n'exigerez pas que je renonce au bonheur le jour où je le saisis avec passion !

— Le bonheur ? Ah ! pauvre Armand, tu te crois donc aimé ?

— Non; mais je le serai, je le veux ! J'ai conquis l'estime et la sympathie, et, dussé-je en rester là, c'est encore ce qui, venant d'une telle femme, m'a donné le plus d'orgueil et de joie depuis que je suis au monde !

— Eh bien, soit ; mais il faudra en rester là. Avec elle, l'amour est impossible, et tu y renonceras de toi-même.

— Jamais, à moins que je ne renonce à la vie.

— Calme-toi. Nous avons à causer sérieusement, mais te voilà trop excité; d'ailleurs, j'entends ma fille qui s'habille, nous serions interrompus. Ce soir, quand nous serons bien seuls et quand je t'aurai vu dans ton état naturel...

Il fallut se soumettre. Il me sembla que cette journée ne finissait pas. Enfin, à dix heures, je me retrouvai seul avec ma tante. J'avais réussi à lui paraître calme, et elle voyait bien que je n'étais pas malade.

— Ce n'est plus, me dit-elle, par crainte de l'aventurier étranger que mademoiselle Merquem veut t'éloigner d'ici; elle sait qu'il est parti dans la nuit, très-malade et très-démoralisé. Ce qu'elle redoute, c'est ton illusion, tes espérances, ton amour enfin, puisque c'est de l'amour ! Elle m'a donné le choix entre deux partis : ou te décider à l'oublier, ou te laisser le maître de tes actions en te faisant une révélation terrible. C'est à toi de choisir : veux-tu garder tes illusions de jeunesse, emporter dans ton cœur un souvenir embaumé et ne revoir jamais Célié ? ou veux-tu être guéri par un remède héroïque aussi amer que possible ? Parle.

— Je veux la revoir au prix de toutes les souffrances...

— Allons ! il me faut du courage pour te dire cela. Cet aventurier, ce spadassin, ce misérable, elle le connaissait, elle l'a reconnu, c'est celui qu'elle a aimé...

— Aimé ? Non, c'est impossible, un lâche !...

— C'est un coquin, mais non un lâche, matériellement parlant. Il a des côtés héroïques, à ce qu'il paraît ; c'est une espèce de corsaire à la Byron, un Lara, un de ces détestables héros de roman qui font rêver les jeunes filles.

— Non, ce n'est rien de cela, je vous jure ! ce n'est pas même un Lugarto ; c'est un être vulgaire, abject, sans éducation, sans poésie...

— Mais il est beau et brave, et il peut être apparu autrefois dans des circonstances mystérieuses et romanesques ; je ne les sais pas. Célie n'est entrée dans aucun détail. Elle m'a dit seulement qu'elle avait été enfant et folle tout comme une autre, et qu'elle en portait la peine. Elle rougit de son erreur ; mais le passé a laissé une tache sur sa vie, une tache inefaçable...

— Une tache !... un fait ! elle s'est donnée ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas osé la questionner trop, elle s'exécutait si courageusement !... mais elle m'a laissé entendre qu'il ne s'agissait pas seulement d'un rêve de jeune fille, évanoui sans expansion et sans remords ; c'est à cause de lui qu'elle a refusé Mont-roger : elle l'aimait encore ou elle ne l'aimait plus, je ne sais. Elle l'a revu dans son grand voyage, où elle apprit ce qu'il était. Enfin, quelles que soient les circonstances, elle a été guérie par le mépris, et elle a fait vœu de ne plus appartenir à personne, ne voulant

pas vivre sous le poids du pardon, et ne voulant pas tromper un homme d'honneur.

— Pour ne tromper personne, elle a trompé tout le monde!

— Hélas! il le fallait bien, ou il fallait disparaître, s'enfermer, se faire religieuse, que sais-je? Elle dit qu'elle a manqué de courage, ou qu'elle en a eu trop. Ne voulant pas renoncer à ses amis et à des relations agréables, elle ne s'est confessée de rien à personne, comptant sur son esprit et sur sa prudence pour ne pas inspirer l'amour. Jusqu'ici, sauf Montroger, qui n'en meurt pas d'étisie, elle n'avait pas souffert l'apparence d'une affection trop vive. Elle se croyait sauvée, et, après tout, pourquoi, avec une conduite désormais si sage et des qualités si essentielles, eût-elle fait le sacrifice de sa réputation et affiché un repentir qui eût fait plus de scandale que de bien dans son entourage? Ne devait-elle pas ce silence à la mémoire et au nom de son grand-père? Moi, en y réfléchissant, je ne la vois pas si coupable, et je ne l'en aime pas moins; mais je comprends que l'amour ne résiste pas à de telles épreuves. Je te l'avais bien dit, celle-ci est cruelle au beau milieu de ton joli roman et de ton jeune enthousiasme! Mon cœur saigne de te faire tomber du ciel en terre; mais il fallait couper le mal dans la racine avant de le laisser porter ses fruits. Célie l'a compris; elle s'est sacrifiée. Elle m'a apporté son douloureux secret, n'hésitant pas à le mettre sous la sauvegarde de ma charité et de ton honneur.

— Oui, sans doute, répondis-je, elle a bien agi, et son secret est en sûreté: vous la remercirez pour moi, ma tante! Elle eût pu se dispenser de vous dire

l'autre jour, devant moi, à propos de l'enfant, qu'elle ne redoutait rien de l'examen de sa conduite, et, en d'autres occasions, elle s'est déclarée irréprochable avec un peu trop de sang-froid. Voilà, quant à moi, tout ce que j'ai à lui reprocher. Le reste ne me regarde pas. En devenant épris d'elle, j'avais tout accepté, et j'admettais, sinon que l'enfant naufragé fût le sien, du moins qu'elle pouvait avoir été mère, et, en lui offrant de me charger de son protégé, je me persuadais, l'avouerai-je ? que, si elle avait un autre fils élevé mystérieusement ailleurs, elle m'ouvrirait son cœur et me confierait son véritable trésor. C'était un rêve, je n'ai vécu que de rêves depuis deux mois, et aucun ne m'a paru irréalisable, tant j'aimais avec parti pris de tolérance et de dévouement. Ce que je viens d'apprendre est en dehors de mes prévisions... L'objet d'un amour dans le passé ne pouvait se présenter devant mes yeux sous les traits répulsifs d'un aventurier de si bas étage. Succéder à ce monsieur-là !... Et qui sait s'il n'y a pas encore entre eux un lien qu'elle ne peut rompre?... Cet enfant que j'ai supposé et accepté, il existe peut-être. Elle vous a dit une fois que, si elle avait le bonheur d'être mère, elle ne pourrait se résoudre à le cacher et ne connaîtrait pas la honte ; mais que peut-on croire d'elle à présent ? Elle sait très-bien mentir quand il le faut. Hélas ! hélas ! voilà l'effet de sa confession sur moi. Elle me met en méfiance de tout !

— Je m'attendais à cela, dit ma tante ; voilà l'effet de toutes les confessions de femme. Loin de désarmer les hommes, elles les irritent et les jettent dans des suppositions qui ne s'arrêtent plus à rien. Prends garde, mon ami ! Tu n'a pas été encouragé, tu n'as

aucun droit ; Cécile ne te devait aucune confiance. Il ne faut pas se conduire en mari jaloux quand on n'a pas même été le fiancé autorisé.

Ma tante avait raison. L'amertume de mon cœur était injuste. Je feignis de l'abjurer, et, la voyant inquiète de l'effet de ses révélations, je lui parlai de mon chagrin avec une douceur résignée. Elle me crut en bonne voie de guérison et me conseilla de faire un petit voyage pour me distraire. Je lui répondis que j'y songerais, et nous nous quittâmes mornes et abattus comme des gens qui viennent d'ensevelir un mort.

J'aurais voulu m'élancer dans la campagne, m'égarer dans la solitude des forêts, ou errer sur quelque grève déserte. J'avais la tête en feu, la bouche amère et bilieuse, le cœur comme écrasé et glacé dans ma poitrine ; mais ma tante avait le sommeil léger, je savais d'ailleurs qu'elle ne dormirait pas avant d'avoir interrogé tous les bruits du dedans et du dehors, prête à s'alarmer, si elle m'entendait sortir. Je remontai lentement à ma chambre, je n'osai même pas ouvrir ma fenêtre, et je me couchai. Je restai immobile, assis sur mon lit jusqu'au jour. Je ne crois pas que martyr étendu sur un gril ardent ait souffert un pire supplice. J'étais sur les charbons embrasés de la colère, de la honte et du désespoir. Je voyais, comme une image à jamais fixée dans ma pensée, Cécile aux bras de ce misérable. Je voulais le tuer ; il riait et s'effaçait avec elle dans les nuages de l'odieux passé pour reparaitre aussitôt, arrogant et cynique. Il me montrait sa mâchoire brisée et mon idole souillée par ses baisers sanglants. Je levais les bras pour le lapider, et je restais ainsi inerte et comme cataleptique

jusqu'à ce que, retombant sur mes flancs, mes mains engourdis me fissent l'effet de membres morts qui ne m'appartenaient pas.

Je n'avais pas prévu que je souffrirais de la sorte. Je m'étais vanté à moi-même, d'accepter toutes les éventualités de la mystérieuse existence de Célie : je m'étais donc menti ? Je ne l'aimais donc pas encore lorsque j'avais cru pouvoir prendre cette résolution stoïque, ou bien je n'étais pas l'homme sain de jugement et ferme de caractère que j'avais cru être ? Peut-être encore ne l'avais-je pas réellement aimée : ma vanité d'homme, mon tempérament d'homme difficile et délicat, avait-ils seuls été en jeu ? m'étais-je laissé éblouir par la difficulté d'une conquête réputée impossible ? Ne me restait-il plus, de mes sublimes énergies, que la rage de l'orgueil déçu ?

Le jour venu, je m'habillai sans bruit et sortis dans les champs. Je n'oubliai pas mon chien et mon fusil, afin qu'on pût dire à ma tante que j'étais allé à la chasse de bonne heure comme les autres jours. Je n'eus pas fait cent pas, que je vis Stéphen sur la route. J'eus l'idée de le fuir, de me cacher ; mais il m'avait vu, et venait vers moi à travers les sillons.

— Diable ! me dit-il en me regardant de près ; ça ne va pas ! vous êtes jaune de chrome, ce matin !...

Il souleva ma casquette pour voir mon front.

— Pas d'enflure, ajouta-t-il, pas d'inflammation. C'est un mouvement de bile, la colère que vous a causée cet animal venimeux ; le sang-froid d'abord, la réaction ensuite. Je connais ça. Prenez de l'exercice, et puis, tenez ! une nouvelle qui, dans l'état de votre *plafond*, vous fera du bien : M. le marquis est arrêté. Oui, d'honneur, à peine arrivé en poste à la

station du chemin de fer, il voulait filer sur Rouen; des agents de police lui ont mis la main au collet. Il paraît que monsieur avait la petite faiblesse de tricher au jeu, et qu'il emportait d'Étretat un portefeuille trop bien garni. Eh bien, ça ne vous réjouit pas ?

J'essayai de sourire, mais cette nouvelle ajoutait à ma souffrance. Plus cet homme était démasqué, plus mademoiselle Merquem était avilie. Stéphane, pensant me divertir, achevait de m'édifier sur le compte de mon infâme rival. Un de ses amis lui avait écrit de la station pour s'excuser de ne pouvoir aller le voir à la Canielle, et, dans un long post-scriptum, il lui racontait l'arrestation dont il venait d'être témoin. Il avait rencontré, l'année précédente, ledit marquis aux eaux d'Ems, d'où il avait été chassé honteusement autant pour escroquerie que pour supposition de noms et qualités. Il se faisait appeler alors le comte de Virville, et un Américain l'avait reconnu pour un forban de la pire espèce, échappé à la corde, grâce à la confusion des événements.

C'en était donc fait ! Ce drôle allait subir quelque peine infamante en France. On fouillerait toute sa vie, et le passé, et les récents événements de la Canielle. Dieu sait quelles révélations amènerait son interrogatoire et quelle publicité recevrait l'aveu impudent de ses relations avec Célie ! Saisi d'effroi et de douleur, je ne sentis plus qu'une immense pitié, dirai-je une immense tendresse pour celle que j'avais appelée la veille ma marraine bien-aimée ! Ce fut au moins une déchirante sollicitude. Toute ma colère s'évanouit, et, saisissant le bras de Stéphane :

— Mon ami, lui dis-je, est-ce qu'il n'y a pas quel-

que chose à faire pour empêcher ce misérable de mêler le nom sacré de mademoiselle Merquem à l'ignoble procès qui va avoir lieu ? On voudra savoir pourquoi il est grièvement blessé ; on saura où il avait passé les jours qui ont précédé son arrestation. La famille Guillaume, interrogée, dira la vérité. Il faut qu'on la dise ; moi-même, j'aurai à m'expliquer...

— J'entends, j'entends de reste, répondit Stéphen. Diable ! oui ; je n'avais pas pensé à ça, moi ! Je me souviens du récit du valet de place. Déjà le monsieur s'était publiquement vanté à Étretat... Il se vantera encore, toute calomnie absurde est du répertoire de ces coquins. Sacrebleu ! pourquoi ne l'avez-vous pas tué du coup ? Nous l'aurions jeté à la mer, il n'en eût été que ça ! Et quand je pense que nous avons risqué nos carcasses pour tirer ce requin-là de son écueil, où il était si bien !... Voyons, il faut aviser... Avant tout, il faudrait mettre *le petit amiral* en garde ;... mais qu'est-ce qu'elle risque ? Bah ! c'est de l'ennui quand les journaux parleront ; mais elle n'en sortira que plus blanche. Une femme comme ça ne peut pas être salie parce qu'une limace essaye de baver sur le bout de son soulier...

— N'importe, repris-je, elle doit être agitée et malheureuse de ce qui arrive, si elle le sait. Croyez-vous qu'elle le sache déjà ?

— Ma foi ! oui, je l'ai raconté aux Guillaume, qui ont dû le lui dire à l'heure qu'il est. Si vous y alliez, pour lui remonter un peu le moral ? Vous lui direz que nous sommes là, nous, et que, quand on nous appellera comme témoins, nous parlerons haut et fort ; qu'elle s'en rapporte à nous pour la défendre ! Pour ma part... je ne suis pas bien sensible. moi.

mais l'impudence me révolte. Voyons, venez-vous à la Canielle, ne fût-ce que pour savoir ce qu'elle pense de tout ça ? Qui sait ? elle sera peut-être contente d'en causer avec vous !

— Partons, répondis-je.

Et nous primes, à travers les taillis, le sentier qui conduisait directement au donjon sans descendre à la grève.

Le vieux majordome n'attendit pas que je lui eusse parlé d'une affaire pressée que j'avais à communiquer à sa maîtresse. Mademoiselle avait prévu que je me présenterais ; elle avait donné l'ordre de m'introduire. Ainsi elle m'attendait ! J'étais si troublé, que j'eusse souhaité retenir Stéphane, mais il se retira vite en me disant :

— Si vous avez quelque chose à me communiquer, vous savez où me trouver.

Célie était seule au salon. Elle ne recevait que moi, personne ne viendrait nous interrompre ; mais ce moment si ardemment espéré était arrivé sur les ailes du désespoir.

Elle me reçut avec une sorte de joie contenue ; son regard, que je n'osais chercher, appelait courageusement le mien. Je me présentais avec le trouble de l'accusé, elle avait presque la bienveillante sérénité du juge ; elle me tendit la main en disant :

— Vous voilà déjà ? C'est bon signe. Nous allons pouvoir parler raison.

— Vous m'attendiez ? lui dis-je.

— Oui, je savais bien que vous ne partiriez pas sans me dire un bon adieu, auquel j'ai droit.

— Où prenez-vous que je vais partir ? On m'a dit que vous ne l'exigiez pas.

— Ah ! si vous restez, c'est que la guérison est soudaine et radicale. Je l'aime mieux ainsi, c'est plus franc et plus sûr. Alors, c'est là ce que vous venez m'annoncer et me promettre ?

— Je ne vous annonce rien, je ne vous promets rien ! Je suis le maître de ma pensée, de ma conscience et de ma volonté ; je viens pour vous parler non de moi, mais de vous.

— J'écoute.

— Vous savez que le prétendu marquis de Rio-Negro est arrêté ?

— Oui, on me l'a dit.

— Vous n'ignorez pas qu'il manque de discrétion ? Elle eut un étrange sourire et ne répondit pas.

— Je ne sais si vous m'autorisez à vous parler de lui, repris-je ; je pensais...

— Oui, après la confidence que j'ai chargée votre tante de vous faire, vous avez le droit de me parler de lui tant que vous voudrez. Pourquoi vous interrompriez-je ? Dites toujours.

— Eh bien, cet homme parlera, et voilà ce qu'il faut, non pas empêcher, c'est impossible, mais contredire et combattre. Croyez-vous qu'il ait des preuves ?...

— Contre moi ? S'il en avait, de quoi le disculperaient-elles ?

— De rien ; cependant, la vanité de jouer un rôle, la vengeance, la jalousie peut-être...

— La jalousie contre vous ?

— La haine contre moi, qui l'ai frappé et blessé au visage.

Que voulez-vous ! s'il me perd, c'est que le

moment est venu pour moi de donner ma démission d'ange et de descendre de mon piédestal. N'êtes-vous pas un de ceux qui s'en réjouiront un peu, car vous êtes un de ceux que j'ai bien complètement abusés, et, quelque généreux que vous soyez, il y aura bien au fond de votre âme un peu de ressentiment et d'ironie contre moi.

— Ai-je donc ce droit-là, moi que vous avez si courageusement désillusionné ?

— J'ai peut-être agi ainsi par crainte, en me voyant à la veille d'être démasquée.

— Ne m'ôtez pas ce dernier motif de reconnaissance. Prenez-vous plaisir à me détacher de vous sans retour ?

— Puisqu'il le faut !

— Cette exécution vous coûte peu, je le vois.

— Vous le voyez ?... Eh bien, moi, je vois à votre pâleur que vous avez mortellement souffert d'apprendre ma déchéance ; que, par conséquent, vous m'aimiez réellement, et que je ne saurais vous montrer trop de calme pour achever de vous guérir.

— Ce calme que vous avez en effet, je ne sais si je dois l'admirer ou le haïr. Vous semblez au-dessus de tous les désastres. Celui de votre situation vous préoccupe à peine, tant vous êtes préparée. Je ne vous comprends pas, Célie ! Si vous méprisez à ce point votre réputation, c'est-à-dire l'estime des autres, comment et pourquoi une si longue persévérance à vous en montrer digne ?

— Vous m'approuveriez si, après une faute de jeunesse, je m'étais jetée dans la galanterie ?... Mais, pardon, j'oublie qu'à présent vous devez me juger capable de tout, et que vous pouvez m'attribuer tous

les égarements : n'est-ce pas dans l'ordre ? Voyons, ne parlons plus de moi, ma cause est perdue, et je ne compte pas en appeler. Vous veniez me dire que je courais un danger et qu'il fallait le conjurer ? Je n'en vois pas le moyen. Il n'y en a pas.

— Alors, il y a des preuves contre vous, et vous le savez ?

— Apparemment.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rien.

— Pas même m'indiquer un adoucissement à la situation, un moyen de la tourner ? Que sais-je ? Vous n'avez pas vécu dix ans avec ce secret, sans prévoir qu'il serait trahi et sans avoir formé quelque résolution. Doutez-vous de mon dévouement ou le méprisez-vous ?

— Ni l'un ni l'autre ; mais pourquoi persister dans ce dévouement que, selon vous, je ne mérite plus ? Je n'accepterai jamais que ce que je pourrai rendre, amour pour amour, honneur pour honneur.

— Vous jugez donc votre honneur perdu ?

— Il ne l'est pas à mes yeux ; mais ce que le monde appelle honneur, s'il me le reprend, vous pensez bien qu'il ne me le rendra pas.

— Expliquez-vous, Célie ; vous avez la conscience tranquille, je le vois. C'est donc que... ?

— Je ne veux rien raconter ; mais je vous ferai juge d'une situation assez vraisemblable. Une femme qui a aimé très-sincèrement est-elle plus coupable parce que l'objet de son amour en est plus indigne ? Si cet amour a été un sacrifice, un héroïsme, une bêtise sublime, cela s'est vu ! n'est-ce pas assez que le monde la condamne ? Ne lui accordez-vous pas, après ce

châtiment qui n'est pas doux, vous le savez, le droit de rentrer tranquillement en elle-même et de se dire : « Je ne me suis perdue ni par ambition ni par vanité, ni par cupidité, ni par brutalité de mœurs, ni par lâcheté, bassesse ou calcul quelconque. Je n'ai fait de mal qu'à moi. On n'admet pas ma réhabilitation, mon expiation ne compte pas : eh bien, je vivrai avec recours à Dieu dans la suave et saine pensée de l'éternelle justice et de la suprême bonté, et je vivrai heureuse quand même? »

Elle était si calme et si douce, que toute ma fureur acheva de tomber.

— Il est certain, repris-je, qu'une faute commise par vous ne peut pas avoir d'autres motifs que ceux que vous venez de dire.

— J'ose espérer, dit-elle, que vous n'en avez pas douté?

— Je ne mentirai pas, j'ai douté de tout, j'ai eu le délire, j'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir, j'ai été jaloux ! Me voilà de sang-froid, et je sens que ce martyr a retrempé mon amour. Je vous aime davantage, Célie, depuis que je vois s'écrouler votre destinée, et, à présent que je peux devenir un appui pour vous, j'ose vous dire : prenez-moi, je vous appartiens.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous voudrez.

— Quoi ! si je vous disais de me donner votre nom... ?

— Tout ce qui est à moi est à vous. Prenez-le.

— Vous y avez réfléchi ?

— Non, j'ai foi dans la spontanéité de mes pre-

miers mouvements, et jamais je ne suis revenu sur une bonne résolution.

— Allons ! dit-elle en souriant d'un air attendri et presque gai, vous êtes un vrai fou, bien complet, bien conditionné... Donnez-moi la main ! — Et parlons de ce malheureux marquis, ajouta-t-elle en me retirant sa main, que je voulais retenir dans les miennes : avant tout, expliquons-nous sur son compte. Vous le haïssez ? Vous avez bien tort. Moi, il m'intéresse, à présent que je connais son style ! Tenez, lisez donc la lettre qu'il m'a écrite la semaine dernière ; elle est remarquable.

En me présentant cette lettre, Célie avait un enjouement si étrange, que je me sentis devenir réellement fou. Était-elle folle elle-même ? Je restais stupéfait, je la regardais sans comprendre. Elle avait l'œil clair et triomphant, une rougeur d'adolescence envahissait son doux visage ; c'était l'impudence calme d'une jeune sauvage qui n'a pas la première notion de ce que nous appelons l'amour.

— Lisez donc ! me dit-elle en riant tout à fait et en rougissant jusqu'au front.

Imbécile que j'étais ! je ne comprenais pas. Je pris la lettre et je la parcourus sans qu'elle me présentât aucun sens. Je ne voyais que les fautes de français grossières, ridicules, les parafes ignobles, l'écriture malpropre. Il me semblait que cela sentait mauvais, mais je ne lisais pas, je ne pouvais pas lire ; enfin la vérité se fit jour. Au lendemain du cours de Bellac, auquel ce chenapan avait assisté à l'insu de Célie, il lui avait écrit une déclaration d'amour à la fois insolente et stupide, mais qui prouvait jusqu'à l'évidence qu'il l'avait vue, ce jour-là, pour la première fois de

sa vie. Célie m'avait fait subir une terrible épreuve, ma tante s'y était prêtée ! J'avais bien souffert ; toutefois, j'en étais sorti vainqueur. Qu'on dise après cela que les bonnes inspirations nous égarent et nous trompent !

— Célie ! m'écriai-je, cela est bien cruel ! mais je suis si heureux à présent...

— Attendez, répondit-elle en me retirant encore ses mains ; je ne suis pas si contente de vous que vous le pensez ! Comment avez-vous pu croire à une pareille mystification ? En la proposant à madame du Blossay, je la trouvais si grossière, que j'en avais honte. Je me croyais plus estimée de mon filleul.

— Ah ! marraine bien-aimée ! m'écriai-je en tombant à ses pieds, ne faites pas de subtilités au milieu d'une pareille crise ! Je pourrais bien vous reprocher, moi, d'avoir redouté ou dédaigné mon amour au point de vouloir l'anéantir à tout prix. Vous m'avez mis la mort dans l'âme, vous avez voulu me tuer. Je n'ai pas voulu m'abandonner, moi. L'amour a été plus fort que le désespoir, et ce doit être un amour bien vrai et bien tendre, puisque votre malheur m'a fait oublier le mien. Aurais-je dû vous savoir incapable d'une folie ? Eh bien, connaissez-moi tout entier. Comme tout le monde, j'ai supposé cette folie possible. Je l'avais prévue et acceptée d'avance. C'est même dans cette supposition gratuite que je trouvais l'espoir de vous convaincre et l'orgueil de le tenter. Je me faisais un mérite d'effacer la trace de vos douleurs, ou un devoir de les partager. Eh bien, je n'ai rien à effacer, vous n'avez besoin ni de secours ni de protection. Vous voilà forte et fière, et, moi, je suis devant vous comme un coupable qui ne vous avait pas comprise.

Est-ce là le triomphe que vous cherchiez ? allez-vous me dire, comme autrefois à Montroger : « Vous voyez bien que vous ne m'aimiez pas ! » Ah ! dites-le, si vous l'osez ; mais vous vous mentirez à vous-même, et Dieu vous enverra le remords.

— Prenez garde, répondit-elle en se levant pour me forcer à me relever. Vous ne savez pas encore si je n'ai pas commis quelque autre faute plus grave que celle d'être ensorcelée par un chevalier d'industrie de bas étage. Qu'est-ce que vous en savez ? Voyons !

— Cela, je le sais, vous l'avez dit, vous êtes capable d'une bêtise sublime. Eh bien, celle-ci ou une autre, j'accepte tout, vous le voyez bien !

Elle était allée s'asseoir machinalement près d'une table où elle posa ses coudes en cachant sa figure dans ses mains. Je crus qu'elle se préparait à quelque douloureuse confession.

— Je ne veux rien savoir, lui dis-je. Je vous aime et je vous veux avec votre passé, quel qu'il soit.

— Et moi, reprit-elle, je ne veux pas être aimée comme une abstraction. Je veux que vous me connaissiez, car vous venez de dire un mot qui m'épouvante.

— Lequel ?

— Vous me savez, dites-vous, capable d'une bêtise sublime. Eh bien, vous vous trompez. Je suis peut-être égoïste et froide, et me voilà forcée de faire un aveu humiliant de ce que je croyais pouvoir proclamer comme un mérite : je n'ai jamais aimé, jamais un baiser d'amour n'a seulement effleuré le bout de mes cheveux. Je suis un marbre sans tache, et j'en étais fière ! Mais on n'aime pas une statue, vous ne pouvez pas m'aimer !

— Est-ce à dire que vous ne m'aimerez jamais ?

— Si je vous dis cela, serez-vous guéri ?

— Non ! je serai plus épris encore, je ne crois pas à l'impossible. Une femme comme vous peut facilement résister à elle-même, mais elle ne résiste pas au véritable amour quand elle le rencontre. Je bénis ma destinée d'arriver le premier, je chéris Montroger et vos autres adorateurs éconduits, je remercie Dieu de n'avoir pas mis en eux le feu sacré qui eût animé la statue ; mais ce feu est en moi, je le sens, je le sais, il m'étouffe, et je trouverai des paroles pour l'exprimer. Le prouver et le manifester sera l'unique affaire de ma vie, le but absolu de ma volonté. Quand vous aurez constaté qu'il existe encore, dans ce temps d'orgueil et de raillerie, un homme capable d'aimer une femme exclusivement et de toutes les forces d'une âme forte, vous vous rendrez. L'ayant attendu dix ou douze ans, vous serez bien certaine que, dans notre siècle de calcul, d'épuisement et de scepticisme, il y a peu de chances d'en rencontrer de si tôt un second. Vous vous direz que vous avez trente ans et que vous n'avez pas encore vécu ; vous reconnaîtrez que se compléter par l'amour est une loi divine. Un profond sentiment d'équité et de bonté qui est en vous vous fera sentir le besoin de donner à quelqu'un le bonheur que vous n'avez donné à personne, vous ne voudrez pas disparaître comme une plante stérile, et, au lieu de rougir de devenir femme, vous porterez dans le sacrifice de votre liberté l'enthousiasme d'une conviction religieuse.

Je ne sais ce que je lui dis encore ; j'étais retombé à ses genoux et je lui parlais sans avoir conscience des mots dont je me servais. Ils venaient sur mes

lèvres comme un flot sur le rivage, et mon cœur était inépuisable comme la mer. J'avais l'infini dans l'âme, et le verbe s'en épanchait comme d'une urne toujours pleine. Je lui dis mon amour jusqu'à briser ma voix et dessécher mes lèvres. Elle me regardait et m'écoutait, immobile et comme paralysée par la surprise, par une curiosité avide, par une sorte d'éblouissement naïf. Ah ! c'était bien la première fois qu'elle entendait l'accent de la passion ! Tout à coup, elle devint pâle, de vivement colorée qu'elle était, et, posant la main sur mes lèvres :

— Assez ! dit-elle, vous me feriez oublier...

Puis elle cacha de nouveau sa figure dans ses mains et fondit en larmes.

Elle m'aimait ! elle ne le disait pas, et je n'avais pas l'imprudence d'exiger qu'elle l'avouât ; mais je le voyais bien. Je voyais éclore en elle ce trouble divin d'une âme qui s'éveille, qui craint de rêver, et aussi cette touchante coquetterie de la femme qui se berce au doux son de la prière et qui craint d'interrompre l'hymne de sa première apothéose. Lui demander de répondre, de promettre, de s'engager, c'eût été profiter d'un moment de surprise. Je ne commis pas cette faute grossière. L'amour est délicat et ingénieux, il a toute une théorie d'instinct qu'il applique d'inspiration sans l'avoir étudiée.

Elle me sut gré de ce que je lui demandais précisément de ne pas me répondre encore. Une fierté si longtemps préservée ne pouvait se rendre sans effroi que par un consentement bien personnel et bien loyal. Je ne lui demandai même pas la cause de ses larmes, je ne me hâtai pas de les interpréter comme un triomphe ; je la suppliai d'avoir confiance en moi

et de prendre le temps qu'elle voudrait pour m'éprouver.

— Il faut, me dit-elle, que je vous raconte ma vie. Vous ne me connaissez pas, et je ne me connais peut-être pas moi-même; mais je suis brisée d'émotion, et je ne pourrais pas rassembler deux idées. Vous êtes fatigué aussi. Allez prendre l'air sans sortir du parc et revenez dans une heure. Non ! attendez-moi, je vais avec vous. J'ai besoin aussi de respirer. Nous nous promènerons sans rien dire. Voulez-vous ? Nous causerons en rentrant.

Nous gagnâmes, à travers le parc, le sommet de la falaise sans échanger une parole. Elle était toujours pâle et comme oppressée. Quand elle aspira la brise de mer, elle reprit sa fraîcheur rosée, et, marchant sur l'herbe touffue et dure qui croît jusqu'à la brisure du précipice, elle regarda la mer et le vaste ciel comme si elle les eût découverts pour la première fois. Elle ne me parlait pas, mais ses yeux interrogeaient les miens et semblaient me demander si, comme elle, j'étais surpris et frappé de la nouveauté de ce grand spectacle. Nous nous comprenions. Son attitude fut plus mystérieuse quand nous redescendîmes les courbes crevassées du vieux parc. Elle s'arrêtait à chaque pas pour regarder les grandes plantes spontanées, les angéliques monumentales qui élançaient leurs ombelles dans les taillis, et les jacobées qui semaient d'étincelles d'or les recoins assombrés des ravines.

— Faites-moi un énorme bouquet, dit-elle. Prenez les plus belles fleurs.

J'obéis d'abord machinalement, puis je me rappelai une fantaisie poétique qui m'avait été signalée. Elle

aimait à conserver intactes les plantes de cette oasis. Tous les gens du pays le savaient et les respectaient. Elle me disait de les briser. — J'hésitai. N'allait-elle pas me haïr pour m'être prêté à cette profanation ? Je la regardai. Elle souriait.

— Encore ! me cria-t-elle,

Et j'arrachai une eupatoïre de dix pieds de haut.

— Vous savez, lui dis-je en liant mon bouquet, que je partage votre passion pour la flore vierge, et que ce que vous me commandez là me fait l'effet d'un sacrilège ?

— Alors, répondit-elle, ce sera le premier et le dernier ; mais, aujourd'hui, j'aimerai les fleurs cueillies. Voyez ! elle n'en sont pas moins belles pour avoir été respirées. Venez, nous en ornerons le salon, qui est triste et nu. Je me suis aperçue de cela aujourd'hui.

Nous rentrâmes, et elle se fit apporter des vases que je l'aidai à remplir et à placer sur les consoles. Le vieux majordome Anseaume nous regardait faire sans manifester aucune surprise, et l'ingénuité de ses commentaires intérieurs éclata quand la besogne fut finie. Il apporta deux gros livres de botanique qu'il plaça sans rien dire sur la table du salon, persuadé que sa maîtresse voulait se livrer avec moi à l'étude, comme si j'eusse été M. Bellac.

— A présent, me dit Célie quand nous fûmes seuls, nous allons parler du passé. J'ai repris courage devant l'avenir.

— Il vous effrayait donc ?

— Beaucoup ; vous allez comprendre pourquoi.

— Je croyais savoir une grande partie de votre vie. Montroger me l'a racontée, et, s'il est sincère...

— Il est très-sincère, il a dû vous dire ce qu'il croit vrai ; mais il n'a rien dû comprendre. Il ne doit point s'expliquer pourquoi je ne l'ai point aimé.

— En effet, il s'en étonne beaucoup.

— Et vous, est-ce que cela vous étonne ?

— Moins que lui, je l'avoue.

— Soyez franc : vous semble-t-il que j'eusse dû l'aimer ?

— Non, je serais surpris que vous l'eussiez aimé d'amour.

— Eh bien, je ne suis pas sûre d'avoir eu raison de le dédaigner. Il était beau, honnête et bon. Une jeune fille à qui un tendre père présente un excellent mari, digne de toute confiance et de tout respect, a-t-elle le droit de s'estimer plus que le fiancé choisi pour elle, et de se réserver pour un type idéal qu'elle a bâti de toutes pièces dans son cerveau et qu'elle ne rencontrera peut-être jamais ? Le monde n'a-t-il pas le droit de la condamner comme folle, visionnaire, vaniteuse, exigeante, et destinée à tomber dans les aventures de roman ?

— En êtes-vous encore là, Célie ? Doutez-vous de vos droits sur vous-même ?

— Que voulez-vous ! on m'a tant dit que j'avais tort !... J'avais quinze ans à peine ; voilà près de quinze ans que dure pour moi ce supplice de m'entendre répéter que la femme ne s'appartient ni comme fille ni comme épouse, et que vouloir se soustraire à la domination personnelle est un attentat contre l'ordre éternellement établi. Il est de rigueur qu'une enfant tremble et rougisse au premier appel qu'un homme fait à sa soumission, qu'elle s'en tienne pour honorée et qu'elle s'abandonne à lui comme à son maître

légitime, sauf à devenir coupable ou malheureuse plus tard, si la famille s'est trompée sur l'association possible de deux caractères antipathiques.

» Quand Montroger vint, un beau matin, me dire étourdimement qu'il était le plus heureux des hommes, je me demandai si l'on vendait les filles, s'il m'avait achetée, et de quel droit il me chargeait du soin de son bonheur. J'étais complètement ignorante alors et je ne cédaï qu'à un instinct d'autant plus puissant qu'il était moins éclairé. Plus tard, je compris le mystère de ma répulsion, et je la sentis invincible. On m'avait tant aimée, tant gâtée, que je ne pouvais pas devenir humble, m'effacer du jour au lendemain, me laisser pousser sous la tente du vainqueur comme une captive troyenne. J'avais lu les poètes et les historiens, je comprenais le sens de ce grand mot de l'antiquité : « Quand Jupiter nous réduit en esclavage, il nous ôte la moitié de notre âme. » Cela me semblait éternellement vrai. La grâce d'état accordée à celui qui perd sa liberté est de perdre en même temps le respect de lui-même. Comment pouvais-je concilier cette obligation avec l'estime de moi, que l'on avait travaillé à m'inspirer ?

» Avouons que l'éducation logique devient impossible, et que, si on ne modifie pas les institutions, il faut renoncer à développer les idées. Pour enseigner la retenue et la pudeur à une enfant, on lui enseigne à se regarder comme un vase sacré, et tout aussitôt, dès qu'elle est nubile, on lui désigne l'homme pour qui ce vase d'élection doit être un ustensile de ménage. Si elle hésite, on la gronde; si elle résiste, on la menace.

» — Vous êtes libre, lui dit-on; mais malheur à vous! vous brisez le cœur de vos parents.

» Vous savez ce que j'ai souffert de la part du plus tendre des pères. Quelle est donc la persécution réservée à celles que l'on n'aime pas? La mort de l'amiral, au milieu de ces circonstances cruelles, me rendit faible et craintive. Je crus sentir sa malédiction sur moi, j'eus des hallucinations, et, dans le délire, je demandai à Bellac d'aller dire à Montroger que je voulais racheter mon âme en l'épousant. Si Bellac eût été, comme on se l' imagine, un homme sans jugement sur les choses de la vie pratique, je serais aujourd'hui madame de Montroger, heureuse selon le monde, entourée de considération et à l'abri de toutes les folles suppositions dont je suis l'objet malgré l'austérité phénoménale de ma vie. Certes, mon existence eût été plus facile. Montroger ne se serait jamais douté qu'il n'avait que la moitié de mon âme. J'aurais pu, avec de la prudence, vivre de l'autre moitié, comme tant d'autres femmes; mais Bellac jugea ou devina ce que j'avais de loyauté dans le cœur. Il se dit que je ne me partagerais pas et que je mourrais de chagrin. Il m'emmena, comptant sur les sciences pour me consoler.

» Cela vous paraît bien ingénu peut-être? Peut-être croyez-vous à une trop notable différence de niveau intellectuel entre les deux sexes? Bellac, avec son indifférence pour les croyances reçues, me fit l'honneur de penser qu'avec son aide mon cerveau femelle pourrait arriver à fonctionner comme le sien. D'ailleurs, ce pur amant de la science avait la foi. Il ne croyait pas possible qu'on ne devint pas l'adepte passionné de son culte, dès qu'on avait entrevu la

divinité. Il prit sur lui d'obéir littéralement au médecin. Il m'emmena dans les montagnes, dans les pays chauds ; il me fit faire connaissance avec le soleil, et il me plongea dans l'histoire naturelle, à laquelle j'avais été déjà initiée avec quelque succès. Les dix-huit mois pendant lesquels, comme deux oiseaux voyageurs, nous suivîmes l'été de climat en climat sont restés dans ma mémoire comme le révèle le plus doux et le plus pur de ma vie, et, si je n'en parle pas volontiers avec tout le monde, c'est dans la crainte d'en parler mal, de sembler emphatique, ou niaise, ou maniaque, ou prétentieuse, et de n'être pas comprise. Comment madame de Malbois, qui ne songe qu'à marier richement sa fille, admettrait-elle que la joie d'échapper à un brillant mariage me faisait apprécier d'autant plus la solitude et l'oubli du monde ? Comment Montroger, qui, tout en préconisant à grand bruit les progrès de l'agriculture, n'a j'amaï su distinguer un brin d'herbe d'avec un autre, se persuaderait-il que j'ai trouvé des délices dans l'étude des plus petits faits de la nature ? Il s'occupe si peu d'approfondir quoi que ce soit, qu'en fait de géologie, il en est encore aux explications de la Genèse. Son esprit s'en contente, et je l'épouvanterais, si je lui disais que je ne m'en contente pas.

» A ces études charmantes se joignait le régime bienfaisant de vivre au grand air, le plaisir de sentir renaître mes forces, de faire de longues marches, de braver quelques dangers et de vivre au hasard de l'imprévu. Quand nous avions trouvé un gîte passable dans un beau site ou dans une localité intéressante, nous nous y arrêtions quelques jours. Nous ne rencontrions que des inconnus ; le milieu factice que

nous appelons le monde devenait pour moi comme s'il n'eût jamais été : la création était désormais mon milieu. J'avais vécu sur la mer avec mon grand-père, il m'avait appris à l'aimer et à la comprendre ; mais il avait oublié de me faire connaître la terre, et c'était pour moi comme une découverte. Bellac est clair et intéressant ; quand il n'est pas intimidé, il parle avec une réelle éloquence. Il ne se doute pas qu'il touche à la poésie, mais il manie avec aisance, vous avez dû vous en apercevoir quelquefois, cette langue des savants français, qui est si nette, si ferme, si étendue et si ingénieuse chez ceux qui ont pu allier la rectitude à l'enthousiasme. Mon âme s'élevait chaque jour et se détachait de ces préoccupations puériles. Au bout d'un an, je me rendis compte d'une transformation extraordinaire de mon être. Je ne sentais plus, si je peux ainsi parler, le fardeau de ma personnalité, et je n'étais plus l'esclave de mon sexe. Personne ne me disait plus :

« — Souvenez-vous que vous êtes femme et que votre affaire en ce monde est d'appartenir à quelqu'un. Songez-y, cherchez, trouvez, vous êtes libre, pourvu que vous sachiez faire un choix qui soit agréable et commode à votre entourage. Abstenez-vous d'avoir un idéal ou seulement un goût, une préférence. La femme n'est rien, une jeune fille sage n'a pas d'idées préconçues. Elle se tient prête à subir le degré de capacité de son futur maître, et, en attendant, elle se conserve à l'état de table rase. Son âme est un sable léger sur lequel elle fera bien de passer le râteau tous les matins. afin que son futur époux n'y trouve pas la plus légère trace et y écrive tout ce qui lui plaira, si toutefois il sait écrire quelque chose.

» Voilà ce que, depuis l'affaiblissement des facultés de mon bien-aimé grand-père, les femmes qui s'étaient introduites dans notre intérieur, madame de Montroger surtout, que j'y avais ramenée, me répétaient sur tous les tons et sous toutes les formes. Bellac. lui, me tenait un tout autre langage.

» — Qu'importe, disait-il, que l'on soit homme ou femme ? La vérité n'a pas de préférence pour un sexe ; elle se révèle à qui la cherche. C'est la lumière qui ne s'obscurcit pas selon le bon plaisir des vues faibles. Au contraire, elle emplit et éclaire les yeux qui la fixent. La grande affaire pour s'élever dans la sphère de l'intelligence, qui est la sphère de la joie et de la sérénité, c'est de se conserver libre. Peut-être un jour, pourtant, serez-vous mariée et mère de famille. Amassez le trésor que vous devrez communiquer à de jeunes esprits ; mais ce n'est pas en quelques semaines que vous l'acquerez. Vous êtes jeune, vous avez du temps devant vous ; c'est une grande richesse, profitez-en.

» Ainsi, en reculant dans les nuages de l'avenir l'emploi que j'aurais à faire de mon savoir, il me montrait pourtant un but social et religieux qui me reliait à la vie humaine, et rendait ma tâche sérieuse sans être exceptionnelle. Il ne comprenait pas que l'on dût se marier au début de son éducation, à moins que l'on ne voulût se dispenser d'être une personne et de compter à ses propres yeux pour quelque chose.

» Les circonstances de ma première jeunesse m'avaient merveilleusement disposée à goûter cet enseignement ; la persécution matrimoniale, qui, de la part de mon grand-père, avait été comme un couteau

enfoncé dans mon cœur, le chagrin d'avoir affligé M. de Montroger envers qui j'étais si reconnaissante, ce mélange de révolte et de crainte, de repentir et d'orgueil, de tendresse froissée et d'épouvante insurmontable, avaient fait de moi un être nerveux et ombreux dont la pensée s'était souvent réfugiée dans l'appel au suicide. Le jour où l'amiral, privé de mémoire et de raison, m'avait témoigné de l'aversion, j'avais couru à la falaise, et, sans Bellac, qui m'avait devinée et suivie, je me serais précipitée dans la mer. Ce jour-là, le digne homme avait assumé sur lui les devoirs d'un père, et il les remplit désormais selon les lumières de sa conscience. Elle ne le trompèrent peut-être pas, puisqu'il me procura le calme, la santé et l'égalité d'âme. Il me fit, je vous assure, un cerveau tout neuf, à l'épreuve des petites misères de la vie, de l'injustice des uns et de l'engouement des autres. Il m'apprit à m'estimer ce que je valais, ni moins ni plus, et, quand le besoin des études sédentaires se fit sentir, il me ramena, paisible et réconciliée avec le passé, dans cette maison paternelle où j'avais failli perdre la raison et la vie.

» Depuis ce moment, mon existence a été dominée par la soif de m'instruire, et c'est là une passion que vous ne connaissez pas autant que moi, vous qui, à beaucoup d'égards, êtes probablement plus instruit que moi. Il faut que je m'explique, vous allez me comprendre.

» Un jeune homme studieux, dans une position libre et convenablement aisée, n'a d'autre affaire que de s'instruire. S'il a vraiment une grande ardeur jointe à une réelle capacité, il assouvit sa soif, et tout l'y encourage. Il n'en est pas ainsi d'une femme, à qui

le préjugé n'accorde pas le droit de s'absorber dans l'étude, et à qui, d'ailleurs, l'état des choses sociales, le vœu de la nature aussi sans doute, créent dès sa jeunesse des devoirs et des sujétions. C'est en vain qu'elle se soustrait au mariage et se dispense de se créer une famille. Tout est famille pour elle quand même. La femme est née pour être mère. Un instinct, qui est en même temps pour elle une conscience, lui commande l'adoption, c'est-à-dire toutes les sollicitudes du cœur pour l'ignorance ou la faiblesse. Si le monde et le plaisir détruisent cet instinct sacré, je l'ignore ; mais la recherche du vrai dans les hautes régions de la pensée est une chose normale et sainte, qui élève le sens humain sans le dénaturer. Ma première découverte, en rentrant dans mon pays et dans ma maison, fut donc le sentiment des nombreux devoirs que me créaient ma richesse et ma liberté. Je n'avais pas l'excuse des préoccupations de la famille personnelle. Plus je m'appartenais, plus il m'était enjoint de me répandre. Mon grand-père, pendant une dizaine d'années de bonne santé passées dans la retraite, avait fait beaucoup de bien. Sa bonté était adorable, et de grands instincts lui versaient des lumières suffisantes. Il avait formé la petite colonie de la Canielle, recrutée parmi des hommes d'élite mutilés par la guerre et rendus à leurs foyers. Dans les loisirs de sa vieillesse, il avait encore travaillé à élever leur niveau intellectuel et il y avait réussi ; mais, depuis sa maladie et durant mon absence, plusieurs des beaux vieillards ses contemporains étaient morts, et la génération suivante tendait à redescendre. Il était temps de s'en occuper. Les enfants et petits-enfants que mon grand-père avait bénis devenaient

les miens. Je le sentis, et, sachant bien qu'il fallait agir avec ces gens-là par la persuasion de l'amitié, je repris l'habitude, sous prétexte de promenade et de flânerie, de passer presque tous les jours plusieurs heures chez eux, c'est-à-dire sur la mer et avec eux. Ils ne m'avaient pas oubliée, mais ils me croyaient partie pour toujours. Quand, au contraire, ils virent que je revenais pour toujours, ils se donnèrent à moi comme ils s'étaient donnés à l'amiral, et ils me devinrent non-seulement une société et une habitude, mais un milieu et une famille auxquels je n'ai jamais hésité une seule fois à sacrifier mon goût pour les livres et la solitude.

» Ce hameau maritime de la Caniellen n'est, d'ailleurs, pas le seul coin de terre qui réclame ma sollicitude. J'ai de grandes fermes que je fais valoir par de vrais paysans, et où j'ai supprimé l'exploitation du pauvre par le riche. J'ai, en outre, sous la main bon nombre de familles éparses dans les *cavées* environnantes, ces délicieuses oasis enfoncées dans les déclivités de nos grands plateaux, nids de verdure, d'ombre et de fraîcheur, réceptacles de misère et de superstition, car c'est là que vit le véritable habitant, le petit propriétaire, presque aussi pauvre et aussi abandonné que le journalier. J'avais à m'occuper beaucoup de ces gens-là ; je les ai rendus plus sages et plus heureux.

» Enfin j'avais un petit milieu d'amis de mon grand-père dans la noblesse et la bourgeoisie du pays. Je ne voulais pas rompre avec ces familles que l'amiral avait aimées et protégées. Je leur consacrai certains jours et certaines heures. C'est là, je l'avoue, que j'ai perdu à peu près mon temps et que j'ai exercé le moins d'influence. Cette société

de province, depuis qu'elle copie servilement les airs de Paris, a l'esprit et le cœur fermés à l'idéal, et vouloir la ramener serait inutile, puisqu'on y paraîtrait ridicule en l'essayant. Je pensai que l'exemple d'une bonne vie, retirée, occupée sérieusement, doucement heureuse, serait au moins un spectacle qui ferait réfléchir quelques jeunes têtes. J'ai tâché de faire aimer le vrai en moi : je n'ai pas fait beaucoup de conversions. Tout au plus ai-je retardé ou ajourné quelques-unes de ces perditions fatales qu'il faut voir avec plus de chagrin que d'indignation. Le courant du siècle est si fort !

» Avec tous ces devoirs résolument acceptés, il m'est resté pour l'étude un temps assez court et très-souvent interrompu. De là une soif toujours inassouvie qui m'a été très-bonne, je le déclare. Ces heures de fatigue physique et d'isolement forcé par ma position de fille charitable et honnête eussent pu être troublées par les dangereuses rêveries de l'ennui. L'impatience de reprendre une recherche laissée en train, la saine joie de m'y replonger et peut-être aussi cet attrait de curiosité qui tourmente la femme, sauf à l'égarer quand elle l'applique mal, voilà ce qui m'a conservée tranquille et bien portante d'esprit et de corps dans la solitude.

» Un seul drame intime a traversé ma vie et s'y est comme incrusté avec obstination, c'est l'amour de Montroger. Cet excellent ami a été réellement, par son manque de jugement, l'ennemi de mon repos. Il vous a tout raconté, vous savez donc que le dépit le jeta quelque temps dans le vice, et que sa mère vint me demander de l'en retirer à tout prix. Je m'attelai à ce devoir, mais ce ne fut pas sans y laisser ma liberté. Son amour-propre était tellement engagé dans la

partie, et chez lui ce véhicule est si puissant, que je dus m'en servir pour le préserver des abîmes. L'amour complètement désintéressé n'était pas une notion à son usage. Il est de ces esprits positifs et absolus pour qui le bien est un droit à la récompense. Son obstination ne voyait cette récompense que dans ma préférence pour lui; mais plus je le voyais bon garçon et homme d'instinct, moins il m'était possible de le prendre au sérieux. Malgré ses dix ans de plus que moi, c'était comme un gros enfant que j'avais à conduire. Dans un moment de reconnaissance, auprès du lit de mort de l'amiral, je m'étais juré de ne jamais blesser cet amour-propre que je savais déjà être le levier de son caractère. J'avais donc à cette époque résolu de ne pas me marier tant qu'il ne serait pas marié lui-même, et j'avais tenu parole sans grand effort et sans grand mérite.

» A l'époque où, pour l'empêcher de se perdre dans la débauche, je dus frapper son esprit par une sorte d'oracle mystérieux, je renouvelai en moi-même le serment d'attendre qu'il m'eût oubliée. Ce fut une imprudence dont sa vanité s'empara comme d'un espoir fondé et d'un droit acquis. Sans bien comprendre ce à quoi je m'engageais, car je ne devais ni ne voulais le lui dire, il pressentit en moi un dévouement dont il n'eut pas la délicatesse de vouloir me tenir quitte.

» D'abord je ne m'en alarmai pas. Sa mère mourait, il avait du chagrin et des préoccupations de fortune. Il eut peu d'efforts à faire pour remettre de l'ordre dans ses affaires; car, s'il est facile à entraîner et capable de signer sa ruine après un souper,

de sang-froid et rentré en lui-même il est très-effrayé de la pauvreté et incapable de vivre de travail ou d'expédients. Je pensai, en le voyant se ranger, qu'il se remettrait vite dans le courant du convenu par la grande sanction du mariage d'argent. J'attendais chaque jour qu'il me fit part de quelque projet de ce genre, tout en venant me demander comiquement le pardon de son infidélité. Il y vint, mais avec un peu de ruse, pour voir si j'en aurais du dépit, et il en eut lui, quand il me trouva charmée de sa guérison. Il joua ce jeu puéril assez souvent pour m'impatisser, et il le joue encore, car dix ans se sont écoulés sur ces alternatives de velléités et de déceptions. J'ai eu de la patience, mais l'heure de ma liberté n'est pas venue et Dieu sait si elle viendra jamais ! Pour accepter une affection digne de moi, il faut que je me prépare à je ne sais quel cataclysme. Voilà dans quelle situation vous trouvez votre marraine, Célio ! Aviez-vous prévu cela ? Non ; vous aviez fait sur son passé beaucoup d'hypothèses étranges, vous consentiez à être le père de son fils, le vengeur de son outrage, le sauveur de sa réputation perdue, l'appui de sa vieillesse abandonnée, toutes choses dramatiques, héroïques et dignes d'une grande âme très-exaltée : vous n'aviez pas voulu vous rendre à la réalité que l'on vous avait racontée, vous ne vouliez pas la comprendre, vous n'admettiez pas des obstacles si vulgaires, un roman si ingénu, des empêchements si légers. Eh bien, ils sont infiniment sérieux, ces empêchements. Ce n'est pas une forteresse à briser à coups de canon, c'est un flot qui monte sans gronder depuis quinze ans, c'est une tyrannie muette, douce en apparence, mais impassible comme un fait brutal : l'obstination d'une vanité hu-

maine. Si Montroger ne se marie pas, je ne peux, je ne dois appartenir à personne !

Célie me regardait attentivement. Je devais être bouleversé, car je ne sais quelle sorte de colère venait de me mordre au cœur. Je haïssais Montroger, et je m'irritais contre la patience et la bonté de Célie. Je ne la trouvais en aucune façon engagée envers lui par une promesse dont le sens n'avait été clair que pour elle-même, et je ne voulais pas admettre qu'elle ne se crût pas le droit de la rompre. Avait-elle su, d'ailleurs, en contractant cette obligation, qu'elle s'engageait pour toujours ? Mille idées se pressaient dans mon cerveau tandis que je marchais éperdu dans le salon, froissant les fleurs que nous venions de cueillir et tenté de briser les vases comme j'eusse voulu briser Montroger. Toute ma situation s'était modifiée pendant que j'écoutais le récit de cette vierge sage. Il ne s'agissait plus de savourer les voluptés de l'amour mystérieux ; avait-elle conservé si précieusement sa chasteté pour la sacrifier à ma passion dans un jour de vertige ? Quel serait le lendemain ? Se résignerait-elle à l'impunité qu'assure l'hypocrisie ? Accepterait-elle le rôle de madone pour trahir son vœu à l'heure où les cierges s'éteignent dans le sanctuaire ? Cela était impossible à supposer, et je ne sais dans quelle langue j'eusse osé lui offrir de n'être que son amant.

D'ailleurs, la partie était engagée. Du moment que Montroger se posait en arbitre de sa destinée, j'eusse rougi de descendre au rôle d'amant qui cache son bonheur. Reculer devant les droits et les devoirs que consacre le mariage eût été le fait d'un lâche, et, cette fois, le monde m'eût justement condamné. Je devais donc et je voulais être l'époux de mademoiselle Mer-

quem, et toutes les répugnances que j'avais pu concevoir jusque-là pour cette union disproportionnée disparaissaient devant le fait de sa pureté sans tache, qui la faisait plus jeune que moi et plus désirable qu'aucune jeune fille de vertu non éprouvée. Sûr de la sienne, je ne pouvais plus être effrayé de sa richesse; cette vertu me rendait assez fort et assez fier pour mépriser les lâches insultes de quelques envieux. Où était donc l'obstacle? La crainte d'humilier un sot? le danger d'un duel avec lui?

— Hélas! oui, me répondit doucement Célie, devant qui cette réflexion m'échappa tout haut : le danger de tuer celui qui a fermé les yeux de mon père, et qui, dans ce temps-là, était digne de tout respect, car il me protégeait contre sa malédiction et renonçait à moi sans arrière-pensée.

— Vous vous trompez, Célie! Il n'y renonçait pas; il me l'a confié : il espérait tout de votre reconnaissance. Votre fuite l'a rendu furieux!

— Eh bien, n'importe; je ne peux pas accepter le remords auquel votre colère m'expose. Ah! j'ai eu tort de...

Elle allait dire qu'elle se repentait déjà de m'avoir écouté. Je l'en empêchai.

— Non, lui dis-je, vous n'avez eu tort en rien! La bêtise sublime dont vous vous reprochiez presque d'avoir été préservée par la froideur et l'égoïsme, vous l'avez commise le jour où vous avez sacrifié votre avenir à cet ami de votre père. Pour cela, Célie, je vous adore, tout en maudissant l'objet stupide d'un si généreux dévouement; mais vous ne m'avez pas tout dit, et ce n'est pas quand je commence à vous connaître et à vous aimer mille fois plus que je

ne le croyais qu'il faut vous arrêter pour me parler de l'avenir. Il sera ce que votre volonté le fera. Doutez-vous déjà de moi, que vous ayez peur de ma violence ? Ne savez-vous pas que, si je vous faisais verser une seule larme, je ne me croirais pas digne de vivre ? Parlez encore. Oublions l'ennemi, il n'est pas sur la brèche. Parlez-moi de vous, de vous seule !

— Ne vous ai-je pas tout dit ? reprit-elle. Ne savez-vous pas à présent qui je suis ?

— Je ne le saurai jamais assez pour vous adorer comme je le dois.

— Je ne m'estime pas si haut. Je me sais juste et sincère, voilà tout. Je n'ai pas été héroïque jusqu'à présent. Voilà ce que vous voulez savoir, n'est-ce pas ? Vous pensez que j'ai souffert de mon sacrifice, et vous réclamez l'aveu de quelque douleur secrète immolée à ce pauvre Montroger ?...

— Eh bien !... oui, à présent, je ne dois rien ignorer. Votre vie est la mienne ; tout ce qui vous a blessée, je veux en être frappé aussi pour en connaître la souffrance et la guérison. Est-il donc vrai que vous n'avez jamais aspiré à l'amour ?

— Je n'ai pas dit cela. J'ai fait souvent ce rêve ; j'ai aspiré à aimer, mais je n'ai pas aimé ! J'étais renfermée dans un cercle qui ne se renouvelait guère. Vous connaissez tous les hommes que je vois, ceux que vous n'avez pas connus étaient tout pareils. Je ne sais si c'est un effet du temps que nous traversons, tout le monde se ressemble. Toutes les éducations ont le même résultat, tous les individus parlent et pensent de même. Ils ne croient à rien, ils n'ont rien à révéler. On ne peut pas davantage apprendre l'amour dans les livres nouveaux ; il n'y est plus. C'est un

fétiche passé de mode, et les héros des vieux livres n'ont peut-être pas existé. Il faut qu'une jeune fille compose elle-même son type idéal. Il ne peut être que l'expression de ce qu'elle est elle-même. Elle le voit comme un reflet de sa propre pensée, et, quand cette pensée n'est que brouillard et fantaisie, la première poupée venue est le prince Charmant de sa fiction. Celles qui ont des ambitions plus accusées ne cherchent même pas à se représenter la figure et le caractère du fiancé. Elles rêvent au coffre-fort ou à la corbeille. Ce qui leur apparaît dans une auréole, c'est un équipage et un hôtel. Je n'ai pas la prétention d'avoir eu des rêves sublimes; mais, dans un esprit sincère et dévoué comme le mien, je ne pouvais admettre que le compagnon de mon choix ne fût pas mon égal en affection et en loyauté. Je l'aurais peut-être rencontré dans un milieu plus rempli et plus renouvelé par l'agitation du monde; mais ma fierté ou ma méfiance, peut-être aussi ma paresse, m'eussent empêchée d'aller à la recherche comme une miss américaine, quand même je me fusse sentie dégagée de mon vœu. Ce vœu qui pèse sur ma conscience m'a beaucoup ennuyée, mais il m'a préservée. On me fait bien un peu souffrir quand on me reproche mon prétendu parti pris. J'ai contracté l'habitude d'en sourire et de ne pas m'expliquer. Une seule douleur réelle me donne quelquefois des élancements au cœur, c'est quand je vois des enfants dans les bras de leurs mères, et c'est pour me défendre du rêve trop ardent de la maternité que je n'ai voulu accaparer aucun enfant. Enfin, ce qui vous expliquera la victoire de ma bonne humeur sur quelques passagères impatiences, c'est que je me suis longtemps crue livrée au provisoire

et que j'ai eu vingt fois l'occasion de me dire : « Il se mariera, et alors je songerai à moi. Je n'y veux songer que quand le moment viendra. Puisqu'en attendant j'ai beaucoup d'éléments de bonheur, je saurai en profiter et ne pas être ingrate envers tant de braves cœurs qui m'aiment et me font une atmosphère tiède et saine où mon âme ne se sent pas dépérir. Je suis une grande plante de la Neustrie. L'ombre de beaucoup d'arbres m'est salulaire, et nos grands hâles de la plaine m'eussent tuée. Restons dans la vallée, où les fleurs sauvages se développent sans tempête et sans soleil. » Voilà où j'en'étais quand votre tante, après m'avoir beaucoup parlé de vous, vous a présenté à moi. Vous m'avez trouvée gaie, et vous en avez paru très-étonné; l'êtes-vous encore?

— Non, votre gaieté est une sainteté que je comprends; mais ne vous interrompez pas. Vous en êtes venue à me permettre de vous adorer; ne voulez-vous pas me dire comment j'ai su vaincre cet effroi que vous aviez de toute expansion et de toute curiosité trop vive?

— Vous ne l'avez pas vaincu. Tenez, j'ai la figure calme par habitude, mais j'ai un tremblement de fièvre en vous parlant, et, en même temps que mes mains brûlent, je sens mes épaules glacées. Que voulez-vous! j'ignore les grandes émotions, j'ignore l'amour, j'ignore tout. Et puis je ne me crois pas le droit de vous répondre avant que nous ayons vidé la grande question. Voyons! Supposez que je vous aime, que je ne sois pas effrayée de votre jeunesse et que je partage la confiance absolue que votre tante a en vous. Supposez encore que, conformément aux lois de la franchise et de la délicatesse, je m'en explique avec Montroger : n'êtes-vous pas déjà révolté à

l'idée qu'il me faudrait sa permission pour vous choisir ?

— Oui, j'en suis furieux malgré moi ; mais je reconnais que c'est un sentiment injuste et farouche. Je le vaincrai.

— Bien. Vous comprendrez que je ne peux pas inaugurer une ère d'espérance et de liberté en brisant l'orgueil d'un vieil ami si gâté jusqu'à présent. Qu'il en ait abusé, ce n'est que trop certain, mais c'est ma faute. J'ai cru trouver dans son estime et dans son attachement des compensations qui m'échappent. Il ne fallait pas tomber dans la *bêtise sublime* du sacrifice par amitié. Il pourrait me répondre que j'ai fait ce sacrifice à la mémoire d'un mort chéri, et j'avoue que je serais effrayée de cet argument. Il me semble que, le jour où je foulerais aux pieds la souffrance de Montroger, cette âme de mon père qui s'est réconciliée avec moi me crierait, que je me sépare d'elle et lui inflige une seconde mort.

— Je me sou mets. Vous parlerez à Montroger.

— Supposons à présent que Montroger tombe dans le désespoir et ne se soumette pas !

— Mais, par la mort ! de quel droit... ?

— Ah ! prenez garde ; vous voilà jaloux de lui ! Il me semble qu'au fond de cette colère, il y a un soupçon ! Ne me le dites pas, ne me le dites jamais. Le doute me tuerait !

— Non, m'écriai-je en baisant ses pieds ; non, je ne doute pas ! Chassez-moi, si cela m'arrive, et oubliez moi. Je ne peux pas me livrer à un pire châ timent, mais dites-moi pourquoi cet homme se révolterait contre vous ? Il est donc insensé ?

— Il a l'esprit faible ; son organisation puissante

et incomplète présente tous les contrastes. Il est bon, humain et tendre, en même temps qu'il est vain, égoïste et vindicatif. Oui, tout cela est en lui. C'est une forte nature qui porte les bons et les mauvais instincts entassés confusément dans une cervelle où manque la clef de voûte du raisonnement. Il peut être chevaleresque ou absurbe, méchant, ou généreux. Dieu sait ce qu'il sera !

— Et vous ne voulez pas que je le tue ?

— Si vous le tuez, nous ne pourrons jamais nous revoir. Préférez-vous votre haine à votre amour ?

— Eh bien, il me tuera, et ma destinée sera accomplie !

— Et la mienne ? vous ne vous en souciez pas ?

— La vôtre ! rien n'y sera changé. Mon amour ne vous aura pas profanée, ce sera un sacrifice de plus que vous aurez fait à l'amitié, et votre gloire n'en souffrira pas.

— Ah ça ! s'écria-t-elle avec un mouvement de colère qui la fit resplendir de la tête aux pieds, comment donc me parlez-vous ? Vous ne voyez donc pas que je vous aime ?

Ce mot magique chassa tous les fantômes qui m'obsédaient, et l'image de Montroger se dissipa comme un atome dans le rayonnement du soleil. Je le voyais bien, je le savais bien, qu'elle m'aimait ! J'aurais attendu avec confiance et avec terreur qu'elle osât me l'avouer ; mais le lui entendre proclamer avec énergie, et la voir se transfigurer, devenir femme sous le choc électrique de la passion, c'était de quoi devenir fou. Je pleurai de bonheur à ses genoux. Elle était comme foudroyée de sa défaite, et elle me reprocha de l'avoir précipitée plus vite qu'elle ne voulait.

— Vous m'avez blessée et irritée, me dit-elle en pleurant, vous m'avez parlé comme à une coquette sans cœur. Mon âme s'est révoltée, et voilà que vous me savez désarmée devant vous. Ne vous fiez pour tant pas trop à ma faiblesse. Une femme habituée à se vaincre a des retours de force qui ne sont ni caprice ni trahison. Je n'aurai jamais à rougir de vous avoir laissé lire dans mon cœur, car, si je me reprends et me déroba, vous saurez bien que c'est pour vous préserver des dangers qui m'entourent. Vous m'aimez, vous m'aimez beaucoup, je le crois. Si je ne vous appartiens jamais, et cela est possible, ce sera une consolation pour moi de ne vous avoir ni inconnu ni repoussé. En vous le disant avec douceur, j'aurais certainement rendu votre sacrifice moins coûteux, et le souvenir de ces jours de tendresse vous fût resté cher; mais vous vous emportez et je m'emporte! A présent, vous voyez que, s'il faut nous quitter, je souffrirai autant que vous, et je n'aurai pas réussi à vous donner le courage.

— Vous ne souffrirez pas, nous ne nous quitterons pas, nous ne renoncerons pas l'un à l'autre, c'est impossible! Je ne sais quel miracle interviendra pour concilier vos scrupules et votre bonne et sainte renommée avec votre liberté et mon bonheur; mais ce miracle se fera. Ne regrettez donc pas de m'avoir enivré de joie, car vous m'avez rempli de force, et à présent je ne hais plus Montroger. Je le plains, je l'aime presque; je ménagerai son caractère, je serai patient, j'attendrai qu'il devienne juste. Voyez! la moitié du miracle est déjà accomplie, puisque vous n'avez plus rien à craindre de moi contre lui, et c'est vous, c'est un mot de vous qui a opéré le prodige. Celui qui est aimé de

vous ne peut plus être un homme aveugle et ombrageux comme les autres. Votre amour donne la lumière et la foi.

— Est-ce bien sûr ? répondit-elle en me tendant la main. Pouvez-vous jurer que vous ne reviendrez pas sur ce que vous venez de dire ?

— Je voudrais, repris-je, que Montroger fût ici pour un instant ! Vous verriez que je suis capable de lui serrer la main avec franchise, comme je baise la vôtre avec piété, en abjurant toute révolte et tout dépit.

J'avais à peine formulé cet engagement, que le vieux Anseaume entra pour dire à mademoiselle Merquem :

— M. le comte de Montroger demande si mademoiselle peut lui donner audience.

Célie tressaillit, mais elle répondit sans hésiter :

— Tout de suite.

Le majordome sortit.

— Ceci est un vrai coup de théâtre, me dit-elle ; nous allons voir si vous me tiendrez parole bien franchement !

— Oui, vous allez le voir malgré le déplaisir de la surprise... Dois-je vous laisser seule avec lui ?

— Certainement, car il est soumis à mes habitudes, et, s'il me demande *audience*, c'est le mot consacré chez une personne qui ne reçoit pas de visites, il faut qu'il ait quelque chose de particulier à me dire.

Montroger fut introduit. Malgré son grand usage du monde, il eut, en me trouvant chez Célie, un éblouissement. Le grave Anseaume, qui ne disait jamais une parole inutile, ne l'avait pas averti de ma présence.

La bonne humeur avec laquelle je lui tendis la

main le remit d'aplomb. Il eut pourtant un nouveau vertige en voyant les grands vases dont les panaches de verdure semblaient le narguer. Il n'y comprit rien ; mais un dérangement si notable dans le coup d'œil général de l'appartement le troubla, et il ne put s'empêcher d'interroger le regard de mademoiselle Merquem, qui feignit de ne pas s'en apercevoir et se hâta de le ramener au but de sa visite.

— C'est le jour des affaires, à ce qu'il paraît, lui dit-elle. J'ai fini avec celles de ma chère voisine, madame du Blossay, et je suis à vous.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous répondrez à votre tante que ses désirs sont des ordres, et, comme vous passez par la grève, vous direz à Guillaume que je compte l'y voir dans une heure.

Je me retirai en commentant cet ordre inattendu. Je crus comprendre qu'il avait un sens caché, et que c'était à moi d'attendre sur la grève qu'elle vint me rendre compte de son entretien avec Montroger.

J'étais comme brisé par cette apparition malencontreuse, et je n'étais pas sans inquiétude sur le but de la visite. Si la destinée était décidée à presser les événements, c'était à moi de les attendre de pied ferme. N'étais-je pas l'être le plus heureux de la terre, et, si dans une heure mon rival, s'attachant aux pas de Célie, venait me brûler la cervelle, de quoi aurais-je à me plaindre ? Telle est l'ardeur des joies d'amour dans la jeunesse, que je me sentis transporté d'enthousiasme à l'idée de payer de ma vie les moments d'ivresse que je venais de passer aux pieds de ma bien-aimée marraine. Il me fallut faire un effort pour ne pas me jeter dans les bras de Stéphen en lui

criant que j'étais le roi de la création. Pourtant, il vit le rayon sur ma figure et me dit en souriant :

— Allons, il paraît que ça va mieux ?

— Ça va très-bien, mon ami, le malaise de ce matin est dissipé, et, quant à nos craintes relativement à ce Rio-Negro, elles n'étaient pas fondées. On se moque de ce qu'il pourra dire, on a de lui une lettre fort comique.

Et, comme j'avais besoin d'expansion et d'excitation, je lui transmis de mémoire les phrases de cette remarquable épître en riant aux éclats. Stéphen ne riait jamais, mais il daigna sourire et me fit répéter quelques expressions burlesques qu'il voulait donner comme spécimen du genre à un vaudevilliste de ses amis.

Quand il vit qu'il ne m'était plus nécessaire, il se remit au travail, et à tout événement j'errai sur le rivage désert sans m'éloigner beaucoup du peintre, qui me servait de prétexte pour être là, et sans perdre de vue l'escalier de la falaise.

Je n'attendis pas une heure. Ma souveraine m'apparut souriante et décidée. Nous entrâmes ensemble dans une grotte creusée par les vagues au bas du rocher, et que tapissait une mousse veloutée couleur d'hyacinthe.

— Il n'a aucun soupçon, me dit-elle. Il venait me faire part d'une étrange fantaisie. Il se dit épris de votre cousine Erneste.

— En vérité! que le ciel bénisse ce projet !

— Mais c'est impossible? Et le jeune la Thoronais ?

— On n'a pas encore pris d'engagement sérieux.

— Mais ils s'aiment, ces enfants !

— Non.

— Comment, non ?

— Vous n'avez donc pas remarqué qu'à votre dernière soirée, Emma entreprenait le fiancé d'Erneste, et qu'Erneste, pour se venger...

— Si fait ; mais ce sont des enfantillages ; au fond...

— Au fond, les enfants de ce temps-ci n'aiment pas.

— Voilà qui est triste ! Ainsi vous croyez que Montroger n'a pas rêvé le désir qu'Erneste a de lui plaire ?

— Il ne l'a pas rêvé. Erneste le sait très-riche, elle est ambitieuse comme une autre, et, d'ailleurs, le triomphe de consoler votre victime,... car elle est vaine aussi.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai donc eu bien tort de dissuader Montroger de cette idée ?

— Il faut vite réparer cette faute. Il faut lui écrire, le rappeler, dire que vous vous êtes trompée. Il faut voir ma tante, il faut...

— Il faut d'abord que vous partiez, vous ! Oui, ne bondissez pas ! Il faut aller passer une quinzaine où vous voudrez, mais sans que l'on sache où vous êtes. Ne voyez-vous pas que le moment de la crise est déjà venu, et qu'il ne faut pas l'éviter ? Ou Montroger me trompe et m'annonce un nouveau projet de mariage pour m'éprouver encore une fois, parce qu'il soupçonne la vérité, ou il est enfin sincère et il peut se décider pour Erneste, si la vanité blessée ne me le ramène pas. Dans le premier cas, il faut que je m'explique avec lui et que je réduise au silence une jalousie ridicule en lui disant que j'ai fait un choix et en le sommant, au nom de l'honneur et de la raison, de l'approuver. Cette explication est peut-être grosse

d'orages, je n'en sais rien ; mais, n'ayant rien à craindre pour moi-même de sa vengeance, je veux vous y soustraire, Oh ! ne résistez pas ! Vous m'avez promis du bonheur, il ne faut pas commencer par me faire mourir d'inquiétude. Dans le second cas, il faut que j'encourage son projet sur Erneste avec beaucoup de prudence, mais sans recourir à l'hypocrisie. Vous ne pouvez pas exiger que je sois forcée de mentir deux fois, car je viens de mentir avec aplomb devant vous, et encore plus après votre sortie. J'avais peur pour vous, j'ai très-bien menti ; j'ai expliqué votre visite par une petite restitution de votre tante, à qui j'ai prêté, en effet, quelque argent pour parfaire le paiement du Plantier ; mais je me suis sentie si mortifiée d'être réduite à ce rôle de fille coupable, moi qui ne suis pas habituée à pareille chose, que j'ai juré de ne plus m'y exposer. Je ne veux donc pas vous revoir avant le jour où je pourrai dire tout haut que je vous aime.

— Vous savez bien qu'avec ce mot-là vous m'enverriez au bout du monde ; mais ne m'envoyez pas trop loin !

— Irez-vous où je vous dirai d'aller ?

— Oui. Est-ce près ?

— C'est à une dizaine de lieues, à Yport, une oasis que les baigneurs et les touristes n'ont pas encore découverte, le plus charmant endroit de la côte. Il n'y a que des pêcheurs. Vous y attendrez mes ordres.

— J'irai.

— Tout de suite ?

— Ah ! grands dieux !

— Allons ! jurez de m'obéir !

— Je le jure.

— Eh bien, merci, comptez sur moi.

— Ainsi je vous laisse seule, sans appui, livrée aux ennuis d'une lutte pénible, et, pendant que votre repos, votre bonheur peut-être, seront menacés, je me croiserai les bras, moi qui voulais vous porter à travers les abîmes !

— Il n'y aura pas d'abîmes à franchir pour moi quand vous ne serez plus là ; je ne crains rien des emportements de Montroger, ce n'est pas devant moi qu'il oserait s'y livrer. En restant, vous me paralysez, vous me perdez !

— Je pars !

— Allez embrasser votre tante, dites-lui tout.

— Tout ?

— Absolument tout, je le veux.

Je m'arrachai de la grotte en me retournant vingt fois. Je faillis y rentrer lorsqu'au moment de sortir je vis Célie, éclairée par le reflet pourpré des parois humides, svelte et chatoyante comme une nymphe fantastique, frissonnante comme l'algue dont les longs rubans s'enlaçaient à ses pieds ; elle m'envoyait du bout des doigts un baiser maternel en me criant :

— Dieu te protège, mon filleul !...

J'aurais voulu retourner mourir à ses genoux, elle me repoussa du geste avec autorité. Je m'enfuis sans songer à aller prendre congé de Stéphen.

Je me soulageai en versant ma peine et ma joie dans le cœur de ma tante. Elle ne fut d'abord frappée que de la possibilité du mariage de sa fille avec Montroger. Elle faisait grand cas de lui, et, malgré ce que mademoiselle Merquem redoutait de son caractère, elle ne voulait s'en effrayer ni pour l'avenir d'Erneste ni pour le mien.

— Célie le voit en noir, disait-elle. Je comprends cela, elle a trop souffert autrefois à cause de lui; mais le voilà calmé par l'âge. D'ailleurs, eût-il beaucoup de défauts, je le préférerais encore pour ma fille à ce jeune homme qui sort de la finance, un milieu bien positif, et qui appartient à la génération des éreintés modernes. Je lui trouve trop d'esprit, je crains qu'il n'aime pas. Montroger a fait ses preuves. Il a aimé en égoïste, je l'avoue, mais c'est toujours une manière d'aimer : tout est préférable au néant. J'aiderai donc de mon mieux cette bonne chance, si elle se présente. J'aurais eu grand besoin de tes conseils et de nos entretiens du soir; mais Célie a peur pour toi, et cela me gagne. Va-t'en vite et prends patience. Tu es loyalement aimé, je t'en répons.

— Cruelle tante! vous saviez mon bonheur et vous me le cachiez!

— Et vous, monsieur mon neveu, m'aviez-vous confié votre amour?

— Vous le deviniez bien.

— Je le voyais et j'étais remplie d'espoir, car celui de Célie était un peu mon ouvrage. Sans moi, il lui eût fallu des années pour savoir qui tu es. Grâce à moi, elle te connaissait comme moi-même avant ton arrivée. Elle n'avait plus qu'à te voir, et ta figure a été comme la signature de ton portrait. Tiens! je vais te confier un trésor, ce sont des lettres qu'elle m'a écrites depuis qu'elle te connaît. Jure-moi de ne les lire qu'à Yport. Elles te donneront le courage d'attendre, elles te feront sentir qu'on peut souffrir et languir quelque temps sans se plaindre quand c'est pour l'amour d'une femme si parfaite.

Je partis à l'entrée de la nuit, seul et à pied, à l'insu

d'Erneste et de tous les gens de la maison. Il fut convenu avec ma tante que je serais censé avoir reçu une lettre de Paris, et que j'avais gagné le chemin de fer en me promenant. Je m'étais costumé solidement et rustiquement, à la manière de Stéphen, et je marchai le sac aux épaules jusqu'à Fécamp sans m'arrêter. Là, je pris quelques heures de repos, et, après avoir fait une dernière étape très-courte, j'étais à Yport vers midi. Dès que j'eus arrêté un logement et déposé mon fardeau, je descendis à la plage pour chercher un coin désert où je pusse lire les lettres que ma tante m'avait confiées. La première figure que j'aperçus fut celle de Stéphen.

— Vous voilà étonné ? me dit-il. Je le suis presque autant que vous ; mais le *petit amiral* a commandé, et j'ai obéi sans écarquiller les yeux. Voici ce qu'elle m'a dit hier sur la grève de la Canielle : « Votre ami part tout de suite, c'est moi qui l'exige. Pour des raisons qu'il vous dira et qui me concernent, il va passer quelques jours à Yport. Si vous avez de la sympathie pour moi comme j'en ai pour vous, allez l'y rejoindre sans trop de regret ; vous ne pouvez manquer de lui être agréable, et il peut se présenter des circonstances où vous lui serez utile. Le secret est nécessaire ; voulez-vous me le promettre ? » J'ai répondu : *Ça suffit*. J'ai été boucler mon sac, et me voilà. Ne me dites rien, si vous voulez ; je crois que je devine, mais je ne saurais pas bien causer de ces machines-là, et puis ça me ferait perdre du temps. Je finirai très-bien ici mes études commencées là-bas. D'ailleurs, j'en ferai peut-être de meilleures, l'endroit me plaît, et vous me voyez en train de chercher mon sujet. Quand vous me voudrez, vous me trouverez.

Nous mangerons ensemble et nous fumerons le soir. A toute heure du reste, pour quelque affaire que ce soit, vous m'aurez sous la main.

Quel digne et excellent homme que ce Stéphen ! Je lui serrai les mains avec effusion, tout en souriant avec attendrissement des terreurs de Célie. Elle craignait donc que Montroger ne découvrit ma retraite et ne vint m'y chercher querelle ?

Pour moi, j'avoue que je ne pouvais prendre ma situation au tragique. Je me faisais l'effet d'un enfant gâté de la destinée, et les tendres inquiétudes dont j'étais l'objet me rendaient presque honteux d'avoir si vite inspiré tant de sollicitude et conquis tant de bonheur.

Stéphen ne me permit pas de le remercier de son dévouement.

— Ah ça ! est-ce bête, dit-il, ce que vous me chantez là ! Laissez-moi donc tranquille ! Assez, voyons, ne parlons plus de cela. Occupez-vous de notre pot-bouille pour les repas. Je serai à sept heures clochant devant l'église.

Je m'enfonçai dans les rochers et je lus les lettres. Je connaissais l'écriture claire et moelleuse de Célie. J'avais épié ses envois à ma tante pour voir les adresses. J'avais été amoureux de cela comme de toute l'action de sa personne. L'harmonie était complète. Ces lettres résumaient comme un bulletin à peu près hebdomadaire la situation de son esprit. La première disait :

« Si je ne vous sentais loyale comme moi-même, je ne vous dirais pas l'impression qu'il a faite sur moi ; vous voulez la connaître et vous jurez qu'il n'en saura rien : la voici. — Il ne ressemble sous

aucun rapport à aucune personne que j'aie rencontrée. Il m'étonne. Il sait dire tout ce qu'il faut pour qu'on le prenne en grande estime et en sérieuse considération. Il pense ce qu'il dit, je n'en doute pas, puisque vous l'affirmez, mais est-il capable de le réaliser ? Permettez-moi d'hésiter un peu à le croire. Les hommes susceptibles de grands dévouements ou de grands actes d'indépendance ne connaissent pas si bien leurs forces. Quand ils en ont besoin, ils les trouvent sans trop savoir d'où elles leur viennent. Le très-grand développement de la théorie en fait d'idéal me fait l'effet du travail consacré à la confection d'un mets exquis. En s'y appliquant, on y goûte, et, quand il a acquis le degré de perfection nécessaire, l'appétit est émoussé; on le mange sans plaisir ou on ne le mange pas. Vous direz que je me trompe : quand même il serait le phénix annoncé, laissez-moi vous dire encore que votre rêve ne me fera pas rêver. Pour recouvrer ma liberté, il me faudrait soulever des montagnes, et la passion seule entreprend ces prodiges. Je n'ai pas en moi la grandeur voulue. Je suis douce par tempérament, par conséquent un peu lâche. Je ne me suis jamais sentie capable de faire souffrir quelqu'un, même pour son bien. Qui ne sait pas condamner ne sait peut-être pas récompenser. C'est un peu mon histoire. J'ai trop regardé la nature, où il n'y a ni bien ni mal absolus. Dieu étant donné pour moi comme l'être qui renouvelle tout et n'anéantit rien, mon instinct n'est pas de haïr et de condamner certains êtres pour en exalter et en adorer certains autres. J'aime d'une manière infinie, c'est-à-dire sans emportement et sans besoin de domination. Je ne pourrais pas absorber une âme, je craindrais de

la posséder. Je me dois à toutes celles qui m'invoquent; mon pâle et inoffensif bonheur consiste à n'être paralysée par aucune.

» Je n'ai donc ni les vices ni les vertus des grandes organisations, et je ne me fais pas d'illusions sur mon impuissance relative. Pourquoi essayer de me changer ? Vous voulez que j'aspire à un bonheur que j'ignore. En quoi l'ai-je mérité, moi qui n'en sentirais peut-être pas le prix ? Et où prenez-vous que je saurais le donner ? A l'état de helge pure, je suis quelque chose ; que serais-je à l'état de helge fondue ? Un torrent troublé peut-être ! Non, vrai, chère et digne amie, je ne m'ennule pas de moi telle que je suis, je n'ai pas besoin d'aimer. Le temps a fait son œuvre sans que je m'en sois aperçue. L'oreiller de la chasteté est si doux et si sain, que mon existence s'est immobilisée sans secousse ; mais, ne nous y trompons pas. c'est bien une espèce de pétrification intérieure, et il n'y a pas de quoi se vanter. Il n'y a pas lieu non plus de se plaindre ; on doit accepter les faits accomplis. Dieu lui-même les consacre. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Vous exigez que je vous écrive encore sur ce sujet ; ai-je raison de vous obéir ? Jusqu'ici, j'ai laissé couler ma vie comme une petite source, claire et paresseuse. J'ai reflété plus que je n'ai recueilli. Est-il bon de se regarder vivre et de s'écouter penser ? Il faudrait peut-être réserver cela pour les moments de crise. Vous allez me faire croire que j'arrive à un de ces moments ; vous essayez même de me persuader que j'ai dérangé à mon insu quelque chose dans une

autre existence. Ah ! le ciel m'en préserve ! Ne me jetez pas dans la frayeur, ma digne amie. La peur est un trouble, et mon ambition est de rester dans le vrai en ce qui me concerne.

» Non, il ne m'aimera pas, soyez tranquille, j'y mettrai ordre. Il est passionné, je le vois bien, j'avais tort de douter de son énergie. Il est capable de s'enthousiasmer et de se dévouer beaucoup. Plus je l'apprécie, plus je dois le préserver d'un vain songe. A une nature militante comme la sienne, ce qu'il faudrait, c'est une belle enfant comme Emma, avec de grandes énergies, des aspirations ardentes, de très-grands défauts et de très-brillantes qualités. Épurer ces jeunes instincts sauvages, diriger cette plante folle, développer sa sève et l'empêcher d'accrocher ses vrilles aux broussailles, pour lui faire porter plus haut ses fleurs et ses parfums, ce serait là une occupation, un but, drame et poëme dignes de lui. Que trouverait-il à changer dans une personne sage et sociable telle que moi ? Rien que la personne elle-même, c'est-à-dire tout, et vous verriez alors que, vite lassé de mon calme plat et n'ayant aucune tempête à combattre, il s'ennuierait de moi. L'ennui est une haine ; c'est même la plus implacable de toutes.

» Je ne me risquerai pas ainsi. Le danger de faire un malheureux me préservera toujours, je crois, du danger de me vouer au malheur pour mon compte. Songez à ce que je vous dis là, et continuez à *décourager* absolument. Ne permettez pas les expansions ; on s'exalte dans les confidences, et l'on arrive à se persuader ce que l'on n'éprouve pas bien réellement. Moi, vous savez, je ne comprends jamais rien, et je me détourne des projectiles. C'est le plus sûr moyen

de défense. Je n'en connais pas d'autre, car je ne saurais pas jouer avec l'amitié pour avoir la musique de l'amour dans l'oreille sans le laisser pénétrer jusqu'au cœur. Le jour où j'accepterais l'amitié vive sans trouble et sans crainte, je me mépriserais. Je ne dois, je ne veux rien accepter. »

TROISIÈME LETTRE

« Hélas ! oui, je le vois, il songe à moi, et le voilà qui entame ce jeu périlleux que je voulais éviter à tout prix. Il veut que j'entende le chant d'amour sur des paroles consacrées à l'amitié. Il s'y obstine, et ma volonté n'est pas de force à se mesurer avec la sienne. Je n'ai eu qu'un seul combat à soutenir dans ma vie, et, bien que les conséquences fussent sérieuses, l'objet de la lutte n'avait rien de redoutable en lui-même. Je vous disais que l'ennui est implacable, je l'ai bien senti avec M... Ici, ce ne serait pas la même chose. L'homme est dangereux à écouter, et il ne faut pas se laisser charmer par la vanité de l'occuper. La peur de devenir coquette a été le cauchemar de mon existence, vous le savez. Je me suis juré que, le jour où je sentirais la révélation de l'amour, je fuirais au bout du monde, si je ne sentais pas en même temps la confiance absolue, et que, dans le cas où cette confiance irait de pair avec la sympathie, je n'hésiterais pas un instant à être franche, à me déclarer vaincue ; mais, en me promettant cela, j'étais bien vaniteuse apparemment, car aujourd'hui je me répète ce que je vous disais l'autre soir. Suis-je faite pour être aimée ? et si j'allais prendre l'engouement et la curiosité pour l'affection vraie, dans quels

abîmes ne serais-je pas menacée de rouler ? Voilà que j'ai sérieusement peur. Si vous apprenez un de ces matins que je suis partie avec Bellac pour aller faire des études sur le mont Rose, ou le mont Blanc, ne vous étonnez pas trop. »

QUATRIÈME LETTRE

« Je n'ai pu arrêter le flot. Il a rompu la digue. A présent, vous savez tout, il veut adopter l'enfant, et vous l'approuvez ! Ah ! mon amie, vous ne m'avez pas aidée ! Loin de là, vous avez rendu ma résistance impossible. Elle eût été coupable envers l'enfant, hypocrite envers moi-même. J'ai accepté la grande amitié et je sais que c'est de l'amour. C'en est donc fait, l'amour triomphe ! Il est entré dans mon cœur sans que j'aie senti la moindre blessure, et, chose étrange, sans y apporter le moindre effroi... J'ai eu peur d'avoir peur, et ce fantôme s'est évanoui comme un mensonge de mon imagination. Je suis si étonnée, que je ne sais comment vous dire ce qui s'est passé en moi. Je crois que je ne m'en suis pas rendu compte. Il m'a parlé, parlé... Que m'a-t-il dit ? Je ne sais plus ! Ce n'étaient pas des formules de magie, car cela me paraissait clair comme le soleil, évident, irrécusable.

» Il m'aimait de toute son âme, cela me paraissait tout simple. Je n'étais plus craintive, je n'avais plus d'humilité, pas même de modestie pour me défendre de croire trop vite. Et, à présent, je ne rougis pas en vous écrivant, je ne tremble pas... Si fait, je tremble et rougis beaucoup, mais cela ne ressemble point à de la honte ; au contraire, c'est une fierté qui vient tout

relever et réchauffer en moi, comme si j'avais tout à coup découvert ma raison d'être. Je m'apparais à moi-même dans le passé comme une ébauche de ce que je suis dans le présent. J'ai traversé des amas de nuages qui se reformaient toujours devant mes pas; aujourd'hui, je marche en pleine lumière, et c'est bien moi. Je ne rêve plus. Mon cœur bat vite et fort. Tout est riant et coloré autour de moi, je comprends le sens d'un mot qui ne m'avait semblé avoir qu'une valeur relative : *être heureux* ! Oui, c'est être heureux que de vivre dans deux âmes à la fois; autant dire avoir deux âmes; c'est la vraie définition de l'amour, n'est-ce pas? c'est le complément de la vie, c'est son apogée; c'est végéter que d'être seul. Comment ai-je fait pour vivre ainsi? Je n'y conçois rien. Est-ce que dix mille ans ne se sont pas écoulés depuis vingt-quatre heures? Je ne me souviens plus de moi, c'est comme si j'avais franchi le seuil d'un monde pour entrer dans un autre. Peut-être que votre enfant m'a tuée pendant que je dormais, et que, grâce à lui, je me réveille dans l'immortalité. Quel bienfait! comme il a eu raison d'avoir ce courage! Je le sens, l'amour ne peut pas être égoïste : c'est la reconnaissance infinie... Mais ne vous hâtez pas, laissez-lui le temps de tout savoir. L'obstacle existe, plus sérieux qu'il ne pense. Il faudra qu'il m'aide à le rompre. Comment? Je ne sais pas, je n'ai pas encore eu le courage d'y songer. Laissons passer quelque temps. Laissez-le douter de moi; il a peut-être besoin de douter pour bien connaître la force de ses résolutions. C'est une épreuve à laquelle je ne dois pas avoir l'orgueil de me soustraire, et c'est un droit que je lui reconnais. Quand il m'aimera, même avec la crainte que je ne

réalise pas sa première illusion, je serai sûre de l'avenir, car je deviendrai parfaite. Ce sera très-facile; il suffira qu'il le veuille; n'en doutez pas, tout doit être prodige dans l'amour.

» Quel que soit le dénouement, un déchirement terrible peut-être, je l'aimerai toujours, moi, et son souvenir restera béni, car c'est lui qui m'a donné la vie, et j'aime la vie passionnément depuis vingt-quatre heures. »

Cette dernière lettre était datée du matin du jour où j'avais reçu le baptême à la Canielle. Ce jour-là, elle m'aimait déjà. Je n'avais pas, comme je l'imaginai, conquis sa première estime sérieuse dans le sauvetage. Depuis la veille, elle s'était dit qu'elle serait à moi; en m'adoptant pour son filleul, elle m'avait adopté pour son fiancé. Que s'était-il donc passé en elle pour qu'elle conçût l'étrange fantaisie de m'éprouver si cruellement le lendemain du baptême? Elle avait eu un moment de terreur en entrant dans la suprême crise. Elle avait joué le tout pour le tout et résolu de savoir le mot de sa destinée en frappant sans pitié l'oracle pour lui arracher la vérité. Ou bien, se sentant irrésistiblement entraînée, elle avait voulu à tout prix se retenir sur la pente, faire rouler un rocher entre nous pour me forcer à le graver et à lui laisser le temps de la réflexion. Elle avait échoué, j'avais franchi l'obstacle en m'y déchirant. Une âme comme la sienne ne pouvait exiger davantage pour se donner.

J'étais enivré de bonheur. Le soir, j'écrivis à ma tante. n'osant écrire à Célie; mais il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne lui montrât pas mes lettres,

et je pouvais répandre tout mon cœur, comme elle avait répandu le sien, dans le sein de ma mère adoptive. Bientôt celle-ci, en me répondant, m'envoya une nouvelle lettre de sa jeune amie à elle adressée, et ainsi nous pûmes échanger nos effusions comme si nous nous fussions parlé sans contrainte devant ma tante. L'adorable femme se prêtait à notre chaste roman avec une confiance juvénile, et comme elle avait raison ! J'étais dévoré d'impatience, mais je m'adressais à la femme la plus pure, placée sous l'aile de la femme la plus honnête et la plus loyale. Je ne pouvais frapper à la porte d'un tel sanctuaire qu'en surmontant mes agitations et en élevant ma pensée vers les plus nobles régions de l'amour. Cette correspondance dura deux semaines, pendant lesquelles il ne me fut pas permis de questionner pour m'enquérir des faits extérieurs. Ma tante disait : « Prends patience, tu n'es pas à plaindre. Savoure ton bonheur. On s'occupe de toi, de toi seul. »

Pourtant, au bout des quinze jours assignés à mon exil, on me renouvela l'ordre de me tenir tranquille et de ne pas donner signe de vie, et cela, sans me dire combien de temps encore il faudrait me résigner à ne rien savoir. J'eus des jours d'inquiétude sérieuse, et il fallut m'observer beaucoup en écrivant, pour n'en rien laisser paraître. Je m'en dédommageai avec Stéphen, qui me trouva quelquefois d'une humeur massacrante, et qui, jugeant la chose toute simple, ne m'en témoigna aucun dépit. Un jour, sa douceur vraiment admirable me causa de profonds remords. Il avait voulu me distraire en parlant peinture, et je lui avais presque dit que je détestais la peinture, même la sienne. En rentrant en moi-même, je résolus

d'employer le temps de mon épreuve à réparer mon ingratitude et à rendre Stéphen heureux. Sachant qu'il n'y avait qu'un moyen, qui était de lui donner du talent, je résolu de lui en donner.

Ce projet n'était pas aussi fou qu'on pourrait le croire. Il s'agissait de bien saisir ce qui lui manquait pour faire sortir de lui ce qui était en lui. Ce n'était pas l'intelligence, ce n'était pas le travail, ni l'acquit du travail ; ce n'était pas la théorie, il avait trop de tout cela, il était trop peintre, il ne venait pas à bout d'être artiste. Ce qui lui manquait, c'était d'être quelqu'un, c'était l'individualité, c'était la vie. Il avait fait de la sienne une tâche aride, cruelle, un martyre. Il travaillait trop ; il oubliait d'exister, il ne se renouvelait pas, il s'ossifiait. Mieux eût valu pour lui avoir comme tant d'autres des accès de paresse princière au milieu de l'indigence, ou connaître la débauche, s'énivrer, jouer, se faire de mauvaises affaires, que saise-je ? tout eût mieux valu pour l'essor de sa personnalité captive que ce régime admirablement sain, égal et irréprochable qui le détruisait.

Je ne pouvais pas lui donner le conseil de se dépraver. Je n'eusse pu lui en donner l'exemple. Je ne pouvais pas non plus lui donner une meilleure notion de son art, je ne l'eusse pas persuadé, il prétendait tenir toutes les ficelles ; il les tenait peut-être, mais il ne savait pas les nouer, et je ne l'aurais pas su mieux que lui. La notion de l'amour lui était encore plus étrangère, et je ne pouvais faire apparaître la femme qui eût su la lui révéler ; je pouvais au moins lui apprendre l'amitié, qu'il ne connaissait pas.

Je me gardai de lui faire part de cette découverte mais elle était réelle. Stéphen était aimant et dévoué,

il s'était privé de l'échange du dévouement comme d'un vain luxe. Toujours prêt à obliger, à secourir, à servir tous ses camarades, il n'avait jamais eu de préférence pour un ami. Il n'avait rien à confier à personne, et, en se faisant une vie rude et austère, il s'était arrangé pour n'avoir besoin de personne.

Cette situation hors nature ne lui fermait-elle pas absolument le livre de la nature, qu'il se flattait d'ouvrir de force ? Vaine tentative ! il sentait le poids de la solitude sans vouloir se l'avouer. Il était triste sans en savoir la cause : il s'ennuyait. Le travail l'enfiévrerait régulièrement un certain nombre d'heures chaque jour ; après quoi, il retombait dans un morne accablement qu'il qualifiait de contemplation, à moins que quelqu'un ne se chargeât d'entretenir sa fièvre en le contredisant et en le poussant à ces discussions vives et passionnées où tant d'artistes cherchent une vie factice qui les épuise.

Le problème à résoudre était donc de le faire sortir de lui-même en lui rendant nécessaire la société d'un de ses semblables quelconque. Célie avait dit : « La vie ne se complète que quand on est deux. » Pour donner la vie à Stéphane, il fallait réussir à lui inspirer une affection déterminée. Le jour où, en parlant d'un de ses camarades, si, au lieu de dire : « C'est un brave garçon, » il lui venait sur les lèvres de dire : *Je l'aime, c'est mon ami*, une transformation serait opérée, et pouvait conduire à toutes les autres. Quel autre ami pouvais-je offrir à Stéphane que moi-même ? Je n'en avais pas d'autre sous la main, et moi seul d'ailleurs pouvais me mettre dans la tête et dans le cœur de l'aimer. Il était aisé de voir que personne ne s'en était donné la peine : il était si peu aimable !

Je me mis à l'observer pour savoir par quel bout je l'entamerais. Mes accès d'humeur ne l'avaient pas irrité contre moi : il reconnaissait à tout le monde le droit d'être maussade, comme celui d'avoir mal aux dents; mais je m'aperçus d'un fait certain, c'est que ma tristesse l'avait rendu plus triste. Je respectais beaucoup son travail égoïste et solitaire, je reconnus que c'était de ma part un égoïsme égal au sien. Je craignais de m'ennuyer près de lui. Je me condamnai à l'accompagner et à lui tenir compagnie. Il en fut étonné d'abord, mais, à ma grande surprise, il en fut touché. Je fis bientôt une autre découverte. Il y avait, pour me servir de son expression favorite, de *la pose* dans son amour pour la solitude; c'était une affectation dont le motif était plus respectable que puéril. Il était fier et d'une discrétion farouche. Il craignait d'ennuyer les autres et ne voulait jamais leur paraître ennuyé, ce qui eût été une manière d'implorer le sacrifice de leur indépendance et de leur temps. En somme, il travaillait de rage, non pour obéir à l'inspiration, qu'il n'attendait jamais, mais pour tuer le temps, qui l'accablait. Je le vis d'abord un peu troublé et comme confus de l'intérêt que je semblais donner et que je commençais réellement à prendre à ses études; puis il chercha à s'imaginer quel attrait pouvait m'inspirer sa compagnie, sur le charme de laquelle il ne se faisait aucune illusion. Il crut que j'avais besoin d'une expansion quelconque, et il dérogea tout à coup à ses habitudes d'insouciance pratique en me questionnant.

— Voyons! dit-il, vous auriez du plaisir à me parler de vous, et vous n'osez pas, parce que je vous ai conseillé de ne pas le faire? Vous croyez que ça m'en-

nuierait ? Ce que j'en ai fait, c'est pour ne pas mettre de conditions à mon obéissance envers le *petit amiral* ; mais, puisqu'elle vous en donne la permission et que ça peut vous soulager, allez... Je ne suis peut-être pas aussi bûche que j'en ai l'air. Je comprends très-bien qu'on aime une femme qui est en même temps une jolie maîtresse, une vraie artiste et un bon camarade. Si j'avais rencontré cela dans ma vie, je ne serais point le porc-épic que je suis devenu ; mais il ne faut pas me croire jaloux du bonheur des autres hommes, je ne le suis pas plus que des succès des autres artistes. Les uns ont de la chance, les autres n'en ont pas ; ça dépend du numéro qu'on tire en venant au monde. Vous avez eu le mille, et, moi, j'ai eu zéro. Qu'est-ce que ça fait, si je ne m'en plains pas ?

— Mon cher ami, lui dis-je, je n'ai pas besoin d'expansion. Le bonheur est discret et recueilli ; vous m'avez mis à l'aise en me disant de me taire, et je vous sais gré de votre délicatesse. De ce moment, j'ai senti que je vous aimais réellement, et, si je vous recherche, ce n'est ni pour vous amuser ni pour me distraire. Vous n'avez pas besoin qu'on vous amuse, et je ne m'ennuie pas ; mais j'ai du plaisir à être avec vous, et, à moins que cela ne vous gêne...

— Non pas ! s'écria-t-il avec une spontanéité qui éclaira d'un sourire son masque de pierre. Pas si bête !... Du moment que le cœur y est... Je vais vous dire, mon petit... Je me figurais que je vous avais un peu servi de prétexte pour vos affaires de cœur...

— C'est vrai, Stéphen. Je ne veux pas nier, ce serait lâche ; mais il n'y a rien eu de prémédité. Je ne vous savais pas à la Canielle quand je vous ai rencontré. J'ai saisi l'occasion aux cheveux. Faites-moi pourtant

l'honneur de croire que, si je n'avais eu pour vous une estime complète, je n'aurais pas cherché à me lier avec vous plus intimement que par le passé.

— Bon ! dites-moi ça... Je me l'étais dit aussi. Vous n'êtes pas hypocrite et vous allez droit au fait. Moi, j'aime mieux tout savoir. Au commencement, ma société ne vous était pas absolument délicieuse ?

— Notre rapprochement a marché si vite, grâce à des circonstances romanesques...

— C'est vrai ; au fait, c'est un roman, ce qui s'est passé, le diable m'emporte ! J'ai traversé un roman, moi, sans m'en apercevoir, et j'y ai joué un rôle, non pas tout à fait sans m'en douter, mais sans prévoir que j'y serais aussi utile. Allons ! c'est la première fois que je me trouve mêlé dans une histoire de ce genre qui soit sérieuse, car vous filez le parfait amour et vous allez au mariage ?

Je lui résumai en dix paroles l'histoire de ma passion. Je sentais que Célie l'eût exigé pour ne pas laisser notre confident faire fausse route.

Il me marqua son attention en me posant quelques questions empreintes d'une réelle sollicitude, puis il résuma ainsi son jugement :

— Une femme de trente ans qui est une jeune fille, ça doit être la perfection pour le mariage. Pas de nerfs, pas de curiosités sottes, pas d'exigences fantasques. Moi, j'avais toujours rêvé une veuve ; mais les retours sur le passé, les comparaisons, ... cela me faisait peur ! Vous trouvez la raison et l'amitié d'une veuve sans l'inconvénient des souvenirs, c'est le phénix. Couvez-moi ça, mon cher. Soignez votre chance, ne vous gênez pas pour être fou. Ça ne me fera pas rire. Je ne ris que de ceux qui croient avoir ramassé une perle et qui

n'ont trouvé qu'un œuf de serpent. Ceux-là me consolent de n'avoir rien trouvé du tout. Moi, j'ai vu le *petit amiral*, je lui ai parlé : c'est une nature qui me va, et j'ai confiance dans votre bonheur ! mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous avez du plaisir à être avec moi, à moins que ce ne soit parce qu'elle m'a témoigné de la confiance et de l'estime à première vue.

— Il y a de cela, je ne veux rien dissimuler ; mais il y a encore autre chose.

— Quoi, voyons ?

— C'est parce que vous m'avez pardonné de ne pas vous avoir compris tout de suite.

— Compris ? Qu'est-ce qu'il y a en moi à comprendre ? Ne suis-je pas *moi* à toute heure du jour et de la nuit, depuis les pieds jusqu'à la tête ?

— Non, Stéphen, vous n'êtes jamais vous, au contraire, et on peut vous fréquenter dix ans sans vous connaître.

— Je n'y suis pas, allez toujours.

— On peut vous prendre pour ce que vous vous donnez, pour un bon garçon parfaitement honnête et très-obligeant...

— Et je ne suis ni bon ni honnête ? Diable !

— Vous êtes plus que bon, vous êtes excellent ; plus qu'honnête, vous êtes chevaleresque.

— Laissez-moi donc tranquille !

— Stéphen, je me connais en hommes. J'ai vu le monde dès mon enfance et je l'ai bien jugé, grâce à une mère adoptive parfaite, entourée d'esprits justes et distingués. On ne m'a pas laissé à moi-même dans l'âge où l'ardeur de vivre nous empêche de voir. On m'a fait faire des études historiques, littéraires et phi

losophiques que l'on a su rendre agréables, et on a tourné mon esprit vers l'observation raisonnée des faits sociaux, par conséquent vers l'étude de la nature humaine. J'ai compris, j'ai vu et j'ai senti que la plupart d'entre nous aujourd'hui sont privés de développement parce qu'ils croient devoir se priver d'expansion. C'est une mode et une nécessité d'être ainsi. En nous donnant la liberté morale par principe, et en nous jetant dans un monde où il faut lutter contre la tyrannie morale qui règne de fait, on nous a rendus graves jusqu'au stoïcisme ou tristes jusqu'au scépticisme, selon que notre tempérament nous portait vers une de ces nuances sombres. Les choses du cœur, à moins d'un milieu exceptionnel, comme celui où j'ai eu le bonheur d'éclore, on ne nous les apprend plus. Personne ne nous enseigne ce que les anciens appelaient la vertu, c'est-à-dire la culture de l'âme, l'amour de la patrie, la droiture du caractère et l'amitié. Quand nous sommes riches, on nous pousse hors du nid en nous disant : « Amuse-toi, satisfais ta vanité, brille et ne te ruine pas. » Quand nous sommes pauvres, on nous jette dehors en nous disant : « Va devant toi et fais comme tu pourras ; arrange-toi pour ne pas mourir de faim et pour ne pas te brouiller avec la loi. »

— C'est vrai, dit Stéphen. On ne m'a jamais donné d'autre bénédiction que celle-là, avec accompagnement de coups de pied dans le dos pour me faire partir plus vite. Vous êtes né coiffé, vous ; mais, voyons, qu'est-ce qu'elle vous a appris pour être heureux, votre culture de l'âme ?

— Elle m'a appris à ne pas croire qu'on puisse être heureux en ne cultivant et en ne servant que soi-même. Elle m'a fait connaître le besoin des grandes affections

qui nous arachent aux préoccupations mesquines de l'égoïsme, et qui, en nous initiant aux douleurs saintes de la sollicitude, nous remplissent aussi le cœur de joies infinies, quand l'objet de notre dévouement partage notre bonheur ou nous fait partager le sien, ce qui devient pour nous la même chose. Notre existence est donc doublée dès que nous aimons, et nous nous sentons deux fois plus forts en même temps que nous sommes devenus deux fois plus tendres, c'est-à-dire plus sensibles et plus vivants.

— C'est assez ingénieux, ce que vous dites là, répondit-il en quittant son pinceau et en cessant de tourmenter la vague de son stérile regard : cela paraît même vrai ; mais à quoi cela peut-il servir à celui dont l'intelligence et la sensibilité n'ont pas reçu plus de façons que ce rocher où nous voilà ?

— Ce rocher a été terriblement travaillé par le flot, Stéphane !

— C'est encore vrai : le flot a réussi à l'ébrécher. Ne voilà-t-il pas une belle chance que de s'émietter sous les coups d'un agent brutal qui ne se soucie ni de vous épargner ni de vous détruire ? Voilà la vie des hommes comme moi, Armand ! Ils se laissent battre par le destin, ne pouvant réagir et ils sont en droit de vous dire, comme Paulin Ménier dans *le Courrier de Lyon* : « Ne me demandez point de la sensibilité, j'en ai point ! »

Et il copia si bien l'accent farouche du célèbre acteur, et son mouvement saccadé en se détournant comme pour ne plus m'entendre, qu'il me causa un instant d'effroi.

— Les hommes comme vous, repris-je, ont beau faire pour se métamorphoser en rocher, ils ne vien-

nent à bout que d'en simuler la surface. Celui qui parvient à détruire en lui le sens humain va au crime ou à l'idiotisme; celui qui n'y parvient pas s'immobilise dans la souffrance : c'est à celui qui n'a ni la faculté ni la prétention de ne pas souffrir, de le plaindre et de souffrir avec lui, s'il ne peut le consoler, et voilà ce que l'on appelle aimer ! Ne me demandez pas de l'indifférence, Stéphen, je vous répondrais de ma vraie voix : « Je n'en ai pas ! »

— Mon cher, reprit-il après un instant de silence, Je n'ai pas beaucoup d'esprit pour vous répondre; mais je vois une chose, c'est que vous êtes très-gentil, vous, et que je n'aurais pas été tout à fait malheureux. si j'avais eu un ami comme vous, délicat d'intelligence et un peu féminin de cœur; car il y a de ça en vous, et vos raisons me rappellent la mère que je n'ai pas eue et que j'ai quelquefois rêvée !

— Vous avouez donc que vous avez été malheureux?

— Ne pas avoir de bonheur, c'est être malheureux, pardié ! mais c'est si bête de le dire !

— Oui, de le dire à ceux qui sont trop bêtes pour comprendre. Si vous m'accordez que j'ai l'intelligence de ces choses-là, pourquoi repoussez-vous l'ami que votre malheur ne rebute pas ?

— Est-ce que je vous repousse ? s'écria-t-il en se levant comme s'il allait se jeter dans mes bras.

Mais il eut peur d'être puéril, et, se rasseyant :

— Non, sacredieu ! reprit-il, je ne repousse pas l'amitié ! Je ne peux pas la nier, moi, puisque je l'ai ressentie plus d'une fois. Oui, le diable me griffe ! si je m'étais laissé aller, il y a bien des gens que j'aurais assommés... mais trop haut perchés pour moi, de grands artistes, des femmes superbes, gracieuses... ou

des gens riches, généreux, hospitaliers, qui vous attirent, et par qui on craint de se voir lâché, si on n'arrive pas à la gloire qu'ils croient avoir flairée en vous. J'ai dit : « Pas de ça, mon vieux ! Tu es obscur, tu seras toujours gueux. Tu ne sais pas t'y prendre pour enlever la redoute du succès. Tu es laid, têtu, amoureux de liberté ; reste insociable, cela vaudra mieux. »

— Et vous croyez que, même avec moi, qui ne suis ni un grand artiste, ni un riche protecteur, ni une jolie femme, cela vaudra mieux ?

— Vous, c'est différent ! vous m'ensorcelez avec vos idées de confiance, de bonté. Je voudrais être aimable pour vous répondre et vous faire comprendre que je ne suis pas un ingrat. Voilà tout ce que je sais vous dire, il faut vous en contenter ; vous verrez dans l'occasion que vous n'avez pas jeté vos perles à un pourceau.

C'était assez pour un jour. Il reprit sa toile, je le quittai ; mais il me rappela pour me tendre la main en silence, et il serra la mienne si fort, que j'en eus mal au coude toute la soirée. Il était si neuf à l'expansion, qu'il ne savait pas qu'on peut remercier son ami sans l'estropier. Je me promis de ne pas reprendre l'entretien avant qu'il y vint de lui-même. Ce ne fut pas long. Dès le soir, en sirotant son *gloria* et en allumant son cigare :

— Armand ! me dit-il brusquement, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit tantôt. C'est d'un brave garçon, tout ça, il n'y a pas à dire ; cependant, ça m'a empêché de travailler. C'est assez drôle, n'est-ce pas ? mais c'est ainsi que je suis fait ! Il ne faut pas que je pense, moi, ça m'émeut, ça me distrait. Est-ce que vous ne croyez

pas que l'artiste doit se priver de tout ce qui n'est pas son art ?

— Certainement je vous donnerai raison quand vous m'aurez démontré qu'il y a une seule émotion qui ne rentre pas dans le sentiment de l'art, ou qui ne serve pas à son développement en nous-mêmes.

Ceci nous conduisit à une longue discussion où je m'attendais à lui voir porter son âpreté et son parti pris d'habitude. Il n'en fut rien. Il se montra très-attentif, très-curieux de mes idées ; il m'interrompit souvent, mais ce ne fut que pour me suivre jusqu'au fond de mes appréciations. Je le savais intelligent ; à la lucidité de ses objections, je vis qu'il l'était beaucoup plus que je ne pensais, et qu'il cachait cela comme le reste, dans la crainte d'être raillé ou mal compris. Je ne lui dissimulai pas que je le trouvais aussi fort que n'importe qui, et que je ne lui permettrais plus de se taxer de cerveau inculte. Il n'avait peut-être pas beaucoup lu, mais il avait bien lu et sainement critiqué. Quand nous nous quittâmes ce soir-là, nous avions fait un immense pas l'un vers l'autre, nous étions sûrs de ne jamais nous gêner mutuellement et de n'être plus forcés de nous disputer pour tuer les heures.

Peu de jours après, nous étions inséparables ; je lui sacrifiais mes rêveries, il oubliait pour moi sa chère palette. Il consentait à regarder le paysage, à trouver un sens à toutes choses, une physionomie à tous les êtres, et je n'avais rien à lui apprendre à cet égard. Il avait été épris de toute la nature. Il eût voulu tout saisir à la fois ; puis, épouvanté de son audace, il s'était rabattu sur une spécialité sans comprendre que

tout est dans tout, et que la plus étroite spécialité est, comme tout le reste, un vaste univers.

Il s'éveillait comme d'un rêve, en retrouvant ses premières émotions et les aspirations de son adolescence. Il hésitait encore, il craignait de s'y perdre, mais il se laissait égarer en disant :

— Advienne que pourra !

Enfin je lui rendis le service de lui faire parcourir la gamme de son propre cerveau, dont il n'avait voulu faire résonner qu'une note, sans s'apercevoir qu'à force d'être attaquée isolément elle, ne résonnait plus. Ce travail de dévouement me donna le courage d'attendre encore dix mortels jours, qui s'écoulèrent sans rien changer à ma situation.

Les environs de Fécamp sont une des plus belles parties de la Normandie. Les grands plateaux qui viennent buter la falaise ne sont pas monotones comme ceux qu'on rencontre dans le reste du pays de Caux. Ils ont des mouvements larges et souples d'une réelle magnificence. Là, comme dans toute cette région, ils sont parsemés de *chênaies* et de *hêtrées* au centre desquelles les châteaux et les fermes se réfugient contre les vents de mer ; mais ici, soit hasard, soit intuition du beau, l'habitant n'a pas condamné tous ses ombrages à ces formes rectilignes qui font des autres plateaux une mer de verdure plate parsemée de grands carrés de verdure monumentale, coup d'œil riche, mais ennuyeux. Ici, ce sont de vrais bois où les habitations et les centres d'exploitation rurale se cachent dans la clairière, et qui se laissent parfois glisser dans les plis de la *cavée* avec une grâce mystérieuse. Ces *cavées*, qui brisent devant le passage de chaque ruisseau l'uniformité de la culture, sont de véritables oasis dont,

en regardant l'ensemble du paysage, on ne soupçonne pas toujours la profondeur et l'étendue. Elles sont richement plantées et habitées sur tout leur parcours sinueux et encaissé. On y descend par des chemins en pente rapide que l'on appelle quelquefois *échelles*, et où les voitures et les excellents chevaux du pays s'engagent résolument à fond de train. On les appelle aussi *valleuses* quand elles aboutissent à la mer, où elles déversent leurs eaux dans une brisure plus ou moins étroite de la falaise; quelquefois par une arcade de rochers d'un grand effet théâtral. Ces vallons sont le sanctuaire d'une admirable végétation que l'homme respecte comme condition de sécurité. Sans cette ombre épaisse au moyen de laquelle on se crée sur les hauteurs environnantes un climat factice, le pauvre habitant des valleuses serait la proie des rafales et des éboulements. Aussi ne voit-on point là d'arbres mutilés et tout ce qui veut pousser pousse avec exubérance. Le moindre pâturage est une forêt vierge, et l'amour avec lequel on y a pressé et enfoui les maisons donne une idée de ce que pouvait être la vieille Gaule au temps où l'homme, vivant de pêche et de chasse, était loin de faire la guerre aux arbres et aux épais buissons, fortifications naturelles qui cachaient son refuge à l'ennemi du dehors. Dans ce temps-là, il n'est pas probable qu'on habitât beaucoup les lieux découverts, et qu'on eût trouvé la science des talus artificiels portant de triples rangées d'arbres destinées à amortir les coups de l'aquilon et à protéger l'étable, le hangar et le bataillon sacré des pommiers à cidre. On vivait plus simplement sous le chaume, tapi lui-même sous les longues ramures du chêne dix fois séculaire. Le Gaulois Matho devant Carthage, accablé

de chaleur, « râlant d'épuisement et de mélancolie, songeait à la senteur des pâturages par les matins d'automne, aux beuglements des aurochs perdus dans le brouillard, et, fermant ses paupières, il croyait apercevoir les feux des longues cabanes, couvertes de paille, trembler sur les marais, au fond des bois. »

Plus loin encore dans le passé, le Normand de l'âge de pierre ne connaissait sans doute que la hutte de branches et le toit d'ajoncs ; mieux encore, il dormait peut-être sous la charpente naturelle que la forêt étendait sur sa tête et à laquelle il accrochait et liait sa tente de peaux d'urus. On croit retrouver les vestiges de cette vie primitive dans la confiance avec laquelle les chaumières des pauvres gens de la Normandie sont mêlées et comme accolées à la haute végétation. Ailleurs, on taille, on élague, on craint qu'une maîtresse branche n'effondre le toit un jour d'orage, ou que l'humidité de l'épaisse feuillée ne pourrisse le mur. En Amérique, on brûle tout pour assainir le climat et purger la terre de sa flore naturelle ; ici, on s'incruste au végétal protecteur, ou on l'incruste sur son abri. Les murailles disparaissent sous les luxuriants espaliers, le chaume enroulé de mousse est un jardin sauvage où le vent apporte toutes les semences de la prairie, et que couronne un bouquet d'iris destiné à consolider par ses gros tubercules entre-croisés l'arête du comble ou la soudure disjointe de la cheminée.

Quelquefois, la valleeuse est si profondément encaissée, que, vue du plateau, elle disparaît entièrement. Sans les cimes des grands arbres qui se dessinent comme un méandre de buissons trapus dans l'éloignement, on croirait que le ruisseau qui l'alimente a sus-

pendu son cours ou s'est frayé un chemin sous terre; mais, quand on pénètre dans ces ravins où règne une chaleur humide, la vie du paysan se révèle avec tous ses accessoires pittoresques. Les vergers semés de pommes roses mûrissant sur l'herbe qui amortit leur chute, les étroites prairies où de grandes vaches rayées comme des tigres ruminent avec indolence, les clôtures touffues, les rues de verdure, le charmant désordre des pressoirs et des hangars, désordre qui n'exclut pas ici la propreté, tout cela se révèle comme un petit monde pastoral dont on s'imagine faire la découverte, tant il est resté inaperçu du dehors.

Les constructions ajoutent au charme du paysage. Riches ou pauvres, elles sont toutes jolies ou poétiques. Tandis que l'habitant du Midi croit chercher *le style* et chérit les tons criards, celui du Nord reste dans l'harmonie de ses brumes, et semble les aider à estomper les contours. Il n'a pas le mauvais goût de barbouiller sa demeure de peintures voyantes. Il emploie les matériaux presque bruts que le sol lui fournit; les rognons de silex que la mer roule sur ses grèves ont des brisures d'un gris satiné que rehaussent parfois heureusement des encadrements de cailloux noirs ou rougeâtres. Les reliefs des angles et des ouvertures ne sont pas un grossier trompe-l'œil à la détrempe contrariant toutes les lois de la perspective; ce sont de bonnes assises de grès pâle, ou, dans les constructions anciennes, des pilastres de bois que rien ne dissimule. A quoi bon chercher l'éclat des tons quand la nature étincelle de verdure, de fleurs et de fruits? La maison n'a qu'à s'effacer pour ne pas faire tache dans ce jardin splendide qui l'environne et l'embrasse. Les pampres vagabonds, les berceaux

de clématites et de ronces protègent la maturité des fruits et des légumes dans des conditions qui ailleurs leur sembleraient préjudiciables, et vont trouver la clôture du voisin pour s'y enlacer en bons camarades, ignorants du tien ou du mien.

La valleuse d'Yport est un adorable spécimen de ces oasis qui apportent leur belle végétation et leur doux climat abrité jusqu'à la lisière écumante des vagues. De toutes celles que j'avais parcourues, aucune ne me parut plus agreste et plus caractérisée. A cette époque, il n'y avait encore ni bains de mer, ni villas, ni chalets. Ceux d'aujourd'hui n'ont rien gâté encore, mais gare la vogue, les bourgeois et les Anglais, quand ils apporteront dans ce lieu enchanté les fausses ruines et les ridicules forteresses féodales dont ils ont embastillé la valleuse d'Étretat, les collines d'Hyères, et tous nos rivages !

Ainsi que mademoiselle Merquem me l'avait annoncé, le village n'était habité que par des pêcheurs, et je retrouvais là la belle et forte race des mariniers de la Canielle. Il y avait entre eux cette différence, que, grâce aux dons de terrain et aux conseils de l'amiral, les Caniélois s'étaient décidés à cultiver de petits jardins et à comprendre les douceurs de la vie semi-pastorale. A Yport, les maisons des pêcheurs, soudées les unes aux autres, aussi près que possible de la petite plage, faisaient un divorce évident avec celles des paysans maraîchers, éparses dans les vergers environnants. On voyait là, dans toute sa rudesse, le dédain de la race marinrière pour les jouissances de la terre ferme. Tandis qu'au bord de la Méditerranée le vieux matelot s'adonne à la construction prétentieuse de la bastide et à la culture des plantes afri-

caines dans son jardin bien clos et jalousement gardé, le marin du Nord, plus poétique et plus sombre, ne daigne pas donner un coup de bêche au sol qui le porte. Il a horreur du travail sans émotion et sans péril. Il achète quelques toises de rocher, se bâtit un abri, et, quand il n'est pas sur les flots, il fait comme faisait Stéphane : il fume, contemple ou raconte. Autour de lui, le laboureur s'évertue à produire, et l'échange des denrées leur sert de lien, sans que les meilleures relations mutuelles modifient jamais en rien le contraste bien tranché de leurs goûts et de leurs habitudes. La chose est si bien établie, qu'il n'y a plus de discussions possibles, plus de questions de préséance morale ou intellectuelle; mais au fond de son âme le pêcheur sent sa supériorité, et la fierté de son rôle est écrite sur son front. C'est l'éternel combattant aux prises avec les grands périls. A l'heure où le paysan va souper et dormir, il se prépare et s'agite majestueusement. Il revêt un mâle costume, il rassemble une tribu d'associés, il prépare des engins immenses, il met à flot de solides embarcations, tout en donnant des ordres à sa famille comme un homme qui se dit tous les jours à pareille heure qu'il ne rentrera peut-être pas.

Au reste, ici comme à la Canelle, les types sont bien tranchés, et jusqu'au dernier rempart de la falaise le paysan est paysan comme le marin est marin. Celui-ci a la haute taille, les traits accusés, l'air fier et la parole brève. L'autre a le parler gras, la démarche souple, le regard empreint d'obligeance et de ruse. Le petit industriel est du même sang. Le paysan n'est pas beau sur le plus riche sol du monde, il est malheureux et ne vit que de l'étranger qu'il exploite.

Le pêcheur échappe à cette misère par l'association. On voit en lui l'homme d'action, le robuste descendant de la primitive famille des hommes de proie, rebelles à l'esclavage du labeur sédentaire. Il y en a de très-vieux qui sont encore droits comme des mâts; de père en fils, ni la pioche, ni le hoyau, ni les maigres bras de la charrue, n'ont alourdi les mains, rétréci le thorax et voûté les reins. Ils ont le grand nez en bec de harpon, l'œil rond, clair et saillant des plongeurs ailés; rien du marsouin ni du phoque. Les monstres de l'abîme sont les ennemis ou les vaincus qui fuient devant le pêcheur. Les types de squales, les profils de morue sont ailleurs dans la société humaine; ici, l'homme de mer est un aigle de mer, et la ressemblance parfois exagérée constitue une laideur qui n'est jamais triviale ni inquiétante.

Un jour que j'avais amené Stéphane à saisir l'esprit et le sens de ces physionomies, dont jusque-là il n'avait pas voulu tenir compte, nous vîmes, à l'heure de la marée basse, un piéton qui venait du côté de Fécamp par le bas de la falaise et qui se dirigeait vers nous. Je n'y fis pas grande attention d'abord; mais Stéphane, me saisissant le bras :

— Le diable m'emporte, dit-il de sa voix sourde qu'un peu d'émotion semblait éclaircir, si ce n'est pas le Montroger qui vient là! Je ne l'ai vu qu'une fois, on me l'a montré; mais je jurerais que je ne me trompe pas.

— Ah! Dieu soit loué! m'écriai-je en regardant avec attention, c'est lui; il vient me trouver! J'ai obéi en l'évitant, mais je ne peux pas faire davantage; je ne peux pas me cacher. Venez, Stéphane

allons à sa rencontre; sachons enfin ce qu'il prétend faire.

— Permettez, mon cher, répondit Stéphane; d'abord, il n'est pas certain qu'il nous cherche. On peut venir à Yport sans savoir que vous y êtes. En second lieu, sans vous cacher, vous pouvez fort bien rester là, le dos tourné. S'il vous cherche, il vous a déjà vu et il vous abordera; sinon, il passera son chemin, et vous éviterez une affaire qui peut compromettre votre fiancée.

— J'éviterai l'affaire par mon langage et mon attitude, à moins qu'il ne soit une bête brute décidée à tout, et, dans ce cas là...

Montroger approchait. Je me levai. Stéphane, n'espérant pas me convaincre, me suivit. Nous marchâmes droit à sa rencontre, et je lui tendis la main avec le sentiment de ma bonne cause, mais avec la résolution de ne pas souffrir un refus à mon avance sans en demander raison.

Il ne s'attendait pas à me trouver si tôt, bien qu'il vint là pour moi. Il avait la vue basse, mon apparition le surprit, et il changea de visage; mais il n'hésita point à serrer ma main, et il salua Stéphane avec politesse. Rassuré par cette accueil, Stéphane passa outre comme s'il continuait sa promenade, et je revins vers Yport avec Montroger.

— Eh bien, mon cher Armand, me dit-il dès que nous fûmes seuls, vous avez donc voulu me ménager en vous condamnant à quitter le pays? C'est très-généreux de votre part, et il a dû vous en coûter. A présent que le coup est porté, je ne sais pas ce qui vous empêcherait de revenir, et, si vous le trouvez

bon, je vous reconduirai dès aujourd'hui à la Canielle.

Je le remerciai en lui disant que je ne retournerais pas à la Canielle sans en avoir reçu l'ordre.

— Je vous l'apporte verbalement, dit-il. On vous attend avec une impatience...

— Une impatience que vous vous exagérez probablement, et à laquelle je n'aurai foi que d'après un ordre écrit.

— Vous êtes méfiant ou modeste ; enfin vous ferez ce que vous voudrez : moi, j'éprouvais le besoin de vous voir. Nous avons beaucoup à causer, car ceci est une situation délicate. J'ai beaucoup souffert, non pas tant de la détermination de mademoiselle Merquem, à laquelle je ne pouvais en aucune façon m'opposer, que du mystère dont elle a entouré ses démarches. J'avais droit à plus de franchise de sa part et peut-être de la vôtre.

— De la mienne ? Je ne crois pas. Ce secret n'appartenait qu'à elle.

— Soit ! convenez cependant que vous avez risqué de me rendre bien ridicule...

— Telle n'a pas été mon intention ; mais permettez-moi de ne répondre à aucune question et de ne me défendre d'aucun reproche avant de savoir le motif de la visite que vous me faites l'honneur de me rendre.

— C'est juste, je procéderaï comme vous... Il faut donc que je vous raconte ce qui s'est passé depuis votre départ. Asseyons-nous, je suis fatigué... et un peu souffrant.

Sa figure était réellement altérée. Il n'avait pas maigri, mais il avait les yeux creusés et les pom-

mettes violacées. Que ce fût l'effet du vent de mer ou du chagrin, il n'était plus le même, et son regard me parut fébrile. J'eus pitié de lui, et je me promis d'être excellent, s'il ne me forçait pas à être hostile. Nous nous assimes, et j'attendis qu'il voulût bien parler.

Il fit un effort et dit :

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés à la Canielle, j'ai bien vu que mademoiselle Merquem me faisait un mensonge en me disant que vous veniez pour une affaire d'argent, car vous ne veniez pas pour cela, vous allez en convenir avec moi ?

— Je vous ai dit, monsieur, que je ne me soumettrais pas à un interrogatoire. Je crois avoir assez fait pour en être dispensé en vous disant que je n'ai jamais songé à vous faire jouer un rôle ridicule. Faut-il vous le répéter ? J'y consens, mais je n'entre-rais dans aucun détail avant que vous m'ayez témoigné une confiance absolue dans ma loyauté, et, jusqu'ici, vous semblez émettre quelque doute dont j'attends l'expression complète.

— Vous avez encore raison, reprit-il en essuyant son front baigné de sueur, c'est à moi de m'expliquer. Eh bien, ce jour-là, voyant qu'on se moquait de moi, elle du moins, je me suis moqué aussi. J'ai fait semblant de rêver un charmant mariage auquel je n'avais pas songé, et, quand j'ai vu mademoiselle Merquem rassurée sur mes dispositions, j'ai satisfait, en prenant congé d'elle, le désir très-vif qu'elle laissait maladroitement paraître de me renvoyer pour vous rejoindre.

Il fit une pause en me regardant; je restai impassible. J'étais pourtant vivement choqué du manque de savoir-vivre et de dignité avec lequel cet homme

si bien élevé, mais peu délicat de sentiments, s'exprimait sur le compte de Célie; il parlait comme s'il eût eu des droits sur elle, presque comme un mari trompé, et ces confidences à un rival heureux sentaient le ramollissement d'un cerveau troublé ou un secret désir de provocation de ma part. Je pensai qu'il avait juré à Célie de ne pas prendre l'initiative, et que nous étions également retenus par un serment que chacun de nous eût souhaité voir rompre par l'autre.

— Depuis quelque temps, reprit-il, je voyais fort bien que vous poussiez votre pointe, et, ce jour-là, je voulus être sûr de mon fait. Je suivis Célie et je la vis entrer avec vous dans une grotte de la falaise. Plus de doute, j'étais joué! Je résolus de vous tuer, oui, mon cher, c'est comme ça; mais le temps de descendre l'escalier de roches, vous étiez loin, et mademoiselle Merquem revenait seule à ma rencontre. Elle me prit le bras avec une résolution désespérée, et me dit : « Je suis contente de vous retrouver là, j'ai une confidence à vous faire, rentrons chez moi. » Je me soumis. Du moment qu'elle me traitait en homme, je pouvais me résigner. Elle fut alors très-sincère, et, après m'avoir tout raconté, elle conclut en me disant qu'elle avait mis à son mariage avec vous une condition, c'est que je l'accepterais sans en trop souffrir. Est-ce bien cela, et puis-je vous demander si vous avez accepté cette condition ?

— Oui, monsieur. Je ne l'ai pas acceptée avec plaisir, comme vous pouvez croire; mais je l'ai subie par dévouement pour elle.

Il respira un instant, comme soulagé d'une partie de son fardeau, puis il reprit :

— Mais il s'agit de savoir ce qu'elle entendait par ces mots-là : « Accepter sans trop souffrir ! » Comment l'entendiez-vous ?

— Je ne l'entendais pas. Elle seule pouvait être juge du degré de souffrance qu'elle aurait à vous épargner, et je me suis aveuglément soumis, comme en pareil cas un homme de cœur y est obligé envers une femme qu'il adore et qu'il respecte.

— Pourtant, moi aussi, je respectais et j'adorais cette femme, et je ne me suis pas soumis comme cela tout d'un coup...

— Vous avez eu tort.

— Plait-il ?

— Vous avez eu tort.

— C'est possible ; mais j'avais d'autres droits que vous. Quinze ans d'amitié sont plus sérieux que deux ou trois mois d'amour, et elle m'avait si bien enhardi à croire qu'elle n'aimerait jamais personne, que sa rétractation m'a fait l'effet d'un vol et d'un meurtre. Je ne vous dissimulerai pas que j'ai fait tout au monde pour la dissuader du mariage. Je ne lui ai pas dit de mal de vous parce que je n'avais pas à en dire. Si j'avais su de vous quelque mauvaise action, je ne la lui aurais pas cachée...

— C'eût été votre devoir.

— Je vous ai maudit d'être un homme de mérite et un honnête homme ; mais j'ai remontré que vous étiez trop jeune pour elle, qu'elle se repentirait de sa folie, qu'elle aurait une vieillesse chagrine, ridicule et soupçonneuse : enfin je lui ai dit de moi, de notre situation, de nos âges, de mon attachement inviolable, des vœux de notre entourage, tout ce que le

désir et la volonté de vous supplanter pouvaient me suggérer.

— C'était votre droit.

— Allons ! vous êtes calme comme un triomphateur, je le vois bien ; mais il faut que vous sachiez tout. Je continue. Elle me retint à diner, et nous parlâmes ensemble toute la soirée. Elle était d'une douceur admirable dans son entêtement, et même, à mesure que la soirée s'avancait, elle paraissait faiblir dans sa résolution, car, en me quittant, elle me dit qu'elle réfléchirait la nuit, et qu'elle voulait me revoir le lendemain matin pour me dire si elle persistait. Ceci était une petite ruse, elle voulait vous donner le temps de vous sauver.

— Comment dites-vous, monsieur ? répondis-je en posant ma main sur la sienne et en plongeant mes regards dans les siens.

Il eut un éclair d'espérance en me voyant irrité, mais il sentit qu'en donnant suite à l'incident il assumait sur lui le rôle de provocateur. Il se reprit :

— Je me suis servi d'une expression impropre. Vous aviez juré de partir, vous partiez. A onze heures du soir, j'étais au Plantier ; on me disait que vous étiez en route pour Paris, je courais à la gare, — trop tard ; — j'attendis un autre départ. Bref, j'étais chez vous, à cinq heures du matin. Je m'y cassais le nez, et je repartis une heure après pour être à midi à la Canielle. J'étais en colère, je ne cachai pas à mademoiselle Merquem que, puisqu'elle m'avait encore berné au moment où je comptais sur sa confiance entière, je saurais vous découvrir pour m'expliquer avec vous.

— Vous plait-il de me dire quelle explication vous

comptiez me demander en me cherchant au Plantier, à la gare et à Paris ?

— Je serais embarrassé de vous le dire, je n'avais pas bien ma tête; mais, à coup sûr, je ne comptais pas vous serrer sur mon cœur !...

— Alors, mademoiselle Merquem eut raison de n'avoir pas confiance et d'atermoyer un peu pour préserver votre vie, qui lui est chère à juste titre, car ma tête n'était pas beaucoup plus calme que la vôtre ce jour-là, et je n'inspirais pas plus de confiance que vous, puisqu'on m'arrachait le serment de m'éloigner et même de me cacher. Vous devez comprendre ce que j'ai souffert de ma soumission, et il ne serait pas digne de vous de me le trop rappeler.

— Vous avez raison, et j'ai tort ! Vous êtes le roi de la situation, j'en suis le vaincu ; le triomphe est plus facile à porter que la défaite : ayez donc un peu de patience si, dans mes explications, je ne possède pas tout le calme désirable.

— Du moment que vous invoquez ma patience. je vous promets d'en avoir beaucoup.

— Tenez ! voulez-vous me promettre de ne pas m'interrompre ? Laissez-moi dire tout ce que j'ai sur le cœur, vous répondrez après sur tous les points, comme vous l'entendrez.

— J'y consens, mais n'abusez pas trop des avantages que je vous cède.

— J'y ferai mon possible, car enfin il faut bien sonder la situation et voir sur quel terrain on se place. C'est affreux de vivre comme je vis depuis trois semaines ; je n'ai jamais été si malheureux, c'est une alternative de doute et d'espérance sans issue. J'ai revu mademoiselle Merquem presque tous les jours ;

elle m'a permis de l'obséder de mes représentations et de mes prières, de mes désespoirs et de mes menaces, car je lui ai fait des scènes... Elle y a mis une patience d'ange. C'est au point qu'en la voyant se départir, par compassion pour moi, par inquiétude pour vous, de ses habitudes de claustration, le bourg de la Canielle s'est ému, les voisins ont causé, et madame de Malbois publie que je suis enfin heureux ! Cela vous fait froid dans le dos, je vois ça, et je peux bien me donner le plaisir de vous rendre un peu jaloux, moi qui n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de vous ramener aux pieds de Célie et de bénir votre hyménée, sous peine de passer pour l'homme le mieux dupé qu'il y ait sous le soleil.

— Est-ce là le parti auquel vous vous êtes arrêté ?

— Attendez ! n'interrompez pas. Ce parti m'a été certainement présenté comme le meilleur par mademoiselle Merquem, et il y a eu des jours où j'en étais persuadé ; mais je ne pouvais pas me rendre, c'était plus fort que moi. Il me semble que j'avais le droit de la faire souffrir, moi qui souffrais tant ! Je ne lui ai rien épargné, pas même les menaces et la malédiction d'outre-tombe du grand-père. Je lui ai fait peur, je l'ai fait pleurer, je l'ai rendue malade. Il faut que vous sachiez tout cela, ... et peut-être ne pourrez-vous pas me le pardonner. — C'est ce que je souhaite quand je suis seul, bien que je me repente quand je vois Célie pâle et abattue ; alors, je me sou mets et lui demande pardon, je lui promets tout ce qu'elle veut. Le lendemain, je reprends ma parole et je la désespère. Je voudrais que, lasse d'une pareille lutte, elle renonçât bien définitivement et bien solennellement au mariage. Je mets parfois votre vie ou la mienne à

ce prix. Je veux la forcer à s'expliquer sur ce qu'elle entend par ne pas *me faire trop souffrir*. Ne s'arrêtera-t-elle que devant la crainte de me voir fou, ou celle que j'en vienne à me brûler la cervelle ? Craint-elle seulement le scandale de mon désespoir, celui d'un duel entre nous, le blâme de ses amis devant ma douleur et mes plaintes ? ou bien a-t-elle de véritables remords de m'infliger une si sanglante humiliation ? Enfin elle a eu tort de vous imposer la condition de mon consentement ; je veux en vain vous le donner, on ne me l'arrachera peut-être qu'avec la vie. Elle aurait dû me congédier brutalement, la colère m'eût donné des forces, la haine m'eût soutenu, je me serais vengé en maudissant son bonheur, tandis que...

— Tandis que vous êtes sa victime ? m'écriai-je, incapable d'en entendre davantage sans indignation. Vous ne vous vengez pas, vous ! vous la torturez depuis trois semaines, et elle me le cache ! Vous la punissez amèrement de sa bonté, de sa patience à toute épreuve ! Et il y a quinze ans qu'elle subit cet esclavage inouï, cette tyrannie insensée ! il y a quinze ans que, pour récompenser quelques jours de dévouement, elle se dévoue à ménager l'insatiable vanité d'un homme sans courage et sans vertu ! Ce misérable égoïste ne se refuse rien, lui ; il n'a renoncé à aucun plaisir, il a des aventures, des velléités de mariage, il use de sa liberté dans le présent, il la réserve pour l'avenir, et il prétend que la femme qu'il honore jusqu'à nouvel ordre de sa préférence doit renoncer à tout pour ne pas le contrarier ! Elle doit se condamner à l'éternelle solitude pour qu'on ne dise pas dans notre petit monde qu'un autre a été plus dévoué et a

mérité d'être plus heureux ! Tenez, monsieur de Montroger, je vous plaignais quand même, car l'amour-propre peut donner le change à une conscience peu délicate et lui causer des tourments qui ressemblent à ceux de la passion ; j'étais résolu à respecter autant que possible le secret de votre faiblesse et les défaillances de votre dignité ; mais vous venez d'avouer que la douceur et la bonté vous rendaient plus exigeant et plus âpre ; vous venez de proclamer votre droit à faire souffrir, et, à présent, je vous regarde comme un fou dont je veux bien soigner la folie, si elle est douce, mais à qui je saurai très-bien mettre la camisole de force, s'il devient furieux.

— Enfin, s'écria-t-il en se levant, vous m'insultez et vous me provoquez !

— Ni l'un ni l'autre, répondis-je en haussant les épaules ; je vous juge !

Cé mot le brisa. Il pâlit, balbutia des paroles confuses et perdit connaissance.

Stéphen, qui se tenait à portée de la vue, accourut et m'aida à le ranimer.

— Faites-moi conduire, nous dit-il, quelque part où je puisse me reposer. Je tombe de fatigue et je crains une maladie.

Nous étions un peu loin d'Yport. Une barque vint s'offrir à propos. Nous le conduisîmes à l'auberge que j'habitais sans qu'il dit une parole, et je lui cédai mon lit, où il ne tarda pas à s'endormir sans trop savoir où il était.

Je passai dans la chambre voisine, occupée par Stéphen. Il n'était que midi, et cet incident le privait de son travail ; mais il ne voulut pas me quitter, et, après s'être fait rendre compte de l'entrevue :

— Voilà, me dit-il, un dur caillou dans notre soupe ! Cet homme-là a une araignée dans la sienne. Il ne l'avalera jamais. Il faudra le tuer ou le conduire à Charenton.

— Laissez-moi espérer qu'il se rendra devant beaucoup de patience et de fermeté.

— Mon cher, vous échouerez. Il n'a pas l'intelligence à la hauteur d'une pareille situation, et, par-dessus le marché, si la tête est malade, le corps l'est aussi. Il a la fièvre, et je vais envoyer chercher un médecin. Il ne faudrait pas qu'il lui arrivât malheur ici ; je vois la chose clairement à cette heure. Mademoiselle Merquem s'est créé des devoirs envers lui, il faut qu'elle les remplisse jusqu'au bout. Non-seulement son grand bon cœur l'exige, mais encore l'opinion des gens qui l'entourent. Quant à vous, vous ne pouvez vous passer de la guérison morale de ce monsieur. Il ne mourra pas d'un vrai chagrin, néanmoins, si sa chaudière éclate par le suicide ou par la folie, on trouvera votre bonheur odieux. Il n'y a pas à dire, le monde est comme ça. Il faut se soumettre.

Je courus chercher le médecin, qui entra chez Montroger, examina sa figure et lui tâta le pouls sans qu'il s'en aperçût. Pendant cette consultation, à laquelle assista Stéphane, je fus appelé dehors, et je tressaillis en y trouvant Célio Guillaume, qui me serra la main en silence et me fit une série de signes maçonniques consacrés chez les amis de la Cannelle pour exprimer un ordre suprême. Je devais suivre sur-le-champ et sans faire aucune question le frère qui venait me chercher. J'avais eu le loisir d'étudier mon petit vocabulaire. J'obéis, le cœur palpitant, mais la bouche scellée. Célio me conduisit à la plage, où je

vis sa grosse barque à l'ancre et tout l'équipage, qui se composait de son père et de ses frères, déjeunant sur la grève. Ils me reçurent avec des signes et des paroles symboliques qui me prescrivaient de monter dans la barque et qui ne m'apprenaient rien. Je me hâtai, et, au milieu d'un petit chargement de paille qui formait une sorte d'habitable, je trouvai mademoiselle Merquem assise et resplendissante de tendresse et de bonheur.

— Victoire ! me dit-elle en me tendant les deux mains et en m'attirant à ses pieds, nous triomphons ! notre douceur et notre patience ont déjà leur récompense. Notre pauvre ami s'est bien débattu, mais il cède ; il comprend son devoir, et il avoue que sa dignité est sauvée s'il feint de prendre l'initiative de notre union. Il m'a donné hier soir sa parole qu'il se sentait consolé et calmé par cette bonne résolution, et il compte venir demain vous chercher lui-même. J'ai voulu vous avertir. Je savais que Guillaume était allé à Fécamp. J'ai été l'y rejoindre, et il va m'y reconduire sans que personne m'ait vue ici, sans que personne à la Canielle, excepté mes vieux serviteurs, ait su mon absence. Donc, à demain soir ; soyez calme et prudent. Le brave Montroger a encore quelques mouvements d'humeur. Je vous confie la tâche délicate de le guérir tout à fait à force de déférence et d'amitié. Il fera son devoir, n'en doutez pas. Le fond est généreux. J'ai trop douté de lui, je l'ai peut-être trop ménagé ; mais, en le voyant si bon et si reconnaissant, je ne me repens pas, et je sens que mon bonheur eût été empoisonné par sa résistance. Allons, adieu, courage jusqu'à demain ! Laissez-moi repartir, il le faut.

Je ne pouvais me résoudre à quitter ses mains que je couvrais de baisers, et je ne pouvais pas non plus me décider à lui dire que Montroger, qu'elle croyait bien tranquille et bien résigné dans son château, était là, non loin d'elle, malade de colère et de chagrin. Elle croyait la partie gagnée et nageait dans la joie. Tout était remis en question, et j'avais le cœur navré. J'allais pourtant me taire, la laisser repartir, et assumer sur moi seul la tâche difficile, impossible peut-être, de lui ramener son tyran apaisé, lorsque je vis passer le médecin qui sortait de chez moi. Je demandai à Célie de m'attendre un instant, et je sautai sur la rive pour courir après lui. Il me répondit que le malade avait une fièvre violente et un accablement qui ne lui permettait pas de répondre aux questions. Il allait faire une autre visite et retournerait chez moi pour aviser au cas où le mal prendrait un aspect déterminé. Jusque-là, il ne pouvait dire s'il était grave, ou si ce n'était qu'un accès dont il serait facile de triompher.

Je ne pouvais cacher cette situation à mademoiselle Merquem. Dès qu'elle sut ce qui s'était passé, sa résolution fut prise. Une subite pâleur effaça les roses de son teint ; mais elle saisit ma main pour se lever et me dit en descendant au rivage :

— Il n'y a plus à se cacher, et notre tâche est à recommencer. Ma place est à son chevet, s'il est gravement malade ; sinon je dois être entre vous pour conjurer les orages, et je ne me rebute de rien. Conduisez-moi chez vous.

Elle prit congé des Guillaume et vint avec moi voir le malade, que Stéphane gardait à vue et qui paraissait anéanti.

La journée se passa sans qu'il s'éveillât. Le médecin nous parut un peu inquiet le soir, Célie passa la nuit à surveiller et à partager les soins que nous donnions à son ami. Le médecin revint au point du jour et le trouva bien. Il était calme et dormait sans fièvre. Il s'éveilla enfin après dix-huit heures de sommeil. Célie ne devait se montrer à lui que dans le cas où son intervention paraîtrait utile. En ce moment, elle pouvait être dangeureuse. Elle alla avec Stéphen et Céléo s'assurer d'un logement dans la maison voisine, et je restai seul avec le malade.

Il se rappelait confusément les événements de la veille et n'avait pas conscience d'avoir été indisposé sérieusement.

— Où diable suis-je donc? me dit-il en fixant sur moi ses yeux arrondis de surprise.

— Vous êtes chez moi, à Yport.

— Dans votre lit peut-être?

— Je n'en avais pas de meilleur à vous offrir.

— Ainsi... vous m'hébergez, vous vous dérangez pour moi... Il paraît, ajouta-t-il avec un sourire empreint d'amertume, que nous sommes une paire d'amis? Singulière situation! bien ridicule pour moi, vous en conviendrez! Mais qu'est-ce à dire? je me sens très-faible. Est-ce qu'il y a longtemps que je suis dans ce lit?

Il ne voulut pas croire qu'il n'y était que depuis la veille, et, après avoir fait de vains efforts pour se lever et s'habiller malgré mes instances, il se recoucha comme désespéré. Il avait une peur effroyable de la maladie et de la mort. Cette pusillanimité me rassura pour la suite, et je parvins à le calmer en lui remontrant que le calme seul pouvait le guérir. La

fièvre revint pourtant au bout de quelques heures ; mais M. Bellac, que Célie avait appelé en toute hâte et qui connaissait à fond l'organisation de Montroger, nous rassura et aida le médecin hésitant à se rendre maître de l'accès. Une prostration de vingt-quatre heures résuma la convalescence, et le malade se montra, au sortir de cette crise, doux et soumis comme un enfant. En voyant Célie et Bellac à ses côtés, il se persuada aisément que Célie avait été mandée par moi, qu'elle n'était venue que pour lui, et il nous en témoigna à tous deux une vive reconnaissance.

Quatre jours après son arrivée à Yport, nous nous trouvions, le soir, seuls ensemble. Célie, qui l'avait soigné avec un zèle infatigable, s'était retirée après dîner pour se reposer enfin complètement. Stéphen, las d'être enfermé, avait été respirer l'air de la mer avec Bellac. Montroger, assis devant la cheminée, où brûlait un fagot, essayait de fumer un cigare, et déclarait avec une profonde mélancolie qu'il ne le trouvait pas bon. Il continuait à être effrayé de son état, qui était le plus satisfaisant possible, et j'avoue que j'étais mortellement ennuyé d'avoir à rassurer ce grand enfant, qui semblait avoir oublié toutes les préoccupations des autres pour ne songer qu'à lui-même.

— Je vois, me dit-il en s'apercevant de la langueur de mes réponses, que je vous fais pitié ! Que voulez-vous ! j'ai fait mes preuves de courage, et, comme un autre, je suis capable d'aller au-devant de la mort ; mais l'attendre tranquillement dans un lit, moi qui de ma vie n'ai su ce que c'était qu'une indisposition légère,... c'est au-dessus de mes forces. Donnez-moi

votre parole d'honneur que M. Bellac et le médecin ne sont plus inquiets de moi ?

— Je vous la donne deux fois pour une et sans hésitation, comme vous voyez.

— Merci. Je vous crois, me voilà tranquille. En ne reconnaissant pas le goût de mon cigare, je me croyais repincé. Puisque je peux sans danger penser à vos affaires, parlons-en.

— C'est inutile. Mademoiselle Merquem a dû vous dire ses intentions. Je n'ai qu'à m'y conformer, quelles qu'elles soient.

— Eh bien, elle m'a accordé un an de répit : vous le savez ?...

Je ne le savais pas, et je faillis m'oublier, m'emporter. Je me contins : il divaguait peut-être. Peut-être mentait-il pour m'éprouver : je gardai le silence.

— Vous trouvez que c'est bien long ? reprit-il.

— Je trouve que c'est long, en effet.

— Et que cette exigence de ma part est une noire ingratitude après les soins que vous m'avez donnés ?

— Que vous en semble à vous-même ?

— C'est votre opinion que je veux.

— Si vous êtes résolu à n'en pas tenir compte, inutile que je l'exprime.

— Je suis résolu à en tenir compte.

— Eh bien, j'avoue que vous pourriez vous montrer plus reconnaissant envers le dévouement immense de votre amie et plus généreux envers un rival qui ne se conduit pas en ennemi avec vous.

— Vous avez raison. Je me dis cela à moi-même, mais je ne me persuade pas : quelque chose en moi, l'amour ou l'orgueil, se révolte et se cabre ; mais je

vaincrai ce démon, et, comme je vois bien qu'il me tuerait, je veux le tuer. Donc, nous allons retourner chacun chez nous. Je ne dirai rien, je ne me plaindrai à personne. Je souffrirai en silence, et vous annoncerez votre mariage quand et comme vous l'entendrez. Êtes-vous content de moi ?

— Non.

— Comment, non ? Que puis-je faire de plus ?

— Vous pouvez, en supprimant votre dépit et en combattant votre chagrin, donner à vos amis un bonheur complet et réel, qu'ils ne peuvent goûter sans cela.

— Je peux, je peux ! Vraiment, vous êtes fou, mon cher !

— Je suis dans le vrai, au contraire.

— Non, vous êtes dans l'idéal ! C'est avec ces romans-là que vous avez tourné la tête de Célie. Elle croit naturels et possibles tous les miracles que vous lui promettez et que vous ne lui ferez pas faire. Ni vous ni elle ne me persuaderez jamais que je doive être enchanté d'un bonheur qu'elle me refuse et que vous me volez. Je peux me sacrifier par point d'honneur, par savoir-vivre ; mais n'en pas devenir fou de rage et de douleur, voilà ce qu'il m'est impossible de vous promettre.

— Il est évident que, si vous parlez ainsi à mademoiselle Merquem, c'est lui dire clairement, à elle qui veut vous épargner la souffrance du sacrifice : « J'accepte tout à la condition que vous ne profiterez de rien. »

— Vous allez me dire que je suis un égoïste ? Vous me l'avez déjà dit, et très-durement, je m'en souviens, et cela m'a tellement blessé, que j'ai failli en mourir.

Ne recommencez pas. J'ai fait le serment le plus solennel de ne pas me battre avec vous. Vous pouvez donc me tuer avec des paroles... A votre tour de voir si ce serait généreux !

— Eh bien, puisque l'accusation que j'ai portée contre vous vous paraît injuste, faites-m'en repentir ; je suis prêt à vous en demander pardon du fond du cœur, si vous abjurez tout sentiment de personnalité.

— Vous voulez que je devienne un saint, n'est-ce pas ?

— Vous exigez bien que je sois un ange, vous qui me soumettez à des épreuves qu'à ma place vous ne supporteriez certainement pas !

Cette réponse parut le frapper. Il me serra la main en silence. Je désirais le laisser sur cette impression, et je l'engageai à ne pas se fatiguer davantage à parler.

— Si je vous fatigue vous-même, répondit-il, laissez-moi seul. J'ai tant dormi depuis quatre jours, que je ne puis plus dormir. Je réfléchirai !... Mais je ne vous cache pas que cela ne me vaut rien ; je ne sais pas réfléchir seul, je m'exalte. Voyons, soyez aussi patient que Célie. Ne me grondez pas, parlez-moi comme à un malade ; aidez-moi à penser. Je n'ai pas l'habitude de causer avec moi-même. Le diable qui est en moi prend toujours le dessus.

Je suivis la pente qu'il me traçait, et je lui parlai avec autant d'intérêt et d'amitié qu'il me fut possible de le faire avec sincérité. Il ne m'interrompit pas. L'heure de l'apaisement était venue ; il s'attendrit et pleura en me faisant les plus chaudes protestations d'amitié. C'était un peu trop prompt pour me rassurer

entièrement. Ses larmes ressemblaient à celles d'un homme ivre, et, comme depuis quatre jours il n'avait bu que de l'eau rougie, je me demandai avec un peu d'effroi si sa raison n'était pas menacée.

M. Bellac, à qui je rapportai le lendemain matin notre conversation, me fit une révélation surprenante.

— Ce brave homme, me dit-il, a un vice que tout le monde ignore, excepté son valet de chambre, mademoiselle Merquem, à qui j'ai dû le dire il y a quinze ans, et moi, qui l'ai découvert par l'observation attentive. Il s'enivre tous les jours à diner sans que personne y prenne garde et sans qu'il en ait conscience lui-même. Il ne boit pas énormément, mais il boit sec et avec tranquillité. Son moral est faible et a sans doute besoin d'une certaine excitation quotidienne. Il est de fait qu'elle ne nuit pas à son équilibre matériel et qu'il a une belle santé physique; mais l'intellect souffre de ce régime, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause des *haut* et des *bas* que vous remarquez en lui. Il a tellement pris le pli de recourir à un agent extérieur pour se remonter, que, tous les jours, à la même heure, il est ivre, même quand nous le condamnons à la tisane. Naturellement, cette ivresse à vide, si l'on peut parler ainsi, est pénible et amère, au lieu d'être contenue et savourée comme celle dont il a l'habitude. Naturellement aussi, quand elle se dissipe, au lieu de le laisser rassis et somnolent, elle le laisse expansif et tendre. Attendez-vous, tant que nous ne pourrons pas lui permettre de se gouverner à sa guise, à une crise de dépit injuste chaque soir, suivie d'une crise d'attendrissement exagéré.

Je demandai à M. Bellac si, quand les choses auraient repris leur cours habituel, la raison et l'équité triompheraient.

— Je l'espère, répondit-il; mais il faut une grande patience. Est-ce que cela vous effraye? Il me semble que le dévouement n'est pas autre chose que la patience.

— Quel droit cet homme a-t-il à mon dévouement?

— Aucun; mais mademoiselle Merquem a le droit d'exiger que vous l'aidiez dans la tâche ingrate et douloureuse qu'elle s'est imposée par affection pour vous.

Quand je n'avais pas à agir sur les autres, je redevais un pauvre amoureux bien peu maître de moi, et j'étais envahi par les faiblesses et les emportements que je reprochais aux autres. Bellac eut à me calmer, et j'eus l'occasion de faire une triste étude sur la nature humaine en sentant que sa tranquille raison irritait ma souffrance. Quand Célie vint nous rejoindre et qu'elle me tendit la main en me demandant pourquoi j'étais troublé, j'eus honte de moi-même, et je priai Bellac de ne pas lui répéter mes sottises.

— Non, reprit-elle, qu'il ne me dise rien. Ne me laissez pas croire que vous faiblissez et que je puis avoir la douleur de me trouver aux prises avec votre lâcheté et celle de Montroger. Je ne sais pas si j'aurais la force de combattre ce double mal. Qui donc me soutiendra et me consolera contre l'égoïste, si le dévoué m'abandonne?

— Jamais! jamais! m'écriai-je. Avez-vous promis un an de grâce à Montroger? J'accepte!

— Non, certes, répondit-elle, je n'ai rien promis :

il a rêvé cela; mais je suis bien résolue à le guérir, fallût-il attendre davantage.

Je n'eus pas la force de répondre. Un manteau de plomb tombait sur mes épaules. Montroger sans conscience et sans caractère me paraissait incurable. L'espoir s'enfuyait. Célie était pâle et comme brisée. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Il me la tuait, ce misérable, et ma passion s'était engagée sur un chemin d'idéal si grandiose, que je ne pouvais plus redescendre à l'amour égoïste sans déchoir aux yeux de mon idole.

Je m'enfuis dans la campagne pour combattre seul les furies qui me dévoraient. Ah! que lè positif Stéphane et l'obstiné Montroger eussent eu raison contre moi, s'ils m'eussent vu en proie à cette torture! Ils m'eussent dit que l'amour sublime est un rêve, puisque ceux qui le logent en leur âme et se font une science et une religion de l'y garder pur de tout alliage étaient, à un moment donné, plus lâches et plus bouleversés que les sensualistes. Je me demandai si le culte exalté que j'avais voué à Célie n'était pas l'ouvrage de mon orgueil, et si, vanité pour vanité, celle de Montroger n'était pas plus humaine et plus digne d'intérêt que la mienne.

Ceux qui ont aimé me pardonneront ces défaillances. L'amour a pour complément la passion, qui semble pourtant le combattre; c'est la soif ardente du blessé qui aspire à la vie et qui ne peut s'abstenir de boire l'eau qui le tue.

Je revenais brisé vers le village quand je vis venir sur le sentier, Montroger avec Stéphane, mademoiselle Merquem et Bellac. On lui avait conseillé de prendre l'air, et il s'appuyait sur le bras de Stéphane et sur une

canne. Je lui en voulais tant, que je l'accusai en moi-même de faire l'intéressant et d'exploiter sa courte maladie pour inquiéter ou attendrir mademoiselle Merquem ; je n'étais pas tout à fait injuste, car, en me voyant, il eut peur de paraître vieux et cassé, et se mit à marcher avec autant d'aplomb que moi-même. J'affectais, de mon côté, une fermeté d'âme que j'étais loin de posséder, et nous nous mimes à causer tous ensemble comme des gens qu'aucun souci ne ronge ; mais Célie ne s'y trompait pas : son regard pénétrait dans mon âme avec une expression de crainte et de pitié déchirante.

Stéphén et Bellac faisaient de grands efforts pour soulever le manteau de glace qui nous enveloppait. On s'arrêta dans une petite ferme où Montroger prit fantaisie de boire du cidre et de nous en offrir. Ce cidre normand, délicieux quand il n'est pas détestable, moussait et pétillait comme du vin de Champagne. Stéphén ne l'aimait pas à cet état fumeux ; moi, je le redoutais ; mais Montroger le buvait comme de l'eau et s'y fiait absolument. Il avait grand'soif, il en avala un cruchon presque d'un trait, et tout aussitôt sa langue se délia, il devint expansif et enjoué. Bellac, qui l'observait, me dit tout bas qu'un peu d'excitation ne pouvait lui faire que du bien, et nous poussâmes notre promenade jusqu'à un sentier qui côtoyait le haut de la falaise pour redescendre vers Yport.

— Ah ça ! s'écria tout à coup Montroger à brûle-pourpoint, avant de rentrer au gîte, résumons-nous et décidons quelque chose ! Je me sens tout à fait guéri. Jamais je ne me suis mieux porté. Je ne vois donc pas pourquoi nous ne retournerions pas ce soir

à la Canielle, ou encore mieux à mon petit manoir de Montroger, où nous dînerions tous ensemble. — Acceptez, mademoiselle Merquem ; faites-moi cet honneur et cette joie de venir célébrer chez moi vos accordailles.

Il parlait sérieusement ; mais, voyant l'embarras de Bellac et de Stéphen, devant lesquels il ne s'était jamais expliqué, et qui étaient censés ignorer tout, il ajouta avec une soudaine aigreur :

— Voyons ! il est temps d'en finir avec les secrets de la comédie ! Tous ceux qui ont de l'amitié pour l'heureux fiancé savent bien que la grande demoiselle a fait choix de lui et que, dans trois jours, tout le pays en sera informé.

— Vous vous trompez peut-être, lui répondit Célie, choquée du ton qu'il prenait ; vous me permettrez d'être juge dans la question. Je ne vous ai pas encore autorisé à faire ainsi les honneurs de mon avenir.

— Ah ! je croyais vous satisfaire pleinement en prenant l'initiative ; il me semblait que cela était convenu.

— Oui, mais vous vous êtes ravisé, dit Célie. Permettez-moi de me raviser à mon tour.

— Alors, vous voulez que j'aie le mauvais rôle, je vois ça.

— Vous n'aurez aucun rôle à jouer, reprit-elle, offensée et à bout de patience : je ne compte pas encore me marier, et je vous prie de remettre les choses sur le pied où elles étaient avant que je vous eusse confié mon projet. Je retournerai ce soir chez moi, et je ne recevrai plus aucune visite particulière jusqu'au jour où je ferai connaître ma résolution. Veuillez donc, jusque-là, ne trahir vis-à-vis de personne la

confiance que je vous ai accordée. Je n'ai pas besoin d'adresser la même prière aux autres personnes qui m'entendent.

Elle se leva, irritée contre lui, mais en m'adressant un rapide regard qui semblait me dire : « Soutenez-moi dans ma dignité, je compte sur vous. »

Bellac prit son bras, mais Montroger s'élança vers elle, et, sans s'inquiéter d'être vu par quelque passant, il se jeta à ses genoux en travers du chemin, lui demandant pardon de l'avoir blessée, et jurant qu'elle n'avait pas compris son intention. Il était résolu à voir son bonheur avec joie, et il trouvait pour l'en convaincre des expressions justes et des accents sincères. Il la suppliait d'oublier sa folie, qu'il mettait sur le compte de la fièvre, et de le traiter comme son meilleur ami en acceptant l'invitation qu'il lui avait faite, ainsi qu'à moi, de venir chez lui recevoir, en présence de nos deux amis, sa parole d'honneur et d'amitié fraternelle. Célie dut encore pardonner, et nous dûmes promettre afin de le décider à se relever, car il eût fallu employer la force pour lui faire quitter cette attitude ridicule en pleins champs et arrêter le flot de paroles tour à tour risibles et touchantes qui lui venaient dans cette nouvelle crise. Dès qu'il se vit rentré en grâce, il montra une joie puérile, qui n'était pas exempte de délire ; il se mit à danser sur l'herbe, à divaguer dans un paroxysme de joie, et tout à coup, s'élançant au bord de la falaise, il bondit, avant qu'aucun de nous eût pu le retenir, et disparut.

Le cri perçant de Célie me donna des ailes. Je m'élançai à tout hasard après lui sans savoir quelle chute je pouvais faire, et je me trouvai en même temps que Stéphane dans une crevasse gazonnée où

Montroger était tombé mollement à cinq ou six pieds de profondeur et où il demandait à faire un somme. Avait-il eu une velléité de suicide ou s'était-il moqué de nous ? Stéphane eut beaucoup de peine à lui persuader que le lieu était mal choisi pour dormir, car un élan un peu moins heureux nous eût précipités tous trois dans la mer. Tandis qu'il le grondait sérieusement et le forçait à se relever, je courus rejoindre Célie, dont le cri m'avait déchiré le cœur. Elle s'était déjà rassurée en entendant notre discussion, mais sa pâleur et son tremblement nerveux m'effrayèrent. Elle avait la parole brève et irritée.

— A-t-il voulu se tuer ? me dit-elle, et n'avez-vous pas failli vous tuer, Stéphane et vous, en le retenant ?

— Le hasard a voulu, lui dis-je que nous ayons échappé au danger tous les trois. Quant aux intentions d'un homme ivre, qui peut les saisir ?

— S'il est ivre, que Dieu lui pardonne, reprit-elle, le plaisir qu'il prend à se dégrader ! S'il ne l'est pas et qu'il ait voulu m'épouvanter, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir exposé votre vie... la mienne...

Les paroles se heurtaient sur ses lèvres pâles, et elle s'efforçait de retenir les larmes de colère et d'effroi qui coulaient sur ses joues.

— Calmez-vous, lui dit M. Bellac, asseyez-vous un instant ; tout ceci vous fait beaucoup de mal, je le vois. Que Montroger soit ivre ou fou, le moment est venu de suivre mon conseil.

— Je le suivrai, répondit-elle.

Et elle me tendit la main en s'efforçant de sourire.

Montroger revenait vers nous, morne et lourd. Nous rentrâmes à Yport sans échanger une parole et sans qu'il parût se souvenir de son invitation, que, du

reste, personne n'eût acceptée désormais. Son état d'ivresse était visible.

— Profitons-en, nous dit Bellac en arrivant au village, mettez-le dans une voiture quelconque, et que M. Stéphen le reconduise à son valet de chambre. Je ramènerai de mon côté mademoiselle Merquem à la Canielle. — Vous, ajouta-t-il en s'adressant à moi, écoutez ce qu'elle a à vous dire.

Tandis qu'il allait avec Stéphen organiser les moyens de transport et que Montroger sommeillait dans ma chambre, devenue la sienne, Célie prit mon bras et nous entrâmes dans le petit verger qui touchait à la maison, un délicieux fouillis de plantes folles et de buissons entre-croisés, sanctuaire charmant et parfumé, digne du premier moment d'effusion complète qui vint sur les lèvres de ma divine amie. Elle était encore pâle et tremblante d'émotion, mais elle semblait retrouver la vie en me parlant.

— Nous voici dans un lieu mystérieux, dit-elle en s'enfonçant appuyée sur moi dans ce labyrinthe de verdure; c'est d'un bon augure, car nous entrons à pleines voiles dans le mystère. C'est peut-être là le vrai bonheur... Je n'eusse pas osé y aspirer. Il me semblait égoïste et indigne de nous de cacher notre amour; mais on nous y force, et vous voyez que la raison ou la vie d'un malheureux est à ce prix. J'ai juré à Dieu et au souvenir de mon père qu'il ne serait pas sacrifié, il ne le sera pas; mais vous sacrifier à lui serait insensé et odieux de ma part. Cela ne sera pas non plus. Nous nous marierons en secret, et, si l'on découvre nos relations, j'en serai quitte pour passer pour votre maîtresse. Je n'en serai pas humiliée, et je porterai gaiement ma prétendue faute, habituée que

je suis à me trouver heureuse du témoignage de ma conscience.

Et, comme j'hésitais à espérer que ce terme moyen satisfît la jalousie désormais éveillée de Montroger :

— Ne craignez rien de lui pour moi maintenant, reprit-elle ; j'ai eu patience et pitié, je n'ai fait qu'aggraver son mal. Je saurai replacer notre amitié sur le pied où elle était avant cette condescendance dont il abuse. Ne me voyant plus qu'en public, et m'y voyant libre en apparence de tout lien, il recouvrera aisément l'habitude de me croire enchaînée à lui. Il m'a assez révélé le fond de son amertume, depuis un mois d'explications, pour que je sache bien désormais la nature de son sentiment pour moi. Il n'est tourmenté que de l'affront que doit lui infliger vis-à-vis du public ma préférence pour vous. Il n'a pas su me plaire, et il ne veut pas qu'un autre me plaise. Il en est humilié jusqu'à la fureur, et il a été jusqu'à m'avouer qu'il ne serait pas jaloux d'un amant reçu en secret. C'est l'époux acclamé qu'il redoute et déteste. Eh bien, pour m'épargner l'odieux sacrifice de la vie d'un fou, voulez-vous être, jusqu'à ce qu'il guérisse, l'amant de votre femme ?

— Mais, avec la vie que vous menez, c'est impossible ! m'écriai-je ; vous n'avez jamais rien eu à cacher, vous avez pris l'habitude d'habiter une maison de verre, qui appartient à tout le monde...

— J'apprendrai, répondit-elle avec un sourire qui m'enivra, ce que savent toutes les autres femmes. Ne vivant plus que pour un seul être, je me déroberai au contrôle de tous les autres. J'ai beaucoup parlé de tout cela avec Bellac, j'y ai beaucoup pensé. J'ai le droit de voyager et de me soustraire de temps en temps

à mon entourage, j'ai aussi le droit d'avoir des affaires à Paris...

— Mais notre mariage ? Ignorez vous qu'il est impossible de le cacher ?

— Je ne l'ignore pas. Nous ne pouvons contracter qu'un mariage irrégulier, sur lequel il faudra revenir plus tard pour le rendre légal. Nous irons en Italie où une formalité religieuse est en même temps un engagement civil. Partout l'honneur est lié par un serment de bonne foi, que ce soit un magistrat ou un prêtre qui le reçoive. Partout il faut des publications de bans ; à Rome, où tout s'achète, nous en serons dispensés moyennant finance.

— Un mariage ainsi contracté me répugne. Je suis philosophe et vous êtes déiste. Irons-nous confier le plus pur élan de notre passion, le serment, cette chose sacrée, à une bénédiction vénale qui ne rougirait pas de tricher sa propre légalité ?

Elle ne me répondit pas et ne parut pas entendre les développements que je donnais à ma pensée. Était-elle inquiète ou blessée de mes scrupules ? Sa figure n'exprimait que la réflexion, mais comme si elle eût écouté une voix intérieure.

— A quoi songez-vous, Célie ? lui dis-je. Vous semblez ne plus m'entendre !

— Je vous ai entendu, répondit-elle, je n'ai écouté que vous. Est-ce que j'ai à présent un autre cerveau, une autre conscience que les vôtres ? Oui, je le vois bien, Bellac n'est pas assez pratique, et j'aurai quelque peine à le devenir ; mais à quoi bon le deviendrai-je, puisque vous l'êtes ? Je verrai par vos yeux et il ne me sera pas difficile d'agir en conséquence. Donc, nous ne pouvons pas plus nous marier en secret

qu'en public. Eh bien, nous satisferons à la loi sociale quand nous pourrons ! Qu'importe ? ne sommes-nous pas mariés du jour où nous nous sommes dit que nous nous aimions ? Un homme comme vous et une femme comme moi craignent-ils de se manquer de parole, et leur faut-il prendre les hommes à témoin pour compter l'un sur l'autre ? Tenez, mettez votre main dans la mienne, nous nous appartenons à jamais...

— Oui, marraine adorée, je crois, je suis sûr, je suis heureux et fier, mais... mais je suis fou, et...

— Taisez-vous, dit-elle en rougissant, ce n'est pas ici qu'il faut me rappeler que je vous appartiens.

— Vous m'appartenez dès ce jour ? m'écriai-je, éperdu et comme étouffé par la joie ; vous ne remettrez pas à l'époque indécise et peut-être lointaine de la publicité l'entière effusion... ?

Elle mit sa main, sur ma bouche et ses yeux seuls me répondirent : mais quel regard profond, ardent et brave ! Jamais abandon de la volonté ne sut allier ainsi la volupté de l'amante à l'héroïsme de l'amie. Célie Merquem ne pouvait être faible qu'avec son propre consentement. Surprendre ses sens eût été l'entreprise d'un lâche ; elle savait si bien mettre sa grandeur et sa gloire à se rendre !...

Nous entendîmes les grelots des chevaux de poste qu'on avait été chercher à Fécamp. Nous échangeâmes un seul baiser, et elle mit à son corsage une fleur de liseron blanc en me disant :

— A bientôt ! Je pars la première, restez ici le dernier pour que Montroger parte après moi, et revenez demain au Plantier, vous y trouverez mon premier rendez-vous.

Il fut convenu avec Stéphen qu'il irait m'attendre au hameau de la Canielle, et je vis partir Célie avec M. Bellac. Une autre chaise de poste emmena, dix minutes après, Montroger avec Stéphen. Le pauvre gentilhomme s'était instinctivement réveillé de sa torpeur en voyant partir mademoiselle Merquem.

— Et vous ? me dit-il en s'apprêtant à monter en voiture.

— Moi, je ne pars pas aujourd'hui, répondis-je froidement.

Une lueur de contentement éclaira son visage terne, et il se rendormit, au bout de trois tours de roue, sur sa dernière illusion.

J'ai su dès le lendemain par Stéphen tout ce qui s'était passé dans la soirée. Je peux les suivre.

L'ivresse était dissipée quand ils arrivèrent à Montroger. Le châtelain, sans faire aucune allusion au projet qu'il avait exprimé de nous réunir tous et qu'il avait peut-être oublié, retint Stéphen à diner, et celui-ci, que j'avais chargé de le surveiller au moral et au physique, accepta l'invitation. Il était neuf heures du soir quand ils sortirent de table ; Montroger s'était observé, et il avait été apparent pour Stéphen qu'il avait cherché à le griser, espérant lui faire dire ce qu'il pouvait savoir des nouveaux projets de mademoiselle Merquem. Un peu dépité de n'y pas réussir, il lui proposa pourtant avec beaucoup d'insistance de le reconduire à son gîte. Stéphen comprit qu'il cherchait un prétexte pour aller à la Canielle : il refusa, prit congé et partit à pied ; mais, quand il fut arrivé devant la grille du château, il entendit venir une voiture et s'arrêta à trois pas pour observer. C'était l'équipage de Montroger. Celui-ci mit pied à terre et

sonna lui-même. Il y eut un colloque à voix basse entre lui et Anseaume. Mademoiselle Merquem refusait de le voir. Il insista. Anseaume disparut et revint, cinq minutes après, lui dire d'un ton brusque, et assez élevé pour que Stéphen n'en perdît pas un mot :

— Mademoiselle est occupée et fait savoir à M. le comte qu'elle ne recevra plus personne en audience particulière. C'est demain dimanche, M. le comte viendra comme à l'ordinaire et pourra parler à mademoiselle devant tout le monde.

Montroger remonta en voiture et partit.

Stéphen resta à se promener jusqu'à onze heures autour de la maison pour savoir si Montroger ferait une autre tentative, et ne rentra au village que lorsque tout fut éteint et silencieux dans le château.

J'arrivai à quatre heures le lendemain, au Plantier. Ma tante, que j'avais tenue au courant par mes lettres, m'apprit que personne n'avait rien su des motifs de notre triple absence. J'étais censé avoir fait une course à Paris; Montroger racontait avoir été à la chasse. Quant à mademoiselle Merquem, on ne savait pas qu'elle se fût absentée; elle était censée enfermée avec Bellac pour travailler.

Il me tardait de lire la lettre que ma tante m'avait mise dans la main dès mon arrivée. Voici ce qu'elle contenait :

« Partez avec votre tante en sortant de chez moi ce soir. Quittez-la au bas de la colline en disant que vous allez passer la nuit chez votre ami Stéphen. Faites le tour du parc, vous me trouverez à l'une des portes. »

A huit heures, nous étions à la Caniellé. C'était le dimanche, et mademoiselle Merquem avait fait dire à tous ses habitués qu'elle comptait sur eux. Jamais je ne

m'habillai avec plus de soin et de gravité pour apparaître irréprochablement cérémonieux. J'aurais craint qu'un pli trop négligé de ma cravate ne trahit le bonheur dont j'étais enivré. Je me présentai avec la raideur convenable. J'aurais défié la plus soupçonneuse des Malbois de trouver dans ma tenue et mon regard autre chose que la respectueuse circonspection d'un homme qui se présente pour la première fois.

Montroger était arrivé et s'efforçait de répondre d'un air dégagé aux taquineries de la jeune Emma, qui l'avait déjà entrepris. Il vint me serrer la main et me demander tout haut des nouvelles de Paris. Il joua très-bien son rôle. Il était dans l'état de plénitude décente et calme que lui procurait son genre d'ivresse quotidienne. Je pus l'observer avec surprise dans cette situation que personne ne soupçonnait, et dont j'avais enfin le mot. J'ignore s'il se croyait aviné, mais il se sentait lourd et indécis, et, pour ne point paraître stupide ou distrait, il parlait peu, répondait aux interpellations par des sourires bienveillants ou des airs profonds; il cherchait les coins pour feuilleter les revues ou la terrasse pour fumer. Vers dix heures, il se trouvait allégé et devenait aussi aimable et aussi expansif que le lui permettaient la mesure de son intelligence et celle d'un parfait savoir-vivre.

Je ne m'approchai de mademoiselle Merquem que pour échanger avec elle le nombre de mots strictement nécessaire à la vraisemblance de notre cérémonial. Je la trouvai encore très-pâle et visiblement fatiguée; mais je dus renfermer mon inquiétude.

Ma tante, informée de la conduite misérable et des habitudes d'intempérance de Montroger, était bien d'accord avec moi pour ne pas encourager les rêves

de notre petite Erneste. Ses coquetteries dussent-elles me sauver de la contrainte que subissait ma chère fiancée, je n'eusse voulu à aucun prix sacrifier la folle enfant à mon bonheur. Je coupai donc court à ses entreprises sur le cœur de mon rival en lui adressant tout bas des épigrammes mordantes sur le néant de ses espérances et sur le mauvais goût de sa coquetterie. La crainte de me paraître aussi ridicule que mademoiselle de Malbois l'arrêta et la ramena au jeune la Thoronais, qui était déjà édifié sur le compte d'Emma et qui revenait à Erneste autant par inclination que par dépit contre l'autre fillette. Cette chasse ou plutôt ce chassé croisé aux maris occupa leur soirée, amusa la galerie, qui feignait malignement de n'y rien comprendre, et absorba madame de Malbois, qui ne songea ni à Célie ni à moi. Il n'y eut qu'une escarmouche de sa part dès le début. Elle complimenta d'une façon qu'elle crut adroite mademoiselle Merquem sur son prochain mariage avec M. le comte. Célie sourit et lui demanda pourquoi elle supposait la chose la plus invraisemblable qui pût lui arriver.

— C'est que tout le monde le dit, reprit madame de Malbois. On prétend qu'il ne sort pas de chez vous !

— Il est vrai, dit Célie, que, depuis quelque temps, nous nous sommes vus exceptionnellement presque tous les jours. Nous avons de graves intérêts à discuter ; mais rien n'est changé et rien ne changera dans nos relations.

Et elle ajouta tout bas d'un ton ferme :

— M. de Montroger est libre. Il n'a jamais été et ne sera jamais que mon ami. Faites votre profit de cette

déclaration, et ne répandez pas de faux bruits, si vous voulez que je continue à vous voir.

La dame ne répliqua rien, elle n'était pas bien fière; elle profita de l'avis en effet, et encouragea de la parole et du regard les coquetteries de sa fille à l'adresse de Montroger. Il se laissa faire, il passait doucement de la période du vin grave et respectueux à celle du vin tendre, semi-galant, semi-paternel: mais, s'il prenait plaisir à être le point de mire de la plus jolie personne du pays, il n'en avait pas moins des réveils de jalousie intérieure qui lui faisaient voir et entendre tous les mouvements, toutes les paroles de Célie. Il était rompu à cet exercice. Quand il se fut bien assuré qu'il n'y avait rien à surprendre, il s'égayait jusqu'à aider la petite Malbois à se compromettre par sa pétulance. Dans un moment où l'on traversait la salle voisine pour aller prendre le thé, je le vis effleurer d'un baiser la longue boucle de cheveux noirs qu'elle faisait flotter et voltiger sur son épaule. Montroger était complet. Ce n'était pas son heure de duel ou de suicide.

Cette velléité de coquetterie ou de volupté satisfaite, je le vis promener avec anxiété ses gros yeux sur les personnes réunies autour de la table à thé. Sa figure était transparente. Il s'attendait peut-être à ce que Célie, dont il avait véritablement peur depuis la veille, lui fit la terrible surprise d'annoncer son mariage avec moi. Quand il fut bien persuadé qu'elle ne l'avait pas fait et ne comptait pas le faire, et quand il vit que je n'inspirais à personne le plus léger soupçon de ce genre, il respira, et, en se retirant, il baisa avec effusion la main de Célie, en lui disant tout bas :

— Vous êtes un ange !

Elle eut un froid sourire qu'il ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre. Je quittai ma tante au bas de la colline, après lui avoir dit devant Erneste que je comptais chasser dès le matin avec Stéphane, et que j'allais passer la nuit auprès de lui.

Je fis le tour du parc comme il m'était prescrit de le faire, marchant dans l'ombre avec précaution et suivant les clôtures avec la plus grande attention. L'enclos était vaste, c'était une assez longue promenade; mais une heure au moins devait être nécessaire à Célie pour que tout fût éteint et endormi dans sa maison, et, quand je me retrouvai à mon point de départ sans avoir entendu le moindre appel, je m'accusai d'avoir été trop impatient ou trop ému, d'avoir marché trop vite, ou d'avoir été sourd à quelque signal furtif. Je revins sur mes pas, non sans inquiétude; c'était peut-être en sens inverse qu'il fallait marcher... Nous pouvions faire ainsi l'un et l'autre le tour du parc plusieurs fois sans nous rencontrer. L'automne détachait les premières feuilles des arbres, et la nuit était fraîche. Célie, déjà fatiguée, pouvait souffrir de ce rendez-vous, l'émotion du mystère était à la fois délicieuse et poignante. Tour à tour je hâtais et ralentissais ma marche, en proie à une incertitude vertigineuse; mon cœur battait si fort, que je l'entendais comme un bruit de pas attachés aux miens. Elle m'avait écrit : « Je vous attendrai à une des portes. » Évidemment, elle ne m'avait pas désigné laquelle, afin de pouvoir choisir celle qui lui paraîtrait la plus sûre à un moment donné. Elle devait s'y tenir et m'attendre. Je me mis à courir pour regagner le temps perdu, et je me trouvai devant une petite porte perdue dans les buissons, et que je n'avais peut-être pas observée

suffisamment la première fois. J'allais essayer de la pousser quand ma main fut saisie par une main vigoureuse. Était-ce Montroger ? La nuit n'était pas très-claire, et l'ombre qui nous enveloppait ne nous permettait pas de nous reconnaître ; mais cette main rude, sur laquelle j'appliquai vivement mon autre main pour la paralyser, n'était pas celle du gentil-homme soigneux de son épiderme. Je ne sais à quoi mon adversaire me reconnut, mais il me dit à voix basse :

— Comment, c'est vous ? Je vous prenais pour l'autre !

C'était la voix de Stéphen. En deux mots, il m'apprit qu'étant monté sur la falaise pour se promener, il m'avait vu passer le long du mur. Il avait pensé à Montroger, essayant de s'introduire par dépit du refus essuyé la veille. Il m'avait suivi à distance, et il s'était jeté sur moi, croyant déjouer les projets de mon rival.

Je lui confiai que je comptais aller chez lui, et il était sur le point de me quitter quand un faible soupir que je crus entendre de l'autre côté de la porte me fit tressaillir. Nous prêtâmes l'oreille : rien ; mais j'avais l'esprit frappé, il m'eût été impossible de passer outre.

— Essayez d'entrer, me dit Stéphen, ce n'est peut-être pas fermé.

Je poussai la porte, qui céda sans bruit, et je vis une forme blanche étendue sur le sable à mes pieds. C'était Célie froide, inanimée, morte peut-être ! peut-être épiée et surprise là par Montroger, qui l'avait assassinée ! Tout ce que l'imagination peut improviser de plus tragique se présenta tumultueusement à la mienne. Averti par le cri étouffé qui m'échappait,

Stéphen s'élança près de moi, prit Célie dans ses bras, et, sans perdre la tête, l'enveloppa de sa vareuse, tandis que j'y ajoutais mon vêtement pour la réchauffer. Je l'avais assise sur mes genoux, il frottait ses mains glacées, je la pressais sur mon cœur éperdu; elle ne se ranimait pas. Je me rappelai qu'il y avait un chalet dans le parc; j'emportai Célie dans mes bras, suivi par Stéphen, qui me guidait et me soutenait sur les rapides sentiers. Nous pénétrâmes dans le chalet, dont la première porte était ouverte. La seconde était une porte volante qui nous donna accès dans une pièce chauffée et éclairée où je déposai Célie sur un sofa, près du feu. La chaleur du foyer la ranima, et, dès qu'elle fit un mouvement, Stéphen sortit en me disant qu'il allait monter la garde dehors jusqu'à ce que je vinsse le relever.

— Ah! mon ami, me dit Célie dès qu'elle put parler, qu'elle triste nuit de fiançailles! Je me suis trouvée très-malade hier en rentrant. J'ai eu la fièvre toute la nuit. Le matin, je ne sentais plus que de la fatigue. J'ai cru pouvoir surmonter cela. J'ai dit ce soir que j'avais la migraine, mais c'était plus grave. Je réprimais des frissons qui me coupaient la parole. Quand tout le monde a été parti, je me suis ranimée; j'ai agi, j'ai congédié mes gens, je suis sortie sans bruit, et je suis venue ici allumer ce feu et ces bougies. J'avais des éblouissements. Je me hâtai comme dans un rêve. Je me disais : « J'aurai la force de l'amener là, et, si je dois mourir, je mourrai dans ses bras. » J'ai pu gagner la porte où vous m'avez trouvée; mais, là, j'ai eu une vision. Mon grand-père était debout devant moi. Je me suis bien rendu compte que c'était un rêve; mais d'autres figures confuses m'ont entou-

rée et menacée. Et puis c'étaient les pêcheurs de la Canielle qui m'amenaient ma barque, et je vous y voyais mort, couvert de sang. Je suis tombée et je n'ai plus eu conscience de rien. A présent, je suis bien, très-bien, vous êtes-là,... tout m'est indifférent. Adieu !

Après ce récit, dix fois entrecoupé, et durant lequel ma parole ne semblait pas arriver à son oreille, elle laissa retomber sur mon épaule sa tête charmante, dont les joues vivement colorées contrastaient avec la blancheur livide des autres parties de son visage. Ses yeux essayèrent en vain de se fixer sur moi, ils se fermèrent sous le coup d'une lassitude invincible; elle dormait d'un sommeil effrayant avec des tressaillements convulsifs et des sourires douloureux. Je rappelai Stéphane. Elle était bien sérieusement malade; il fallait aviser à la secourir, mais comment la transporter chez elle ?

— Vous allez rester là, me dit-il, je cours avertir M. Bellac. Il sait tout; il sauvera tout.

Avec qu'elle anxiété j'attendis son retour ! Cécile dormait toujours, si c'est dormir que d'être vaincu par la fièvre en murmurant d'une voix éteinte des paroles inintelligibles. Quelle foudroyante puissance que celle de la maladie ! Dans les romans de convention et dans les scènes de théâtre, l'amour et la joie font le prodige de chasser l'implacable étreinte du délire ou de la stupeur ; mais dans la réalité combien le dévouement le plus ardent arrache peu de miracles à l'impitoyable destinée ! J'étais comme glacé de terreur en trouvant tout à coup Cécile insensible à mes larmes et à mes prières. Comme un fou, je lui demandais de vivre, de guérir, de me voir et de m'entendre. Son

dernier effort avait épuisé sa lucidité; elle ne me reconnaissait plus, elle cachait son visage dans les coussins du divan : elle avait peur de moi ! Une chouette vint glapir sur un arbre voisin. Ce sanglot me fit frissonner comme un enfant.

Enfin Stéphane arriva.

— Allez-vous-en, cachez-vous, me dit-il; voici M. Bellac avec Anseaume, celui-ci ne doit pas vous voir.

Il me poussa dans les buissons, d'où, à la lueur des flambeaux, je vis emporter Célie enveloppée dans sa pelisse de cachemire bleu. Il me sembla qu'elle était morte et qu'on allait l'ensevelir. Bellac paraissait consterné. Il était nu-tête; son crâne chauve brillait aux lumières, et je crus voir des larmes couler sur ses joues. Quelle épouvantable nuit de noces ! Il semblait que le destin eût maudit mon amour. J'étais hébété, et je me laissais conduire par Stéphane, qui m'introduisit sans bruit chez lui, et retourna au château après m'avoir fait donner ma parole d'honneur que je ne me montrerais à personne avant le jour. Je la lui donnai, comprenant à peine ce qu'il exigeait, et je restai inerte, comme si le froid de la mort fût aussi entré en moi.

Il revint me dire qu'elle était un peu plus calme, et il chercha à me donner de l'espérance; mais on est clairvoyant dans la douleur. Je vis bien qu'il était sérieusement inquiet. Dès le jour, je pus m'introduire dans le parc, où pénétraient les gens du village pour s'informer auprès des gardiens, car déjà la nouvelle s'était répandue qu'on avait été, en pleine nuit, chercher le médecin de la maison. M. Bellac avait les meilleures idées générales sur la santé et la maladie,

mais dans la pratique il n'assumait pas sur lui seul les graves responsabilités. Il vint me trouver pour me dire sans ménagements que mademoiselle Merquem avait une fièvre inflammatoire des plus intenses, et qu'il en était effrayé.

— Ne vous accusez pas, ajouta-t-il en voyant mon désespoir ; vous n'avez rien à vous reprocher. Le coupable dort tranquillement pendant que nous avons la mort dans l'âme. C'est dans l'ordre. Elle tombe sous le poids des tortures morales qu'il lui a infligées. Je ne sais pas s'il s'éveillera satisfait quand il saura qu'elle meurt à la peine !

Ma tante accourut bientôt, et Bellac l'introduisit auprès de Célie, qui allait de plus en plus mal. J'errais au hasard autour du château et dans le château même, sans qu'on y fit attention. Tout le pays était bouleversé : on faisait des prières dans les villages, les femmes allumaient des cierges à la Cانيelle comme pour les barques en détresse. La famille Guillaume et plusieurs autres étaient installées dans les cours, ne faisant aucun bruit, ne se rendant pas importunes par des questions, mais rivées contre les portes pour saisir la moindre nouvelle au passage. Stéphane me suivait et m'observait pour m'empêcher de me trahir. C'était inutile, je n'avais ni tressaillements ni sanglots. Je marchais sans trêve, machinalement, sans savoir où j'étais et sans paraître m'intéresser à rien. Je ne me sentais pas la force de survivre à cette femme qui était devenue tout pour moi, et j'attendais sa mort comme le signal de la mienne.

La nuit venue, ma tante, qui ne pouvait laisser sa fille seule au Plantier, l'envoya chercher. Elle ne voulait quitter ni Célie ni moi sous le coup d'un désastre

imminent. Elle ne songeait pas à m'éloigner, elle savait que ce serait inutile. Bellac le comprit aussi et me fit préparer un appartement près du sien.

— Je sais bien, me dit-il, que vous n'y chercherez pas le repos; mais vous y cacherez votre douleur, qui est trop contenue pour ne pas m'effrayer. Voyons, mon ami, rien n'est désespéré tant que la maladie suit la route connue, et il n'y a jusqu'ici aucun symptôme anormal qui déjoue les prévisions de la science.

Le médecin n'essaya pas même donner le change, il désespérait.

Erneste arriva pour aider sa mère auprès de la malade, et je me réconciliai avec elle en la voyant réellement affectée.

Le soir, Bellac ordonna que la maison fût fermée sur nous et sur Stéphane, dont la présence d'esprit et l'activité lui semblaient utiles. Montroger, informé le dernier, vint chercher des nouvelles et insista pour être admis auprès de Bellac. Celui-ci lui fit dire assez durement qu'il n'avait le temps de voir personne. Montroger demanda ma tante, qui refusa sous prétexte de ne pouvoir quitter la malade un seul instant. Tous deux étaient irrités contre lui au point de se sentir incapables de le voir sans l'accabler de reproches. J'eus un accès de fureur contre lui. Je jurai de le tuer, si nous ne sauvions pas Célie.

Erneste ne comprit rien à notre cruauté, et, soit bonté d'âme, soit curiosité, elle profita du trouble où nous étions pour sortir sans rien dire et aller sur le chemin apprendre au comte que Célie était réellement très-mal. En la remerciant de son obligeance, il l'accabla de questions, et naturellement il apprit par ses réponses ingénues que j'étais auprès de la malade et

ne la quittais pas. Erneste vit la faute qu'elle avait commise, à l'accès de dépit et de jalousie qu'il ne sut pas réprimer devant elle. Elle eut beau lui remontrer que ma place était auprès de sa mère et d'elle-même dans cette circonstance ; il s'obstina à entrer et la supplia de prendre sur elle cette infraction aux ordres donnés par M. Bellac, dont il ne reconnaissait d'ailleurs aucunement l'autorité. Erneste jugea qu'il avait raison, que sa vieille amitié avait des droits imprescriptibles, et il entra avec elle dans le château. Là, un peu effrayée de ce qu'elle venait de faire, bien qu'elle n'en comprit pas encore toute la gravité, elle le quitta après l'avoir supplié de rester dans le vestibule, et revint près de nous avouer à sa mère qu'elle n'avait pas cru devoir partager l'injuste aversion de M. Bellac pour l'ami le plus dévoué de mademoiselle Merquem.

Je n'entendis pas ce que lui répondait ma tante, je m'élançai dehors. Je courus droit à Montroger, et, lui saisissant le bras avec une force convulsive, je l'amenai dans la chambre de Célie. Elle était entièrement privée de connaissance, et la mort était réellement sur son front. Il voulut lui parler, je lui mis la main sur la bouche ; il voulut se jeter à genoux à son chevet, je l'en arrachai et je l'entraînai dans l'anti-chambre. Il était trois fois plus fort que moi ; mais, l'eût-il été dix fois davantage, je l'aurais plié comme un roseau. Je le jetai sur un siège en lui disant :

— Triomphez, monsieur ! elle ne sera ni à vous ni à moi. Le médecin croit qu'elle ne passera pas la nuit. Êtes-vous content ?

Il cacha sa figure dans ses mains, et fondit en larmes.

— Il est trop tard, lui dis-je : vos pleurs sont là-

ches, votre repentir ne m'inspire que le dégoût. Allez-vous-en ; le maître ici, c'est moi désormais. Vous n'y remettrez jamais les pieds. Elle est à moi dans la vie et dans la mort, puisque j'ai sa parole ; morte ou vivante, je saurai la préserver de vous. Vous deviendrez fou, vous vous tuerez, si bon vous semble. Elle ne le saura pas, et, si vous voulez que je prenne la peine de la délivrer de vous, il n'y a pas de serment qui tienne, je vous tuerai comme je tuerais une bête féroce que je verrais approcher d'elle. Ah ! vous avez l'égoïsme tenace ! A mon tour de devenir sauvage, et de vous montrer que celui qui abuse de la pitié ne doit plus en espérer quand l'heure du châtiment est venue !

J'ignore s'il s'était enivré plus sérieusement que de coutume et si c'était l'heure où sa volonté était réduite à néant, ou si un véritable sentiment de son crime venait d'entrer enfin dans son âme ; il sortit sans me répondre un mot, remonta dans sa voiture, arrêtée à la porte, et resta là toute la nuit dans l'obscurité, sans bouger, attendant son sort et le mien.

Je ne sais ce qu'il devint pendant sept jours que Célie passa entre la vie et la mort ; j'ignore ce que je devins moi-même et comment les jours et les nuits se succédèrent... Je ne la quittai pas d'une heure. Ma pauvre tante et Erneste furent infatigables ; Bellac fut sublime de courage, Stéphen sublime d'affection pour moi. Enfin Célie dormit profondément pendant quelques heures, et j'assistai à un réveil véritable. Elle ouvrit les yeux, et fit signe qu'on la soulevât pour qu'elle pût regarder où elle était.

— C'est étrange, nous dit-elle, d'une voix éteinte, que l'on puisse naviguer si longtemps sur un lit !

Comme j'ai été battue par la tempête ! et ce lit n'a pas sombré !

Elle ne reconnut pas Bellac, et, le prenant pour Guillaume, elle s'attacha à son bras en lui disant :

— Emporte-moi donc et mets-moi sur le sable, que je me repose.

Puis, se retournant de mon côté, elle me regarda avec un sourire enfantin et timide :

— Mon filleul !... dit-elle. Oh ! je vous voyais ramener mieux que les autres pour me sauver.

Le médecin, croyant qu'elle me prenait pour un de ses paysans, en fit entrer quelques-uns qui se tenaient sous les fenêtres, en leur prescrivant de ne rien lui dire ; elle les reconnut et dit à la mère Guillaume en me prenant la main :

— Tu sais, mère, c'est mon mari !

On crut qu'elle divaguait encore.

Bellac fit sortir tout le monde excepté ma tante et moi, dont Célie ne voulait pas quitter la main. Elle resta une heure immobile, les yeux fermés, pâle comme l'aube et divinement belle avec ses cheveux crépelés, qui tombaient sur ses épaules. Après ce repos complet, elle reconnut d'abord le portrait de l'amiral placé en face de son lit, puis sa chambre, et elle nous demanda pourquoi elle était couchée, au lieu de nous recevoir au salon. Quand elle se rendit compte de ce qui s'était passé, elle prit nos mains à tous trois, et les baisa en nous demandant pardon de notre inquiétude et de nos fatigues. Elle ne se souvenait pas d'avoir souffert et nous jurait qu'elle était guérie. Elle ne parut pas se souvenir non plus de Montroger.

Quelques heures plus tard, elle eut un peu d'agitation, et, me rappelant près d'elle, elle me dit tout bas :

— Est-ce que *l'ennemi* était près de moi durant cette maladie ? S'il y vient, renvoyez-le. C'est lui qui me tue !

— Vous ne le reverrez jamais, répondis-je, je l'ai chassé.

— Merci, reprit-elle. Il a été trop cruel pour moi. Est-ce que je n'avais pas le droit de vivre ? Sauvez-moi de lui toujours.

Le lendemain, elle était hors de tout danger, et sa terreur était dissipée ; elle voulut savoir ce qui s'était passé entre Montroger et moi. Elle était trop faible pour supporter la vérité. Je lui répondis que nous étions au mieux ensemble, et qu'elle n'aurait plus jamais à se plaindre de lui.

Elle entra en convalescence ; mais, excepté ses paysans, Stéphen et le petit Moïse, qu'elle voyait un instant avec plaisir, elle ne voulut recevoir personne, et nous restâmes près d'elle sans nous occuper de ce que *les connaissances* en penseraient. Nous avons traversé des épouvantes auprès desquelles disparaissait complètement la puérile menace de ce petit monde. Elle-même ne s'en souciait plus et n'aspirait qu'à partir avec nous pour le Midi, dès que ses forces le lui permettraient.

Ma tante ne voulait pourtant pas la laisser seule avec moi, et elle commençait à s'inquiéter de ce que sa fille penserait d'un dévouement si prolongé de notre part. Erneste avait l'air de le trouver tout simple. Mademoiselle Merquem vivant seule et sans famille, la société de deux amies lui était bien nécessaire dans son état de faiblesse. Célie était une sainte que ma présence ne pouvait pas compromettre. N'étais-je pas, d'ailleurs, un de ces hommes sérieux avant

l'âge, qu'une femme comme elle avait le droit de traiter comme son frère ? Elle ne s'étonnait plus de voir Montroger exclu de son intimité.

— C'est un homme faible, disait-elle, il ne sait pas dominer son chagrin. Il perd la tête, j'ai vu ça. J'ai eu grand tort de m'y laisser prendre. Il eût été très-génant ici, et on fera bien de le tenir à distance jusqu'à ce que notre chère malade soit tout à fait rétablie.

Elle revenait trop souvent à ces réflexions d'une condescendance gratuite devant sa mère pour que celle-ci n'en fit pas la remarque.

— Erneste devine tout, me dit-elle en confidence ; elle affecte trop de ne rien pressentir, elle nous cache quelque chose : tâche donc de l'observer...

C'était mon devoir, j'observai. La petite rusée semblait se plaire beaucoup à la Canielle malgré le calme et le silence que nous faisions autour de Célie : elle s'y montrait charmante, attentive, doucement enjouée, studieuse même contrairement à ses habitudes, et particulièrement éprise du vieux parc, où elle passait des heures à lire dans le chalet. Le soir, dans les brumes tièdes d'octobre, elle s'enveloppait de sa mantille et se plaisait à courir comme une ombre légère, du parterre qui environnait la maison au donjon qui dominait la falaise. Elle revenait vite sur ses pas, nous parlait en riant par la fenêtre du salon, et retournait faire ce qu'elle appelait son ascension ; elle répétait plusieurs fois cette gymnastique. Sa beauté et sa santé charmaient Célie, et ma tante en était fière. Moi, je remarquais que chaque disparition du joli fantôme se prolongeait plus que de raison, et que chaque réapparition sur la terrasse ressemblait à une

précaution de plus en plus rapide et agitée. Je feignis devant elle d'avoir à écrire et de quitter le salon sans méfiance. Je me glissai dans le parc et je la suivis. Elle ne monta pas jusqu'au donjon et s'arrêta dans le chalet, où elle resta quelques instants seule. Elle ressortit, se dirigea vers un gros arbre qui se penchait en dehors de la clôture, et y cacha quelque chose dont je m'emparai dès qu'elle se fut éloignée. C'était une lettre que vint chercher au bout de cinq minutes un paysan que j'observai sans me montrer, mais qu'il me fut impossible de reconnaître, bien que son pas un peu lourd et sa respiration un peu forte me fissent penser à Montroger.

Il s'éloigna après avoir beaucoup exploré l'arbre, qui ne contenait plus rien pour lui. Dès qu'Erneste fut couchée et endormie, je remis la lettre à ma tante. Il n'y avait ni adresse ni signature, mais c'était bien l'écriture d'Erneste. « Vous ne me verrez pas ce soir, vous ne me verrez même plus. Maman a l'air de se douter de quelque chose ; mais voici mon bulletin : Notre ange va de mieux en mieux. Vous pouvez vous tenir tranquille à présent, car ce n'est certainement pas pour moi que vous venez dans l'ombre et le mystère chercher le baume céleste ; le temps devient froid, et je ne me soucie pas d'attraper des rhumes de cerveau pour vos beaux yeux, dont j'ai séché les larmes. »

— Maudite enfant ! soupira ma tante. Elle avait des rendez-vous tout près de nous ! il lui fallait ce roman pour tuer le temps !

— Le roman est très-innocent de sa part, lui dis-je ; mais Montroger est un misérable et un imbécile qu'il est temps de châtier.

— Tu veux donc tuer Célie ? s'écria ma tante en

joignant les mains. Encore cette menace de duel ! c'est horrible, et je meurs de tout cela, moi aussi.

La douleur de ma pauvre tante me fit rentrer en moi-même. Je lui promis de considérer Montroger comme un enfant et de le traiter en conséquence, sans souffrir qu'Erneste fût compromise par l'éclat de mon ressentiment ; mais il fallait que la jeune fille reçût une leçon, et nous convinmes de la lui infliger. En effet, dès le lendemain, ma tante lui montra sa lettre, et lui déclara que je comptais aller demander raison à M. de Montroger de sa conduite envers nous, Erneste surmonta vite un instant d'effroi, et, sous le coup du dépit, elle voulut s'expliquer avec moi devant sa mère.

— Vous êtes bien content d'avoir trouvé ce prétexte, me dit-elle, pour vous défaire d'un rival qui vous gêne ! Allez donc, mais je vous déclare que Célie va être instruite de ce qui se passe, et c'est sur elle que je compte pour vous retenir et pour m'absoudre. Où est donc mon crime ? Vous plait-il de me le dire ? J'ai eu plus d'indulgence et de bonté que vous. Je n'ai pas voulu voir devenir fou d'inquiétude un malheureux que vous repoussiez trop cruellement. Quand Célie saura le chagrin qu'il a eu et que vous lui cachez, elle le plaindra et m'approuvera d'avoir adouci vos rigueurs. Vous-même, qui vouliez à tout prix assurer le repos de la malade, vous devriez me savoir gré d'avoir réussi à faire tenir Montroger tranquille. Croyez-vous que sans moi il n'eût pas forcé toutes vos consignes et au besoin enfoncé les portes ? On me doit ici plus de reconnaissance qu'à personne, et vous pouvez m'espionner, me blesser, m'enfermer comme une petite fille coupable ; ma conscience me dira tou-

jours que vous avez agi en égoïste, en jaloux et en despote, tandis que je n'ai songé qu'à faire le bien et à rétablir la paix. J'aime mieux mon rôle que le vôtre.

Ma tante était fort ébranlée et près de lui jurer qu'elle ne la trouvait qu'imprudente; mais je voyais plus avant qu'elle dans les projets d'Erneste, et je demandai à celle-ci si elle avait à nous montrer des lettres de Montroger, à l'appui de cette grande douleur qu'elle lui attribuait peut-être gratuitement.

— Vous supposez donc, reprit-elle, que l'inquiétude inspirée par Célie est le prétexte dont il s'est servi pour me faire la cour?

— Oui, je me permettrai de supposer cela jusqu'à preuve contraire.

— Eh bien, ceci est mon secret, et vous ne le saurez pas.

— Je le saurai dès aujourd'hui, car j'irai réclamer toutes vos lettres à M. de Montroger, et il faudra bien qu'il les restitue à votre mère.

— Épargnez-vous cette peine, il me les rendait à mesure, et je les ai toutes, je peux vous les montrer.

— Et les siennes?

— Vous ne les verrez pas.

— Ce refus est un aveu. Il est donc certain pour votre mère et pour moi que ce lâche cherche à vous compromettre.

— C'eût été un bon tour à vous jouer, mon cousin, pour vous punir de lui avoir enlevé celle qu'il aimait. Oh! ne niez pas! Je sais tout, vous épousez Célie, et maman bénit vos amours. Moi, je suis ici parce que l'on ne sait que faire de la pauvre Erneste dans cette situation délicate,... convenable pour moi, si l'on veut! Il faut que je m'y comporte en petite fille de cinq ans

bien sage et ne comprenant rien ; mais c'est trop compter sur ma sottise. Je vois clair depuis longtemps, et vous savez bien que, dès le premier jour, je vous avais averti des projets de ma mère. Depuis une quinzaine, je suis encore mieux renseignée, car j'ai confessé M. de Montroger sur tous les points. Ce n'était pas difficile, il est si simple ! A présent, faites un scandale, si cela vous plaît. Perdez-moi, vous serez forcé de me marier plus vite avec celui que j'ai choisi.

— Tu ne seras pas compromise et tu ne l'épouseras pas, répondit madame du Blossay. S'il parle, il faudra bien que ton cousin le réduise au silence ; mais, qu'il se conduise bien ou mal, je ne te donnerai pas à un homme sans caractère, sans dignité, et qui a en outre la plus funeste habitude...

— Il boit trop de vin ? reprit Erneste en riant. Je sais cela aussi. On croit toujours que les petites filles sont sourdes ou stupides ! Eh bien, ce grand vice ne m'inquiète pas du tout. Je mettrai de l'eau dans le tokai de M. le comte et dans son bordeaux, s'il le faut. Vous dites qu'il est sans caractère ? C'est la première qualité que j'exige d'un mari. Le petit la Thoronais me fait peur, il est têtù, et je le crois économe, enfin il me déplaît. J'ai fait semblant de me réconcilier avec lui pour punir Emma ; mais Emma s'est retournée vers Montroger, et je n'entends pas cela. Elle échouera auprès de l'un et de l'autre, et, moi qui suis en passe à présent de choisir l'un ou l'autre, je choisis celui qui me convient. Ne me dites pas non, maman, vous y consentirez, et avec satisfaction, vous verrez ça ! Je sais que le moment n'est pas favorable. Vous êtes indignée du peu d'empressement qu'il a mis à céder la place à votre cher neveu. Il a été faible,

obstiné, fantasque. Célie croit que ce sont ses emportements et ses irrésolutions qui ont causé la terrible maladie qu'elle vient de faire. Moi, je n'en suis pas si persuadée que cela, et j'ai ôté ce remords à Montroger pour l'empêcher de se brûler la cervelle. Vous souriez ? Vous croyez qu'il n'aurait pas eu ce courage ? Vous vous trompez. Je l'ai vu dans des crises affreuses. Je l'ai raisonné, grondé, sermonné, j'ai été sa confidente et sa consolatrice. Il n'y a pas un mot de moi, il n'est question que de Célie dans mes lettres. Il eût pu les garder et les montrer à l'univers entier sans me faire le moindre tort. Si je les lui ai reprises, c'est que je tenais à vous les faire lire le jour où il viendrait vous demander ma main. Or, il y viendra avant qu'il soit huit jours, je vous le déclare, parce que nos courts entretiens ou l'échange de nos billets de chaque soir sont devenus pour lui un besoin, une habitude. Est-il amoureux de moi ? Il n'en sait rien, et, moi, je n'en suis pas sûre ; je sais seulement que je lui suis devenue nécessaire, que je l'ai plaint, lui que personne ne plaignait plus, que je me suis emparée tout naturellement de sa confiance, enfin que mon esprit a relevé le sien et le gouverne en attendant qu'il le domine. Tenez, maman, ajoutez-elle, je vous ai assez tourmentée, il fallait bien punir un peu M. Armand de sa trahison et de ses menaces. Pardonnez-moi le chagrin que je vous ai causé, et consolez-vous un peu en lisant les lettres de Montroger. Venez au chalet, c'est là qu'elles sont cachées avec les miennes. Vous y verrez que je n'ai été ni légère ni coquette, et que je n'ai pas reçu la moindre déclaration. — Venez aussi, Armand ; je veux vous prouver que votre ennemi n'a pas seulement songé à

me séduire et que vous n'auriez pas de prétexte convenable pour lui chercher querelle.

La correspondance était effectivement irréprochable de part et d'autre. La jeune fille était fière et chaste, et trop habile pour avoir donné prise sur elle. Montroger lui exprimait sa reconnaissance en termes respectueux qu'il eût voulu en vain rendre énergiques ou tendres. Il ne savait guère écrire, et, craignant d'en trop dire, il n'en disait peut-être pas assez pour peindre le sentiment qu'Erneste lui attribuait.

— Il résulte de tout cela, lui dit sa mère, que tu as fait un rêve et que le comte persiste à aimer mademoiselle Merquem. Je ne comprends pas que tu manques de dignité au point de vouloir lutter contre un souvenir si obstiné !

— C'est là précisément ce qui me plaît et m'intéresse, répondit Erneste. J'ai voulu triompher de ce souvenir, et j'ai réussi.

— Comment le sais-tu ? Il te l'a dit ?

— Il s'en est bien gardé ! Il savait parfaitement qu'au premier mot d'amour, il serait chassé. A présent que je le congédie tout naturellement, — car j'espère que ma missive d'hier soir va être remplacée dans l'arbre, — il va s'ennuyer, et vous le verrez arriver avant la fin de la semaine.

— Tu sais que c'est un refus qu'il viendrait chercher ?

— Pourquoi, maman ? Dites, et soyez nette, puisque je sais tout,

— Eh bien, je serai très-nette. En supposant que la conduite de Montroger envers mademoiselle Merquem eût été irréprochable, je n'estime pas un homme qui

prend pour confidente de ses amours et de ses chagrins une jeune fille à l'insu de sa mère, qui lui demande des rendez-vous et s'introduit le soir dans le lieu qu'elle habite, au risque d'être vu et de la perdre de réputation.

— Pardon, maman, il ne s'est jamais introduit dans le parc. Il eût fallu que j'eusse les clefs et que je consentisse à m'en servir; j'espère que vous ne me supposez pas capable d'une pareille absurdité. Je n'avais pas besoin de me promener dans le parc avec M. de Montroger, moi; je lui parlais à travers la grille comme une novice au parloir, et jamais il n'a franchi le seuil du lieu que j'habite, comme vous dites fort bien.

— Mais on pouvait vous surprendre ?

— On m'eût vue causer avec un paysan. Il s'était déguisé.

— Et si l'on vous eût écoutés ?

— On nous eût entendus parler de mademoiselle Merquem. Tous les paysans, tous les passants demandent de ses nouvelles, et on ne refuse pas de leur en donner. Mais vous détestez à présent ce pauvre comte, et vous êtes décidée à le refuser ?

— J'y suis décidée.

— C'est l'avis d'Armand aussi ?

— C'est mon avis.

— Vous n'avez pas toujours pensé comme cela.

— Nous ne le connaissions pas assez; à présent, nous le connaissons trop.

— Voyons, Armand, ne nous cachons rien. Ce mariage assurerait pourtant le tien.

— Ce mariage ne changerait plus rien à ce qui est résolu maintenant; mais, fût-il le prix de mon

bonheur, tu ne vas pas me supposer assez lâche..

— Non ! je t'estime, je te connais. Eh bien, vous avez raison tous deux. Il faut refuser M. de Montroger. Je comptais vous prier de le faire.

Et, comme nous la regardions avec surprise, elle ajouta en éclatant de rire :

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Eh bien, je vais m'expliquer. Je connais ses irrésolutions, sa faiblesse, sa lâcheté, si vous voulez que je me serve de ce mot-là. Il m'avait fait la cour assez sérieusement aux soirées d'ici et dans les parties de campagne où nous nous sommes rencontrés. J'ai toujours affecté de ne rien prendre au sérieux et de me moquer de lui. Nous n'avons parlé raisonnablement que le jour où il m'a parlé de Célie dans la douleur. Je ne lui ai pas reproché d'avoir joué avec moi auparavant comme avec une petite sotte. Il a senti ma générosité, et je le tiens par là ; mais il ne me convient pas de le voir hésiter ou se repentir à la veille du mariage. Il me convient encore moins de passer pour un pis aller aux yeux du monde. Il me convient, au contraire, qu'il soit puni de ses premières velléités par un refus, qu'il en soit surpris, mortifié, et qu'il en ait du chagrin. Il convient qu'il insiste auprès de moi et qu'il subisse l'épreuve du temps ; enfin j'entends qu'il m'épouse après une passion... moins longue que celle qu'il a eue pour Célie, — il serait peut-être chauve ! — mais assez violente pour assurer mon triomphe et mon ascendant sur lui dans l'avenir.

Elle exigea, comme condition à l'assentiment momentané qu'elle donnait au refus de sa mère, que le billet qui congédiait Montroger fût remplacé dans la cachette accoutumée. Ma tante eût voulu lui faire

changer la rédaction trop peu sérieuse de ce congé. Elle n'y voulut pas consentir.

— Si vous voulez qu'il le croie sérieux, dit-elle, il faut qu'il soit de mon style et spontané. Si vous me le dictiez, il n'est pas assez niais pour ne pas voir qu'il m'est imposé.

Ma tante céda en déclarant que, si Montroger apportait une lettre, nous la lirions avant elle.

— C'est tout ce que je désire, répondit-elle avec fierté.

Il était difficile de briser un caractère aussi déterminé et d'émouvoir un cœur aussi calme. La mère pleura en secret et tomba dans de graves perplexités; elle ne pouvait en vouloir autant que moi à Montroger, elle avait caressé un instant l'idée de lui voir épouser Erneste. Elle y revenait, contrainte et forcée, inquiète et chagrine, mais sans repousser absolument toute confiance dans la pénétration de sa fille et dans l'énergie de sa volonté pour faire de Montroger un autre homme.

Les événements, qui sont essentiellement positifs, la plupart du temps, donnèrent raison au positivisme de la *filie du siècle*; c'est ainsi que madame du Blossay, dans ses jours d'effroi et de tristesse, appelait sa fille.

La lettre que je rapportai le soir, en échange de celle que j'avais déposée dans le creux de l'arbre, était presque une déclaration :

« Que vais-je devenir ? Je ne vous verrai plus ? C'est impossible, c'est à en devenir fou. Qui me parlera d'elle ? qui me guérira par la raison et la douceur de cette passion fatale qui m'a rendu si coupable et si malheureux ? Vous n'avez donc pas de pitié ? Vous ne

comprenez donc pas que, sans vous, je vais retomber dans ma folie? Ayez patience, faites que je sois sauvé, etc., etc. »

— Quand je vous le disais ! s'écria Erneste en nous lisant l'épître que je lui avais donné la satisfaction railleuse de décacheter devant nous ; à présent, soyez bien tranquilles ! je n'écirai plus. Je ne mettrai plus le pied dans le parc ; tout va selon mes souhaits.

Trois jours après, Montroger écrivit à ma tante pour la supplier de lui accorder une entrevue au Plantier. Elle craignait que je ne voulusse l'accompagner, et, sans m'avertir, elle prétexta la nécessité d'aller donner quelques ordres chez elle. Elle ne me rendit compte des faits qu'après son retour. Montroger lui avait paru sérieusement amoureux et nullement exalté par l'ivresse. Elle l'avait trouvé pâle, un peu nerveux, mais très-contenu. Elle lui savait gré avec raison de n'avoir pas prononcé le nom de mademoiselle Merquem. Il agissait comme s'il n'eût jamais prétendu à elle, ou comme s'il l'eût complètement oubliée. Ma tante, sans lui parler de moi, ne lui cacha pas qu'elle savait ses entrevues avec Erneste. Sa fille, disait-elle, lui avait tout confié en le congédiant. Il ne chercha pas à s'excuser.

— J'ai eu, dit-il, un tort grave en ceci, et jusqu'au jour où j'ai apprécié mademoiselle du Blossay, ma vie a été une suite de fautes dont elle m'a forcé à me rendre compte. Elle m'a ouvert les yeux, elle m'a fait une conscience nouvelle. Mon avenir sera meilleur, si elle daigne s'en charger.

Ma tante m'avoua qu'elle s'était laissé gagner à ces promesses qui paraissaient sincères, et qu'elle n'avait pas dit non d'une manière absolue. Elle prétendit

douter de la sympathie d'Erneste pour lui et promit de la consulter, remettant son propre consentement à une époque assez éloignée pour qu'on pût s'assurer de la guérison qu'il annonçait comme un fait accompli. Il donna sa parole d'honneur de ne mériter aucun reproche pendant cette épreuve.

Il tint parole ; il ne reparut pas à la Canielle ni aux environs jusqu'au jour où Célie lui fit dire qu'elle le recevrait avec plaisir comme ses autres amis. Il vint en visite, Erneste ne se montra pas au salon ce jour-là. Il s'enquit respectueusement de la santé de Célie, lui baisa la main comme de coutume, serra la mienne comme celle d'un ami, resta un quart d'heure à parler agriculture et politique et se retira avec une dignité parfaite.

Il n'y eut pas d'explication entre Célie et lui, non plus qu'entre lui et moi. Il n'y en eut jamais, et je crois qu'en ceci il obéit aux conseils et aux injonctions d'Erneste. Elle craignait qu'il ne dît ou ne fit quelque sottise nouvelle, elle ne voulut pas le voir humilié de nouveau. Elle eut raison, Le silence absolu de Montroger était la meilleure preuve qu'il pût nous donner du retour de sa raison.

Célie était encore très-faible quand l'hiver se fit sentir. Nous partîmes avec elle pour Cannes, où elle se rétablit peu à peu, non sans quelques rechutes de langueur. Nous n'avions annoncé notre mariage à personne, et, chose étrange, personne ne le présentait. On en était venu à croire impossible que la *grande demoiselle* consentît jamais à prendre un maître, et l'état de sa santé ne permettait pas de croire qu'elle eût conçu un sentiment tendre en se débattant

contre la mort. On avait cru, avant sa maladie, qu'elle se décidait pour Montroger; l'attitude désormais excellente de celui-ci déjoua cette supposition. Je m'étais rendu à Paris pour y attendre Célie quelques jours avant qu'elle quittât la Canielle, et on passa plusieurs semaines sans savoir que j'eusse accompagné ma tante et sa fille dans le Midi. Bellac et Stéphen nous avaient suivis avec Moïse. Nous formions une petite colonie à laquelle, au milieu de l'hiver, Montroger demanda la permission de s'adjoindre. Célie et madame du Blossay y consentirent. Il loua une villa non loin de la nôtre et vint voir souvent ma tante, sans jamais parler du passé avec aucun de nous. Il fut bientôt certain qu'Erneste disposait de lui comme de sa chose et s'attachait à lui par le sentiment qu'elle avait de sa faiblesse et de sa propre force. Ce genre d'amour bouleversait toujours les notions de sa mère, qui ne comprenait pas le dévouement sans l'enthousiasme; mais il lui fallut bien accepter le fait impérieux et sans réplique. Montroger mit tant de persévérance et de sincérité dans sa recherche, que ma tante dut annoncer à ses connaissances de Paris et de Normandie le prochain mariage de sa fille avec lui. Erneste exigea que le mariage se fit en Normandie pour que l'on y vît bien que son fiancé n'était ni pâli ni maigri par le dépit que les Malbois eussent pu lui attribuer. Célie n'était pas encore en état de quitter le Midi, et je me résignai à la laisser pendant huit jours aux soins de Bellac et de Stéphen pour aller assister aux noces très-splendides de ma petite cousine. Mademoiselle de Malbois, qu'elle écrasa de son luxe et de ses diamants en la traitant comme sa meilleure amie, en sécha de dou-

leur, et ne fut pas consolée par le jeune la Thoronais, encore qu'il ne parût pas inconsolable.

Dès que je fus de retour à Cannes, nous annonçâmes aux amis communs notre union prochaine, et ma tante revint la bénir aux premiers jours du printemps. Nous étions heureux enfin, sans bruit et sans éclat, modestement, chastement, comme il nous convenait de l'être. Célie avait falli payer de sa vie la douceur adorable de ses instincts et l'inépuisable charité de son âme. Pouvais-je lui faire un reproche de mes souffrances, moi qui avais été enivré et subjugué par cette bonté souveraine, charme divin dans une femme qui eût pu s'attribuer l'indépendance de la supériorité intellectuelle et l'orgueil de la vertu incontestée?

Au moi de mai, je demandai à ma chère compagne si elle ne souhaitait pas retourner chez elle; elle me répondit en souriant qu'elle n'en savait rien.

— Vous devez pourtant regretter vos habitudes, vos vieux amis, vos braves matelots surtout, et votre mer gris de perle, et le vieux parc, et le canot du petit amiral !

— J'aimerais tout cela davantage, si vous l'aimiez, répondit-elle; mais, si vous préférez la mer bleue, les mariniers du Midi et notre villa, je suis prête à me fixer ici pour toujours sans aucun regret. Je vous l'ai dit souvent, je n'ai plus de passé, je ne sais plus rien de la grande demoiselle, sinon qu'elle s'était gardée digne d'être aimée et capable d'aimer. Je n'ai plus ni goûts, ni habitudes, ni affections, ni plaisirs en dehors des vôtres. Si vous voulez que j'oublie tout ce que j'ai appris, j'oublierai même que j'ai su quelque chose et que j'ai aimé l'étude. Rien ne m'est plus,

plus ne m'est rien de ce qui n'est pas vous. Si quelque jour vous trouvez ma tendresse trop absorbante ou trop monotone, je le verrai bien : alors, je retournerai à mes occupations, sans humeur et sans regret. J'aurai été heureuse du grand bonheur, et je saurai me contenter du moindre. Si Dieu me donne des enfants, je les élèverai sous vos yeux, d'après vos idées, et je ne serai certes pas à plaindre, car je suis sûre de rester votre meilleure amie. Noubliez pas que j'ai été longtemps une personne raisonnable, et sachez-vous que la raison commande d'être absolument dévoué et soumis à ce que l'on aime par-dessus tout. J'ai accepté l'amour, non comme un égarement et une faiblesse, mais comme une sagesse et une force dont, après quelque doute de moi-même, j'ai été fière de me sentir capable. Chaque jour qui s'est écoulé depuis ce premier jour de confiance et de joie m'a rendue plus sûre de moi-même, plus fière de mon choix, plus reconnaissante envers vous. A présent, commandez-moi ce que vous voudrez, puisque je ne connais plus qu'un plaisir en ce monde : celui de vous obéir.

Je dus accepter cet abandon absolu, continu, irrévocable de sa volonté. Le refuser eût été le méconnaître. Je lui ai juré et je me suis juré à moi-même que je me servais de cette possession de son âme pour faire d'elle la plus respectée et la plus heureuse des femmes. Je me mépriserais profondément le jour où je croirais y avoir le moindre mérite. Avec une telle compagne, la vie est un rêve du ciel. Jamais pareille égalité d'âme ne fut le partage d'une créature humaine. J'ai trouvé en elle un ami sérieux, solide dans toutes les épreuves, spontanément généreux et pru-

dent, comme si son doux et profond regard embrassait à la fois les deux faces du vrai dans l'appréciation de toutes les choses de la vie. Doit-elle à la seule impulsion d'une nature inouïe de perfection, ou à la forte et paisible éducation qu'elle a reçue de Bellac, cette lucidité du cœur et de l'esprit ? Il y a de l'un et de l'autre. Bellac est un sage dans toute l'acception du mot classique, mais Célie est un sage avec la tendresse infinie d'une femme et d'une mère, avec l'enthousiasme d'un poète et d'une amante. Peut-être ne sait-on pas à quel degré de charme et de mérite pourrait s'élever la femme bien douée, si on la laissait mûrir, et si elle-même avait la patience d'attendre son développement complet pour entrer dans la vie complète. On les marie trop jeunes, elles sont mères avant d'avoir cessé d'être des enfants. On les élève, d'ailleurs, de manière à prolonger cette enfance toute la vie ; aussi ont-elles perdu toute puissance réelle et toute action légitime dans la société.

En savourant mon bonheur et en réfléchissant à l'existence exceptionnelle qui avait fait de Célie une femme d'exception, il m'est arrivé parfois d'être forcé de reconnaître que Montroger avait été le levier inconscient des mérites de sa vie et des joies suprêmes de la mienne.

Je jugeai, après six mois de séjour dans le Midi, que le Nord lui serait plus favorable et plus doux à respirer. Elle y recouvra, en effet, ses forces complètes d'autrefois, et elle fut heureuse de se rapprocher de ma tante, qui était devenue sa mère aussi bien que la mienne. Montroger paraissait très-content de son sort, et sa femme n'abusa pas trop de son empire absolu. Enchantée d'être riche, elle n'abusa pas non plus

de la fortune pour se lancer dans le tumulte du monde. Elle fut retenue par la crainte d'être comparée avec désavantage à Célie. Peut-être fut-elle souvent envieuse de cette incontestable supériorité dont Célie était si peu vaine; mais elle n'en fit rien paraître et s'arrangea même pour agir quelquefois en personne sérieuse. Son époux y fut trompé et la tint toujours pour une forte tête.

— Au fait, me disait ma mère, elle est forte dans un cercle d'action bien défini.

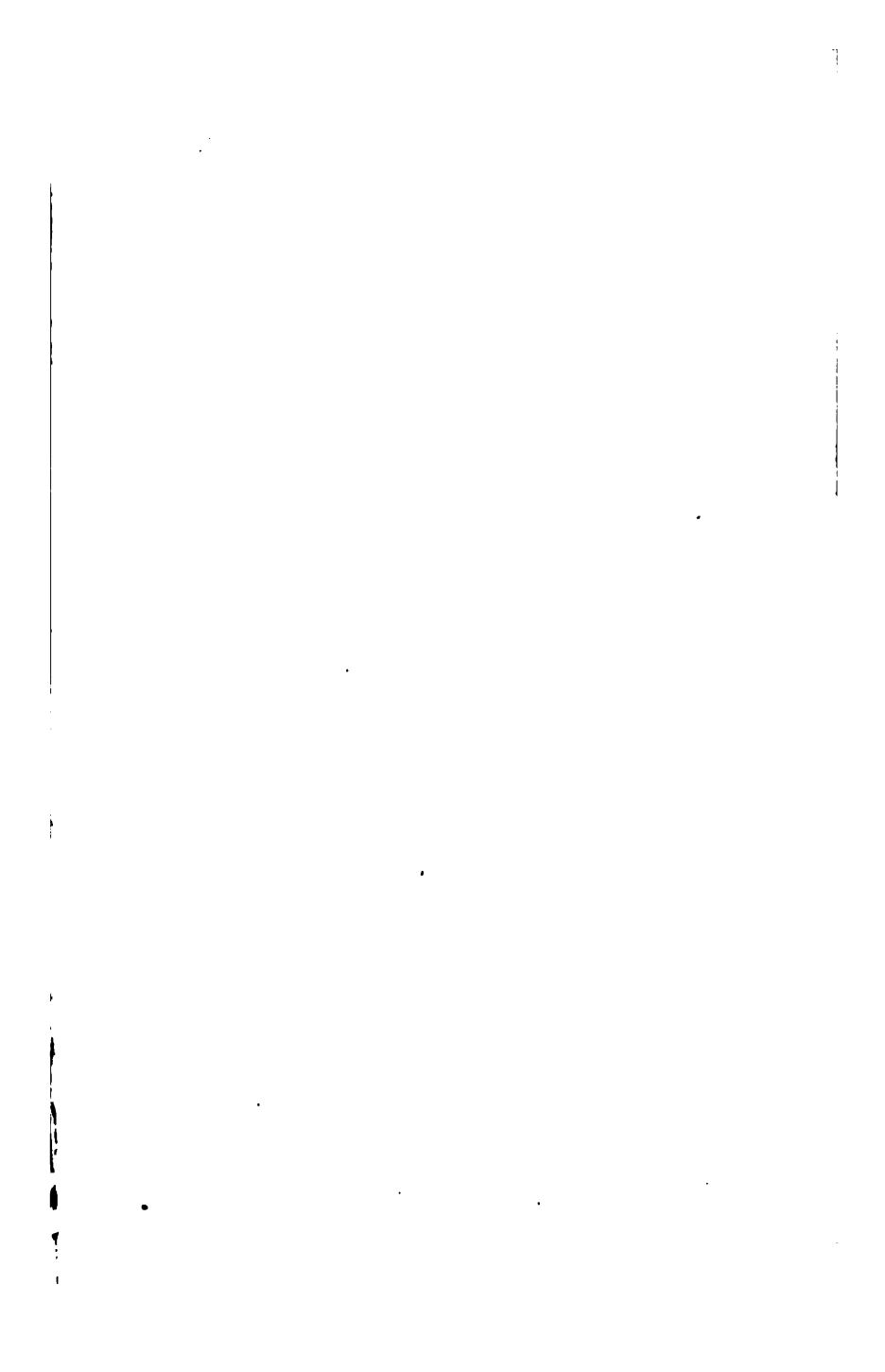
— Et très-étroit, répondais-je intérieurement.

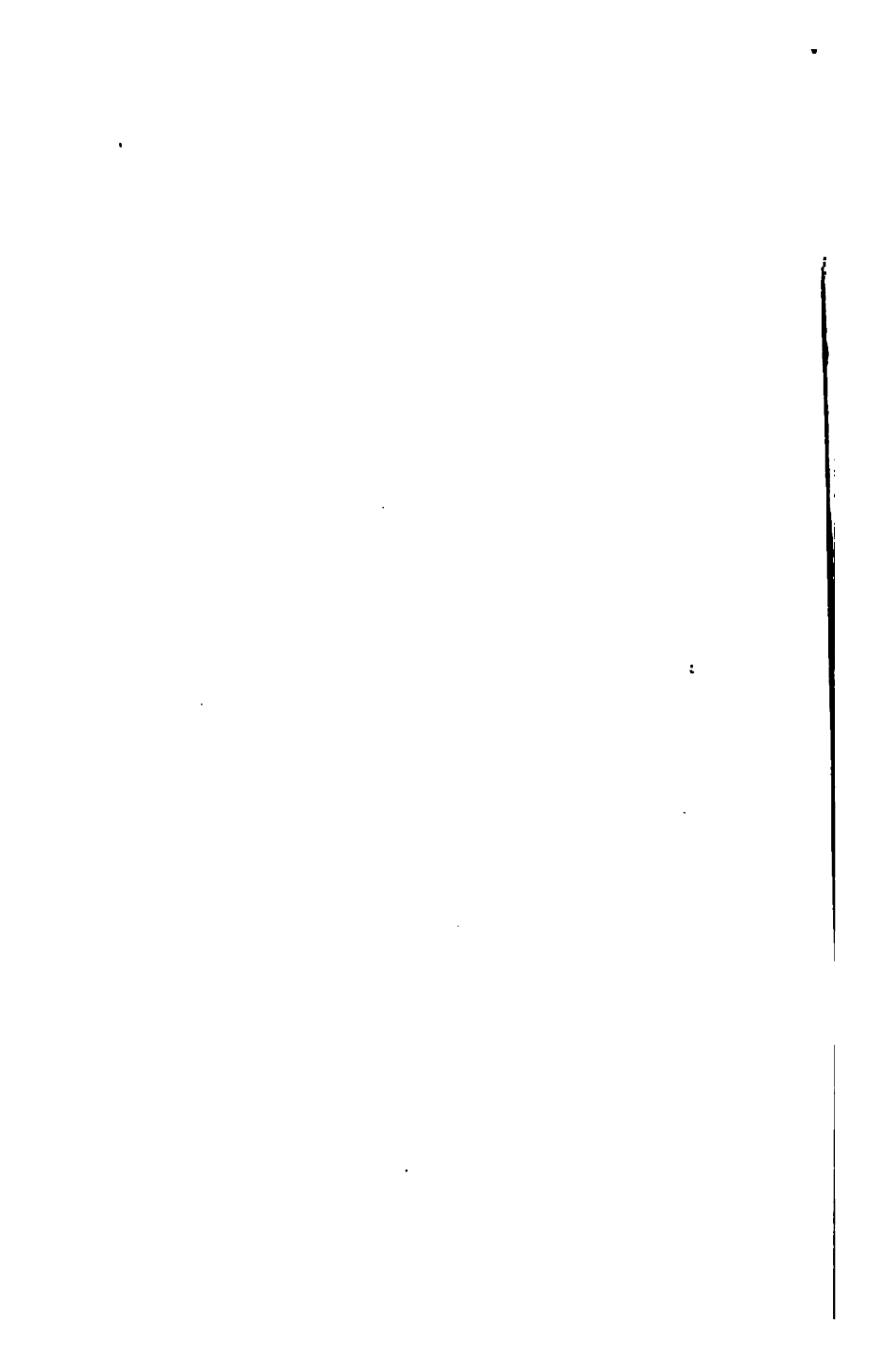
Notre mariage avait défrayé pendant deux ou trois mois toutes les conversations de l'entourage. On n'en parlait plus quand nous revînmes mariés à la Canielle. On en reparla alors, mais avec la tranquillité qui préside aux faits accomplis. Je ne trouvai que bienveillance et félicitations. Quant aux gens de mer de la Canielle, ce fut d'abord un cri de stupeur, presque d'épouvante; mais la famille Guillaume, qui me protégeait ouvertement, fit connaître aux principaux chefs de famille, membres de la société des amis, que j'étais *un frère*, et qui plus est le filleul de Célie. Dès lors, on imposa silence aux femmes et aux enfants, et je fus reçu avec affection et confiance. Une grande fête nautique, avec barques pavoisées, régates et festin sur la grève, remplaça d'une manière charmante la noce que nous n'avions pas faite à Cannes. Stéphen consentit à passer l'été près de nous. Il ne faisait plus de peinture et vivait comme absorbé dans le rayonnement de notre bonheur. Son moral y gagnait, et nous étions surpris de trouver en lui tant de facilité à changer les habitudes de toute sa vie pour nous témoigner un attachement exclusif qui paraissait lui suffire. Je

me demandais si je l'avais dégoûté de la peinture, et, quelque parti qu'il eût pris à cet égard, je souhaitais le garder près de nous; mais, à l'entrée de l'hiver, il m'annonça qu'il partait pour un voyage au long cours sur le navire d'un armateur de ses amis.

— J'ai compris ce que vous m'avez insinué à Yport, me dit-il : j'étais dans une impasse, j'ai senti peu à peu que l'art est le résultat et non l'absorption de la vie. Je veux vivre, moi, sentir, comprendre, enfin aimer pour elle-même la nature, que j'ai trop aimée en vue de moi-même. A mon retour, je me remettrai à peindre, et vous verrez, mon cher, que j'aurai du talent!

FIN





MAR 31 1961
